LIVRE DE LA COLONISATION DE L'ISLANDE

MIROIR DU MOYEN ÂGE

LIVRE DE LA COLONISATION DE L'ISLANDE

selon la version de Sturla Þórðarson (Sturlubók)

traduit de l'islandais ancien,
annoté et commenté
par Régis BOYER

BREPOLS

© 2000, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

Dépôt légal 1er trimestre 2000
D/2000/0095/14
ISBN 2-503-50997-5

Printed in the E.U. on acid-free paper

INTRODUCTION

Il y a environ trente ans, parce que j'avais l'ambition de faire connaître l'incomparable trésor des lettres islandaises médiévales qui me paraissait sans équivalent ailleurs et dont je me scandalisais qu'il fût tellement ignoré, aux deux sens du terme, le français et l'anglais, en France, j'avais conçu un vaste programme de vulgarisation : *Edda*, poésie scaldique, sagas et textes apparentés. L'ampleur et la richesse de ce répertoire auraient galvanisé des énergies moins ardentes que la mienne à l'époque. Et je peux bien dire que ce fut dans l'enthousiasme que je réalisai, point par point, ce plan de travail. On n'a pas tous les jours, même dans mon métier, l'occasion de découvrir un domaine presque vierge et de le divulguer de la sorte. Maintenant que les fondations de ce que j'ai toujours considéré comme un travail de pionnier sont en place, maintenant que la carrière est ouverte à quiconque voudra tenter d'approfondir, de perfectionner, d'élargir, il m'est permis de regarder avec quelque distance ces efforts que j'ai déployés voici plus d'un quart de siècle pour développer la familiarité avec ce qui, somme toute, est aussi notre patrimoine. Et également, de revenir si c'est nécessaire sur ce que j'ai pu proposer de nouveau à la sagacité du lecteur, en matière d'antiquités noroises.

J'avais été fasciné, notamment, par ce livre de colonisation de l'Islande qui est un ouvrage nonpareil, sans le moindre équivalent où que ce soit au monde et dont nous n'avons pas fini, tant s'en faut, de mesurer la portée qu'il a certainement exercée sur ce qui devait suivre. J'insiste : je ne vois pas de domaine culturel, où et quand que ce soit, qui puisse s'enorgueillir d'un pareil ouvrage ou, plutôt, type d'ouvrage. On peut, à la rigueur et avec beaucoup de complaisance, en vérité, trouver des manières d'équivalents aux eddas, aux sagas ou à ces sagas-miniatures que sont les *þættir*, il a existé, ailleurs, des poésies extrêmement

savantes qui, à la rigueur, peuvent se comparer, serait-ce de loin, à la scaldique. Mais des livres de colonisation, je ne vois pas où il pourrait s'en trouver d'autres. Unique et irremplaçable, ce *landnámabók* dans ses nombreuses versions. Et voilà pourquoi, dans mon ardeur juvénile, je m'étais jeté sur ce superbe texte pour le diffuser du mieux que je le pourrais. Œuvre de jeunesse, assurément, péché de jeunesse pourra-t-on dire... Mais enfin, et encore une fois, pour procéder par double négation, je ne pouvais pas ne pas donner à entendre au moins ce type de texte, son importance, son retentissement. Et donc, en 1973 si l'on s'en tient à la date de publication (en off-set, dans une édition de type confidentiel) j'avais fait éditer, chez Mouton, cet extraordinaire ouvrage, en un nombre fort limité d'exemplaires.

En vérité, je n'ai jamais été content de cette prestation. Péché de jeunesse, ai-je dit. Les imperfections de ce travail m'accablaient constamment. Je tiens de quelques-uns de mes grands maîtres, Maurice Gravier ou Georges Dumézil par exemple, que le travail d'un universitaire n'est jamais achevé, qu'il entre même une dose considérable de coupable complaisance dans le sentiment d'avoir donné à lire un travail ne varietur ! Et voilà des lustres que je désirais ardemment pouvoir refaire «mon» livre de colonisation, le revisiter en profondeur, l'étayer sur des vues plus étoffées. Et voyez, le miracle est bien que cette occasion m'est aujourd'hui offerte : on devine sans peine que je ne me suis pas fait répéter la proposition de revenir sur mon édition de 1973 – qui en vérité remontait à plus avant mais qui n'avait pu voir le jour que voici vingt-six ans. En conséquence, c'est avec une joie particulièrement vive que je viens de refaire ce travail, en l'étoffant considérablement, comme on le verra très vite. Les principes fondamentaux et les angles essentiels de prises de vues sont inchangés, bien entendu, mais tout le reste a pris vêture nouvelle et j'ose dire qu'il ne reste pas grands rapports entre l'ouvrage de 1973 et celui que l'on va lire. Ce n'est même pas une édition «revue et corrigée» selon la formule consacrée, c'est réellement, je crois, un autre livre que l'on pourra lire ici, même si, bien entendu, sur le fond, les options fondamentales n'ont pas varié.

★

Un ouvrage unique, disais-je. Ce qui s'est passé en Islande, aux XII[e] et XIII[e] siècles en matière de littérature, est bien, déjà, assez fantastique pour que l'on se sente tenu d'essayer de l'interpréter – en vain jusqu'à présent, s'il faut le dire ! On se débarrasse de la difficulté en parlant de «miracle» islandais : et certes ! Que deux ou trois dizaines de milliers d'âmes se soient rendues capables de confier au parchemin une production littéraire dont il ne faut pas se lasser de dire que, quantitativement au moins, elle dépasse considérablement tout ce qui aura pu se faire de semblable ailleurs en Occident à égalité d'époque, c'est déjà suffisamment surprenant, surtout ainsi, aux confins du monde connu, dans les rigueurs du climat et de la latitude. Mais que ces hommes et ces femmes se soient rendus capables de consigner les traditions poétiques, mythologiques et héroïques de la Germania (que, sans eux, nous ne connaîtrions simplement pas, ou presque pas), qu'ils aient littéralement inventé et porté presque aussitôt à un point de perfection remarquable le genre de la saga sous ses multiples aspects, c'est déjà tout à fait admirable. Mais qu'en outre, ils aient imaginé un mode de savoir généalogique, de présentation de leur patrie et de consignation des hauts-faits de leurs ancêtres auquel, je le répète, on chercherait vainement le moindre équivalent ailleurs, c'est vraiment merveille.

Et voilà de quoi va traiter le présent ouvrage. Il reste conçu en trois temps : le premier, où nous sommes, va situer l'œuvre et justifier la présente édition; le second donnera le texte intégral, dans la plus connue, la meilleure sans doute, en tout cas la plus fiable, des versions existantes (dite *Sturlubók* ou livre de Sturla / Þórðarson/); la troisième tentera de dégager les enseignements de cet ouvrage indispensable à quiconque cherche à connaître la culture et la civilisation du Nord ancien. L'une des véritables nouveautés du présent livre, c'est que l'on ne trouvera pas ici un choix d'extraits du *Landnámabók*, mais bien l'intégralité de sa version la plus complète avec, d'aventure, des ajouts en provenance d'autres versions lorsqu'ils complètent ou corrigent la leçon princeps[1]. L'apparat critique – qui n'est pas d'abord d'ordre textuel – on ne propose pas ici une étude proprement philologique, mais d'ordre historique et, encore une fois, culturel – mais vise à la meilleure intelligence possible du

[1] Je suis ici l'exemple de mon ami Hermann Pálsson qui a publié, en traduction anglaise, en 1972, une version intégale du Sturlubók, mais sans ajouts ni commentaires.

sujet, sera assez développé et visera délibérément à établir un réseau de relations entre le texte et ses correspondants dans la littérature de sagas proprement dite. Il ne dédoublera pas le commentaire qui suivra la présentation du texte : ce commentaire fera, en quelque sorte, la synthèse des renseignements fournis par le détail du texte lui-même, en regroupant sous forme de petites études spécialisées dont la nomenclature figurera en tête de la section concernée, toutes les informations ainsi obtenues. D'indispensables index viendront enfin achever cette présentation.

★

Récapitulons d'abord les faits. On ne pense plus aujourd'hui que l'Islande ait été déserte depuis ses origines (qui sont relativement récentes, ne l'oublions pas, cette île est le produit d'activités volcaniques intenses qui, au demeurant, ne sont pas encore achevées) ni que les Scandinaves venus d'Europe l'aient réellement «découverte». Les investigations archéologiques récentes (elles ont quelque dix ans) ont établi que des Celtes ont été les premiers habitants de l'«Ile de glace», dénomination incorrecte s'il en fut jamais, d'ailleurs ! Il se peut que l'érémitisme irlandais, en particulier, ait connu l'existence de cette île où il aurait envoyé les meilleurs de ses fils au titre de la *navigatio* qui était l'une des caractéristiques de cet ascétisme-là. C'est ce que le *Landnámabók* vérifiant les affirmations d'Ari Þorgilsson dit le savant (dans son *Livre des Islandais* ou *Íslendingabók*) appelle *papar,* qu'auraient chassés les nouveaux arrivants.

Lesquels commencent à s'installer vers 870, 874, en un mouvement qui va durer une soixantaine d'années puisque l'on estime pouvoir le tenir pour achevé vers 930. On s'accorde pour évaluer à quatre cent trente le nombre de ces colonisateurs qui se répartiront un peu partout dans l'île et s'attribueront le terrain selon des rites minutieusement détaillés ici. Ces arrivants étaient premièrement des Norvégiens venus du Sogn ou des Agðir, dans le sud-ouest de la Norvège donc : on les estime à cent trente. Cela justifie que la langue parlée en Islande ait été le vieux norvégien : on sait que tout le Nord scandinave ancien constituait une manière de *koine*. Comme les circonstances géographiques (éloignement) et historiques (isolement) que vivra l'Islande ont prévenu tous contacts en profondeur avec

d'autres ethnies pendant plus d'un demi-millénaire à partir de 1264, cette langue s'est étonnamment conservée, en sorte que l'homme de la rue, aujourd'hui, à Reykjavik, peut lire sans effort n'importe quel texte en prose du XIII[e] siècle. Norvégiens, quelques Danois et Suédois : cela nous explique qu'ils se soient trouvés «en famille», mais les statistiques n'y trouvent pas leur compte.

Car – ce point est tellement important qu'on ne le mettra jamais assez en valeur – la population qui s'est fixée de la sorte en Islande n'était pas composée exclusivement de Nordiques. C'est justement le *Landnámabók*, confirmé par bon nombre de sagas de la catégorie dite des Islandais (*íslendingasögur*) qui nous permet de vérifier l'allure «mêlée» de la population qui va s'établir. Le voyage des Agðir (par exemple) à ce qui sera un jour Reykjavik, dans le sud-ouest de l'Islande, donc, ne s'est pas fait d'une traite, tant s'en faut. Il semble bien que les émigrants aient procédé par bonds, pour ainsi dire. Il y avait, entre ce qui serait Bergen aujourd'hui, et le Snæfell, des manières de relais fort bien placés : les îles nord-atlantiques d'abord (Orcades, Shetland, Hébrides), le nord de l'Ecosse (avec retombée possible sur l'île de Man) ou le nord de l'Irlande, puis les Féroë, tous territoires peuplés de Celtes. Or, vous allez le lire, les voyageurs ne se sont pas fait scrupule de prendre femmes, concubines, affranchis, esclaves (ces deux dernières catégories d'hommes auxquels ils donneront très rapidement leur liberté, il ne faut surtout pas assimiler toutes ces notions à celles que nos usages ont entérinées) dans ces territoires celtiques. Et j'ai toujours tenu que nous avions là, peut-être, l'une des clefs du «miracle islandais». Comme on le sait, la conjonction de deux cultures, deux histoires, deux types de traditions, notamment dans les îles (pensons à la Crète, par exemple) a toujours donné des résultats remarquables – car la Scandinavie proprement dite, Suède, Danemark et même Norvège donc, n'a rien légué à la postérité qui se puisse comparer à la production islandaise, à égalité d'époque. Et je ne parle pas de ces Anglo-Saxons qui se rencontrent aussi parmi les nouveaux arrivants. A l'échelle de ces temps et de ces lieux, il s'est opéré en Islande un évident brassage de peuples, de traditions et de cultures que, si l'on ose dire, l'insularité a grandement favorisé. D'autant que nous restions en territoire indo-européen (les Celtes et les Germains sont

cousins germains, c'est le cas de le dire) et que les patrimoines en question étaient, sur le fond, étroitement apparentés.

Le *Landnámabók* nous propose quelque trois mille cinq cents noms de personnes, hommes et femmes : il suffit d'en parcourir la liste pour se convaincre de l'allure que j'ai dite mêlée de cette population : c'est pourquoi aussi j'ai tenu à signaler en notes, chaque fois que je l'ai pu avec quelque raison de vraisemblance, les noms d'origines celtiques. Cela nous donne, vers 930, fin de l'ère de la colonisation, une population qui varie, selon les estimations, entre soixante-dix mille âmes, au plus, vingt mille, au moins.

Mais on voudra bien prendre garde à un autre facteur capital, lui aussi. J'ai parlé tout à l'heure d'insularité : soit, mais il ne faudrait pas confondre avec réclusion (même si cette acception sera le fait des siècles «noirs» à venir). IX^e^, X^e^ siècles : ils représentent ce que nous sommes convenus d'appeler l'âge viking[2]. Le temps n'est plus, on aimerait l'espérer du moins, des images et idées fixes et fausses sur le compte des prétendus «barbares du Nord»[3]. Si les Vikings furent des prédateurs là où c'était possible, lorsque cela se rencontra, c'étaient premièrement des navigateurs de premier ordre, des marchands particulièrement doués et bien équipés pour cet type d'activités, qui eurent, par la force des choses, de leur énergie et de leur esprit d'aventure, l'occasion de fréquenter en détail tout le monde connu de leur temps, monde dont, de plus, ils auront sans doute reculé les limites (vers l'Amérique, il en sera amplement question ici). En d'autres termes, ils se sont trouvés en contact avec tout l'Occident (et le Proche-Orient) et ils n'ont pas pu ne pas recevoir d'influences profondes de la part de ces Francs, Germains continentaux, Slaves, Celtes, Latins et Grecs, voire Arabes qu'ils ont fréquentés de près, avec lesquels ils ont commercé puisque c'étaient leurs clients, leurs fournisseurs et aussi ce que nous appellerions aujourd'hui leurs agents. Je pense souvent, ce disant, au rôle qu'a dû jouer Byzance pour les Vikings – notamment les Varègues puisque c'est ainsi qu'ils s'appelaient lorsqu'ils opéraient dans l'Est et non à l'Ouest. C'était l'un de

[2] Qui s'étend d'environ 800 à environ 1050. Là-dessus et sur ce qui va suivre, voir Régis Boyer : *Les Vikings, histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992, nombreuses rééditions, ou *La vie quotidienne des Vikings*, Paris, Hachette, 1992.

[3] Régis Boyer : *Le mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, 1986.

leurs deux ou trois points de ralliement comme obligés, l'un des phares de l'Occident aussi : quel carrefour, quel foyer d'irradiation la «Grande Ville» (littéralement : Miklagarðr) a dû être dans leur vie comme dans leur mental ! Tout cela pour préciser que la communauté qui vivait autour de l'an 930 en Islande était, par goût au moins autant que par force, ouverte, perméable à l'ailleurs et à l'autrement.

C'est certainement pourquoi également, elle s'est tout de suite constituée en une société tout à fait originale, même en regard des pays-souches. Nous en prendrons la mesure au fil de la lecture des chapitres du *Landnámabók*, mais il convient de souligner avec force que cette administration, cette organisation, ce mode de vie en commun n'ont absolument aucun équivalent ailleurs en Occident à l'époque. Les colonisateurs, pour des raisons qui vont de soi, étaient de farouches individualistes qui, peut-être (cela reste à débattre, au moins en partie) avaient «choisi la liberté», on admettra donc qu'ils aient refusé toutes les formes autoritaires de gouvernement. Mais que ces fortes personnalités aient été capables de vivre en relativement bonne intelligence (il ne faut *jamais* perdre un seul instant de vue l'époque où nous évoluons ici), qu'ils aient refusé de se donner non seulement un roi (ou un jarl), mais un chef, quel qu'il fût, tout simplement, qu'ils aient vécu sans armée, sans milice, sans police pendant quatre siècles, cela confond l'entendement. Allez donc dénicher un équivalent, même lointain, à ces assemblées ou þing couronnées par l'alþing. Ne parlons pas pour autant de «république» ou de «démocratie». J'ai déjà, en passant, récusé les notions d'esclave, voire d'affranchi : les colonisateurs que nous allons patiemment dénombrer, ce sont des *bœndr* (pluriel de *bóndi*) : des paysans-pêcheurs-marchands-propriétaires libres capables de récapituler leur lignage sur plusieurs générations (c'est très exactement la raison d'être des *landnámabœkr*, pluriel de *landnámabók*) et fiers de leurs origines. Certains d'entre eux, pour des raisons de traditions que nous pénétrons mal, ont pu avoir des prérogatives à la fois religieuses et temporelles, ce sont les *goðar* (singulier *goði*) que nous allons rencontrer souvent ici. Par la suite, ils s'attribueront des pouvoirs mi-politiques, mi-spirituels (ce sont les *goðorðsmenn*, les hommes qui possèdent un *goðorð*, idée passablement floue). Mais si la notion de stricte égalité ne joue pas sur le plan politique, celle de subordination ou a fortiori de sujétion, pas davantage. Ils vont former une oligarchie ploutocratique, les plus riches

gouvernant les moins favorisés, mais il n'y a pas de petit peuple, pas de «prolétaires», (notion moderne, en tout état de cause) en Islande indépendante. En revanche, la loi, le droit y sont tout-puissants : la lecture des grandes sagas démontre assez que, pour citer l'une des phrases les plus connues et les plus paradigmatiques aussi de cet univers, c'est par la loi qu'on édifiera un pays, c'est dans l'illégalité qu'il périra (*með lögum skal land byggja en með ólögum eyða*).

Faisons un instant de pause et essayons de nous imaginer cela : nous sommes au X^e^ siècle, en Occident, laissez de côté, définitivement, je vous prie, nos condescendantes qualifications de «barbarie» (sauvagerie, primitivisme, j'en passe) – qu'il suffise, pour ruiner par dérision ces réflexes hélas encore bien vivants, de mettre le contempteur en face d'une strophe scaldique, ou d'un code de lois du Nord, précisément, ou d'un poème eddique, ou d'une saga, ou d'un bateau viking, ou de cette organisation politique et sociale que je suis en train de suggérer. Parvient-on à admettre cette société (d'élite par définition, les hommes et les femmes qui ont accepté de s'exiler à vie pour aller coloniser un pays nouveau dans des conditions difficiles ne sont pas, ne peuvent pas être, des pleutres ou des poules mouillées, toutes proportions gardées, il y a un aspect conquête du Far West américain derrière ce mode de colonisation), se sentira-t-on capable de concevoir cette société sans autorité politique, sans pouvoir de coercition, uniquement régie par le consensus qui porte au respect de la loi et par un mode d'organisation sociale que les spécialistes actuels s'efforcent de justifier ?

J'ai toujours pensé que c'était le sentiment de cette véritable originalité (car, s'il faut le dire, les sociétés-souches, en Danemark, Norvège ou Suède n'étaient pas du tout du même ordre et obéissaient, elles, aux principes qui régissaient l'ensemble de l'Occident) qui a pu légitimer et la rédaction des *landnámabœkr* et celle des sagas. Ils s'étaient donné, ces colonisateurs, un destin exceptionnel, ils étaient exceptionnellement conscients de ce destin, une manière de réflexe a pu/dû dicter ces ouvrages où ils ont consigné ce que leur physionomie avait d'absolument irréductible aux normes. Ce serait une bonne manière, me semble-t-il, d'«expliquer» le miracle islandais, dans la mesure où l'on a jamais pu expliquer un miracle !

★

Alors, qu'est-ce qu'un *landnámabók*? Finalement, la définition est assez facile car ce type d'ouvrage m'a toujours fait penser à ce que nous appelons, en français, une conférence-promenade. On part d'un point donné du littoral islandais, en règle générale dans l'extrême sud-ouest de l'île, l'endroit où se situe de nos jour Reykjavík, la capitale du pays. Et l'on entreprend de faire le tour de l'île, en bateau ou à pied si faire se peut, en progressant dans le sens des aiguilles d'une montre. Chaque fois que le «guide» découvre un endroit qui lui parle parce qu'il est chargé d'histoire, qu'il évoque tel ou tel personnage, tel ou tel souvenir, tel ou tel haut-fait, il s'arrête et broche sur son propos, qui est généalogique, on va y revenir, l'épisode piquant, le récit intéressant qui s'attachent à ce décor. Parce que l'Islande est hantée, à tous les sens du vocable, il n'est pas de lieu auquel ne soit attaché un haut-fait, un événement mémorable, un personnage *söguligr* (digne de donner matière à saga). Et donc, si, par chance, nous y passons, ce serait dommage de ne pas faire droit à la tradition, la légende, l'on-dit que recèle ce support. Cela peut aller fort loin : la *Saga de Snorri le goði* (*Eyrbyggja saga*) vous narre comment le héros qui chevauche par un décor particulièrement désert voit tout soudain une tête humaine sortir d'une faille, qui lui déclame une strophe ominеuse. On vit sur palimpseste lorsque l'on évolue dans ce pays ! Donc : le *Landnámabók* est, en première approximation, une nomenclature, à partir des lieux rencontrés et selon un ordre strict, des colonisateurs de l'île, avec mention, éventuellement, de leurs origines et de leurs ascendants, indication des conditions de leur débarquement, colonisation proprement dite, établissement(s), relation éventuelle des faits marquants de leur vie et énumération de leurs descendants en donnant des précisions sur leurs mariages.

Schéma :

Il y avait un homme qui s'appelait X...
Il était originaire de ... (il était fils de...)
Il colonisa tel endroit... (il prit de la terre, qui est le sens exact du verbe landnema[4]*, avec mention très précise des limites du territoire ainsi occupé)*
Il fit ceci et/ou cela, il lui arriva ceci ou cela

[4] Où *land* = terre, pays, et *náma* est un substantif fabriqué sur le verbe *nema* : prendre.

Il épousa Une Telle, fille de Y
Ils eurent tel et tel enfant (mention des noms et, d'aventure, du trait qui s'attache à l'un ou l'autre)

C'est tout et cela revient quelque quatre cents fois ! Cela, faut-il le dire, peut être d'une désespérante aridité : voyez, ainsi, S 104 pour ne prendre qu'un exemple, même si l'on sait d'autre part que les personnages ainsi présentés là sont aussi les protagonistes de quelques-une des grandes sagas islandaises[5]. L'intérêt, surtout pour nous qui ne sommes pas censés être au courant des tenants et aboutissants, tient évidemment aux détails et péripéties qui se glissent dans l'exposé sèchement généalogique. Et qui finissent par procurer un tableau tout à fait complet de la vie quotidienne, des mœurs, des habitudes et des croyances des Islandais.

Il est permis de se demander pourquoi cette passion généalogique, que l'on retrouvera, tout aussi vive, dans les grandes sagas. La réponse est simple : pour les anciens Germains (et pas seulement pour les Scandinaves puisque Tacite, dans sa *Germania*, note aussi le fait sans s'intéresser particulièrement au Nord), la famille (*ætt, kyn*) était sacrée. Elle est au centre de toutes les activités humaines, perpétuation de l'espèce, il va sans dire, mais aussi droit, politique et même guerre sans parler d'éthique ou de religion. On ne peut manquer de citer ici le célèbre passage, dans le *Landnámabók* précisément, du Þórðarbók :

> *Beaucoup de gens disent que c'est un savoir inutile que de consigner par écrit la colonisation. Mais nous pensons qu'il vaut mieux pouvoir répondre aux étrangers lorsqu'ils nous reprochent de descendre d'esclaves ou de malfaiteurs, si nous savons à coup sûr la vérité sur nos origines. Et pour ceux qui veulent connaître le savoir ancien et comment retracer les généalogies, il vaut mieux commencer au commencement que d'intervenir au milieu. En tout état de cause, toutes les nations civilisées veulent être au courant des origines du peuplement de leur pays et des commencements de leurs lignées.*

[5] En l'occurrence *Laxdœla saga*, *Brennu-Njáls saga*, *Eyrbyggja saga* et *Heiðarvíga saga*.

Le fait est que les plus anciens poèmes que nous ayons conservés sont des généalogies dûment allitérées, comme c'était l'usage: ainsi de l'*Ynglingatal* (Dénombrement des Ynglingar) de þjóðólfr des Hvinir qui recense les anciens rois légendaires de Suède-Norvège (IX^e^ siècle) ou du Hâleygjatal du grand scalde, norvégien également, Eyvindr skáldaspillir (X^e^ siècle) pour les souverains du Hâlogaland. En Islande même, le *Nóregskonungatal* (Dénombrement des rois de Norvège, vers 1190) a visiblement été composé pour retracer le lignage du *bòndi* important Jón Loptsson. Tel poème de l'*Edda*, intitulé Hyndluljóð n'a pas d'autre raison d'être que d'établir la qualité d'un certain Óttarr en récapitulant ses ancêtres, et l'on pourrait poursuivre longtemps de la sorte.

Au demeurant, un texte également extraordinaire en son genre, le célèbre *Premier Traité Grammatical* qui doit remonter à la fin du XII^e^ siècle, spécifie bien que la «littérature» en Islande a commencé par des codes de lois et des généalogies. Chose que confirme par les faits Ari þorgilsson le savant, déjà nommé, qui est tenu pour le «père» des lettres de son pays et qui fait de son *Livre des Islandais*, à sa manière, une collection de généalogies : au demeurant, il est également crédité d'un texte bref, *Ævi Snorra goða* (La vie de Snorri le goði) et... il se pourrait bien qu'il eût été l'auteur d'un *landnámabók*, voire du premier de ces ouvrages, en bonne chronologie ! Et puis, dans le texte même que nous allons lire, nous noterons avec quel soin l'auteur signale en passant des ouvrages de nature généalogique comme le *Breiðfirðinga kynslóð* ou l'*Ölfúsakyn*. Un dernier point : la théorie n'est pas absurde qui tendrait à voir dans les grandes sagas, justement dites «de familles»[6], des textes destinés à célébrer les vertus de certaines lignées prestigieuses et je ne trouve pas abusive la conception qui tient à voir dans les *samtíðarsögur* (sagas de contemporains) rassemblées sous le titre de *Sturlunga saga* (Saga des descendants de /Hvamm-/Sturla) une savante chronique des heurs et malheurs de dix-neuf familles se disputant plus ou moins ouvertement la suprématie sur l'île.

[6] La dénomination a été abandonnée au profit de celle, bien plus adéquate, de sagas des Islandais (*Íslendingasögur*) mais le seul fait qu'elle ait pu, un temps, avoir droit de cité donne à penser.

Revenons sur un détail énoncé plus haut. Au-delà de l'intérêt à la fois historique et semi-religieux qui s'attache au *landnámabók* en tant que célébration à mots couverts de la famille en soi, le lecteur actuel ne pourra manquer de s'intéresser à ces détails narratifs, ces courts récits qui s'attachent à telle ou telle particularité ou action du personnage que l'on est en train de présenter. Car, fort souvent, il y a là matière à saga proprement dite : à telle enseigne qu'en effet, souvent, le texte du livre de colonisation est dédoublé, confirmé, étoffé par une véritable saga. Ce n'est pas par hasard que la plus prestigieuse collection moderne des sagas islandaises, celle qui s'intitule Íslenzk Fornrit, a opté pour le même principe de présentation que les *landnámabœkr* : on part de l'ouest (*Saga d'Egill fils de Grímr le chauve*) pour aboutir au sud (*Saga de Njáll le brûlé*) après avoir fait le tour de toute l'île en «accrochant» en passant, au décor, tous les grands textes existants aujourd'hui. Et nous ne sommes pas tenus de ne parler que de «sagas» au sens strict. Les lettres islandaises ont connu de brefs récits qui sont à l'origine de la nouvelle moderne, appelés *þættir* (au pluriel, le singulier est *þáttr*) qui sont de même nature que les sagas si ce n'est qu'ils se concentrent sur un épisode, un fait précis, un thème ou un seul personnage. Je ne suis pas en train d'avancer, bien que la théorie ait existé, qu'il y aurait eu une sorte de filiation : *landnámabók-þáttr*-saga. Je veux uniquement montrer qu'une indéniable parenté d'écriture et de conception règne entre les trois genres. Ce qui revient donc à mettre en relief la qualité purement narrative des livres de colonisation.

★

Auxquels il est temps de revenir. On a noté l'emploi fréquent que j'ai fait, dans les pages qui précèdent, du pluriel : «les» livres de colonisation. Ce pluriel se justifie amplement par le seul fait de la valeur, que j'ai dûment mise en relief, de la famille. En fait, il aura existé au moins huit *landnámabœkr* différents. Ce chiffre même doit donner à penser !

Haukr Erlendsson dont nous allons reparler à loisir mentionne dans sa conclusion (H 354) que les premiers livres de colonisation qui aient vu le jour sont ceux, aujourd'hui disparus, de Kolskeggr le sage (*inn vitri*) et d'Ari le savant (*hinn fróði*) Þorgilsson déjà présenté ici.

a) De Kolskeggr, nous ne savons presque rien si ce n'est qu'il devait être un peu plus âgé qu'Ari (lequel est mort en 1148). Cela mettrait donc son ouvrage -et par conséquent, la naissance du genre du *landnámabók*- vers 1120, dans le premier quart du XII[e] siècle, en tout cas[7]. C'est tout ce qu'il nous est permis d'avancer !

b) En revanche, sur Ari Þorgilsson, nous sommes amplement informés, ne serait-ce qu'à cause de son *Livre des Islandais*, conçu comme une petite introduction à l'histoire de l'Eglise en Islande, et qui est une manière de chef-d'œuvre par le style qui est déjà celui des sagas, le coup d'oeil et aussi le fait qu'il est rédigé en vernaculaire, à une époque où l'Occident tout entier rédigeait en latin. Ari, qui était prêtre, a été formé à l'école des Augustins, comme la plupart de ses confrères et, à ce titre, avait une formation que nous dirions d'historien. Il rapporte les faits aussi objectivement que possible, il ne juge pas, il propose des explications éventuelles mais sans système, il cite volontiers ses sources, aime confronter les témoignages, bref pratique déjà une méthode que ne renieraient pas les historiens modernes.Il a dû naître vers 1067 et est mort en 1148. Cela met son ⋆*Landnámabók* vers 1130. Kolskeggr ou Ari : tout donne à penser qu'ils ont vraiment posé les fondations du genre du *landnámabók* : fond et forme, il ne semble pas que des innovations révolutionnaires soient intervenues ensuite, une façon de procéder ainsi qu'un style auraient, de la sorte, été mis en place dès le départ.

c) Haukr Erlendsson cite ensuite une version due à un certain Styrmir le savant (*hinn fróði*) Kárason (fils de Kári), version que l'usage est de désigner sous le nom de ⋆*Styrmisbók*, disparue également. Sans être privés de documents sur son compte, nous ne savons tout de même pas beaucoup de chose de Styrmir et nous ignorons, pour commencer, quand il est né. S'il se pouvait qu'il fût le fils de Kári, fils du prêtre Runólfr, fils de Ketill fils de Þorsteinn, lequel Ketill fut évêque de Hólar, dans le nord-ouest de l'île et mourut en 1145, cela nous fournirait des repères utiles. Kári fut abbé du prestigieux couvent d'Augustins de Þingeyrar qui doit nous rete-

[7] Soit, notons ce détail, assez nettement *avant* la rédaction des premières sagas.

nir au premier chef : de son scriptorium sont sortis un grand nombre de textes, sagas et autres, à tel point que l'on a parfois parlé d'«école de þingeyrar». Kári est mort en 1187. Son fils Styrmir, le savant, donc, fut *lögsögumaðr* (récitateur des lois, une sorte de président de l'assemblée de ce pays original) une première fois de 1210 à 1214 et une seconde, de 1232 à 1235 : comme, raisonnablement, cette charge n'a pu incomber à un jeune homme, il devait avoir au minimum quarante ans la première fois qu'il l'assuma, ce qui donne 1170. Nous ne savons pas beaucoup d'autres choses de lui : il est cité comme témoin lors de la signature de contrats d'églises concernant le monastère de Viðey, pour les années 1226, 1228 et 1230. Il aurait été le «secrétaire» du plus grand écrivain qu'ait connu l'Islande médiévale, Snorri Sturluson (auteur de *l'Edda en prose*, de la collection de sagas royales dite *Heimskringla*, voire de l'une des plus belles sagas des Islandais, celle *d'Egill fils de Grímr le chauve* dont s'inspirent abondamment deux auteurs connus de *landnámabœkr*, Sturla þórðarson et Haukr, justement !). Snorri est très attentif aux questions de généalogies, son *Ynglinga saga*, premier texte figurant dans sa *Heimskringla*, est une longue généalogie commentée, d'après le poème *Ynglingatal* de þjóðólfr des Hvinir que nous venons de citer. Et il n'est pas indifférent à notre propos qu'il ait été l'oncle paternel de Sturla, auteur du Sturlubók. Pour revenir à Styrmir, il se pourrait bien qu'il eût également contribué de près à la rédaction du fleuron de la *Heimskringla*, la *Saga d'Óláfr le saint*. Lorsque meurt le fondateur du couvent de Viðey, þorvaldr fils de Gizurr, Styrmir en reprend l'administration, soit à partir de 1235: il sera prieur du couvent jusqu'à sa mort, le 20 février 1245. Selon le *Flateyjarbók* qui est une superbe compilation du début du XIV^e^ siècle, Styrmir serait également l'auteur d'une saga du roi (norvégien) Sverrir, différente du chef-d'œuvre dû à l'abbé Karl Jónsson, et qui serait perdue. On lui attribue aussi la *Saga de Hörðr* qui se trouve étroitement démarquée par certains passages des *landnámabœkr*. Bref, nous tenons en lui un écrivain de haut vol. Selon la critique moderne, le ⋆*Styrmisbók* daterait d'environ 1220 : je me range ici aux conclusions du meilleur critique du *Landnámabók*, Jón Jóhannesson, dans sa thèse *Gerðir Landnámabókar*, l'un des deux ouvrages que j'ai suivis scrupuleusement pour l'établissement et les notes du présent

livre[8]. Or Jón aura mis en lumière l'importance du *Styrmisbók* pour la compréhension de la genèse du genre du livre de colonisation. Il paraît incontestable que Sturla, Haukr et l'auteur du *Melabók* se soient servis de ce travail. Ainsi, le mode de présentation du *Melabók*, commencer par le sud-est de l'île, c'est-à-dire par l'endroit où terminent les autres versions, peut fort bien remonter au *Styrmisbók*. Il est vraisemblable aussi que ce *lögsögumaðr* ait été responsable de l'important chapitre sur les lois d'Úlfljótr (H 268 notamment).

Nous abandonnons à présent le domaine des conjectures pour envisager les cinq versions encore existantes à ce jour.

d) Prenons d'abord, puisque je suis un ordre qui respecte probablement la chronologie, le *Sturlubók* (sigle S) ou livre de Sturla Þórðarson, c'est-à-dire fils de Þórðr, lui-même fils de Sturla dit Hvamm-Sturla (Sturla de Hvammr où *hvammr* = vallon, c'est le nom du lieu où se trouvait sa ferme) qui fut l'une des personnalités les plus hautes en couleur de ce monde, créa la lignée des Sturlungar (descendants de Sturla), laquelle est responsable de la perte de l'indépendance de l'île, ainsi que cela nous est narré par le menu dans la *Sturlunga saga*, un chef-d'œuvre de philosophie politique. Famille de politiques volontiers rétors, de parvenus ardents à prouver leur égalité avec les plus vieilles familles, de fins lettrés qui surent aussi être des hommes d'action : j'ai déjà évoqué l'imposante figure de Snorri fils de Sturla, c'est le lieu de noter qu'un frère de Sturla fils de Þórðr, l'auteur du *Sturlubók*, Ólâfr dit le scalde blanc, fut un très grand poète et l'auteur d'un *Traité grammatical* d'une étourdissante érudition. Pour «notre» Sturla (1214-1284) que tous ses contemporains disent sage et savant, ce fut un manœuvrier de premier ordre qui parvint à traverser sans péril l'époque particulièrement tourmentée et tragique que connut l'Islande

[8] Avec l'indispensable, que nous pouvons tenir pour définitive parce qu'elle et un chef-d'œuvre d'érudition, de clarté et de présentation, du regretté Jakob Benediktsson, *Íslendingabók. Landnámabók*. Jakob Benediktsson gâf út, Reykjavik. Hið íslenzka Fornritafélag. I-II. 1968. J'ai littéralement pillé cet ouvrage, non seulement pour l'établissement des textes, mais pour l'apparat critique de premier ordre. Je tiens à dire ici ma dette, mon propre travail n'aurait certainement jamais pu voir le jour dans son état présent sans celui-ci. Je me suis uniquement contenté de simplifier et adapter à un public français les informations que Jakob fournit en abondance.

(elle perdra son indépendance pour passer sous la couronne de Norvège en 1262-1264) et ce sera l'un des tout premiers «gouverneurs» (*lögmaðr* au singulier) que ledit roi ait institués sur l'île.

Sur le plan intellectuel, on le crédite d'ouvrages qui soutiennent la comparaison avec ceux de son oncle Snorri. Il est presqu'à coup sûr l'auteur d'une des «cinq grandes» sagas de la catégorie dite des Islandais, la *Saga de Grettir le fort* [9]. Mais surtout, il semble bien qu'il ait eu l'ambition d'être l'un des grands historiens de son pays. Son oncle Snorri avait été celui de la Norvège, lui, Sturla, aurait eu les yeux fixés plutôt sur l'Islande. Il paraît aussi avoir été fasciné par Ari Þorgilsson le savant et notamment par le but qu'apparemment, il visait. Ari a dû vouloir accomplir une œuvre globale: partir des origines et donc, composer un livre de colonisation à l'instar de ce qu'avait fait Kolskeggr, comme on l'a dit; puis -et c'est tout le propos de l'*Íslendingabók*- raccorder la chronique des premiers temps à celle de l'instauration du christianisme, avec les conséquences qu'elle eut; enfin, sans doute à l'imitation des vies de saints en latin, lesquelles étaient l'une des lectures préférées de l'Islande, qui en traduisit plusieurs collections, comme du reste de l'Occident à l'époque, Ari en ayant rédigé lui-même une, celle de Saint Edouard, et en se servant de généalogies comme cette *Ævi Snorra goða* dont nous avons déjà parlé, rédiger une histoire des Islandais jusqu'à son temps (XII[e] siècle): il se peut que cet ensemble ait vu le jour et qu'il ait été perdu depuis, ou bien encore, qu'Ari n'en ait consigné que certains fragments, comme ce *Haukdœla þáttr* (Dit des Gens du Haukadalr) qui figure dans la *Sturlunga saga* et qui pourrait être de sa main.

Sturla, comme tous les *sagnamenn* (auteurs de sagas) était bon latiniste, féru de grammaire (pensez à son frère Ólâfr le scalde blanc) et il a pu appliquer l'une des règles d'or de l'écriture médiévale, celle de l'*imitatio*: il a donc fort bien pu vouloir refaire Ari. Mais les temps avaient changé, Ari décrivait une société en devenir, dont l'édification devait le passionner; Sturla est plongé dans une époque où la politique a pris le pas sur tout le reste. Ari tenait à insérer l'histoire de son pays dans le mouvement de christianisation qui était en train de s'achever. Sturla,

[9] J'en ai proposé la démonstration dans *Sagas islandaises*, Bibliothèque de la Pléiade, 3[e] éd. 1994, pp. 1747 et sq.

en fin limier qu'il était, a bien vu le danger que faisait courir à son pays l'évolution des faits, savoir, le passage imminent sous la couronne norvégienne et la perte de l'indépendance. Son *Íslendinga saga* (*Saga des Islandais*) qui est le fleuron de la *Sturlunga saga*, veut clairement être une leçon de philosophie politique – leçon vaine, comme toujours en pareil cas, s'il faut le dire. Et l'on se défend mal de la pensée que ce petit-fils respectueux a dû vouloir couronner son entreprise d'une saga réservée au prestigieux grand-père fondateur de la lignée et, comme je l'ai déjà noté, personnalité hors du commun. Je considère qu'il est donc l'auteur de la *Sturlu saga* (*Saga de Sturla*) qu'à l'extrême fin du XIII[e] siècle, le compilateur de la *Sturlunga saga*, un certain Þórðr Narfason, intègrera à l'ensemble. Rien n'interdit même de penser que c'est Sturla qui aura composé le *Prologue* (*Formáli*) que Þórðr fils de Narfi aura placé en tête du tout. Ainsi, du début du XII[e] siècle à la fin du XIII[e] siècle (ce que, donc, la postérité appellera l'âge des Sturlungar), Sturla aurait effectivement parcouru l'histoire de l'Islande. Seulement, et toujours si l'on ne quitte pas une perspective d'imitation d'Ari, il subsistait une lacune de deux siècles entre irruption de l'Islande dans l'Histoire et débuts de la *Sturlunga saga*, celle qui concerne la colonisation puis la christianisation officielle de l'île : or il est tout à fait vraisemblable que c'est Sturla qui aura rédigé la *Kristni saga* (*Saga de la christianisation*): des caractères stylistiques et un certain regard typique pourraient le prouver. Et pour finir de remonter le cours du temps, il ne restait plus que l'époque de la colonisation à envisager: là, l'exemple d'Ari se faisait particulièrement éloquent. Sturla rédige donc sa propre version de cet ouvrage. Ainsi, le cycle est achevé. Nous obtenons de la sorte la série *Landnámabók-Kristni saga-Íslendinga saga*, hypothèse qui n'a rien d'absurde puisque S et *Kristni saga* figurent côte à côte dans un même manuscrit. Si le raisonnement que je propose est correct, c'est-à-dire si la dernière rédigée de ces œuvres est bien le *Landnámabók*, cela nous permettrait d'en situer la rédaction autour de 1275-80 puisque Sturla est mort en 1284.

L'intérêt est que vers cette date-là, quantité de textes existaient déjà soit sous la forme que nous leur connaissons, soit dans une version aujourd'hui perdue, mais antérieure à celle dont nous disposons. On a longtemps commis l'erreur, en effet, de croire que les *landnámabœkr* étaient antérieurs à la littérature

de sagas. En fait, tout ce que j'ai écrit prouve amplement que c'est exactement l'inverse, même si le fait ne va pas sans paradoxe. Les auteurs des livres de colonisation disposaient de véritables bibliothèques dont ils se sont amplement servis. Ainsi, Sturla a lu des ouvrages de Bede le Vénérable ou de Geoffrey de Monmouth (voyez S 1 à 5) et probablement, de nombreuses sagas dans des versions antrieures à celles que nous connaissons aujourd'hui. En sorte qu'un complexe jeu de chassé-croisé a fort bien pu s'établir, souvent, un texte A de saga, perdu à présent, ayant inspiré au passage une version du *Landnámabók*, laquelle, à son tour, aura agi sur la version B du texte retenu. Je dois, comme tant d'autres, à Sigurður Nordal étudiant la *Saga de Hrafnkell goði de Freyr* dans un ouvrage qui aura fait date, cette petite découverte. Car Sturla a certainement disposé de versions anciennes de *Bjarnar saga Hítdœlakappa* (S 107), *Droplaugarsona saga* (S 278), *Egils saga Skallagrímssonar* (S 29-30, 35-36, 56, 58, 60-64, 125, 344-345), *Eyrbyggja saga* (S 89-93, S 120), *Hálfs saga* (S 112), *Harðar saga* (S 32, 37-38), *Hávarðar saga Ísfirðings* (S 140-142, S 168), *Hœnsa-þóris saga* (S 37, 45-46), *Orkneyinga saga* (S 13, S 95, S 309), *Reykdœla saga* (S 247), *Svarfdœla saga* (S 219), *Vatnsdœla saga* (S 179-180, S 208); *þorskfirðinga saga* (S 114, S 120) et *Ættartala Oddverja* (S 338). En outre, les notes au présent ouvrage signaleront que Sturla a dû connaître aussi des sagas aujourd'hui disparues comme celles de þórðr le braillard (S 97, S 110), des descendants de Kjallakr (S 111), de Vébjörn, champion du Sogn (S 149, S 216), de Snæbjörn gjalti (S 151-152), de Boðmóðr le fier-à-bras et de Grimólfr (S 160), de Hróarr goði de Tunga (S 284, S 325), des gens du Fljótshlið (S 345, S 348) ainsi qu'une généalogie des gens d'Ölfús (S 344).

La première version du *Sturlubók*, sur parchemin, n'existe plus. Elle a péri dans le grand incendie de Copenhague de 1728. Mais un pasteur, Jón Erlendsson de Villingaholt, mort en 1672, l'avait recopiée avant qu'elle quitte l'Islande: c'est elle qui porte le numéro 107 folio dans la collection d'Árni Magnússon et qui sert de base au présent travail.

e) Une trentaine d'années après Sturla, un autre *lögmaðr*, Haukr Erlendsson, mort en 1331 et homme remarquable également, auteur d'une impressionnante compilation de toutes sortes de textes tant scientifiques que littéraires (dite *Hauksbók*

qu'il ne faut pas confondre avec la dénomination que nous allons retenir ici) a, pour des raisons que nous ne pénétrons pas, décidé de rédiger lui aussi une version du *Landnámabók* que nous appelons *Hauksbók* (sigle H). Nous ne possédons plus que quatorze feuillets sur les trente-huit que comportait initialement ce manuscrit (ÅM 311, quarto). Mais à l'époque (seconde moitié du XVII[e] siècle) où deux feuillets seulement faisaient défaut, le même pasteur Jón Erlendsson a copié ce texte également: c'est le manuscrit ÅM 105 folio qui permet donc de combler presque toutes les lacunes d'ÅM 371.

Le grand mérite de Haukr, c'est la clarté. Sturla, en effet, on s'en apercevra sans peine en le lisant, devait être pressé de parvenir à son terme. Lorsqu'il entreprend de concentrer les longues histoires qu'il sait par cœur ou qu'il a sous les yeux, notamment, il se fait si elliptique qu'il en devient fort souvent obscur. Haukr prend son temps et nous propose des histoires bien plus intelligibles. D'autre part, ce juriste qui passa un certain temps en Norvège est parfaitement au courant des usages et de la législation et les renseignements ou précisions qu'il fournit sont fréquemment utiles et précieux. De plus et pour reprendre une idée qui a été proposée au début de la présente introduction, Haukr, pour des raisons que nous ne savons pas, s'intéresse avec une visible prédilection à tout ce qui est irlandais.

Cela fait que le *Hauksbók* est plus long que le *Sturlubók* et propose bon nombre d'ajouts que j'ai retenus ici chaque fois qu'ils m'ont paru intéressants. Ils sont signalés par une entrée spéciale et sont donnés en italiques. Toutefois, cette version n'a pas la tenue ni la belle venue du *Sturlubók*. Elle vient plus en supplément qu'en remplacement de ce dernier. C'est pourquoi j'ai gardé la prééminence au texte de Sturla. Il n'empêche que Haukr a exploité d'autres textes encore que ceux dont s'est servi Sturla. Il a lu une version de la *Saga des frères jurés*, par exemple (H 21), il connaissait une version de la *Saga de Gautrekr* (H 87), il disposait d'un curieux petit texte intitulé *Hversu Nóregr byggðist* (H 266), la *Laxdœla saga* ne lui était pas étrangère, non plus qu'un *þáttr* comme celui de Þorsteinn le planteur de tentes (H 314) ou une version de la *Saga d'Óláfr Tryggvason*. Et lui aussi, tout comme Sturla, a dû disposer de sagas aujourd'hui disparues comme la ⋆*Krœklinga saga* (H 184, 187, 195) ou une curieuse *vita* du colonisateur

Åsólfr alskikk qui fut plus ou moins tenu pour un saint par la tradition (H 21).

Surtout, esprit infiniment curieux, sorte de Pic de la Mirandole de son temps, Haukr est une mine d'anecdotes, légendes, traditions locales qui dénaturent un peu l'authenticité de ses dires, bien entendu, mais qui rendent la lecture de son livre de colonisation attrayante. On s'accorde à penser qu'il a rédigé son ouvrage vers 1306.

f) Nous arrivons au *Melabók* (sigle M) qui doit son nom au fait qu'il fut rédigé par un membre de la famille des Melar, une région du Borgarfjörðr, dans l'ouest de l'Islande : cette famille est mentionnée quarante-trois fois dans ce qui reste de M et, surtout, chaque fois qu'il est possible, les généalogies sont poursuivies jusqu'aux Melamenn (Gens des Melar). Nous n'en possédons plus que deux feuillets sur parchemin qui datent du début du XV^e^ siècle (ÅM 445 b, quarto) mais l'ouvrage était en bien meilleur état lorsqu'il fut copié au XVII^e^ siècle, par Þórðr Jónsson, dans le *þórðarbók* dont nous parlerons un peu plus loin. Tout donne à croire que l'auteur de cette version serait Snorri Markússon, qui fut lui aussi *lögmaðr,* de 1302 à 1307) et qui mourut en 1313. Les généalogies s'arrêtent au père ou à la femme de Markús.

Le *Melabók,* c'est Jón Jóhannesson qui l'aura démontré, descend en droite ligne du *Styrmisbók* dont nous avons dit l'intérêt: les deux ouvrages présentent les colonisateurs dans le même ordre. L'auteur connaissait, en plus de sagas déjà énumérées plus haut, une saga des gens d'Espihóll (dans le nord de l'île), aujourd'hui perdue. Or elle est mentionnée également dans un petit *þáttr, þórarins þáttr ofsa.*

g) Il ne reste plus qu'à dire deux mots de deux versions beaucoup plus récentes (elles sont toutes les deux du XVII^e^ siècle) du *Landnámabók.*

La première est dite *Skarðsárbók* (sigle Sk) parce qu'elle est le fait de Björn Jónsson de Skarðsá, mort en 1655 et qui a compilé sa version en mêlant *Sturlubók* et *Hauksbók,* sans doute avant 1636. Snorri disposait du même modèle que Jón Erlendsson dont nous avons parlé, mais il semble avoir lu mieux que Jón les passages difficiles: on peut donc corriger, parfois, S ou H par Sk.

h) Pour finir, nous avons le *þórðarbók* (sigle þ) dû au pasteur Þórðr Jónsson de Hítardalr (mort en 1670). Þórðr s'est servi du *Skarðsárbók* mais aussi du *Melarbók* (ÀM 106 folio et 112 folio). Il connaissait à peu près toute la littérature de sagas et s'en est abondamment servi.

Récapitulons : huit versions qui s'organisent, selon les résultats auxquels est parvenu Jón Jóhannesson et que personne n'a jamais contestés, en un schéma que voici :

En définitive, c'est plus pour l'amour de la science que pour la véritable intelligence du genre des livres de colonisation que les discriminations qui viennent d'être opérées ont été faites. Il règne une remarquable unité à l'intérieur du genre des *landnámabœkr*. C'est au point que l'on ne voit pas l'utilité de distinctions subtiles comme celle qu'opère Jón Jóhannesson entre une tendance *Styrmisbók-Melabók* et une autre *Sturlubók-Hauksbók-Skarðsárbók*, la différence tenant à l'ordre de présentation adopté et aux colonisateurs privilégiés par les uns ou les autres. Le propos est étonnamment le même et les modes de présentation, strictement similaires.

*

En revanche, les livres de colonisation présentent un autre intérêt encore, qui pourrait bien être majeur, pour l'étudiant des antiquités nordiques. Ils jettent une lumière irremplaçable sur les êtres, les situations, les événements, ils constituent un extraordinaire document pour quiconque entendrait s'initier à l'histoire, à la vie quotidienne, à la culture et à la civilisation de la Scandinavie médiévale. Je me sens tenu de redire ce que j'écrivais, sur ce point précis, il y a quelques décennies. L'amour de l'Histoire (avec majuscule), en partie dû aux traditions germaniques ancestrales, du moins pouvons-nous le conjecturer, en partie à la tradition augustinienne apportée par l'Eglise missionnaire, la passion toute germanique de la famille sacrée et des traditions vénérables, ont fourni le contenu de ces étranges textes. Les *vitæ* latines importées d'Europe du sud (c'est-à-dire avant tout de France, de Grande-Bretagne et d'Allemagne, sans négliger la Frise) ont imposé un type de héros et des modèles de composition. Pour le style, il peut évoquer, lui aussi, des modèles latins, mais il relève, par sa sécheresse prétendûment objective, sa rapidité, sa concision, de ce que l'on peut bien appeler le génie nordique. De cet amalgame, et à partir de ces structures, sont nés, indifféremment, je crois, et les sagas, et les *þættir* et les *landnámabœkr*. Disons seulement que, dans une perspective scientifique, les *landnamábœkr* sont plus proches de l'Histoire, les *þættir*, du divertissement de bonne compagnie, et les sagas, de la grande littérature. Mais de ces trois tendances, ils participent tous, à des degrés divers, certes, mais incontestablement.

Une preuve supplémentaire en serait la certitude que nombre de sagas ont, d'évidence, exploité les renseignements que fournissaient les *landnámabœkr*. On a démontré qu'avaient mis à profit S : *Eiríks saga rauða*, *Grettis saga* (pour cause, comme je l'ai dit, si Sturla est aussi l'auteur de ce dernier texte), *þorsteins saga hvíta*, *Flóamanna saga*, *Bárðar saga Snæfellsáss*, *Kjalnesinga saga*, *þórðar saga hreðu*, *Óláfs saga Tryggvasonar* dite la grande, *Gríms saga lóðinkinna;* H: *Flóamanna saga* et *Harðar saga*; M: *Viglundar saga*; et, peut-être, *Styrmisbók*: *Reykdœla saga* et *Vápnfirðinga saga*. On comprend mieux maintenant, j'imagine, ce que nous entendons lorsque nous parlons d'intertextualité appliquée à toute cette production littéraire ! Mais en vérité, plus que d'influences directes, il vaudrait peut-être mieux parler d'un vaste commerce d'échanges. Il y a des invariants : la structure

fondamentale qui consiste à rattacher à des lieux et à une famille donnés un ou des personnages célèbres par leurs actes ou par les hauts-faits dont on les crédite en vertu, soit de réminiscences littéraires, soit de traditions légendaires, soit encore de souvenirs réellement historiques. Tant mieux si, de surcroît, nous trouvons, derrière de vivantes anecdotes enlevées avec une maîtrise souvent admirable, des renseignements d'ordre géographique ou historique, des précisions sur l'instauration du christianisme dans le Nord et, en conséquence, sur ce que put être le paganisme germanique, des détails sur l'armement, la guerre, les expéditions vikings, un trésor de poèmes et de légendes et surtout, au détour de presque chaque phrase, mille aperçus sur la vie quotidienne, ses détails, l'éthique originale qui la guidait. Reste ce style inimitable que je laisserai aux textes eux-mêmes le soin de présenter, compte tenu des difficultés que cause au traducteur français une langue hautement infléchie, à la syntaxe assez étrangère à la nôtre et au vocabulaire dont le contenu ontologique a rarement la précision du nôtre.

Le savant islandais actuel Hermann Pálsson, qui s'est passionné, lui aussi, pour ces textes hautement originaux où l'on parle à loisir de ses lointains ancêtres, aboutit aux conclusions suivantes que je cite fidèlement:

> *Ce qui semble émerger [de la lecture des livres de colonisation], c'est ceci : que les généalogies des gens après la colonisation paraissent dignes de confiance; que les déclarations concernant les appropriations de terres et les détails topographiques sont, dans l'ensemble, correctes; que les références faites à des rixes graves et autres événements d'importance doivent aussi, en règle générale, être pris au sérieux; et que les descriptions de coutumes païennes, de croyances etc.. peuvent être teintées de passion d'antiquaire, mais renferment certainement une bonne part de tradition sûre*[10].

Il ajoute, remarque rarement faite mais précieuse, que l'intérêt premier, peut-être, tant des livres de colonisation que de toute la littérature de sagas tient à ce que tous ces textes allient un élément héroïque ou épique de la meilleure venue à des considérations relevant de la vie la plus quotidienne, de la pire

[10] *The Book of Settlements. Landnámabók*, translated with introduction and notes by Hermann Pálsson and Paul Edwards, University of Manitoba Press, 1972, p. 6.

banalité: en, quoi je me rallie tout à fait à cette vision des choses. Ici, l'héroïsme jaillit de l'expérience la plus ordinaire, il n'est jamais forcé dans l'exceptionnel. Au point de départ, il y a l'homme, tout simplement, avec en arrière-plan la certitude non exprimée qu'il est capable des plus grandes choses, mais il ne sert à rien de le dire avec la grandiloquence ou le pathos bien connus: il sera ce qu'il se fait. Après tout, il y a une étonnante concordance entre le destin de ce pays colonisé par des hommes qui en feront un territoire nonpareil dans notre Occident et cette façon de faire valoir sans outrance de quelle façon on parvient *naturellement* à la grandeur !

LIVRE DE LA COLONISATION*

S 1 (H 1) : *(Premières mentions de l'Islande)*[11]

Dans le livre sur les temps que le saint prêtre Bède composa[12], il est fait mention de l'île qui s'appelle Thile[13] et il est dit dans (d'autres) livres qu'elle se trouve à six journées[14] de voile au nord de la Bretagne[15]. Il est dit que là, il n'y a pas de jour en hiver et pas de nuit en été lorsque le jour est au plus long. C'est pourquoi les savants tiennent que c'est l'Islande qui est appelée Thile, car en divers endroits de ce pays, le soleil brille pendant la nuit lorsque le jour est le plus long, mais on ne le voit pas pendant le jour lorsque la nuit est au plus long. Pour le prêtre Bède, il mourut sept cent et trent-cinq années après l'incarnation de Notre Seigneur, selon ce qui est écrit, et plus de cent vingt ans avant que l'Islande fût colonisée par des Norvégiens.

Mais avant que l'Islande fût colonisée par la Norvège, il y avait là des hommes que les Norvégiens appellent papar[16] ; ils

* Rappelons que c'est la version du Sturlubók qui sera suivie rigoureusement avec, quand cela en vaudra la peine, des ajouts provenant d'autres versions, essentiellement du Hauksbók.

[11] Les titres des chapitres sont dus au traducteur.

[12] Impossible de savoir s'il s'agit du *De Temporibus* (703), chap. 7, ou du *De Temporibus ratione*, ch. 31 (725, cf. Migne : *Patrologie latine*, vol. XC, resp. col. 283 et 434. La source de Bède lui-même est inconnue) puisque référence est faite, dans l'un comme dans l'autre, à Thulé. Rappelons que Bède a vécu de 672 (sans doute) à 735.

[13] On a Thile ou Tle ou Thyle ou Tyle selon les manuscrits. Divers auteurs du Moyen Age, comme Adam de Brême, le moine Theodoric ou Saxo Grammaticus tiennent que Thule est l'Islande. Pytheas, Pline et Strabon mentionnent Thule. On ne se pressera pas, toutefois, d'identifier Thule et Islande. Il se pourrait que Pytheas ait parlé du nord de la Norvège ou des îles nord-atlantiques, comme les Orcades.

[14] Je traduis ainsi le mot *dægr* qui s'applique à une durée de vingt-quatre heures, par opposition à *dagr*, qui est notre « jour ».

[15] Comprenons l'actuelle Grande-Bretagne, non la Bretagne française. Le mot Bretland employé ici, désigne même, plus exactement, le Pays de Galles.

[16] Ari Þorgilsson le savant, dans son *Livre des Islandais*, ch. 1, dit la même chose. Le mot *papa*, qui vient évidemment du latin, est irlandais (*papa* également) et signifie « ermite ». Il y a de nombreux toponymes en Pap- en Man, en Grande-Bretagne ainsi que dans les Féroë et en Islande. (Papey, île des Papar, par exemple, ou Papýli- qui tient pour Papbýli, demeure des *papar*, deux toponymes qui figurent dans H 1).

étaient chrétiens et l'on pense qu'ils étaient venus de l'ouest au-delà de la mer[17] car on a trouvé, venant d'eux, des livres irlandais, des cloches et des crosses ainsi que d'autres choses donnant à penser qu'ils étaient Hommes de l'Ouest[18]. On mentionne encore dans des livres anglais qu'il y avait des voyages entre ces pays en ce temps-là .

S 2 (H 2) : *(Considérations de temps et de lieux)*

Lorsque l'Islande fut découverte et colonisée par la Norvège, Adrien était pape à Rome suivi de Johannes, cinquième de ce nom à occuper le siège apostolique[19], Louis fils de Louis étant empereur au nord des montagnes[20], et Léon et Alexandre, son fils, régnaient à Miklagarðr[21]. Etait alors roi de Norvège Haraldr à la belle chevelure[22], Eirikr Emundarson régnant en Suède[23]ainsi que Björn, son fils, et Gormr l'ancien, au Danemark[24],

[17] Expression convenue, en vieil islandais, pour désigner la Grande-Bretagne.

[18] Désignation conventionnelle pour Irlandais ou, à la rigueur, habitants des Iles britanniques, par opposition à Austmenn, hommes de l'Est, qui s'applique aux Norvégiens. Nous avons quelques vagues lumières sur les relations entre Irlande et Islande à cette époque-là grâce au *Liber de mensura orbis terrae*,du moine irlandais Dicuil, qui écrivait en 825. Il y note qu'en Islande, il peut faire si clair en été qu'en pleine nuit, l'on est capable de voir ses poux dans sa chemise ! Bède le Vénérable, toujours, dit que, de son vivant, il y avait des voyages entre Grande-Bretagne et Thule (*In libros regum quæstiones* XXX, 25).Toutefois, Jón Jóhannesson (*Gerðir Landnámabókar*, p. 71) tiendrait plutôt pour l'*Historia Regum Britanniæ* de Geoffrey de Monmouth, œuvre bien connue des Islandais du XIIIe siècle puisqu'elle a donné lieu à une adaptation-traduction : *Breta Sögur* (*Les Sagas des Bretons*).

[19] Adrien II fut pape de 867 à 872, Jean VIII (car le texte se trompe, il ne s'agit pas de Jean V), de 872 à 882.

[20] C'est-à-dire en Allemagne, les montagnes sont les Alpes.

[21] Il s'agit de Louis le Germanique, fils de Louis le Pieux; il fut roi, et non empereur, de 843 à 876. Léon VI fut empereur de 886 à 912, son frère (et non son fils), Alexandre, qui régna conjointement avec lui en 912, lui survécut d'un an. Miklagarðr (la grande ville) est Byzance-Constantinople.

[22] Ce roi très célèbre (il est supposé avoir été le premier à unifier la Norvège qui était, jusque là, composée d'un grand nombre de petits états, chacun gouverné par un roitelet), aurait régné soixante-dix ans et serait mort en 931. Les textes islandais lui font jouer un rôle prépondérant, aujourd'hui contesté par les historiens, dans le mouvement d'émigration de la Norvège vers l'Islande (il aurait été responsable de leur exil en raison de sa tyrannie).

[23] Bien qu'il soit censé, selon les Annales islandaises, être mort en 871 : il est mentionné également, ainsi que son fils Björn, dans la *Saga de Haraldr à la belle chevelure* chap. 13-14 et 28.

[24] Gormr l'ancien régna sur le Danemark de 900 environ à 935. Il est mentionné sur la splendide pierre runique de Jelling.

et Alfred le puissant en Angleterre ainsi qu'Edouard, son fils[25], et Kjarvalr à Dublin[26], le jarl Sigurðr le puissant dans les Orcades[27].

Les savants disent qu'il faut sept journées de navigation de Staðr en Norvège, à l'ouest, jusqu'à Horn en Islande de l'est, et que depuis le Snæfellsnes, le trajet le plus court pour le Groenland est de quatre journées en mer. Mais on dit que si l'on cingle de Bergen plein ouest jusqu'au Cap Farewell[28] au Groenland, on passe à douze lieues de navigation au sud de l'Islande. Du Reykjanes, dans le sud de l'Islande, il y a cinq journées de mer jusqu'au Jölduhlaup en Irlande[29], quatre journées de mer, du Langanes dans le nord de l'Islande jusqu'au Svalbarði dans le grand golfe[30]

H 3 : *et il y a une journée de navigation au nord, de Kolbeinsey aux territoires inhabités du Groenland.*

S 3 : *(Naddoddr et le Pays de Neige)*

On dit que des gens devaient aller de Norvège jusqu'aux Féroë; certains mentionnent Naddoddr le viking[31] ; mais ils dérivèrent en mer vers l'ouest et trouvèrent là un grand pays. Ils atterrirent dans les Fjords de l'Est et gravirent une haute montagne : ils regardèrent alentour pour voir s'ils voyaient de la

[25] Alfred (le Grand) a régné de 871 à 899 sur l'Angleterre, son fils Edouard (l'Ancien), de 899 à 924.

[26] De son vrai nom celtique Cerbhall d'Ossory, qui mourut en 888 (ou 887) mais qui n'a jamais été roi de Dublin. Il sera plusieurs fois question d'un roi Kjarvalr dans le présent ouvrage, mais nous ne savons s'il s'agit bien du même.

[27] Il est amplement question de lui dans la *Saga des Orcadiens*, chap. 4 et 5.

[28] Le Cap Farewell, au Groenland, Hvarf dans notre texte, doit se trouver à l'ouest de l'embouchure du Herjólfsfjörðr.

[29] Des recherches récentes publiées par Eamonn Ò Tuathail dans *Eigse, A Journal of Irish Studies*, VI (1950) ont établi que le Jölduhlaup, en Irlande, est Slyne Head dans le Connemara.

[30] Svalbarði doit être, en raison des indications de distances qui sont données ici, le Spitzberg : il aurait été découvert, selon les Annales islandaises, en 1194. Mais certains savants considèrent qu'il s'agit de Jan Mayen ou d'un lieu sur la côte ouest du Groenland, voire sur la côte ouest du Spitzberg. Le « grand golfe » ou *hafsbotn* (littéralement : le fond de la mer !) peut renvoyer aussi à un pays légendaire comme le Bjarmaland ! Pourrait aussi s'appliquer à l'océan Arctique.

[31] Naddoddr, soit Nadd-Oddr, Oddr la pointe (ou le clou ?) : ce surnom est attesté ailleurs. Viking, ici, n'est probablement pas admiratif. Le mot était fortement péjoratif dans les textes du XIIIe siècle, il traduisait le latin *tyrannus*.

fumée ou quelque signe que ce pays fût habité, et ils virent que non. En automne, ils revinrent jusqu'aux Féroë; et alors qu'ils quittaient ce pays, une neige abondante tomba sur les montagnes, aussi appelèrent-ils ce pays Snæland (Pays de la Neige). Ils firent grands éloges de ce pays. L'endroit où ils étaient arrivés s'appelle maintenant Reyðarfjall, dans les Fjords de l'Est. C'est ce que dit le prêtre Sæmundr le savant[32] .

H 4 : *Il y avait un homme appelé Naddoddr, frère de Þórir-aux-bœufs*[33]*, beau-père d'Ölvir ami-des-enfants*[34] *; c'était un grand viking; il se fixa dans les Féroë parce que nulle part ailleurs il n'avait la paix. Il s'en fut de Norvège et voulut se rendre dans les îles mais il dériva en mer jusqu'à Garðarshólmr*[35] *et atterrit à Reyðarfjörðr dans les Fjords de l'Est : ils montèrent là sur la montagne la plus élevée pour savoir s'ils verraient quelques demeures humaines ou de la fumée et ils ne virent rien de spécial. Et lorsqu'ils quittèrent le pays, il tomba une abondante neige; aussi appelèrent-ils ce pays Snæland. Ils louèrent fort ce pays.*

S 4 : *(Garðarr et «son» îlot)*

Il y avait un homme qui s'appelait Garðarr fils de Svåvarr, d'origine suédoise. Il se mit à la recherche du Snæland sur les directives de sa mère qui avait le don de prophétie[36]. Il atterrit à l'est du Horn oriental où en ce temps-là, il y avait un port naturel. Garðarr fit le tour du pays à la voile et découvrit que c'était une île. Il passa l'hiver à Húsavik dans le Skjálfandi et y

[32] Sæmundr Sigfússon le savant, prêtre, est mentionné dans toutes sortes de textes. Il vécut de 1056 à 1133, il est le premier écrivain connu d'Islande, il aurait rédigé, en latin, des vies de rois norvégiens, mais toute son œuvre est perdue. On ne voit pas à quelle source émanant de lui renvoie ce texte.

[33] Þórir aux bœufs est connu de bien d'autres sources. Haukr a dû disposer d'un document que nous n'avons plus car nulle part ailleurs, on n'établit de relations entre Naddoddr et ce personnage.

[34] Ce surnom a suscité force commentaires. Une source « explique » qu'Ölvir était ainsi surnommé parce qu'il s'opposait à ce que l'on lance, comme ç'aurait été la coutume, des enfants nouveau-nés sur des lances dressées ! Nulle part, cependant, ce barbare supplice n'est attesté.

[35] Voir S 4 plus loin. Beaucoup d'indices donneraient à penser que c'est ce Garðarr qui aurait été le premier découvreur de l'Islande, et non Naddoddr. Le Hauksbok donne d'ailleurs Garðarr avant Naddoddr et le Sturlubók lui-même note, S 284, : « Uni, fils de Garðarr, qui découvrit le premier l'Islande ».

[36] Qui était *framsýn*, dit le texte : qui voyait en avant ! Le trait est banal dans les sagas. On comparera avec *ófreskr maðr*, également fréquent, qui signifie: doué de seconde vue.

édifia une maison. Au printemps, lorsqu'il fut prêt à prendre la mer, un homme qui s'appelait Náttfari[37] se détacha de son bateau avec une barque, ainsi qu'un esclave et une serve. Cet homme s'installa ensuite à l'endroit qui s'appelle Náttfaravík. Garðarr alla en Norvège et loua fort ce pays. Il était père d'Uni, père de Hróarr goði-de-Tunga. Après cela, le pays fut appelé Garðarshólmr (Ilot-de-Garðarr), il y avait alors une forêt entre la montagne et le rivage[38].

H 3 : *Il y avait un homme appelé Garðarr, fils de Svávarr le Suédois; il possédait des terres en Sjóland*[39] *mais était né en Suède; il alla dans les Hébrides réclamer le patrimoine de sa femme. Mais lorsqu'il passa le Péttlandsfjörðr*[40]*, il fut dérouté par une bourrasque et dériva en mer vers l'ouest. Il atterrit à l'est du Horn; il y avait là un port naturel. Garðarr fit le tour du pays à la voile et découvrit que c'était une île. Il arriva dans le fjord qu'il appela Skjálfandi. Là, ils lancèrent une barque : y monta Náttfari, son esclave. L'amarre se rompit et il arriva dans Náttfaravík au large de Skuggabjörg. Pour Garðarr, il arriva de l'autre côté du fjord et passa là l'hiver. Voilà pourquoi il appela cet endroit Húsavík. Náttfari resta avec son esclave et une serve. Aussi appelèrent-ils l'endroit Náttfaravík. Garðarr revint vers l'est et loua fort ce pays qu'il appela Garðarshólmr.*

S 5 (H 5) : *(De Flóki-aux-Corbeaux)*

Il y avait un homme appelé Flóki fils de Vilgerðr; c'était un grand viking; il se mit à la recherche de Garðarshólmr et partit d'un endroit qui s'appelle Flókavarði (le Cairn-de-Flóki); c'est là que se rencontrent le Hörðaland et le Rógaland[41]. Il se rendit d'abord dans les Hébrides et mouilla là dans Flókavágr; c'est là que se noya sa fille Geirhildr, dans le Geirhildarvatn[42]. Etaient avec Flóki sur le bateau le *bóndi* qui s'appelait Þórólfr, et un autre, Herjólfr. Il y avait sur le bateau un homme des Hébrides qui s'appelait Faxi. Flóki emporta en mer trois corbeaux et

[37] Náttfari revient dans S 247 et H 211.
[38] Cette dernière phrase est littéralement copiée de l'*Íslendigabók* d'Ari le savant.
[39] La Sjælland, au Danemark.
[40] En Ecosse.
[41] Ryvarden, en Norvège, pays dont le Hörðaland et le Rógaland sont deux provinces.
[42] Le fait est qu'il existe, près de Lerwick, dans les Hébrides donc, un lieu-dit Loch of Girlsta (qui pourrait venir d'un *Geirhildarstaðir, Lieux de Geirhildr).

lorsqu'il lâcha le premier, celui-ci revint se poser sur l'étrave; le second vola droit en l'air puis revint au bateau; le troisième vola droit de l'avant au devant de la proue dans la direction où ils découvrirent le pays[43].

Ils arrivèrent à l'est du Horn et cinglèrent au sud du pays. Et comme ils naviguaient à l'ouest du Reykjanes et que le fjord s'ouvrit en sorte qu'ils virent le Snæfellsnes, Faxi déclara : «Ce doit être un grand pays que nous avons découvert; voici de grandes rivières.» Depuis, l'endroit est appelé Faxaóss[44]. Flóki et ses hommes traversèrent à la voile le Breiðafjörðr (Large-Fjord) et atterrirent à l'endroit qui s'appelle Vatsfjörðr dans le Bárðarströnd. Ce fjord était alors plein de poisson, et à cause de leur pêche, ils ne prirent pas garde à faire du fourrage, si bien que tout leur bétail sur pied périt pendant l'hiver[45].

Le printemps fut très froid. Alors, Flóki gravit une haute montagne et vit au nord, au delà des montagnes, un fjord plein de glaces flottantes; c'est pour cela qu'ils appelèrent ce pays Ísland (Pays-de-Glace), nom qu'il a gardé depuis[46]. Flóki et ses hommes avaient l'intention de s'en aller en été : ils ne furent prêts que juste avant l'hiver. Ils ne purent doubler le Reykjanes, leur barque se détacha avec Herjólfr dedans : il atterrit à l'endroit qui s'appelle maintenant Herjólfshöfn. Flóki passa l'hiver dans le Borgarfjörðr: ils trouvèrent Herjólfr. En été, ils retournèrent en Norvège. Quand on les interrogeait sur ce pays, Flóki n'avait que du mal à en dire, mais Herjólfr dit franchement le bon et le mauvais côté, pour Þórólfr, il déclara que

[43] Il y a longtemps que l'on a fait remarquer que cette histoire de corbeaux évoque très fort le corbeau et la colombe de Noé (*Genèse* VIII). Jakob Benediktsson cite aussi Pline (*Histoire Naturelle* VI, 24) notant que les marins de Taprobane (Sri Lanka) avaient emporté des oiseaux pour leur indiquer l'endroit où se trouvait la terre. Voir l'article « Korp » dans le *Kulturhistorisk Lex. f. nord. Medel.* On n'est pas tenu de voir ici une réminiscence littéraire, le corbeau en tant qu'oiseau fatidique a joui dans le Nord d'une faveur particulière et bien attestée.

[44] Aujourd'hui Faxaflói.

[45] Qu'il soit bien clair que le bateau « viking » n'embarquait pas que des hommes. Il véhiculait aussi des chevaux (voyez la Tapisserie de la Reine Mathilde à Bayeux) et, s'il s'agit d'entreprises à but colonisateur, comme ici, du bétail.

[46] Sk ajoute ici, dans l'un de ses manuscrits : « et le fjord, fjord des glaces (Ísafjörðr). Ce passage a la vraisemblance pour lui. Il est possible d'apercevoir les fjords du nord-ouest de l'île (parmi lesquels l'Ísafjörðr) depuis l'une des montagnes qui entourent le Vatnsfjörðr. Pour Ísland, l'étymologie proposée ici est tout à fait plausible, bien que, comme on le sait, l'Islande ne soit pas du tout un pays froid (à cause du Gulf Stream).

le beurre dégouttait de chaque brin d'herbe dans ce pays qu'ils avaient découvert; aussi fut-il surnommé Þórólfr le beurre[47].

H 5 (extraits) : *Flóki /.../ fournit de quoi faire un grand sacrifice et consacra par sacrifice*[48] *trois corbeaux qui devaient lui montrer le chemin car en ce temps-là, les navigateurs en haute mer n'avaient pas de compas*[49] *dans les pays du Nord. /.../ Flóki se rendit de là /=* les Hébrides*/ jusqu'aux Féroë où il maria sa fille: d'elle descend þrondr í Götu*[50].

S 6 (H 6) : *(Des frères jurés)*

Il y avait un homme qui s'appelait Björnólfr, et un autre, Hróaldr. C'étaient les fils de Hrómundr Gripsson[51]. Ils quittèrent le Þelamörk pour cause de meurtres et s'établirent à Dalsfjörðr dans les Fjalir[52]. Etait fils de Björnólfr Örn, père d'Ingólfr et de Helga, et Hróaldr avait un fils appelé Hróðmarr, père de Leifr.

[47] Ce personnage est présent dans S 232 et H 19, son fils et son petit-fils figurent parmi les colonisateurs. Pour Flóki, ou Hrafna-Flóki (Flóki-aux-corbeaux) il colonisa le Flókadalr (Val-de-Flóki), voyez S 210.

[48] Nous avons ici le verbe *blóta* qui signifie, en effet, sacrifier, offrir un sacrifice, consacrer par sacrifice, c'est la principale opération rituelle qu'ait connue le paganisme nordique. Voir R. Boyer: *Le Monde du Double. La magie chez les anciens Scandinaves*, Paris, Berg, 1986, notamment pp. 176-182.

[49] Le texte porte *leiðarsteinn*, qui a fait couler beaucoup d'encre, littéralement : pierre qui montre le chemin. On sait que les vikings ne connaissaient pas la boussole et l'on se perd en conjectures sur les moyens dont ils disposaient pour trouver leur route. Et même s'il s'agit du *leiðarsteinn*, il semble que l'on ne se soit servi de cet objet (?) que bien après le IX[e] siècle. Il en est question une fois dans les sources en islandais ancien, en l'espèce, la saga (légendaire) de Konráð fils de l'empereur, sinon, rien ! A supposer que ce soit la même chose que le *sólarsteinn*, littéralement pierre du soleil que mentionnent quelques textes dont la *Saga de Hrafn fils de Sveinbjörn* (dans la compilation de la *Sturlunga saga*) qui était censé indiquer la position du soleil même par temps couvert, les contextes où figure le *sólarsteinn* en feraient plutôt une pierre précieuse qu'un instrument de navigation. Voyez l'article « Navigation » dans *Kulturhist. Lex. f. nord. Medeltid.*

[50] Qui est le héros principal de la *Saga des Féroïens*, trad. française de J. Renaud, Paris, Aubier, 1983.

[51] Qui est une sorte de héros légendaire. Il a dû avoir une saga à lui, vers le XII[e] siècle, qui a disparu, mais il subsiste des *rímur* (poèmes métriques de la fin du XIV[e] siècle) sur son compte, d'après lesquelles une nouvelle saga a été rédigée.

[52] Le Þelamörk est l'actuel Telemark, en Norvège. Les Fjalir sont une région du Sunnfjord, également en Norvège. Toutefois, un manuscrit donne Fjöllum pour Fjölum : il s'agirait alors des « montagnes ». La leçon Fjölum – avec un seul l – est probablement la bonne puisqu'elle figure aussi dans les versions Th et M de S9.

Ingôlfr et Leifr, les frères jurés[53], s'en furent guerroyer avec les fils du jarl Atli le mince des Gaular[54], Hásteinn, Hersteinn et Hólmsteinn. Tout se passa bien entre eux et lorsqu'ils revinrent chez eux, ils convinrent de refaire expédition commune l'été suivant. En hiver, les frères jurés donnèrent un banquet pour les fils du jarl. Lors de ce banquet, Hólmsteinn fit le serment d'épouser Helga Arnardóttir ou sinon, aucune autre femme. Les gens n'apprécièrent guère ce serment, mais Leifr rougit visiblement et lui et Hólmsteinn furent en froid lorsqu'ils se quittèrent lors de ce banquet.

Au printemps suivant, les frères jurés se préparèrent à partir en expédition guerrière, ils avaient l'intention d'aller à la rencontre des fils du jarl Atli. Ils se retrouvèrent à Hísargafl et Hólmsteinn et ses frères se portèrent aussitôt à l'attaque contre Leifr et les siens. Mais alors qu'ils se battaient depuis un moment, arriva Ölmóðr le vieux, fils de Hörða-Kári, parent de Leifr, qui se mit dans les rangs d'Ingôlfr. Dans cette bataille périt Hólmsteinn, mais Hersteinn prit la fuite.

Alors, Leifr et les siens s'en furent en expéditions guerrières. L'hiver suivant, Hersteinn se porta conte Leifr et ses hommes et voulut les tuer, mais ils eurent vent de son expédition et firent résistance. De nouveau, il y eut grande bataille, et Hersteinn tomba là. Après cela, affluèrent vers les frères jurés leurs amis du Firðafylki[55]. On envoya des hommes trouver le jarl Atli et Hásteinn pour leur offrir des compensations, et ils se mirent d'accord sur le fait que Leifr et ses hommes verseraient en compensation au père et au fils toutes leurs propriétés.

Et les frères jurés équipèrent un grand bateau qui leur appartenait et s'en furent pour chercher ce pays que Flóki-aux-Corbeaux avait trouvé et qui était appelé Islande. Ils trouvèrent ce pays et furent dans les Fjords de l'est, dans l'Álptafjörðr du sud. Ils estimèrent que le pays était meilleur dans le sud que dans le

[53] La coutume a été bien vivante, de se lier, par le moyen d'un rite notoirement magique, de fraternité jurée. Voir là-dessus R. Boyer : *Le Monde du Double*, op. cit. pp. 147-148. Ce rite était particulièrement contraignant et impliquait des obligations réciproques encore plus fortes que la fraternité de sang. Pour une excellente (parce que correctement documentée) adaptation romanesque de l'histoire des frères jurés, on lira le beau roman de Gunnar Gunnarsson : *Frères Jurés*, trad. R. Boyer, Paris, Fayard, 2000.

[54] Le jarl Atli et ses fils sont mentionnés dans S 371 ou H 326, de même que dans la *Flóamanna saga*.

[55] Un *fylki* – quelque chose comme un district – est une subdivision administrative. Le Firða fylki – fylki des fjords – incluait les actuels Sunnfjord et Nordfjord.

nord. Ils passèrent un hiver dans ce pays puis revinrent en Norvège.

Après cela, Ingólfr investit tous leurs biens pour payer un voyage en Islande, et Leifr s'en alla en expédition viking à l'ouest[56]. Il guerroya en Irlande et trouva là un vaste souterrain. Il y pénétra : il y faisait sombre jusqu'à ce que de la lumière jaillit d'une épée que tenait un homme. Leifr tua cet homme et lui prit cette épée ainsi que beaucoup de biens. Ensuite, il fut surnommé Hjörleifr[57]. Hjörleifr guerroya en divers endroits d'Irlande et y fit grand butin; il fit dix esclaves qui s'appelaient ainsi : Dufþakr et Geirrøðr, Skjaldbjörn, Halldórr et Drafdittr[58]. On n'en nomme pas d'autres. Après cela, Hjörleifr se rendit en Norvège et y trouva Ingólfr, son frère juré. Il avait auparavant épousé Helga Arnardóttir, sœur d'Ingólfr.

S 7 (H 7) : *(Consultation des augures)*

Cet hiver-là, Ingólfr pourvut à un grand sacrifice[59] et consulta les augures sur son destin, mais Hjörleifr ne voulut jamais sacrifier. Les augures envoyèrent Ingólfr en Islande. Après cela, chacun des deux beaux-frères équipa son bateau pour faire le voyage d'Islande; Hjörleifr emporta son butin de guerre sur le bateau et Ingólfr, le sien qu'ils possédaient ensemble. Ils mirent à la mer lorsqu'ils furent prêts.

S 8 (H 8) : *(Etablissement des frères jurés en Islande, sort de Hjörleifr)*

L'été où Ingólfr et les siens s'en allèrent coloniser l'Islande, Haraldr aux beaux cheveux était roi de Norvège depuis douze

[56] *Vestrviking*, par opposition à *austrviking*, qui est l'expédition viking vers l'est, c'est-à-dire en Russie.

[57] Soit : Leifr-au-glaive, puisque *hjörr* = glaive. Nous avons d'innombrables exemples de semblables « explications » de noms propres, qui dénotent évidemment une manie de clerc. Le prénom Hjörleifr est fort bien attesté, sans ce type de justification.

[58] Seul, le nom Dufþakr (= Dubhthach) est irlandais ! Les autres sont bien norois.

[59] Revoir la note 49 supra. « Pourvut » parce qu'il fallait donner du bétail pour ce sacrifice et préparer un grand banquet. Le but était bien de consulter les augures (*ganga til frétta*) : ce court chapitre est une manière de somme ! Ingólfr ne veut pas partir si les dieux ne le lui conseillent pas ! Pour l'attitude, elle est assez inattendue et son authenticité « païenne » pourrait faire problème. D'autant que nous allons voir le châtiment qui l'attend dans S 8 in fine !

ans. S'étaient écoulés alors depuis l'origine de ce monde[60] six mille soixante-treize hivers, et depuis l'incarnation du Seigneur, huit cent soixante quatorze ans[61]. Ils naviguèrent de conserve jusqu'à ce qu'ils voient l'Islande; alors, ils furent séparés.

Quand Ingólfr vit l'Islande, il jeta par-dessus bord les montants de son haut-siège, pour la bonne chance[62]; il déclara qu'il s'établirait là où les montants toucheraient terre. Ingólfr accosta à l'endroit qui est appelé maintenant Ingólfshöfði mais Hjörleifr dériva vers l'ouest du pays et il fut à court d'eau potable. Alors, les esclaves irlandais prirent le parti de pétrir de la farine et du beurre, disant que cela ne donnait pas soif; ils appelaient cela minnþak[63]. Mais lorsque ce fut prêt survint une grande pluie et ils recueillirent de l'eau dans des toiles de tentes. Lorsque le minnþak se mit à moisir, ils le jetèrent par-dessus bord, il dériva jusqu'à terre à l'endroit qui s'appelle maintenant Minnþakseyrr. Hjörleifr atterrit à Hjörleifshöfði: il y avait là un fjord qui s'enfonçait à l'intérieur des terres.

Hjörleifr fit faire là deux maisons[64], les ruines de l'une faisant dix-huit toises, et l'autre, dix-neuf[65]. Hjörleifr passa là l'hiver. Au printemps, il voulut semer. Il avait un seul bœuf et il fit tirer l'araire[66] par les esclaves:

Þ: *Il fit marcher les eclaves sous le joug avec le bœuf, cela déplut fort aux esclaves qui cherchèrent un parti à prendre.*

Un jour que Hjörleifr et ses hommes s'occupaient des maisons, Dufþakr conseilla de tuer le bœuf et de dire que c'était un ours des bois qui l'avait occis, puis ils attaqueraient Hjörleifr s'ils se

[60] « Et depuis la création d'Adam », ajoute H 8.

[61] Ari Þorgilsson le savant dit, dans son *Livre des Islandais* (vers 1125) qu'Ingólfr atterrit vers le moment où le Saint roi Edmond d'East Anglia fut tué par les vikings, soit en 870.

[62] Voici donc la première mention d'un rite de prise de possession du sol qui va revenir un nombre considérable de fois dans la suite du texte. Le haut-siège où s'asseyaient le maître de maison ainsi qu'une ou deux autres personnes de rang a certainement joui d'une faveur particulière et sacrée dans la maison ancienne. Il semble que ces montants aient été sculptés à l'image d'une divinité: c'étaient donc les dieux qui étaient censés faire aborder ces poteaux à l'endroit qu'ils avaient fixé.

[63] L'irlandais *menadach* signifie en effet gruau de farine et de beurre (ou de farine et d'eau)

[64] Le texte porte *skáli* qui s'applique à ce que nous appellerions un vivoir, la demeure des anciens Scandinaves étant un ensemble de bâtiments ayant chacun sa spécialisation. *Skáli* s'applique au batiment où vivent les humains.

[65] Je rends par « toise » le mot *faðm* dont nous ne savons au juste la valeur: peut-être 1,50 mètre. Les ruines de cet établissement étaient encore visibles en 1595.

[66] *arð* que le Nord a effectivement connu avant la charrue (*plógr*).

mettaient en quête de l'ours. Après quoi ils dirent cela à Hjörleifr. Quand ceux-ci se mirent à la recherche de l'ours et se dispersèrent dans la forêt, les esclaves s'attaquèrent à chacun d'eux séparément et les massacrèrent en nombre égal à eux-mêmes. Ils s'enfuirent avec leurs femmes et leurs biens meubles ainsi que la barque. Ils s'en furent dans les îles qu'ils avaient vues en mer au sud-ouest et s'y installèrent pour un temps [67].

Il y avait deux esclaves d'Ingólfr qui s'appelaient Vífill et Karli. Il les envoya vers l'ouest en longeant les côtes, chercher les montants de son haut-siège. Quand ils arrivèrent à Hjörleifshöfði, ils trouvèrent Hjörleifr mort. Ils rebroussèrent alors chemin et dirent à Ingólfr cette nouvelle; il fut extrêmement fâché du meurtre de Hjörleifr et des siens. Il s'en fut dans l'ouest jusqu'à Hjörleifshöfði et lorsqu'il vit Hjörleifr mort, il dit: «Voilà une bien piètre fin pour un brave que d'avoir été mis à mort par des esclaves, et je vois bien que c'est ce qu'il adviendra à quiconque ne veut pas offrir de sacrifice.» Ingólfr fit inhumer Hjörleifr et ses hommes et s'occupa de leur bateau et de leur part de biens.

Ingólfr grimpa alors sur le promontoire et vit dans la mer des îles au sud-ouest; l'idée lui vint que c'était là qu'ils[68] avaient dû aller car la barque avait disparu. Ils se mirent à la recherche des esclaves et les trouvèrent dans les îles à l'endroit qui s'appelle Eið (Isthme). Ils étaient en train de manger quand Ingólfr et ses hommes arrivèrent sur eux. Ils furent pris de panique et chacun s'enfuit de son côté. Ingólfr les tua tous. L'endroit où Dufþakr périt s'appelle Dufþaksskór (Faille-de-Dufþakr). Plusieurs sautèrent d'une falaise que l'on a appelée d'après eux depuis. On appelle Vestmannaeyjar (Iles Vestmann = Iles des Irlandais)[69] les îles où furent tués les esclaves parce qu'ils étaient Irlandais. Ingólfr et les siens emmenèrent les femmes de ceux de leurs propres hommes qui avaient été assassinés; ils revinrent à Hjörleifshöfði; Ingólfr passa là l'hiver suivant. En été, il s'en fut vers l'ouest en longeant les côtes. Il passa le troisième hiver au pied de l'Ingólfsfell (Mont d'Ingólfr), à l'ouest de l'Ölfusá

[67] Ce sont les îles encore appelées aujourd'hui Iles Vestmann (îles des hommes de l'Ouest, désignation conventionnelle des Irlandais).
[68] Mais on a fait remarquer qu'il est impossible de les apercevoir depuis Hjörleifshöfði!
[69] Cette étymologie a été contestée sous le prétexte que Vestmann s'appliquerait aussi bien à des gens originaires des îles nord-atlantiques (Orcades, Hébrides, Shetland, etc) mais Vestmaðr désigne toujours, dans S, un Irlandais.

Þ : *là où certains disent qu'il a été inhumé sous un tertre.* [70]

Cette saison-là, Vifill et Karli trouvèrent les montants de son haut-siège à Arnarhváll en bas de la lande.

S 9 (H 9) : *(La destinée d'Ingólfr)*

Au printemps, Ingólfr descendit par la lande; il fixa sa résidence là où les montants de son haut-siège avaient atterri. Il habita à Reykjarvík (Baie-de-la-Fumée)[71]. Les montants du haut-siège sont encore là dans la pièce à feu[72]. Pour Ingólfr, il prit de la terre entre l'Ölfusá et le Hvalfjörðr, au sud de la Brynjudalsá et de l'Øxará, y compris tous les caps.

Alors, Karli dit : «Il ne sert pas à grand-chose que nous ayons voyagé à travers de bonnes contrées s'il faut que nous vivions sur ce promontoire perdu.» Il disparut avec une serve. Ingólfr affranchit Vifill qui s'établit à Vifilstóptir; c'est d'après lui qu'est appelé le Vifilsfell. Il y habita longtemps, devint un homme d'une certaine importance. Ingólfr fit faire une maison à Skálafell; de là, il vit de la fumée près de l'Ölfusvatn et y trouva Karli.

Ingólfr fut le plus renommé de tous les colonisateurs parce qu'il arriva ici dans un pays inhabité et qu'il fut le premier à le coloniser. Les autres colonisateurs agirent selon son exemple. Il épousa Hallveig, fille de Fróði, sœur[73] de Loptr le vieux. Leur fils fut Þorsteinn qui fit établir un Þing à Kjalarnes avant que fût institué l'alþing[74]. Fils de Þorsteinn fut Þorkell máni le récitateur-des-lois[75] qui fut, que l'on sache, l'un des païens à avoir les meilleures manières. Lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait le mener à la mort, il se fit porter aux rayons du soleil et

[70] Il existe des récits populaires sur le compte de ce tertre, mais on n'en a pas trouvé trace.

[71] La fumée en question est celle des sources chaudes, nombreuses en cet endroit, en effet. C'est l'actuelle Reykjavík (Baie-des-fumées), capitale de l'Islande. L'archéologie a retrouvé, il y a quelques lustres, les ruines de ce qui fut sans doute la demeure d'Ingólfr, en plein centre de l'actuelle ville.

[72] Je traduis ainsi *eldhús* qui désigne la pièce principale, celle où l'on entretient le feu pour s'éclairer, faire chauffer les plats et se chauffer. Est l'équivalent de *skáli* que nous avons rencontré un peu plus haut. Voir note 65.

[73] En vérité tante de Loptr.

[74] Institué exactement en 930.

[75] *Lögsögumaðr*, une sorte de président de l'alþing, élu pour trois ans et rééligible, qui avait pour mission de réciter toute la loi, par tiers, donc, en trois séances successives. Le surnom de ce Þorkell, *máni*, signifie « lune ». Il fut effectivement récitateur-des-lois de 970 à 984.

se remit aux mains du dieu qui avait créé le soleil; il faut dire qu'il avait mené une vie ausi pure que les meilleurs des chrétiens. Son fils fut þormóðr qui était allsherjargoði [76] quand le christianisme arriva en Islande[77]. Son fils fut Hamall, père de Már, de þormóðr et de Torfi.

S 10 : *(De Björn buna et de ses descendants)*

Il y avait en Norvège un noble hersir[78] qui s'appelait Björn buna, fils du hersir Grimr le bélier, du Sogn. La mère de Grimr était Hervör, fille de þorgerðr fille d'Eylaugr, hersir du Sogn. Presque tous les gens importants d'Islande descendent de Björn. Il épousa Vélaug. Ils eurent trois fils: le premier fut Ketill au nez plat, le second, Hrappr, le troisième Helgi. Ce furent de nobles hommes et de leurs rejetons, on parlera amplement dans le présent livre[79] .

H 11 : *Hrappr épousa þorunn grœningarrjúpa*[80] *; leur fils fut þórðr skeggi*[81] *; il épousa Vilborg fille du roi Osvaldr et d'Ulfrún la non née*[82]*, fille de Játmundr, roi des Anglais*[83]*. þórðr habita d'abord dans le Lón, à l'est, dix hivers ou quinze. Mais lorsqu'il entendit dire que les montants de son haut-siège étaient à Leiruvágr (Crique-de-la boue), il vendit ses terres à Úlfljótr, lequel était fils de þóra fille de Hörða-Kári*[84]*. Et il s'en alla à l'ouest avec tout ce qui lui appartenait et prit de la terre sur le conseil d'Ingólfr entre l'Ulfarsá et la Leiruvágsá*[85] *puis habita à Skeggjastaðir. /.../*

[76] Ce terme désigne une dignité sur le compte de laquelle nous sommes mal renseignés. S'applique, de toute manière, à un goði, terme que nous présenterons un peu plus loin.

[77] C'est-à-dire en 999 ou 1000.

[78] S'applique à un dignitaire responsable de charges administratives. A pu initialement être de nature plus ou moins militaire (*herr* = armée).

[79] De fait : le livre de colonisation parle souvent des descendants de Björn buna, dont le surnom est obscur et pourrait sifnifier : du ruisseau. Le surnom de Veðrar-Grimr (Grimr le bélier) n'est pas évident non plus.

[80] Si *rjúpa* est une perdrix des neiges, *grœning* peut renvoyer à un nom de lieu.

[81] Ce terme reviendra souvent et reste de sens mal assuré. *Skeggi* peut signifier barbe, barbu, mais c'est aussi un terme poétique pour « homme ».

[82] Ce surnom doit s'appliquer aux enfants illégitimes, c'est-à-dire nés hors mariage et non reconnus par leur père. Il est rare mais intervient parfois dans les sagas.

[83] Qui est Edmond, déjà vu ici. Voir note 16 supra. Cette généalogie est hautement fantaisiste et ne semble ratifiée par aucun autre document.

[84] On parlera d'Úlfljótr dans H 268.

[85] Qui sont deux rivières. On notera l'habitude, très fréquente, de désigner un homme par son surnom puisque tel est bien le cas de *skeggi*. De plus, l'importance que l'on attachait aux montants du haut-siège éclate ici. Le Lón est dans l'est de l'île, Skjeggjastaðir, tout à fait dans l'ouest : entre les deux, la distance est considérable.

S 11 : *(De þórðr skeggi)*

Il y avait un homme qui s'appelait þórðr skeggi; il était fils de Hrappr fils de Björn buna. þórðr avait épousé Vilborg fille d'Ósvaldr; leur fille d'appelait Helga; l'épousa Ketilbjörn le vieux. þórðr s'en alla en Islande et prit de la terre sur le conseil d'Ingólfr dans le territoire qu'il avait colonisé entre l'Ülfarsá et Leiruvágr; il habita à Skeggjastaðir. De þórðr descend maint homme d'importance venu en Islande.

S 12 (H 12) : *(De Hallr le sans-dieu)*

Il y avait un homme qui s'appelait Hallr sans-dieu; il était fils de Helgi sans-dieu. Le père et le fils ne voulaient pas faire de sacrifices et croyaient en leur propre puissance[86]. Hallr s'en fut en Islande et prit de la terre, sur le conseil d'Ingólfr, depuis Leiruvágr jusqu'à la Mógilsá. Le fils de Hallr fut Helgi qui épousa þuriðr fille de Ketilbjörn; leur fils fut þórðr d'Alfsnes qui épousa Guðný fille de Hrafnkell. Hallr habita Múli.

S 13 (H13) : *(De Ketill au nez plat dans les Hébrides)*

Haraldr à la belle chevelure guerroya[87] à l'ouest au-delà de la mer[88], comme il est écrit dans sa saga[89]. Il se soumit toutes les Hébrides, si loin vers l'ouest que depuis, nul n'a poussé plus loin ses conquêtes[90]. Mais dès qu'il revint de l'ouest, des vikings fondirent sur les îles et sur les Scots et les Irlandais, et ravagèrent et pillèrent en divers lieux. Ce qu'apprenant, le roi Haraldr envoya

[86] Th ajoute ici : "et capacité de réussite". Expression *eiginn máttr ok megin*, qui revient dans divers contextes. La formulation s'applique à des gens qui refusaient, d'exécuter les grands rites, sacrificiels notamment, du paganisme. On a longtemps pris cela pour du scepticisme, attitude qui serait étonnante en ces lieux et à ces époques. Le Suédois Folke Ström (*Den egna kraftens män*, Göteborg, 1948) a, toutefois, démontré qu'il s'agissait plutôt d'une révérence envers les Puissances qui déposaient en chaque homme une qualité de destinée propre. Là-dessus, l'essai sur le sacré ches les anciens Scandinaves, en tête de *L'Edda poétique*, Paris, Fayard, 1992.

[87] Formulation convenue pour : fit des expéditions de viking.

[88] Signifie : dans les territoires britanniques, ici les Hébrides.

[89] La saga en question peut être la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, telle qu'elle figure dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson, chap. 22, ou la *Saga des Orcadiens*, chap 4.

[90] H 13 précise ici que Haraldr était Nóregskonungr, roi de Norvège. On a fait remarquer que le texte semble employer Hébrides dans un sens métonymique. En fait, Haraldr se serait approprié toutes les îles nord-atlantiques, soit Hébrides, certes, mais aussi Orcades et Shetland. C'est, en tout cas, ce que note la *Saga des Orcadiens*, chap. 4 (voir la traduction française de J. Renaud).

à l'ouest Ketill au nez plat, fils de Björn buna, pour reconquérir les îles. Ketill avait épousé Yngvildr, fille de Ketill le mouton, hersir du Hringariki[91]; leurs fils furent Björn le Norvégien et Helgi bjóla[92]. Auðr la très riche et þórunn la cornue furent leurs filles[93]. Ketill s'en alla à l'ouest et laissa son fils Björn. Ketill se soumit toutes les Hébrides et s'en fit le chef, mais, contrairement à ce qui avait été entendu entre eux, il ne versa au roi aucun tribut. Alors, le roi s'appropria ses biens et expulsa Björn, son fils[94].

S 14 (H 14) : *(De Helgi bjóla)*

Helgi bjóla, fils de Ketill au nez plat, s'en fut des Hébrides jusqu'en Islande. Il passa le premier hiver chez Ingólfr et colonisa, sur son conseil, tout le Kjalarnes entre la Mógilsá et la Myrdalsá[95]. Il habita à Hof. Ses fils furent furent Hrappr-le-meurtrier et Kollsveinn, père d'Eyvindr hjalti, père de Kollsveinn, père de þorgerðr, mère de þóra, mère d'Ögmundr, père de l'évêque Jón le saint[96].

S 15 (H 15) : *(D' Ørlyggr Hrappsson)*

Il y avait un fils de Hrappr fils de Björn buna qui s'appelait Ørlyggr; il fut élevé chez le saint évêque Patrekr des Hébrides[97]. Il

[91] Pour hersir, revoir la note 79 supra. Le Hringariki est l'actuel Ringerike, en Norvège.

[92] Norvégien : le texte porte *austrœnn* : oriental, qui est la façon convenue de dire (quand on est Islandais !) Norvégien. *Bjóla* est obscur, il doit être d'origine irlandaise : *beolan*, de sens également inconnu.

[93] Auðr (dont le surnom pourrait être aussi : la sagace) est un personnage connu de maintes sagas – il sera amplement question d'elle plus loin, dans S 95. Pour þórunn, si elle et « cornue », ce peut être parce qu'elle portait une coiffe (*faldr*) typiquement islandaise et imposante : cette coiffe consistait en une « corne » de tissu qui revenait sur le devant de la tête. L'objet était fort prisé : il est la raison de la querelle funeste entre les deux principales héroïnes de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*.

[94] La fin de ce chapitre correspond au Ier chapite de la *Saga de Snorri le goði* (*Eyrbyggja saga*)

[95] De cette colonisation, la *Saga des Gens du Kjalarnes* (*Kjalnesinga saga*) parle également, quoiqu'en termes différents.

[96] Là aussi, les personnages présentés reviennent dans d'autres sources. Le surnom d'Eyvindr n'est pas clair. Jón le saint, Jón Ögmundarson, est l'un des deux évêques islandais qui furent canonisés. Il a eu droit à une saga en diverses versions, islandaise et latine.

[97] D'abord, notons la coutume du *fóstr* – bien attestée – qui consistait à faire élever ses enfants par autrui, à charge de revanche : cet usage avait pour fonction d'élargir l'aire du clan et de créer des liens solides. Ensuite, on ne connaît pas de « saint » évêque irlandais Patrick contemporain de la colonisation de l'Islande. Il est probable que S (et H) ont confondu avec saint Patrick, qui mourut en 461. La *Kjalnesinga saga*, chap. 1, parle d'ailleurs de « l'évêque Patrekr »: pas question de sainteté.

eut envie d'aller en Islande et il demanda à l'évêque de s'en occuper pour lui. L'évêque lui fournit du bois de construction pour une église, une cloche de fer, un plenarium[98] et de la terre consacrée qu'il devait placer sous les piliers d'angle. L'évêque lui dit de s'installer à l'endroit où, de la mer, il pourrait voir deux montagnes, chacune avec sa vallée : il habiterait au pied de la montagne du sud, où il établirait sa demeure et ferait faire une église qu'il dédierait au saint Columba[99].

H 15 : *L'évêque Patrekr dit : «Où que tu touches terre, n'habite que là où, depuis la mer, tu vois trois montagnes*[100] *avec un fjord entre elles et une vallée dans chaque montagne; tu feras voile vers la montagne située le plus au sud; il y aura là une forêt et, au sud, au pied de la montagne, tu trouveras une clairière avec trois pierres debout ou dressées; c'est là que tu érigeras une église et que tu habiteras».*

Avec Ørlyggr, il y avait sur le bateau l'homme qui s'appelait Kollr, son frère juré, ainsi que þórólfr le moineau, en troisième lieu þorbjörn tálkni et son frère, þorbjörn skúma : c'étaient les fils de Böðvarr blöðruskalli (Crâne-de-vessie)[101]. Ørlyggr et ses hommes prirent la mer et eurent une traversée difficile : ils ne savaient pas où ils allaient. Alors, Ørlyggr fit vœu à l'évêque Patrekr que, s'ils touchaient terre, il nommerait l'endroit d'après lui.

H 15 : *Mais Kollr invoqua þórr; alors ils furent séparés dans la tempête et Kollr atterrit à l'endroit qui s'appelle Kollsvik et là, il mit son bateau en pièces*[102].

A partir de là, ils furent un court moment en mer avant de voir le pays : ils étaient arrivés dans l'ouest. Ils atterrirent à

[98] Un livre liturgique contenant missel, bréviaire et péricopes. Le terme s'applique également à un reliquaire mais c'est sans doute le premier sens qu'il faut retenir ici. Il est dit dans la *Kjalnesinga saga*, chap. 18, que la cloche de fer se trouvait dans l'église d'Esjuberg du temps de l'évêque Árni þorlâksson (1269-1298), que celui-ci avait fait envoyer le plenarium à Skálholt « et il est écrit en lettres irlandaises ».

[99] Saint Columba (en irlandais Columcille, H a d'ailleurs la leçon Kolumkilli) est mort en 597, fonda vers 563 le monastère d'Iona d'où partirent les évangélisateurs des Pictes qui étaient encore païens.

[100] Qui sont l'Akrafjall, l'Esjuberg (aujourd'hui Esja) et le Hafnarfjall – toutes les trois se trouvent à proximité de Reykjavik. Il est évident que H a connu d'autres traditions que S.

[101] Il sera plus amplement question d'eux dans S 131-132.

[102] On appréciera à leur valeur les intentions de Haukr ! En fait, rares sont les mentions d'invocations à þórr dans le *Landnámabók*.

l'endroit qui s'appelle Ørlyggshöfn (Port d'Ørlyggr) et le fjord qui s'enfonçait à partir de là, ils l'appelèrent Patreksfjörðr. Ils passèrent là l'hiver, mais au printemps, Ørlyggr équipa son bateau; pour certains membres de son équipage, ils prirent de la terre là, comme on le dira plus loin. Pour Ørlyggr, il fit voile depuis l'ouest vers l'intérieur, doubla Barð et quand il arriva au sud du Snæfellsjökull (Glacier[103] du Mont des Neiges) dans le fjord, il vit deux montagnes avec une vallée dans chacune d'elles. Il reconnut là le pays qui lui avait été indiqué. Il se dirigea sur la montagne du sud, c'était le Kjalarnes et là, son cousin germain Helgi[104] avait déjà colonisé l'endroit. Ørlyggr passa le premier hiver chez Helgi, mais au printemps, il colonisa, sur le conseil de Helgi, depuis la Mógilsá jusqu'à l'Ósvífrslœkr et habita Esjuberg. Il y fit faire une église, comme il avait été dit.

H 15 : *La cloche de fer passa par-dessus bord et coula, mais ils cinglèrent vers l'intérieur en longeant le fjord et atterrirent à l'endroit qui s'appelle maintenant Sandvik dans le Kjalarnes; la cloche de fer se trouvait là, dans un tas d'algues.*

Ørlyggr eut beaucoup d'enfants. Valþjófr, père de Valbrandr, père de Torfi[105], était son fils, un autre était Geirmundr, père de Halldóra, mère de þorleifr dont descendent les gens de l'Esjuberg. Ørlyggr et sa parentèle vénéraient Kolumba.

H 15 : *Ils vénéraient Columcille bien qu'ils ne fussent pas baptisés. þorleifr était possédé par un tröll*[106] *et il embrassa pourtant le christianisme. De lui descendent maintes gens.*

[103] Disons une fois pour toutes que « glacier » traduit *jökull*, qui s'applique à un mélange, tout à fait caractéristique de l'Islande, de glace et de terre, ce qui donne à l'ensemble une allure assez peu comparable à celle qu'ont, par exemple, nos glaciers alpins.

[104] C'est-à-dire Helgi bjóla, petit-fils de Björn buna.

[105] Il est question de Valþjófr et de son fils Torfi dans S 17 et S 37.

[106] Je rends ainsi *tröllaukinn*, où *tröll* doit être pris dans son sens initial de géant maléfique, non dans son acception moderne de gnôme ou de lutin plus ou moins malicieux. Littéralement, *tröllaukinn* signifie que, de temps à autre, la puissance, la force de cet homme sont accrues au point de lui donner les potentialités d'un *tröll*. Le mot est certainement à mettre en rapports avec *rammaukinn*, *hamrammr* qui s'appliquent aux loups-garous. C'est le lieu de faire remarquer à quel point ce passage, dans l'une comme dans l'autre de ses versions, a un caractère mêlé : l'évêque possède des dons de prophétie à la païenne germanique antique, Ørlyggr, bien chrétien, a d'étranges descendants aux vertus magiques, etc.

Ørlyggr le vieux eut une fille, Vélaug, qu'épousa Gunnlaugr langue-de-serpent[107], fils de Hrómundr de þverárhlíð; leur fille fut þuriðr Chardon-à-truie, mère d'Illugi le noir de Gilsbakki.

S 16 (H 16) : *(Prière chrétienne)*

Il y avait un homme qui s'appelait Svartkell, du Caithness[108]. Il prit de la terre vers l'intérieur entre la Mýdalsá et l'Eilífsdalsá, et habita d'abord à Kiðjafell puis à Eyrr. Son fils fut þorkell, père de Glúmr, qui priait ainsi devant une croix: «Bonne chance aux vieux, bonne chance aux jeunes[109]». Il fut le père de þórarinn, père de Glúmr.

S 17 (H 17) : *(De Valþjófr Ørlyggsson et de l'évêque Eirík qui partit pour le Vinland)*

Valþjófr, fils d'Ørlyggr le vieux d'Esjuberg, colonisa tout le Kjós et habita à Meðalfell; de lui descendent les Valþjóflingar. Etait sa fille Signý, mère de Gnúpr, père de Birningr, père de Gnúpr, père d'Eirík évêque des Groenlandais [110] .

S 18 (H 18) : *(De Hvamm- þórir et d'une vache prolifique)*

Hvamm-þórir prit de la terre entre la Laxá et la Forsá et habita à Hvammr. þórir se querella avec Refr le vieux pour une vache qui s'appelait Brynja: c'est d'après elle qu'est nommé le

[107] Il ne s'agit pas du célèbre scalde qui eut droit à une saga en propre (traduction française par Régis Boyer, Nantes, Joseph K, 1999) mais d'un de ses aïeuls – d'ailleurs surnommé le vieux dans H 15.

[108] En Ecosse.

[109] La formulation même de la prière de Glúmr est fort ancienne, comme l'a démontré Jón Helgason dans *Festsskrift til Finnur Jónsson*, København, 1928, pp. 377-384. Elle emploie des termes comme *ey* dans l'acception de chance, qui étaient obsolètes à l'époque de la colonisation de l'Islande et ne se rencontrent guère que dans d'antiques inscriptions runiques. Tout donne à penser qu'il s'agit là d'une pratique qui remonterait fort loin dans le temps. La croyance en la chance, d'autre part, est prédominante dans les textes nordiques païens.

[110] Comme on le sait, le Groenland fut découvert et colonisé par l'Islandais Eirík le rouge et ses descendants. Il n'est pas imposible que ce soit un fils d'Eirík, Leifr dit le chanceux, qui ait mis le premier le pied en Terre-Neuve ou en Labrador. Ce passage du *Landnámabók* est passionnant dans la mesure où il évoque un évêque Eirík surnommé upsi qui fut en effet évêque du Groenland et dont les annales islandaises disent qu'il s'en fut en quête du Vinland (Amérique du Nord), l'an 1121.

Brynjudalr. Elle errait là à l'état sauvage avec quarante têtes de bétail qui tous descendaient d'elle

H 18 : *Et ils avaient trouvé de quoi subsister dehors tout seuls. Aussi þórir et Refr s'atrtribuèrent-ils ces bêtes.*

Refr et þórir se battirent près des þórishólar (Collines de þórir) : þórir périt là avec huit de ses hommes.

S 19 : *(De þorsteinn Sölmundarson et de Grímr kamban qui fut divinisé)*

þorsteinn, fils de Sölmundr fils de þórólfr le beurre, prit de la terre entre la Botnså et la Forså, tout le Brynjudalr. Il épousa þorbjörg katla, fille de Helgi le cormoran; leur fils fut Refr le vieux dont descendent les gens du Brynjudalr.

H 19 : *þórólfr le beurre, qui a été mentionné précédemment, était fils de þorsteinn skrofi, fils de Grímr, celui auquel on sacrifia après sa mort en raison de sa popularité, et qui était surnommé kamban*[111].

Ont été énumérés maintenant les hommes qui ont habité dans le territoire d'Ingólfr, à l'ouest de lui.

S 20 (H 20) : *(Le bateau d'Ávangr l'Irlandais)*

Il y avait un homme qui s'appelait Ávangr, Irlandais d'origine. Il fut le premier à habiter Botn. Il y avait là une forêt si grande qu'il fit de son bois un bateau capable de prendre la haute mer[112]. Son fils fut þorleifr, père de þuriðr qu'épousa þormóðr fils de þjóstarr d'Álptanes et d'Íðunn fille de Molda-

[111] Ce Grimr est mentionné dans nombre de textes. Il aurait été le premier colonisateur des Féroë (voyez la *Saga des Féroïens*, chap. 1). Le détail qui est mentionné ici mérite l'attention. C'est la seule mention qui soit faite d'un être humain divinisé après sa mort. S'il était attesté, l'usage pourrait remonter à un culte des ancêtres bien établi d'autre part !

[112] Découvertes archéologiques aidant, on ne peut plus douter de l'existence de bois – plutôt que de forêts – en Islande à l'époque de la colonisation. C'est ce que note aussi Ari þorgilsson le savant dans son *Livre des Islandais*. Mais il est simplement impossible que les arbres de ces bois aient pu fournir du bois susceptible de constituer le matériau d'un *hafskip* , comme dit notre texte : un bateau capable de prendre la haute mer. Le fait que le nom Ávangr soit connu du seul *Landnámabók*, joint à ce thème, explique l'allure de conte populaire ou de tradition passablement légendaire de ce passage. Il est question de lui dans la *Saga de Hrafnkell goði de Freyr*, mais on a démontré que ce dernier texte fabulait autour de ce personnage.

Gnúpr. Fut fils de þormóðr Börkr, père de þórðr, père d'Auðunn de Brautarholt.

S 21 *(De Kolgrimr le vieux)*

Kolgrimr le vieux, fils du hersir Hrólfr, prit de la terre depuis la Botnsá jusqu'à la Kalmansá et habita à Ferstikla. Il épousa Gunnvör, fille de Hróðgeirr le sage. Leurs enfants furent þórhallr, père de Kolgrimr, père de Steinn, père de Kvistr de qui descendent les Kvistlingar. Bergþóra, qu'épousa Refr de Brynjudalr, était fille de Kolgrimr.

H 21[113] :
Les fils de Bresi, þormóðr le vieux et Ketill s'en furent d'Irlande en Islande et colonisèrent tout l'Akranes entre l'Aurriðaá et la Kalmansá. Ils étaient Irlandais[114]. *Kalman aussi, d'après lequel est appelée la Kalmansá était Irlandais*[115] *: il habita le premier à Katanes. Les frères se répartirent la terre entre eux, en sorte que þormóðr eut du sud de Reynir jusqu'à la Kalmansá et habita à Hólmr de l'intérieur, et Ketill, son frère, eut de l'ouest de Reynir et au nord d'Akrafell jusqu'à l'Aurriðaá. Etait fils de þormóðr Bersi, père de þorgestr, père de Starri de Hólmr, père de Knöttr, père d'Ásdís qu'épousa Klœngr fils de Snæbjörn, fils de Hafnar-Ormr. Etait fille de þormóðr le vieux Geirlaug, mère de Tungu-Oddr.*

S 22 : *(De þormóðr)*

Deux frères colonisèrent tout l'Akranes entre la Kalmansá et l'Aurriðaá. L'un s'appelait þormóðr, il possédait la terre au sud de Reynir et habita à Hólmr. Il fut père de Bersi et de þorlaug, mère de Tungu-Oddr.

[113] H 21 se trouvera morcelé ici parce que ce chapitre recoupe diverses entrées de S. Il sera toutefois donné dans son intégralité.
[114] Ce qui est douteux étant donné que leurs noms sont parfaitement islandais. Toutefois, Hermann Palsson pense que Bersi, leur père, porte un nom irlandais (Bress).
[115] Ici, la vraisemblance est plus grande (Colman en irlandais), bien que S 42 le fasse venir des Hébrides.

S 23 : *(De Ketill, frère de þormóðr)*

Ketill possédait le côté ouest de l'Akranes et le nord de l'Akrafell jusqu'à l'Auriðaá. Son fils fut Jörundr le chrétien, qui habita à Garðarr. L'endroit s'appelait alors Jörundarholt. Jörundr fut le père de Kleppr, père d'Einarr, père de Narfi et de Hávarr, père de þorgeirr[116].

H 21 :
Jörundr le chrétien était fils de Ketill fils de Bresi. Il habita à Jörundarholt (Colline-de-Jörundr) : l'endroit est appelé à présent Garðar. Il maintint bien son christianisme jusqu'au jour de sa mort et fut anachorète dans sa vieillesse[117].

S 24 : *(D'Ásólfr alskik, le bon chrétien)*

Il y avait un homme qui s'appelait Ásólfr. C'était un parent de Jörundr de Garðar. Il arriva en Islande et s'installa à Ósar, dans l'est. Il était bien chrétien et ne voulut pas avoir à faire à des païens : il ne voulait pas accepter d'eux qu'ils lui donnent à manger. Il se construisit une maison au pied de l'Eyjafjöll, à l'endroit qui s'appelle à présent Ásólfsskáli de tout à l'est. Il ne fréquentait pas les gens. On se trouva curieux alors de savoir ce qu'il avait pour se nourrir et l'on vit qu'il y avait dans sa maison quantité de poissons. Quand on alla au ruisseau qui coulait auprès de la maison, il était plein de poisson si bien que l'on pensa n'avoir jamais vu pareille merveille. Mais quand les gens du district se rendirent compte de cela, ils l'expulsèrent et ne voulurent pas qu'il jouît de ce bienfait. Alors, Ásólfr transféra sa résidence à Miðskáli et demeura là. Mais lorsque les gens entreprirent de pêcher, tout le poisson avait disparu du ruisseau. Et quand on vint chez Ásólfr, le cours d'eau qui passait auprès de sa maison était plein de poisson. De nouveau, on l'expulsa. Il s'en fut à Ásólfsskáli de tout à l'ouest et tout se passa encore de la même façon. Lorsqu'il était parti de là, il alla trouver Jörundr, son parent, lequel l'invita à rester, mais il déclara ne pas vouloir habiter chez autrui. Alors, Jörundr lui fit faire une maison à Hólmr de l'intérieur et lui fournit des vivres tant qu'il vécut, et

[116] Sur ces deux derniers personnages, voir la *Saga des Frères jurés*, chap 1.
[117] Le fait n'a rien d'exceptionnel : divers autres textes mentionnent des hommes ou des femmes d'Islande qui ont adopté des attitudes semblables.

c'est là qu'il fut enterré. Une église se dresse à l'endroit où est son tombeau et l'on dit de lui qu'il est le plus saint des hommes.

H 21[118] : *Fut fils de Jörundr Kleppr, père d'Einarr, père de Narfi. Un autre fils de Kleppr s'appelait Hávarr, père de Þorgeirr. S'appelait Eðna une fille de Ketill fils de Bersi. Elle fut mariée en Irlande à un homme qui s'appelait Konáll. Leur fils fut Ásólfr alskik qui, à cette époque-là, alla d'Irlande en Islande et arriva dans les Fjords de l'Est*[119]*. Ils s'en allèrent de l'est à douze en tout jusqu'à ce qu'ils arrivent à la ferme de Þorgeirr le Hörðalandais, à Holt au pied de l'Eyjafjöll, et plantèrent là leur tente. Or trois de ses compagnons étaient malades. Ils moururent là, le prêtre Jón fils de Þorgeirr, père de Grímr*[120] *de Holt, découvrit leurs ossements et les transporta à l'église . Ensuite, Ásólfr se fit une maison tout près de l'endroit où se trouve l'angle de l'église d'Ásólfsskáli, sur le conseil de Þorgeirr parce que celui-ci ne voulait pas qu'ils fussent près de ses maisons. Une rivière coulait auprès de la maison d'Ásólfr lui-même. C'était au début de l'hiver. Cette rivière fut tout de suite pleine de poisson*[121]*. Þorgeirr dit qu'ils se trouvaient sur sa pêcherie. Ensuite, Ásólfr s'en fut de là et se fit une autre maison plus à l'ouest auprès d'une autre rivière. Celle-ci s'appelle Írá (Rivière-des-Irlandais) parce qu'ils étaient Irlandais. Et lorsque l'on vint à cette rivière, elle était pleine de poisson, en sorte qu'on estimait ne pas avoir vu pareille merveille, mais tout le poisson était parti de la rivière orientale. Alors, les gens du district les expulsèrent de là et il s'en alla à la maison la plus à l'ouest. Tout se passa de la même façon. Les bœndr les traitèrent de magiciens*[122]*, mais Þorgeirr dit penser que ce devaient être d'excellentes gens. Au printemps, ils s'en allèrent jusque dans l'ouest, à Akranes. Ásólfr établit une demeure à Hólmr, à Kirkjubólstaðr. Son fils fut Sölvi, père de Þórhildr qu'épousa Brandr, fils de Þorgrímr fils de Kjallakr. Leur fils fut Þorleifr, père de Bárðr, père de*

[118] D'évidence, Haukr connaît une tradition que ne savait pas ou n'avait pas voulu savoir Sturla. Cela donne à H 21 une allure assez remarquable de *þáttr*, qui explique que j'aie voulu le traduire in extenso. Au demeurant, Ásólfr est connu d'autres textes, notamment de la « grande » *Saga d'Óláfr Tryggvason* (*Flateyjarbók* I pp. 276).

[119] Eðna et Konáll sont des noms bien irlandais (Ethne et Conall). Le surnom d'Ásólfr, alskik, est obscur.

[120] On ne sera pas surpris de ce détail : le célibat des prêtres était fort mal respecté dans l'Islande médiévale. D'autre part, l'un des livres de miracles de l'évêque Þorlákr Þórhallsson mentionne Grímr de Holt : il aurait été vivant autour de 1200.

[121] Le récit ne témoigne pas, chose fort rare, d'une bonne connaissance des lieux : il n'y a pas de cours d'eau aux endroits indiqués.

[122] Terme reçu *fjölkunnigr* (au sg.) : qui sait maintes choses.

Jófriðr qu'épousa Árni fils de Torfi. Leur fille fut Helga qu'épousa Arngrímr fils de Guðmundr[123].

Quand Ásólfr vieillit, il se fit anachorète. Sa cellule se trouvait là où est maintenant l'église. C'est là qu'il mourut et il fut enterré là, à Hólmr. Lorsque Halldórr, fils d'Illugi le rouge[124]*, habitait là, une vachère prit l'habitude de s'essuyer les pieds sur une touffe d'herbe qui poussait sur la tombe d'Ásólfr. Elle rêva qu'Ásólfr lui reprochait d'essuyer la souillure de ses pieds sur sa demeure – « et nous ferons la paix là-dessus, dit-il, si tu dis ton rêve à Halldórr.» Elle le lui dit, et il déclara que ce que les femmes rêvaient n'avait pas de sens et il n'eut cure de cela. Quand l'évêque Hróðólfr*[125] *partit de Bœr, où il avait résidé, restèrent là trois moines. L'un d'eux rêva qu'Ásólfr lui disait : «Envoie ton domestique chez Halldórr de Hólmr et achète-lui la touffe d'herbe qui se trouve sur le chemin de l'étable : donne pour cela un marc d'argent.» C'est ce que fit le moine. Le domestique put acheter la touffe d'herbe, il creusa ensuite la terre et trouva là des ossements d'homme; il les ramassa et les emporta à la maison. La nuit suivante, Halldórr rêva qu'Ásólfr venait à lui et déclarait que les deux yeux lui sortiraient du crâne s'il n'achetait pas ses ossements au prix qu'il les avait vendus. Halldórr acheta les ossement d'Ásólfr et fit faire pour eux une châsse de bois qu'il fit placer sur l'autel. Il envoya Illugi, son fils, à l'étranger*[126] *acheter du bois de charpente pour l'église. Quand Illugi revint en Islande et qu'il parvint entre Reykjanes et Snjófallsnes, il ne put obtenir du timonier qu'il touche terre là où il voulait. Alors, il fit passer par-dessus bord tout le bois de charpente pour l'église en priant qu'il parvienne à l'endroit que voudrait Ásólfr. Les Norvégiens*[127] *arrivèrent*

[123] Cette généalogie paraît hautement fantaisiste.Il est douteux qu'Ásólfr, qui finit anachorète, ait eu des enfants. Les sagas qui mentionnent certains de ces personnages, comme la *Saga de Snorri le goði* ou la *Saga de þórðr le furieux*, ne les font pas intervenir de la même façon.

[124] Illugi le rouge (comprenons : le roux) est évoqué dans S 41 et mentionné dans la *Saga de la christianisation* parmi les chefs qui vivaient autour de 980.

[125] Hróðólfr, qui était peut-être originaire de Rouen (Ruðuborg) s'il faut en croire la *Hungrvaka*, dans les *Sagas des Evêques*, est connu également d'Ari le savant dans *Íslendingabók* chap. 8. C'était un évêque missionnaire et c'est peut-être lui qui a fondé le couvent de Bœr, dans le Borgarfjörðr – d'où les trois moines qu'il y laisse. Notons que Halldórr n'a sûrement pas vécu en même temps que l'évêque en question.

[126] *Útan* : signifie en fait en Norvège, mais la désignation est conventionnelle et s'oppose à *út* qui signifie : en Islande. On ne laissera pas échapper l'occasion de signaler que les «forêts» d'Islande qui auraient permis de construire un bateau, cf. S 20, ne sont pas capable de fournir du bois pour faire une charpente !

[127] Comprenons qu'Illugi navigue sur un bateau norvégien, comme il arrivait fort souvent à l'époque.

à l'ouest dans le Vaðill. Trois nuits après, le bois de construction arriva à Kirkjusandr, à Hólmr, hormis deux poutres qui parvinrent sur le Raufarnes, dans les Mýrar. Halldórr fit faire une église de trente toises, couverte de bois, et la consacra à Columcille et à Dieu.

S 25 : *(De Beigan)*

Il y avait un homme qui s'appelait Beigan[128], qui prit de la terre dans le territoire de Ketill depuis la Berjadalsá jusqu'à l'Aurriðaá et qui habita à Beigansstaðir (Lieux-de-Beigan).

H 24 : *Il y avait un homme qui s'appelait Bekan, qui prit de la terre de la Berjadalsá jusqu'à l'Aurriðaá et habita Bekansstaðir dans le territoire de Ketill.*

Þ et M ajoutent ici : *Il y avait un autre fils de Ketill qui s'appelait Gufi* [129]. *Il voulut habiter dans le Nes, mais Ingólfr l'expulsa de là. Alors, il s'en fut dans le Rosmhvalanes et voulut habiter à Gufuskálar. Mais Ketill et Steinuðr passèrent marché pour qu'il s'en aille et il y aurait toujours une station de pêcherie de Hólmr. Il y avait un esclave de Gufi qui s'appelait Skorri : il l'avait confié à sa femme avec de l'argent pendant qu'il se mettrait à la recherche d'une terre, mais l'esclave dit à la femme de Gufi que ce dernier était mort, et il voulut l'épouser. Cela lui déplut et elle voulut se tuer. Gufi passa le premier hiver dans les Mýrar au bord de la Gufuá, le second dans le Snæfellsnes à Gufuskálar, le troisième dans le Gufufjörðr. L'endroit lui plut bien et il revint chez lui. Alors, Skorri s'enfuit. Il passa l'hiver en cachette dans Skorraholt, puis le second hiver à Skorradalr. Mais pour finir, Gufi le trouva dans Skorraey devant les Mýrar et le tua là. Gufi habita ensuite à Gufudalr. Son fils fut þorkell skeifr, père d'Arnórr, père de Kolli de Heynes.*

H 24[130] : *Hallkell, qui colonisa le Hvítársíða, habita d'abord à Akranes, à Hallkelsstaðir avant que les fils de Bresi le chassent. Et quand il s'en fut à la recherche de la partie de son bétail qui avait cherché tout seul sa provende, il fut tué et est inhumé là sous un tertre.*

[128] On va voir dans H 24 qu'il est appelé Bekan, ce qui doit être la véritable forme de son nom, visiblement d'origine irlandaise (Becan) mais S – qui a une tout autre histoire à racontre, cf S 125 – et H ne retiennent pas ce chapitre ici.

[129] Ou Gufa. Pour Hermann Pálsson, ce serait aussi un nom irlandais (Gubha).

[130] Est la suite immédiate de l'extrait donné plus haut.

S 26 : *(De Finnr le riche)*

Finnr le riche, fils de Halldórr fils de Högni prit de la terre au sud de la Laxá jusqu'à la Kalmansá et habita à Miðfell. Son fils fut þorgeirr, père de Jósteinn, père de þórunn, mère de Guðrún, mère de Sæmundr, père de l'évêque Brandr [131].

S 27 : *(De Hafnar-Ormr)*

Hafnar-Ormr prit de la terre dans le Melahverfi[132] jusqu'à l'Auriðaá et la Laxá et vers l'intérieur jusqu'à l'Andakilsá, il habita à Höfn[133]. Son fils fut þorgeirr höggvinkinni[134], père de þórunn, mère de þórunn, mère de Jósteinn, père de Sigurðr, père de Bjarnheðinn. þorgeirr höggvinkinni fut homme de la hirð du roi Hakon Aðalsteinsfostri[135]. Il reçut à Fitjar une blessure à la joue et une excellente réputation[136].

þ et M ont ici : *Et alors qu'il était prêt à se rendre en Bjarmaland*[137] *arriva Haraldr avec une grande armée. Voici ce que þorgeirr déclama alors :*

Point ne sied au vaillant,
O Njörðr de la pluie des lances,
de mener plus au nord
le cheval de la terre des bateaux.
Le risque nous convient.
A présent le roi Haraldr

[131] L'évêque Brandr fils de Sæmundr qui eut le siège de Hólar de 1163 à 1201.
[132] *Hverfi* convoie l'idée d'un groupe de maisons, une sorte de hameau.
[133] *Höfn* : port, génitif *hafnar*, d'où le surnom d'Ormr.
[134] Blessé (ou frappé) à la joue, qui était prêtre selon þ et M. Il est mort en 1173 selon les Annales islandaises.
[135] Le roi Hákon en question, ou Hákon le bon, qui régna en Norvège entre 935 (sans doute) et 961 avait été élevé en Angleterre par le roi Athelsthane, d'où son surnom d'Aðalsteinsfóstri, ce dernier mot (*fóstri*) s'appliquant à quiconque était élevé par un autre que son père. Hákon a eu droit à une saga propre dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson.
[136] J'ai respecté le style tellement caractéristique, qui associe blessures et réputation ! þorgeirr est connu d'autres sources. La *hirð* était la « mesnie » d'un chef ou d'un roi, sa garde-du-corps si l'on veut, plutôt l'ensemble des personnes qui constituaient sa « maison ». La bataille de Fitjar, en Norvège, eut lieu en 960 ou 961.
[137] Le Bjarmaland est à la fois un territoire réel, tout au nord de la Russie (le pays des Perm') et un pays légendaire qui désignait sans doute l'autre monde et qui joue un rôle important dans les sagas dites légendaires (*fornaldarsögur*).

cingle du sud avec sa flotte
Empoignons nos planches de combat[138].

S 28 : *(De Hrôðgeirr et Oddgeirr)*[139]

Deux frères habitaient dans le territoire colonisé par Finnr et Ormr, Hrôðgeirr le sage de Saurbœr et Oddgeirr de Leirá. Mais Finnr et Ormr les payèrent pour qu'il s'en aillent parce qu'ils estimaient être à l'étroit. Les frères prirent ensuite de la terre dans le Flói, dans le district des gens de Hraungerði. Hrôðgeirr habita à Hraungerði et Oddgeirr à Oddgeirshólar. Il épousa une fille de Ketill gufa[140].

S 29 : *(D'Ùlfr-du-Soir)*[141]

Il y avait un homme qui s'appelait Ùlfr, fils de Brunda-Bjálfi et de Hallbera, fille d'Ùlfr le féroce du Hrafnista[142] .Ùlfr avait épousé Salbjörg, fille de Berðlu-Kári. Il était surnommé Ùlfr-du-soir[143]. Leurs fils étaient þórólfr et Grìmr le chauve. Le roi Haraldr à la belle chevelure fit tuer[144] þórólfr dans le nord en

[138] Bel exemple de strophe scaldique. Cette strophe (*vìsa* est le terme technique) figure aussi dans la *Heimskringla* de Snorri Sturluson, (*Hákonar saga góða*, chap. 28) et d'autres textes. Partout, elle est attibuéée au grand scalde norvégien Eyvindr skáldaspillir (pille-scaldes parce qu'on l'accusait de plagiat) qui vivait au IXe siècle. Je précise une fois pour toutes que je n'essaie pas de rendre littéralement, tant elle est complexe,cette forme de poésie. Voir Régis Boyer: *La pésie scaldique*, Paris, Ed. du Porte-Glaive, 1990 ou (c'est un travail différent quoique de même titre) *La poésie scaldique*, Typologie des sources du Moyen Age occidental, fascicule 62, A-VII B 2, Turnhout, Brepols, 1992. Je me suis contenté, lorsque le résultat est intelligible, de rendre certaines des métaphores ou périphrases caractéristiques de ce type de poésie, ou *kenningar* (sg. *kenning*). On a donc: Njörðr (un dieu) de la pluie des lances (la bataille) = le roi en question, Hákon; la terre des bateaux est la mer dont le cheval est le bateau; les planches du combat sont les boucliers.

[139] On reparlera des deux frères dans S 374.

[140] Il y a certainement une confusion,dans le texte de S, entre Ketill gufa et Gufa fils de Ketill !

[141] Recoupe la *Saga d'Egill fils de Grìmr le chauve*, l'une des plus grandes des sagas islandaises, probablement due à Snorri Sturluson. Elle figure dans *Sagas islandaises*, éd. de la Pléiade, pp. 3 à 204.

[142] Est une région de la Norvège.

[143] Ce surnom tient au fait qu'Ùlfr était loup-garou : le soir, il « changeait de forme » et devenait loup, taureau, aigle, etc. C'est le phénomène, bien attesté d'autre part, du *hamrammr* que nous retrouverons souvent dans ces pages. Là-dessus, R. Boyer: *Le Monde du Double*, op.cit. notamment pp. 40-43.

[144] La *Saga d'Egill*, chap. 22, dit que c'est le roi lui-même qui infligea une blessure mortelle à þórólfr.

Ålöst[145] à Sandnes à cause des calomnies des fils de Hildiriðr. Le roi Haraldr ne voulut pas payer compensation pour cela. Alors, Grimr et Ulfr-du-soir équipèrent un bateau marchand dans l'intention d'aller en Islande, car ils avaient entendu dire qu'Ingólfr, leur ami, y était. Ils mouillèrent dans les Sólundir[146]. Là, ils s'emparèrent du *knörr* que le roi Haraldr avait fait prendre à þórólfr alors que les hommes de celui-ci venaient de rentrer d'Angleterre, et ils tuèrent Hallvarðr le rude navigateur et Sigtryggr le prompt navigateur qui avaient provoqué la chose. Ils tuèrent là également les fils de Guttormr fils de Sigurðr le daim, qui étaient cousins du roi, ainsi que tout leur équipage en dehors de deux hommes auxquels ils firent dire ces nouvelles au roi.

De part et d'autre, ils équipèrent leur bateau pour aller en Islande, avec trente hommes sur chacun. Ulfr-du-Soir commandait celui qui avait été capturé. Grimr du Hálogaland, fils de þórir, fils de Gunnlaugr, fils de Hrólfr, fils de Ketill-au-sillage, était capitaine avec Ulfr-du-Soir sur le bateau qu'il barrait. Tant qu'ils furent en mer, les deux bateaux restèrent en vue l'un de l'autre. Mais alors qu'ils avaient presque achevé la traversée, Ulfr-du-soir tomba malade. Il demanda qu'on lui fît un cercueil pour son cadavre s'il mourait et que l'on dît à Grimr, son fils, de s'établir en Islande à peu de distance de l'endroit où son cercueil toucherait terre, si le destin le permettait. Après cela, Ulfr-du-Soir mourut et l'on jeta son cercueil par-dessus bord[147].

Grimr et les siens prirent par le sud du pays[148] parce qu'ils avaient entendu dire qu'Ingólfr habitait dans le sud. Ils cinglèrent vers l'ouest en doublant le Reykjanes et là, se dirigèrent vers l'intérieur du fjord. Alors, ils furent séparés en sorte qu'aucun des deux ne savait où était l'autre. Grimr le Hálogalandais et les siens naviguèrent vers l'intérieur du fjord jusqu'à

[145] Est une île, aujourd'hui Alsten.

[146] Qui sont de îles en Norvège.

[147] Ce passage est passionnant pour qui tient que la religion des anciens Scandinaves a pu commencer par le culte des grands ancêtres, des morts en tout cas. Une manière de parallélisme s'établit ici entre, d'un côté, les dieux (qui sont sculptés sur les montants du haut-siège jetés par-dessus bord) et les morts importants. Cet extrait est d'autant plus significatif qu'Ulfr-du-Soir n'est pas un homme ordinaire, il a des pouvoirs mystérieux et magiques (il est *hamrammr*, voir note 144).

[148] Comprenons qu'ils se dirigèrent vers l'ouest en longeant la côte sud, cf. la *Saga d'Egill*, chap. 27 : « Ils cinglèrent par le sud du pays, vers l'ouest ».

ce qu'il n'y ait plus aucun récif et ils jetèrent alors l'ancre. A marée haute, ils remontèrent un estuaire et y halèrent leur bateau aussi loin qu'ils le purent. Cette rivière s'appelle maintenant Gufuá. Ils portèrent leur cargaison à terre à cet endroit-là. Lorsqu'ils explorèrent les lieux, ils ne s'étaient pas éloignés fort du bateau qu'ils découvrirent le cercueil de Ǫlfr-du-Soir échoué dans une baie. Ils le portèrent sur le cap qu'il y avait là et le couvrirent de pierres.

S 30 : *(De Grimr le chauve)*

Grimr le chauve atterrit à l'endroit qui s'appelle maintenant Knarrarnes, dans les Mýrar. Puis il explora le pays : il y avait là un grand marécage et de vastes forêts qui s'étendaient loin entre la montagne et le rivage. Alors qu'ils remontaient le fjord, ils arrivèrent à un cap où ils trouvèrent des cygnes. Ils l'appelèrent Álptanes (Cap-des-Cygnes). Ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils n'eurent trouvé Grimr le Hálogalandais et les siens. Ceux-ci leur racontèrent tout de leur expédition et dirent aussi quel message Ǫlfr-du-Soir avait envoyé à Grimr, son fils. Grimr le chauve alla voir à quel endroit le cercueil avait atterri. Il lui parut qu'à peu de distance de là, il y aurait un bon emplacement pour installer une demeure. Grimr le chauve passa l'hiver à l'endroit où il avait atterri et il explora tout le district. Il prit de la terre en remontant de Selalǫn (Lagune-aux-Phoques) puis vers le nord jusqu'au Borgarhraun et au sud jusqu'aux Hafnarfjöll, tout le district délimité par les rivières jusqu'à la mer. Il érigea une ferme auprès de la baie où avait atterri le cercueil d'Ǫlfr-du-Soir, il appela l'endroit Borg et le fjord, Borgarfjörðr. Puis il attribua le district à ses camarades et beaucoup d'hommes prirent de la terre là ensuite sur ses conseils. Grimr le chauve donna de la terre à Grimr le Hálogalandais au sud du fjord entre l'Andakilsá et la Grimsá. Il habita à Hvanneyrr. Son fils s'appela Ǫlfr, père de Hrólfr de Geitland[149] .

S 31 : *(De Þorbjörn le noir)*

Il y avait un homme qui s'appelait Þorbjörn le noir. Il acheta de la terre à Hafnar-Ormr entre Seleyrr et la Forsá. Il habita à

[149] Ǫlfr fils de Grimr revient dans S 41.

Skeljabrekka. Son fils fut þorvarðr qui épousa þórunn fille de þorbjörn d'Arnarholt : leurs fils furent þórarinn l'aveugle et þorgils scalde-du-coq-de-bruyère qui était avec Óláfr kvaran à Dublin[150].

Skorri, affranchi de Ketill gufa, colonisa le Skorradalr en remontant du lac, et c'est là qu'il fut tué[151].

S 32 : *(De Björn le porteur d'or)*

Björn le porteur d'or colonisa le Reykjardalr du sud et habita à Gullberastaðir (Lieux du porteur d'or). Il eut pour fils Grímkell le goði de Blásкógar. Celui-ci épousa Signý fille de Valbrandr, fils de Valþjófr. Leur fils fut Hörðr qui fut le chef des hommes de Hólmr. Björn le porteur d'or avait épousé Ljótunn, sœur de Kolgrímr le vieux. Svarthöfði de Reyðarfell fut leur second fils. Il épousa þuriðr fille de Tungu-Oddr, leur fille fut þórdís qu'épousa Guðlaugr le riche[152]. þjóstólfr, était le troisième fils de Björn, le quatrième, Geirmundr.

S 33 : *(De þorgeirr Meldún[153])*

þorgeirr Meldún reçut de la terre de Björn, en haut de la Grímsá. Il habita à Tungufell. Il épousa Geirbjörg[154], fille de Bálki du Hrútafjörðr. Leur fils fut Véleifr le vieux.

S 34 : *(De Flóki)*

Flóki, esclave de Ketill gufa, colonisa le Flókadalr et fut tué là.

[150] La *Saga des Gens du Val-au-Lac* parle aussi de ces personnages. De þorbjörn d'Arnarholt, il sera question dans S 50. Sur þorgils scalde-du-coq-de-bruyère (la traduction de ce surnom n'est pas assurée), nous ne savons rien. Pour Óláfr kvaran (le sens de ce surnom également est obscur), fils de Sigtryggr, il régna, en effet, sur le royaume que les Norvégiens avaient fondé à Dublin, entre 938 et 980.

[151] *La Saga d'Egill*, en son chapitre 77, fournit des renseignements supplémentaires. Il se pourrait, toutefois, que Sturla ait confondu deux Skorri, l'un étant un affranchi et l'autre, un esclave.

[152] Sur celui-ci, voir S 69 à 71.

[153] Ce surnom est irlandais : Maeldún.

[154] Sur elle, voir la fin de S 57.

S 35 : *(D'Óleifr Hjalti)* [155]

Il y avait un noble homme qui s'appelait Óleifr Hjalti[156]. Il aborda dans le Borgarfjörðr et passa le premier hiver chez Grímr le chauve. Il prit de la terre, sur le conseil[157] de celui-ci, entre la Grimsá et la Geirsá et habita à Varmalœkr. Ses fils furent Ragi de Laugardalr et Þórarinn le récitateur-des-lois[158] qui épousa Þórdís, fille d'Óláfr feilan : leur fille fut Vigdís qu'épousa Steinn Þorfinnsson. Etait fils de Ragi Guþormr, père de Gunnvör, mère de Þorný, mère de Þorlákr, père de Rúnólfr, père de l'évêque Þorlákr[159].

S 36 : *(De Ketill blundr)* [160]

Ketill blundr[161] et Geirr, son fils, arrivèrent en Islande et passèrent le premier hiver chez Grímr le chauve. Geirr épousa Þórunn, fille de Grímr le chauve. Au printemps suivant, Grímr le chauve leur montra où s'installer et ils s'établirent en remontant de la Flókadalsá jusqu'à la Reykjadalsá ainsi que sur toute la langue de terre jusqu'à Rauðsgil, y compris tout le Flókadalr en haut des pentes. Ketill habita à Þrándarholt. C'est d'après lui qu'est appelé le Blundsvatn où il habita ensuite. Geirr le riche, son fils, habita à Geirshlið et eut une autre résidence à Reykir du haut. Ses fils furent Þorgeirr blundr, Blund-Ketill et Svartkell d'Eyrr. Fille de Geirr était Bergdís qu'épousa Gnúpr fils de Flóki des Hrísar. Þóroddr hrísablundr[162] était de leur famille.

[155] On comparera ce chapitre avec la *Saga d'Egill*, chap. 29.

[156] Il peut y avoir un rapport entre son surnom et le nom des Shetland, Hjalt(land). D'autres textes disent d'ailleurs Hjaltlendingr : Shetlandais.

[157] Je traduis, une bonne fois pour toutes, l'expression *með ráði* par : sur le conseil de, mais il n'est pas interdit de comprendre : avec la permission de...

[158] Ce qu'il fut en effet de 950 à 969.

[159] Qui fut évêque de Skálaholt (aujourd'hui Skálholt) de 1118 à 1135.

[160] Beaucoup des personnages de ce chapitre sont également mentionnés dans la *Saga de Njáll le brûlé*, chap. 12, ou dans le *Livre des Islandais* d'Ari, chap. 3.

[161] On comparera avec la *Saga d'Egill*, chap. 39. Son surnom renvoie à l'idée d'endormi, de sommeillant.

[162] Son surnom est un amusant mélange de *blundr* (que nous venons de voir) et de Hrísar, lieu dont le nom signifie broussailles.

S 37 : *(D'Önundr large-barbe et de Torfi le tueur)*

Önundr large-barbe était fils d'Ǫlfarr fils d'Ǫlfr barbu-des-Fitjar, fils de Þórir le résonnant[163] . Önundr colonisa toute la langue de terre entre la Hvitá et la Reykjadalsá et habita à Breiðabólstaðr. Il épousa Geirlaug, fille de Þormóðr d'Akranes, et sœur de Bersi. Leur fils fut Tungu-Oddr[164] et leur fille s'appelait Þórodda. C'est elle qu'épousa Torfi, fils de Valbrandr, fils de Valþjófr, fils d'Ørlyggr d'Esjuberg : elle apportait en dot la moitié de Breiðabólstaðr ainsi que le Hálsaland. Torfi donna à Signý, sa sœur, Signýjarstaðir et c'est là qu'elle habita. Torfi tua les hommes de Kroppr, douze en tout et ce fut lui surtout qui fut responsable du meurtre des hommes de Hólmr : il était présent dans les Hellisfitjar, avec Illugi le noir et Sturla le goði lorsque furent tués dix-huit hommes de Hellir[165]. Pour Auðunn fils de Smiðkell, ils le brûlèrent dans sa maison[166] à Þorvarðsstaðir. Þorkell de Skåney était fils de Torfi .

Tungu-Oddr épousa Jórunn fille de Helgi. Leurs enfants furent Þorvaldr qui fut l'instigateur de l'incendie où périt Blund-Ketill, et Þóroddr qui épousa Jófriðr fille de Gunnarr : leur fille fut Hungerðr qu'épousa Svertingr fils de Björn-le-Bouc. Etaient filles de Tungu-Oddr Þuriðr qu'épousa Svarthöfði, Jófriðr qu'épousa Þorfinnr fils de Þórir-le-phoque et Hallgerðr qu'épousa Hallbjörn, fils d'Oddr de Kiðjaberg[167]. Tungu-Oddr avait une tante, Kjölvör, qui habitait Kjölvararstaðir : c'était la mère de Þorleif, mère de Þuriðr, mère de

[163] On voit ces personnages intervenir aussi dans la *Saga de Þórir-aux-poules* et dans la *Saga de Bárðr*. Là, Úlfr est appelé fils de Barbu (le surnom étant très fréquemment pris pour le nom), ce qui semble plus vraisemblable. Les Fitjar se trouvent en Norvège.

[164] Il intervient dans toutes sortes de textes. Les Annales islandaises le font mourir en 965.

[165] D'évidence, Torfi a laissé un solide souvenir comme meurtrier. Ses exploits donnaient encore matière à un conte poulaire bien vivant au siècle dernier en Islande. Sur les hommes de Kroppr et leur meurtre, nous ne savons rien. En revanche, les hommes de Hólmr sont bien connus de la *Saga de Hörðr et des hommes de Hólmr*, chap. 33. Pour les hommes de Hellir (ce dernier mot = caverne, grotte), il doit s'appliquer à des hors-la-loi qui, comme cela s'est souvent trouvé à l'époque, avaient cherché refuge dans une ou des cavernes.

[166] Quant à la fin d'Auðunn, elle renvoie à une barbare coutume amplement attestée : c'est de la sorte que périt aussi le plus célèbre des héros de sagas, Njáll surnommé le brûlé. On lira, dans S 43, qu'Auðunn et son frère Þórarinn furent les principaux responsables du meurtre des hommes de Hellir : on comprend mieux, dès lors, pourquoi Auðunn a été mis à mort de la sorte.

[167] Nombre de ces personnages interviennent dans la *Saga de Þórir-aux-poules*. Les événements qui sont évoqués ici renvoient à la *Harðar saga*, déjà mentionnée.

Gunnhildr qu'épousa Koli, et de Glúmr, père de þórarinn, père de Glúmr de Vatnlausa.

S 38 (H 26) : *(De Rauðr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Rauðr, qui prit de la terre dans le sud, de Rauðsgil à la Giljá, et habita à Rauðsgil. Ses fils furent Úlfr d'Úlfsstaðir et Auðr d'Auðsstaðir au nord de la rivière, que Hörðr tua. Par là commença la Saga de Hörðr Grímkelsson et de Geirr.[168]

S 39 (H 27) : *(De Grímr*[169]*)*

Il y avait un homme qui s'appelait Grímr, qui prit de la terre depuis le sud de Giljá jusqu'à Grímsgil et habita à Grímsgil. Ses fils furent þorgils auga[170] d'Augastaðir et Hrani de Hranastaðir, père de Grímr qui fut surnommé Stafngrímr (Grímr la proue). Il habita à Stafngrímsstaðir. L'endroit s'appelle maintenant Sigmundarstaðir. Là, au nord de la Hvítá, en face, se trouve son tertre funéraire. C'est là qu'il fut tué.

S 40 (H 28) : *(De þorkell kornamúli)*

þorkell kornamúli[171] colonisa Áss du sud depuis le Kollslœkr en remontant jusqu'à Deildargil, et habita à Áss. Son fils fut þorbergr kornamúli qui épousa Álöf elliðaskjöld, fille d'Ófeigr et d'Ásgerðr sœur de þorgeirr gollnir. Leurs enfants furent Eysteinn et Hafþóra qu'épousa Eiðr fils de Skeggi, qui habita ensuite à Áss. C'est là que mourut Skeggi du Miðfjörðr, son tertre funéraire est là, en bas de l'enclos. Un autre fils de Skeggi fut Kollr qui habita à Kollslœkr. Etaient fils d'Eiðr Eysteinn et Illugi.

S 41 : *(D'Úlfr fils de Grímr et d'une femme qui se suicide?)*

Úlfr, fils de Grímr le Hálogalandais et de Svanlaug, fille de þormóðr d'Akranes et sœur de Bersi, prit de la terre entre la

[168] C'est la première fois dans le *Landnámabók* qu'une saga est mentionnée par son titre: preuve que Sturla l'a connue.
[169] C'est à la *Saga de þorðr le furieux*, cette fois, que renvoie ce chapitre.
[170] *Auga* = oeil.
[171] Sur ce personnage au surnom obscur (il y entre une idée de mufle et une autre de grain ?) voir aussi S 174 et 341.

Hvìtà et les glaciers du sud, et habita à Geitland. Ses fils furent Hrólfr le riche, père de Halldóra qu'épousa Gizurr le blanc : leur fille fut Vilborg qu'épousa Hjalti fils de Skeggi[172]. Le second fils d'Úlfr fut Hróaldr, père de Hrólfr le jeune qui épousa þuriðr fille de Valþjófr, fils d'Ørlyggr le vieux. Leurs enfants furent Kjallakr de Lundr dans le Syðridalr, père de Kollr, père de Bergþórr. Et Sölvi de Geitland, père de þórðr de Reykjaholt, père de Sölvi, père de þórðr, père de Magnús, père de þórðr, père de Helga, mère de Guðný, mère des fils de Sturla[173]. Le troisième fils de Hrólfr fut Illugi le rouge[174] qui habita d'abord à Hraunáss. Il épousa alors Sigriðr, fille de þórarinn le mauvais, sœur de Bölverkr-aux-souris[175]. Illugi donna cette résidence à Bölverkr, pour s'en aller habiter Hofstaðir dans le Reykjadalr parce qu'il revenait aux gens de Geitland de faire les frais pour l'entretien du temple, de moitié avec Tungu-Oddr[176]. En fin de compte, Illugi habita à Hólmr de l'extérieur dans l'Akranes parce que lui et Hólm-Starri échangèrent leurs terres, leurs femmes et tout leur bétail. Alors, Illugi épousa Jórunn, fille de þormóðr, fils de þjóstarr d'Álptanes, mais Sigriðr se pendit dans le temple parce qu'elle ne voulut pas de cette transaction maritale[177]. Hrólfr le jeune donna en mariage

[172] Tant Gizurr le blanc que Hjalti fils de Skeggi sont des personnalités éminentes de l'histoire d'Islande. Ils interviennent l'un et l'autre dans les sagas des évêques, notamment.

[173] H 29 précise ici : « Sighvatr, þórðr et Snorri ». Ce sont en effet les trois personnages principaux de la famille des Sturlungar (descendants de Hvamm-Sturla fils de þórðr) que l'on vient de nommer ici pour lesquels il va de soi que l'auteur de S manifeste une prédilection particulière puisque ce sont son père (þórðr, mort en 1273) et ses oncles, dont Snorri Sturluson (1178 ou 1179 – 1241), le plus grand écrivain islandais du Moyen Age. Ils sont les héros de la *Sturlunga saga*, le fleuron des sagas de contemporains (*samtíðarsögur*).

[174] Il est mentionné dans de nombreux textes, notamment dans *Harðar saga*, chap. 11.

[175] Sur celui-ci, voir S 43.

[176] D'une part, il n'et pas certain qu'il ait jamais existé de temple en Islande, d'autre part, s'il a pu exister des impôts à verser pour pourvoir aux sacrifices ou autres opérations rituelles, l'institution ressemble tellement aux dîmes chrétiennes que l'on doit prendre ses distances. Il est vrai que la *Saga d'Egill*, chap. 84, qui parle de Tungu-Oddr, le donne pour *hofsgoði* (quelque chose comme prêtre du temple), et parle de *hoftoll*, tributs à verser pour le temple.

[177] J'ai voulu traduire ainsi litéralement *mannakaup* , soit transaction (*kaup*) à propos de maris. Le mariage était, en effet, une « affaire » avant tout. Sur le suicide de Sigriðr, nous ne pouvons que conjecturer, tant le geste est bizarre dans un monde qui ignorait presque totalement le suicide. En revanche, qu'il ait eu lieu dans le « temple » détonnerait moins si ledit « temple » était consacré à Óðinn, dieu des pendus. Il n'empêche que ce passage n'emporte pas la conviction. Il a été étudié en détail par Magnus Olsen, dans *Ættegård og helligdom*, pp. 252-253.

sa fille Þorlaug la gyðja[178] à Oddr fils d'Ỳrr. Aussi Hrỏlfr déménagea-t-il vers l'ouest jusqu'à Ballará et habita là longtemps ensuite. Il fut surnommé Hrỏlfr de Ballará.

S 42 (H 30) : *(De Kalman, d'un miracle chrétien et de vengeances en chaîne)*

Commence ici la colonisation du quartier[179] des gens des fjords de l'Ouest, que maints hommes d'importance ont habité.

Il y avait un homme qui s'appelait Kalman[180], originaire des Hébrides. Il se rendit en Islande, arriva dans le Hvalfjörðr et s'installa à Kalmansá. C'est là, dans le Hvalfjörðr, que se noyèrent ses deux fils. Ensuite, il prit de la terre à l'ouest de la Hvìtá, entre celle-ci et le Fljót, toute la Kalmanstunga ainsi que tout à l'est au pied des glaciers aussi loin que pousse l'herbe, et il habita Kalmanstunga. Il se noya dans la Hvìtá alors qu'il était allé dans le sud par les champs de lave[181], trouver sa concubine[182], et son tertre funéraire est à Hvìtárbakki, au sud de la rivière. Son fils fut Sturla le goði qui habita à Sturlustaðir au pied de Tungufell en remontant du Skáldskelmisdalr, mais ensuite, il résida à Kalmanstunga. Son fils fut Bjarni qui se querella avec Hrỏlfr le jeune et ses fils pour Tunga-la-petite. Alors, Bjarni fit vœu d'embrasser le christianisme. Après cela, la Hvìtá changea de cours et fraya le lit où elle coule à présent[183]. Alors, Bjarni s'appropria Tunga-la-petite et vers le bas Grindr et Sölmundarhöfði.

Il y avait un frère de Kalman qui s'appelait Kỳlan[184]. Il habitait en bas de Kollshamarr. Son fils fut Kàri qui se querella avec

[178] *Gyðja* est le féminin de *goði* et s'applique, comme ce dernier mot, à une exécutante de fonctions religieuses – prêtresse si l'on veut.

[179] Quartier : *fjórðungr* : le terme reçu pour désigner les quatre subdivisions administratives fixées par l'alþing.

[180] Ce nom est bien irlandais : Colman.

[181] Je rends ainsi le terme, typique du relief islandais, *hraun* qui désigne des champs de blocs de lave semés de sortes de mottes de terre arrondies et herbeuses, et marécageux : seuls, les poneys islandais sont capables de les traverser.

[182] La notation ne doit pas surprendre : cette société tolérait la présence, en plus des épouses légitimes, de concubines (termes au sg. *friðla, frilla*).

[183] Il vaut la peine de noter que la Hvìtá a effectivement changé de lit : l'ancien est encore visible aujourd'hui.

[184] Irlandais Cuilean.

Karli fils de Konåll de Karlastaðir, un affranchi de Hrôlfr de Geitland, à propos d'un bœuf et il s'avéra que ce bœuf appartenait à Karli. Ensuite, Kåri excita son esclave à tuer Karli. L'esclave fit mine d'être devenu fou furieux et courut au sud par le champ de lave. Karli était assis sur le seuil de sa maison. L'esclave lui asséna un coup mortel. Ensuite, Kåri tua l'esclave. Þjôðôlfr, fils de Karli, tua Kylan fils de Kåri, à Kylanshôlmar. Ensuite, Þjôðôlfr brûla Kåri dans sa maison, à l'endroit qui s'appelle maintenant Brenna (L'incendie).

Bjarni fils de Sturla reçut le baptême et habita à Bjarnastaðir dans Tunga-la-petite, il fit faire là une église.

S 43 (H 31) : *(De Hrosskell)*

Il y avait un noble homme apelé þrândr nez, père de Þorsteinn qui épousa Lopthœna, fille du hersir Arinbjörn des Fjords[185]. Sœur de Lopthœna était Arnþrûðr qu'épousa þôrir le hersir fils de Hrôaldr; leur fils fut Arinbjörn le hersir[186]. La mère de Lopthœna et d'Arnþrûðr était Åstriðr slœkidrengr, fille du scalde Bragi[187] et de Lopthœna, file d'Erpr le penché. Etait fils de Þorsteinn et de Lopthœna Hrosskell qui épousa Jôreiðr fille d'Ölvir fils de Möttull roi des Sames[188] . Leur fils s'appelait Hallkell. Hrosskell s'en fut en Islande et atterrit dans le Grunnarfjörðr. Il habita d'abord dans l'Akranes. Alors, Ketill et ses frères ne voulurent pas de lui là. Ensuite, il colonisa le Hvîtârsiða entre la Kjarrå et le Fljôt. Il habita à Hallkelsstaðir ainsi que Hallkell son fils, après lui, et il épousa Þuriðr laiteron[189], fille de Gunnlaugr de Þverârhlið et de Vélaug fille d'Ørlyggr d'Esjuberg.

Hrosskell donna de la terre à Þorvarðr, père de Smiðkell, père de Þôrarinn et d'Auðunn qui commandaient les Hellis-

[185] Les Fjords s'applique à une province du sud de la Norvège. Pour hersir, voir note 79 supra.

[186] Arinbjörn est un personnage important de la *Saga d'Egill.*

[187] Soit le très grand scalde norvégien Bragi Boddason, dit Bragi le vieux, qui vécut au IX[e] siècle et est l'auteur d'un superbe poème où il décrit un bouclier historié représentant, notamment, des scènes mythologiques, la *Ragnarsdrâpa.*

[188] Il y a certainement quelque chose de légendaire dans cette phrase, le « roi des Sames » suscitant suspicion. Le texte porte roi des Finnar, qui est le terme requis pour Sames (Lapons) mais qu'il ne faut pas faire coïncider avec les Finnois !

[189] Islandais *dylla* : une sorte de plante à petites fleurs jaunes, anglais sowthistle, « chardon à truie » !

menn[190]. Il habitait à Þorvarðsstaðir et possédait tout le Fljótsdalr en remontant le Fljót. Hrosskell donna à Þorgautr, son compagnon d'équipage, de la terre dans le bas du Siða. Il habita à Þorgautsstaðir. Ses fils furent les deux Gísli[191].

Les enfants de Hallkell et de Þuríðr furent Þórarinn et Finnvarðr, Tindr[192] et Illugi le noir, et Grima qu'épousa Þorgils fils d'Ari. Bölverkr-aux-Souris tua Þórarinn quand il habitait à Hraunáss. Alors, il fit faire une fortification[193] et détourna la Hvítá pour qu'elle traverse la crête rocheuse : auparavant, elle descendait par le Melrakkadalr. Illugi et Tindr attaquèrent Bölverkr dans sa fortification.

S 44 (H 32) : *(D'Ásbjörn le riche)*

Ásbjörn le riche, fils de Hörðr, acheta de la terre au sud de la Kjarrá, en remontant du Sleggjulœkr jusqu'au Hnitbjörg. Il habita à Ásbjarnarstaðir (Lieux-d'Ásbjörn). Il épousa Þorbjörg, fille de Skeggi du Miðfjörðr. Leur fille fut Ingibjörg qu'épousa Illugi le noir.

S 45 (H 33) : *(D'Örnólfr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Örnólfr, qui colonisa l'Örnólfsdalr et le Kjarradalr dans le nord jusqu'au Hnitjörg. Ketill blundr acheta à Örnólfr toute la terre jusqu'en bas de Klif et habita à Örnólfsdalr. Alors, Örnólfr s'établit en haut dans le Kjarradalr, à l'endroit qui s'appelle maintenant Örnólfsstaðir. En haut de Klif, l'endroit s'appelle Kjarradalr (Val-aux-Fourrés) parce qu'il y avait là des fourrés et des taillis entre la Kjarrá et la Þverá si bien qu'on ne pouvait y résider. Blund-Ketill était un homme très riche. Il fit défricher un peu partout dans les bois et y habita.

[190] Sur leur compte (hommes des cavernes), revoir S 37 et les notes.

[191] Þorgautr a eu, en effet, semble-t-il, deux fils qui se sont appelés l'un et l'autre Gísli, sans que l'on puisse expliquer le fait.

[192] Tindr est bien connu de divers textes, c'était un scalde de qualité. De même, Illugi le noir revient dans de nombreuses sagas : c'est le père du grand scalde Gunnlaugr langue-de-serpent qui a une saga à lui, traduction française de Régis Boyer, Nantes, Joseph K, 1999.

[193] Les sagas de contemporains, comme la *Sturlunga saga*, confirment que, fréquemment au cours des XII[e] et XIII[e] siècles, les gens fortifiaient leur ferme pour parer à tout danger.

Þ : *Il y avait un homme qui s'appelait Örnólfr, qui colonisa toute la Norðtunga entre la Kjarrá et la Þverá et habita à Örnólfsdalr. Son fils fut Blund-Ketill, le père de Þorkell que Þórir-aux-poules brûla dans sa maison. De la viennent les démêlés de Þórðr le braillard et de Tungu-Oddr*[194].

S 46 (H 34) : *(De Hrómundr)*

Il y avait un frère de Grímr le Hálogalandais qui s'appelait Hrómundr[195], fils de Þórir fils de Gunnlaugr, fils de Hrólfr, fils de Ketill au sillage. Hrómundr amena son bateau dans la Hvítá; Il colonisa le Þverárdalr et Þverárhlið entre Hallarmúli jusqu'à la Þverá. Il habita à Hromundarstaðir. L'endroit s'appelle maintenant Karlsbrekka. Son fils fut Gunnlaugr langue-de-serpent qui habita à Gunnlaugsstaðir au sud de la Þverá. Il épousa Vélaug, comme on l'a écrit précédemment[196]. Il y avait un homme de l'équipage de Hrómundr qui s'appelait Högni. Il habitait à Högnastaðir. Son fils fut Helgi de Helgavatn, père d'Arngrímr le goði qui prit part à l'incendie de Blund-Ketill. Högni était frère de Finnr le riche.

S 47 (H 35) : *(D'Ísleifr et d'Ísrøðr)*

Ísleifr et Ísrøðr, deux frères, prirent de la terre en descendant du Sleggjulœkr, entre Örnólfsdalr et la Hvítá, vers le nord jusqu'au Rauðalœkr et vers le sud en descendant jusqu'aux Hörðahólar. Ísleifr habita à Ísleifsstaðir et Ísrøðr à Ísrøðarstaðir et la terre au sud le long de la Hvítá lui appartenait. Il fut père de Þorbjörn, père de Ljótr de Veggir qui périt dans la Bataille sur la Lande[197].

S 48 (H 36) : *(D'Ásgeirr)*

Il y avait un homme de l'équipage de Hrómundr qui s'appelait Ásgeirr et qui habitait à Hamarr en remontant du Helga-

[194] La version de Þ est plus intéressante dans la mesure où elle nous renvoie à la *Saga de Þórir-aux-poules*.

[195] Il est connu de la *Saga des chefs du Val-au-Lac*, chap. 7.

[196] Effectivement : voyez S 43 supra.

[197] Il s'agit de *Heiðarvíga saga*, qui évoque un certain Þorljótr de Veggir, lequel périt en effet lors du Combat sur la Lande – qui donne son titre à la saga.

vatn. Il épousa Hildr l'étoile, fille de þorvaldr fils de þorgrimr le bêlant. Leurs fils furent Steinbjörn le fort et le grand pourfendeur, et þorvarðr, père de Mæva qu'épousa Hrifla, le troisième étant þorsteinn, le quatrième Helgi, père de þórðr, père de Helgi le scalde[198].

S 49 (H 37) : *(De deux femmes, Arnbjörg et þórunn)*

Il y avait une femme qui s'appelait Arnbjörg. Elle habitait à Arnbjargarlœkr. Ses fils furent Eldgrimr qui habitait à Elgrimsstaðir sur la crête en haut de l'Arnbjargarlœkr et þorgestr qui fut mortellement blessé lorsqu'il se battit contre Hrani à l'endroit qui s'appelle maintenant Hranafall (Mort-de-Hrani).

Il y avait une femme qui s'appelait þórunn, qui habitait à þórunnarholt. Elle possédait de la terre en descendant jusqu'au Viðilœkr et en remontant jusqu'au domaine de þuriðr la prophétesse[199], sa sœur, qui habitait à Gröf. C'est d'après elle qu'est nommé þórunnarhylr (Creux-de-þórunn) dans la þverá et d'elle descendent les habitants de Hamarr.

S 50 (H 38) : *(De þorbjörn)*

þorbjörn, fils d'Arnbjörg fils d'Óleifr au long cou était frère de Lýtingr du Vápnafjörðr. þorbjörn colonisa la Stafaholtstunga entre la Norðrá et la þverá. Il habita à Arnarholt. Son fils fut Teitr de Stafaholt, père d'Einarr.

S 51 (H 39) : *(De þorbjörn la flambée)*

þorbjörn la flambée prit de la terre dans le Norðrárdalr au sud en remontant de Krókr, et tout le Hellisdalr et il habita à Blesastaðir. Son fils fut Gísli des Melar dans le Hellisdalr. C'est d'après lui que sont appelés les Gíslavötn. Il y eut un autre fils de Blesi : þorfinnr de þorfinnsstaðir, père de þorgerðr veuve-de-la-lande, mère de þórðr la lutte, père de þorgerðr, mère de Helgi de Lundr.

[198] Hrifla, qui a dû connaître une belle notoriété, est mentionnée dans la *Saga d'Egill* (chap. 79) et dans la *Saga de þórðr le furieux*. Pour Helgi le scalde, il a dû avoir une saga à lui, aujourd'hui perdue, mais qui a donné lieu à la composition de *rímur*.

[199] *Spákona* : femme qui a le don de prophétie ou de prédiction. Il y en a de nombreuses dans nos textes.

S 52 (H 40) : *(De Geirmundr)*

Geirmundr, fils de Gunnbjörn baguette magique[200], colonisa la langue de terre entre la Norðrá et la Sandá et habita à Tunga. Son fils fut Bruni, père de þorbjörn de Steinar qui périt lors du Combat sur la Lande[201].

S 53 (H 41) : *(D'Örn le vieux)*

Örn le vieux colonisa le Sanddalr et le Mjóvadalr puis le Norðrárdalr en descendant de Krókr jusqu'à Arnarbœli, et habita à Hárekssstaðir.

S 54 (H 42) : *(De Björn l'hématite*[202]*)*

Björn l'hématite colonisa le Bjarnardalr et les vallées qui en divergent et il possédait une demeure en bas de Mælifellsgil et une autre dans le bas du district, comme on l'a écrit[203].

S 55 (H 43) : *(De Karl)*

Karl colonisa le Karlsdalr en remontant du Hreðuvatn et habita au pied du Karlsfell. Il possédait la terre en descendant jusqu'à Jafnaskarð et à la limite des terres de Grimr[204].

S 56 (H 44) : *(De Grîss et de Grîmr)*

Il y avait des affranchis de Grîmr le chauve qui s'appelaient Grîss et Grîmr. Grîmr le chauve leur donna de la terre en remontant vers la montagne, Grîsartunga à Grîss et Grîmsdalr à Grîmr.

[200] Le texte a *gandr* : baguette magique, en effet, quoique d'un type particulier. Cela peut laisser entendre quel fut le métier de ce Gunnbjörn.
[201] De nouveau, une allusion à *Heiðarvîga saga*.
[202] Qui est un minerai de fer grossier comme il s'en trouve dans les marécages d'Islande.
[203] M et þ précisent « Il fut le premier à fondre de l'hématite en Islande, aussi fut-il surnommé Björn l'hématite ». Il est à noter que la *Saga d'Egill fils de Grimr le chauve* (*Egils saga Skallagrimssonar*, chap. 29) attribue la même initiative à Grîmr le chauve, père d'Egill. Le « comme on l'a écrit » pourrait renvoyer à cette saga que, de toute manière, Sturla connaissait.
[204] Lequel n'est autre que Grimr le chauve dont il a déjà été question.

S 57 : *(De Bersi le sans-dieu)* [205]

Il y avait un homme qui s'appelait Bersi sans dieu[206], fils de Bâlki fils de Blæingr du Hrùtafjörðr. Il colonisa tout le Langavatsdalr et habita là. Sa sœur était Geirbjörg qu'épousa þorgeirr de Tungufell. Leur fils fut Véleifr le vieux. Bersi le sans dieu épousa þórdìs, fille de þorhaddr de Hìtardalr, il prit avec elle les Hòlmslönd. Leur fils fut Arngeirr, père de Björn champion des Gens du Hitardalr[207] .

S 58 : *(De Sigmundr)*

Il y avait un affranchi de Grìmr le chauve qui s'appelait Sigmundr. Grìmr lui donna de la terre entre la Gljùfrâ et la Norðrâ. Il habita à Haugar avant de déménager pour Munaðarnes. C'est d'après lui qu'est appelé le Sigmundarnes.

S 59 : *(De Björn l'hématite)*

Björn l'hématite[208] acheta de la terre à Grìmr le chauve, entre la Gljùfrâ et la Gufâ. Il habita à Rauða-Bjarnarstaðir en remontant d'Eskiholt. Ses fils furent þorkell le haillon de Skarð, Helgi de Hvammr et Gunnvaldr, père de þorkell qui épousa Helga, fille de þorgeirr de Viðimýrr[209]

S 60 : *(De þorbjörn et þórðr)*

Il y avait deux frères qui s'appelaient þorbjörn le voûté[210] et þórðr beigaldi[211]. Grìmr le chauve leur donna de la terre à l'ouest de la Gufâ, þorbjörn habita à Hòlar et þórðr à Beigaldi.

[205] Ce chapitre est incomplet. þ et M ont un développement plus élaboré. Sturla a coupé un chapitre en deux, la seconde moitié, qui concerne Bâlki fils de Blæingr, figure en S 166.
[206] La notation nous demeure obscure. Elle est probablement à mettre en relations avec la notion *d'eiginn màttr ok megin*, voir la note 87 supra.
[207] Qui a droit à une saga propre.
[208] Revoir S 54 supra.
[209] Les fils de Björn figurent dans diverses sagas.
[210] þ ajoute ici : « fils de Trefill fut þormòðr qui composa les *Hrafnsmàl* sur Snorri le goði ». Il y a, en effet, quelques strophes de ce poème dans la *Saga de Snorri le goði*, chap. 44, 56 et 62.
[211] Ce surnom n'est pas clair. Le lecteur comprend que Sturla est en train d'énumérer bon nombre de personnages qui figurent aussi dans la *Saga d'Egill fils de Grìmr le chauve*.

S 61 : *(De þórir le þurs et de ses frère et sœur)*

A þórir le þurs[212], þorgeirr longueur-de-terre et þorbjörg la perche, leur sœur, Grimr le chauve donna de la terre en remontant de la Langá au sud. þórir habita à þursstaðir, þorgeirr à Jarðlangsstaðir[213] et þorbjörg à Stangarholt.

S 62 : *(D'Án)*

Il y eut un homme appelé Án auquel Grimr donna de la terre en descendant vers la Langá, entre celle-ci et le Hafslœkr. Il habita à Ánabrekka. Son fils fut Önundr sjóni, père de Steinarr et de Dalla, mère de Kormákr.

S 63 : *(De þorfinnr le fort)*

þorfinnr le fort[214] fut le porte-étendard de þórólfr[215] fils de Grimr le chauve. Celui-ci lui donna sa fille ainsi que la terre à l'ouest de la Langá jusqu'au Leirulœkr et en remontant vers la montagne. Il habita à Fors (Cascade). Leur fille fut þórdís, mère de Björn champion des Gens du Hítardalr[216].

S 64 : *(D' Yngvarr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Yngvarr, père de Bera qu'épousa Grimr le chauve. Grimr lui donna de la terre entre le Leirulœkr et le Straumfjörðr. Il habita à Álþtanes. Sa seconde fille fut þórdís qu'épousa þorgeirr l'agneau de Lambastaðir, père de þórðr que les esclaves de Ketill gufa brûlèrent dans sa maison. Lambi le fort était fils de þórðr.

[212] þurs désigne une sorte de géant, d'ogre ou de monstre.
[213] On remarquera que les résidences des trois personnages sont désignées d'après leurs surnoms, non d'après leurs noms.
[214] Ou le sévère : *strangr* se prête aux deux acceptions.
[215] Qui est l'un des personnages principaux de la *Saga d'Egill* et qui fut un grand homme de guerre au service des grands de Norvège.
[216] Nous avons déjà rencontré ce dernier dans S 57.

S 65 : *(De Steinólfr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Steinólfr, qui colonisa les deux Hraundalr jusqu'à la Grjótá, avec la permission de Grímr le chauve. Il fut le père de Þorleifr dont descendent les gens de Hraundalr.

S 66 : *(De Þórhaddr)*

Þórhaddr, fils de Steinn le grand navigateur fils de Vigbjóðr, fils de Böðmóðr la cale colonisa le Hítardalr jusqu'à la Grjótá du sud et à l'ouest de la Kaldá et entre la Hítá et la Kaldá jusqu'à la mer. Son fils fut Þorgeirr, père de Hafþórr, père de Guðný, mère de Þorlákr le riche[217] . Les fils de Þorgeirr furent Grímr de Skarð et Þórarinn, Finnbogi, Eysteinn, Gestr, Torfi.

S 67 : *(De Þorgils le bouton)*

Þorgils le bouton, affranchi de Kolli fils de Hroáldr, colonisa le Knappadalr. Ses fils furent Ingjaldr et Þórarinn d' Akrar qui s'appropria toute la terre entre la Hítá et l'Alptá et en remontant jusqu'au domaine de Steinólfr. Etait fils de Þórarinn þrándr qui épousa Steinunn, fille de Hrútr de Kambsnes. Leurs fils furent Þórir et Skúmr, père de Torfi, père de Tanni. Etait fils de ce dernier Hrútr qui épousa Kolfinna, fille d'Illugi le noir.

Sont énumérés à présent les hommes qui se sont établis dans le territoire colonisé par Grímr le chauve.

S 68 : *(De Grímr, de la sirène, de la jument et de la barque de fer)*

Il y avait un homme qui s'appelait Grímr, fils d'Ingjaldr, fils de Hroáldr du Haddingjadalr[218], frère du hersir Ási. Il s'en fut en Islande en quête de terres et cingla au nord du pays. Il passa l'hiver à Grímsey dans le Steingrímsfjörðr. Sa femme s'appelait Bergdís et leur fils, Þórir. En automne, Grímr s'en fut à la pêche avec ses domestiques, le garçon Þórir était allongé à la proue, il portait une peau de phoque serrée au cou. Grímr pêcha un ondin et quand celui-ci parvint à la surface, Grímr demanda :

[217] Celui-ci est connu de la *Sturlunga saga* qui le fait mourir en 1154.
[218] Une région de Norvège, aujourd'hui Hallingdal.

«Que nous prophétises-tu sur notre avenir ? où devrions-nous habiter en Islande ? «L'ondin répond : «Ce n'est pas la peine que je prophétise sur votre compte, mais le garçon qui est allongé dans sa peau de phoque, il s'installera et prendra de la terre là où votre jument Skálm se couchera sous son chargement.» Ils ne tirèrent rien de plus de lui. Plus tard cet hiver-là, Grímr et ses hommes allèrent à la pêche, le garçon restant à terre. Ils se noyèrent tous[219].

H 56 : *Grímr pêcha un ondin. Grímr dit : «Dis-nous notre vie et prédis-nous longue vie, sinon, tu ne retourneras pas chez toi.» «Il n'importe à aucun de vous de le savoir, sinon au garçon dans sa peau de phoque parce que tu seras mort avant le printemps, mais ton fils habitera et prendra de la terre là où Skálm, ta jument, se couchera sous son chargement.» Et plus tard cet hiver-là, Grímr mourut et est inhumé là sous un tertre.*

Au printemps, Bergdís et Þórir partirent de Grímsey et traversèrent la lande jusqu'au Breiðafjörðr. Skálm marchait en tête et ne se coucha jamais. L'hiver suivant, ils furent à Skálmarnes dans le Breiðafjörðr et l'été suivant, ils prirent vers le sud. Skálm marchait encore en tête jusqu'à ce qu'ils arrivent de la lande au sud au Borgarfjörðr, à l'endroit où se trouvaient deux dunes de sable rouge. Là, Skálm se coucha sous son chargement au pied de la dune située le plus à l'ouest. Þórir prit de la terre là au sud de la Gnúpá jusqu'à la Kaldá, en bas du Knappadalr entre la montagne et le rivage. Il habita Rauðamelr de l'ouest. Ce fut un grand chef.

Þórir était vieux et aveugle quand il sortit un soir, tard, et vit un homme ramant vers le large dans l'estuaire de la Kaldá, dans une grande barque de fer[220], un homme grand et hideux, qui

[219] Il y a, dans la *Saga de Hálfr*, chap. 7, un autre ondin aux dons prophétiques. Il est clair que nous sommes ici en plein conte populaire (d'ailleurs attesté dans le folklore islandais des siècles derniers) : peau de phoque (cet aimal est réputé avoir des pouvoirs surnaturels), ondin (ou sirène), prophéties, cheval fatidique (le cheval a toujours tenu une place éminente dans les croyances populaires nordiques, tout comme dans la mythologie), géant dans un bateau de fer. Dag Strömbäck a montré (*Gammal Hälsingekultur*, Stockholm, 1931, pp. 44-52) qu'il existe des parallélismes étroits entre l'histoire de la jument Skálm et des contes populaires suédois où l'on décide de construire telle église à l'endroit où s'arrêtera un animal donné.

[220] Le texte a *járnnökkvar* où *járn* = fer et *nökkvarr* renvoie à une barque gigantesque, une barque de géants. Il y a des embarcations de ce genre dans les contes populaires norvégiens, voyez Liestøl et Moe : *Norske Folkeviser* III, p. 174

monta jusqu'à la ferme appelée Hrip et qui se mit à à creuser au portail du hangar à traire. Pendant la nuit, il y eut là une éruption volcanique et le champ de lave de Borg brûla[221]. La ferme était là où se trouve maintenant la colline. Þorfinnr qui épousa Jófríðr, fille de Tungu-Oddr, était fils de Þórir-au-phoque. Leurs fils furent Þorkell et Þorgils, Steinn et Galti, Ormr et Þórormr et Þórir. Þorbjörg qu'épousa Þorbrandr de l'Álptafjörðr, était fille de Þorfinnr. Þórir au phoque et ses parents païens, quand ils moururent, entrèrent dans la falaise-de-Þórir[222]. Þorkell et Þorgils, fils de Þorfinnr, épousèrent tous les deux Unnr, fille d'Álfr des Dalir. Skálm, la jument de Þórir, mourut dans Skálmarkelda (Bourbier-de-Skálm)[223].

S 69 : *(De Þormóðr et de Þórðr)*

Les frères Þormóðr et Þórðr le pic, fils d'Oddr le rigide, fils de Þorviðr, fils de Freyviðr, fils d'Álfr de Vörs allèrent en Islande et prirent de la terre de la Gnúpá à la Straumfjarðará. Þórðr eut le Gnúpudalr et habita là. Son fils fut Skapti, père de Hjörleifr le goði et de Finna qu'épousa Refr le grand, père de Steinunn mère de Hofgarða-Refr[224].

S 70 : *(De Þormóðr le goði)*

Þormóðr habita à Rauðkollsstaðir. Il était surnommé Þormóðr le goði. Il épousa Gerðr, fille de Kjallakr le vieux. Leur fils fut Guðlaugr le riche : il épousa Þórdis, fille de Svarthöfði, fils de Björn porteur d'or et de Þuriðr fille de Tungu-Oddr qui habitait à Hörgsholt. Guðlaugr le riche vit que les terres de

[221] Il y a bien eu une éruption volcanique en cet endroit, peu de temps après le début de la colonisation, semble-t-il. Nous avons donc bien un mélange intéressant d'événements réels et de légendes populaires.

[222] Il y a d'évidents rapports entre ce passage et la *Saga de Snorri le goði* (*Eyrbyggja saga*) où il nous est dit également que les membres d'une famille croyaient qu'ils entreraient dans une montagne lorsqu'ils mourraient.

[223] Etant donné les pouvoirs quasi surnaturels dont est dotée cette jument, il n'est pas indifférent de savoir que les bourbiers – sg. *kelda* – étaient les lieux où s'opéraient des sacrifices humains à l'époque païenne. Il en est encore question dans la *Saga des Gens du Kjalarnes*. On voit que ce chapitre est particulièrement riche en survivances.

[224] Ce Hofgarða-Refr est connu de la *Saga de Snorri le goði*, ce fut un scalde réputé. Sa mère, Steinunn, a également été un bon scalde. C'est elle qui est censée s'être moquée du bateau de Þangbrandr, l'évangélisateur de l'Islande, selon la *Saga de Njáll le brûlé*, chap. 102.

Rauðamelr étaient meilleures que les autres là, au sud, dans la contrée. Il exigea que þorfinnr lui donne ces terres et le provoqua en duel. Ils tombèrent tous les deux sur l'îlot[225], mais þuriðr fille de Tungu-Oddr les guérit tous les deux et les réconcilia.

S 71 : *(De Guðlaugr)*

Guðlaugr prit ensuite de la terre depuis la Straumfjarðará jusqu'à Fura entre la montagne et le rivage, et habita à Borgarholt. De lui descendent les Gens du Straumfjörðr. Son fils fut Guðleifr qui possédait l'un des bateaux – l'autre était à þórólfr, fils de Loptr le vieux – quand ils se battirent avec le jarl Gyrðr fils de Sigvaldi[226] . Le second fils de Guðlaugr était þorfinnr, père de Guðlaugr, père de þórdís, mère de þórðr, père de Sturla de Hvammr[227]. Une fille de Guðlaugr le riche s'appelait Valgerðr.

S 72 : *(De Hlíf et de ses fils)*

Il y avait un homme de la hirð du roi Haraldr à la belle chevelure qui s'appelait Váli le fort. Il commit un meurtre dans un lieu sacré[228] et fut mis hors-la-loi. Il s'en alla dans les Hébrides et se fixa là, mais ses trois fils allèrent en Islande. Hlíf la châtreuse-de-chevaux était leur mère. L'un s'appelait Atli, le second, Álfarinn, le troisième Auðunn le bègue. Ils allèrent tous en Islande. Atli fils de Váli et son fils Ásmundr prirent de la terre depuis Fura jusqu'à la Lýsa. Ásmundr habita à þórutóptir en Langaholt. Il épousa þóra de Langaholt. Quand Ásmundr vieillit, il habita à Öxl, mais þóra resta à þórutóptir et fit construire sa salle commune en travers du grand chemin, y faisant

[225] Le duel se déroulait en effet dans un îlot – d'où son nom : *hólmganga* , le fait d'aller sur un îlot, *hólmr* – selon des règles précises.

[226] La *Saga de Snorri le goði*, qui mentionne aussi Guðleifr, fait de lui un grand voyageur. Quant au jarl Gyrðr, il fut jarl de la fameuse compagnie des vikings de Jómsborg telle qu'évoquée dans la *Saga des Vikings de Jómsborg*.

[227] Qui est le père des trois grands Sturlungar, voyez la note 174 supra.

[228] Expression *víg í véum* que je préfère rendre par « crime dans un lieu sacré » (un « sanctuaire », *vé*) plutôt que par temple puisqu'il semble bien que les anciens Scandinaves ne connaissaient pas de temple selon l'idée que nous en avons. *Vé* s'appliquerait plutôt à « haut-lieu ». Y commettre un crime était évidemment un sacrilège condamné par la plus forte sentence, la proscription : le texte a ici, pour hors-la-loi, le terme norvégien ancien, *útlægr* .

dresser constamment une table, elle était assise sur un siège dehors et invitait quiconque à entrer manger[229].

H 60 : *Mais quand Ásmundr vieillit, il se sépara de Þóra à cause de l'afflux des visiteurs et s'en alla à Öxl habiter jusqu'au jour de sa mort.*

Ásmundr fut inhumé sous un tertre dans l'Ásmundarleiði (Tombeau d'Ásmundr), couché dans un bateau, son esclave auprès de lui[230]. Un homme entendit déclamer dans son tertre, alors qu'il passait auprès, cette strophe :

Seul, j'habite le tertre
A l'avant du corbeau d'Atall.
Il n'y a pas presse sur le pont,
J'habite le cheval des couples.
La place est meilleure pour le vétéran
Que la compagnie qui lui est faite,
J'ai su diriger la bête du ressac
Le souvenir en vivra longtemps[231].

Après cela, on fouilla le tertre et l'esclave fut retiré du bateau.

H 60 : *Ásmundr fut inhumé là sous un tertre et couché dans un bateau, son esclave avec lui, celui qui s'était donné lui-même la mort et ne voulait pas survivre à Ásmundr : on le déposa à la poupe du bateau. Peu après, Þóra rêva qu'Ásmundr disait avoir mal à cause de l'esclave.*

S 73 : *(De Hrólfr le gros)*

Hrólfr le gros, fils d'Eyvindr crochet-de-chêne, prit de la terre de Lýsa jusqu'à la Hraunhafnará. Son fils fut Helgi de

[229] L'hospitalité, volontiers magnifique, était certainement une habitude prisée. Ce motif revient souvent dans le *Landnámabók*, par exemple dans S 86 ou S 200.

[230] L'archéologie a abondamment fourni la preuve que les anciens Scandinaves se faisaient volontiers enterrer dans leur bateau. Ainsi, le splendide bateau d'Oseberg, au Musée des bateaux vikings de Bygdøy, près d'Oslo, est un bateau-tombe. Il s'agit là, sans aucun doute, d'un usage ancien. Le récit du diplomate arabe Ibn Fadhlan qui assista aux funérailles d'un chef varègue (sans doute) sur les rives de la Volga en 922, décrit avec une précision remarquable un tel enterrement en précisant qu'une serve se déclara volontaire pour accompagner le chef en question dans la mort. Traduction française dans l'«Essai sur le Sacré chez les anciens Scandinaves», dans *L'Edda poétique*, op. cit. pp. 55 sqq. Il est assez invraisemblable, toutefois, que de tels usages aient eu cours en Islande au IX^{e} siècle. Le *Landnámabók* fait probablement ici état de réminiscences lointaines.

[231] Le corbeau d'Atall (un roi de mer) est le bateau, de même que le cheval des couples et que la bête du ressac; ce thème est relativement banal dans les sagas.

Hofgarðar, père de Finnbogi, de Björn et de Hrólfr. Björn fut père de Gestr, père de Refr le scalde.

S 74 : *(De Sölvi)*

Il y avait un homme appelé Sölvi, qui prit de la terre entre Hellir et Hraunhöfn. Il habita à Brenningr, puis à Sölvahamarr parce qu'il estima que ce dernier endroit était plus profitable.

S 75 : *(De Sigmundr)*

Sigmundr, fils de Ketill le chardon, celui qui avait colonisé le þistilsfjörðr (Fjord-du-Chardon), dans le nord, épousa Hildigunnr. Sigmundr prit de la terre entre le Hellishraun et le Beruvíkrhraun. Il habita à Laugarbrekka et est inhumé là sous un tertre. Il avait trois fils : l'un était Einarr qui habita ensuite à Laugarbrekka. Le père et le fils vendirent la terre de Lón à un certain Einarr qui habita là ensuite : il fut surnommé Lón-Einarr.

H 63 : *Une baleine s'échoua sur son rivage* [232] *et il la dépeça en partie. Le vent la fit dériver vers le large et elle revint s'échouer sur la terre d'Einarr fils de Sigmundr. Lón-Einarr attribua cela à la sorcellerie de Hildigunnr. Mais lorsque la baleine avait été emportée du rivage appartenant à Lón-Einarr, celui-ci s'était mis à sa recherche et il survint au moment où Einarr fils de Sigmundr était en train de la dépecer avec ses domestiques. Lón-Einarr assena aussitôt un coup mortel à l'un d'eux. Einarr de Laugabrekka ordonna à son homonyme de s'en aller – «car il ne vous servira à rien d'attaquer». Lón-Einarr s'en alla parce qu'il n'avait pas assez de monde. Einarr fils de Sigmundr transporta la viande de baleine chez lui. Et une fois qu'il n'était pas chez lui, Lón-Einarr alla à Laugarbrekka avec six hommes et assigna en justice Hildigunnr pour sorcellerie. Elle était fille de Beinir fils de Már, fils de Naddoddr des Féroë.*

Après la mort de Sigmundr, Einarr s'en fut à Laugarbrekka avec six hommes et assigna en justice Hildigunnr pour sorcelle-

[232] Une baleine échouée constituait, on s'en doute, une source fort appréciable de revenus. Aussi les codes de lois avaient-ils prévu ce cas (*Rekaþáttr*, chapitre sur les Epaves). En principe, l'animal revenait à celui auquel appartenait la portion de rivage sur laquelle la baleine s'était échouée. Mais très fréquemment, de violentes querelles survenaient pour la possession et le dépeçage de la bête.

rie[233], mais le fils de Hildigunnr, Einarr, n'était pas à la maison. Il survint alors que Lǫn-Einarr venait de partir. Hildigunnr lui dit cette nouvelle et lui fit mettre une tunique récemment faite. Einarr prit son bouclier, une épée et un cheval de trait et chevaucha à leur poursuite. Il creva son cheval à þúfubjörg

H 63 : *Alors, Einarr courut autant qu'il put et lorqu'il parvint auprès des Drangar (Colonnes-de-pierre), il vit un tröll assis dessus qui faisait balancer ses pieds de telle sorte qu'ils touchaient le ressac, puis il les claquait l'un contre l'autre de façon qu'il en jaillisait des embruns, tout en déclamant une strophe* [234].

mais parvint à se rendre près de Mannafallsbrekka (Faille-de-la-mort-d'hommes). C'est là qu'ils se battirent : quatre hommes de Lǫn-Einarr périrent mais ses deux esclaves s'enfuirent en courant. Les deux homonymes s'attaquèrent longtemps

H 63 : *mais le fer ne mordait pas sur la tunique d'Einarr*

jusqu'à ce que la ceinture des braies de Lǫn-Einarr se rompe et alors qu'il la saisissait, son homonyme lui assena un coup mortel. Il y avait un esclave de Einarr de Laugabrekka qui s'appelait Hreiðarr : il courut après eux. Arrivé à þúfubjörg, il vit les esclaves de Lǫn-Einarr : il se mit à leur poursuite et les tua tous les deux à þrælavík. Pour cela, Einarr l'affranchit et lui donna autant de terre qu'il pourrait en enclore en trois jours. L'endroit où il habita ensuite s'appelle Hreiðarsgerði (Enclos-de-Hreiðarr).

Einarr de Laugarbrekka épousa Unnr, fille de þórir, frère d'Áslákr de Langadalr. Leur fille fut Hallgerðr qu'épousa þorbjörn fils de Vífill. Il y avait un autre fils de Sigmundr qui s'appelait Breiðr, frère d'Einarr. Il épousa Gunnhildr, fille d'Áslákr de Langadalr. Leur fils fut þormóðr qui épousa Helga fille d'Önundr, sœur de Hrafn le scalde[235], leur fille, Herþrúðr qu'épousa Símon, leur fille, Gunnhildr qu'épousa þorgils, leur

[233] La pratique de la sorcellerie et de la magie était strictement interdite par les lois, elle était passible de lapidation.

[234] Cette strophe ou bien n'est pas à sa place ici, ou bien est fort archaïque et donc déformée. En tout état de cause, elle n'est pour ainsi dire pas lisible et toutes les tentatives d'explication se sont révélées notoirement insatisfaisantes. Si l'on admet que le tröll en question(rappelons que le tröll est un géant maléfique) incarne les forces du mal ou personnifie les forces dangereuses de la nature, on peut admettre sa présence ici, mais on ne voit pas ce qu'il vient faire dans les démêlés entre les deux Einarr.

[235] Qui est l'un des deux héros principaux de la *Saga de Gunnlaugr langue-de-serpent*.

fille Valgerðr, mère de Finnbogi le savant[236] fils de Geirr. Le troisième fils de Sigmundr s'appelait þorkell. Il épousa Jòreiðr, fille de Tindr fils de Halkell.

Einarr de Laugarbrekka fut inhumé sous un tertre à peu de distance du tertre de Sigmundr, et son tertre est toujours vert, hiver comme été[237].

Il y avait un fils de Lòn-Einarr qui s'appelait þorkell. Il épousa Grìma fille de Hallkell qui fut ensuite la femme de þorgils fils d'Ari[238]. Leur fils fut Finnvarðr. Une autre fille d'Einarr de Laugarbrekka fut Arnòra qu'épousa þorgeirr fils de Vìfill. Leur fille fut Yngvildr qu'épousa þorsteinn fils de Snorri le goði. Leur fille fut Inguðr qu'épousa Åsbjörn fils d'Arnòrr.

S 76 (H 64) : *(De Grìmkell)*

Il y avait un homme qui s'appelait Grìmkell, fils d'Ùlfr la corneille fils de Hreiðarr, frère de Gunnbjörn d'après qui sont appelés les Récifs de Gunnbjörn[239] .Il prit de la terre du Beruvìkrhraun jusqu'au Neshraun et tout le Öndvertsnes, et habita à Saxahvåll. Il expulsa de là Saxi fils d'Ålfarinn fils de Våli qui habita ensuite à Hraun près de Saxahvåll. Grìmkell épousa þorgerðr, fille de Valþjòfr le vieux. Leur fils fut þòrarinn korni (au grain ?). Il avait très fort la faculté de changer de forme[240] et il repose dans le Kornahaugr (Tertre-de-Korni)

et **M** :

Un homme qui avait fracturé le tertre déclama :

[236] Peu d'hommes ont bénéficié du surnom de *inn fròði*, le savant. On ne sait pas, toutefois, qui est ce Finnbogi.

[237] Ce détail ne doit pas surprendre. Les sagas et textes apparentés ont été fortement influencés, sinon plus ou moins dictés, par les vies de saints (là-dessus : R. Boyer : *Les sagas islandaises*, Paris, Payot, 3e éd. 1992, ch. 4). Le motif du tombeau qui demeure toujours vert fait partie des poncifs du genre. Il revient, par exemple, dans la *Saga de Hrafn fils de Sveinbjörn*, dans la *Sturlunga Saga*.

[238] Lequel est l'un des deux personnages principaux de la *Saga de þorgils et de Hafliði*, dans la *Sturlunga Saga*.

[239] Ce sont les rochers qu'aurait vus Gunnbjörn, selon la *Saga d'Eirìkr le rouge*. C'est à partir de l'existence desdits rochers qu'Eirìkr le rouge se serait mis en route pour le Groenland, qu'il découvrit. On a tenté de les identifier, sans grand succès : ils se trouveraient au large de la côte orientale du Groenland.

[240] Phénomène du *hamrammr*, déjà rencontré ici, voir la note 107 supra. C'est un trait qui me semble chamaniste à l'évidence.

J'ai bondi dans le tertre antique
N'ai point reposé longtemps ce matin
Je fis emporter
Le boucle de la ceinture de Korni[241].

þórarinn korni épousa Jórunn, fille d' Einarr de Stafaholt. Leur fille fut Járngerðr qu'épousa Úlfr fils d'Uggi.Il y avait un autre fils de Grimkell qui s'appelait Klængr. Il épousa Oddfriðr, fille de Helgi de Hvanneyrr. Leur fils fut Kolli qui épousa þuriðr, fille d'Ásbrandr de Kambr. Leur fils fut Skeggi, père de þorkatla qu'épousa Illugi, fils de þorvaldr fils de Tindr, père de Gils[242] qui tua Gjafvaldr. Il y avait un autre fils de Kolli qui s'appelait Bárðr. Il épousa Valgerðr fille de Viðarr. Vigdis, qu'épousa þorbjörn le gros, était leur fille : la fille de Vigdis et de þorbjörn fut þórdis qu'épousa þorbrandr d'Ölfusvatn. þórir fut leur fils ainsi que Bjarni de Breiðabólstaðr et Torfi, leur fille fut Valgerðr qu'épousa Runólfr, le fils de l'évêque[243]. Il y avait une autre fille de Barðr qui s'appelait Ásdis. L'épousa d'abord þorbjörn fils de þorvaldr, frère de Mána-Ljótr[244] par la même mère, leurs enfants furent þuriðr qu'épousa þorgrimr fils d'Oddr, leurs enfants furent Geirmundr de Mávahlið et quatorze autres. Ásdis épousa ensuite Skúli fils de Jörundr : leur fille fut Valgerðr de Mósfell.

S 77 (H 65) : *(D'Álfarinn)*

Álfarinn fils de Váli avait colonisé d'abord le cap entre Beruvikrhraun et Enni. Ses fils furent Höskuldr qui habita à Höskuldsár, Ingjaldr qui habita à Ingjaldshváll, Goti, à Gotalœkr et Hólmkell, à Fors sur la Hólmkelsá[245].

[241] Il existe, dans la *Sturlunga Saga*, un personnage appelé þorgeirr kornasylgja, boucle de ceinture de Korni, lequel était vivant vers 1242, 1244. Est-ce lui qui viola le tertre ? La demi-strophe est-elle de lui ?

[242] Il existe sur ce Gils fils d'Illugi un þáttr particulièrement intéressant, *Gisls þáttr Illugasonar*.

[243] Rúnólfr est fils, en effet, de l'évêque Ketill fils de þorsteinn (début du XII[e] siècle).

[244] Personnage conu de la *Sturlu saga* (dans la *Sturlunga saga*) et de *la Saga de Snorri le goði*. Son surnom peut renvoyer à la lune (*máni*) mais cela ne nous avance guère.

[245] Certains de ces personnages sont connus de *la Viglundar Saga*.

S 78 (H 66) : *(D'Óláfr sac-de-peau)*

Il y avait un homme appelé Óláfr sac-de-peau[246] qui prit de la terre à l'est de l'Enni jusqu'à la Fróðá et habita à Óláfsvik.

S 79 : *(D'Ormr le mince)* [247]

Il y avait un homme qui s'appelait Ormr le mince, qui aborda dans l'embouchure de la Fróðá et habita à Brimisvellir (Champs-du-phoque ?) pendant un moment. Il expulsa Óláfr sac-de-peau et colonisa toute l'ancienne baie entre l'Enni et Höfði, et habita alors à Fróðá. Son fils fut þorbjörn le gros. Il épousa d'abord þuríðr, fille d'Ásbrandr de Kambr, leurs enfants furent Ketill le champion, Hallsteinn et Gunnlaugr, et þorgerðr qu'épousa Önundr Sjóni. þorbjörn épousa ensuite þuríðr, fille de Börkr le gros et de þórdís fille de Súrr. þorbjörn le gros assigna en justice Geirríðr fille de L'Estropié[248], pour magie, après que Gunnlaugr, le fils qu'il avait, fut mort du mal qu'il attrapa lorsqu'il alla apprendre le savoir auprès de Geirríðr. Elle était la mère de þórarinn de Mávahlið. Arnkell le goði fut requis par le jury des douze[249] de statuer sur cette affaire, mais il se désista parce que þórarinn porta serment sur l'anneau , invalidant de la sorte ce procès[250] .

Après cela, des chevaux de þorbjörn qui paissaient dans la montagne disparurent. Il en accusa þórarinn, s'en fut à Mávahlið et installa un tribunal aux portes. Ils étaient douze, mais þórarinn et ses hommes n'étaient que sept : Álfgeirr des Hébrides,

[246] Ou peau, tout simplement, ou encore soufflets (de forge).

[247] Les événements qui sont relatés ici dédoublent la *Saga de Snorri le goði* qui les rapporte beaucoup plus à loisir, et pas toujours d'accord avec notre texte (chapitres 16 sqq.)

[248] L'Estropié renvoie à þórólfr l'estropié, qui est un des personnages majeurs de la *Saga de Snorri le goði*. Geirríðr est sa fille.

[249] Le jury des douze (sans doute douze voisins) est une institution originale qui est à l'origine de notre propre jury. En fait, ce n'est pas Arnkell qui, dans la saga, convoque les douze, mais un certain Helgi de Hofgarðar, les deux intéressés principaux, accusateur et défenseur, soient Arnkell le goði (fils de þórólfr l'Estropié et donc, frère de Geirríðr) et Snorri le goði (non mentionné ici, mais beau-frère de þorbjörn le gros) s'étant récusés à juste titre pour raisons de parenté proche avec le plaignant. La *Saga de Snorri le goði* précise d'ailleurs, par la suite, que les chevaux de þorbjörn n'ont pas été volés, mais qu'ils se sont perdus et qu'on les retrouve un jour.

[250] On notera que magie (ou sorcellerie) se dit ici *fróðleikr*, que j'ai rendu par « savoir » (occulte, bien entendu). L'anneau est l'anneau sacré qui, selon certaines sources, était censé se trouver dans le « temple ».

Nagli et Björn le Norvégien, et trois domestiques. Ils dispersèrent le tribunal par la force et se battirent là, dans le pré-clos. Auðr, la femme de þórarinn, appela des femmes pour les séparer. Un des hommes de þórarinn tomba et deux de þorbjörn. Celui-ci s'en alla avec les siens et ils pansèrent leurs blessures auprès d'un enclos à foin à hauteur de Vågar. On trouva une main d'Auðr dans le pré-clos. Aussi þórarinn se mit-il à leur poursuite et les trouva auprès de l'enclos. Nagli, en larmes[251], passa auprès d'eux, s'en fut en courant et grimpa dans la montagne. þórarinn tua là þorbjörn et infligea à Hallsteinn une blessure mortelle. Cinq hommes de þorbjörn tombèrent là.

H 67 : *Là-dessus, þórarinn composa les strophes de Mávahlíð*[252]*, selon ce qui est dit dans la Saga des Gens d'Eyrr. En voici une :*

O guerrier, la joie du loup
M'était réputée détestable,
- Auparavant, je savais
Lofer devant l'Enni -
Si les hommes vaillants ne m'avaient
Attribué la bataille où j'eusse
A ma propre Hlin du voile d'or
Assené un coup;
Quand il sied, je suis prompt[253].

C'était pour ces propos qu'ils s'étaient battus une seconde fois.

Arnkell et Vermundr soutinrent þórarinn et entretinrent une force armée chez Arnkell. Snorri le goði entreprit les poursuites légales pour þorbjörn et, lors du þing de þórsnes, il fit condamner tous ceux qui avaient pris part aux meurtres. Après cela, il brûla le bateau d'Álfgeirr dans l'estuaire de la Salteyrá. Arnkell leur acheta un bateau à Dögurðarnes et les accompagna au large par les îles. Il en résulta une inimitié entre Arnkell et Snorri le

[251] Le thème de la couardise des esclaves – qui figure de la même façon dans la *Saga de Snorri le goði* – semble bien avoir été un *topoï* parfaitement littéraire.

[252] Le fait est que þórarinn, réputé pour son caractère taciturne et pacifique dans *Eyrbyggja Saga*, passe soudain aux actes avec une rare efficacité lorsqu'il se trouve défié de la sorte et qu'alors, il ne s'exprime plus qu'en vers. On notera toutefois que le texte cité ici ne concorde pas tout à fait avec son correspondant dans la saga. La saga est plus claire : non seulement c'est parce que sa femme, Auðr, a eu la main coupée dans le combat en voulant s'interposer qu'il reprend la poursuite, mais c'est parce qu'il surprend les gorges chaudes que font ses ennemis sur cet « exploit » qu'il entre en fureur.

[253] Hlin (une déesse) du voile d'or = *kenning* pour femme, ici Auðr.

goði. Ketill le champion était à l'étranger alors. Il était père de Hróðný qu'épousa þorsteinn, père de Styrr-le-meurtrier[254].

S 80 : *(De Sigurðr tête-de-cochon)*

Sigurðr tête-de-cochon était un grand champion. Il habitait à Kvernvågaströnd[255]. Son fils Herjólfr avait huit hivers lorsqu'il tua un ours des bois parce qu'il lui avait mordu une chèvre. Là-dessus, on a composé ceci :

> Bersi au cul brûlé
> a mordu la chèvre de Herjólfr,
> Herjólfr au cul courbé
> a vengé la chèvre sur Bersi[256].

Herjólfr avait douze hivers lorsqu'il vengea son père. Ce fut un très grand héros. Il s'en alla en Islande dans sa vieillesse et prit de la terre entre Bùlandshöfði et le Kirkjufjörðr. Son fils fut þorsteinn Barbe-de-charbon, père de þórólfr, père de þórarinn le noir de Mávahlið et de Guðný qu'épousa Vermundr le mince. Leur fils fut Brand le libéral[257].

S 81 : *(De Vestarr)*

Vestarr, fils de þórólfr Caboche-de-vessie, épousa Svana fille de Herrøðr. Leur fils fut Åsgeirr. Vestarr s'en alla en Islande avec son père très âgé, et colonisa les Eyrarlönd ainsi que le Kirkjufjörðr. Il habita à Öndverðeyrr. þórólfr et Vestarr sont inhumés tous les deux sous un tertre à Skallanes. Åsgeirr fils de Vestarr épousa Helga fille de Kjallakr. Leurs fils furent þorlákr, qui eut de þuríðr, fille d'Auðunn le bègue, un fils, Steinþórr, puis þórðr au regard fixe qui épousa Otkatla fille de þorvaldr, fils de þormóðr le goði. Le troisième était þormóðr qui épousa

[254] Lequel est le personnage principal de la *Heiðarvíga saga*.

[255] Qui est en Norvège, actuel Vågestranden.

[256] Tout donne à penser que nous avons à faire ici à une comptine : ce passage est, d'ailleurs, typiquement populaire. Bersi est le surnom habituel de l'ours, l'équivalent de notre Martin. Je suis Hermann Palsson dans ma traduction de *brunninrazi* (cul brûlé parce que, sans doute, il s 'agit d'un ours brun, ours des bois) et de *holkinrazi* (cul courbé), mais il est clair que ces leçons ne sont pas assurées ! Hjalmar Falk (*Arkiv för nordisk filologi* 44, pp. 321-324) a souligné le parallèle entre cette histoire et ces surnoms, d'une part, et un conte populaire same ou finnois, d'autre part.

[257] Qui est le héros d'un délicieux þáttr, le *Dit de Brandr le libéral*.

þorgerðr, fille de þorbrandr de l'Álptafjörðr, le quatrième, Bergþórr qui périt dans le Vigrafjörðr. La fille de þorlákr et de þuríðr fut Helga qu'épousa Ásmundr fils de þorgestr. Steinþórr épousa þuríðr, fille de þorgils fils d'Ari. Leur fils fut Gunnlaugr, qui épousa þuríðr la sage, fille de Snorri le goði[258].

S 82 : *(De Kolr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Kolr, qui prit de la terre depuis le Fjarðarhorn jusqu'au Tröllahåls (Crête-des-Trölls) et vers l'ouest vers Berserkseyrr jusqu'au Hraunsfjörðr. Ses fils furent þórarinn et þorgrimr. C'est d'après eux que s'appelle le Kolsonafell (Mont-des-fils-de-Kolr). Le père et ses fils habitèrent tous à Kolgrafir (Fossés-de-Kolr). Les Kolgreflingar descendent d'eux.

S 83 : *(D'Auðunn le bègue)*

Auðunn le bègue, fils de Våli le fort, colonisa tout le Hraunsfjörðr au-dessus de Hraun, entre le Svinavatn et Tröllahåls. Il habita à Hraunsfjörðr, ce fut un homme de grande importance et fort. Il épousa Mýrún, fille de Maddaðr, roi des Irlandais[259] .

En automne, Auðunn vit un cheval gris pommelé qui descendit du Hjarðarvatn, se dirigea sur ses chevaux et précipita au sol son étalon. Alors, Auðunn intervint, prit le cheval gris, l'attela à un traîneau pour deux bœufs et charroya jusqu' à la ferme tout son foin. Le cheval fut tout à fait facile à mener jusqu'à midi. Mais le temps passant, il se mit à enfoncer dans le champ jusqu'aux pâturons. Et après le coucher du soleil, il rompit tous ses harnais et courut jusqu'au lac. On ne le revit jamais plus[260].

[258] On comprend donc pourquoi bon nombre des personnage énumérés ici se retrouvent dans la *Saga de Snorri le goði.*

[259] Cette notation ne doit pas surprendre, elle intervient assez souvent dans les sagas aussi. Elle nous rappelle que les Islandais ne furent pas exclusivement des Scandinaves : ce furent, en fait, un mélange de Germains du Nord et de Celtes. Les noms qui figurent ici sont bien irlandais : Muirenn, Maddadh, Blathmac (qui est le nom que porte Maddaðr dans H 71, le correspondant de ce chapitre). On remarquera qu'il y a un jarl Maddaðr et une fille de roi, Bjarmunja, tous deux Irlandais, dans la *Saga des Orcadiens* (chap. 41)

[260] Ce cheval n'est autre que le *nykur* islandais, allemand *nix* , suédois *nacken* qu'a immortalisé un célèbre tableau de peinture de Josephson. C'est un monstre aquatique susceptible d'apparaître sous diverses formes, de préférence sous celle d'un cheval gris, couleur qui de toute manière est hautement fatidique. C'est dans le folklore norvégien qu'il a le mieux survécu (*nykk* ou *nök*). Très bonne étude de Dag Strömbäck, article « Näcken » dans le *Kulturhistorisk Lex. f. nord. Medeltid.*

Etait fils d'Auðunn Steinn, père de Helga qu'épousa Án de Hraun. Leur fils fut Már, père de Guðriðr, mère de Kjartan et d'Án de Kirkjufell. Le second fils d'Auðunn s'appelait Ásbjörn, le troisième, Svarthöfði, sa fille, þuriðr qu'épousa Ásgeirr d'Eyrr : leur fils fut þorlákr.

S 84 (H 72) : *(De Björn le Norvégien)*

Il y avait un fils de Ketill au nez plat et d'Yngvildr, fille de Ketill le mouton, hersir du Hringariki[261], qui s'appelait Björn. Lorsque Ketill s'en fut dans les Hébrides, Björn demeura dans les propriétés de son père. Mais lorsque Ketill refusa de remettre le tribut (des Hébrides) au roi Haraldr à la belle chevelure, celui-ci expulsa Björn de ses propriétés et se les attribua. Alors, Björn s'en fut à l'ouest au delà de la mer[262] et ne voulut pas s'installer là.

H 72 : *ni accepter de recevoir le christianisme comme les autres enfants de Ketill. Aussi fut-il le seul des enfants de Ketill au nez plat à n'avoir pas été baptisé.*

Aussi fut-il surnommé Björn le Norvégien[263]. Il épousa Gjaflaug fille de Kjallakr, sœur de Björn le fort.

Björn le Norvégien s'en fut en Islande et prit de la terre entre le Hraunsfjörðr et la Stafá[264]. Il habita à Borgarholt dans le Bjarnarhöfn et entretint un buron[265] à Sel, il avait une demeure magnifique. Il mourut à Bjarnarhöfn et est inhumé sous un tertre près du Borgarlœkr parce qu'il était le seul à n'avoir pas été baptisé, des enfants de Ketill au nez plat. Les fils de Björn et de Gjaflaug furent Kjallakr le vieux qui habita à Bjarnarhöfn après son père et Óttarr, père de Björn, père de Vigfúss de Dráþuhlið que Snorri le goði fit tuer. Helgi fut un autre fils d'Óttarr : il guerroya en Ecosse et s'y empara de Niðbjörg, fille du roi

[261] Voir supra S 13 et note 92. Ce chapitre aussi est repris dans la *Saga de Snorri le goði*.

[262] Expression convenue pour dire : les îles Britanniques.

[263] Notons la formulation : *inn austræni*, l'oriental. La Norvège est en effet à l'est pour un Anglais ou un Islandais.

[264] Ce nom de rivière est intéressant : rivière-au-bâton. Ce bâton (*stafr*) a pu servir de délimitation de territoire et donc avoir eu une valeur juridique.

[265] Je traduis ainsi, fort de l'usage encore vivant en Auvergne, le mot *sel* qui s'applique donc à la résidence temporaire où vivent bêtes et gens lors de la transhumance, pendant l'été. L'usage était bien établi.

Bjólan et de Kaðlin, fille de Hrólfr le sans terre[266]. Il l'épousa. Leurs fils furent Ósvifr le sage et Einarr tinte-plateaux[267] qui se noya près des Einarssker dans le Selasund : son bouclier vint s'échouer dans Skjaldey et son manteau sur Feldarhólmr. Einarr fut père de þorgerðr, mère de Herdís, mère du scalde Steinn. Ósvífr épousa þórdís, fille de þjóðólfr de Höfn. Leurs enfants furent Óspakr, père d'Úlfr le connétable et þórólfr. Ainsi que Torráðr, Einarr, þorbjörn et þorkell – ils furent condamnés pour le meurtre de Kjartan fils d'Óláfr, – et Guðrún, mère de Gellir et de Bolli, de þorleikr et de þórðr le chat[268]. Il y avait un fils de Björn le Norvégien qui s'appelait Vilgeirr. Kjallakr le vieux épousa Ástríðr, fille de Hrólfr le hersir et d'Öndóttr, sœur d'Ölvir ami-des-enfants[269]. Leur fils fut þorgrímr le goði. Il épousa þórhildr. Leurs fils furent Stýrr le meurtrier, Vermundr le mince et Brandr, père de þorleikr. Etaient filles de Kjallakr le vieux Gerðr qu'épousa þormóðr le goði et Helga qu'épousa Ásgeirr d'Eyrr.

S 85 (H 73) : *(De þórólfr Barbu-de-Mostr)*[270]

þórólfr, fils d'Örnólfr chasse-poisson habitait Móstr. Aussi fut-il surnommé barbu de Móstr. Cétait un grand sacrificateur et il vouait un culte à þórr. A cause de la tyrannie du roi Haraldr à la belle chevelure, il s'en alla en Islande et cingla par le sud du pays. Quand il arriva dans l'ouest, devant le Breiða-

[266] Göngu-Hrólfr : c'est peut-être notre Rollon qui fut le premier duc de Normandie. Son surnom ne signifie pas, comme on l'a longtemps cru, « marche-à-pied » (parce qu'il aurait été si grand qu'aucun cheval ne pouvait le porter), mais bien sans-terre, vagabond – d'où son intérêt pour une province comme la Normandie. Mais il existe aussi un héros de saga légendaire qui porte ce nom, à supposer qu'il ne s'agisse pas du même.

[267] Einarr tinte-plateaux est un des grands scaldes islandais, peu ou prou magicien (son surnom s'appliquerait à une balance magique où les poids s'agitaient d'eux-mêmes dans les plateaux en certaines circonstances) qui est également mentionné dans la *Saga des Vikings de Jómsborg*. Il est l'auteur de la *Vellekla* (Disette d'Or), poème dont le titre dit assez la raison d'être ! Les sagas royales mentionnent aussi le scalde Steinn fils de Herdís.

[268] Nous voici maintenant transportés dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, dont les personnages principaux, hommes et femmes, sont mentionnés ici.

[269] Sur ce surnom, voir la note 35 supra.

[270] Tout ce chapitre sort de la *Saga de Snorri le goði* (chap. 3 et suivants) que, visiblement, Sturla connaissait. Le surnom de þórólfr fait problème. Móstr est une île de Norvège (aujourd'hui Moster, dans le Sunnhördaland), mais on a Móstrarskegg (barbu de Móstr, leçon que j'ai retenue) ou Móstrarskeggi, homme de Móstr, qui est moins bien attestée.

fjörðr, il jeta par-dessus bord les montants de son haut-siège; þórr était gravé dessus. Il décréta que þórrr aborderait là où il voudrait que lui, þórólfr, habitât. Aussi fit-il le vœu de consacrer à þórrr tout le territoire qu'il coloniserait et de l'appeler d'après lui[271].

þórólfr s'engagea dans le fjord et lui donna un nom, il l'apela Breiðafjörðr (Large-Fjord). Il prit de la terre au sud du fjord, près de son milieu. C'est là qu'il trouva þórrr échoué sur un cap. L'endroit s'appelle maintenant þórsnes. Ils atterrirent là dans la crique que þórólfr appela Hofsvágr. Là, il érigea sa ferme et y fit un grand temple qu'il consacra à þórr. L'endroit s'appelle maintenant Hofstaðir. Le fjord n'était guère habité alors, sinon pas du tout.

þórólfr prit de la terre depuis la Stafá jusque, vers l'intérieur, la þórsá et appela le tout þórsnes. Il avait une si grande dévotion envers la montagne qui se trouvait dans le cap qu'il l'appela Helgafell (Montagne Sainte) : personne ne devait la regarder sans s'être lavé, et c'était un endroit d'une telle inviolabilité qu'à nulle créature vivante, homme ou bête, on ne pouvait faire de mal, à moins qu'ils ne périssent de mort naturelle. þórólfr et ses parents croyaient tous qu'ils entreraient dans cette montagne lorsqu'ils mourraient. Là, dans le cap, à l'endroit où þórr avait atterri, þórólfr tint tous les tribunaux et c'est là que fut placé le þing de district, avec l'accord de tous les gens de la contrée.

Et quand les gens étaient là au þing, il n'était pas question d'y faire ses besoins, on réserva pour cela le rocher qui s'appelle Dritsker (Rocher-à-Fiente) parce qu'on ne voulait pas souiller un champ aussi sacré. Et lorsque þórólfr fut mort, son fils, þorsteinn, étant jeune, þorgrimr fils de Kjallakr et Ásgeirr, son beau-frère, ne voulurent pas aller faire leurs besoins sur le rocher. Les gens du þórsnes ne supportèrent pas cela, qu'ils veuillent souiller un champ si sacré, aussi se battirent-ils, þorsteinn le preneur de morues et þorgeirr le courbé contre þorgrimr et Ásgeirr, là, au þing, au sujet de ce rocher, et quelques hommes périrent là, beaucoup étant blessés, avant qu'on les

[271] La croyance est bien attestée et ferait un lien bienvenu entre la théorie qui considère que cette religion vénérait premièrement les grandes forces naturelles (cf. Régis Boyer : *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves*, Paris, Payot, 2e éd. 1992) et les partisans d'une origine humaine des dieux qui seraient les grands ancêtres.

sépare. Ce fut þórðr le braillard qui les réconcilia. Et comme ni les uns ni les autres ne voulaient renoncer à leur cause, le champ fut considéré comme privé de son caractère sacré par le sang qui avait été versé. On prit le parti de transférer le þing de là à l'intérieur du cap, à l'endroit où il se trouve à présent. Il y eut alors là un lieu très sacré, s'y dresse encore la pierre de þórr sur laquelle on brisait les gens que l'on offrait en sacrifice et à côté de là, il y a l'enceinte du jugement où l'on condamnait les gens à être sacrifiés[272]. C'est là aussi que þórðr le braillard situa le þing de quartier sur le conseil de tous les hommes du quartier.

Fils de þórólfr barbu de Móstr fut Hallsteinn goði du þorskafjörðr, père de þorsteinn surtr[273] le sage. Ósk, fille de þorsteinn le rouge, était la mère de þorsteinn surtr. þorstein le preneur de morues était le second fils de þórólfr. Il épousa þóra, fille d'Óláfr feilan, sœur de þórðr le braillard. Leurs fils furent þorgrímr, père de Snorri le goði, et Börkr le gros, père de Sámr que tua Ásgeirr.

S 86 (H 74) : *(De Geirrøðr et de Geirríðr)* [274]

Il y avait un homme qui s'appelait Geirrøðr, qui alla en Islande et, avec lui, Finngeirr, fils de þorsteinn la raquette[275] et Úlfarr le champion. Ils allèrent de Hálogaland en Islande. Geirrøðr prit de la terre de la þórsá à la Langadalsá. Il habita à Eyrr. Geirrøðr donna à Úlfarr, son camarade d'équipage, de la terre des deux côtés de l'Úlfarsfell et au-delà de la montagne. Geirrøðr donna de la terre à Finngeirr en remontant de l'Álptafjörðr : il habita à l'endroit qui s'appelle maintenant Kársstaðir. Finngeirr fut le père de þorfinnr, père de þorbrandr de l'Álptafjörðr qui épousa þorbjörg, fille de þorfinnr fils de þórir-le-phoque.

[272] Si les sacrifices humains ont certainement existé au début de notre ère en Scandinavie, témoins les célèbres « hommes des tourbières » exhumés notamment en Jutland (Danemark), il est parfaitement évident qu'ils avaient tout à fait cessé à l'époque de la colonisation de l'Islande. Tout donne à penser que Sturla fait ici de la « reconstitution historique » à partir, soit de ses lectures classiques, soit de vagues réminiscences. En revanche, l'enceinte du jugement (*dómhringr*) a pu exister et le þing de þórsnes a eu une indéniable réalité historique. Voir Ólafur Briem : *Heiðinn siður á Íslandi*, pp. 167-172 ou E.O.G. Turville-Petre : *Myth and religion of the North*, London, 1964, pp. 252-255.

[273] Surtr signifie noir. Mais il y a aussi un héros-dieu qui porte ce nom dans la mythologie du Nord.

[274] Ce chapitre également correspond à la *Saga de Snorri le goði*.

[275] Il s'agit de raquette à neige, bien entendu.

S'appelait Geirriðr une sœur de Geirrøðr qu'avait épousée Björn, fils de Bölverkr Mufle-aveugle. Leur fils s'appelait þórólfr. Après la mort de Björn, Geirriðr et son fils allèrent en Islande et passèrent le premier hiver à Eyrr. Au printemps, Geirrøðr donna à sa sœur une demeure à Borgadalr, mais þórólfr s'en fut à l'étranger et fit des expéditions vikings[276]. Geirriðr n'épargnait pas la nourriture qu'elle donnait aux gens et fit ériger sa salle commune en travers du grand chemin. Elle se tenait sur un siège et invitait des gens, il y avait toujours, à l'intérieur, une table dressée chargée de vivres[277].

þórólfr vint en Islande après la mort de Geirriðr. Il provoqua Úlfarr en duel pour les terres qu'il possédait. Úlfarr était vieux alors, et sans enfants. Il mourut dans ce duel, mais þórólfr fut blessé à la jambe et resta boiteux, aussi fut-il surnommé l'estropié. þórólfr reprit une partie des terres d'Úlfarr et þorfinnr de l'Álptafjörðr, une autre partie: il y mit ses affranchis, Úlfarr et Ørlyggr. Geirrøðr d'Eyrr fut père de þorgeirr le courbé qui transféra sa ferme du banc de sable[278] à un endroit plus haut, au pied de la montagne. Il fut le père de þórðr, père d'Atli. þórólfr l'etropié fut le père d'Arnkell le goði et de Geirriðr qu'épousa þórólfr de Mávahlið. Les fils de þorbrandr de l'Álptafjörðr furent þorleifr le gouailleur et þóroddr, Snorri, þorfinnr, Illugi, þormóðr. Ils se querellèrent avec Arnkell sur l'héritage de ses affranchis et prirent part à son meurtre avec Snorri le goði à Ørlyggsstaðir. Après cela, þorleifr le gouailleur s'en fut à l'étranger. Alors, Arnbjörn, fils d'Ásbrandr de Breiðavik, le frappa avec une mouvette à gruau. Le Gouailleur prit cela à la plaisanterie. þórðr au regard fixe le lui reprocha, au þing de þórsnes, lorsqu'il demanda en mariage Helga, sa sœur. Alors, le Gouailleur fit molester Regard-Fixe avec une motte de tourbe. De là résultèrent les démêlés entre gens d'Eyrr, fils de þorbrandr et Snorri le goði. Ils se battirent dans l'Álptafjörðr et le Vigrafjörðr[279].

[276] Compte tenu du fait que les vikings n'étaient absolument pas les pillards sanguinaires que le mythe veut faire d'eux, on distinguera *víkingr*: le viking en tant que tel, de *víking* (substantif féminin), qui s'aplique à l'expédition viking (de commerce et, éventuellement, de prédation): c'est bien de ce dernier terme qu'il est question ici. Là-dessus, voir Régis Boyer: *Les Vikings, histoire et civilisation*, Paris, Plon, 1992.

[277] Nous connaissons ce thème, voir par exemple S 72.

[278] Est le sens exact d'Eyrr.

[279] Nous n'avons pas encore tout à fait quitté la *Saga de Snorri le goði*, mais nous évoluons insensiblement vers celle d'Eirikr le rouge.

S 87 (H 75) : *(De þorbergr)*

Il y avait un homme qui s'appelait þorbergr, qui alla de l' Ìafjörðr en Islande, colonisa l'un et l'autre Langadalr et habita dans celui de l'ouest[280]. Son fils fut Åslåkr qui épousa Arnleif, fille de þórðr le braillard. Leurs enfants furent Illugi le puissant et Gunnhildr qu'épousa d'abord Breiðr puis Halldórrr de Hòlmslåtr . Illugi le puissant épousa Guðleif, fille de Ketill soufflet-de-forge. Leurs fils furent Eyjólfr, Eindriði, Kollr et Gellir, et leurs filles, Herþrúðr qu'épousa þorgrimr fils de Vermundr le mince, Friðgerðr qu'épousa Oddr fils de Drafli, Guðriðr qu'épousa d'abord Bergþórrr fils de þormóðr fils de þorlåkr, puis Jörundr de Skorradalr, et Jódis qu'épousa Mår, fils d'Illugi fils d'Ari, et Arnleif qu'épousa Kollr, fils de þórðr au regard fixe. D'Illugi descendent les gens du Langadalr.

S88 (H 76) : *(De Steinn le grand navigateur)*[281]

Steinn le grand navigateur, fils de Vigbjóðr frère de þórir Obscurité-d'Automne, colonisa le Skógarströnd jusqu'au domaine de þorbergr et vers l'est jusqu'à la Laxå. Il habita à Breiðabólstaðr. Ses fils furent þórhaddr de Hitardalr et þorgestr qui épousa Arnóra, fille de þórðr le braillard. Leurs fils furent Steinn le récitateur-des-lois[282], Åsmundr, Hafliði et þórhaddr.

S 89 (H 77) : *(D'Eirikr le rouge et de la découverte du Groenland)*[283]

þorvaldr, fils d'Åsvaldr, fils d'Úlfr, fils de þórir-aux-bœufs, et Eirikr le rouge, son fils, s'en furent du Jaðarr[284] pour cause de

[280] On ne sait où est ce Ìafjörðr en Norvège. Les deux Langadalr : le Grand et le Petit Langadalr.

[281] Qui figure déjà dans S 66.

[282] Il le fut en effet de 1031 à 1033.

[283] Les événements qui vont être exposés ici sont bien connus. Ils nous renvoient à la *Saga d'Eirikr le rouge*, à la *Saga des Groenlandais*, en partie à la *Saga de Snorri le goði* et à la *Saga d'Óláfr Tryggvason* dite « la grande » (qui n'existe pas en version française). Tout donne à penser que Sturla connaissait quelques-uns de ces textes. Pour faire le point de la question, on pourra se reporter à *Sagas islandaises*, Bibliothèque de la Pléiade, 3e éd. 1994, la longue notice aux « Sagas du Vinland », notamment pp. 1607 sqq.

[284] Qui est la province de Jæren en Norvège. On notera qu'aucune autre source ne mentionne le fait que þorvaldr et Eirikr aient dû quitter la Norvège pour cause de meurtre et l'on a fait remarquer qu'ils ont dû, de toute manière, arriver en Islande assez longtemps après l'époque de la colonisation (qui va de 874 à 930).

meurtres, prirent de la terre dans les Hornströnd et habitèrent à Drangar. C 'est là que mourut þorvaldr. Eirîkr épousa alors þjóðhildr, fille de Jörundr, fils d'Atli et de þorbjörg poitrine de knörr[285] qui était alors femme de þorbjörn du Haukadalr. Eirîkr déménagea du nord et défricha des terres dans le Haukadalr. Il habita à Eirîksstaðir près du Vatnshorn.

Alors, des esclaves d'Eirîkr provoquèrent un glissement de terrain sur la ferme de Valþjófr de Valþjófsstaðir, mais Eyjólfr la crotte, son parent, tua les esclaves près des Skeiðsbrekkur en haut du Vatnshorn. Pour cette raison, Eirîkr tua Eyjólfr la crotte. Il tua aussi Hrafn le duelliste à Leikskálar. Geirsteinn et Oddr de Jörvi, parents d'Eyjólfr, entreprirent les poursuites pour le meurtre de ce dernier. Alors, Eirîkr fut banni du Haukadalr.

Il colonisa d'abord Brókey et Øxney et passa le premier hiver à Töður en Suðrey[286]. C'est alors qu'il prêta à þorgestr les poutres de son plancher[287]. Puis Eirîkr s'en alla en Øxney et habita à Eirîksstaðir. Alors, il réclama ses poutres et ne les obtint pas. Il alla les chercher à Breiðabólstaðr, mais þorgeirr se mit à sa poursuite. Ils se battirent à peu de distance de la ferme de Drangar. Tombèrent là deux fils de þorgestr et quelques autres hommes.

Après cela, de part et d'autre, ils entretinrent un corps de défense[288]. Styrr soutint Eirîkr ainsi qu'Eyjólfr de Svîney, les fils de þorbrandr de l'Àlptafjörðr et þorbjörn fils de Vîfill. Soutinrent þorgeirr les fils de þórðr le braillard et þorgeirr du Hîtardalr, Àslákr de Langadalr et Illugi, son fils. Eirîkr et les siens furent condamnés au þing de þórsnes. Il équipa son bateau dans Eirîksvágr, et Eyjólfr le cacha dans Dîmunarvágr tandis que þorgestr et ses hommes le cherchaient par les îles. þorbjörn, Eyjólfr

[285] Qui est le principal bateau viking. On ne s'empressera pas, toutefois, d'en déduire certaine commentaires. þorbjörg est fille de Gils skeiðarnef (quelque chose comme avant ou éperon de skeið, un autre type de bateau viking). Sans doute les sobriquets nautiques étaient-ils de rigueur dans cette famille. Pour faire suite à la note 284, on remarquera que les personnages nommés dans ce dernier paragraphe sont inconnus de nos autres sources.

[286] Tous les toponymes en -ey sont des îles, qui se trouvent dans le Breiðafjörðr.

[287] La demeure principale où vivaient, mangeaient et dormaient les gens, *skáli* que nous avons déjà vu ou *eldhús*, était rectangulaire. Au centre, une fosse longitudinale, également rectangulaire, était destinée à faire le feu : pour se chauffer, pour éclairer, pour cuire les aliments, etc. Tout autour de cette fosse courait un plancher surélevé, *gólf* ou *set* qui servait de sièges pendant le jour et de lits pour la nuit. Ce *set* reposait sur de grosses poutres, *stokkr*, pluriel *stokkar* , dont il est question ici.

[288] Comprenons qu'ils eurent chez eux, à demeure, un certain nombre d'hommes en armes et prêts à parer à toute éventualité. La coutume de ce *seta* resta bien vivante jusqu'en plein XIII[e] siècle.

et Styrr accompagnèrent Eirikr lorsqu'il prit le large par les îles. Il leur dit qu'il avait l'intention de chercher le pays que Gunnbjörn, fils d'Úlfr la corneille, avait vu alors qu'il dérivait à l'ouest de l'Islande et qu'il avait trouvé les Récifs de Gunnbjörn[289]. Il déclara qu'il reviendrait chercher ses amis s'il trouvait ce pays.

Eirikr cingla à partir du Snæfellsnes et aborda à Miðjökull, à l'endroit qui s'appelle Blåserkr (Chemise Bleue)[290]. De là, il s'en alla vers le sud en longeant les côtes pour voir s'il y aurait un lieu habitable. Il passa le premier hiver à Eiriksey, près du milieu du Vestribyggð[291]. Au printemps suivant, il s'en fut jusqu'à l'Eiriksfjörðr et y établit une résidence. Cet été-là, il alla par les contrées inhabitables de l'ouest[292] et donna des noms à divers endroits. Il passa le second hiver dans les Eirikshólmar, près du Pic Hvarf, mais le troisième été, il s'en alla tout au nord jusqu'au Snæfell et pénétra dans le Hrafnsfjörðr[293]. Alors, il rebroussa chemin et passa le troisième hiver en Eiriksey, à l'embouchure de l'Eiriksfjörðr.

L'été suivant, il s'en alla en Islande et arriva dans le Breiðafjörðr. Il passa cet hiver-là à Hólmslátr chez Ingólfr[294]. Au printemps, lui et þorgestr se battirent et Eirikr essuya une défaite. On les réconcilia ensuite. Cet été-là, Eirikr s'en fut coloniser le pays qu'il avait découvert et qu'il appela Grœnland (Pays Vert ?) parce que, déclara-t-il, les gens auraient fort envie d'y aller si ce pays portait un beau nom[295].

[289] Ces récifs ou îlots doivent se trouver près d'Angmagssalik, au large de la côte est du Groenland.

[290] Au Groenland, bien entendu. Miðjökull (Mi-Glacier ?) et « Chemise bleue » pourraient se trouver près d'Angmagssalik. Ce dernier nom pourrait désigner un pic de glacier.

[291] Comme on le sait, Eirikr découvrit, à l'extrême sud du Groenland, un lieu habitable à l'ouest (c'est-à-dire, pour nous, du côté de l'Amérique) dit Vestribyggð, et un autre, à l'est, (côté de l'Islande, donc), appelé Eystribyggð.

[292] Le Sturlubók porte bien ici Ouest (Vestri-), ce qui va contre la vraisemblance, le Hauksbók ayant ici, plus logiquement, Est, (Eystri-). Pourtant, la *Saga d'Eirikr le rouge* fait la même erreur. On ne sait ce que le texte entend par *óbyggð* de l'ouest, *óbyggð* (où on ne peut habiter, bâtir) étant une désignation bien connue.

[293] Il se pourrait que ce Hrafnsfjörðr fût l'actuel fjord d'Agdluitsoq, à moins qu'il ne s'agisse de l'Unartok. Là-dessus, les remarques des éditeurs islandais de la *Saga d'Eirikr le rouge*, dans la série Islenzk Fornrit, tome IV, ou *Det Gamle Grønlands Beskrivelse af Ivar Bårðarson*, éd. Finnur Jónsson, Copenhague, 1930, pp. 23-24 et 43.

[294] Ingólfr le fort, dont il va être question dans S 94.

[295] Au risque de décevoir les lecteurs romantiques, rien ne permet de vérifier l'authenticité de cette dernière phrase. Il paraît établi que nous avons affaire ici à l'une de ces étymologies de clercs comme les auteurs de sagas les aimaient tant. De toute façon, *grœnn* ne signifie pas nécessairement « vert », mais « agréable, qui a bonne allure ». Des recherches récentes établiraient que l'étymologie de ce nom serait tout à fait différente.

S 90 : *(Colonisation du Groenland)*

Les doctes[296] disent que cet été-là, vingt-cinq bateaux cinglèrent du Borgarfjörðr au Groenland, mais quatorze y parvinrent. Certains furent refoulés, certains coulèrent. C'était quinze hivers avant que le christianisme fût légalement adopté en Islande[297].

S 91 : *(De Herjólfr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Herjólfr, fils de Bárðr, fils de Herjólfr, parent d'Ingólfr le colonisateur. Celui-ci donna à Herjólfr et aux siens de la terre entre Vágr et le Reykjanes[298]. Herjólfr le jeune[299] s'en alla au Groenland alors qu'Eirikr le rouge colonisait ce pays. Il y avait avec lui sur le bateau un chrétien des Hébrides qui composa la Hafgerðingadråpa (Dråpa[300] des vagues déchaînées). En voici le refrain:

> Je prie l'innocent sorbier des moines
> De diriger mes voyages;
> Que le Seigneur de la haute halle de la terre
> Etende sur moi son siège du faucon[301].

Herjólfr colonisa le Herjólfsfjörðr et habita à Herjólfsnes. Ce fut un très noble homme.

[296] Vise avant tout Ari Þorgilsson le savant et son *Livre des Islandais*, chapitre VI. Il se pourrait que ces quelques lignes – qui sont reprises intégralement par Haukr dans H 78, avec, toutefois, mention du nom d'Ari – soient purement et simplement recopiées d'une version ancienne, aujourd'hui perdue, du *Livre des Islandais*.

[297] D'autres textes donnent trente-cinq bateaux, et quant à la date, si le christianisme fut bien adopté officiellement, en Islande, en 999 (et non en 1000 comme on l'a longtemps dit), cela nous met en 984, mais on a aussi, dans d'autres mansucrits, 983.

[298] Renseignements plus détaillés dans H 352. *La Saga des Groenlandais*, chap. 2, est plus précise aussi.

[299] Donc le petit-fils du précédent Herjólfr.

[300] Une dråpa est un type de poème scaldique à forme fixe et comportant un « refrain ».

[301] Le début de ce poème figure dans H 352 :

Que tous écoutent
La boisson de la sombre demeure de Dvalinn

Dvalinn est un nain dont la sombre demeure est la montagne où, selon le mythe, est enfermé le nectar poétique. Sens : que tout le monde écoute ma poésie.

Quant à la strophe de S 91 : pour le « refrain » qui figure ici : le sorbier des moines est le Christ (où l'association Christ-sorbier, lequel est un arbre aux pouvoirs magiques païens bien établis, n'est pas banale !). La haute halle de la terre est le ciel dont le Seigneur est Dieu. Le siège du faucon est la main. Sens : Que Dieu étende la main sur moi.

S 92 : *(Etablissement d'Eirikr)*

Eirikr colonisa ensuite l'Eiriksfjörðr et habita à Brattahlið, ainsi que Leifr, son fils, après lui. Voici quels sont les hommes, qui s'en furent avec Eirikr et qui colonisèrent le Groenland: Herjólfr, le Herjólfsfjörðr, il habita à Herjólfsnes; Ketill, le Ketilsfjörðr; Hrafn, le Hrafnsfjörðr; Sölvi, le Sölvadalr; Helgi fils de þorbrandr, l'Álptafjörðr: þorbjörn glóra, le Siglufjörðr; Einarr, l'Einarsfjörðr; Hafgrimr, le Hafgrimsfjörðr et le Vatnahverfi; Arnlaugr, l'Arnlaugsfjörðr, mais certains s'en allèrent jusqu'au Vestribyggð[302].

S 93 : *(De þorkell farserkr)*

Il y avait un homme qui s'appelait þorkell farserkr, cousin d'Eirikr le rouge. Il s'en alla avec Eirikr au Groenland et colonisa le Hvalseyjarfjörðr (Fjord-de-l'île-aux Baleines) ainsi que divers endroits entre l'Eiriksfjörðr et l'Einarsfjörðr, et habita à Hvalseyjarfjörðr. De lui descendent les Gens du Hvalseyjarfjörðr. Il avait très fort la faculté de changer de forme[303]. Il alla chercher à la nage un vieux bélier, au large, à Hvalsey (Ile-à-la-baleine) et le transporta vers la côte sur son dos, pour faire fête à Eirikr, son parent, car le bateau qu'il avait chez lui n'était pas en état de tenir la mer: cela fait un demi-mille. þorkell fut inhumé sous un tertre dans le pré-clos de Hvalseyjarfjörðr et il est toujours revenu hanter la maisonnée[304].

S 94 : *(D'Ingólfr le fort)*

Ingólfr le fort prit de la terre en remontant de la Laxá jusqu'à la Skraumuhlaupsá et habita à Hólmslátr. Son frère fut þorvaldr, père de þorleifr qui habita là ensuite.

H 81 : /Parmi les descendants d'Ingólfr le fort, on compte/ *le prieur*[305] *Brandr le savant qui est le principal rédacteur de la Généalogie des Gens du Breiðafjörðr*[306].

[302] Revoir la note 292 supra.

[303] Revoir supra H 15 et la note avec les références, ou S 76 et la note.

[304] Veut-on dire que þorkell serait devenu un *draugr*, donc une sorte de revenant comme nous en avons tant d'autres exemples ?

[305] On ne sait qui est ce Brandr le savant et de quel couvent (il y en eut plusieurs en Islande) il fut le prieur.

[306] Il est probable que Haukr avait sous les yeux l'écrit dont il parle : ces généalogies comptent parmi les toutes premières œuvres rédigées en islandais.

S 95 (H 82) : *(D'Auðr la Sagace)*

Il y avait un roi guerrier qui s'appelait Óleifr le blanc. C'était le fils du roi Ingjaldr fils de Helgi, fils d'Óláfr, fils de Guðrøðr, fils de Hálfdan aux Jambes blanches roi des Uplandais[307]. Óleifr le blanc guerroya en expéditions vikings à l'ouest, il conquit Dublin en Irlande et le comté de Dublin et s'en fit roi[308]. Il épousa Auðr la sagace[309], fille de Ketill au nez plat. Leur fils s'appelait þorsteinn le rouge. Óleifr périt dans une bataille en Irlande mais Auðr et þorsteinn s'en furent dans les Hébrides. Là, þorsteinn épousa þuríðr, fille d'Eyvindr le Norvégien et sœur de Helgi le maigre. Ils eurent beaucoup d'enfants. Leur fils s'appelait Óláfr feilan et leurs filles Gróa, Álöf, Ósk, þorhildr, þorgerðr et Vigdís[310].

þorsteinn se fit chef de guerre. Il fit association[311] avec le jarl Sigurðr le puissant, fils d'Eysteinn le retentissant. Ils conquirent le Katanes et le Suðrland, Ros et Merrhæfi et plus de la moitié de l'Ecosse. þorsteinn s'en fit roi jusqu'à ce que les Ecossais le trahissent et il périt là dans une bataille[312].

Auðr était à Katanes lorsqu'elle apprit la mort de þorsteinn. Alors, elle fit faire un knörr en secret dans une forêt, et lorsqu'il fut prêt, elle cingla jusqu'aux Orcades. Là, elle maria sa fille

[307] Ce chapitre, qui se retrouve en partie dans *Laxdœla saga*, doit remonter à une œuvre d'Ari le savant. Óleifr le blanc a dû être fort bien connu en Islande, à en juger par le grand nombre de textes (sagas ou ouvrages apparentés) qui parlent de lui. La tradition, toutefois, a pu le confondre avec le roi norvégien Óláfr fils de Guðrøðr qui fut roi du Vestfold, ou avec son homonyme Amhlaibh mac Godfraidh qui était roi viking en Irlande, pays qu'il ravagea, ainsi que l'Ecosse, dans les années 853-871.

[308] Sur les expéditions vikings à l'ouest – *vestrviking* – voir R. Boyer : *Les Vikings*, passim. Le mot doit être entendu comme opposé à *austrviking*, expédition viking à l'est, c'est-à-dire par la Russie jusqu'à Byzance. Pour comté de Dublin, on a, dans le texte, Dyflinnarskiði, qui ne donne rien, variante Dyflinnarskiri, où – *skiri* renvoie au moderne *shire* (comme dans Yorkshire). On a fait remarquer, toutefois, que ce type de dénomination ne peut guère avoir eu cours en Irlande à l'époque envisagée ici.

[309] Nous avons déjà rencontré ce personnage fort important dans S 1 et note afférente. Rappelons que son surnom pourrait être *djupauðga* et renvoyer alors à la « très riche ».

[310] La plupart de ces personnages reviendront ici même à diverses reprises. Le surnom d'Óláfr feilan pourrait renvoyer à l'irlandais *fœlan*, louveteau.

[311] *Félag*, dit le texte : le fait de mettre en commun ses biens (*fé*)pour toutes sortes d'entreprises. Ce fut l'une des pratiques les plus courantes de l'époque viking.

[312] Les noms de lieux sont les formes nordiques de : Caithness, Sutherland, Ross et Moray (ou Murray, celtique Muriebh). Le texte dit Ecosse (Skotland) mais Hermann Pálsson note que Skotland signifie Pays des Scots et doit s'appliquer ici, pour des raisons de logique, au royaume gaélique de Dalriada, soit Argyll. Tous ces détails sortent de la *Saga des Orcadiens* (chap. 5) dans une version plus ancienne que celle que nous connaissons.

Gróa, fille de þorsteinn le rouge : ce fut la mère de Grélöð qu'épousa þorfinnr pourfendeur-de-crânes. Après cela, Auðr se mit à la recherche de l'Islande. Elle avait sur son bateau avec elle vingt affranchis[313].

S 96 (H 83) : *(De Dalla-Kollr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Kollr, fils de Grímr le bélier, fils du hersir Ási. C'est lui qui avait le commandement avec Auðr et qu'elle estimait le plus. Kollr avait épousé þorgerðr, fille de þorsteinn le rouge.

Il y avait un affranchi d'Auðr qui s'appelait Erpr. Il était fils du jarl Meldún d'Ecosse, celui qui périt devant le jal Sigurðr le puissant. La mère d'Erpr était Myrgjol, fille de Gljómall roi des Irlandais. Le jarl Sigurðr s'était emparé d'eux et en avait fait ses eclaves. Myrgjol était était serve de la femme du jarl et la servait fidèlement. Elle savait beaucoup de choses[314]. C'est elle qui gardait l'enfant de la reine, que n'avait pas reconnu son père[315], lorsque la reine était au bain. Par la suite, Auðr l'acheta fort cher et lui promit de l'affranchir si elle servait þuríðr, femme de þorsteinn le rouge, comme elle avait servi la reine. Myrgjol et son fils Erpr allèrent en Islande avec Auðr[316].

S 97 (H 84) : *(Auðr arrive en Islande)*

Auðr se dirigea d'abord sur les Féroë et y maria Álöf, fille de þorsteinn le rouge. De là descendent les Götuskeggjar[317]. Puis elle se mit à la recherche de l'Islande. Elle arriva dans le Vikrarskeið et y fit naufrage. Elle se rendit alors à Kjalarnes chez Helgi

[313] Le jarl þorfinnr pourfendeur-de-crânes est connu de beaucoup d'autres textes, notamment de la *Saga des Orcadiens* (chap. 8) puisque c'est le fils de Tourbe-Einarr. Pour Grélöð, son curieux nom pourrait être gaélique ou picte.

[314] Nous avons déjà vu que cette expression signifie qu'elle était plus ou moins magicienne.

[315] Je traduis ainsi le mot *óborit*, littéralement « non né » : le terme revient assez souvent.

[316] Si Erpr semble bien norois (encore qu'il soit possible de lui trouver des origines celtiques, cf Hermann Pálsson dans *Islenzk Tunga*, 3, pp. 67-69), Myrgjol (irlandais Muirgeal) et Gljómall, qui n'est pas connu ailleurs, mais pourrait renvoyer à un irlandais Gleo-mal lequel s'appliquerait à un chef, ne sont sans doute pas inventés.

[317] Auðr est bien connue des sagas, notamment la *Saga de Snorri le goði* et la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*. Götuskeggjar signifie : hommes de Gata (aujourd'hui Gøta) dans les Féroë. Ce qui suit est en partie vérifié par la *Saga des Féroïens*.

bjóla, son frère. Il l'invita à rester avec la moitié de ses gens mais elle trouva minable cette offre et déclara qu'il serait longtemps un homme mesquin. Elle s'en alla alors dans l'ouest, dans le Breiðafjörðr, chez Björn, son frère. Il se rendit au-devant d'elle avec les gens de sa maison, disant qu'il connaissait la magnificence de sa sœur. Lui offrit de rester là avec tous ses gens, et elle accepta.

Au printemps suivant, Auðr se mit en quête de terres dans le Breiðafjörðr, avec ses compagnons. Ils prirent leur petit déjeuner[318] au nord du Breiðafjörðr à l'endroit qui s'appelle maintenant Dögurðarnes (Cap-du-déjeuner). Puis ils pénétrèrent dans le chenal entre les îles et atterrirent auprès du cap où Auðr perdit son peigne. Elle appela l'endroit Kambsnes (Cap-du-peigne).

Auðr colonisa tous les Dalalönd en remontant vers le fond du fjord, entre la Dögurðará et la Skraumuhlaupsá. Elle habita à Hvammr, près de l'embouchure de l'Auriðaá. L'endroit s'appelle Auðartöptir. Elle faisait ses prières à Krosshólar (Collines-de-la-Croix). Elle fit ériger là des croix parce qu'elle était baptisée et ferme dans sa foi. Ses parents eurent ensuite une grande dévotion envers ces collines[319]. Lorque les sacrifices commencèrent, on fit là un temple. Ils croyaient qu'ils entreraient dans les collines quand ils mourraient et þórðr le braillard y fut conduit avant d'être mis à l'honneur, comme il est dit dans sa saga[320].

[318] Je traduis ainsi en vertu de l'usage. Cette société ne connaisait que deux repas quotidiens, l'un (*dögurðr*) vers l'aube, l'autre (*náttverðr*) le soir.

[319] Qu'Auðr ait été chrétienne, cela est fort vraisemblable. Sur le culte éventuel de la croix, voir les articles d'Olav Bø (« Kors ») et surtout de Magnùs Mår Låruson (« Krossholar ») dans le *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid.* Il me paraît évident que l'auteur fait ici toutes sortes de confusions. Notamment en inversant le sens logique : les païens vouaient certainement un culte à des lieux naturels comme des collines. Ils n'avaient pas de « temples » selon notre image moderne de la chose, mais vénéraient des lieux en plein air, *vé* ou *hörgr* (comme ici). La chronologie va dans le sens païen-chrétien, non l'inverse, toutefois ! Il se pourrait que la difficulté se résolût par... la grammaire ! Cette langue, comme toutes les langues scandinaves, est malhabile à manipuler les temps grammaticaux, du passé en particulier. Si l'on pouvait lire : « lorsque les sacrifices avaient commencé, on avait fait là un temple. Ils croyaient qu'ils entreraient dans les collines quand ils mourraient et þórðr le braillard y avait été conduit avant... », le sens serait plus clair.

[320] Quant à þórðr le braillard, personnage dont nous avons déjà amplement entendu parler, il est bien possible qu'il ait eu une saga à lui, bien que nous ne l'ayons pas conservée.

S 98 : *(De Ketill l'affranchi)*

Auðr donna de la terre aux membres de son équipage et à ses affranchis. Il y avait un homme qui s'appelait Ketill, auquel elle donna de la terre de la Skraumuhlaupsá jusqu'à la Hörðadalsá. Il habita à Ketilsstaðir. Il fut le père de Vestliði et d'Einarr, père de Kleppjárn et de Þorbjörn que tua Styrr, et de Þórdís, mère de Þorgestr.

S 99 : *(De Hörðr)*

Il y avait un homme de l'équipage d'Auðr qui s'appelait Hörðr. A lui, elle donna le Hörðadalr. Son fils fut Ásbjörn qui épousa Þorbjörg, fille de Skeggi du Miðfjörðr. Leurs enfants furent Hnaki – il épousa Þorgerðr, fille de Þorgeirr navré-à-la-joue – et Ingibjörg qu'épousa Illugi le noir[321].

S 100 : *(De Vifill l'affranchi)*

Il y avait un affranchi d'Auðr qui s'appelait Vifill. Il demanda à Auðr pourquoi elle ne lui donnait aucune demeure comme aux autres. Elle déclara que cela n'avait aucune importance, disant qu'on le tiendrait pour un homme de qualité où qu'il fût. Elle lui donna le Vifilsdalr : c'est là qu'il habita et qu'il eut des démêlés avec Hörðr. Etait fils de Vifill Þorbjörn, père de Guðriðr qu'épousa Þorsteinn, fils d'Eirîkr le rouge, (et ensuite) Þorfinnr karlsefni. D'eux descendent des évêques : Björn, Þorlâkr, Brandr[322]. Un autre fils de Vifill fut Þorgeirr qui épousa Arnóra fille de Lón-Einarr : leur fille fut Yngvildr qu'épousa Þorsteinn, fils de Snorri le goði.

M 27 : *Le quatrième affranchi d'Auðr s'appelait Vifill, qui fut béni d'une belle descendance et fut puissant. Il habitait à Vifilsdalr et fut tenu, comme Auðr l'avait prophétisé, pour un homme de noble origine.*

[321] Ásbjörn fils de Hörðr a déjà été présenté dans S 44.

[322] Il s'agit de : Björn fils de Gils, évêque de Hólar de 1147 à 1162; Þorlâkr fils de Rúnólfr, évêque de Skálaholt de 1118 à 1133; et de Brandr fils de Sæmundr, évêque de Hólar de 1163 à 1201.

S 101 : *(De Hundi)*

Il y avait un affranchi d'Auðr qui s'appelait Hundi, un Ecossais. A lui, elle donna le Hundadalr. Il habita là longtemps[323].

S 102 : *(De Sökkólfr)*

Il y avait un affranchi d'Auðr qui s'appelait Sökkólfr. A lui, elle donna le Sökkólfsdalr. Il habita à Breiðabólstaðr et il a eu une nombreuse descendance.

S 103 : *(D'Erpr fils de Meldún)*

A Erpr, fils du jarl Meldún, qui a été mentionné précédemment[324], Auðr donna sa liberté et les Sauðafellslönd. De lui descendent les Erplingar. Il y avait un fils d'Erpr qui s'appelait Ormr, le second, Gunnbjörn, père d'Arnóra qu'épousa Kolbeinn fils de þórðr, le troisième, Ásgeirr, père de þórarna qu'épousa Sumarliði fils de Hrappr; était fille d'Erpr Halldís qu'épousa Álfr des Dalir. Etait encore fils d'Erpr Dufnall[325], père de þorkell, père de Hjalti, père de Beinir. Etait encore fils d'Erpr Skati, père de þórðr, père de Gísli, père de þorgerðr[326].

S 104 : *(De þorbjörn)*

Il y avait un homme qui s'appelait þorbjörn qui habitait à Vatn dans le Haukadalr. Il épousa...[327] et leur fille fut Hallfriðr qu'épousa Höskuldr du Laxárdalr. Ils eurent beaucoup d'enfants. Bárðr fut leur fils, ainsi que þorleikr, père de Bolli qui épousa Guðrún fille d'Ósvífr[328] : leurs fils furent þorleikr et Höskuldr, Surtr et Bolli, leurs filles, Herdís et þorgerðr. þórðr fils d'Ingunn avait d'abord épousé Guðrún et leurs enfants étaient þórðr le chat et Arnkatla. þorkell fils d'Eyjólfr épousa Guðrún en dernier lieu, leurs enfants furent Gellir et Rjúpa.

[323] Il se pourrait que Hundi (dont le nom a quelque chose à voir avec « chien », *hundr*) fût la traduction du celtique Cuilen ou Madadh.
[324] Voyez S 96 supra.
[325] Dufnall est l'irlandais Domnall.
[326] Bon nombre de ces personnages figurent dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, chap. 6 et 10.
[327] Lacune dans le manuscrit.
[328] Elle est l'héroïne tragique de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*.

Bårðr fils de Höskuldr fut le père de Hallbjörg qu'épousa Hallr, fils de Styrr-le-meurtrier[329]. Hallgerðr tourne-braies[330] était fille de Höskuldr ainsi que þorgerðr et þuríðr.

S 105 : *(De Kollr des Dalir)*

Kollr colonisa tout le Laxårdalr jusqu'à la Haukadalså. Il fut surnommé Kollr des Dalir. Il épousa þorgerðr fille de þorsteinn le rouge. Leurs enfants furent Höskuldr et Gróa qu'épousa Véleifr le vieux, et þorkatla qu'épousa þorgeirr le goði[331]. Höskuldr épousa Hallfriðr, fille de þorbjörn de Vatn. þorleikr fut leur fils. Il épousa þuríðr, fille d'Arnbjörn fils de Sleitu-Björn.Leur fils fut Bolli. Höskuldr acheta Melkorka, fille de Myrkjartan, roi des Irlandais. Leurs fils furent Óláfr le paon et Helgi. þuríðr, þorgerðr et Hallgerðr tourne-braies furent filles de Höskuldr. Óláfr épousa þorgerðr, fille d'Egill fils de Grímr le chauve, leurs fils furent Kjartan et Halldórrr, Steinþórrr et þorbergr, leurs filles, þuríðr, þorbjörg la grosse et Bergþóra. Kjartan épousa Hrefna, fille d'Åsgeirr l'emporté, leurs fils furent Åsgeirr et Skúmr.

S 106 : *(De Hrútr* [332]*)*

Herjólfr, fils d'Eyvindr le feu épousa par la suite þorgerðr fille de þorsteinn le rouge. Leur fils fut Hrútr. Höskuldr lui versa, en héritage de sa mère le Kambnessland entre la Haukadalså et la crête qui descend de la montagne jusqu'à la mer. Hrútr habita à Hrútsstaðir. Il épousa Hallveig fille de þorgrímr de þykkvaskógr, qui était sœur d'Armóðr le vieux. Ils eurent beaucoup d'enfants. Leur fils fut þórhallr, père de Halldóra, mère de Guðlaugr, père de þórdis, mère de þórðr, père de Sturla de

[329] Qui est le personnage central, déjà vu ici, de *Heiðarvíga Saga*.

[330] Est l'inoubliable protagoniste de la première partie de la *Saga de Njáll le brûlé*, chef-d'œuvre du genre. Son surnom est bien tourne-braies (*snúinbrók*) dans bon nombre de nos sources, mais il est longues-braies (*langbrók*) dans d'autres. Les braies, vêtement d'origine celtique, étaient indifféremment portées par les hommes ou les femmes. C'était un pantalon court noué au-dessus du genou.

[331] C'est l'un des personnage centraux de *Ljósvetninga saga*, on l'appelle couramment goði de Ljósavatn. Les autes personnages qui interviennent dans ce chapitre figurent, pour la plupart, dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*.

[332] Un des grands intervenants dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon* et dans la *Saga de Njáll le brûlé*.

Hvammr[333]. Etaient également fils de Hrútr Grimr et Már, Eindriði et Steinn, þorljótr et Jörundr, þorkell, Steingrimr, þorbergr, Atli, Arnórr, Ívarr, Kárr, Kúgaldi, quant aux filles: Bergþóra, Steinunn, Rjúpa, Finna, Ástriðr[334].

S 107 : *(D'Eysteinn pet-puant)*

Auðr donna en mariage[335] þórhildr, fille de þorsteinn le rouge, à Eysteinn pet-puant, fils d'Álfr d'Osta[336] .Leurs fils furent þórðr, père de Kolbeinn, père du scalde þórðr[337], et Álfr des Dalir. Celui-ci épousa Halldis, fille d'Erpr. Leur fils fut Snorri, père de þorgils fils de Halla. Les filles d'Álfr des Dalir furent þorgerðr qu'épousa Ari fils de Már, et þórelfr qu'épousa Hávarr, fils d'Einarr fils de Kleppr. Leur fils fut þorgeirr. þórólfr le renard était également fils d'Eysteinn, c'est lui qui périt au þing de þingsnes, dans les rangs de þórðr le braillard, lorsqu'ils se battirent contre Tungu-Oddr[338]. Il y avait encore un quatrième fis d'Erpr qui s'appelait Hrappr.

S 108 : *(D'Ósk)*

Auðr donna en mariage Ósk, fille de þorsteinn, à Hallsteinn le goði. Leur fils fut þorsteinn surtr. Auðr donna en mariage Vigdis fille de þorsteinn à Kampa-Grimr. Leur fille fut Arnbjörg qu'épousa Ásólfr flosi de Höfði. Leurs enfants furent Oddr et Vigdis qu'épousa þorgeirr fils de Kaðall[339].

[333] Qui est le grand-père de Sturla fils de þórðr, auteur de la version S que nous traduisons ici.

[334] On comprend sans peine que Hrútr a eu plusieurs femmes !

[335] On ne sera pas surpris de la formulation – qui va revenir plusieurs fois et qui prouve à quel point Auðr fut une grande dame : une femme ne *se* mariait pas dans cette culture. On (c'est-à-dire, en général, un personnage important, voire un /ou une/ marieur) la mariait. Là-dessus, R. Boyer : *La vie quotidienne des Vikings*, Paris, Hachette, 1992, l'introduction.

[336] Qui se trouve en Norvège.

[337] Qui est l'un des deux principaux intervenants de la *Saga de Björn Champion des Gens du Hitardalr.*

[338] Episode qui est mentionné aussi dans la *Saga de þórir-aux-poules*, chap. 13 et dans le *Livre des Islandais* d'Ari, chap 5.

[339] Kaðall est un nom irlandais (Cathal). Les surnoms de Grimr et d'Ásólfr ne sont pas clairs. Kampa- pourrait renvoyer à « moustaches ». Flosi existe aussi en tant que prénom.

S 109 : *(D'Óláfr feilan*[340]*)*

Auðr éleva Óláfr feilan, fils de þorsteinn le rouge. Il épousa Álfdis de Barra[341], fille de Konáll fils de Steinmóðr, fils d'Ölvir l'ami des enfants. Etait fils de Konáll Steinmóðr, père de Halldóra qu'épousa Eilífr fils de Ketill le manchot. Leurs enfants furent þórðr le braillard et þóra, mère de þorgrímr, père de Snorri le goði. þóra fut aussi la mère de Börkr le gros et de Már fils de Hallvarðr. Ingjaldr et Grani étaient fils d'Óláfr feilan. Il y avait une fille d'Óláfr feilan qui s'appelait Vigdis...[342] Une troisième s'appelait Helga; l'épousa Gunnarr fils de Hlíf, leur fille fut Jófriðr qu'épousèrent þóroddr fils de Tungu-Oddr, puis þorsteinn fils d'Egill. Il y avait une autre fille de Gunnarr, þórunn, qu'épousa Hersteinn fils de Blund-Ketill. Rauðr et Höggvandill étaient fils de Gunnarr. Il y avait une quatrième fille d'Óláfr feilan qui s'appelait þórdis. L'épousa þórarinn frère de Ragi. Leur fille fut Vigdis qu'épousa Steinn fils de þorfinnr de Rauðamelr.

S 110[343] : *(De la mort d'Auðr)*

Auðr fut une femme de grande dignité. Quand elle fut accablée par l'âge, elle invita chez elle ses parents et parents par alliance et fit les frais d'un banquet magnifique. Lorsque ce banquet eut duré trois nuits, elle choisit des cadeaux pour ses amis et leur donna de sains conseils. Elle dit que ce banquet durerait trois nuits encore et que ce serait son banquet funéraire. Cette nuit-là, elle rendit l'esprit et fut enterrée à l'endroit découvert par la mer à marée basse[344], comme elle l'avait prescrit, car elle

[340] Revoir S 95 et la note.

[341] C'est le nom de l'une des Hébrides, d'où vient visiblement cette Álfdis. Beaucoup de personnages de ce chapitre reviennent souvent dans le *Landnámabók* ainsi que dans toutes sortes d'autres textes.

[342] Lacune dans le manuscrit. Devaient être indiqués là les noms de son mari et de leurs enfants.

[343] Est en fait la suite et fin de la série S 95 – S 96 – S 97. Le chapitres intermédiaires se rapportaient au sort des affranchis d'Auðr et de leur propre descendance.

[344] Il convient de signaler que la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, chap. 7, présente tout à fait différemment la fin d'Auðr que, d'ailleurs, elle appelle Unnr : elle aurait été enterrée à la mode viking, dans son bateau et sous un tertre. Il est possible que Sturla se soit servi de la **Saga de þórðr le braillard* dont il est question dans S 97. « endroit découvert par la mer à marée basse » : *flæðarmál*, la traduction technique est : estran.

ne voulait pas reposer en terre non consacrée étant donné qu'elle était baptisée. Après cela, la foi de ses parents s'altéra[345].

S 111 (H 85) : *(De Kjallakr et d'une ténébreuse querelle)*

Il y avait un homme qui s'appelait Kjallakr, fils de Björn le fort et frère de Gjaflaug qu'épousa Björn le Norvégien[346]. Il alla en Islande et prit de la terre de la Dögurðará aux Klofningar et habita à Kjallaksstaðir. Furent ses fils Helgi œufs-de-poisson et Þorgrímr tas d'herbe, d'en bas de Fell, Eilífr le superbe, Ásbjörn le muscle d'Orrastaðir, Björn panse-de-baleine de Túngarðr, Þorsteinn l'amincisseur, Gizurr le joyeux de Skóravík, Þorbjörn le bavard de Ketilsstaðir. Æsa de Sviney, mère d'Eyjólfr et de Forni l'étain, était fille de Kjallakr.

Il y avait un homme qui s'appelait Ljótólfr. Kjallakr lui donna une résidence à Ljótólfsstaðir, à l'est du Kaldakinn. Ses fils furent Þorsteinn, Björn et Hrafsi. Ce dernier descendait d'une famille de géants par sa mère. Ljótólfr était forgeron. Lui et ses gens se transportèrent à Ljótólfsstaðir dans les Fellskógar. Vífill, qui habitait à Vífilstoptir, était leur ami. Þórunn de Þórunnartoptir était mère d'Oddmarr et mère adoptive de Kjallakr, fils de Björn panse-de-baleine.

Álöf, fille de Þorgrímr d'en bas de Fell, devint folle. On en rendit responsable Hrafsi mais celui-ci surprit Oddmarr près de la couche d'Álöf et dit que c'était lui qui en était cause. Alors, Þorgrímr donna à Hrafsi Deildarey (L'Île de la querelle)[347]. Hrafsi déclara qu'il abattrait Oddmarr et mettrait le tort sur le compte de Björn à moins qu'il ne lui verse compensation. Kjallakr ne voulut pas lâcher l'île. Hrafsi leur emporta leur argent qui était dans un hangar à bateaux. Les fils de Kjallakr se mirent à sa poursuite et ne récupérèrent pas l'argent. Après cela, Eilífr et Hrafsi se rendirent

[345] Il me semble que Sturla tente de justifier la manière d'incongruité, signalée ici, que présente cette remarque.

[346] Lequel est le frère d'Auðr, cf S 95, S 97 et S 110. Il semble que Sturla s'inspire ici d'une **Saga des descendants de Kjallakr*, aujourd'hui perdue.

[347] En compensation pour le préjudice moral qu'il a subi. L'histoire qui va suivre est passablement obscure et rappelle de ténébreux démêlés comme les sagas en sont prodigues. On fera bien de se rappeler les noms des fils de Kjallakr tels qu'ils ont été énumérés au début du chapitre. Il est probable que Sturla a voulu résumer la **Kjalleklinga saga* que nous avons évoquée dans la note précédente. Haukr a essayé de mettre un peu d'ordre. Le fait est que la *Saga de Snorri le goði*, qui connaît aussi Kjallakr et les siens, nous dit que ce fut une famille fort agitée !

dans l'île. Une flèche avait atteint Eilifr à l'aine et il devint fou furieux. Björn panse-de-baleine tua Björn fils de Ljótólfr au cours d'un jeu. Ljótólfr et les siens payèrent Oddmarr pour qu'il mette Björn /Panse-de-baleine/ à leur portée. Kjallakr le jeune[348] courut après lui. Il ne fut pas attaqué avant qu'on ne se fût emparé du garçon[349]. Ils tuèrent Kjallakr à Kjallakshóll. Après cela, les fils de Kjallakr attaquèrent Ljótólfr et þorsteinn dans un souterrain, à Fellskógar, Eilifr découvrit l'une des ouvertures /de ce souterrain/ il s'avança derrière eux et les tua tous les deux. Hrafsi, lors d'un banquet à Orrastaðir, entra dans la salle, habillé en femme. Kjallakr était assis sur l'estrade, tenant son bouclier. Hrafsi asséna à Ásbjörn un coup mortel puis sortit à travers le mur. þórðr fils de Vífill dit à Hrafsi que son bœuf s'était embourbé.Il lui porta son bouclier. Hrafsi le jeta par-dessus un rocher quand il vit les fils de Kjallakr. Ils ne purent le circonvenir avant d'avoir jeté sur lui des bûches de bois. Eilifr se tenait à l'écart tandis qu'ils attaquaient Hrafsi.

H 85 : *Hrafsi entra à Orrastaðir alors que Kjallakr était assis près du feu, lors d'une invitation. Hrafsi était en habits de femme.Il assena un coup à Kjallakr mais celui-ci se protégea de son bouclier qu'il mit au-dessus de sa tête, son avant-bras se déboita mais il ne fut pas blessé. Hrafsi passa par les portes qui étaient dans le mur, il tua Ásbjörn et s'enfuit ensuite. Les fils de Kjallakr payèrent þórðr fils de Vífill pour qu'il mît Hrafsi à leur portée. Vífill dit à Hrafsi que son bœuf était embourbé. þórðr portait son bouclier et quand il vit les fils de Kjallakr, il le leur jeta. Hrafsi empoigna þórðr et le jeta en bas de la falaise et ce fut sa mort.*

S 112 (H 86) : *(De Geirmundr peau d'enfer)* [350]

Hjörleifr, roi du Hörðaland[351], épousa Æsa la blonde. Leur fils fut Óttryggr, père d'Óblauðr, père de Högni le blanc, père

[348] Celui qui est fils adoptif de þórunn.

[349] H 86 : « Il avait alors sept hivers » – nettement moins obscur ou elliptique !

[350] Ce chapitre expose des faits que corroborent diverses autres sources, notamment le *þáttr de Geirmundr à la peau d'enfer*, dans la compilation intitulée *Sturlunga Saga*. Selon Jón Jóhannesson (*Gerðir Landnámabókar*, pp. 165-170), ce þáttr ainsi que le présent chapitre auraient la même source, le Styrmisbók du *Landnámabók*. L'auteur de ce *þáttr* pourrait être le compilateur de la *Sturlunga*, þórðr Narfason, voir R. Boyer : *La vie religieuse en Islande*, introduction. En outre, les personnages présentés ici sont aussi ceux qui figurent dans la *Hálfs saga ok Hálfsrekkar*, une saga légendaire dont Sturla a connu une version plus ancienne que celle dont nous disposons aujourd'hui.

[351] Qui fut surnommé l'amoureux, ajoute H.

d'Ùlfr le bigleux[352]. Il y eut un autre fils de Hjörleifr: Hålfr, qui dirigea les Hålfsrekkar. Sa mère était Hildr la mince, fille de Högni de Njarðey[353]. Le roi Hålfr était le père du roi Hjörr qui vengea son père avec Sölvi fils de Högni[354]. Hjörr guerroya en Bjarmaland. Là, il fit prisonnière Ljùfvina, fille du roi des Bjarmiens[355]. Elle resta en Rògaland lorsque le roi Hjörr s'en fut en expédition guerrière. Alors, elle mit au monde deux fils, l'un s'appela Geirmundr et l'autre, Hàmundr. Ils étaient très bruns. Sa serve mit également au monde un fils : il s'appela Leifr, fils de l'esclave Loðhöttr. Leifr était blond, aussi la reine échangea-t-elle ses garçons contre celui de la serve et s'attribua Leifr. Mais lorsque le roi rentra, Leifr lui déplut et il déclara que ce serait un avorton.

Lorsque le roi repartit en expédition viking, la reine invita le scalde Bragi et lui demanda d'examiner les garçons. Ils avaient trois hivers alors. Elle enferma les garçons dans une pièce, avec Bragi, et se cacha sous l'estrade[356]. Bragi déclama ceci :

Deux sont ici dedans,
A tous deux je me fie,
Hàmundr et Geirmundr,
Nés de Hjörr,
Mais Leifr, le troisième,
Le fils de Loðhöttr,
Si tu l'élèves, femme,
il sera pire l'an prochain.

[352] Dont il est question aussi dans *Hålfs saga*, chap. 8, *La Saga des Frères jurés* (chap.2) et la *Saga de Njåll* (chap 100).

[353] « Ile de Njörðr » qui est Nærøy dans le Namdalen, en Norvège.

[354] Egalement évoqué par *Hålfs saga*, chap 16 où, toutefois, Hjörr n'intervient pas personnellement.

[355] Sur le Bjarmaland, pays réel (celui des Perm', au nord de la Russie, au bord de la mer Blanche) qui a fait l'objet de force textes légendaires norois, voir R. Boyer : « Le Bjarmaland d'après les sources scandinaves anciennes » dans *Peuples et pays mythiques*, textes réunis par F. Jouan et B. Deforge. Paris, Les Belles-Lettres, 1988, pp. 225-236. Ljùfvina ne peut guère venir de Bjarmie : c'est un nom tout à fait anglais, Leofwine. *Hålfs saga*, toutefois, l'appelle Hagnỳ, qui conviendrait mieux !

[356] Bragi Boddason (IX^{e} siècle), que nous avons déjà rencontré, est le premier attesté, et l'un des plus célèbres, des scaldes norvégiens. Voir note 188 supra. Il se pourrait qu'il ait été divinisé puisque le dieu de la poésie, selon Snorri Sturluson dans son *Edda en prose*, s'appelle Bragi. Il est vrai que le substantif commun *bragi* (même racine que le sanskrit *brah-* dans brahmane) signifie parangon et que Bragi est aussi l'un des multiples noms d'Òðinn, dieu de la poésie. Ce petit épisode est bien mieux rapporté dans *Hålfs saga* ou dans le *þáttr de Geirmundr*, où il est dit que la reine était allongée sur l'estrade après s'être déguisée, situation nettement préférable à ce que dit notre texte.

Il frappa de sa baguette l'estrade où se trouvait la reine. Lorsque le roi revint, la reine lui dit cela et lui montra les garçons. Il déclara n'avoir jamais vu une pareille peau d'enfer[357]. Aussi est-ce ainsi que les deux frères furent surnommés ensuite.

Geirmundr peau d'enfer fut roi de guerre. Il guerroya en expéditions vikings à l'ouest et posséda un royaume en Rogaland[358]. Mais alors qu'il revenait après avoir été parti longtemps, le roi Haraldr avait livré bataille dans le Hafrsfjörðr contre Eirikr roi du Hörðaland, le roi Sùlki du Rogaland et Kjötvi le riche, et remporté la victoire. Il s'était soumis tout le Rogaland et avait dépossédé maints hommes de leur alleu[359]. Geirmundr ne vit pas d'autre parti à prendre, alors, que de s'en aller car il n'obtiendrait là aucun honneur. Il prit le parti de se mettre en quête de l'Islande. Entreprirent ce voyage avc lui Ùlfr le bigleux, son parent, Steinòlfr le bas, fils du hersir Hrólfr des Agðir et d'Öndòtt, sœur d'Ölvir l'ami des enfants.

S 113 (H 86) : *(Etablissement de Geirmundr)*

Geirmundr et ses compagnons naviguèrent de conserve, chacun gouvernant son propre bateau. Ils atterrirent dans le Breiðafjörðr et mouillèrent près d'Elliðaey. Ils apprirent alors que le fjord était habité sur sa rive sud mais guère ou même pas du tout du côté ouest. Geirmundr mit le cap sur les Meðalfellsströnd, vers l'intérieur, et prit de la terre depuis la Fåbeinså jusqu'aux Klofasteinar. Il mouilla dans Geirmundarvågr et passa le premier hiver à Bùðardalr. Steinòlfr prit de la terre à l'est des Klofasteinar et Ùlfr, du côté ouest du fjord comme on le dira par la suite. Geirmundr trouva qu'il avait pris trop peu de terre,

[357] J'ai traduit par peau d' «enfer» en raison de l'évolution du terme *hel* que porte le texte et qui renvoie à la déesse de l'Autre Monde, Hel, dont, nous dit Snorri, la peau est minoire, mi couleur chair.

[358] Notre texte est le seul à faire de Geirmundr un roi. Le þàttr note seulement que les deux frères furent « de tous les rois de mer, les plus grands hommes de guerre ». Roi de guerre, *sækonungr*, semble s'être appliqué à un chef viking, un chef de bande de marins-commerçants-pillards, il ne convoie pas les idées que nous attachons au mot « roi ».

[359] Je rends par « alleu » le mot typique *òðal*, qui s'applique aux biens patrimoniaux insécables. Que la conduite du roi Haraldr à la belle chevelure ait été la raison de l'exil vers l'Islande de force notables norvégiens, c'est là un cliché qu'affectionnent les auteurs de sagas. Voyez le *þáttr de Geirmundr*: « Certains disent que Geirmundr est parti pour l'Islande en raison de la tyrannie du roi Haraldr ». Il n'est pas sûr, toutefois, que ç'ait été le véritable prétexte de cette aventure.

lui qui avait une demeure magnifique et quantité de gens : il avait quatre-vingts affranchis. Il habita Geirmundarstaðir en bas du Skarð.

S 114 (H 86) : *(De þrándr jambes grêles)*

Il y avait un homme qui s'appelait þrándr jambes grêles. Il s'en alla en Islande avec Geirmundr peau d'enfer. Il était originaire des Agðir. Il colonisa les îles à l'ouest du Bjarneyjaflói et habita à Flatey. Il épousa une fille de Gils nez de skeið[360]. Leur fils fut Hergils cul-à-bouton qui habita à Hergilsey. Etait fille de Hegils þorkatla qu'épousa Mâr de Reykjahólar. Hergils épousa þórarna, fille de Ketill large-semelle. Leur fils fut Ingjaldr qui habita à Hergilsey et assista Gísli Súrsson[361]. A cause de cela, Börkr le gros dépossséda Ingjaldr des îles mais ce dernier acheta Hlið dans le þorskafjörðr. Son fils fut þórarinn qui épousa þorgerðr, fille de Glúmr fils de Geiri. Leur fils fut Helgu-Steinn. þórarinn était à Svínadalr avec Kjartan lorsque ce dernier périt[362].

Quand Oddr le fastueux et þórir, son fils, arrivèrent en Islande, þrándr jambes grêles habitait en Flatey. Ils prirent de la terre dans le þorskafjörðr (Fjord-aux-morues). Oddr habita à Skógar mais þórir s'en fut à l'étranger et fut en expéditions guerrières. Il trouva un grand trésor en Finnmörk[363]. Etaient avec lui les fils de Hallr de Hofstaðir. Quand ils arrivèrent en Islande, Hallr réclama l'or et il en résulta grands litiges. De là provient la *þorskfirðinga saga* (Saga des gens du fjord-aux-morues). þórir à l'or habita à þórisstaðir. Il épousa Ingibjörg, fille de Gils nez de skeið, et leur fils fut Guðmundr. þórir fut un homme très remarquable.

[360] Le *skeið* est le bateau vikking courant. L'image est plaisante si on se souvient de la forme qu'avait la proue.J'ai tout de même déjà pris mes distances vis-à-vis de ce type de surnom, voir note 286 supra.

[361] Qui est le héros de l'une des plus belles sagas islandaises, *La Saga de Gísli fils de Súrr*. Gísli est célèbre pour être demeuré longtemps en proscription. Son histoire a fait l'objet de l'un des films islandais les plus réussis, *Útlaginn, Le Hors-la-loi*.

[362] En fait, les événements rapportés ici ne coïncident pas tellement avec *la Saga de Gísli fils de Súrr*, mais plutôt avec celle de þórir à l'or (encore appelée *Saga des Gens du þorskafjörðr*). þórarinn est effectivement mentionné dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon* lors du meurtre de Kjartan.

[363] Désigne la Laponie, non le pays des Finnois.

S 115[364] : *(De Geirmundr peau d'enfer, le magnifique)*

Geirmundr s'en alla à l'ouest dans les Strandir et y prit de la terre depuis le Rytagnúpr à l'ouest jusqu'à Horn, et de là vers l'est jusqu'au Straumnes. Il établit là quatre demeures, l'une à Aðalvik, ce fut son intendant qui la géra, la seconde à Kjaransvik, son esclave Kjaran[365] la géra, la troisième dans les communaux[366] de l'ouest, la géra son esclave Björn qui fut condamné, après la mort de Geirmundr, pour vol de moutons, c'est avec l'argent de son amende que l'on paya les communaux; la quatrième fut à Barðsvik, ce fut son esclave Atli qui la géra et il avait quatorze esclaves sous ses ordres. Quand Geirmundr se rendait de l'une à l'autre de ses demeures, il était toujours accompagné de quatre-vingts personnes. Il avait quantité d'argent en biens meubles et il avait aussi du bétail sur pied. On dit que ses porcs paissaient dans le Svinanes, ses moutons à Hjarðarnes et il avait un buron à bétail dans le Bitra. On dit qu'il avait une demeure dans le Steingrimsfjörðr, à Geirmundarstaðir dans le Selårdalr.

Les sages disent qu'il a été le plus noble de tous les colonisateurs d'Islande. Il eut peu de démêlés avec les gens ici. Il était arrivé en Islande assez âgé. Lui et Kjallakr eurent un litige pour la terre qui était entre les Klofningar et la Fabeinså, et ils se battirent dans le champ de blé au nord des Klofningar. Ils voulaient y semer l'un et l'autre. Geirmundr l'emporta. Björn le Norvégien et Vestarr d'Eyrr les réconcilièrent. Alors qu'il se rendait à la réunion (de conciliations), Vestarr atterrit dans le Vestarnes[367]. Geirmundr cacha beaucoup de son argent dans l'Andarkelda (Bourbier-du-Canard) au pied du Skarð. Il avait épousé Herriðr fille de Gautr, fille de Gautrekr. Leur fille fut Ýrr.

[364] Fait immédiatement suite à S 113. Ce chapitre n'est pas à sa place ici si l'on tient compte du principe de présentation adopté par les rédacteurs du *Landnámabók* : présenter les colonisations l'une après l'autre en progressant dans le sens des aiguilles d'une montre, car l'action, ici, se passe dans l'est-nord-est de l'île alors que nous étions plein ouest ! Sans doute Sturla n'a-t-il pas voulu morceler le récit concernant Geirmundr.

[365] Est un nom celtique : Ciaran.

[366] Les territoires communs, ou communaux, *almenning* (fém) ou *almenningr* (masc.) sont des pâturages qui n'appartenaient à personne en particulier. Sur leur mode d'institution, ce chapitre fournit un renseignement intéressant. Un condamné (*sekr maðr*) était tenu de verser une amende (*sektarfé*) dont une partie (la moitié en général) revenait à la communauté qui s'en servait pour financer, comme c'est le cas précisément ici, des opérations d'intérêt général.

[367] Doit renvoyer à un événement mémorable, dont nous ne savons plus rien.

Ensuite, il épousa þorkatla fille d'Ǫfeigr fils de þórólfr. Leurs enfants furent Geirriðr et ... ...[368] Geirmundr mourut à Geirmundarstaðir, il est inhumé dans un bateau, dans la forêt, au nord de la ferme.

S 116 (H 88) : *(De Steinólfr le bas)*

Steinólfr le bas, fils de Hrólfr, hersir des Agðir, prit de la terre depuis les Klofasteinar jusqu'à Grjótvallarmúli et habita à Steinólfshjalli dans le Fagradalr. Il s'engagea dans la montagne[369] et vit de l'autre côté une grande vallée avec des arbres partout. Il vit une clairière dans cette vallée : c'est là qu'il fit faire une ferme qu'il appela Saurbœr (Ferme-de-la-boue) parce que le sol y était très marécageux, et il donna le même nom à toute la vallée. L'endroit où la ferme fut faite s'appelle maintenant Torfnes. Steinólfr épousa Eirný fille de þiðrandi. þorsteinn le paysan fut leur fils et Arndís la riche, leur fille, mère de þórðr, père de þorgerðr qu'épousa Oddi. Leur fils fut Hrafn Hlymreksfari[370] qui épousa Vigdís fille de þórarinn sale-front. Leur fils fut Snörtr, père de Jódís qu'épousa Eyjólfr fils de Hallbjörn, leur fille, Halla, qu'épousa Atli fils de Tanni dont la fille fut Yngvildr qu'épousa Snorri fils de Húnbogi[371].

Trois porcs de Steinólfr disparurent. On les découvrit deux hivers plus tard dans le Svínadalr, ils étaient alors trente. Steinólfr colonisa aussi le Steinólfsdalr dans le Króksfjörðr.

S 117 (H 89) : *(De Sléttu-Björn)*

Il y avait un homme qui s'appelait Sléttu-Björn[372]. Il épousa þuríðr fille de Steinólfr le bas. Il colonisa, sur le conseil de Steinólfr, la vallée occidentale du Saurbœr. Il habita à Sléttu-Bjarnarstaðir en remontant de þverfell. Son fils fut þjóðrekr qui épousa Arngerðr fille de þorbjörn fils de Björn au bouclier. Leurs fils furent Sturla le meurtrier qui érigea la ferme de Stað-

[368] Lacune dans le manuscrit.
[369] Tant le mot *múli* que le mot *hjalli* renvoient à des détails de relief montagneux.
[370] On parlera de lui dans S 122.
[371] Snorri fils de Húnbogi fut *lögsögumaðr* de 1166 à 1170.
[372] Son surnom n'est pas sûr du tout. S'il faut tenir pour *sléttu-* il signifierait : de la plaine. Mais la plupart des manuscrits ont *sleitu-* qui renverrait à une idée de tricherie.

arhòll, Knöttr père d'Àsgeirr[373], þorbjörn et þjóðrekr d'après qui est appelé la colline de la lande de Kollafjörðr. þjóðrekr, fils de Sléttu-Björn, se trouva trop à l'étroit dans le Saurbœr. Aussi se transporta-t-il dans l'Ísafjörðr. C'est là que se produisit la Saga de þorbjörn et de Hávarðr le boiteux[374].

S 118 (H 90) : *(D' Òláfr sac-de-peau)* [375]

Òláfr sac-de-peau, qu'Ormr le mince chassa d'Oláfsvik, colonisa le Belgsdalr et habita à Belgsstaðir avant que þjóðrekr et ses gens l'expulsent[376]. Ensuite, il colonisa depuis l'est à partir de Grjòtvallarmùli et habita à Òláfsdalr. Son fils fut þorvaldr, celui qui transféra à Ögmundr fils de Völu-Steinn un procès pour vol de moutons contre þórarinn le hurlant. A cause de cela, þórarinn tua Ögmundr au þing du þorskafjörðr.

S 119 (H 91) : *(De Gils nez de skeið)*

Gils nez de skeið colonisa le Gilsfjörðr entre l'Òláfsdalr et le Kròksfjarðarmùli[377]. Il habita à Kleifar. Son fils fut Heðinn, père de Halldòrr goði du Garpsdalr, père de þorvaldr du Garpsdalr qui épousa Guðrún fille d'Òsvifr[378].

S 120 (H 92) : *(De þórarinn le Croc)*

þórarinn le croc colonisa le Kròksfjörðr, depuis le Kròksfjarðarnes jusqu'au Hafrafell (Mont-des-Boucs). Il se querella pour le Seinòlfsdalr avec Steinòlfr le bas et se mit à sa poursuite à la rame avec neuf hommes[379] alors qu'il rentrait de son buron avec six hommes. Ils se battirent près de l'embouchure de la Fagradalsà, sur le banc de sable. Des gens arrivèrent des maisons pour aider Steinòlfr. þórarinn le croc mourut là ainsi que trois

[373] Ce dernier est mentionné dans de nombreuses sagas. Il est l'ancêtre de la prestigieuse famille des Vatnsfirðingar qui jouera un rôle majeur à l'âge des Sturlungar (XII[e]-XIII[e] siècle).

[374] Plus communément appelée *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr.*

[375] Revoir S 78 et 79 ainsi que S 117.

[376] Pour þjóðrekr, on ne sait pas pourquoi, mais *Gull-þóris saga* relate la même chose, sans explication non plus.

[377] Il entre une idée de montagne en forme de promontoire dans *múli.*

[378] La grande héroïne, déjà vue ici, de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon.*

[379] Dix dit la *Saga de þórir à l'or,* chap. 15.

de ses hommes, mais il en périt sept de Steinòlfr. Leurs tumulus sont là.

S 121 (H 93) : *(De Ketill large-semelle)*

Ketill large-semelle, fils de þorbjörn tálkni[380], colonisa le Berufjörðr. Sa fille fut þórarna qu'épousa Hergils cul-à-bouton fils de þrándr jambe-mince. Leur fils s'appela Ingjaldr. Il fut père de þórarinn qui épousa þorgerðr, fille de Glùmr, fils de Geiri. Leur fils fut Helgu-Steinarr. þrándr jambe-mince épousa une fille de Gils nez de skeið. Leur fille fut þórarna qu'épousa Hrólfr fils de Helgi le maigre. þorbjörg poitrine de knörr était une autre fille de Gils nez-de-skeið. Son fils qui habita à Króksfjörðr s'appelait Herfiðr.

S 122 (H 94) : *(D'Ùlfr le bigleux et du Pays des Hommes Blancs)*

Ùlfr le bigleux fils de Högni le blanc[381], colonisa tout le Reykjanes entre le þorskafjörðr et le Hafrafell. Il épousa Björg, fille d'Eyvindr le Norvégien et sœur de Helgi le maigre. Leur fils fut Atli le rouge qui épousa þorbjörg, sœur de Steinòlfr le bas. Leur fils fut Mâr de Hòlar. Il épousa þorkala fille de Hergils cul-à-bouton. Leur fils fut Ari qui fut dérouté en mer jusqu'au Hvìtramannaland (Pays-des-Hommes-Blancs[382]) : certains appel-

[380] Il entre une idée d'ouïes de poisson, ou d'os de baleine, dans ce surnom. Ketill est surnommé le large au ch. 4 de la *Saga* (légendaire) *de Grimr aux joues velues*.

[381] Ùlfr a déjà figuré dans S 112.

[382] On devine bien qu'il existe toute une littérature autour de cet énigmatique Pays des Hommes Blancs, d'ailleurs évoqué en termes assez semblables par la *Saga d'Eirìkr le rouge*, chap. 12, et par la *Saga de Snorri le goði* (ch. 64) à propos de Björn champion des gens du Breiðavik. Qu'il y ait là une idée bien médiévale d'un pays lointain et fabuleux, nous ne pouvons en douter. Toutes sorte de sources latines mentionnent une Albania qui est donc un pays des blancs. Hermann Pálsson note qu'il pourrait y avoir là un rapport avec le *Tir na BhFear BhFionn* (pays des hommes blancs) des légendes celtiques lorsque celle-ci parlent aussi de « la grande Irlande ». On sait encore que l'Ecosse était parfois appelée Alba Scotia, Ecosse la blanche. Mais on se gardera surtout d'oublier que l'Islande, comme tout le Moyen Age occidental, a pu avoir sa propre conception des « Isles Fortunées » si chères à l'imaginaire collectif de ces temps-là. Il est remarquable aussi que le þorkell fils de Gellir qui est invoqué comme témoin ici ait été l'oncle d'Ari þorgilsson le savant, lequel a certainement été la source de notre texte. Il y a d'ailleurs des rapports généalogiques entre Ari le savant et l'Ari fils de Mâr de ce texte-ci. On notera encore que le jarl þorfinnr des Orcades a bien existé et qu'il est mort en 1064. Il n'est pas absurde non plus d'imaginer qu'Ari fils de Mâr aurait été fait prisonnier quelque part en Ecosse. On se gardera, en tout état de cause, de prendre pour argent comptant ce chapitre.

lent ce pays Irlande la grande. Il se trouve dans la mer, à l'ouest, près de Vinland le bon[383]. On dit qu'il y a six jours et six nuits de navigation depuis l'Irlande, à l'ouest. Ari ne parvint pas à s'en aller de là et fut baptisé là. C'est Hrafn Hlymreksfari[384] qui a raconté le premier cette histoire, lui qui avait longtemps été à Hlymrek en Irlande. Þorkell fils de Gellir mentionnait certains Islandais qui avaient entendu le jarl Þorfinnr des Orcades dire qu'on avait reconnu Ari au Hvítramannaland et qu'il n'avait pas pu en partir, mais qu'il y était bien estimé. Ari épousa Þorgerðr fille d'Álfr des Dalir. Leurs fils furent Þorgils, Guðleifr et Illugi. C'est la famille des gens du Reykjanes[385].

Il y avait un fils d'Úlfr le bigleux, appelé Jörundr. Il épousa Þorbjörg poitrine de knörr. Leur fille fut Þjóðhildr qu'épousa Eirikr le rouge. Leur fils fut Leifr le chanceux du Groenland. Il y avait un fils d'Atli le rouge appelé Jörundr. Il épousa Þórdís, fille de Þorgeirr la bouilloire. Leur fille fut Otkatla qu'épousa Þorgeirr fils de Kollr. Jörundr était également père de Snorri.

S 123 (H 95) : *(De Hallsteinn fils de Þórólfr et de l'arbre immense)*

Hallsteinn fils de Þórólfr barbu de Móstr colonisa le Þorskafjörðr et habita à Hallsteinsnes. Là, il fit des sacrifices pour que Þórr lui envoie des montants de haut-siège. Après cela, un arbre arriva sur son territoire, qui faisait soixante-trois aunes de long et deux toises d'épaisseur[386]. On s'en servit pour faire des montants de hauts-sièges et dans presque toutes les fermes par les fjords du lieu, les montants de hauts-sièges sont faits du bois de cet arbre. L'endroit où cet arbre échoua s'appelle maintenant Grenitrésnes. Hallsteinn avait guerroyé en Ecosse et il avait pris

[383] Pour quiconque se passionnerait, d'aventure, pour le problème que posent tous ces noms, on signalera que H a ici, non pas Vinland, mais Vindland, avec un d, donc, soit le Pays des Wendes qui sont des Slaves dont les démêlés avec les Danois sont bien connus.

[384] Surnom intéressant, qui signifie, comme la suite du texte le donne à entendre, qu'il avait l'habitude de faire le voyage de Limerick, une ville d'Irlande qu'ont fondée les vikings. Il est parfaitement clair que tout ce chapitre est littéralement imprégné d'influences celtiques.

[385] Qui est des plus célèbres puisque bon nombre de ses ressortissants figurent dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, dans la *Saga des Frères jurés*, la *Saga de Grettir*, la *Saga de la Christianisation* et la Saga de *Njáll*.

[386] Bien entendu, les notions d'aune et de toise sont relatives et nous ne savons pas au juste à quoi elles correspondent. Il est aussi question de cet arbre dans la version la plus récente de la *Saga de Gísli fils de Súrr* et dans celle de Þórir à l'or.

là les esclaves qu'il ramena en Islande. Il les envoya faire du sel dans les Svefney (Iles-du-Sommeil). /.../ [387]

Hallsteinn épousa Ósk, fille de þorsteinn le rouge. Leur fils fut þorsteinn surtr qui découvrit le sumarauki[388]. þorsteinn surtr épousa ...[389]. Leur fils fut þórarinn, et leurs filles, þórdís qu'épousa þorkell la frange et Ósk qu'épousa Steinn le grand navigateur. Leur fils s'appelait þorsteinn le blanc. Il y avait un fils illégitime[390] de þorsteinn surtr appelé Sámr. Il se querella sur l'héritage de þorsteinn avec La Frange parce que celui-ci tenait pour les enfants de þórarinn[391].

S 124 (H 96) : *(De þorbjörn loki* [392]*)*

Il y avait un homme appelé þorbjörn loki, fils de Böðmóðr du skut[393]. Il alla en Islande et colonisa le Djúpafjörðr et le Grónes jusqu'au Gufufjörðr. Son fils fut þorgils de þorgilsstaðir dans le Djúpafjörðr, père de Kollr qui épousa þuríðr fille de þórir, fils du jarl Hallarðr, fils de Rögnvaldr jarl du Mœrr[394].

[387] Le texte donne ici une phrase (qui devrait figurer à l'emplacement entre barres obliques) qui a découragé tous les commentateurs : *þar höfðu þeir Hallsteins þræla hag fram.* Les esclaves de Hallsteinn ont dû se rendre célèbres car il est question d'eux dans divers textes, dont *Eyrbyggja saga*, et il existe un conte populaire à leur sujet. Ce conte rapporte que Hallsteinn ayant donc envoyé ses esclaves faire du sel dans une île, les aurait trouvés endormis (d'où le nom de Svefney) et les aurait pendus pour les punir de leur paresse.

[388] Comprenons ceci, que je reprends littéralement à Hermann Pálsson : Autrefois, les Islandais comptaient 364 jours par an ou 52 semaines, si bien que l'année était trop courte d'un jour et un quart. L'année était divisée en deux saisons d'égale longueur – l'été et l'hiver. Le temps passant, les Islandais se rendirent compte que l'année était trop courte, le calendrier ne répondant plus à l'année solaire. Sur la suggestion de þorsteinn surtr, peu après le milieu du X[e] siècle, une semaine intercalaire fut ajoutée à la saison d'été tous les sept ans. C'est cela, le *sumarauki* (littéralement : augmentation de l'été).

[389] Lacune dans les manuscrits. þorsteinn surtr est un personnage très connu de toutes sortes de textes.

[390] *Óskilgetinn*, par oppositon à *skilgetinn*. Comme le concubinage faisait partie des mœurs, les enfants illégitimes étaient nombreux. Cela ne tirait pas à conséquence dans la mesure où ils n'avaient pas accès à l'héritage de leur père.

[391] *La Saga des Gens du Val-au-Saumon* (chap 10 et 18) mentionne aussi ces personnages.

[392] On ne s'interrogera pas ici sur le sens de ce curieux surnom qui peut renvoyer à toutes sortes d'idées, y compris au dieu énigmatique qui porte ce nom.

[393] Le fait que le surnom de þorbjörn, qui peut renvoyer à un coffre (de marin) et celui de Böðmóðr qui signifierait proue soient visiblement empruntés au langage nautique pourrait prouver que ces deux hommes étaient *félaga* (compagnons) sur un bateau.

[394] Une région de Norvège.

þorgils fut leur fils. Il épousa Otkatla, fille de Jörundr fils d'Atli le rouge. Leur fils fut Jörundr. Il épousa Hallveig fille d'Oddi fils d'Ýrr et de Ketill la vapeur. Il y eut un fils de Jörundr, Snorri. Il épousa Åsný, fille de Sturla le meurrtier. Leur fils fut Gils qui épousa þórdis fille de Guðlaugr, il y eut un fils de Gils, þórðr : il épousa Vigdis fille de Svertingr. Leur fils fut Sturla de Hvammr[395].

S 125 : *(De Ketill la vapeur et des mœurs des esclaves)*

Il y avait un homme appelé Ketill la vapeur, fils d'Ørlyggr, fils de Böðvarr, fils de Vigsterkr. Ørlyggr épousa Signý fille d'Óblauðr, sœur de Högni le blanc[396]. Ketill, leur fils, arriva en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation. Il avait été en expéditions vikings à l'ouest et en avait ramené des esclaves irlandais. L'un s'appelait þormóðr, l'autre, Flóki, le troisième, Kóri, le quatrième, Svartr et il y en avait deux qui s'appelaient Skorri. Ketill atterrit sur le Rosmhvalanes. Il passa le premier hiver à Gufuskálar et au printemps, il s'enfonça vers le cap et passa le second hiver à Gufunes. Aors, Skorri l'aîné et Flóki lui faussèrent compagnie avec deux femmes et beaucoup de bien. Ils se cachèrent à Skorraholt mais ils furent tués à Flókadalr et à Skorradalr.

Ketill ne trouva aucune résidence dans le Nes, il s'enfonça dans le Borgarfjörðr et passa le troisième hiver à Gufuskálar au bord de la Gufá. Tôt au printemps, il s'en fut vers l'ouest dans le Breiðafjörðr à la recherche de terres. Il resta à Geirmundarstaðir et demanda en mariage Ýrr, fille de Geirmundr, et l'obtint. Geirmundr lui indiqua alors de la terre à l'ouest du fjord.

Mais, tandis que Ketill était à l'ouest, ses esclaves s'enfuirent et arrivèrent de nuit à Lambastaðir. Habitaient là þórðr, fils de þorgeirr l'agneau et þórdis fille de Yngvarr, tante d'Egill fils de Grímr le chauve. Les esclaves mirent le feu aux maisons et brûlèrent dedans þórðr et toute sa maisonnée. Ils fracturèrent un magasin à provisions et prirent quantité de marchandises et de biens. Puis ils chassèrent des chevaux qu'ils chargèrent. Ils les dirigèrent vers Álptanes. Lambi le fort, fils de þórðr, arriva du þing ce matin-là, alors qu'ils étaient partis. Il se mit à leur poursuite et des gens des fermes voisines se joignirent à lui. Ce que

[395] Dont on rappellera qu'il fut le père de l'auteur du Sturlubók que nous traduisons.
[396] L'auteur s'inspire et du Styrmisbók et de la *Saga d'Egill*, chap. 77.

voyant, les esclaves s'enfuirent chacun de son côté. Ils s'emparèrent de Kǫri à Kǫranes mais quelques-uns /des esclaves/ s'enfuirent à la nage. De Svartr, ils s' emparèrent dans les Svartssker, Skorri en Skorrey au large des Mýrar et þormóðr sur le þormóðarssker. C'est à une lieue de la côte.

Quand Ketill la vapeur revint, il s'en alla vers l'ouest des Mýrar et passa le quatrième hiver dans le Snæfellsnes à Gufuskálar. Il colonisa ensuite le Gufufjörðr et le Skálanes jusqu'au Kollafjörðr. Ketill et Ýrr eurent deux fils. L'un fut þórhallr, père de Hallvör qu'épousa Börkr fils de þormóðr fils de þjóstarr, l'autre, Oddi qui épousa þorlaug fille de Hrólfr de Ballará et de þuríðr fille de Valþjófr fils d'Ørlyggr d'Esjuberg.

S 126 : *(De Kolli fils de Hróaldr)*

Kolli fils de Hróaldr colonisa le Kollafjörðr, le Kvígandanes et le Kvígandafjörðr. Il vendit à divers hommes les terres qu'il avait prises.

S 127 : *(De Knjúkr fils de þórólfr)*

Il y avait un fils de þórólfr le moineau, lequel était arrivé en Islande avec Ørlyggr. Knjúkr était surnommé Knjúkr-du-Cap. Il colonisa tout le cap depuis le Kvígandafjörðr jusqu'aux Barðaströnd et habita ...[397] Le second fils de Knjúkr était Einarr, père de Steinólfr, père de Salgerðr, mère de Bárðr le noir[398]. Il y avait une fille de Knjúkr appelée þóra qu'épousa þorvaldr fils de þórðr fils de Vikingr. Leur fils fut Knjúkr-des-marécages, père de þorgautr, père de Steinólfr, père de Halla, mère de Steinunn, mère de Hrafn d'Eyrr. Knjúkr épousa Eyja fille d'Ingjaldr fils de Helgi le maigre. Leur fils fut Eyjólfr, père de þorgrímr père de Katla. Cette Katla, l' avait d'abord épousée Glúmr, leur fille fut þorbjörg aux sourcils de charbon sur laquelle þormóðr composa[399]. Il y avait un fils de þorgrímr appelé Steingrímr, père d'Yngvildr qu'épousa Úlfheðinn de Víðimýrr.

[397] Lacune.

[398] Qui intervient fréquemment dans la *Sturlunga saga* et est le grand-père du très célèbre Hrafn fils de Sveinbjörn, d'Eyrr.

[399] þormóðr dit scalde de sourcils-de-charbon (*kolbrúnarskáld*) est l'un des grands poètes islandais de ce temps. C'est l'un des deux personnages principaux de la *Saga des Frères jurés*. Il est présent aussi, entre autre, dans la *Saga de saint Óláfr*.

S 128 : *(De Geirsteinn kjálki* [400]*)*

Geirsteinn kjálki colonisa le Kjálkafjörðr et le Hjarðarnes sur le conseil de Knjúkr. Son fils fut þorgils qui épousa þóra, fille de Vestarr d'Eyrr. Leur fils fut Steinn le Danois[401]. Il épousa Hallgerðr fille d'Örnólfr, fils d'Armóðr le rouge. Örnólfr épousa Vigdis fille de...[402] S'appelait Vigdis une fille de Steinn le Danois et de Hallgerðr qu'épousa Illugi fils de Steinbjörn. Leur fille fut þorúnn, mère de þorgeirr longue-tête.

S 129 : *(De Geirleifr)*

Geirleifr, fils d'Eirikr fils de Högni le blanc colonisa les Barðaströnd entre le Vatsfjörðr et les Berghliðir. Il fut le père d'Oddleifr et de Helgi le cormoran. Oddleifr fut le père de Gestr le sage, de þorsteinn et d'Æsa qu'épousa þorgils fils de Grimr de Grimsnes. Leurs fils furent Jörundr de Miðdengi et þórarinn de Búrfell. Gestr épousa ...[403] Leurs enfants furent þórðr et Halla qu'épousa Snorri fils d'Álfr des Dalir. Leur fils fut þorgils[404]. Il y avait une autre fille de Gestr, þórey, qu'épousa þorgils. Leur fils fut þórarinn, père de Jóðis, mère d'Illugi, père de Birna, mère d'Illugi, d'Arnórr et d'Eyvindr. Helgi le cormoran fut père de þorbjörg katla qu'épousa þorsteinn fils de Sölmundr. Leurs fils furent Refr de Brynjudalr et þórðr, père d'Illugi, père de Hróðný qu'épousa þorgrimr le flambeur. Il y avait une autre fille de Helgi le cormoran, qui s'appelait þórdis, qu'épousa þorsteinn fils d'Ásbjörn de Kirkjubær dans l'est. Leur fils fut Surtr, père de Sighvatr le récitateur-des-lois[405]. Geirleifr épousa Jóra fille de Helgi. Le troisième fils de Geirleifr s'appelait þorfinnr. Il épousa Guðrún fille d'Ásólfr. Leur fils s'appelait Ásmundr. Il épousa Hallkatla, fille de Björn fils de Már, fils d'Ásmundr. Leur fils s'appelait Hlenni. Il épousa Ægileif fille de

[400] Ce surnom peut renvoyer à « luge » ou à « maxillaire » !

[401] La notation est assez remarquable pour être soulignée ici. Il est pourtant évident que bon nombre de colonisateurs étaient ou bien Danois ou bien Suédois, la grande majorité venant, comme on le sait, de Norvège.

[402] Lacune.

[403] Lacune. Gestr le sage est mentionné dans une bonne demi-douzaine de sagas, en particulier dans celle de Njáll le brûlé.

[404] Il figure en effet dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, chap. 57, mais il est nommé d'après sa mère, þorgils fils de Halla !

[405] Qui le fut de 1076 à 1083.

þorsteinn fils de Krafla. Leur fils fut þorfiðr, père de þorgeirr longue-tête. þorsteinn fils d'Oddleifr fut père d'Ísgerðr qu'épousa Bölverkr, fils d'Eyjólfr le gris. Leur fils fut Gellir le récitateur-des-lois[406]. Il y avait encore une fille de þorsteinn, Vény, mère de þórðr au bec de corneille. De là descendent les Krakneflingar[407].

S 130 (H 102): *(D'Armóðr le rouge)*

Armóðr le rouge, fils de þorbjörn et frère juré[408] de Geirleifr colonisa le Rauðasandr. Ses fils furent Örnólfr et þorbjörn, père de Hrólfr de Rauðasandr.

S 131 (H 103) : *(De þórólfr le moineau)*

þórólfr le moineau arriva en Islande avec Ørlyggr et colonisa le Patreksfjörðr à l'ouest, et la baie à l'ouest de Barð hormis Kollsvík : Kollr, le frère juré d'Ørlyggr, habitait là. þórólfr colonisa aussi Keflavik au sud de Barð et habita à Hvallátr. Knjúkr-du-Cap, Ingólfr le fort et Geirþjófr étaient fils de þórólfr le moineau. þórarna, qu'épousa þorsteinn fils d'Oddleifr, était fille d'Ingólfr.

S 132 (H 104) : *(De þorbjörn tálkni)*

þorbjörn tálkni et þorbjörn skúma, fils de Böðvarr crâne-de-vessie, arrivèrent en Islande avec Ørlyggr. Ils colonisèrent la moitié du Patreksfjörðr et tout le Tálknafjörðr jusqu'à Kópanes.

S 133 (H 105) : *(De Ketill large-semelle)*

Ketill large-semelle[409], fils de þorbjörn tálkni, colonisa toutes les vallées de Kópanes au Dufansdalr. Il donna en mariage sa fille þórarna à Hergils cul-à-bouton. Puis il se transporta dans le

[406] Qui exerça ces fonctions de 1054 à 1062 et de nouveau de 1072 à 1075.
[407] C'est-à-dire, littéralement, les descendants de Bec-de-corneille. Tous les personnages mentionnés en cette fin de chapitre sont très connus de toutes sortes de sagas.
[408] C'est-à-dire qui s'est lié par un rite de caractère magique avec lui. La notion a certainement été courante, elle intervient encore fréquemment dans les sagas légendaires.
[409] Il s'agit ici de la première colonisation de ce Ketill. Voir S 133 plus loin pour la seconde.

sud dans le Breiðafjörðr et colonisa le Berufjörðr près de Reykjanes.

S 134 (H 106) : *(D'Örn)*

Il y avait un noble homme appelé Örn. Il était parent de Geirmundr à la peau d'enfer. Il s'en alla du Rogaland à cause de la tyrannie du roi Haraldr[410]. Il prit de la terre dans l'Arnarfjörðr, autant qu'il en voulut. Il passa l'hiver à Tjaldanes parce que là, le soleil ne s'en allait pas lors du solstice d'hiver[411].

S 135 : *(D'Ánn au manteau rouge)*

Ánn au manteau rouge, fils de Grimr aux joues velues du Hrafnista et de Helga, fille d'Ánn le tendeur d'arc[412] fut en désaccord avec le roi Haraldr à la belle chevelure et donc, il quitta le pays pour s'en aller en expéditions vikings à l'ouest. Il guerroya en Irlande et épousa là Grélöð, fille du jarl Bjartmarr. Ils s'en furent en Islande et arrivèrent dans l'Arnarfjörðr un hiver après Örn. Ánn passa le premier hiver à Dufansdalr. Là, Grélöð trouva que le sol exhalait une odeur mauvaise[413]. Örn apprit que Hámundr peau d'enfer, son parent, était dans le nord, dans l'Eyjafjörðr et il eut envie d'y aller. Aussi vendit-il à Ánn au manteau rouge toutes ses terres entre Langanes et Stapi. Ánn établit une demeure à Eyrr. Là, Grélöð trouva que l'herbe fleurait bon le miel. Dufann[414] était affranchi d'Ánn. Il resta habiter à Dufansdalr.

Etait fils d'Ánn Bjartmarr, père des deux Végestr et de Helgi, père de þuríðr arnkatla[415] qu'épousa Hergils. Leur fille fut þuríðr arnkatla qu'épousa Helgi fils d'Eyþjófr. þorhildr qu'épousa Vésteinn fils de Végeirr était fille de Bjartmarr. Leurs enfants furent Vésteinn et Auðr. Hjallkarr était affranchi d'Ánn.

[410] Nous avons déjà vu passer plusieurs fois ce motif, qui paraît conventionnel et même fabriqué.

[411] Le texte dit en fait : pendant le jour court.

[412] Grimr aux joues velues et Ánn le tendeur d'arc ont droit, chacun, à une saga dans la catégorie des sagas légendaires, *fornaldarsögur*. (voir là-dessus Régis Boyer : *Les sagas légendaires*. Paris. Les Belles Lettes. 1998) Le Hrafnista est une région de Norvège.

[413] La notation n'a rien de surprenant. Pays volcanique, l'Islande exhale, par endroits, une vilaine odeur de soufre.

[414] Est un nom irlandais : Dubhan.

[415] Arnkatla est, d'ordinaire, un prénom, non un surnom.

Son fils fut Björn, esclave[416] de Bjartmarr. Celui-ci donna sa liberté à Björn. Alors celui-ci fit fructifier son bien mais cela déplut fort à Végestr qui le transperça d'une lance, mais Björn le frappa à mort d'une houe[417].

S 136 : *(De Geirþjófr)*

Geirþjófr, fils de Valþjófr, prit de la terre dans l' Arnarfjörðr, le Forsfjörðr, le Reykjarfjörðr, le Trostanfjörðr et le Geirþjófsfjörðr et habita à Geirþjófsfjörðr. Il épousa Valgerðr, fille d'Úlfr le bigleux. Leur fils fut Högni. Il épousa Auðr, fille d'Óláfr jafnakollr et de þóra fille de Gunnsteinn. Atli fut leur fils. Il épousa þuríðr fille de þorleifr, fils d'Eyvindr le genou et de þuríðr truie-qui-grogne. þorleifr épousa Gróa fille de þórólfr brækir. Etait fils d'Atli Höskuldr, père d'Atli[418], père de Bárðr le noir[419].

S 137 (H 109) : *(D'Eiríkr)*

Il y avait un homme appelé Eiríkr, qui colonisa le Dýrafjörðr et le Sléttanes jusqu'a Stapi et Háls de l'extérieur dans le Dýrafjörðr. Il fut père de þorkell, père de þórðr, père de þorkell, père de Steinólfr, père de þórðr, père de þorleif, mère de þorgerðr, mère de þóra, mère de Guðmundr le porcelet[420]. þorleif fut mère de Lína, mère de Cecilía, mère de Bárðr et de þorgerðr qu'épousa Björn l'Anglais[421]. Leurs enfants furent l'abbé Arnis[422] et þóra qu'épousa Ámundi fils de þorgeirr.

[416] Ce passage suffit à illustrer l'imprécision des notions d'affranchi (*leysingi*) et d' «esclave » (*þræll*) dans cette société.

[417] Fait assez rare, cet événement ne figure qu'ici, il n'est pas répercuté dans une saga donnée.

[418] Cet Atli est bien connu : ce fut un « mire » (*læknir* , médecin si l'on veut) particulièrement réputé (il est nommé dans diverses sagas), tout comme son descendant Hrafn fils de Sveinbjörn.

[419] Cette famille est connue de la *Saga de Hrafn fils de Sveibjörn* (qui figure dans la *Sturlunga saga*).

[420] Celui-ci est un personnage très connu, notamment des sagas dites de contemporains (*Sturlunga saga* et *Sagas des Evêques*). Il se fit moine à la fin de sa vie (il est mort en 1210). Son père s'appelait Ámundi.

[421] De nouveau, une indication intéressante sur la possible provenance des Islandais. Les noms des filles, Lína et Cecilía, dénotent d'ailleurs de visibles influences chrétiennes.

[422] Sur le compte duquel, très curieusement, nous ne savons rien !

H 109 : *(Guðmundr le porcelet) qui épousa Sólveig, fille de Jón Loptsson*[423]. *Leurs enfants furent Magnús le goði et Þorlákr, père de l'évêque Árni*[424], *et Þóra, mère du jarl Gizurr*[425].

S 138 : *(De Vésteinn et de Þorbjörn Súrr)*

Vésteinn, fils de Végeirr, frère de Vébjörn[426] champion du Sogn, prit de la terre entre les Hálsar dans le Dýrafjörðr et habita à Haukadalr. Il épousa Þórhildr fille de Bjartmarr, leurs enfants furent Vésteinn et Auðr.

Þorbjörn súrr arriva en Islande alors que le pays était complètement colonisé. Vésteinn lui donna la moitié du Haukadalr. Ses fils furent Gísli, Þorkell et Ari et sa fille, Þórdís qu'épousa Þorgrímr : leur fils fut Snorri le goði. Ensuite, ce fut Börkr le gros qui épousa Þórdís, leur fille fut Þuríðr qu'épousa Þorbjörn le gros, puis, par la suite, Þóroddr le percepteur de tribut. Leur fils fut Kjartan de Fróðá[427].

S 139 : *(De Dýri)*

Il y avait un noble homme appelé Dýri. Il s'en fut du Sunnmœrr[428] en Islande sur le conseil du jarl Rögnvaldr et à cause de la tyrannie du roi Haraldr à la belle chevelure. Dýri colonisa le Dýrafjörðr et habita à Hálsar. Son fils fut Hrafn de Ketilseyrr, père de Þuríðr qu'épousa Vésteinn fils de Vésteinn. Leurs fils furent Bergr et Helgi.

[423] Qui fut certainement l'homme le plus important de l'Islande indépendante, c'est lui qui éleva Snorri Sturluson.

[424] Lequel a une saga dite d'évêque, à lui.

[425] Qui fut le premier « gouverneur » d'Islande après la perte de l'indépendance, et l'un des grands adversaires des Sturlungar.

[426] Sur Vébjörn, voir S 149 plus loin. Il est remarquable que les trois hommes nommés ici portent un prénom en Vé- qui désigne le lieu sacré, le sanctuaire.

[427] Les personnages qui interviennent ici figurent au premier plan dans des textes comme la *Saga de Gísli fils de Súrr* ou la *Saga de Snorri le goði* ou encore la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*. L'intéressant surnom de Þóroddr est peut-être un peu mieux expliqué dans *Eyrbyggja saga*, chap. 29. Il y est dit que c'était un grand voyageur et qu'il avait des bateaux qui faisaient des expéditions. «Þóroddr avait fait des voyages de commerce vers l'ouest, en Irlande, jusqu'à Dublin».

[428] Mœrr du sud, en Norvège.

S 140 : *(De þórðr fils de Vikingr)*

Il y avait un homme qui s'appelait þórðr, fils de Vikingr ou fils du roi Haraldr à la belle chevelure[429]. Il s'en alla en Islande et prit de la terre entre þúfa dans le Hjallanes et Jarðfallsgil (Le ravin du glissement de terrain). Il habita à Alviðra. þórðr épousa þjóðhildr, fille d'Eyvindr le Norvégien, sœur de Helgi le maigre. þorkell champion d'Alviðra et le riche fut leur fils. Il épousa ...[430]. Un de leurs fils s'appelait þórðr, un autre, Eyjólfr, père de Gísli qui épousa Hallgerðr fille de Vermundr le mince. Leur fils fut Brandr, père du prêtre Guðmundr de Hjarðarholt, et leur fille fut þóra qu'épousa Brandr fils de þórhaddr : leur fille fut Steinvör, mère de Rannveig, mère de Sæhildr qu'épousa Gizurr[431]. Un autre fils d'Eyjólfr s'appelait Helgi; ses enfants furent Óláfr et Guðleif qu'épousa Fjarska-Fiðr.

Un autre fils de þórðr fils de Vikingr s'appelait þorvaldr le blanc. Il épousa þóra fille de Knjúkr-du-Cap. Leur fils fut Knjúkr-du-marécage, père de þorgautr, père de Steinólfr qui épousa Herdís fille de Tindr. Leurs enfants furent þorkell des Mýrar et Halla qu'épousa þórðr fils d'Oddleifr[432]. Un autre fils de þorvaldr le blanc s'appelait þórðr le gaucher qui épousa Ásdís fille de þorgrímr fils de Harðrefr. La mère d'Ásdís était Rannveig, fille de Grjótgarðr jarl des Hlaðir. Ásdís était la mère d'Úlfr le connétable et la sœur de Ljótr le sage et de Halldís qu'épousa þorbjörn fils de þjóðrekr[433]. Fille de þórðr le gaucher et de sa femme fut Otkatla qu'épousa Sturla fils de þjóðrekr, leur fils fut þórðr qui épousa Hallbera fille de Snorri le goði, leur fille fut þuríðr qu'épousa Hafliði fils de Már[434]. þórðr fils de

[429] H 112 est plus précis : «dont la plupart disent qu'il était fils du roi Haraldr à la belle chevelure». On remarquera que Vikingr peut fort bien être un prénom masculin.

[430] Lacune dans le manuscrit. þorkell figure dans la *Saga de Gísli fils de Súrr*. Sa femme n'y est pas nommée davantage.

[431] Selon toute vraisemblance, encore que la chose ne soit pas assurée, ce Gizurr (qui est donné pour fils de Hallr dans H 238) serait le *lögsögumaðr* mentionné par d'autres sources et qui fut en fonctions entre 1181 et 1202.

[432] Revoir S 127.

[433] Les Hlaðir sont une région de Norvège, le jarl Grjótgarðr est connu d'autres sources, de même que Úlfr le connétable. Les personnages mentionnés ici figurent pour une bonne part dans la *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr*, dans une version ancienne qu'a dû connaître Sturla.

[434] Cette fois, c'est la *Sturlunga saga* qui connaît bon nombre de ces personnages, notamment Hafliði fils de Már qui est le héros de la *Saga de þorgils et de Hafliði*. Pour Sturla (Víga-Sturla : Sturla le meurtrier) fils de þjóðrekr, voir S 117.

Sturla avait un fils appelé Snorri qui épousa Oddbjörg, fille de Grimr fils de Loðmundr. Leurs enfants furent Grimr l'amorce[435] et Hallbera qu'épousa Mág-Snorri[436]. Les filles de Sturla étaient six. L'une était Ásný qu'épousa Snorri fils de Jörundr, leur fille fut þórdís, mère de Höskuldr le mire[437]. Le fils de Snorri et d'Ásný était Gils, père de þórðr, père de Sturla de Hvammr[438].

S 141 : *(D'Ingjaldr)*

Ingjaldr fils de Brúni colonisa l'Ingjaldssandr entre le Hjallanes et l'Ofœra[439]. Ce fut le père de Harðrefr, père de þorgrimr, père de Ljótr le sage et des autres, comme il a été écrit précédemment.

S 142 : *(De Ljótr le sage et de Gestr le voyant)*[440]

Ljótr le sage, fils de þorgrimr fils de Harðrefr, habita à Ingjaldssandr, sa mère était Rannveig, fille du jarl Grjótgarðr. Etait fils de Ljótr þorgrimr le chien. þorbjörn fils de þjóðrekr épousa Halldís, sœur de Ljótr, mais Ásdís, une autre sœur de Ljótr, fut enlevée par Óspakr fils d'Ósvífr. Pour cette offense, Ljótr intenta un procès en proscription contre Óspakr[441]. Le fils d'Óspakr et d'Ásdís s'appela Úlfr : Ljótr l'éleva. Grimr la courtepointe habitait à Brekka.Ses fils furent Sigurðr et þorkell, de petits hommes chétifs, et mesquins. Il y avait un fils adoptif de Ljótr appelé þórarinn[442]. Ljótr acheta de la viande à Grimr pour la valeur de vingt cents et donna en paiement le ruisseau qui

[435] On peut comprendre amorce, en effet, le terme de pêche, ou, par raccourci de *flugumaðr*, le tueur à gages, personnage qui se rencontre souvent dans les sagas.

[436] Je comprends Mág- dans Mág-Snorri comme «parent par alliance».

[437] Je rends par mire, pour rester fidèle au Moyen Age, le mot *læknir* qui s'applique à un médecin, un rebouteux, un chirurgien, etc. bref, un «mire». H 112 fait de lui le père de Margrét mère de l'abbé þorfinnr : cet abbé þorfinnr fut en effet abbé du couvent de Helgafell entre 1188 et 1216.

[438] Le grand-père paternel de l'auteur du Sturlubók, qui ne manque jamais de l'évoquer.

[439] En tant que substantif commun, *ófœra* signifie lieu impassable, désert.

[440] Ce chapitre, qui n'a pas de correspondant dans H, doit être extrait d'une version ancienne, aujourd'hui disparue, de la *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr* qui est le Hávarðr le boiteux évoqué ici en dernière ligne. Il paraît clair, en tout cas, que Sturla résume rapidement un texte long, ce qui explique l'allure décousue de plus d'un paragraphe.

[441] Le cas – rapt de femme – n'était pas tellement rare puisqu'il était prévu par la loi. Cet Óspakr est le frère de Guðrún, héroïne de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*.

coulait entre leurs terres[443]. Celui-ci s'appelait Ǫsǫmi[444]. Grimr s'en servit pour irriguer ses terres et creusa un fossé dans les terres de Ljǫtr. Celui-ci l'en accusa et ils furent en froid. Ljǫtr hébergea un Norvégien qui avait atterri à Vaðill : celui-ci s'éprit d'Åsdis.

Gestr fils d'Oddleifr[445] se rendit à un banquet d'automne chez Ljǫtr. Vint là Egill fils de Völu-Steinn qui demanda à Gestr de le conseiller pour þorter remède à l'immense chagrin qu'éprouvait son père à cause de la mort de son fils Ögmundr. Gestr composa le début de la *dråpa* d'Ögmundr[446]. Ljǫtr demanda à Gestr quelle sorte d'homme pouvait bien être þorgrimr le chien. Gestr déclara que þǫrarinn, fils adoptif de Ljǫtr, serait le plus renommé des deux et demanda à þǫrarinn de veiller que le cheveu qu'il avait sur la langue ne s'entortille pas autour de sa tête[447]. Ljǫtr prit cela pour un affront et il demanda le lendemain matin quel serait l'avenir de þorgrimr. Gestr déclara qu'Ǫlfr, neveu de Ljǫtr, serait le plus célèbre des deux[448]. Alors, Ljǫtr se fâcha; pourtant, il raccompagna Gestr en chemin[449] et demanda : «Qu'est-ce qui provoquera ma mort ?»

[442] Selon la coutume du *fóstr* qui consistait à faire élever ses enfants par autrui : c'était un honneur tant pour les parents naturels que pour les parent adoptifs, en même temps, cela contribuait à élargir l'aire du clan.

[443] Parfait exemple du type de transactions qui étaient monnaie courante à l'époque. Pour le cent (*hundrað*), il peut s'agir de l'équivalent de 120 aunes de *vaðmál*, ce tissu de laine de mouton que l'on fabriquait à la maison sur le célèbre métier à tisser vertical, et qui servait de monnaie d'échange.

[444] Le nom est bizarre et pourrait signifier déshonneur, honte.

[445] Personnage bien connu, renommé pour sa sagesse et son don de prophétie, qui intervient dans mainte saga.

[446] Nous nous rappelons qu'une *dråpa* est un type de poème scaldique de caractère élogieux. Le meurtre d'Ögmundr fils de Völu-Steinn est mentionné dans S 118. Il faut comprendre que le fait qu'une strophe poétique ait été composée sur cet événement devrait consoler un peu le père affligé. Cela en dit long sur la valeur attribuée à la poésie. Le grand scalde Egill fils de Grimr le chauve, dans sa saga, agit de même, avec le *Sonatorrek*, pour essayer de dominer le chagrin que lui vaut la perte de ses deux fils.

[447] On appréciera le pittoresque de l'expression, dont le sens est clair : être responsable de sa propre mort. On aura relevé en outre la façon détournée, caractéristique de l'islandais, dont s'y prend Gestr pour insinuer que þorgrimr n'aura rien d'exceptionnel. Quant à l'éloge qui est fait de þǫrarinn, il incite à penser que ce personnage pourrait être le célèbre scalde þǫrarinn loftunga (à la langue louangeuse) dont la poésie fut cause qu'il courut de grands périls (voyez Íslenzk Fornrit VI, pp. LXVIII-LXXXIX et *Óláfs saga hins helga* (dans la *Heimskringla*), chap. 172. Il reste deux demi-strophes attribuées à Völu-Steinn dans *l'Edda de Snorri*, elles pourraient venir de *l'Ögmundardråpa*.

[448] De fait : c'est le Ǫlfr le connétable (du roi Haraldr l'Impitoyable, voyez *Haralds saga harðråða* ch. 37) qu'évoquent quantité de sources, voir ici même les chapitres précédents.

Gestr déclara ne pas voir son destin mais le pria de se montrer aimable avec ses voisins. Ljótr demanda : «Est-ce que ce sont ces poux de terre[450], les fils de Grimr la courtepointe, qui seront cause de ma mort ?» «Pou affamé mord méchamment», dit Gestr. «Où cela arrivera-t-il ?» dit Ljótr. «Près d'ici», dit Gestr.

Un Norvégien mena à cheval Gestr en haut de la lande : il soutint Gestr au moment où son cheval bronchait. Alors, Gestr dit : « La chance t'a visité, et bientôt, cela recommencera. Mais prends garde que cela ne te soit pas à malchance.» Le Norvégien trouva un trésor enfoui dans le sol alors qu'il revenait à la maison[451]. Il en préleva vingt pièces[452], pensant qu'il retrouverait l'emplacement plus tard. Mais lorsqu'il chercha, il ne trouva pas. Et Ljótr le prit en train de creuser et lui imposa de verser trois cents d'amende pour chaque pièce.

Cet automne-là fut tué þorbjörn fils de þjóðrekr[453]. Au printemps, Ljótr se trouvait sur une hauteur, en train de surveiller ses esclaves. Il était en manteau, le capuchon noué autour du cou, et il avait enfilé une seule manche[454]. Les fils de Courtepointe coururent sur la hauteur et le frappèrent tous les deux en même temps. Après cela, þorkell lui remonta le capuchon sur la tête. Ljótr leur dit de bien se conduire envers leurs voisins, et ils se précipitèrent de la hauteur sur le chemin où avait chevauché Gestr. C'est là que mourut Ljótr. Les fils de Grimr allèrent trouver Hávarðr le boiteux. Eyjólfr le gris les protégea tous ainsi que Steingrimr, son fils[455].

S 143 (H 115) : *(D'Önundr)*

Önundr, fils de Vikingr et frère de þórðr de l'Alviðra, colonisa tout l'Önundarfjörðr et habita à Eyrr.

[449] Ce qui était une marque notoire d'honneur.

[450] On ne sait ce que sont les poux de terre (*jarðlýsnar*) mais l'image est claire, si l'on n'oublie pas que Grimr et ses fils ont creusé la terre de Ljótr pour détourner le ruisseau.

[451] Un trésor : *gráfsilfr*, argent enterré, dit le texte. Les lois (*Grágás* I b 75 ou II 221-222) stipulaient que toute découverte de trésor, en terre ou non, devait être proclamée à l'alþing.

[452] *Penningar*, dit le texte, sg. *penningr*, voir anglais *penny*.

[453] Tué par Hávarðr le boiteux dont þorbjörn avait tué le fils, c'est le sujet de la *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr*.

[454] Cette bizarre façon de procéder se présente également dans la *Bandamanna saga*.

[455] Eyjólfr le gris, fils de þórðr le braillard, est présent dans diverses grandes sagas, mais il ne figure pas dans la version que nous avons conservée de la *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr*.

S 144 (H 114) : *(De Hallvarðr aux grandes manières)* [456]

Hallvarðr aux grandes manières prit part à la bataille du Hafrsfjörðr contre le roi Haraldr[457]. A cause de cette guerre, il s'en fut en Islande et colonisa le Sùgandafjörðr ainsi que Skålavik jusqu'à Stigi et habita là.

S 145 (H 116) : *(De þurîðr la magicienne)*

þurîðr l'emplisseuse de détroits et Völu-Steinn, son fils, s'en allèrent du Hålogaland en Islande et colonisèrent Bolungarvik. Ils habitèrent à Vatsnes. Elle était surnommée emplisseuse de détroits parce que, lors d'une disette dans le Hålogaland, elle s'était livrée à des opérations magiques de sorte qu'elle emplit chaque détroit de poisson[458]. Elle délimita également l'emplacement des bancs de poisson des Kvîar dans l'Îsafjarðardjùp et prit en retour une brebis sans cornes chez chaque *bòndi* de l'Îsafjörðr. Les fils de Völu-Steinn furent Ögmundr et Egill.

S 146 (H 117) : *(De Helgi fils de Hrôlfr)*

Il y avait un fils de Hrôlfr de Gnùpufell qui s'appelait Helgi. Il était né dans l'est et était des Oppland par sa mère[459]. Helgi se rendit en Islande pour rendre visite à ses parents. Il arriva dans l'Eyjafjörðr : tout y était colonisé alors. Après cela, il voulut aller à l'étranger et il fut refoulé par le vent dans le Sùgandafjörðr. Il passa l'hiver chez Hallvarðr mais au printemps, il s'en

[456] L'ordre dans H, inversé ici pour suivre S, doit être le résultat d'une distraction. Le surnom de Hallvarðr fait problème. Je suis les suggestions de Guðni Jònsson (Íslenzk Fornrit VII p. 13, note 2) qui remarque, toutefois, que *sùgandi* peut renvoyer à «renifleur» (qui aspire la morve qu'il a dans le nez). Jakob Benediktsson, éditeur du *Livre de colonisation*, propose cependant de voir dans ce surnom une reprise du nom du fjord (Sùgandi, donc, magnifique, de grande allure).

[457] C'est par cette grande et célèbre bataille (vers 900) que Haraldr à la belle chevelure soumit un certain nombre de roitelets norvégiens et entama l'unification de la Norvège sous sa couronne. Le site se situe à la hauteur de l'actuelle Stavanger.

[458] Sur ce bref chapitre, on a beaucoup écrit. þurîðr est longtemps restée, d'ailleurs, l'héroïne de récits populaires. L'opération magique à laquelle elle se livre ici est un *sejðr*, sorte de rite conjuratoire et divinatoire hautement élaboré (il nous est décrit en détail au chapitre 5 de la *Saga d'Eirîkr le rouge*). La meilleure étude de la question est due à Dag Strömbäck, *Sejd*, Uppsala, 1935.

[459] Hrôlfr était fils de Helgi le maigre selon S 233 qui, cependant, ne mentionne pas le Helgi du présent chapitre parmi les fils de Hrôlfr !

fut en quête d'une résidence. Il tomba sur un fjord et y trouva un harpon sur le rivage : il appela ce fjord Skutilsfjörðr (Fjord du Harpon). C'est là qu'il habita ensuite. Son fils fut þorsteinn la malchance[460] : il s'en fut à l'étranger et tua un homme de la hirð du jarl Håkon fils de Grjótgarðr, mais Eyvindr conseiller du jarl confia þorsteinn à Vébjörn Protection du Sogn[461]. Celui-ci l'accueillit, mais Védís, sa sœur, l'en dissuada. A cause de cela, parce qu'il ne se sentait pas en confiance avec cet homme entre les mains, Vébjörn vendit ses propriétés et s'en alla en Islande.

S 147 (H 118) : *(De þórólfr)*

Þórólfr le vacarme colonisa une partie du Skutilsfjörðr et de Skálavík et habita là.

S 148 : *(D'Eyvindr le genou)*

Eyvindr le genou s'en fut des Agðir jusqu'en Islande ainsi que Þuríðr truie-qui-grogne, sa femme. Ils colonisèrent l'Álptafjörðr et le Seyðisfjörðr et habitèrent là. Leurs fils furent Þorleifr qui été mentionné précédemment[462], et Valbrandr, père de Hallgrímr, de Gunnar et de Bjargey qu'épousa Hávarðr le boiteux, l'enfant de ces derniers fut Óláfr.

S 149 : *(De Végeirr)*

Il y avait un noble homme du Sogn appelé Geirr. Il était surnommé Végeirr parce que c'était un grand sacrificateur[463]. Il

[460] Surnom intéressant : *ógæfa*, malchance en effet. Voir les commentaires dans R.Boyer : *Trois sagas islandaises du XIII^e siècle et un þáttr*, Paris, SEVPEN, 1964, notamment à propos du *þáttr d'Auðunn des Fjords de l'Ouest*.

[461] Comprenons qu'il s'agit d'un grand champion.

[462] Dans S 136. Certains des personnages de ce chapitre interviennent dans la *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr*.

[463] *Vé-* que nous avons déjà vu, s'applique à un haut lieu, un endroit sacré (qui n'est pas nécessairement un temple, tant s'en faut), un sanctuaire. On prêtera attention aux prénoms des enfants de cette famille, qui commencent tous par *vé-* en vertu d'un des principes germaniques les plus anciens, sans doute, de prénomination des enfants d'après les noms de leurs parents, avec allitération à l'initiale. Les faits rapportés dans le présent chapitre se retrouvent dans le *Geirmundar þáttr heljarskins* (dans la *Sturlunga saga*), un texte que nous avons déjà rencontré.

avait beaucoup d'enfants. Vébjörn Champion du Sogn était l'aîné de ses fils, puis venaient Vésteinn, Véþormr, Vémundr, Végestr et Véþorn, il y avait une fille, Védís. Après la mort de Végeirr, Vébjörn se trouva en désaccord avec le jarl Håkon, comme il a été mentionné précédemment[464]. Voilà pourquoi les frères et sœurs s'en allèrent en Islande.

Ils eurent une traversée longue et difficile. Ils atterrirent en automne à Hlöðuvík, à l'ouest du Horn. Alors, Vébjörn alla faire un grand sacrifice[465]. Il déclara que ce jour-là, le jarl Håkon faisait /aussi/ un sacrifice pour leur porter malchance. Alors qu'il était en train de célébrer ce sacrifice, ses frères le pressèrent de partir, et il abandonna le sacrifice, ils prirent le large. Ce même jour, ils firent naufrage et mirent leur bateau en pièces au pied d'une grande falaise, dans le mauvais temps. Ils parvinrent à grand peine à l'escalader, Vébjörn en tête. Cela s'appelle maintenant Sygnakleif[466]. En hiver, les accueillit tous Atli du Fljót, esclave de Geirmundr à la peau d'enfer. Quand celui-ci apprit quelle aide Atli avait apportée, il l'affranchit et lui fit don de la demeure dont il avait la gérance. Il devint ensuite un homme de grande importance[467].

H 120 :

Au printemps, les accueillit tous Atli, esclave de Geirmundr à la peau d'enfer en les priant de ne pas cacher leur séjour, disant que Geirmundr ne manquait pas de vivres. Mais quand Atli rencontra Geirmundr, celui-ci demanda pourquoi il avait eu l'audace de recevoir de telles gens, à ses frais. Atli répondit : «Parce que l'on fera valoir, tant que l'Islande sera habitée, de quelle importance devait être l'homme dont un esclave osait faire de telles choses sans sa permission.» Geirmundr répond :«Pour ce que tu as fait là, tu recevras ta liberté et la demeure dont tu as la gérance.» Et Atli devint ensuit un homme important.

Au printemps suivant, Vébjörn prit de la terre entre le Skötufjörðr (Fjord de la raie) et le Hestfjörðr (fjord du cheval), autant qu'il put en circonscrire en marchant pendant un jour, et en

[464] Dans S 146. Pour le jarl Håkon fils de Grjótgarðr, voir S 385.
[465] «Alla» : H 120 a «pourvut à» qui serait certainement préférable. Le sacrifice en question est un *blót*, que nous avons déjà rencontré.
[466] Soit : Falaise des Gens du Sogn.
[467] Pour Atli, revoir S 115.

plus un lopin qu'il appela Folafótr. Vébjörn commit beaucoup de meurtres et il existe une grande saga sur son compte[468]. Il donna en mariage Védis à Grímólfr d'Unadsdalr. Ils se trouvèrent en désaccord et Vébjörn le tua près du Grímólfsvatn. A cause de cela, Vébjörn fut tué au þing de quartier de þórsnes ainsi que trois autres hommes[469].

S 150 : *(De Gunnsteinn et de Halldórr, comment naît une saga)*

Les fils de Gunnbjörn fils d'Úlfr la corneille, le Gunnbjörn d'après lequel sont appelés les Gunnbjarnarsker (Rochers-de-Gunnbjörn)[470], s'appelaient Gunnsteinn et Halldórr. Ils colonisèrent le Skötufjörðr et le Laugardalr ainsi que Ögrvík jusqu'au Mjóvafjörðr (Mince-Fjord). Bersi, père de þormóðr scalde de Kolbrún[471] était fils de Halldórr. C'est là, dans le Laugardalr, qu'habita ensuite þorbjörn fils de þjóðrekr, qui tua Óláfr, fils de Hávarðr le boiteux et de Bjargey fille de Valbrandr. De là provinrent la *Saga des Gens de l'Ísafjörðr*[472] et le meurtre de þorbjörn.

S 151 : *(De Snæbjörn)*

Snæbjörn, fils d'Eyvindr le Norvégien et frère de Helgi le maigre, prit de la terre entre le Mjóvafjörðr et la Langadalsá, et habita à Vatsfjörðr.

H 122 : *Son fils fut Hólmsteinn, père de Snæbjörn le verrat qui tua Hallbjörn, fils d'Oddr de Kiðjaberg, auprès des Hallbjarnarvörður (Cairns de Hallbjörn). Il avait auparavant tué Hallgerðr, sa propre femme, la fille de Tungu-Oddr.*

[468] Elle est aujourd'hui perdue.

[469] Précision anachronique : les þings de quartiers (*fjórðungsþing*) n'étaient pas encore institués à l'époque où sont censés se dérouler ces faits (autour de 900).

[470] Nous avons déjà rencontré ce Gunnbjörn dans S 76, 89 et nous retrouverons ses «rochers» dans S 152.

[471] C'est le célèbre scalde qui fut amant, en effet, de la belle Kolbrún, et est l'un des deux protagonistes de la *Saga des Frères jurés*. Il chanta également lors de la bataille de Stiklarstaðir où périt saint Óláfr.

[472] C'est, encore une fois, la *Saga de Hávarðr de l'Ísafjörðr* à laquelle, on le constate, Sturla s'intéresse beaucoup dans toute cette partie de son livre. Il la nomme différemment dans S 117 («Saga de þorbjörn et de Hávarðr le boiteux») mais il ne peut s'agir que de la même.

Son fils fut Hólmsteinn, père de Snæbjörn le verrat. La mère de Snæbjörn était Kjalvör et lui et Tungu-Oddr étaient cousins[473]. Snæbjörn fut élevé par þóroddr de þingsnes.

S 152 : *(De Hallbjörn et des conséquences brutales d'un mariage malheureux))*

Hallbjörn, fils d'Oddr de Kiðjaberg, fils de Hallkell, lequel était frère de Ketilbjörn le vieux, épousa Hallgerðr, fille de Tungu-Oddr[474]. Elle et lui passèrent le premier hiver chez Oddr; il y avait là Snæbjörn le verrat. Les époux ne s'aimaient pas[475]. Aux jours de déménagement[476], au printemps, Hallbjörn se prépara à partir. Alors qu'il était à ses préparatifs, Oddr quitta la maison pour se rendre aux bains de Reykjaholt : ses bergeries étaient là. Il ne voulait pas être présent lorsque Hallbjörn s'en irait parce qu'il doutait que Hallgerðr veuille s'en aller avec lui. Constamment, Oddr avait essayé d'arranger les choses entre eux.

Quand Hallbjörn eut chargé leurs chevaux, il alla au pavillon des femmes : Hallgerðr était assise sur l'estrade et était en train de se peigner. Sa chevelure l'enveloppait tout entière et tombait jusqu'au plancher. C'est la femme qui a eu les plus beaux cheveux en Islande, avec Hallgerðr tourne-braies[477]. Hallbjörn lui enjoignit de se lever pour partir. Elle resta assise, en silence. Alors, il la tira, et elle ne bougea pas. Trois fois, il en alla ainsi. Hallbjörn se planta devant elle et déclama :

La Lofn de lin vêtue
me tient pour objet de ridicule,
voilà ce qui m'incite
à détourner d'elle ma face;
Attristé pour toujours
par le grief qu'elle me causa;

[473] Frères de sœurs, dit le texte. Je n'ose dire : cousins germains !
[474] D'accord avec S 37, voir aussi S 389.
[475] Cette notation est extrêmement rare puisque le mariage était avant tout une «affaire».
[476] *Fardagar*, quatre jours au printemps, vers la fin mai, où, selon la loi, on devait déménager.
[477] Qui est l'inoubliable héroïne de la première partie de la *Saga de Njáll le brûlé*. Revoir S 104.

le deuil me fait pâlir,
la peine m'étreint le toit du cœur[478].

Après cela, il enroula les cheveux de Hallgerðr autour de sa main et voulut la tirer hors de l'estrade, mais elle resta assise et ne céda pas. Sur quoi il brandit son épée et la décapita, sortit et s'en fut chevauchant. Ils étaient trois en tout et avaient deux chevaux de bât.

Il n'y avait pas beaucoup de monde à la maison, on envoya tout de suite dire la chose à Oddr. Snæbjörn était à Kjarvalsstaðir, Oddr lui envoya un homme pour lui demander de se charger de la poursuite car il déclara que lui, il n'irait pas.

SH (ensemble)

Snæbjörn se mit à leur poursuite avec onze hommes et quand Hallbjörn et les siens virent qu'on les poursuivait, ses compagnons lui demandèrent de se dérober, mais il ne le voulut pas. Snæbjörn et ses hommes les rattrapèrent près des hauteurs qui s'appellent maintenant Hallbjarnarvörður (Cairns de Hallbjörn). Hallbjörn et ses compagnons montèrent sur la hauteur et se défendirent de là. Périrent là trois hommes de Snæbjörn et les deux compagnons de Hallbjörn. Alors, Snæbjörn trancha la jambe de Hallbjörn à la hauteur du cou-de-pied; alors, il se replia sur la hauteur du sud et tua là deux hommes de Snæbjörn, et c'est là que tomba Hallbjörn. Voilà pourquoi il y a trois cairns sur cette hauteur, et cinq sur l'autre. Puis Snæbjörn rebroussa chemin.

Snæbjörn possédait un bateau dans l'embouchure de la Grimså. Hrólfr de Rauðasandr en acheta la moitié. Ils étaient douze de part et d'autre. Avec Snæbjörn, il y avait þorkell et Sumarliði, les fils de þorgeirr le rouge, fils d'Einarr de Stafaholt. Snæbjörn accueillit þóroddr de þingnes, son père adoptif et la femme de celui-ci, et Hrólfr accueillit Styrbjörn qui composa ceci d'après un rêve qu'il avait fait :

Je vois notre mort
A tous les deux,
Fort détestable,
Au nord-ouest dans la mer,

[478] Lofn est une petite déesse, la *kenning* tient pour «femme». Le toit du cœur est la poitrine. Le sens de la strophe n'est pas clair. Je me range aux suggestions de Jakob Benediktsson.

Frimas et froid
et présages de toutes sortes
Par telles choses je sais
que Snæbjörn est tué.

Ils se mirent à la recherche des Rochers de Gunnbjörn[479] et trouvèrent cette terre. Snæbjörn ne voulut pas faire explorer pendant la nuit. Styrbjörn quitta le bateau et trouva, dans un tumulus, une bourse qu'il cacha. Snæbjörn le frappa d'une hache. Alors, la bourse tomba par terre. Ils firent une cabane et elle fut prise dans les neiges. þorkell, fils de Rauðr[480], découvrit qu'il y avait une goutte d'eau sur une fourche qui dépassait de la lucarne de la cabane : cela se passait en góa[481]. Alors, ils sortirent en se creusant un passage. Snæbjörn remit le bateau en état, laissant à þóroddr et sa femme la charge de la cabane, Hrólfr et les siens s'occupant de la part de Styrbjörn. Les autres s'en allèrent à la chasse. Styrbjörn tua þóroddr, et Hrólfr et Styrbjörn tuèrent Snæbjörn. Les fils du Rouge prêtèrent serment[482] pour sauver leur vie, ainsi que tous les autres. Ils abordèrent en Hálogaland et, de là, allèrent en Islande dans le Vaðill. þorkell la frange devina ce qui était arrivé aux fils du Rouge. Hrólfr fit une fortification à Strandarheiðr. La Frange envoya Sveinungr pour le tuer. Il alla d'abord à Mýrr chez Hermundr, puis chez Óláfr aux Drangar, puis chez Gestr à Hagi[483]. Celui-ci l'envoya chez Hrólfr, son ami. Sveinungr tua Hrólfr et Styrbjörn. Alors, il alla à Hagi. Gestr échangea avec lui son épée contre une hache, lui remit deux chevaux couleur pie, et envoya quelqu'un l'accompagner à travers le Vaðill et faire la traversée jusqu'au Kollafjörðr. Il envoya þorbjörn le fort rechercher les chevaux. þorbjörn tua Sveinungr à Sveinungseyrr parce que l'épée de celui-ci se brisa en-dessous de la garde. Alors que l'on

[479] Revoir S 89 et 90. A partir de là, il semble bien que le texte, comme il arrive assez souvent, s'efforce de résumer au mieux une source beaucoup plus longue. Cela justifierait le tour plutôt elliptique et parfois difficile à comprendre de ce chapitre.

[480] C'est-à-dire þorkell le rouge, *rauðr* = rouge.

[481] Un des noms de mois dans le calendrier islandais ancien, allait de la mi-février à la mi-mars.

[482] Prêtèrent serment de loyauté.

[483] Comprenons que nous avons à faire ici à un *flugumaðr*, un tueur à gages. Si répugnante qu'elle soit, la pratique est bien attestée notamment dans les sagas de contemporains. Sveinungr fait un tel détour pour donner le change sur les véritables intentions de son voyage. Les personnages chez lesquels il se rend sont connus de la *Heiðarvíga saga* (ch. 16) pour Hermundr, de *Eyrbyggja saga* (ch. 59) pour Óláfr.

comparait leur intelligence respective, La Frange se vanta devant Gestr de l'avoir si bien circonvenu qu'il avait lui-même envoyé quelqu'un tuer ses propres amis.

S 153 (H 123) : *(D'Óláfr jafnakollr)*

Óláfr jafnakollr prit de la terre depuis la Langadalsá jusqu'à la Sandeyararâ et habita à Unaðsdalr. Il épousa Þóra fille de Gunnsteinn. Leur fils fut Grimólfr qui épousa Védis, sœur de Vébjörn.

S 154 (H 124) : *(De Þórólfr rude-poigne)*

Il y avait un noble homme du Sogn appelé Þórólfr rude-poigne. Il était en désaccord avec le jarl Hákon fils de Grjótgarðr et, sur le conseil du roi Haraldr, il s'en alla en Islande. Il prit de la terre depuis la Sandeyrará jusqu'à la Gýgjarsporsá dans le Hrafnsfjörðr. Il habita à Snæfjöll. Son fils fut Ófeigr qui épousa Otkatla.

S 155 (H 125) : *(D'Ørlyggr)*

Ørlyggr, fils de Böðvarr fils de Vigsterkr, s'en alla en Islande à cause de la tyrannie du roi Haraldr à la belle chevelure. Il passa le premier hiver chez Geirmundr peau d'enfer, mais au printemps, Geirmundr lui donna une résidence à Aðalvik ainsi que les terres qui en dépendaient. Ørlyggr épousa Signý fille de Óblauðr et sœur de Högni le blanc. Leur fils fut Ketill la vapeur qui épousa Ýrr fille de Geirmundr.

A présent commence, la colonisation de Geirmundr, comme il a été écrit précédemment, pour s'étendre jusqu'au Straumnes à l'est du Horn. Ørlyggr s'appropria le Slétta et le Jökulsfjörðr.

S 156 (H 126) : *(De Hella-Björn et de son beau bateau)*

Hella-Björn, fils de Herfinnr et de Halla, était un grand viking[484]. Il fut toujours l'ennemi du roi Haraldr à la belle chevelure. Il alla en Islande et arriva dans le Bjarnarfjörðr avec un

[484] Sur viking (Vikingr) et sa valeur plus ou moins péjorative, nous nous sommes déjà exprimé.

bateau où les boucliers des rameurs se touchaient bord à bord le long du bordage[485]. Il fut surnommé ensuite Björn-aux-boucliers. Il prit de la terre du Straumnes jusqu'aux Drangar et il habita à Skjalda-Bjarnarvik, mais il eut une seconde demeure à Bjarnarnes. On y voit encore de grandes ruines de sa maison. Son fils fut þorbjörn, père d'Arngerðr qu'épousa þjóðrekr fils de Sléttu-Björn, leurs fils furent þorbjörn, Sturla et þjóðrekr.

S 157 (H 127) : *(De Geirólfr)*

Il y avait un homme appelé Geirólfr qui fit naufrage auprès du Geirólfsgnúpr (Pic de Geirólfr). Ensuite, il habita là, au pied du pic, sur le conseil de Björn.

S 158 : *(De þorvaldr)*

þorvaldr fils d'Åsvaldr, fils d'Úlfr, fils de þórir-aux-bœufs colonisa le Drangaland et Drangavik jusqu'à Engines et habita toute sa vie à Drangar. Son fils fut Eirîkr le rouge qui colonisa le Groenland, comme on l'a dit précédemment[486].

S 159 (H 128) : *(D'Eyvindr et de ses frères)*

Herrøðr Blanc-Nuage était un noble homme. Il fut tué sur les instigations du roi Haraldr, et ses trois fils allèrent en Islande et prirent de la terre dans les Strandir : Eyvindr, l'Eyvindarfjörðr, Ófeigr, l'Ófeigsfjörðr et Ingólfr, l'Ingólfsfjörðr. Ils habitèrent là ensuite[487].

S 160 (H 129) : *(D'Eirîkr le lacs)*

Il y avait un homme appelé Eirîkr le lacs, qui prit de la terre depuis l'Ingólfsfjörðr jusqu'à Veiðilausa et habita à Trékyllisvik. Il épousa Álöf, fille d'Ingólfr d'Ingólfsfjörðr. Leur fils fut Flósi qui habitait à Vik quand des Norvégiens y mirent leur bateau en pièces. Des débris, ils firent le bateau qu'ils appelèrent

[485] C'est l'image classique du bateau viking.
[486] Revoir S 89 où, toutefois, il est dit que þorvaldr et son fils Eirikr seraient arrivés ensemble de Norvège. Le texte de S 158 est plus vraisemblable.
[487] Il est également question d'eux dans la Saga de Grettir, chap. 11.

Trékyllir. Sur celui-ci, Flósi s'en fut l'étranger et fut refoulé dans l'Øxarfjörðr. De là vient la *Saga de Böðmóðr le martial et de Grímólfr*[488].

S 161 (H 130) : *(D'Önundr jambe-de-bois)*

Önundr jambe-de-bois, fils d'Óleigr la massue, fils d'Ívarr le pénis, était contre le roi Haraldr à Hafrsfjörðr et il y perdit la jambe[489]. Après cela, il alla en Islande et prit de la terre depuis les Kleifar jusqu'à l'Ófœra, y compris Kaldbaksvík, Kolbeinsvík et Byrgisvík, et il habita jusqu'à sa mort à Kaldbakr. Cétait le frère de Guðbjörg, mère de Guðbrandr la bosse, père d'Ásta, mère du roi Óláfr[490]. Önundr eut quatre fils : l'un s'appelait Grettir, le second, þorgeirr au dos-de-sac, le troisième Ásgeirr tête-brûlée, père de Kálfr et de Hrefna qu'épousa Kjartan, et de þuríðr qu'épousa þorkell qu'épousa (d'abord) þorkell la cogue, puis Steinþórr fils d'Óláfr. Le quatrième était þorgrímr le grison, père d'Ásmundr, père de Grettir le fort[491].

S 162 (H 131) : *(De Björn)*

Il y avait un homme appelé Björn, qui colonisa le Bjarnarfjörðr. Il épousa Ljúfa. Leur fils fut Svanr, qui habita à Svanshóll[492].

[488] Par trékyllir, on peut comprendre quille de bois. Ce chapitre se retrouve dans la *Saga de Grettir*, chap. 12 et est évoqué dans la *Saga d'Eiríkr le rouge*, chap. 9. Nous ne savons rien de la saga évoquée ici – chose rare – par son titre et probablement disparue. Je rends par «martial» le mot *gerpir*, qui vient évidemment de *garpr*, dont le sens serait plutôt fier-à-bras.

[489] La traduction du surnom d'Ívarr, beytill, n'est pas sûre. La bataille du Hafrsfjörðr, en face de l'actuelle Stavanger, est celle qui décida de la suprématie de Haraldr à la belle chevelure sur tous les autres roitelets norvégiens.

[490] C'est-à-dire saint Óláfr (Haraldsson) qui régna sur la Norvège de 1015 à 1030.

[491] Bien entendu, la traduction des surnoms pittoresques des hommes de cette famille n'est pas assurée. J'ai rendu ailleurs «la massue» par «traîne-les-pieds» (*hurlufótr*), «au dos de sac» (*flöskubakr*) n'est pas assuré non plus, de même que cogue (*kuggr*). Quant à «grison», comprenons qu'il était grisonnant de bonne heure, comme l'explique la *Saga de Grettir* qui confirme, d'ailleurs, les renseignements donnés ici (chap 1, 11). La Hrefna dont il est question ici est l'une des grandes héroïnes de la *Saga des Gens du Val-au-Lac.*

S 163 (H 132) : *(De Steingrimr)*

Steingrimr colonisa tout le Steingrimsfjörðr et habita à Tröllatunga. Son fils fut þórir, père de Halldórr, père de þorvaldr aurgoði, père d'Oddi du Bitra, père de Steindórr, père d'Oddr, père de Snorri le haut, père du moine Oddr, de þórólfr, et de þórarinn rosti[493].

S 164 (H 133) : *(De Kolli)*

Il y avait un homme appelé Kolli, qui colonisa le Kollafjörðr et le Skriðinsenni et habita au pied de Fell tant qu'il vécut.

S 165 (H 134) : *(De þorbjörn bitra)*

Il y avait un homme appelé þorbjörn bitra; c'était un vìking[494] et un malfaiteur. Il s'en fut en Islande avec sa maisonnée[495]. Il colonisa le fjord qui s'appelle maintenant Bitra et habita là. Quelque temps après, Guðlaugr, frère de Gils nez de skeið, fit naufrage là, auprès du promontoire qui s'appelle maintenant Guðlaugshöfði. Guðlaugr parvint sur le rivage, ainsi que sa femme et sa fille, mais les autres se noyèrent. Alors survint þorbjörn bitra qui les massacra tous les deux mais qui prit la petite fille et l'éleva. Quand Gils nez de skeið fut au courant de cela, il alla venger son frère. Il tua þorbjörn bitra et plusieurs autres hommes. C'est d'après Guðlaugr qu'est appelée Guðlaugsvik.

[492] Ce Björn intervient dans la *Saga de Grettir* (ch. 9) et dans celle des *Gens du Val-au-Lac* (ch. 9) quoique selon des incidentes différentes. Sur Svanr, présent dans la *Saga de Grettir* également (ch. 12) et aussi dans celle de *Njáll le brûlé* (ch. 14 où il nous est donné pour un grand sorcier), il a dû courir une légende, savoir, comme le dit le chapitre correspondant à celui-ci, dans þ: «Svanr de Svanshóll qui habita là ensuite et se noya dans le fjord et qui disparut dans la montagne». *La Saga de Njáll*, loc. cit., dit aussi que Svanr se noya et qu'on le vit disparaître dans le Kaldbakshorn.

[493] þórarinn rosti est mentionné dans la *Saga de Guðmundr le bon* (dans la *Sturlunga saga*). Le moine Oddr fils de Snorri est l'un des écrivains islandais les plus connus du Moyen Age. Il était moine du couvent bénédictin de þingeyrar, l'un des grands centres culturels de l'île au XII[e] siècle, du scriptorium duquel sont sans aucun doute sorties nombre de sagas. Il rédigea en latin une vie du roi Óláfr Tryggvason dont l'original est perdu mais dont nous avons préservé deux versions en islandais.

[494] Le surnom de þorbjörn est obscur, il pourrait avoir quelque chose à voir avec : amer, tranchant, coupant.

[495] Le texte dit très joliment : sa *skuldalið*, les gens envers lesquels il a des obligations.

S 166 (H 135) : *(De Bálki)*

Il y avait un homme appelé Bálki fils de Blæingr, fils de Sóti de Sótanes. Il était contre le roi Haraldr dans le Hafrsfjörðr. Après cela, il s'en alla en Islande et colonisa tout le Hrútafjörðr. Il habita l'un et l'autre lieux dits Bálkastaðir, et finalement, Bœr où il mourut. Son fils fut Bersi le sans-dieu qui habita d'abord à Bersastaðir dans le Hrútafjörðr et ensuite, il colonisa le Langavatsdalr et eut là une autre demeure avant d'épouser þórdís, fille de þórhaddr du Hítardalr, et il obtint en dot Hólmsland. Leur fils fut Arngeirr, père de Björn champion des gens du Hítardalr. Geirbjörg, mère de Véleifr le vieux, était fille de Bálki[496].

S 167 (H 136) : *(D'Arndís la riche)*

Arndís la riche, fille de Steinólfr le bas, prit ensuite de la terre dans le Hrútafjörðr en remontant de Borðeyrr. Elle habita à Bœr. Son fils fut þórðr qui habita le premier à Múli dans le Saurbœr.

S 168 (H 137) : *(De þröstr et de Grenjaðr et du combat dans la redoute)*[497]

þröstr et Grenjuðr, fils de Hermundr le courbé, prirent de la terre dans le Hrútafjörðr au sud de Bórðeyrr et habitèrent à Melar. De Grenjaðr descendent le prêtre Gellir-aux-chevaux, et de þröstr, Ormr. Etait fils de þröstr þorkell de Kerseyrr, père de Guðrún qu'épousa þorbjörn þyna, fils de Hrómundr le boiteux. Ils habitaient à Fagrabrekka. þorleifr fils adoptif de Hrómundr était leur fils. Il y avait encore un fils de Hrómundr appelé Hásteinn. Ils faisaient tous cause commune. Il y avait un fils de þorkell fils de þröstr qui s'appelait þórir. Il habitait à Melar. Sa fille s'appelait Helga[498].

[496] Björn est le héros de la saga qui porte son nom : *Saga de Björn champion des Gens du Hítardalr.*

[497] Ce chapitre est un extrait du célèbre *þáttr de Hrómundr le boiteux* conservé dans le *Flateyjarbók*. Grenjaðr (ou Grenjudr) est nommé également dans la *Saga de Bárðr* (ch. 11). Pour Gellir-aux-chevaux, ce pourrait être le prêtre Gellir fils de Höskuldr qui figure dans la *Sturlunga Saga*.

[498] þórir et Helga sont nommés dans la *Saga de Grettir*, chap. 30.

A cette époque-là arrivèrent en Islande, à Borðeyrr, Helgi la bagarre et Jörundr, son frère. Ils étaient à douze vikings, tous hommes libres, sans compter les serviteurs. Ils allèrent tous aux Melar. Alors, Helgi épousa Helga fille de þórir. Des chevaux de Hrómundr disparurent : ils en rendirent responsable Helgi, et Skeggi du Miðfjörðr les assigna devant l'alþing pour vol. Hrómundr et les siens avaient la charge de la surveillance du district et ils ils firent une solide fortification à Brekka. Les Norvégiens équipèrent leur bateau.

Un matin, un corbeau vint se poser sur la lucarne à Brekka et croassa très fort. Alors, Hrómundr déclama :

J'entends le cygne aux plumes bleues
de la sueur de l'épine de la blessure
crier dès le matin;
suscite espoir de charogne.
Ainsi chanta le faucon de Gunnr
Quand furent voués à mort les guerriers
alors que les coucous de Gautr
allaient prophétisant[499].

þorbjörn déclama :

Chante, éclaboussée de grêle,
la mouette du sang des morts
lorsqu'elle s'en vient à la mer de la charogne.
Vaillante, elle exige cadavre du matin;
Ainsi chantait autrefois le coucou de la charogne
Sur l'ancien arbre du serment
quand les faucons des guerriers
voulaient l'hydromel des blessures[500].

A ce moment-là, les Norvégiens pénétrèrent dans la fortification, car les ouvriers ne l'avaient pas refermée. Les frères firent une sortie, mais les femmes dirent que Hrómundr était trop

[499] La sueur de l'épine des blessures (laquelle est l'épée) est le sang dont le cygne aux plumes bleues (comprenons noires) est le corbeau, oiseau réputé se repaître de cadavres. Gunnr est une valkyrie dont le faucon est le corbeau de même que le coucou de Gautr qui est Óðinn

[500] La mouette du sang des morts, le coucou de la charogne et le faucon du guerrier sont le corbeau. La mer de la charogne est le sang de même que l'hydromel des blessures. On ne sait à quoi renvoie l'arbre du serment. Cette strophe est attribuée à Hrómundr dans son þáttr.

vieux et þorleifr, trop jeune, pour sortir. Il avait quinze hivers. Alors, Hrómundr déclama :

Mort ne me fut assignée
Ni hier ni aujourd'hui,
Fantôme de la plaine plate de l'arc.
Je m'apprête d'abord au tumulte d'Ilmr.
Je n'ai cure que la baguette
colorée des prairies de Heðinn
joue avec le rouge bouclier;
Notre âge déjà nous fut fixé[501].

S *(tout seul)* :

Six Norvégiens périrent dans la redoute, mais les six autres s'enfuirent. Lorsque þorbjörn voulut refermer la redoute, il fut transpercé d'une hallebarde[502]. þorbjörn retira cette hallebarde de la blessure et l'enfonça entre les épaules de Jörundr si bien qu'elle ressortit par la poitrine

H 137 : *et qu'ils tombèrent à terre morts tous les deux.*

Helgi se le jeta sur le dos et s'enfuit en courant de la sorte. Hrómundr avait péri et þorleifr était mortellement blessé. Hásteinn courut après eux jusqu'à ce que Helgi rejette Jörundr, mort. Alors, il rebroussa chemin.

(**SH** *ensemble*) Des femmes demandèrent les nouvelles. Hásteinn déclama :

Ici, sur le pavé, six
Guerriers mourant sans être pleurés
ont reçu mort par le rameau de blessure.
Je crois que la moitié
Des briseurs de loi restent gisants.
J'ai fait cuisante blessure
Par le tranchant de l'épée
A ceux qui n'attendirent pas[503].

[501] La plaine plate de l'arc est le bouclier dont le fantôme est le guerrier. Ilmr est une valkyrie dont le tumulte est la bataille. Heðinn est un roi de mer, ses prairies : la mer, la baguette colorée de cette mer : l'épée teintée de sang.
[502] H précise que c'est Jörundr qui aurait décoché cette hallebarde mais le *þáttr* donne Helgi !
[503] Le rameau de blessure est l'épée, ceux qui n'attendirent pas sont, par ironie, les fuyards.

Des femmes demandèrent combien ils étaient. Hâsteinn déclama :

Point ne portai de feu
du fourreau pour combattre;
Contre troupe en surnombre
nous étions là, quatre parents
Affrontant l'arrogance,
Mais douze hardis guerriers du cheval de Gylfi
Qui voulurent se ruer à notre rencontre
rougirent les armes glacées[504].

Les femmes demandèrent combien de vikings étaient tombés. Hâsteinn déclama :

Sept dieux de l'enclos de Svölnir
Ont donné du nez sur le sol.
Le sang chaud, rosée des cadavres,
coula par la plaine.
Il y aura moins de guerriers
Pour faire cingler le bateau
par les routes d'Ekkill
que pour venir ici[505].

Ici les guerriers
peuvent voir les signes
de la grande besogne
que quatre accomplirent;
Mais il me sembla,
O manieur du feu du toit de la bataille,
que nous fîmes trêve petite aux briseurs
de paix; lacéra à son gré les cadavres le corbeau[506].

Nous fournîmes aux misérables
de sanglantes chemises;
J'ai un glaive acéré pour la bataille;

[504] Le feu du fourreau est l'épée. Gylfi est un roi de mer, son cheval est le bateau.
[505] Svölnir est l'un des noms d'Óðinn, son «enclos» est le bouclier; les sept dieux du bouclier : les sept guerriers norvégiens qui sont morts. Ekkill est un roi de mer, ses routes sont la mer.
[506] Le toit de la bataille est le bouclier, son «manieur» est le guerrier. On notera l'incohérence, qui prouve que ce poème n'était pas destiné à des femmes, car Hâsteinn, ici, est censé s'adresser à des femmes!

Nous besognâmes au combat;
Les vaillants hommes
Cachaient des épées sous les écus;
Les faucons du tumulte
rassasièrent leur faim[507].

Rude vacarme y eut
quand fîmes ruée prompte
A coups de pierres,
Les cottes grises de þundr se rompaient
dans le chant des épées
avant que les guerriers ne cherchent
le repos dans la retraite;
Mort échut à plus d'entre eux qu'à nous.
L'averse guerrière plut sur les écus[508].

Oyez le cygne du sang versé chantant
sur les cadavres là où les arbres du champ de victoire tombèrent navrés.
La mouette de l'os boit le sang;
L'aigle eut à boire et ses serres
sont enfoncées dans les cadavres
là où Sleitu-Helgi le Proscrit
fut encapuchonné de rouge[509].

Les hommes ardents au þing des armes
portèrent du cheval des rames
tout paré, jusqu'ici,
des heaumes.
Mais ils remportèrent,
les braves assaillants, fatigués,
les intrépides marins,
des chevelures rouges[510].

Helgi et les siens prirent la mer le jour même et sombrèrent tous sur les Helgasker devant le Skriðinsenni. On guérit þor-

[507] Les faucons du tumulte sont les corbeaux. On notera la grande unité thématique de ce poème.
[508] þundr est une valkyrie, ses cottes grises : les cottes de mailles, les cuirasses.
[509] Le cygne du sang versé est le corbeau ainsi que la mouette de l'os, les arbes du champ de victoire sont les guerriers.
[510] Le þing des armes : la bataille; le cheval des rames : le bateau. On aura bien remarqué que le poète ne se lasse pas de répéter la même idée.

geirr qui habita à Brekka. Hásteinn s'en fut à l'étranger et périt sur le Long Serpent[511].

S 169 : *(Conclusion sur le quartier de l'ouest)*

Sont consignées par écrit à présent la plupart des colonisations dans le quartier de l'Ouest, selon ce que les hommes savants ont dit. On peut voir que maint homme important a colonisé ce quartier, et d'eux descendent maintes nobles familles, comme nous avons pu l'apprendre.

S 170 : *(Les grands colonisateurs)*

Voici les plus nobles colonisateurs dans le quartier des fjords de l'ouest : Hrosskell, Grimr le chauve, þórir au phoque, Björn le Norvégien, þórólfr Móstrarskegg, Auðr la très riche, Geirmundr peau d'enfer, Úlfr le bigleux, þórðr fils de Vikingr – bien que dans certaines familles, on tînt les ancêtres pour encore plus grands[512]. Et quand on compta les *bœndr* en Islande, ils étaient neuf centaines dans ce quartier[513].

S 171 : *(Le quartier du Nord)*

Commence maintenant la colonisation dans le quartier des gens des fjords du Nord, celui qui a été le plus peuplé de toute l'Islande et où se sont déroulées les plus grandes sagas, tant anciennes que nouvelles comme on va l'écrire et comme en témoigne l'expérience.

þ et **M** : *il n'est point de plus grand lignage que celui qui provient de ces hommes qui ont colonisé là. C'est là aussi que se sont produites la plupart des sagas et les plus grandes, dans ce district, et cela ne vieillit pas de nos jours encore, bien que nous prenions de l'âge et que le pays soit en déchéance. Par de telles choses, il serait le plus convenable de voir*

[511] Qui est le célèbre bateau du roi Óláfr Tryggvason, bateau sur lequel ledit roi périt lors de la bataille de Svöldr, l'an 1000.

[512] Il est difficile de se défendre du sentiment que Sturla est dépité de constater que ses propres ancêtres aient manqué à cet appel – d'où la réserve !

[513] Lorsque les dîmes furent officiellement instituées en Islande (en 1097 donc), on compta en effet les *bœndr* susceptibles de verser cet impôt. Il est vraisemblable qu'il faille compter 1080 (selon la «grande centaine» germanique qui vaut 120) plutôt que 900.

la vérité sur la colonisation du pays et de retracer les anciennes généalogies depuis les hommes qui ont colonisé ce quartier.

S 172 : *(D'Eysteinn pet-puant)*

Eysteinn pet-puant, fils d'Álfr d'Osta colonisa le côté oriental du Hrútafjarðarstrand, après Bálki, et habita là quelques hivers avant d'épouser þórhildr, fille de þorsteinn le rouge. Alors, il se transporta, depuis le nord, aux Dalir et habita là. Leurs fils furent Álfr des Dalir, þórðr, þórólfr le renard et Hrappr.

S 173 : *(De þóroddr)*

Il y avait un homme appelé þóroddr, qui colonisa le Hrútafjörðr et habita à þóroddsstaðir. Son fils fut Arnórr au nez velu qui épousa Gerðr fille de Böðvarr de Böðvarshólar. Leurs fils furent þorbjörn que tua Grettir, et þóroddr bout-de-dràpa, père de Valgerðr qu'épousa Skeggi à la courte main, fils de Gamli[514], fils de þórðr, fils d'Eyjólfr, fils d'Eyjarr, fils de þórólfr fermeprise de Snæfjöll. Etait fils de Skeggi à la courte main Gamli, père d'Álfdis mère du moine Oddr[515].

S 174 : *(De Skútaðar-Skeggi et d'un tertre violé)*

Il y avait un noble homme de Norvège appelé Skútaðar-Skeggi. Son fils était Björn qui était surnommé Björn le pelletier parce qu'il faisait le voyage de Hólmgarðr[516].

[514] Ces personnages sont connus de la *Saga de Grettir* et de la *Saga de Bárðr*.

[515] Pour ce dernier, revoir S 163.

[516] Ce passage, qui est d'ailleurs doublé par la *Saga de þórðr le furieux*, chap. 2, est passionnant à plus d'un titre, tant en soi que dans l'extrait parallèle de þ et M donné ici aussi. Rappelons que les vikings étaient premièrement des marchands, qu'ils faisaient du commerce de marchandises de luxe au premier rang desquelles étaient les peaux et fourrures.Ils suivaient divers itinéraires fixés sans aucun doute de longue date (et bien avant, en tout cas, l'extrême fin du VIII[e] siècle, conventionnellement donnée pour le départ du mouvement viking). L'un de ces itinéraires, dit Route de l'Est (*Austvegr*, le mot figure dans l'extrait de þ et M donné ici) allait du fond du Golfe de Finlande à Byzance en passant par les rivières et lacs de la Russie (pays auquel les Varègues – ainsi s'appelaient les vikings lorsqu'ils opéraient sur la Route de l'Est – donnèrent son nom). Ils rencontraient sur ce chemin les villes de Novgorod, qu'ils appelaient Hólmgarðr, et Kiev, qu'ils nommaient Kœnugarðr.

þ et M : *c'était un grand voyageur (il faisait le voyage de Hólmgarðr) et marchand, il allait souvent sur la route de l'Est et avait de meilleures peaux et fourrures que la plupart des autres marchands, aussi fut-il surnommé Björn le pelletier.*

Et lorsqu'il se lassa des voyages de commerce, il alla en Islande et colonisa le Miðfjörðr et le Línakradalr. Son fils fut Skeggi du Miðfjörðr : ce fut un grand fier-à-bras et un grand marchand[517]. Il guerroya sur la Route de l'Est et en revenant de l'est, il mouilla au Danemark, en Sjælland. Là, il monta à terre et fractura le tertre de Hrólfr la perche, en tira Sköfnungr, l'épée du roi Hrólfr, et la hache de Hjalti et beaucoup d'autres biens, mais il ne parvint pas à prendre Laufi.

H 140 : *parce que Böðvarr voulut la prendre mais le roi Hrólfr l'en enpêcha*[518].

Skeggi habita à Reykir dans le Miðfjörðr et épousa....[519]. Leurs enfants furent Eiðr qui épousa Hafþóra, fille de þorbergr kornamùli et d'Álöf bouclier d'elliði[520], sœur de de þorgeirr gollnir; ils eurent maints enfants. Il y avait un autre fils de Skeggi, Kollr, père de Halldórr, père de þórdís qu'épousa Skáld-Helgi, et de þorkatla[521]. Filles de Skeggi étaient Hróðný qu'épousa þórðr le braillard, et þorbjörg qu'épousa Ásbjörn le riche, fils de Hörðr[522]. Leur fille fut Ingibjörg qu'épousa Illugi

[517] Skeggi du Miðfjörðr fut très populaire, il intervient dans la *Saga de Bárðr*, dans la *Saga de þórðr le furieux* etc... : nomenclature complète dans l'édition islandaise de *Kormaks saga Ögmundarsonar*, Islenzk Fornrit VIII, p. 205, note 2. Il a pu exister sur son compte un *þáttr* indépendant, aujourd'hui disparu. Noter que fier-à-bras (*garpr*) n'est pas nécessairement une appréciation élogieuse.

[518] Il est clair que nous avons à faire ici à tout un trésor de légendes ou contes populaires très célèbres dans le Nord, sans que l'on puisse dire pourquoi on nous les présente en relations avec Skeggi du Miðfjörðr. Hrólfr kraki (la perche parce qu'il était extrêmement maigre) est un roi légendaire, héros d'une saga légendaire (*fornaldarsaga*) réputée qui porte son nom (*Hrólfs saga kraka*), au demeurant également connu de Saxo Grammaticus (*Gesta Danorum* II, VI, 11 qui connaît également l'épée Laufi : Løvi). Laufi appartenait au héros Bjarki (qui a donné son nom au fameux poème *Bjarkamál*), dont le nom véritable est Böðvarr bjarki (nous sommes habitués à voir prendre le surnom pour le nom, il y a une idée d'ourson dans *bjarki*), d'où notre texte. Böðvarr bjarki était l'un des champions du roi Hrólfr.

[519] Lacune dans S mais la *Saga de Bárðr* la nomme Hallbera fille de Grímr (chap.11).

[520] L'elliði est une sorte de bateau rapide. Il se peut qu'une image doive se lire derrière cet étrange surnom : Álöf serait à sa maisonnée ou à sa famille ce qu'un beau bouclier ornant le bordage était au bateau.

[521] De Skáld-Helgi (Helgi le scalde), nous avons déjà entendu parler dans S 48.

[522] Hróðný et ses enfants sont dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, ch.7.

le noir, leurs fils furent Gunnlaugr langue de serpent, Hermundr et Ketill[523].

S 175 : *(De Haraldr l'anneau)*

Il y avait un homme de grande famille appelé Haraldr l'anneau[524]. Il amena son bateau dans le Vestrhóp[525] et passa le premier hiver près de l'endroit où il avait atterri et qui s'appelle maintenant Hringsstaðir. Il colonisa tout le Vatsnes, au nord de l'Ambattará, côté ouest, et à l'est jusqu'à la þverá puis, de là, tout droit jusqu'à l'embouchure de la Bjargá et tout ce côté des rochers en descendant vers la mer. Il habita à Hólar. Son fils fut þorbrandr, père d'Ásbrandr, père de Sölvi le fier d'Ægissíða et de þorgeirr qui habita à Hólar. Sa fille fut Ástríðr qu'épousa Arnmóðr fils de Heðinn : leur fils fut Heðinn. þorgeirr eut une autre fille, þorgerðr, qu'épousa þorgrímr, fils de Pétr d'Óss.

S 176 (H 142) : *(De Sóti)*

Il y avait un homme appelé Sóti, qui colonisa le Vestrhóp et habita en bas du Sótafell.

S 177 (H 143) : *(D'Auðunn le timon)*

Il y avait en Angleterre un jarl appelé Hunda-Steinarr; il avait épousé Álöf, fille de Ragnarr aux braies velues. Leurs enfants étaient Björn, père d'Auðunn le timon, Eirikr, père de Sigurðr bjóðaskalli, et Ísgerðr qu'épousa le jarl þórir de Vermaland[526].

þ (et M) :

Etaient fils de Sigurðr Kári le Viking, père d'Eirikr d'Oprustaðir, et Böðvarr, et Vígfúss, père d'Ástríðr, mère de Glúmr le

[523] Gunnlaugr langue de serpent, que nous avons déjà rencontré est le héros de la saga qui porte son nom (et qui a été publiée en traduction française par Régis Boyer, Editions Joseph K, Nantes, 1999).

[524] Il figure aussi dans la *Saga de Grettir*, ch. 44.

[525] Si *vestr* = ouest, *hóp* convoie l'idée de crique, petite baie, étendue d'eau fermée. Il se pourrait que ce fût le lac actuel de Sigríðarstaðr.

[526] Ces personnages interviennent dans divers textes. Ragnarr aux braies velues est un héros viking notoire, c'est probablement lui qui vint mettre le siège à Paris en 845. Nous avons déjà entendu parler de ses fils et des ravages qu'ils commirent en Angleterre.

meurtrier. Etait fille d'Eirîkr d'Oprustaðir Åstriðr, mère du roi Ólåfr fils de Tryggvi. Etait fille de Böðvarr Ólöf mère de Gizurr le blanc[527].

Auðunn le timon alla en Islande et colonisa le Viðidalr, et habita à Auðunarstaðir. Vint en Islande avec lui þorgils le braîllant, son camarade, père de þórarinn le goði[528]. Auðunn le timon fut père de þóra cou moussu, mère d'Ülfhildr, mère d'Åsta, mère du roi Ólåfr le saint. Etait fils d'Auðunn le timon Åsgeirr d'Åsgeirså. Il épousa Jórünn, fille d'Ingimundr le vieux[529]. Leurs enfants furent þorvaldr, père de Dalla, mère de l'évêque Gizurr[530], Auðunn, père d'Åsgeirr, père d'Auðunn, père d'Egill qui épousa Ülfheiðr fille d'Eyjólfr fils de Guðmundr, et leur fils fut Eyjólfr qui fut tué à l'alþing, père d'Ormr chapelain de l'évêque þorlåkr[531]. Il y avait un autre fils d'Auðunn le timon, Eysteinn, père de þorsteinn, père du prêtre Sighvatr. þorbjörg parure-du-banc[532] était fille d'Åsgeirr d'Åsgeirså.

S 178 (H 144) : *(D'Ormr)*

Il y avait un homme appelé Ormr, qui colonisa l'Ormsdalr et habita là. Il fut père d'Oddr, père de þóroddr, père de Helgi, père de Harri, père de Jóra, mère de þórdís, mère de Tanni, père de Skapti.

[527] Glümr le meurtrier est le héros de la saga qui porte son nom. Gizurr le blanc joua un rôle important lors de la christianisation de l'Islande.

[528] Le surnom de þorgils, *gjallandi*, n'est pas identique à celui de þórðr *gellir* que nous avons rencontré maintes fois, bien que les deux mots soient apparentés. Sur þorgils, voir S 181. Il est intéressant de noter que le texte porte *félagi*, que j'ai rendu par camarade : il s'agit de ce type d'association qui consistait à mettre ses biens en commun et que nous avons déjà rencontré ici, par exemple dans S 124. Son fils figure dans la *Saga de Bárðr* ch. 12.

[529] L'un des personnages centraux de la *Saga des Chefs du Val-au-Lac* que nous allons retrouver dans S 179.

[530] Le deuxième évêque d'Islande, l'un des plus renommés aussi : il fut surnommé roi non couronné de l'Islande. Il fut en fonctions de 1082 à 1118.

[531] þorlåkr þórhallsson, qui fut évêque de Skålaholt de 1178 à 1193 et fut canonisé.

[532] Ou parure de la ferme, *bœjarbót* dans un autre manuscrit. Le surnom est évidemment élogieux, et rare. La célèbre pierre historiée et runique de Jelling, au Danemark, qui est érigée par le roi danois Haraldr fils de Gormr à la mémoire de son père, célèbre aussi en termes apparentés la reine þyri, qui fut *danmarkarbót*, parure du Danemark – du moins est-ce la traduction généralement admise.

S 179 (H 145) : *(D'Ingimundr le vieux et de son amulette)* [533]

Il y avait un noble hersir du Raumsdalr, en Norvège, appelé Ketill raumr[534]. Il était fils d'Ormr fragment-de-coquillage, fils de Björn au cheval, fils de Raumr, fils de Björn le géant, du nord de la Norvège[535]. Ketill avait épousé Mjöll, fille d'Ân le tendeur d'arc[536]. Leur fils s'appelait þorsteinn. Sur les incitations de son père, il chercha à tuer, dans la forêt des Upplönd, Jökull, fils du jarl Ingimundr de Gautland. Jökull lui laissa la vie sauve[537]. Ensuite, þorsteinn épousa þórdís, sœur de Jökull. Leur fils fut Ingimundr le vieux. Il fut élevé[538] en Hefni[539] chez þórir, père de Grimr et de Hrómundr. La prophétesse Heiðr[540] leur prédit à tous qu'ils habiteraient dans le pays qui n'était pas découvert, à l'ouest au delà de la mer mais Ingimundr déclara qu'il empêcherait cela. La prophétesse lui dit qu'il ne le pourrait pas et en donna en signe qu'une amulette[541] avait disparu de son

[533] Les faits rapportés dans ce chapitre se retrouvent en partie dans la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, notamment dans les dix premiers chapitres. La comparaison est instructive, elle montre de quelle façon pouvait travailler un *sagnamaðr* (auteur de saga), celui, en l'occurrence, de *Vatnsdœla saga*. Le chapitre 179 de S couvre en fait deux chapitres, 145 et 146 de H. Nous respecterons cette division.

[534] Cet homme est mentionné par beaucoup d'autres sources en dehors de la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*. Son surnom est, ailleurs, *þrym*. *Raumr* signifie, proprement, colossal et laid, et il pourrait convenir ici étant donné les propos que le personnage tient à son fils. Mais il est hautement vraisemblable que *raumr* vient de Raumsdalr (ou de Raumariki, qui est aussi une province de Norvège) et sigifie : du Raumsdalr.

[535] D'évidence, cette famille est hautement légendaire ! Ainsi, Björn le géant renvoie à *jötunn*, une sorte de géant en effet, tout proche de l'ogre.

[536] Auquel est consacrée une saga légendaire qui porte son nom : *La Saga d'Ân le tendeur d'arc*.

[537] Cet épisode est raconté en grand détail dans la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, chap. 3

[538] En vertu de la coutume du *fóstr*, que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois.

[539] *Vatnsdœla saga* dit «une île dans le nord, en Hálogaland» (en Norvège). Mais Hefnir est un fjord dans le Norðmoerr.

[540] Il s'agit d'une *völva*, voyante ou prophétesse, magicienne en tout cas, voyez-en une en exercice dans la *Saga d'Eirîkr le rouge*, chap. 4 ou, mieux encore, dans la *Völuspá* (Prédiction de la Prophétesse / ou de la Voyante/) de *L'Edda poétique*, *Vatnsdœla saga* (chap. 10, avec rappel chap. 15) nous la donne pour same (*finnsk*), les membres de cette ethnie ayant la réputation d'être versés dans la magie, comme on le verra encore dans la suite du présent chapitre.

[541] Des amulettes du type de celle qui est en cause ici, en bronze ou en argent, ont été retrouvées en Norvège comme en Islande : l'une représente précisément Freyr dans une posture tout à fait typique. Voyez la photo sur la couverture de la traduction française de *La Saga des Chefs du Val-au-Lac*, Paris, Payot Poche, 1980 ou dans *Héros et dieux du Nord*, Paris, Flammarion, 1997 p. 58.

escarcelle et qu'il ne la retrouverait que lorsqu'il creuserait pour installer les montants de son haut-siège dans ce pays-là.

Ingimundr était un grand viking, il était constamment à guerroyer dans les expéditions vikings à l'ouest. Son camarade[542], un homme des Hébrides, s'appelait Sæmundr. Ils sortaient d'une expédition guerrière au moment où le roi Haraldr contraignait le pays et livrait la bataille du Hafrsfjörðr contre þórir long-menton et les siens[543]. Ingimundr voulait seconder le roi mais pas Sæmundr et leur association cessa là. Après la bataille, le roi donna en mariage à Ingimundr Vigdis, fille du jarl þórir le taciturne. Vigdis et Jörundr le cou étaient enfants illégitimes de þórir. Ingimundr ne se plaisait nulle part; aussi le roi Haraldr le pressa-t-il d'aller chercher son destin en Islande. Ingimundr déclara qu'il n'en avait pas eu l'intention et pourtant, il envoya deux Sames faire un voyage magique en Islande pour chercher son amulette[544]. Celle-ci représentait Freyr et était en argent. Les Sames revinrent, ils avaient trouvé l'amulette mais n'avaient pu l'obtenir. Ils indiquèrent à Ingimundr une vallée entre deux collines et décrivirent tout le décor et comment se présentaient les lieux où il habiterait.

Après cela, Ingimundr entreprit son voyage pour l'Islande, accompagné de Jörundr le cou, son beau-frère, d'Eyvindr Sørkvir, d'Åsmundr et de Hvati, ses amis, et de ses esclaves, Friðmundr, Böðvarr, þórir barbe-de-renard, Ulfkell.Ils atterrirent à l'embouchure de la Grimsá, dans le sud du pays, et passèrent tous l'hiver à Hvanneyrr chez Grimr, frère adoptif d'Ingimundr. Au printemps, ils s'en furent dans le nord par les landes. Ils parvinrent dans un fjord où ils trouvèrent deux béliers : il l'appelèrent Hrútafjörðr (Fjord-aux-Béliers). Puis ils se rendirent vers le nord par les districts, donnant des noms à divers endroits. Ingimundr passa l'hiver dans le Viðidalr à Ingimundarholt. De là, ils virent des montagnes sans neige vers le sud-est et ils prirent ce chemin-là au printemps. C'est là qu'Ingimundr reconnut le pays qu'on lui avait désigné. þórdis, sa fille, naquit à þórdisarholt. Ingimundr colonisa tout le Vats-

[542] De nouveau, le mot *félagi* que nous venons de rencontrer.

[543] Voir S 144 supra.

[544] «Voyage magique» : *hamför* que nous connaissons déjà. On pourrait aussi bien traduire par : «qui avaient la faculté de changer de forme». Revoir R. Boyer : *Le Monde du Double*, op.cit. pp. 39-41 notamment. Le motif est presque banal dans les sagas, il est décrit bien plus en détail dans *Vatnsdœla saga* chap. 12.

dalr en remontant du Helgavatn et de l'Urðarvatn à l'est. Il habita à Hof[545] et trouva son amulette lorsqu'il creusa pour les montants de son haut-siège. De Vigdis, il eut pour fils þorsteinn, Jökull, þórir cuisse-de-bouc et Högni. Il eut d'une serve un fils, Smiðr. Ses filles furent Jórunn et þórdis.

S 179 (H 146) : *(D'Ingimundr le vieux, suite)*

Jörundr cou colonisa entre l'Urðarvatn et le ruisseau de Mógil. Il habita à Grund en bas du Jörundarfell. Son fils fut Már de Másstaðir. Hvati colonisa du ruisseau de Mógil jusqu'à Giljá et habita à Hvatastaðir. Ásmundr colonisa le district de þingeyrar depuis le Helgavatn et habita en bas de Gnúpr. Friðmundr[546] colonisa le Forsœludalr. Eyvindr sørkvir colonisa le Blöndudalr : ses fils furent Hermundr et Hrómundr le boiteux[547].

Ingimundr trouva une ourse (blanche) et deux oursons dans le Húnavatn[548]. Après quoi il s'en fut à l'étranger et donna ces bêtes au roi Haraldr. On n'avait pas encore vu, en Norvège, d'ours blancs. Alors, le roi Haraldr donna à Ingimundr un bateau[549] avec une cargaison de bois, et il cingla avec deux bateaux, premier homme à doubler, dans le nord du pays, le Skagi et il monta jusqu'au Húnavatn (Lac des Oursons). Il y a là, près de þingeyrar un endroit appelé hangar de Stigandi. Ensuite, Hrafn le Norvégien habita chez Ingimundr. Il avait une bonne épée. Il la porta dans le temple[550] : Ingimundr lui enleva cette épée. Les frères Hallormr et þórormr arrivèrent en Islande et furent chez Ingimundr. Alors, Hallormr épousa þórdis, fille d'Ingimundr, elle apportait en dot les terres de la Kornsá. Leur fils fut þorgrimr goði de Kornsá. þórormr habita þórormstunga. Dix porcs d'Ingimundr disparurent, on les découvrit l'automne suivant dans le Svínadalr (Val-aux-porcs);

[545] On prêtera attention au fait qu'il appelle sa résidence «Temple». ou, au moins, «lieu sacré».

[546] Il figure dans la *Saga de Grettir*, chap. 32.

[547] Héros d'un célèbre *þáttr* qui porte son nom.

[548] Ce nom signifie : Lac des oursons.

[549] Les autre versions du *Landnámabók* ainsi que la *Vatnsdœla saga* nomment ce bateau: Stigandi. Le fait qui est rapporté ici : faire don à un souverain d'animaux extraordinaires est un motif qui court dans tous les folklores. Il est repris dans un des plus délicieux *þættir* islandais, celui d'Auðunn des fjords de l'ouest.

[550] S'il faut en croire l'affabulation qui est proposée ici, c'était là un sacrilège.

il y en avait alors cent vingt. Il y avait un verrat appelé Beigaðr. Il courut dans le Svìnavatn et nagea jusqu'à ce que ses sabots se détachent. Il mourut d'épuisement à Beigaðarhòll.

S 180 (H 147) : *(De Hrolleifr le malandrin et de sa mère, la sorcière Ljòt)* [551]

Hrolleifr le grand et Ljòt, sa mère, arrivèrent en Islande dans le Borgarfjörðr. Ils s'en furent au nord par les contrées et ne trouvèrent nulle part de résidence avant d'arriver dans le Skagafjörðr chez Sæmundr. Hrolleifr était fils d'Arnaldr, frère de Sæmundr. Aussi les envoya-t-il au nord dans le Höfðastrand chez þòrðr lequel lui procura de la terre à Hrolleifsdalr. Il habita là. Hrolleifr séduisit Hròðnỳ, fille d'Uni d'Unadalr. Oddr fils d'Uni s'embusqua contre lui et tua Ljòtr, son cousin, et blessa Hrolleifr au pied car le fer ne mordait pas sur sa tunique[552]. Hrolleifr tua Oddr et deux autres hommes, mais deux parvinrent à s'enfuir. A cause de cela, Höfða-þòrðr le bannit du district entre les rivières qui le délimitent jusqu'à la mer dans le Skagafjörðr. Alors, Sæmundr envoya Hrolleifr chez Ingimundr le vieux[553]. Celui-ci l'installa à Oddsåss en face de Hof. Il avait des droits de pêche dans la Vatsdalsà avec Ingimundr et il devait sortir de la rivière lorsque les gens de Hof s'y trouvaient, mais il ne voulut pas en sortir devant les fils d'Ingimundr et ils se battirent d'un bord à l'autre de cette rivière[554]. La chose fut dite à Ingimundr. Il était aveugle alors et il fit mener dans la rivière, par un berger, le cheval qu'il montait afin de les séparer. Hrolleifr le transperça d'une lance. Ingimundr et le berger rentrèrent à la maison. Ingimundr envoya le berger dire la chose à Hrolleifr, mais il était mort dans son haut-siège lorsque ses fils

[551] La *Saga des Chefs du Val-au-Lac* dédouble ce chapitre en ses chap. 18 à 27. Comme si souvent, Sturla a voulu concentrer les faits, si bien que son récit est assez inintelligible et qu'il faut se reporter à la saga pour comprendre !

[552] La saga nous renseigne bien mieux : Hrolleifr et sa mère Ljòt sont de dangereux magiciens ou sorciers.

[553] Sæmundr est l'oncle de Hrolleifr et le grand ami d'Ingimundr.

[554] De même que le rivage de la mer était pour ainsi dire attribué par secteurs aux riverains, pour l'exploitation des épaves, bois flotté ou baleines échouées, les rivières poissonneuses (et celle dont il est question ici fournissait du saumon, elle est encore mentionnée en tant que telle au XVIII[e] siècle) étaient réservées, par parts ou, comme ici, à tour de rôle, aux propriétaires du sol voisin. «Se battirent d'un bord à l'autre» : à coups de pierres, précise *Vatnsdœla saga*.

arrivèrent. Hrolleifr le dit à sa mère. Elle déclara qu'on allait voir ce qui avait le plus de pouvoir, de la bonne chance des fils d'Ingimundr ou de sa science à elle[555], et elle lui demanda de s'en aller d'abord.

C'était à þorsteinn d'entreprendre les poursuites contre Hrolleifr et de prendre en héritage les objets de son choix. Les fils d'Ingimundr ne s'assirent pas dans le haut-siège de leur père[556]. Ils allèrent au nord chez Geirmundr[557] et þorsteinn lui donna six dizains d'argent pour qu'il expulse Hrolleifr. Ils suivirent ses traces vers le sud en passant les crêtes vers le Vatnsdalr. þorsteinn envoya un domestique à Ass pour espionner : il déclama douze strophes avant qu'on vienne aux portes et il vit un tas de vêtements sur une pile de bûches pour le feu, un pan de tissu rouge en dépassant[558]. þorsteinn déclara que ç'avait dû être Hrolleifr – «et Ljót[559] doit faire un sacrifice pour lui donner longue vie.» Ils allèrent à Ass et þorsteinn voulut monter sur les portes pour rester là à attendre, mais il n'y parvint pas à cause de Jökull qui voulait être là lui-même. Un homme sortit, qui regarda alentour. Un second suivit, conduisant Hrolleifr. Jökull

[555] Les formulations qui figurent dans le texte sont fort intéressantes : «bonne chance», *gipta*, est-il dit, soit ce qui est donné à l'homme par les Puissances (verbe *gefa*, d'où *gipta*). «Science» rend *kunnusta* soit la faculté de savoir-pouvoir (le verbe *kunna* convoie les deux acceptions) qui s'applique au savoir-faire des magiciens.

[556] þorsteinn, fils aîné d'Ingimundr, est donc son héritier principal. Personne n'ose s'asseoir dans le haut-siège d'Ingimundr tant qu'il n'est pas vengé. Il risque, sans cela, de devenir *draugr* – ce mort-mal-mort qui hante si souvent nos textes. Pour qu'un mort fût «bien» mort, si l'on ose dire, il devait avoir quitté ce monde dans les règles et sans contentieux. On voit pareillement, dans la *Saga des Vikings de Jómsborg*, les héritiers refuser de s'asseoir dans le haut-siège du défunt tant que le banquet funéraire ou *erfi* n'a pas été célébré.

[557] Qui est le fils de Sæmundr, le grand ami d'Ingimundr.

[558] Ce bref passage est une manière de somme et il faut faire appel à *Vatnsdœla saga* pour l'interpréter. þorsteinn, qui veut s'assurer que Hrolleifr est bien chez Geirmundr, envoie son domestique en se disant, à juste titre, que l'on mettra sûrement du temps à venir lui ouvrir afin de cacher d'abord Hrolleifr (sous un tas de vêtements près du feu). Pour avoir la preuve que l'on fait attendre anormalement longtemps son domestique, il lui conseille de déclamer des strophes et de lui dire le nombre qu'il aura eu le temps de réciter. De même, dans un poème de *l'Edda*, la *Gróttasöngr*, le maître du moulin qu'actionnent deux géantes leur interdit de dormir plus longtemps que «le temps qu'il faut pour déclamer une strophe». Pour le pan de tissu rouge, *Vatnsdœla saga*, chap. 26 fait dire à þorsteinn que ce devait être Hrolleifr qui était habillé de la sorte et qu'il portait donc un *blótklæði*, un habit de sacrifice. C'est la seule mention du fait qui existe dans les textes islandais, mais elle n'est pas invraisemblable, d'autant que la coutume est attestée chez les Sames.

[559] On n'a pas oublié que Ljót est magicienne et qu'elle a déjà fait pour son fils une tunique sur laquelle le fer ne mord pas.

réagit promptement et se cogna à une pile de bois, mais parvint à jeter un bâton à ses frères[560]. Après cela, il se précipita sur Hrolleifr et ils roulèrent en bas de la pente, Jökull ayant le dessus. þorsteinn survint et ils se servirent de leurs armes. Ljót était sortie alors, marchant à reculons, elle avait la tête entre les jambes, ayant rejeté ses vêtements sur son dos[561]. Jökull trancha la tête de Hrolleifr et la lança dans la figure de Ljót. Alors, celle-ci déclara qu'elle s'y était prise trop tard – «sinon, j'aurais mis la terre sens dessus dessous par le pouvoir de mon regard et vous, vous seriez tous devenus fous furieux.»

Après cela, þorsteinn choisit la terre de Hof et Jökull eut l'épée et habita à Tunga. þórir eut le *goðorð*[562] et habita à Undunfell, il était atteint de la fureur du *berserkr* [563]. Högni eut (le bateau) Stigandi et fit des voyages de commerce. Smiðr habita à Smiðsstaðir. þorsteinn épousa þuríðr la *gyðja* [564], fille de Sölmundr d'Åsbjarnarnes. Leurs fils furent Ingólfr le beau et Guðbrandr.

Jökull[565], que le roi Óláfr le saint fit tuer, était fils de Bárðr fils de Jökull. Jökull le coureur de grands chemins[566] avait dit qu'il y aurait longtemps des meurtres malheureux dans cette famille. þorgrimr goði de Karnsá fut le père de þorkell krafla.

[560] *Vatnsdœla* explique : dans l'obscurité, Jökull est monté sur les portes de l'enclos, à côté d'un tas de bois. Il a convenu avec ses frères que, s'il apercevait Hrolleifr, il leur enverrait un petit rondin de bois pour les prévenir.

[561] La curieuse opération à laquelle se livre la vieille magicienne, et qui trouve des parallèles dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon* ou dans la *Saga de Kormåkr* ou dans la *Saga de þórir à l'or*, est destinée à attirer le mauvais oeil sur les fils d'Ingimundr. Elle échouera parce qu'ils l'ont vue avant qu'elle ait eu le temps de les regarder. Elle explique elle-même sa posture.

[562] Qui est une responsabilité administrative et spirituelle importante en Islande indépendante, que possède le *goði*. Elle se mesurait surtout au nombre des *þingmenn* qui avaient prêté serment d'allégeance ou d'assistance au *goði*. Le *goðorð* était à volonté héréditaire ou cessible, par parts ou en entier, par don ou par vente.

[563] Le *berserkr* est un guerrier-fauve (ou atteint de *furor* à la latine) indomptable et invincible qui, dans certaines circonstances, entre en transes et se trouve capable alors de prestations hors du commun. On a coutume de raccorder ce trait à l'odinisme. Son nom peut signifier «chemise d'ours» parce que le guerrier en question se revêtait d'une peau d'ours, animal dont les pouvoirs ésotériques sont bien connus, ou «sans chemise» parce que dans sa fureur, il rejetait tout vêtement. Le motif, toutefois, fait partie des *topoi* convenus des sagas et l'on se gardera de le prendre au pied de la lettre.

[564] Féminin de *goði*, «prêtresse» si l'on veut.

[565] Il est mentionné dans la *Saga de Grettir* chap. 34 : c'était l'oncle maternel de Grettir. *La Saga de Saint Óláfr* (dans la *Heimskringla*) ch. 182 mentionne aussi cette exécution.

[566] *Stigamaðr* : j'ai traduit littéralement, le mot signifie en fait hors-la-loi, proscrit.

S 181 (H 148) : *(D'Eyvindr auðkúla)*

Il y avait un homme appelé Eyvindr auðkúla. Il colonisa tout le Svínadalr et habita à Auðkulustaðir, mais þorgils le braillant qui était arrivé en Islande avec Auðunn le timon, habita à Svínavatn. Ses fils, dont Ormr le gros, tuèrent Skarpheðinn fils de Véfrøðr.

S 182 (H 150) : *(De þorbjörn kólka)*

Il y avait un homme appelé þorbjörn kólka. Il colonisa les Kólkumýrar et habita là tant qu'il vécut[567].

S 183 (H 149) : *(D'Eyvindr sørkvir)*

Eyvindr sørkvir colonisa le Blöndudalr, comme on l'a écrit précédemment[568]. Son fils fut Hrómundr le boiteux qui tua Högni fils d'Ingimundr lorsque Már et les fils d'Ingmundr se battirent pour le Deildarhjalli[569]. C'est la raison pour laquelle il fut banni du quartier des Gens du Nord. Ses fils furent Hásteinn et þorbjörn qui se battirent contre Helgi-la-bagarre dans le Hrútafjörðr[570]. Hermundr, père de Hildr qu'épousa Ávaldi fils d'Ingjaldr était un autre fils d'Eyvindr. Leurs enfants furent Kolfinna qu'épousa Grìss fils de Sæmingr, et Brandr qui tua Galti fils d'Óttarr au þing de Húnavatn à cause des vers infamants composés par Hallfreðr[571].

S 184 (H 151) : *(D'Ævarr)*

Il y avait un homme appelé Ævarr, fils de Ketill éclat-de-dalle et de þuríðr, fille du roi Haraldr à la barbe d'or, du Sogn. Ævarr

[567] Il est possible que le surnom de þorbjörn signifie : givré, couvert de givre. Les Kólkumýrar *(mýrar* = marécages) ont, pour une raison inconnue, joui d'une grande faveur dans les récits populaires islandais jusqu'à nos jours.

[568] Dans S 179.

[569] Ce chapitre renvoie à *Vatnsdœla saga* chap. 29. Un *hjalli* est une petite terrasse au flanc d'une montagne. La saga explique qu'en effet une violente querelle (*deild*) se produisit à propos de ce *hjalli*.

[570] Revoir S 168 supra.

[571] Les personnages qui viennent d'être évoqués sont les principaux acteurs de la *Saga de Hallfreðr le scalde difficile*, traduction française de Régis Boyer, Nantes, Joseph K, 1999. Les «vers infamants» sont ma traduction de *nið*, un type de poème scaldique plus ou moins magique et à effets pernicieux.

épousa...[572]. Leur fils fut Véfrøðr. Les fils illégitimes d'Ævarr furent Karli, þorbjörn la bile et þórðr le grand. Ævarr abandonna les expéditions vikings pour s'en aller en Islande ainsi que ses fils, hormis Véfrøðr. Avec Ævarr vinrent en Islande Gunnsteinn, son parent, et Auðólfr et Gautr, mais Véfrøðr demeura en expédition viking. Ævarr atterrit dans l'embouchure de la Blandå. Les terres étaient colonisées alors à l'ouest de la Blandå. Ævarr remonta la Blandå pour chercher un endroit à coloniser et quand il arriva aux lieux qui s'appellent Móbergsbrekkur (Pentes de Móberg) il enfonça dans le sol un long bâton[573], déclarant que ce serait là que Véfrødr, son fils, prendrait résidence. Puis il colonisa tout le Langadalr en remontant de là, puis au nord de la crête. Là, il répartit les terres entre les membres de son équipage. Ævarr habita à Ævarsskarð.

Véfrøðr arriva en Islande par la suite, dans l'embouchure de la Gönguskarðså et s'en fut vers le sud chez son père, et son père ne le reconnut pas. Ils luttèrent l'un contre l'autre à tel point que toutes les poutres de la maison se détachèrent, avant que Véfrøðr ne se fasse connaître[574]. Il établit sa demeure à Móberg comme c'en avait été l'intention, et þorbjörn la bile à Strúgsstaðir, et Gunnsteinn à Gunnsteinsstaðir, Karli à Karlastaðir, þórðr à Mikilsstaðir, Auðólfr à Auðólfsstaðir[575]. Gautr colonisa le Gautsdalr. Il était manchot. Eyvindr sørkvir et lui en finirent avec leurs jours, ils ne voulurent pas survivre à Ingimundr le vieux[576]. Haukr habita à l'endroit qui s'appelle maintenant Hauksgrafir. Véfrøðr épousa Gunnhildr, fille d'Eirikr des Guðdalir[577], sœur de Starri le duelliste. Leurs fils furent Úlfheðinn que þjóstólfr et son frère tuèrent au bord du

[572] Lacune dans le manuscrit. Voir S 371 pour Haraldr à la barbe d'or.

[573] Sur ce rite de prise de possession du sol, qui remonte certainement à des usages rituels établis, voir S 194 et Dag Strömbäck : «Att helga land» dans *Festsskrift till. A.Hägerström*, pp. 210 et sq.

[574] Nous tenons ici un motif de conte populaire plus que célèbre (le père qui ne reconnaît pas son fils, ou l'inverse). Il est remarquable que l'un des premiers témoins littéraires allemands que nous possédions, le *Lai de Hildibrand*, exploite le même thème.

[575] Notez encore une fois la substitution du surnom au nom: Strúgsstaðir = Lieux de la bile, Mikilsstaðir = Lieux du Grand.

[576] C'est aussi ce que consigne þ pour le passage correspondant à S 183 : *il y avait un homme appelé Gautr, qui colonisa le Gautsdalr, lui et Eyvindr sørkvir se donnèrent la mort parce que ni l'un ni l'autre ne voulait survivre à Ingimundr le vieux.*

[577] Sur son compte voir S 195.

Grindalœkr, Skarpheðinn que Ormr le gros et les autres tuèrent à Vatsskarð, et Hunrøðr, père de Mår, père de Hafliði[578].

S 185 (H 152) : *(De Holti)*

Il y avait un homme appelé Holti, qui colonisa le Langadalr au nord de Mǫberg et habita à Holtastaðir. Il fut le père d'Ísrøðr, père d'Ísleifr, père de þorvaldr, père de þórarinn le sage[579]. þórdís, qu'épousa Halldórr fils de Snorri le goði, était fille de þorvaldr. Leurs filles furent þorkatla qu'épousa Guðlaugr fils de þorfinnr de Straumfjörðr – de là descendent les Sturlungar et les Oddaverjar. – et Guðrún qu'épousa Kjartan fils d'Åsgeirr du Vatsfjörðr, leurs enfants furent þorvaldr et Ingiriðr qu'épousa le prêtre Guðlaugr.

S 186 (H 153) : *(De Måni le duelliste)*

Il y avait un homme appelé Måni le duelliste, qui colonisa le Skagaströnd à l'ouest en allant vers la Forså et à l'est jusqu'à Månaþufa. Il habita à Månavik. Epousa sa fille þorbrandr des Dalir, père de Måni, père du scalde Kålfr[580].

S 187 (H 154) : *(D'Eilifr l'aigle)*

Il y avait un homme appelé Eilifr l'aigle, fils d'Atli fils de Skiði le vieux, fils de Bårðr d'Åll[581]. Etaient fils d'Eilifr l'aigle Koðrån de Giljå, þjóðólfr le goði de Hof dans le Skagaströnd, et Eysteinn, père de þorvaldr barre d'étain, de þorsteinn le soldat[582] et d'Örn du Fljót. Eilifr prit de la terre en revenant de Månaþúfa jusqu'à la Gönguskarðså et au Laxårdalr, et habita

[578] Que nous connaissons bien, voir S 140.

[579] Qui est très vraisemblablement le même que le þórarinn goði de Langadalr qui figure dans la *Saga des Confédérés*, chap. 4 ct sq.

[580] Le scalde Kålfr fils de Måni est mentionné par la *Knytlinga saga* et l'on évoque le poème qu'il a composé sur Saint Knútr, roi de Danemark (mort en 1086).

[581] Åll est en Norvège.

[582] Le surnom doit être pris au sens initial : qui reçoit une solde. On le sait, les vikings, dont le but premier était de gagner de l'argent de quelque façon que ce fût (commerce, pillage, etc) s'engageaient volontiers comme mercenaires, auquel cas ils recevaient une solde, l'exemple le plus connu concernant les Varègues, dans la seconde acception du mot : les Scandinaves qui s'engageaient dans la garde ou milice du *basileus* (l'empereur de Byzance).

là[583]. Eilífr épousa Þorlaug fille de Sæmundr de Hlið. Leurs fils furent Sölmundr, père de Guðmundr, père de Barði le meurtrier et de ses frères[584], en second lieu Atli le fort qui épousa Herdís, fille de Þórðr de Höfði. Leurs enfants furent Þorlaug qu'épousa Guðmundr le puissant[585] et Þórarinn qui épousa Halla, fille de Jörundr le cou. Leur fils fut Styrbjörn qui épousa Yngvildr, fille de Steinrøðr fils de Heðinn de Heðinshöfði, leur fille fut Arndís qu'épousa Hamall fils de Þormóðr, fils de Þorkell la lune.

S 188 (H 155) : *(De Sæmundr des Hébrides)*

Sæmundr des Hébrides, camarade d'Ingimundr le vieux comme il a été écrit, atterrit à l'embouchure de la Gönguskarðsá. Il colonisa tout Sæmundarhlið jusqu'à Vatsskarð en remontant du Sæmundarloekr et habita à Sæmundarstaðir. Son fils fut Geirmundr qui habita là ensuite. Fille de Sæmundr était Reginleif qu'épousa Þóroddr au heaume[586], leur fille fut Hallbera, mère de Guðmundr le puissant, père d'Eyjólfr, père de Þórey, mère de Sæmundr le savant[587]. Il y avait un autre fils de Sæmundr appelé Arnaldr, père de Rjúpa qu'épousa Þorgeirr, fils de Þórðr de Höfði. Leur fils fut Halldórr de Hof.

S 189 (H 156) : *(De Skefill le désinvolte)*

Il y avait un homme appelé Skefill, qui atterrit à l'embouchure de la Gönguskarðsá la même semaine que Sæmundr. Et pendant que Sæmundr prenait possession de ses terres par le feu[588], Skefill colonisa toute la terre en revenant de la Sauðá. Il

[583] La famille présentée dans ce chapitre est bien connue, beaucoup de ses membres interviennent ailleurs : dans le *þáttr de þorvaldr le grand voyageur* ou la *Saga de la christianisation* ou encore la *Saga de Njáll le brûlé* pour Eilífr, dans les deux premiers de ces textes pour Koðrán de Gilsá, dans *Heiðarvíga saga* pour les fils de Þjóðólfr, dans *Kormáks saga* pour Þorvaldr barre d'étain.

[584] Qui sont les protagonistes de la *Heiðarvíga saga*.

[585] Personnage central de *Ljósvetninga saga*. Profitons-en pour constater à quel point le *Landnámabók* ne cesse de renvoyer à l'ensemble de la littérature de sagas (ou, à l'inverse, à quel point les sagas ont pu/dû se nourrir des indications fournies par le *Landnámabók*).

[586] Egalement connu de la *Saga de Njáll le brûlé* (ch. 113), de la *Saga des Chefs du Val-au-Lac* (chap. 10) et de la *Saga de Glúmr le meurtrier* (chap. 26).

[587] Sans doute le plus ancien des écrivains islandais, déjà mentionné maintes fois ici.

[588] Voilà donc la mention d'un rite de colonisation que nous n'avons guère rencontré jusqu'ici. Il consistait à faire le tour du territoire colonisé en brandissant une torche enflammée.

la préleva sur le territoire colonisé par Sæmundr sans la permission de celui-ci et Sæmundr laissa faire.

S 190 (H 157) : *(D'Ůlfljótr)*

Il y avait un homme appelé Ůlfljótr[589]. Il colonisa tout Langaholt en descendant du Sæmundarlœkr.

S 191 (H 158) : *(De þorkell le pénis)*

þorkell le pénis, fils de Skiði le vieux, colonisa tout le Vatsskarð et le Svartårdalr. Son fils fut Arnmóðr le bigleux, père de Galti, père de þorgeirr, père de Styrmir, père de Hallr, père de Kolfinna.

S 192 (H 159) : *(D'Álfgeirr)*

Il y avait un homme appelé Álfgeirr qui colonisa autour des Álfgeirsvellir et en remontant jusqu'à la Mælifellså, et habita à Álfgeirsvellir.

S 193 (H 160) : *(De þorviðr)*

Il y avait un homme appelé þorviðr qui prit de la terre en remontant de la Mælifellså jusqu'à la Gilja[590].

S 194 (H 161) : *(De Hrosskell)*

Il y avait un homme appelé Hrosskell, qui colonisa tout le Svartårdalr et tous les Ýrarfellslönd, sur le conseil d'Eirikr. Il colonisa en descendant jusqu'à Gilhagi et habita à Ýrarfell. Il avait un esclave appelé Róðrekr[591]. Il l'envoya vers le sud à travers le Mælifellsdalr à la recherche de terres au sud des montagnes. L'esclave arriva au ravin qui se trouve au sud de Mælifell et qui s'appelle Róðreksgil maintenant. Là, il enfonça dans le

[589] Il ne s'agit pas du même que le législateur qui sera vu dans H 268.

[590] Il est curieux de constater que ce þorviðr, inconnu d'autre part, colonise le même territoire que le Vékell qui va être mentionné dans S 196. Peut-être s'agit-il de deux colonisations successives, þorviðr n'ayant pas eu d'héritier ?

[591] Ce nom n'est pas scandinave, il serait germanique continental, preuve qu'il s'agit bien d'un «esclave».

sol un bâton fraîchement écorcé que l'on appelait Explorateur (Landkönnuð)[592], après quoi il rebroussa chemin.

S 195 (H 163) : *(D'Eirîkr fils de Hróaldr)*

Il y avait un noble homme appelé Eirikr. Il s'en alla de Norvège en Islande. Il était fils de Hróaldr fils de Geirmundr, fils d'Eirikr barbe raide. Il prit de la terre depuis la Gilá par tous les Goðdalir et en decendant sur la Nordrá. Il habita à Hof dans les Goðdalir[593]. Il épousa þuríðr, fille de þórðr le barbu[594], sœur de Helga qu'épousa Ketilbjörn le vieux de Mósfell. Les enfants d'Eirikr et de þuríðr furent þorkell et Hróaldr, þorgeirr et Starri le duelliste, et Gunnhildr. þorgeirr fils d'Eirikr épousa Yngvildr fille de þorgeirr, leur fille fut Rannveig qu'épousa Bjarni fils de Brodd-Helgi. Gunnhildr fille d'Eirikr épousa Véfrøðr fils d'Ævarr.

S 196 (H 162) : *(De Vékell)*

Il y avait un homme appelé Vékell le loup-garou[595], qui prit de la terre en descendant de la Gilá jusqu'à la Mælifellsá et habita à Mælifell. Il entendit parler de l'expédition de Róðrekr[596]. Alors, un peu plus tard, il s'en fut dans le sud, dans les montagnes, en quête de terres. Il arriva aux monticules qui s'appellent maintenant Vékelshaugar (Monticules de Vékell). Il décocha une flèche entre les monticules[597] puis rebroussa chemin. Quand Eirikr des Goðdalir apprit cela, il envoya son esclave, appelé Rönguðr, au sud dans les montagnes : celui-ci s'en fut à son tour à la recherche de terres. Il arriva dans le sud aux Blöndukvíslir (Embranchements-de-la Blandá) et remonta

[592] Nous avons déjà rencontré les rites de prise de possession du sol par le moyen d'un bâton – voyez par exemple S 184 supra. Selon Hermann Pálsson, il pourrait s'agir d'un bâton de bouleau.

[593] Cet Eirikr est connu de la *Saga de Grettir* (chap. 70) et de la *Saga de Njáll* (ch. 119 et 134).

[594] Sur son compte, voyez S 11 et S 307.

[595] Je traduis ainsi, je le rappelle, *hamrammr*, qui s'applique à l'homme susceptible de changer de forme, propriété que je tiens pour un trait chamanique.

[596] Voyez S 194.

[597] Sans aucun doute un rite de prise de possession du sol. Il est beaucoup mieux présenté un peu plus loin, dans S 198.

le long de la rivière qui coule à l'ouest du Hvînverjadalr et à l'ouest des champs de lave entre les Reykjavellir et Kjǫlr, tomba là sur des traces humaines et se rendit compte qu'elles venaient du sud. Il empila là un tas de pierres qui s'appelle maintenant Rangaðarvarða (Tas-de-pierres-de-Rönguðr). Il fit demi-tour et Eirîkr lui donna sa liberté pour prix de son expédition. A partir de ce moment-là, commencèrent les voyages par les montagnes entre le quartier des gens du sud et celui des gens du nord.

S 197 (H 164) : *(De Hreiðarr la corneille)*

Il y avait un homme appelé Hreiðarr la corneille, son père étant Ǫfeigr barbe pendante, fils de Þórir aux-bœufs[598]. Hreiðarr et son père équipèrent leur bateau pour aller en Islande mais lorsqu'ils arrivèrent en vue du pays, Hreiðarr alla au mât et déclara qu'il ne jetterait pas les montants de son haut-siège par-dessus bord, disant que c'était une façon stupide de prendre ses décisions. Il dit qu'il préférait invoquer Þórr pour qu'il lui indique des terres et que si cet endroit-là était déjà colonisé, il se battrait pour l'avoir. Il arriva dans le Skagafjörðr et cingla vers le haut du Borgarfjörðr jusqu'à ce qu'il fit naufrage. Hávarðr le héron vint le trouver et lui offrit de l'héberger, il passa là l'hiver, à Hegranes[599].

Au printemps, Hávarðr demanda ce qu'il envisageait de faire, Hreiðarr déclara qu'il avait l'intention de se battre contre Sæmundr pour avoir des terres. Hávarðr l'en dissuada, disant que cela avait toujours mal tourné, il lui conseilla d'aller trouver Eirîkr des Goðdalir pour prendre conseil de lui – «car c'est l'homme le plus sage de ce district». C'est ce que fit Hreiðarr. Quand il trouva Eirîkr, celui-ci le dissuada d'ouvrir ces hostilités, disant qu'il n'était pas avisé que des gens se querellent alors qu'il y avait si peu de monde dans le pays, et qu'il préférait lui donner toute la langue de terre en bas de Skálamýrr, il déclara que c'était là que Þórr devait l'avoir conduit et que c'était dans cette direction que pointait sa proue lorsqu'il cinglait en

[598] Celui-ci a dû être un personnage fort important, voyez S 158, 227, 270 et la *Saga des Gens du Val-au-Lac*, chap. 32.

[599] Selon toute vraisemblance, ce Hávarðr le héron a dû être un colonisateur, à en juger, par exemple, par le nom Hegranes (Cap-du-Héron). Pourtant, nulle part il n'est donné pour tel et n'est mentionné qu'ici.

remontant le Borgarsandr. Il y avait là suffisamment de terre à prendre pour lui et ses fils. Hreiðarr accepta ces conditions et habita à Steinsstaðir. Il choisit d'entrer dans le Mælifell lorsqu'il mourrait. Son fils fut Ófeigr barbe mince, père de Björn, père de Tungu-Steinn[600].

S 198 (H 166) : *(D'Önundr le sage)*

Il y avait un homme appelé Önundr le sage, qui prit de la terre en remontant du Merkigil, toute la vallée orientale, versant est. Mais quand Eirîkr[601] voulut aller coloniser toute la vallée, versant ouest, Önundr jeta les copeaux sacrificiels[602] pour savoir avec certitude à quel moment Eirîkr viendrait coloniser la vallée, et du coup, Önundr put être le plus prompt, il décocha par-dessus la rivière une flèche enflammée, se consacrant ainsi le pays[603] côté ouest, et habita entre les rivières.

S 199 (H 167) : *(De Kâri)*

Il y avait un homme appelé Kâri, qui prit de la terre entre la Norðrá et le Merkigil et habita à Flatatunga. Il fut surnommé Tungu-Kâri[604]. De lui descendent les gens de Silfrastaðir.

S 200 (H 168) : *(De þorbrandr ørrek[605] le magnifique)*

þorbrandr ørrek prit de la terre au-dessus de la Bolstaðará, tout le Silfrastaðahlið et tout le Norðrárdalr au nord et habita à

[600] Lequel figure aussi dans S 209 et aux chap. 70 et ssqq. de la *Saga de Grettir*.

[601] Eirîkr des Goðdalir que nous avons vu dans les chapitres précédents.

[602] *Fella blótspán* : cette opération rituelle est bien connue par d'autres sources et a été étudié, entre autres, par Jan de Vries dans *Altgermanische Religionsgeschichte*, Berlin, 1956, I, p. 435 ou Ólafur Briem : *Heiðinn siður á Islandi*, pp. 150-151. On jetait (verbe *fella*) des copeaux (*spánn*) sans doute porteurs de signes sur le sol ou sur un linge à l'occasion d'un sacrifice (*blót*). De la façon dont se trouvaient disposés les copeaux, on déduisait les arrêts du destin. Consulter les augures était, de toute manière, l'un des moments obligés de tout sacrifice.

[603] Revoir S 196 où, sans doute, une opération semblable est évoquée. L'opération était évidemment sacrée, le verbe *helga*, que je rends par consacrer, étant clair.

[604] *Tunga* = langue (de terrre), *flatatunga* = langue (de terre) plate. Tungu-Kâri = Kâri de la langue (de terre).

[605] Le sens de ce surnom est très disputé. S'il faut en croire Hermann Pálsson, il serait d'origine irlandaise : Orach.

þorbrandsstaðir : il s'y fit faire une halle[606] si grande que tous ceux qui passaient de ce côté de la rivière devaient la traverser avec leurs chevaux de bât et tous étaient attitrés à y recevoir à manger. C'est d'après lui qu'est appelée la lande d'Ørrek en remontant de Hökustaðir. Ce fut le plus noble des hommes et le plus grand par sa progéniture.

S 201 (H 165) : *(De Hjálmólfr)*

Il y avait un homme appelé Hjálmólfr qui prit de la terre en descendant du Blönduhlíð. Son fils fut þorgrimr kuggi, père d'Oddr d'Axlarhagi, père de Kálfr aux phoques. De là descendent les gens d'Axlarhagi.

S 202 (H 169) : *(De þórir bec-de-colombe et d'une course de chevaux)*

þórir bec-de-colombe était un affranchi de þórir aux bœufs. Il atterrit à l'embouchure de la Gönguskarðsá. Tout le district était colonisé alors, dans l'ouest. Il s'en alla vers le nord en traversant la Jökulsá, à Landbrot et prit de la terre entre la Glóðafeykisá et la Djúpá et habita à Flugumýrr[607]. A cette époque-là arriva en Islande, à l'embouchure de la Kolbeinsá, un bateau chargé de bétail sur pied mais dans les bois de Brimsnes, l'équipage perdit une pouliche. þórir bec de colombe acheta cette bête pour le cas où il la retrouverait, et il la découvrit ensuite. C'était le plus rapide des chevaux et on l'appela Mouche. Il y avait un homme appelé Örn. Il vagabondait d'un bout à l'autre du pays et c'était un magicien[608]. Il guetta par le Kjölr et fit un pari avec þórir pour savoir lequel des deux avait le cheval le plus rapide car lui-même avait un cheval excellent. Chacun misa un cent d'argent. Ils chevauchèrent de conserve vers le sud

[606] Le texte porte *eldhús* : littéralement maison à feu, un équivalent de *skáli* que nous avons déjà vu, la salle commune, la grande halle.

[607] Le sens littéral de ce nom est marécage de la mouche et il est incontestable que le nord de l'Islande est particulièrement infesté, aujourd'hui encore, de moustiques. L'histoire de la jument Mouche, qui va nous être contée, ne saurait toutefois être négligée, même si elle a des allures non équivoques de conte populaire. Il n'est pas exclu qu'elle ait été inventée pour justifier le toponyme, comme il arrive si souvent.

[608] La formulation mérite l'attention. Les vagabonds, sans domicile fixe, étaient l'une des plaies du pays. La liaison vagabond-magicien n'est certainement pas fortuite.

par le Kjölr jusqu'à ce qu'ils arrivent à la piste qui est appelée depuis Dufunesskeið (Piste de Bec-de- Colombe). Mais la différence de vélocité entre les deux chevaux fut telle que þórir eut le temps de parcourir toute la piste et de revenir sur ses pas à la rencontre d'Örn qui n'en était encore qu'à mi-parcours. Örn fut tellement dépité de sa perte d'argent qu'il ne voulut pas survivre et grimpa dans la montagne qui s'appelle maintenant Arnarfell et s'y suicida. Pour Mouche, il fallut la laisser sur place parce qu'elle était fort épuisée. Mais lorsque þórir revint du þing il trouva auprès de Mouche un cheval gris[609] à crinière noire. Mouche avait conçu de lui. Ils avaient engendré Eiðfaxi qui fut transporté à l'étranger et tua sept hommes à Mjörs[610] en un seul jour et périt lui-même là. Fluga se noya dans un bourbier à Flugumýrr.

S 203 (H 170) : *(De Kollsveinn le fort)*

Il y avait un homme appelé Kollsveinn le fort, qui prit de la terre entre la þverá et la Gljúfrá et habita à Kollsveinsstaðir, en remontant de la þverá. Il faisait des sacrifices à Hofstaðir[611].

S 204 (H 171) : *(De Gunnólfr)*

Il y avait un homme appelé Gunnólfr, qui prit de la terre entre la þverá et la Glóðafeykisá et habita à Hvammr.

S 205 (H172) : *(De Björn la bagarre)*

Il y avait un noble hersir en Sviþjóð appelé Gormr. Il avait épousé þóra, fille du roi Eirikr des Uppsalir. Leur fils s'appelait þorgils. Il épousa Elin, fille du roi Burislåfr de Garðar et d'Ingi-

[609] Le gris est toujours une couleur maléfique. Il est possible de voir en ce cheval gris à crinière noire une réincarnation d'Örn qui, on ne l'a pas oublié, est un magicien. Les Scandinaves ont certainement cru en la métempsycose, comme en attestent les trois poèmes de l'*Edda* qui ont pour héros Helgi. La *Sturlunga Saga* établit qu'à la fin du XIII[e] siècle encore, les Islandais, tout chrétiens qu'ils étaient depuis trois siècles, croyaient confusément en la réincarnation, en l'occurrence celle du chef Kolbeinn Arnórsson «renè» en þorgils skarði Böðvarsson.

[610] Mjøsa, en Norvège.

[611] Il semble bien qu'il n'y ait jamais eu de «temple» à Hofstaðir. Toutefois, on remarquera qu'une liaison est implicitement faite entre *hof* «temple» et le fait de célébrer des sacrifices (substantif *blót*).

gerðr, sœur de Dagstyggr roi des géants[612]. Leurs fils furent Hergrimr et Herfinnr qui épousa Halla, fille de Heðinn et d'Arndis fille de Heðinn. La fille de Herfinnr et de Halla s'appelait Gróa. L'épousa Hróarr, leur fils fut Björn la bagarre qui fut le premier à prendre de la terre entre la Grjótá et la Deildará avant que Hjalti et Kolbeinn arrivent en Islande. Il habita à Sleitu-Bjarnarstaðir. Il épousa ....[613]. Leurs enfants furent Örnólfr qui épousa þorljót, fille de Hjalti fils de Skálpr[614], Arnbjörn qui épousa þorlaug fille de þórðr de Höfði, et Arnoddr : celui-ci épousa þórný, fille de Sigmundr fils de þorkell que tua Glúmr[615]. Il y avait une fille de Björn la bagarre appelée Arnfriðr qu'épousa Böðvarr le sage[616], fils d'Öndóttr.

Öndóttr arriva en Islande à l'embouchure de la Kolbeinsá et acheta de la terre à Björn la bagarre en bas de Hálsgróf du côté est et jusque vers l'embouchure de la Kolbeinsá, et du côté ouest en descendant du ruisseau qui est au nord de Nautabú et au sud de la Gljúfrá. Il habita à Víðvik.

S 206 (H 173) : *(De Kolbeinn)*

Sigmundr du Vestfold avait épousé Ingibjörg fille de Rauðr rugga du Naumudalr et sœur de þorsteinn svarfaðr[617]. Leur fils

[612] Ce passage hautement divertissant mêle allègrement histoire et légende. Svíþjóð (nation des Svíar qui sont les premiers habitants de la Suède centrale) signifie : Suède. Uppsalir est aujourd'hui Uppsala, au nord de Stockholm (qui n'existait pas à l'époque). Les Suédois eurent des relations suivies, de type commercial, avec Byzance par l'intermédiaire des fleuves et lacs russes. Ce sont eux qui fondèrent le pays de Russie auquel ils donnèrent son nom (sur «Rus» qui est la façon dont les Slaves de l'ouest appelaient les Varègues ou Vikings suédois) et il n'y a pas à s'étonner que des relations durables se soient établies entre Slaves et Scandinaves, notamment suédois. Garðar est le nom par lequel les Scandinaves, à l'époque viking et ensuite, avaient coutume de désigner la Russie : il entre dans le mot une idée d'enclos en raison du fait que les villes slaves étaient fort souvent cernées d'une palissade, slave *gorod* qui est le même mot que le vieux norois *garðr*. Le roi Burislåfr est Borislav. Cette partie du monde (la Russie, notamment orientale) comptait parmi les territoires légendaires ou fabuleux que connaissaient les sagas notamment du type légendaire. D'où ce «roi des géants» (*risakonungr*).

[613] Lacune dans le manuscrit. Björn la bagarre figure aussi au chap. 20 de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*.

[614] Skálpr est en fait le surnom d'un certain þórðr qui figure dans S 207. *Skálpr* = fourreau.

[615] Renvoie à la *Saga de Glúmr le meurtrier*.

[616] Böðvarr le sage a eu un fils, þorvaldr qui, selon les annales islandaises, fit construire une église à Áss dans le Hjaltadalr en 984 (voyez la *Saga de la christianisation* ch. 3 et le *þáttr de þorvaldr le grand voyageur*, chap. 4).

[617] Sur son compte, voir S 219 qui traite de lui en détail. Rugga pourrait signifier noble, estimé.

fut Kolbeinn, il s'en alla en Islande et prit de la terre entre la Grjótá et la Deildará[618], le Kolbeinsdalr et le Hjaltadalr.

S 207 (H 174) : *(De Hjalti)*

Hjalti, fils de Þórðr le fourreau arriva en Islande et colonisa le Hjaltadalr sur le conseil de Kolbeinn, et habita à Hof. Ses fils furnt Þorvaldr et Þórðr, de nobles hommes[619]. Le banquet de funérailles qu'ils firent lorsqu'ils reprirent l'héritage de leur père fut le plus magnifique qui ait jamais été donné en Islande, il y avait quatorze cent quarante invités et tous les hommes de haut rang furent reconduits avec des cadeaux[620]. Au cours de ce banquet, Oddr du Breiðafjörðr déclama la *dråpa* qu'il avait composée sur Hjalti[621]. Auparavant, Glúmr fils de Geiri avait assigné Oddr devant le Þing du Þorskafjörðr[622]. Alors, les fils de Hjalti s'en furent du nord, en bateau, jusqu'au Steingrímsfjörðr et passèrent à pied la lande depuis le nord par un vallon qui s'appelle maintenant Hjaltdœlalaut (Vallon des gens du Hjaltadalr). Quand ils arrivèrent au Þing, ils étaient si bien habillés que les gens crurent que c'étaient les Ases[623] qui étaient venus. Là-dessus, on a composé ceci :

Nul homme au combat rompu
Ne douta, ô poutre du fer,
Que ce ne fussent les Ases renommés
Qui passaient là
Quand les fils du vaillant Hjalti

[618] Donc ce Kolbeinn aurait colonisé exactement les mêmes lieux que Björn la bagarre au chapitre précédent. Ou bien il s'agit de deux colonisations successives, chose improbable étant donné la suite, ou bien nous avons à faire à une distraction de copiste.

[619] Les fils de Hjalti sont bien connus, notamment de *Laxdœla saga* ch. 27, du *Bolla þáttr*, de *Grettis saga*, de *Bárðar saga*.

[620] Ce n'est pas la première fois que nous notons l'amour de la magnificence que professaient les anciens Islandais. Le banquet funéraire ou *erfi* que nous avons déjà rencontré (par exemple dans S 180) n'avait pas qu'une valeur sociale, il était le geste légal par lequel les héritiers avaient droit de reprendre l'héritage du défunt.

[621] Rappelons que la *dråpa* est un genre de poème scaldique à forme fixe et comportant un «refrain», de type louangeur. Nous avons perdu ce poème. Il se peut que ce Oddr fût le même que le scalde Oddr mentionné dans la *Saga de Snorri le goði* (chap. 17) où l'on nous dit qu'il aurait composé une *dråpa* sur Illugi le noir.

[622] Il sera question de lui dans S 256 plus loin.

[623] Ce sont, dans le pathéon nordique, les dieux de la première (souveraineté juridico-magique) et de la deuxième (valeurs martiales) fonctions duméziliennes, par opposition aux Vanes qui représentent la fertilité-fécondité.

Allèrent au þing
Du þorskafjörðr
portant heaume de terreur[624].

Des fils de Hjalti descend une grande famille, et noble.

S 208 : *(De þórðr)*

Il y avait un noble homme appelé þórðr, il était fils de Björn boîte-à-beurre, fils de Hróaldr épine dorsale, fils de Björn flanc-de-fer, fils de Ragnarr aux braies velues[625]. þórðr s'en fut en Islande et colonisa le Höfðaströnd dans le Skagafjörðr entre l'Unadalsá et la Hrolleifsdalsá, et habita à Höfði. þórðr épousa þorgerðr, fille de þórir le balourd[626] et de Friðgerðr fille de Kjarvalr roi des Irlandais[627]. Ils eurent dix-neuf enfants. Leur fils Björn épousa þuríðr, fille de Refr de Barð, et leurs enfants furent Arnórr au nez de vieille et þórdís mère de Helga, mère de Gúdný, mère des fils de Sturla[628]. Un autre fils de þórðr s'appelait þorgeirr. Il épousa Rjúpa fille d'Arnaldr fils de Sæmundr, leur fils fut Halldórr de Hof. Le troisième fils était Snorri. Il épousa þorhildr le ptarmigan, fille de þórðr le braillard. Leur fils fut þórðr tête-de-cheval.

H 175 *: Snorri fut le troisième. Il épousa þorhildr le ptarmigan, fille de þórðr le braillard. Leur fils fut þórðr tête-de-cheval, père de Karlsefni*

[624] Poutre du fer : *kenning* pour guerrier; le dernier distique est d'interprétation difficile. Il porte *holtvartaris ennitinglum. Holtvartari = vartari*, un poisson, un serpent, du bois (*holt*), donc un dragon. *Tingl* est une plaque de métal, *enni*, le front, la plaque de métal du front est le casque, le heaume, le heaume du serpent/dragon renvoie donc à la strophe 16 des *Fáfnismál*, dans *l'Edda poétique*, où le dragon Fáfnir se vante de porter un *ægishjalmr*, un heaume de terreur pour épouvanter tous ceux qui le regardent : «Un heaume de terreur / Je portai contre les fils de hommes». On se souvient de l'égide des Grecs.

[625] Peu de familles sont plus célèbres que celle-là. Rappelons que Ragnarr fut le chef viking qui vint mettre le siège à Paris en 845. Sa généalogie – plus ou moins déformée – figure aussi dans la *Saga de Njáll*, chap.113, la *Saga d'Eiríkr le rouge*, chap. 7, le *þáttr d'Arnórr au nez de vieille*, la saga dite «grande» d'Óláfr Tryggvason (II p. 184), etc. Il y a un Hróaldr épine dorsale (mais on ne peut dire s'il s'agit bien du même qu'ici) dans la *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, (*Heimskringla*), chap. 18 : il fait partie des adversaires du roi lors de la bataille du Hafrsfjörðr.

[626] Je rends ainsi *hima* qui signifie proprement : à la démarche lourde.

[627] Qui est bien connu du *Landnámabók*, voyez S 2, 5, 217.

[628] De Hvamm-Sturla fils de þórðr, dont l'auteur du *Sturlubók* est précisément l'un des petits-fils. Arnórr au nez de vieille a droit à un *þáttr* propre.

qui découvrit Vinland le bon[629]*, père de Snorri, père de Steinunn* / etc/.

þorvaldr gorge creuse était le quatrième fils. Un automne, il s'en vint à þorvarðsstaðir chez Smiðkell[630] et y demeura un moment. Alors, il monta à la caverne de Surtr et y déclama la dråpa qu'il avait composée sur le géant qui habite cettte caverne[631]. Ensuite, il épousa une fille de Smiðkell et leur fille fut Jórunn, mère de þorbrandr de Skarfnes. Bårðr était le cinquième fils de þórðr. Il épousa þórarna, fille de þóroddr au heaume. Leur fils fut le scalde Daði[632]. Le sixième fils de þórðr était Söxólfr, le septième, þorgrimr, le huitième, Hróarr, le neuvième, Knörr, le dixième, þormóðr le chauve, le onzième, Steinn. Etait fille de þórðr þorlaug qu'épousa Arnbjörn fils de Björn la bagarre, leur fille fut Guðlaug[633] qu'épousa þorleikr fils de Höskuldr, leur fils fut Bolli. Une autre fille de þórðr était Herdis. L'épousa Atli le fort[634]. La troisième était þorgrima joue-de-skeið, la quatrième, Arnbjörg, la cinquième, Arnleif, la sixième, Asgerðr, la septième, þuriðr[635], la huitième, Friðgerðr de Hvammr.

Hrolleifr le grand colonisa le Hrolleifsdalr comme on l'a écrit précédemment[636]. þórðr le bannit du nord à cause du meurtre d'Oddr fils d'Uni. Alors, il s'en alla à Vatsdalr.

[629] Il est étrange que H donne ce détail alors que S l'a omis. Vinland, dit le bon, est le point extrême que sont censés avoir atteint les Islandais fixés au Groenland et qui auraient découvert l'Amérique du Nord. þorfinnr karlsefni est bien connu des sagas dites du Vinland (les trois textes qui relatent de près ou de loin l'aventure américaine). Là-dessus, *Sagas islandaises*, op.cit. pp. 1607 et sq. Revoir aussi S 122 et les notes – où le texte, toutefois, hésite entre Vinland et Vindland qui est le pays des Wendes – des Slaves, donc.

[630] Que nous avons vu dans S 43.

[631] La caverne de Surtr (qui s'applique en fait à un géant-dieu de la mythologie nordique) existe toujours et elle est particulièrement impressionnante. Surtr (dont le nom signifie noir, noirci par le feu) est la divinité du feu qui détruira, selon la *Völuspá* de *l'Edda poétique*, le monde lors des Ragnarök.

[632] On ne sait rien de lui. Il est appelé Dagr dans H mais cela ne nous avance pas davantage.

[633] Elle et appelée Gjaflaug dans *Laxdœla saga* chap. 20 et þuriðr dans S 105.

[634] Sur son compte, voyez S 187.

[635] Est dans la *Saga de Glúmr le meurtrier*, chap. 10.

[636] Voir S 180.

S 209 (H 176) : *(De Friðleifr)*

Il y avait un homme appelé Friðleifr, originaire de Gotland par son père, et sa mère s'appelait Bryngerðr et elle était Flamande[637]. Friðleifr colonisa tout le Sléttahlið et le Friðleifsdalr entre la Fridleifsdalsá et la Stafá[638], et habita à Hof. Son fils fut Þjóðarr, père d'Ari et de Bryngerðr, mère de Tungu-Steinn[639].

S 210 (H 177) : *(De Flóki)*

Flóki, fils de Vilgerðr[640] fille de Hörða-Kári alla en Islande et colonisa le Flókadalr entre la Flókadalsá et Reykjarhóll. Il habita à Mór. Flóki épousa Gróa, sœur de Þórðr de Höfði. Leur fils fut Oddleifr le bâton qui habita à Stafshóll et se querella avec les fils de Hjalti. Fille de Flóki était Þjóðgerðr, mère de Koðrán, père de Þjóðgerðr, mère de Koðrán, père de Kárr[641] du Vatnsdalr.

S 211 (H 178) : *(De Þórðr le bouton et de Helgi la vrille)*

Il y avait un homme du Sogn appelé Þórðr le bouton, fils de Björn de Haugr[642]; il y en avait un autre appelé Helgi la vrille. Ils se rendirent de conserve jusqu'en Islande et atterrirent au Haganes. Þórðr prit de la terre en remontant de Stifla jusqu'à la Tunguá et habita à Knappsstaðir. Il épousa Æsa fille de Ljótólfr le goði[643]. Leur fils fut Hafr[644] qui épousa Þuríðr, fille de Þorkell des Guðdalir. Leur fils fut Þórarinn, père d'Ófeigr. Helgi la

[637] Parfait exemple du mixte qui présida à la colonisation de l'Islande et dont la réalité explique, peut-être, l'extraordinaire destinée de cette petite communauté. Gotland est la grande île qui se trouve dans la Baltique et qui était elle-même porteuse d'une brillante civilisation.

[638] Pour ce nom intéressant, revoir S 84.

[639] On a déjà parlé de lui dans S 197.

[640] Il est hautement probable qu'il s'agit bien du même Flóki que celui qui est crédité de la découverte de l'Islande, dans S 5 auquel on voudra bien se reporter. Rappelons que Kári s'appelle Hörða-Kári parce qu'il est du Hörðaland, en Norvège.

[641] C'est peut-être du meurtre de ce Kárr, en 1169, qu'il est question dans la *Sturlunga Saga*.

[642] Il y a un roi légendaire, suédois, qui porte ce nom mais tout donne à penser qu'il s'agit plutôt, ici, d'un chef originaire du Trøndelag, en Norvège.

[643] Lequel est également mentionné dans S 213 et qui est l'un des protagonistes de la *Svarfdœlasaga*. Il figure aussi dans la *Valla-Ljóts saga*.

[644] Est nommé au chap. 72 de la *Saga de Grettir*.

vrille prit de la terre à l'est en remontant du Haganes jusqu'à la Flókadalsá en bas de Barð et en remontant jusqu'à la Tunguá, et habita à Grindill. Il épousa Gróa au regard perçant[645]. Leurs enfants furent Þórólfr, Arnórr qui se battit contre Friðleifr à Stafshóll; Þorgerðr qu'épousa Geirmundr fils de Sæmundr et Úlfhildr qu'épousa Arnórr[646] fils de Skefill de Gönguskarð. Leur fils fut Þorgeirr le bravache qui tua Már le sacrificateur à Móberg. Etait fille de Helgi la vrille Þórunn aux joue bleues.

S 212 (H 179) : *(De Bárðr des Hébrides)*

Bárðr des Hébrides prit de la terre en remontant de la Stifla jusqu'à la Mjóvadalsá. Son fils fut Hallr du Mjóvadalr, père de Þuríðr qu'épousa Arnórr au nez de vieille.

S 213 (H 180) : *(De Brúni le blanc)*

Il y avait un noble homme appelé Brúni le blanc, fils de Hárekr jarl des Upplandais. Il s'en fut en Islande pour satisfaire son désir et prit de la terre entre la Mjóvadalsá et l'Úlfsdalr. Il habita à Brúnastaðir. Il épousa Arnóra, fille de Þorgeirr le frénétique, fils de Ljótólfr le goði. Leurs fils furent Ketill, Úlfheðinn et Þórðr dont descendent les gens de Barð[647].

S 214 (H 181) : *(D'Úlfr et d'Óláfr)*

Úlfr le viking et Óláfr le ruisseau vinrent de conserve en Islande. Úlfr colonisa l'Úlfsdalr et habita là. Óláfr le ruisseau était fils de Karl de Bjarkey[648] en Hálogaland. Il tua Þórir le noir et fut proscrit[649] à cause de cela. Óláfr colonisa toutes les vallées

[645] Ce surnom prête à discussion. Si l'on prend *skyggn* ou *snarskyggn*, comme le veut une leçon manuscrite, on a ou bien : au regard perçant, ou bien, chose plus intéressante : qui est douée de seconde vue, faculté bien attestée d'autre part dans les sagas. Mais il se pourrait que le scribe ait mal lu *sygnsk*, originaire du Sogn (en Norvège) et que ce fût la version originelle !

[646] S 189 parle de lui.

[647] Pour Ljótólfr le goði, voir S 211. J'ai rendu par «frénétique» le surnom de Þorgeirr qui est en vérité *óðr*, saisi de furor (au sens que le mot a en latin, extase et transes). C'est le propre du dieu Oðinn qui tire de là son nom.

[648] L'île aux bouleaux, en Norvège.

[649] Fidèle à la réalité historique, le texte porte le terme norvégien *útlægr*, le mot islandais reçu étant *skógarmaðr*. C'était la pire sentence que connussent les lois.

vers l'ouest et l'Óláfsfjörðr jusqu'à la rencontre des terres de Þormóðr, et il habita à Kviabekkr. Ses fils furent Steinmóðr, père de Björn, Grimólfr et Arnoddr, père de Vilborg, mère de Karl le rouge[650].

S 215 : *(De Þormóðr le fort)*

Il y avait un homme appelé Þormóðr le fort. Il tua Gyrðr, père de la mère de Skjálgr du Jaðarr[651] et, à cause de cela, dut fuir le pays : il s'en alla en Islande.

H 182 : *Il y avait un Suédois appelé Þormóðr le fort. Il tua Gyrðr, père de la mère de Skjálgr du Jaðarr et, à cause de cela, il dut fuir le pays devant le roi Björn de Haugr*[652].

Il atterrit dans le Siglufjörðr et le remonta à la voile jusqu'à Þormóðseyrr, aussi l'appela-t-il Siglufjörðr[653]. Il colonisa tout le Siglufjörðr entre l'Úlfsdalr et le Hvanndalr et habita à Siglunes. Il se querella pour le Hvanndalr avec Óláfr le ruisseau et mit seize hommes à mort avant qu'ils fassent la paix : ils devaient avoir le Hvanndalr chacun un été à tour de rôle. Þormóðr était fils de Haraldr le viking, il épousa Arngerðr, sœur de Skíði du Skíðadalr. Leurs fils furent Arngeirr le tranchant, Narfi, père de Þrándr, père de Narfi de Hrísey[654], et Alrekr qui se battit à Sléttahlið contre Knörr fils de Þórðr.

S 216 (H 183) : *(De Gunnólfr le vieux)*

Gunnólfr le vieux, fils de Þorbjörn l'impétueux du Sogn tua Végeirr, père de Vébjörn champion des gens du Sogn[655] et s'en alla ensuite en Islande. Il colonisa l'Óláfsfjörðr à l'est en remontant jusqu'à la Reykjaá et vers la côte jusqu'à Vámúli, et habita à Gunnólfsá. Il épousa Gróa, fille de Þorvarðr des Urðir. Leurs fils furent Steinólfr, Þórir et Þorgrímr.

[650] Lequel, selon toute vraisemblance, n'est pas le même que le Karl le rouge de S 219.
[651] Jaðarr est en Norvège (Jæren aujourd'hui). Skjálgr (proprement bigleux) est Þórólfr le bigleux, père d'Erlingr qui est un personnage important dans la *Saga de saint Óláfr* de la *Heimskringla*.
[652] Nous avons déjà vu ce Björn dans S 211.
[653] Littéralement : le fjord de la navigation.
[654] Qui figure dans la *Saga de Glúmr le meurtrier*, chap. 5 et 27.
[655] Végeirr et Vébjörn sont déjà dans S 138 et S 149.

S 217 : *(De Björn fils de Hrôlfr et de son fils Eyvindr l'Oriental)*

Il y avait un noble homme de Gautland[656] appelé Björn. Il était fils de Hrôlfr d'Ár[657]. Il épousa Hlif, fille de Hrôlfr fils d'Ingjaldr, fils du roi Fróði[658]. Leur fils s'appelait Eyvindr. Björn se trouva en désaccord avec Sigfastr, beau-père de Sölvarr, roi de Gautland, pour une affaire de terre et il brûla vif Björn, dans sa maison, avec trente personnes[659]. Puis Björn s'en fut en Norvège avec onze hommes et ce fut le hersir Grîmr, fils de Kolbjörn le méprisant qui le reçut, et il resta chez lui un hiver. Alors, Grîmr voulut tuer Björn pour de l'argent. Aussi Björn s'en alla-t-il chez Öndóttr la corneille qui habitait à Hvînisfjörðr dans les Agðir[660], et Öndóttr le reçut. En été, Björn était en expéditions vikings et en hiver, il restait chez Öndóttr, jusqu'à ce que Hlif, sa femme, mourut en Gautland. Alors, Eyvindr, son fils, vint de l'est et reprit les bateaux de guerre de son père, et Björn épousa Helga, sœur d'Öndóttr la corneille, leur fils fut þrândr. Eyvindr s'en fut en expéditions vikings à l'ouest[661] et il se montra particulièrement actif au large de l'Irlande. Il épousa Rafarta, fille de Kjarvalr roi des Irlandais[662] et se fixa là : voilà pourquoi il fut surnommé Eyvindr l'Oriental. Eyvindr et Rafarta eurent un fils qui s'appela Helgi. Ils le donnèrent à élever dans les Hébrides[663]. Mais lorsqu'ils revirent le voir deux hivers plus tard, il était famélique au point qu'ils ne le reconnurent pas. Ils

[656] Qui est une province de la Suède centrale et non l'île de Gotland.

[657] On ne sait où ce lieu se trouve. Ce chapitre est immergé dans la légende, comme on s'en apercevra aisément. Jón Jóhannesson (*Gerðir Landnámabókar* pp. 195-199) pense que ce chapitre et ses correspondants dans les autres versions s'inspirent d'une saga, aujourd'hui perdue, conscrée à Helgi le Maigre et à ses descendants, la **Krækllnga Saga*. C'est bien possible, des fluctuations significatives d'une version à l'autre témoignant de l'anhistoricité du texte.

[658] Du Danemark, précisent þ et M. Il s'agit du roi légendaire Fróði le renommé qui figure ausi dans maints textes, notamment poétiques. On nous parle d'Ingjaldr et de Fróði dans la *Skjöldunga saga*, qui est une saga hautement légendaire et dont nous n'avons conservé que la traduction en latin qu'en fit l'érudit islandais Arngrimur Jónsson le savant, au XVII[e] siècle.

[659] Toute barbare qu'elle soit, cette pratique est bien attestée, elle sévissait encore en Islande au XI[e] siècle comme le prouve la *Saga de Njàll le brûlé*.

[660] Aujourd'hui Kvinesdal dans le Fedefjord, en Norvège, bien entendu.

[661] On distinguait entre *vestrvíking* : expédition viking à l'ouest, c'est-à-dire en Europe occidentale (le texte donne clairement à entendre qu'il s'agit ici des Iles britanniques) et *austrvíking* : expédition viking à l'est, entendons en Russie et à Byzance.

[662] On n'est pas parvenu à trouver le correspondant celtique – s'il existe ! – de Rafarta. Il n'est pas sûr non plus que ce Kjarvalr soit le même que celui de S 208.

[663] Selon la coutume du *fóstr* que nous avons déjà rencontrée maintes fois.

l'emmenèrent et l'appelèrent Helgi le maigre[664]. Il fut élevé en Irlande. Et lorsqu'il fut adulte, il devint un homme de grande distinction. Il épousa alors Þórunn la cornue[665], fille de Ketill au nez plat et ils eurent beaucoup d'enfants. Leurs fils s'appelaient Hrólfr et Ingjaldr.

H 184 (début) : *Il y avait un noble homme du Gautland appelé Björn, fils de Hrólfr d'Ár. Il épousa Hlíf, fille de Hrólfr, fils d'Ingjaldr, fils du roi Fróði. Starkaðr le vieux fut leur scalde à tous les deux*[666]*. Le fils de Björn et de Hlíf s'appela Eyvindr. Björn se trouva en désaccord pour une terre avec Sigfastr, beau-père de Sölvarr roi de Gautland. Sigfastr donna en mariage sa fille au jarl Sölvarr*[667]*. Le jarl seconda si fermement Sigfastr qu'il faisait régner la tyrannie sur toutes les terres de Björn. Alors, Björn remit aux mains de Hlíf, sa femme, et d'Eyvindr, son fils, tous ses biens en Gautland et s'en fut de l'est emmenant douze chevaux chargés d'argent. Puis il brûla vif dans sa maison Sigfastr avec trente hommes la veille de son départ du pays. Il s'en alla en Norvège. Il arriva dans l'ouest, dans les Agðir, dans les Hvínir, chez le hersir Grímr fils de Kolbjörn le méprisant, frère d'Ingjaldr le fidèle, parent d'Arinbjörn des Fjords : Grímr lui fit bon accueil. Björn et ses compagnons passèrent l'hiver chez Grímr. Mais lorsqu'arriva le printemps, Björn fut réveillé par un homme qui se tenait au-dessus de lui, l'épée brandie, et qui voulait le frapper. il s'empara de lui : cet homme avait reçu de l'argent de Grímr pour occire Björn. Il ne le tua pas. Ainsi, Grímr voulut le trahir pour de l'argent. Aussi Björn s'en alla-t-il chez Öndóttr la corneille qui habitait à Hvínisfjörðr : c'était le fils d'Erlingr la bourse. Öndóttr avait épousé Signý fille de Sighvatr des Hlaðir dans le Vík de l'est*[668]*. Björn allait en expéditions vikings à l'ouest, en été, et passait l'hiver chez Öndóttr.*

Alors, Hlíf mourut en Gautland. Björn épousa alors Helga, sœur d'Öndóttr, leur fils fut þróndr le grand navigateur. Puis Eyvindr arriva

[664] Qui est un des personnages les plus connus de toute la littérature islandaise médiévale.

[665] Sur son compte, revoir S 13 et 84. On ne s'abusera pas sur son surnom : il pourrait venir du fait que cette femme aimait à porter la coiffe typique des Islandaises, ou *faldr*, qui était constituée d'une corne de linge empesé revenant vers l'avant.

[666] Starkaðr est un scalde et un héros légendaire renommé dans tout le Nord antique et figurant dans force sagas, notamment légendaires, et poèmes. Même Saxo Grammaticus le connaît. Voir Régis Boyer, *Les sagas légendaires*, Paris, Les Belles-Lettres, 1998.

[667] Il est évident que l'auteur s'échine ici à suivre deux traditions différentes puisque Sölvarr est donné tantôt pour roi, tantôt pour jarl !

[668] Aujourd'hui Lier près de Drammen. Le Vik est la province d'Oslo.

de l'est trouver son père, Björn. Il était fils de Hlif. Quand Björn se lassa des expéditions guerrières, Eyvindr reprit les bateaux de guerre de son père et les activités qu'il avait exercées. Eyvindr épousa ensuite, en Irlande, Rafarta fille du roi Kjarvalr. Elle mit au monde un garçon dans les Hébrides et le donna à élever là. Aussi Eyvindr fut-il surnommé l'oriental parce qu'il venait de l'est, en Sviariki, pour arriver à l'ouest au-delà de la mer[669]*. Deux hivers après, ils revinrent dans les îles, voir le garçon, ils virent un garçon aux beaux yeux mais décharné car il mourait de faim. Aussi appelèrent-ils ce garçon Helgi le maigre. Ensuite, il fut élevé en Irlande. Björn mourut chez Öndóttr, son beau-frère, et Grimr déclara que c'était au roi de reprendre tout son héritage pour la raison qu'il était étranger et que ses fils étaient à l'ouest de la mer*[670]*. Öndóttr garda l'argent à l'intention de þróndr, son neveu*

Helgi fut élevé en Irlande. Il épousa þórunn la cornue, fille de Ketill au nez plat des Hébrides et d'Yngvildr, fille de Ketill le bélier du Hringariki.

S 218 : *(De Helgi le maigre)*

Helgi le maigre s'en alla en Islande avec sa femme et leurs enfants. Etait également avec lui Hámundr peau d'enfer[671], son gendre qui avait épousé Ingunn, fille de Helgi. Celui-ci professait une foi mêlée : il croyait au Christ mais il invoquait þórr pour les périls en mer et les moments difficiles[672]. Lorsqu'il vit l'Islande, il consulta les augures de þórr[673] pour savoir où il devrait descendre et les augures lui indiquèrent le nord du pays. Alors, Hrólfr, son fils, demanda à Helgi s'il se dirigerait vers l'Océan Arctique au cas où þórr le lui indiquerait, car l'équipage considérait qu'il était temps d'accoster, l'été étant fort

669 *Vestr um haf* désigne conventionnellement la Grande-Bretagne, vue de la Norvège. Sviariki: l'état des Sviar qui sont les Suédois. Le mot Sviariki a donné la forme moderne Sverige, Suède.

670 *Fyrir vestan haf* qui désigne également les Iles Britanniques, mais vues de l'Islande.

671 Qui est le frère de Geirmundr peau d'enfer, que nous avons déjà rencontré, notamment dans S 112.

672 Ce passage est l'un des plus célèbres, les plus discutés aussi, de la littérature de sagas. On lira l'équivalent dans la version parallèle de H 184. On l'a longtemps pris pour une preuve sans équivoque de scepticisme, chose qui, bien entendu, n'est pas exclue. Toutefois, depuis une étude du Suédois Folke Ström sur *Den egna kraftens män*, les certitudes sont moins tranchées. Voir là-dessus Régis Boyer, *L'Edda poétique*, op.cit, l'introduction sur «Le sacré chez les anciens Scandinaves».

673 Expression *ganga til frétta*. Il est clair que Helgi tient scrupuleusement compte de l'«opinion» du dieu !

avancé[674]. Helgi aborda au nord de Hrísey, mais au sud du Svarfaðardalr. Il passa le premier hiver à Hámundarstaðir. Ils eurent un hiver très rude. Au printemps, Helgi grimpa sur les Sólarfjöll. Il vit que tout était plus noir vers l'intérieur du fjord, qu'ils appelèrent Eyjafjörðr (Fjord-des-îles) à cause des îles qu'il y avait là[675]. Après cela, Helgi porta sur son bateau tout ce qu'il possédait, et Hámundr resta habiter là. Helgi accosta à Galtahamarr. Là, il débarqua deux cochons, le verrat s'appelant Sölvi. Ils les retrouvèrent trois hivers après dans le Sölvadalr. il y avait alors soixante-dix cochons. Pendant l'été, Helgi explora tout le district et il colonisa tout l'Eyjafjörðr entre le Siglunes et le Reynisnes, il fit un grand feu à chaque estuaire, se consacrant ainsi tout le district[676]. Il passa cet hiver-là à Bildsá mais au printemps, il transféra sa demeure à Kristsnes[677] et habita là le restant de sa vie. Au cours du déménagement, þórunn accoucha en þórunnarey dans l'Eyjafjarðará[678]. Elle y mit au monde þorbjörg soleil de l'îlot. Helgi croyait au Christ, aussi appela-t-il sa résidence d'après lui. Après cela, les gens se mirent à habiter dans le territoire de Helgi, sur son conseil.

H 184 (suite et fin) : *Puis Helgi s'en fut en Islande avec sa femme et leurs enfants, Hrólfr, Ingjaldr et Ingunn qu'épousa Hámundr à la peau d'enfer. Suivit aussi celui-ci en Islande Helga. Quand Helgi vit ce pays, il alla consulter les augures de þórr pour savoir où il accosterait et les augures lui indiquèrent l'Eyjafjörðr et il promit de ne mettre le cap ni sur l'est ni sur l'ouest de là. Son fils Hrólfr demanda alors, avant que le fjord ne s'ouvrît, pour le cas où þórr lui indiquerait de passer l'hiver en Dumbshaf, s'il le ferait ou non. Helgi aborda au nord de Hrísey et au sud du Svarfaðardalr. Il passa le premier hiver à Hámundarstaðir. Ils eurent un*

[674] Il va sans dire qu'il nous est impossible de savoir quelle est la vérité qui se cache derrière cette scène et si la manière de mise en scène qui nous est proposée ici est dictée par des intentions au demeurant transparentes ! Dumbshaf désigne conventionnellement la mer qui se trouve tout au nord du monde, la Mer Blanche, si l'on veut ou l'Océan Arctique. Haf est la Grande Mer, Dumbr peut signifier Muet ou peut être un nom de géant qui voudait dire Brumeux. Mer des Brumes conviendrait : en tout état de cause, Dumbshaf joue un rôle comme obligé dans les récits légendaires.

[675] Le détail est curieux car il n 'y a là aucune autre île que Hrisey (*ey* = île).

[676] On notera donc cette nouvelle façon de s'attribuer un territoire par le feu.

[677] Soit le Cap du Christ, ce qui indiquerait quelle était la véritable religion de Helgi ! Mais la leçon de H 184, qu'on lira plus loin, place ici le paragraphe sur «la foi mêlée» du personnage !

[678] Donc dans l'île de þórunn, dans la rivière de l'Eyjafjörðr. Elle est mentionnée dans la *Saga de þorgils skarði*, dans la *Sturlunga saga*.

hiver très rude si bien qu'il s'en fallut de peu que leur bétail sur pied ne mourût. Mais au printemps, Helgi monta sur le Sólarfjöll et vit que l'intérieur du fjord était bien plus sombre. Il porta sur son bateau tout ce qu'il possédait. Il accosta à Galtarhamarr. Là, il débarqua deux cochons, le verrat appelé Sölvi et une truie. On les retrouva trois hivers après dans le Sölvadalr, ils étaient alors soixante-dix cochons. Cet hiver-là, Helgi habita à Bildsá mais en été, il explora tout ce district et colonisa l'Eyjafjörðr entre le Siglunes et le Reynisnes, et fit un grand feu à chaque embouchure de rivière, se consacrant tout le fjord entre les caps. Un hiver plus tard, Helgi transféra sa demeure à Kristsnes et habita là jusqu'au jour de sa mort. Il était de foi fort mêlée. Il croyait au Christ

Þ et **M** : *à ce que les gens ont dit. Il croyait au Christ, aussi appela-t-il sa demeure d'après lui.*

et pourtant, il invoquait Þórr dans les périls de mer et les moments difficiles et pour tout ce qui lui paraissait importer le plus. Au cours du déménagement de Helgi, Þórunn la cornue accoucha en Þórunnarey dans l'embranchement de l'Eyjafjarðará, Þorbjörg soleil de l'îlot[679] *naquit alors. Ensuite, Helgi répartit les terres entre ses fils et ses gendres. A son fils Ingjaldr, il donna de la terre en remontant de la Þverá à l'extérieur, à l'est de l'Eyjafjarðará jusqu'à Arnarhváll. Il habita à Þverá du haut et érigea là un grand temple*[680]*. Il épousa Salgerðr fille de Steinólfr le bas de Hrísey, fils d'Ölvir ami des enfants. Leur fils fut Eyjólfr qui épousa Ástríðr fille de Vigfúss du Vörs, fils de Kári le viking. Leurs fils furent Vigfúss, Glúmr le meurtrier et Þorsteinn. Etait fils de Glúmr le meurtrier Vigfúss, père de Bergr, père de Steinunn, mère de Þorsteinn l'inique. Après cela, les gens se mirent à bâtir dans le territoire colonisé par Helgi et sur son conseil.*

S 219 (H 185) : *(De Þorsteinn Svarfaðr et d'un coupeur de sacs)*

Il y avait un homme appelé Þorsteinn Svarfaðr, fils de Rauðr rugga du Naumudalr[681]. Il avait épousé Hildr, fille de Þráinn le

[679] Sans vouloir faire droit à des croyances archaïques («la» soleil étant certainement une image très ancienne de la Déesse-Mère), on soulignera que donner à une femme un surnom en *-sól* était une coutume assez fréquente, on a ainsi des Hlíðarsól, Lundasól (soleil de la pente, soleil du petit bois), etc.

[680] Cette phrase est littéralement reprise dans S 234, toujours à propos d'Ingjaldr.

[681] Les personnages et événements présents dans ce chapitre se retrouvent dans la *Saga des Gens du Svarfaðardalr* (qui figure dans *Sagas islandaises*, op.cit.).

þurs noir[682]. Þorsteinn alla en Islande et colonisa le Svarfaðardalr sur le conseil de Helgi. Ses enfants furent Karl le rouge qui habita à Karlsá, et Guðrún qu'épousa Hafþórr le viking. Les enfants de ceux-ci furent Klaufi et Gróa qu'épousa Gríss le gai. Il y avait un homme appelé Atli le mauvais. Il tua Hafþórr et mit Karl aux fers. Survint alors, à l'improviste, Klaufi qui tua Atli et sortit Karl de ses fers. Klaufi avait épousé Yngvildr aux joues rouges[683], fille d'Ásgeirr au manteau rouge, sœur d'Óláfr brise-sorcière et de Þorleifr[684]. Klaufi mit en pièces le sac de lycopodes qu'ils avaient ramassés sur ses terres. Alors, Þorleifr déclama ceci :

Böggvir m'a mis en pièces
un sac sans poils
et à Óláfr
une courroie et un manteau.
Aussi, si nous vivons,
Böggvir le malveillant
sera-t-il
Abattu[685].

De là vient la *Saga des Gens du Svarfaðardalr.*

S 220 (H 186) : *(De Karl)*

Il y avait un homme appelé Karl, qui colonisa tout le Strönd depuis les Upsir jusqu'à Migandi.

[682] Le surnom de þráinn est fort intéresant – et rare. Un *þurs* est l'un de ces géants primitifs et de grand savoir que connaît la mythologie nordique ancienne. Voir aussi S 225 et «crève-géants».

[683] Son surnom dans *Svarfdœla saga* est : aux belles joues.

[684] Le surnom de cet Óláfr est évidemment étrange : renvoie-t-il à un événement inconnu de nous (ce personnage ne figure qu'ici dans toute la littérature islandaise) ? Quant à þorleifr, H, Sk et þ précisent : þorsteinn le scalde. Il s'agit du scalde þorleifr, dit scalde des jarls (*jarlaskáld*) sur le compte duquel il existe un *þáttr* particulier .

[685] Cette strophe est remarquablement dépourvue de *heiti* et de *kenningar*. Böggvi est le surnom de Klaufi, ici comme dans *Svarfdœla saga*, son sens est obscur. Il existe, dans la mythologie nordique ancienne, un petit dieu, Byggvir, que l'on invoque pour faire réussir la fermentation de la bière.

S 221 : *(D'Örn)*

Lorsque Örn, parent de Hâmundr peau d'enfer, fils du roi Hjörr, arriva de l'ouest et prit l'Arnarfjörðr, Hâmundr peau d'enfer[686], lui concéda cette terre

H 187 : */Hâmundr/ habita à Espihôll. Son fils fut þórir qui habita là, le père de þorvaldr le croc, père de Ketill, père d'Einarr, père de þorsteinn l'inique, père de Guðrún, mère de Halla, mère de Flósi, père de Valgerðr, mère de Messire Erlendr, père de Haukr*[687].

Örn habita à Arnarnes[688]. Sa fille fut Iðunn qu'épousa Âsgeirr au manteau rouge. Etait fils d'Örn Narfi d'après qui sont appelés les Narfasker (Rochers de Narfi). Il épousa Ulfheiðr fille d'Ingjaldr de Gnúpufell. Leurs fils furent Âsbrandr, père de Hellu-Narfi, Eyjólfr, père de þorvaldr de Hagi et Helgi, père de Grîmr de Kâlfskinn[689].

S 222 (H 188) : *(De Galmr)*

Il y avait un homme appelé Galmr, qui colonisa le Galmansströnd entre la þorvaldsdalsâ et la Reistarâ. Son fils fut þorvaldr, père d'Ormr, père de þóroddr aux enfants[690], père de þórunn, mère de Dýrfinna, mère de þorsteinn le forgeron fils de Skeggi. A þorvaldr, Hâmundr donna de la terre entre la Reistarâ et la Hörgâ, il avait auparavant habité à þorvaldsdalr.

[686] Qui est, rappelons-le, le frère de Geirmundr peau d'enfer. Il sera question de Hâmundr avec plus de détail dans S 230.

[687] J'ai tenu à faire figurer cette phrase puisqu'elle contient la généalogie de l'auteur de H, Haukr fils d'Erlendr.

[688] Il est question d'Örn dans S 134.

[689] Hellu-Narfi (son surnom a sans doute quelque chose à voir avec *hella* : dalle, roche plate), est connu de la *Valla-Ljóts saga*. þorvaldr est à coup sûr le même que le þorvaldr de Hagi de la *Saga de Glúmr le meurtrier* (chap. 27). La recherche tend à considérer que ce présent chapitre est tout ce qu'il nous reste d'une *Saga*, aujourd'hui perdue, *des Gens d'Espihôll* /qui est le nom de l'endroit où habita Hâmundr/ (**Esphœlinga saga*).

[690] H a ici : «père de Bjarni père de þóroddr» qui doit être la bonne lecture (confusion facile à faire entre Bjarna /sur Bjarni/ et Barna /génitif pluriel de *barn*, enfant/. En effet, le þorsteinn le forgeron (ou l'orfèvre, *smiðr* s'applique à tout métier d'artisan) est celui qui a fabriqué, selon la *Sturlunga saga*, la châsse du saint évêque þorlâkr þórhallsson, vers 1210. La version de S ne donnerait que six générations entre Galmr et þorsteinn, ce qui est très court, la version de H en ajoute une.

S 223 (H 189) : *(De Geirleifr)*

Il y avait un homme appelé Geirleifr. Il colonisa le Hörgårdalr en remontant jusqu'à la Myrkå. Il était fils de Hrappr et habita à Hagi le vieil. Son fils fut Björn le riche dont descendent les Gens d'Auðbrekka.

S 224 (H 190) : *(De þórðr l'arracheur)*

Il y avait un homme appelé þórðr l'arracheur. Il colonisa le Hörgårdar en remontant de la Myrkå et en descendant sur les Drangar de l'autre côté. Son fils fut Örnólfr qui épousa Yngvildr sœur-de-tout-le-monde[691]. Leurs fils furent þórðr, þorvarðr de Kristnes et Steingrîmr de Kroppr[692]

þ : *que Vémundr la courtepointe fit molester avec une tête de mouton en disant qu'il fournirait un logement pour l'hiver à celui qui ferait cela, et ce fut une homme appelé þorgeirr smjörkengr qui exécuta cela, mais Steingrîmr le tua sur-le-champ en disant que ce coup-là serait vengé tant qu'il vivrait.* [693]

þórðr l'arracheur donna à Skólmr, son parent, une partie de son domaine. Le fils de Skólmr fut þorálfr le fort qui habita à Myrkå.

S 225 (H 191) : *(De þórir crève-géants)*

Il y avait un homme appelé þórir crève-þurs[694]. Il avait été élevé en Ömð[695] en Hålogaland et ne s'était pas entendu avec le jarl Håkon fils de Grjótgarðr, aussi s'en alla-t-il en Islande. Il colonisa tout l'Øxnadalr et habita à Vatså. Son fils fut Steinrøðr le fort qui soulagea de leurs maux maints hommes quand des esprits malfaisants les faisaient souffrir. Il y avait une femme,

[691] C'est une fille de Hâmundr peau d'enfer. Il se pourrait que son surnom vînt du fait que son père tout comme sa mère, étaient remariés et qu'ils avaient l'un et l'autre des enfants avant cette nouvelle union dont devait naître Yngvildr. De la sorte, Yngvildr avait une quantité de demi-frères et sœurs.

[692] Ils interviennent dans *Reykdœla saga* et das la *Saga de Glûmr le meurtrier.*

[693] Cet événement est rapporté avec beaucoup plus de détail dans *Reykdœla saga*, chap. 12.

[694] Pour ce dernier mot, revoir S 219.

[695] Une île de Norvège, aujourd'hui Andøy.

magicienne et malfaisante, appelée Geirhildr. Des gens doués de seconde vue virent que Steinrøðr venait à elle à l'improviste, mais elle se métamorphosa en un sac de cuir de taureau rempli d'eau. Steinrøðr était forgeron, il avait à la main une grande pique de fer. Sur leur rencontre, on a composé ceci[696] :

A coups redoublés le forgeron
fait résonner son bâton
sur le sac empli d'eau
de Geirhildr.
La longue pique de fer
fit pleuvoir à Hjaltaeyrr
une rude averse sur les flancs de la vieille;
La trollesse a eu les côtes enflées.

La fille de Steinrøðr fut þorljót qu'épousa þorvarðr de Kristnes.

S 226 (H 192) : *(D'Auðólfr)*

Il y avait un homme appelé Auðólfr. Il s'en fut du Jaðarr en Islande et colonisa l'Øxnadalr de la þverá jusqu'à la Bægisá, et habita à Bægisá du sud. Il épousa þorhildr, fille de Helgi le maigre. Leur fille fut Yngvildr qu'épousa þóroddr au heaume[697], père d'Arnljótr, père de Halldórr.

[696] Gens doués de seconde vue : *ófreskir menn*, l'expression est assez courante dans cette littérature. On voudra bien noter à quel point ce texte bref baigne dans la magie et aussi la liaison, comme implicite, qui est faite entre médecin et magicien. On sait, d'ailleurs, que la plupart des maladies, au Moyen Age, étaient imputées à des esprits malfaisants (*meinvættir* dit notre texte), le «remède» (*bót*) préconisé pouvant relever aussi bien de la pharmacie que de la sorcellerie : il s'agissait de détruire ou, au moins, de neutraliser ces esprits. Comprenons encore que ces mauvais esprits sont déchaînés par Geirhildr. Nous avons donc affaire à un combat occulte avec métamorphoses en relations avec le phénomène, déjà rencontré plusieurs fois ici, du *hamrammr, hamför*. Une saga de contemporains, celle de Hrafn fils de Sveibjörn qui nous est pourtant donné pour une sorte de saint chrétien (il vivait au XIII[e] siècle et sa saga figure dans la compilation de la *Sturlunga saga*) est également appliquée à le montrer comme médecin et forgeron ! Enfin, relevons que la peau de bœuf, l'eau, la pique de fer sont des éléments tout à fait banaux dans l'univers magique du Nord. Ainsi, sous des dehors de conte populaire, ce récit plonge de profondes racines dans le paganisme nordique antique.

[697] Celui-ci, qui fut le grand-père maternel de Guðmundr le puissant, figure dans S 188, S 208, dans la *Saga des Chefs du Val-au-Lac* (chap. 10), dans la *Saga de Njáll le brûlé* (chap. 113) et dans la *Saga de Glúmr le meurtrier* (chap. 26).

S 227 (H 193) : *(D'Eysteinn)*

Eysteinn, fils de Rauðúlfr fils de þórir-aux-bœufs prit de la terre en descendant de la Bægisá jusqu'à Kræklingarhlið et habita à Lón. Son fils fut Gunnsteinn[698] qui épousa Hlíf, fille de Heðinn de Mjöla. Leurs enfants furent Halldóra qu'épousa Glúmr le meurtrier, þorgrímr et Grímr jambe-de-banc-de-sable.

S 228 (H 194) : *(D'Eyvindr le coq)*

Il y avait un noble homme appelé Eyvindr le coq. Il arriva en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation. Il partageait la possession d' un bateau avec þorgrímr fils de Hlíf[699]. C'était un parent des fils d'Öndóttr. Ils lui donnèrent de la terre et il habita à Hanatún et fut surnommé coq-de-Tún[700]. L'endroit s'appelle maintenant Marbœli. Il épousa þórný, fille de Stórólfr fils de þórir aux bœufs. Son fils fut Snorri goði des Gens de Hlið[701].

S 229 : *(De þrándr le grand navigateur)*[702]

Öndóttr la corneille, qui a été mentionné précédemment[703], devint un homme puissant. Quand Björn, son beau-frère, mourut, le hersir Grímr réclama tout son héritage pour le roi puisqu'il vivait à l' étranger et que ses fils étaient dans les Iles Britanniques. Öndóttr conserva tout le bien pour þrándr, le fils de sa sœur. Mais quand þrándr apprit la mort de son père, il cingla si ferme depuis les Hébrides qu'à cause de cela, il fut sur-

[698] Figure dans la *Saga de Glúmr le meurtrier*, chap. 10.

[699] En vertu de la pratique du *félag* ou possession en commun d'un certain bien.

[700] Au sens strict, le *tún* est le pré-clos entourant la ferme et dans lequel on engraisse l'animal destiné à être sacrifié pour les fêtes de Jól. Dans une acception plus large, *tún* = pré.

[701] Il est mentionné par la *Ljósvetninga saga*, chap. 4. Les «gens de Hlið» (ce dernier mot = la pente) renvoie probablement à Kræklindahlið.

[702] Exceptionnellement, je donnerai ce long chapitre, qui, on va le voir, est d'une rare complexité, in extenso dans chacune des deux versions S et H. Il reprend et prolonge, respectivement, S 217 et H 184. Il y a la même différence (longueur et détails) entre H 195 et S 229 qu'entre H 184 et S 217. L'explication vraisemblable en a déjà été proposée : H a sans doute bénéficié de la connaissance d'une saga, aujourd'hui perdue, que Jón Jóhannesson appelle **Kræklinga saga* (sur le surnom d'Öndóttr *kráka* /la corneille/).

[703] Voir S 205. Il figure aussi dans la *Saga de Grettir*, chap. 3 à 7.

nommé þrándr le grand navigateur. Et lorsqu'il eut pris cet héritage, il s'en fut en Islande et colonisa dans le sud du pays comme on le redira[704].

Mais pour la raison qu'il n'avait pas obtenu ce bien avec la protection du roi, Grimr tua Öndóttr. Cette nuit même, Signý, femme d'Öndóttr, porta sur un bateau tous ses biens meubles et s'en alla chez Sighvatr, son père, avec leurs fils, Ásgrimr et Ásmundr. Puis elle envoya ses fils chez Heðinn, son père adoptif, à Soknadalr. Mais ils ne s'y plurent pas et voulurent aller chez leur mère, ils arrivèrent à Jól chez Ingjaldr le fidèle dans les Hvinir. Il les accueillit sur les incitations de Gyða, sa femme. L'été suivant, le hersir Grimr donna un banquet pour le jarl Auðunn[705], le jarl du roi Haraldr. Mais la nuit où l'on brassait la bière chez Grimr, les fils d'Öndóttr le brûlèrent vif dans sa maison, prirent ensuite une barque d'Ingjaldr, leur père adoptif, et s'enfuirent. Auðunn vint à ce banquet comme il avait été prévu et ne trouva pas son ami. Le matin, de bonne heure, les fils d'Öndóttr arrivèrent au bâtiment dans lequel dormait le jarl Auðunn et ils projetèrent une bûche contre le portail. Ásmundr surveilla les deux domestiques du jarl tandis qu'Ásgrimr posait la pointe de sa lance sur la poitrine du jarl en lui ordonnant de payer compensation pour leur père. Le jarl remit trois anneaux d'or et un manteau d'écarlate[706]. Asgrimr donna un surnom au jarl et l'appela Auðunn la chèvre[707]. Puis ils allèrent à Surnadalr chez Eirikr l'amateur-de-bière, un baron[708], qui les accueillit. Habitait là Hallsteinn le cheval, un autre baron, ils célèbrèrent ensemble le festin de jól, Eirikr y pourvut bien et fidèlement, mais Hallsteinn, qui pourvut ensuite au banquet, ne fut pas amical. Il frappa Eirikr d'une corne à boire. Alors, Eirikr s'en fut chez lui et Hallsteinn demeura avec ses domestiques. Ásgrimr entra alors, seul, et fit à Hallsteinn une grande blessure et eux pensèrent avoir tué Ásgrimr. Pourtant, il parvint à sortir

[704] Voyez S 378.

[705] Ce jarl n'est guère connu, sinon de la *Saga de Grettir*, chap. 7

[706] La traduction n'est pas assurée. *Guðvefr*, dit le texte, tissu d'or ! Il peut s'agir d'écarlate, dont on sait le prix au Moyen Age, mais aussi de velours ou, en tout cas, d'un tissu extrêmement précieux.

[707] C'est-à-dire le couard.

[708] Conscient du semi-anachronisme, je rends ainsi *lendr maðr* qui s'applique à de grands dignitaires qui tiennent leurs terres de la faveur du roi.

et à se rendre dans une forêt et une femme le guérit dans un souterrain en sorte qu'il recouvra la santé.

Cet été-là, Åsmundr s'en alla en Islande, croyant qu' Åsgrimr, son frère, était mort. Helgi le maigre donna à Åsmundr Kræklingahlið et il habita à Glerá du sud. Mais lorsqu'Åsgrimr fut guéri, Eirikr lui donna un long-bateau[709], et Åsgrimr guerroya à l'ouest au delà de la mer tandis que Hallsteinn mourait de ses blessures. Quand Åsgrimr revint de guerroyer, Eirikr lui donna en mariage Geirhildr, sa fille. Alors, Åsgrimr se rendit en Islande. Il habita à Gleirá du nord. Le roi Haraldr envoya en Islande þorgeirr des Hvinir pour tuer Åsgrimr.Il passa l'hiver dans le Kjölr à Hvinverjadalr mais ne parvint à rien en fait de vengeance. Fut fils d'Åsgrimr Elliða-Grimr, père d'Åsgrimr et de Sigfüss, père de þorgerðr, mère de Grimr, père de Svertingr, père de Vigdis, mère de Sturla de Hvammr[710].

H 195 : *Öndóttr la corneille, celui qui a été mentionné précédemment, devint un homme puissant. Quand Björn, son beau-frère, mourut, le hersir décréta que c'était au roi de reprendre tout son bien parce qu'il vivait à l' étranger et que ses fils, Eyvindr l'oriental et þróndr le grand navigateur, étaient à l'ouest au delà de la mer. Mais Öndóttr parvint à conserver le bien pour þróndr, son neveu. Et quand þróndr apprit la mort de son père, il quitta les Hébrides et fit une telle navigation qu'il fut surnommé, à cause de cela, le grand navigateur, et il reprit son patrimoine et s'en fut en Islande comme on va le dire par la suite.*

La ferme d'Öndóttr se trouvait près de la mer, et il y avait peu de distance entre elle et celle d'Ingjaldr. Grimr habitait tout près d'Ingjaldr. Il alla de nuit trouver Öndóttr alors que celui-ci était en train de se procurer du bois dans une forêt, pour brasser la bière, un peu avant jól, et il le tua avec la protection du roi ainsi que trois autres hommes. Cette même nuit, Signý porta sur un long-bateau tous les biens meubles d'Öndóttr et s'en fut avec ses deux fils, Ásmundr et Ásgrimr ainsi que tous ses domestiques chez Sighvatr, son père. Elle envoya ses fils à Heðinn, son père adoptif, dans le Soknadalr, pour qu'il les cache car elle s'attendait à ce que Grimr les fasse rechercher, et d'ailleurs il se mit à leur poursuite avec deux bateaux, dans l'est du Liðandisnes, il

[709] Je traduis ainsi et littéralement *langskip* qui s'applique à une variante de *skeið*.

[710] Cette famille célèbre (elle aboutit, encore une fois, à Hvamm-Sturla, père des trois grands Sturlungar et grand-père de l'auteur de S) est également mentionnée par la *Saga de Njáll* (chap.26) et la *Saga de Grettir* (chap. 6 à 8), sans parler de la *Sturlunga saga*.

fouilla le bateau de Signý et ne trouva pas les garçons. L'homme qui avait accompagné les garçons chez Heðinn s'appelait Steinarr. C'est là que se rendit Grímr, pour les chercher. Ils trouvèrent Örnólfr, fils de Heðinn, dans une forêt. Il fit semblant d'être devenu fou et d'être pris d'une crise d'épilepsie parce qu'il ne voulait rien dire. Alors, ils trouvèrent un autre fils de Heðinn appelé Úlfr et qui avait la garde de l'argent de son père. Il reçut de Grímr un demi-cent d'argent pour dire où se trouvaient les garçons. Il remit cet argent à son père en le mettant au courant de l'affaire, mais n'alla pas trouver Grímr. Celui-ci n'osa pas aller attaquer Heðinn chez lui parce qu'il soupçonnait que le garçon avait été fidèle et il s'en alla chez lui; pour les garçons, ils restèrent dans un souterrain jusqu'à ce que vienne l'automne. Alors, ils partirent en se cachant et voulurent aller trouver Sighvatr, le père de leur mère, mais ils restèrent perplexes sur le côté où devait se trouver la mer. Il gelait à pierre fendre et ils n'avaient pas de chaussures. Ils arrivèrent alors à une ferme. Ásmundr dit : «Reconnais-tu cette ferme, frère ?»«Non», dit Ásgrímr. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils reconnurent le bâtiment où dormir que leur père avait fait faire. Ils s'estimèrent en mauvaise posture et changèrent de direction pour aller chez Ingjaldr le fidèle. C'était la veille de jól. On les cacha là. Ce fut Gyða qui les reconut la première et qui rappela à Ingjaldr son amitié pour Öndóttr, le priant de les accueillir. Ils restèrent là cet hiver-là en prenant des noms d'emprunt[711].

Mais l'été suivant, Grímr fit un banquet pour Auðunn, jarl du roi Haraldr. Et la nuit où il brassait la bière, les fils d'Öndóttr le brûlèrent dans sa maison. Ensuite, ils prirent une barque d'Ingjaldr et s'enfuirent à la rame jusqu'à une île qui se trouve dans les Hvínir. Auparavant, ils avaient dit à Gyða et à Ingjaldr ce qui s'était passé. Il leur ordonna de s'en aller et de ne jamais reparaître à sa vue. Ils tirèrent leur barque à terre et allèrent à une maison. Dans cette maison, ils entendirent des hommes dire qu'ils avaient escorté, cette nuit-là, le jarl Auðunn. Ayant entendu cela, ils allèrent à la barque et ramèrent jusqu'à la côte. Ils virent le snekkja du jarl flotter, tentes dressées[712]*. Ils allèrent à l'endroit*

[711] C'est le lieu de faire remarquer, avec Jakob Benediktsson, que nous sommes ici en présence d'un motif bien connu de conte populaire : il revient, par exemple, dans la *Saga* (légendaire) *de Hrólfr kraki* (Hróarr et Helgi), dans la *Saga des Féroïens* (Sigmundr et Þórir), dans la *Saga de Hallfreðr le scalde difficile* (Óttarr et Ávaldi). Saxo Grammaticus lui-même exploite ce thème (*Gesta Danorum* VII, 1, Haraldus et Haldanus).

[712] Nous avons déjà vu le *langskip*, voici maintenant le *snekkja*, dont nous avons fait esnèque, un bateau rapide également, du même genre que le *skeið*. Le bateau viking transportait des tentes qui pouvaient être montées soit dessus, soit à terre, pour passer la nuit.

*où on leur avait dit que dormait le jarl: ses hommes étaient sur le bateau, deux hommes montaient la garde du jarl. Ásmundr les empoigna tous les deux et les maintint. Ásgrímr alla au jarl et posa la pointe de sa lance sur sa poitrine en lui ordonnant de lui verser compensation pour son père. Alors, le jarl remit trois anneaux d'or et un manteau d'écarlate, mais Ásgrímr lui donna un nom et le surnomma Auðunn la chèvre. Les fils d'Önd*óttr *coururent jusqu'à la barque et ramènent vers l'embouchure du fjord jusqu'à un tourbillon qu'il y avait dans ce fjord, et là, sur l'eau, ils étalèrent le manteau d'écarlate parce qu'ils voyaient que les hommes du jarl ramaient à leur poursuite et qu'ils ne parviendraient pas à s'échapper. Les hommes du jarl découvrirent le manteau et crurent qu'ils s'étaient noyés, mais les fils d'Öndóttr se rendirent dans le Súrnadalr, au nord du Stim*[713]*, chez Eirík l'amateur-de-bière, un baron. Habitait là Hallsteinn le cheval, un autre baron. Ils tenaient un banquet de jól, et Eirík pourvut bien à la première partie, mais lorsque l'on en vint à la seconde partie qui revenait à Hallsteinn, ce dernier frappa Eirík avec une corne à boire. Quand Eirík fut parti chez lui, Hallsteinn demeura : alors, Ásgrímr entra tout seul et fit à Hallsteinn une grande blessure, puis sortit en courant jusqu'à une forêt, poursuivi par les gens de Hallsteinn. Il se jeta à la nage dans une rivière glacée et les domestiques de Hallsteinn le blessèrent grièvement de leurs traits. Il parvint chez une petite vieille dans la forêt. Elle abattit son veau et posa les entrailles de l'animal auprès d'Ásgrímr. Ceux qui entrèrent crurent que c'étaient les entrailles d'Ásgrímr qui étaient là et qu'il était mort. Ils allèrent chez eux et la vieille le soigna en secret dans un souterrain.*

*Cet été-là, Ásmundr s'en alla en Islande, croyant son frère Ásgrímr mort. Helgi le maigre lui donna de la terre à coloniser dans le Kræklingahlíð. Etait venu en Islande avec lui Böðólfr des Hvínir. Ses fils furent Skeggi et Þórir keilismúli. Par la suite, Böðólfr épousa Þorbjörg soleil de l'îlot. Leur fille fut Þorgerðr qu'épousa Ásmundr fils d'Önd*óttr[714]*. Ce même printemps, Hallsteinn mourut de ses blessures. Alors, Eirík l'amateur-de-bière donna à Ásgrímr un langskip de soixante places*[715] *: Ásgrímr se mit à guerroyer et poursuivit cette activité quelque étés. Le roi Haraldr chargea Þorgeirr, neveu de Grímr, de mettre Ásgrímr à mort*

[713] Une montagne de Norvège, Stemmet aujourd'hui.

[714] Sur les trois derniers personnages mentionnés, voir S 249-250.

[715] Le texte dit : de trente *rúmatal. Rúmatal* signifie dénombrement des *rúm*, un *rúm* est le banc qu'occupent deux rameurs. Soixante rameurs représente un maximum.

et lui remit deux bateaux de guerre[716] *: il ne le trouva jamais. Alors, il alla en Islande dans l'intention de tuer Ásmundr : il arriva à Eyrar et passa l'hiver à Hvínverjadalr. Cet été-là, Ásgrímr arriva en Islande à Eyrar, il possédait de moitié un bateau avec Þórir keilismúli, ils étaient à vingt-quatre hommes dans ce bateau. Ils n'étaient pas d'accord, Ásgrímr et Þórir, et Ásgrímr racheta sa part du bateau. Þórir alla au nord avec la moitié de l'équipage, arriva à Hvínverjadalr et donna des renseignements sur le voyage d'Ásgrímr, puis revint chez lui. Un demi-mois après, Ásgrímr quitta le bateau et alla loger chez Þróndr le grand navigateur, à Þróndarholt. Þróndr lui offrit de passer l'hiver chez lui, disant qu'il n'allait pas sans risques de se rendre dans le nord à cause de Þorgeirr. Ásgrímr se rendit pourtant dans le nord avec onze hommes, ils avaient douze chevaux chargés de sacs. Le jour où ils chevauchaient par le Kjölr, il leur ordonna de se mettre en broigne avec un manteau à capuchon par-dessus et de dire, au cas où ils rencontreraient Þorgeirr, que c'était Þórir keilismúli qui passait là et qu'Ásgrímr était allé dans le nord. Ils passèrent deux nuits chez Þorgeirr qui crut que c'était Þórir qui était là. Il avait trente hommes chez lui. Il les mit sur leur chemin et quand il rentra chez lui, il s'endormit et rêva qu'une femme venait à lui qui lui disait qui étaient les hôtes qui étaient venus chez lui. Ensuite, ils se mirent à la poursuite d'Ásgrímr. Ce dernier, et ses gens, attendaient à Vékelshaug du sud, et arriva là Ásmundr, son frère, qui venait à sa rencontre avec quarante hommes. Il les réconcilia, lui et Þorgeirr.*

Peu d'hivers après, Ásgrímr s'en alla à l'étranger et épousa Geirríðr fille d'Eirík l'amateur-de-bière. Leur fils fut Elliða-Grímr. Ásgrímr et Geirríðr s'en furent en Islande, et Helgi le maigre leur donna de la terre à Kræklingahlíð, et les frères possédèrent toute la pente, qui fut à cause de cela appelée Kræklingahlíð (Pente-des-descendants-de-la-corneille), étant donné qu'ils étaient fils d'Öndóttr la corneille. Ásmundr habita à Gilá du sud et Ásgrímr, à Gilá du nord. Etait fils d'Ásgrímr Ellíða-Grímr, père d'Asgrímr, père de Sigfúss, père de Þorgerðr, mère de Grímr, père de Svertingr, père de Vigdís, mère de Hvamm-Sturla.

[716] On constate que ce chapitre propose une belle nomenclature de bateaux. Voici maintenant le *herskip*, littéralement bateau de guerre, qui est encore une variante de *langskip*.

S 230 (H 196) : *(De Hámundr)*

Helgi le maigre donna à Hámundr, son gendre, de la terre entre Merkigil et la Skjálgdalsá, et il habita à Espihóll du sud. Son fils fut Þórir qui habita là ensuite. Il épousa Þórdís fille de Kaðall. Leurs fils furent Þórarinn d'Espihóll du nord et Þorvaldr le croc de Grund, mais Þorgrímr de Möðrufell n'était pas son fils à elle. Ils avaient une fille, Vigdís[717].

S 231 (H 197) : *(De Gunnarr)*

Helgi donna en mariage Þóra, sa fille, à Gunnarr, fils d' Úlfljótr qui avait apporté les lois en Islande[718]. Il lui octroya également de la terre en remontant de la Skjálgdalsá jusqu'à Háls. Gunnarr habita à Djúpadalr. Les enfants de Gunnarr et Þóra furent Þorsteinn, Ketill et Steinmóðr, et leurs filles, Yngvildr et Þorlaug.

S 232 (H 198) : *(D'Auðunn le pourri)*

Helgi donna en mariage sa fille Helga à Auðunn le pourri, fils de Þórólfr le beurre[719], fils de Þorsteinn skrofi, fils de Grímr kamban, ainsi que la terre en remontant de Háls jusqu'à Villingadalr. Il habita à Saurbœr. Leurs enfants furent Einarr, père d'Eyjólfr fils de Valgerðr[720], et Vigdís, mère de Halli le blanc, père d'Ormr, père de Gellir, père d'Ormr, père de Halli, père de Þorgeirr, père de Þorvarðr et d'Ari, père de l'évêque Guðmundr[721]. Hámundr peau d'enfer épousa Helga fille de Helgi après la mort d'Ingunn, sœur de Helga, et leur fille fut Yngvildr qui fut surnommée sœur de tout le monde et qu'épousa Ørnólfr.

[717] On retrouve la plupart de ces personnages dans la *Saga de Glúmr le meurtrier*, notamment ch.5.

[718] Voir plus loin, H 268.

[719] Sur son compte, revoir S 5 et 19.

[720] Et père de Guðmundr le puissant, ajoute H.

[721] Nombre des personnage qui viennent d'être énumérés sont présents aussi dans la *Saga de Glúmr le meurtrier* (ch. 17). Le bouillant et turbulent évêque Guðmundr fils d'Ari est l'un des personnages majeurs de la *Sturlunga saga* à l'intérieur de laquelle il a droit à un texte propre, la *Saga du Prêtre Guðmundr*.

S 233 (H 199) : *(De Hrólfr)*

Helgi donna à Hrólfr, son fils, toutes les terres à l'est de l'Eyafjardará en remontant d'Arnarhváll, et il habita à Gnúpufell et y érigea un grand temple[722]. Il épousa þórarna[723], fille de þrándr jambes minces. Leurs enfants furent Hafliði le libéral

þ et **M** : *Hafliði le libéral habita d'abord Möðruvellir qu'il vendit dans sa vieillesse à Eyjólfr fils de Valgerðr. Böðvarr tua Svarfaðr alors qu'il était innocent. Ingjaldr habita à Gnúpafell après Hrólfr son père*[724].

et Valþjófr, Viðarr, Grani et Böðvarr, Ingjaldr et Eyvindr, et leur fille, Guðlaug qu'épousa þorkell le noir[725]. Valþjófr fut père de Helgi, père de þórir, père d'Arnórr, père de þuríðr, mère de þórdís, mère de Vigdis, mère de Sturla de Hvammr.

S 234[726] : *(D'Ingjaldr)*

Helgi le maigre donna à Ingjaldr, son fils, de la terre depuis Arnarhváll jusqu'à la þverá de l'extérieur. Il habita à þverá du haut et y érigea un grand temple. Il épousa Salgerðr fille de Steinólfr, leurs fils furent Eyjólfr, père de Glúmr le meurtrier[727], et Steinólfr, père de þórarinn le mauvais et d'Arnórr le bon de Rauðá. Glúmr le meurtrier fut père de Már, père de þorkatla, père de þórðr, père de Sturla.

S 235 (H 200) : *(De þorgeirr)*

Helgi donna en mariage sa fille Hlif à þorgeirr fils de þórðr la poutre, ainsi que de la terre en revenant de la þverá jusqu'à Varðgjá. Ils habitèrent à Fiskilœkr, leurs enfants furent þórðr et Helga.

[722] J'ai déjà pris plusieurs fois mes distances vis-à-vis de ces «temples» dont parle notre texte.
[723] Voir S 114 et 121.
[724] Ces détails, comme beaucoup d'autres que je ne fais pas toujours figurer ici, sortent sans doute de l'★*Esphælinga saga*, aujourd'hui disparue.
[725] Ingjaldr est dans S 221 et þorkell le noir dans S 237.
[726] Ce chapitre n'a pas de correspondant dans H parce que les événements qui sont rapportés ici ont déjà été notés dans H 184.
[727] Voyez la saga de celui-ci, ch. 3.

S 236 (H 201) : *(De Skagi fils de Skopti)*

Il y avait un noble homme du Mœrr appelé Skagi fils de Skopti. Il se trouva en désaccord avec Eysteinn le retentissant[728], aussi s'en alla-t-il en Islande. Sur le conseil de Helgi, il colonisa l'Eyjafjarðarströnd de l'est depuis Varðgjá jusqu'à la Fnjóskadalsá et habita à Sigluvík. Son fils fut Þorbjörn, père de Heðinn le doux qui fit faire une ferme à Svalbarð[729] seize hivers avant l'adoption du christianisme. Il épousa Ragnheiðr, fille d'Eyjólfr fils de Valgerðr.

S 237 : *(De Þórir le pan)*

Il y avait un homme appelé Þórir le pan, fils de Ketill le phoque. Il s'équipa pour faire le voyage d'Islande. Il y avait un homme de son équipage appelé Gautr.

H 202 : *Il y avait un homme appelé Þórir le pan, fils de Ketill le phoque, fils d'Örnolfr, fils de Björnólfr, fils de Grímr aux joues velues. Ketill le phoque épousa Jórunn, fille de Þorgnýr le lögmaðr de Sviariki*[730]*. Ketill le phoque fut un grand viking. Il alla dans les Hébrides avec Tourbe-Einarr*[731].

Quand ils prirent la mer, des vikings fondirent sur eux qui voulurent les dévaliser, mais Gautr frappa leur homme de gaillard d'avant[732] avec la barre du gouvernail[733], et les vikings n'insistèrent pas. Après cela, il fut surnommé Gautr la barre. Þórir et ses gens s'en furent en Islande et atterrirent dans l'embouchure du Skjálfandafljót. Þórir colonisa le Kaldakinn entre les rochers de Skuggi et la Passe de Ljósavats. Il ne se plut pas là et s'en alla. Alors, il déclama ceci :

[728] Eysteinn le retentissant est un personnage important des sagas de rois, notamment *Saga des Orcadiens*, ch. 3 ou *Saga de Haraldr à la belle chevelure*, chap. 10.

[729] Ce Heðinn le doux est bien connu de la *Saga de la christianisation*, ch. 4 ou du *þáttr de Þorvaldr le grand voyageur* (ch. 5 et 8) : Þorvaldr l'aurait tué en Norvège. On ne voit pas pourquoi notre texte met en relief la construction de la ferme de Svalbarð en 983.

[730] Ce Þorgnýr, *lögmaðr*, c'est-à-dire chef ayant des prérogatives juridiques, de Sviariki, royaume des Sviar qui sont les habitants de la Suède centrale, joue un rôle assez remarquable aux chapitres 78 et 79 de la *Saga de Saint Óláfr* (Payot Poche,1992).

[731] Qui fut un des grands jarls des Orcades.

[732] *Stafnbúi* : c'était le guerrier le plus valeureux, sur un bateau viking.

[733] Le tome VIII de la série Íslenzk fornrit, réservé à *Vatnsdœla saga*, donne, p. 294, un bon dessin de cette pièce appelée *hjálmunvölr*.

Ci-gît, ô meneur de quille[734],
le Kaldakinn à jamais,
mais Gautr la barre et moi
nous en allons sains et saufs.

Þórir colonisa ensuite tout le Hnjóskadalr jusqu'à Ódeila et habita à Lundr; il sacrifiait au bosquet d'arbres[735]. Ses fils furent Ormr au dos de sac, père de Hlenni le vieux, et Þorkell le noir de Hleiðrargarðr. Il épousa Guðlaug, fille de Hrólfr, leurs fils furent Öngull le noir et Hrafn, père de Þórðr de Stokkahlaða, et leur fille fut Guðriðr qu'épousa Þorgeirr le goði de Ljósavatn[736].

S 238 (H 203) : *(De Þengill le grand-navigateur)*

Þengill le grand navigateur s'en fut de Hálogaland en Islande. Il prit de la terre sur le conseil de Helgi depuis la Hnjóská jusqu'à Grenivík. Il habita à Höfði. Ses fils furent Vémundr père d'Ásólfr de Höfði et Hallsteinn[737] qui composa ceci alors qu'il cinglait vers la côte et qu'il apprit la mort de son père :

Höfði baisse la tête, affligé,
mort est Þengill,
sourient les pentes
A Hallsteinn.

S 239 (H 204) : *(De Þormóðr)*

Il y avait un homme appelé Þormóðr, qui colonisa Grenivík, Hvallátr et tout le Strönd jusqu'au Þorgeirsfjörðr. Son fils fut Snörtr, dont descendent les Snertlingar.

[734] Meneur de quille est une *kenning* pour marin.

[735] Nombreux sont les témoignages qui incitent à penser que les anciens Germains, Scandinaves aussi bien, n'avaient pas de «temple» au sens où nous entendons la chose, mais qu'ils vouaient un culte à toutes sortes de lieux naturels. Le *Landnámabók* est riche en exemples de ce fait. Ici, on voit donc un homme vouer un culte (sacrifier, verbe *blóta* dans le texte) à un bosquet d'arbres (sens exact du mot Lundr qui interviendra dans le nom de la ville de Lund dans le sud de la Suède, voire dans celui de Londres).

[736] Nous évoluons ici parmi des personnages fort populaires et connus de la *Saga de Njáll* (ch. 105), de la *Saga de Glúmr le meurtrier* (ch. 22 et 27), de *Ljósvetninga saga*, de *Kristni saga*, ou de S 233 et 242 (pour Þorkell le noir). Þorgeirr de Ljósavatn fut *lögsögumaðr* de 985 à 1001.

[737] Ásólfr est mentionné dans S 108, S 242 et S 269. Hallsteinn est connu de la *Reykdœla saga*, ch. 14.

S 240 (H 205) : *(De þorgeirr)*

Il y avait un homme appelé þorgeirr, qui colonisa le þorgeirsfjörðr et le Hvalvatsfjörðr.

S 241 (H 206) : *(D' Eyvindr)*

Il y avait un homme qui s'appelait Loðinn le hameçon. Il était né en Öngley[738] dans le Hálogaland.

þ et **M** : *le roi Sigarr avait habité là en Steig. Se trouvent là les baraquements de Signý et l'îlot de Hagbarðr, habitait là Nikolás fils de Sigurðr*[739].

A cause de la tyrannie du jarl Hákon fils de Grjótgarðr, il s'en en alla en Islande et mourut pendant le voyage. Son fils, Eyvindr, colonisa le Flateyjardalr en remontant jusqu'aux Gunnsteinar et leur voua un culte[740]. L'Ódeila se trouve là entre ces pierres et le territoire pris par þórir le pan. Etait fils d'Eyvindr Ásbjörn poutre-qui-tombe, père de Finnbogi le fort[741].

S 242 (H 207) : *(De Bárðr)*

Bárðr, fils de Björn de Heyjangr[742], atterrit à l'embouchure du Skjálfandafljót et colonisa tout le Bárðardalr en remontant de la Kálfborgará et de l'Eyjardalsá, et habita à Lundarbrekka pendant un moment. Il nota alors que les vents qui venaient de l'intérieur des terres étaient meilleurs que ceux qui venaient de la mer et il pensa en conséquence que les terres étaient meilleures au sud de la lande. Au mois de góa[743], il envoya ses fils dans

[738] Öngley, qui est en Norvège, pourrait signifier île (*ey*) de l'hameçon (*öngull*). Ce type d'étymologie n'a rien d'assuré, toutefois et on prendra garde que le surnom d'Eyvindr peut renvoyer à Öngley (qui s'appelle aujourd'hui Engeløy).

[739] Ce Nikolás était neveu du roi Magnús le déchaux et mourut en 1176, *la Saga de Magnús Erlingsson*, dans la *Heimskringla* de Snorri, dit, ch. 38, qu'il «habitait en Öngull à l'endroit qui s'appelle Steig. « Pour Sigarr «qui pendit Hagbarðr», il est mentionné dans les *Skáldskaparmál* de *l'Edda de Snorri* et Saxo Grammaticus (VII, 6-7) connaît la légende de Sigarr, Hagbarðr et Signý dont le Moyen Age fera un sujet de ballades (*folkeviser*).

[740] Une nouvelle preuve, donc, de culte des lieux naturels, revoyez S 237 et la note.

[741] Lequel a une saga à lui où sont nommés ces personnages.

[742] Les autres fils de Björn sont nommés dans S 316-317. Heyjangr est aujourd'hui Høyangsfjord, en Norvège.

[743] Qui va de la mi-février à la mi-mars.

le sud. Ils touvèrent des queues-de-cheval[744] et d'autres plantes. Au printemps suivant, Bårðr fit faire un traîneau pour chacune de ses bêtes capable de marcher et fit traîner par chacune son propre fourrage ainsi que tous les biens qu'il avait. Il passa par la passe de Vånar, à l'endroit qui s'appelle depuis route de Bårðr. Il colonisa ensuite le Fljótshverfi et habita à Gnúpar. C'est alors qu'il fut surnommé Gnúpa-Bårðr.

Il eut beaucoup d'enfants. Etait son fils Sigmundr, père de þorsteinn qui épousa Æsa, fille de Hrólfr barbe rouge. Leur fille fut þórunn qu'épousa þorkell leifr[745] et leur fils fut þorgeirr goði de Ljósavatn. Un autre fils de Bårðr était þorsteinn, père de þórir qui était à Fitjar avec le roi Håkon et qui fit un trou dans une peau de bœuf dont il se servit comme de protection. Voilà pourquoi il fut surnommé cou de cuir[746]. Il épousa Fjörleif fille d'Eyvindr. Leurs fils furent Håvarðr de Fellsmúli, Herjólfr de Mývatn, Ketill de Húsavík, Vémundr la frange qui épousa Halldóra, fille de þorkell le noir, Åskell et Håls qui habita à Helgastaðir[747].

S 243 (H 208) : *(De þorfiðr Måni)*

Il y avait un homme appelé þorfiðr Måni[748], fils d'Åskell Torfi : il prit de la terre en bas de l'Eyjardalså jusqu'à Landamót et une partie de la passe du Ljósavats, et habita à Øxará.

S 244 (H 208) : *(De þórir fils de Grimr)* [749]

þórir fils de Grimr promontoire-du-manteau-gris, du Rogaland, colonisa autour de la passe de Ljósavats. Son fils fut þorkell leifr le haut, père de þorgeirr le goði. þorgeirr épousa d'abord Guðriðr fille de þorkell le noir, leurs fils furent þorkell le van-

[744] Je rends ainsi la plante (*gòibetill*) qui s'appelle equisetum vernum hyemale.

[745] Sur Hrólfr barbe rouge : S 355, sur þorkell leifr : S 244.

[746] Pour þorsteinn, voir S 254. Quant à la bataille des Fitjar, c'et là que mourut le roi Håkon Aðalsteinsfóstri (voir la *Saga de Håkon le bon* dans la *Heimskringla*, chap. 28 et sq.) þórir figure aussi dans *Reykdœla saga* ch. 1 et dans *Bårðar saga* ch. 3.

[747] A peu près tous ces personnages figurent dans *Reykdœla saga*.

[748] Ce surnom, que ce þorfiðr (ou þorfinnr) n'est pas le seul à posséder, signifie proprement «lune» (*måni* est un masculin dans cette langue).

[749] Selon Jakob Benediktsson, il semble que ce chapitre ne soit pas à sa place ici. Bon nombre de personnage nommés dans ce chapitre se trouvent aussi dans la *Saga de Njáll*, la *Ljósvetninga saga*, la *Fljótsdœla saga*.

tard et Höskuldr, Tjörvi, Kolgrimr, þorsteinn et þorvarðr, et leur fille, Sigriðr. Ensuite, il épousa Alfgerðr, fille d'Arngeirr l'oriental. þorgeirr épousa aussi þorkatla, fille de Dala-Kollr. Ses fils de cette femme furent þorgrimr, þorgils, Óttarr. Ceux-ci étaient illégitimes : þorgrimr et Finni l'interprétateur-des-rêves[750], dont la mère s'appelait Leknÿ, une étrangère.

S 245 (H 209) : *(De Heðinn et Höskuldr)*

Heðinn et Höskuldr, fils de þorstein le þurs[751], allèrent en Islande et colonisèrent le sud de Tunguheiðr. Heðinn habita à Heðinshöfði et épousa Guðrún. Leur fille fut Arnriðr qu'épousa Ketill fils de Fjörleif. Guðrún qu'épousa Hrólfr fut leur fille. Höskuldr prit de la terre à l'est de la Laxá et habita à Skörð. C'est d'après lui qu'est appelé le Höskuldsvatn, car c'est là qu'il se noya. Dans son territoire se trouve Húsavík où Garðarr passa un hiver. Fut fils de Höskuldr Hróaldr qui épousa Ægileif, fille de Hrólfr fils de Helgi.

S 246 (H 210) : *(De Vestmaðr et Úlfr)*

Les frères jurés Vestmaðr et Úlfr allèrent en Islande dans le même bateau. Ils colonisèrent tout le Reykjadalr à l'ouest de la Laxá en remontant jusqu'au Vestmannsvatn. Vestmaðr épousa Guðlaug. Úlfr hjabita au pied du Skrattafell. Il épousa .... [752] leur fils fut Geirólfr qui épousa Vigdís[753] fille de Konáll qui avait d'abord été mariée à þorgrimr. Leur fils fut Hallr.

S 247 : *(D'Eyvindr et Ketill)*

Il y avait un homme appelé þorsteinn Höfði. Il était hersir en Hörðaland. Ses fils étaient Eyvindr et Ketill le Hörðalandais[754].

[750] Ce type de personnage, *draumspakr*, intervient fréquemment dans les sagas, voyez, par exemple, au début de la *Saga de Gunnlaug langue-de-serpent*. Finni – nommé Finnr qui pourrait renvoyer à Same, dont l'ethnie était réputée versée dans la magie – est appelé Drauma-Finni (Finni aux rêves) dans *Ljósvetninga saga*. Pour Leknÿ, la *Saga de Finnbogi* l'appelle Leiknÿ et la dit Same, précisément !

[751] Voir S 219.

[752] Lacune dans le manuscrit.

[753] Elle est mentionnée dans S 247.

[754] Ce chapitre est dédoublé par la *Reykdœla saga*, ch. 1 qui, toutefois, semble se fonder sur une version du *Landnámabók* plus ancienne que le Sturlubók.

Après la mort de son père, Eyvindr eut envie d'aller en Islande et Ketill lui demanda de prendre de la terre pour tous les deux, pour le cas où il lui conviendrait d'y aller par la suite. Eyvindr atterrit à Húsavik et colonisa le Reykjadalr en remontant du Vestmannsvatn. Il habita à Helgastaðir et c'est là qu'il est inhumé sous un tertre[755].

H 211 : *Son fils fut Áskell qui fut mortellement blessé au bord de l'Eyjafjarðará en face de Kroppr, lorsque Steingrímr voulut tirer vengeance d'un coup de tête de mouton.*

Náttfari, qui était venu en Islande avec Garðarr[756], s'était auparavant approprié le Reykjadalr et avait fait des marques sur les arbres, mais Eyvindr le chassa[757] et lui laissa Náttfaravik. Ketill vint en Islande sur le message d'Eyvindr. Il habita à Einarsstaðir. Son fils fut Konáll, père d' Einarr qui habita là ensuite[758]. Etait fils d'Einarr Áskell le goði qui épousa une fille de Grenjaðr. Leurs fils furent þorsteinn et Skúta le meurtrier. Fjörleif était fille d'Eyvindr. Konáll épousa Oddný fille d'Einarr et sœur d'Eyjólfr fils de Valgerðr. Leurs enfants furent Einarr qui eut six fils et deux filles, l'une, þórey qu'épousa Steinólfr fils de Már, l'autre Eydís qu'épousa þorsteinn le goði d'Ásbjarnarvik. þórðr fils de Konáll fut le père de Sokki de Breiðamýrr, père de Konáll. Etait fille de Konáll Vigdís qu'épousa þorgrímr, fils de þorbjörn le cap et leur fils fut þorleifr beau-fils de Geirólfr[759].

S 248 (H 212) : *(De Grenjaðr fils de Hrappr)*

Il y avait un homme appelé Grenjaðr, fils de Hrappr et frère de Geirleifr[760]. Il colonisa le þegjandalr et le Kraunaheiðr, le þorgerðarfell et le bas du Laxárdalr. Il épousa þorgerðr, fille de Helgi le cheval. Leur fils fut þorgils Vámúli, père d'Önundr, père de Hallbera, mère de Halldóra, mère de þorgerðr, mère

755 «Et son tertre s'y voit encore» dit þ.

756 Revoyez S 4.

757 On a fait remarquer que la façon de procéder de Náttfari n'était peut-être pas tenue pour un signe recevable d'appropriation.

758 Einarr Konálsson est un personnage important de *Ljósvetninga saga, Reykdœla saga*, il est mentionné aussi par la *Saga de Glúmr le meurtrier* et par la *Saga de Njáll*.

759 Ce dernier étant le Geirólfr fils d'Úlfr de S 246.

760 Ce dernier intervient dans S 223.

de l'abbé Hallr[761] et de Hallbera qu'épousa Hreinn fils de Styrmir[762].

S 249 (H 213) : *(De Böðólfr)*

Il y avait un homme appelé Böðólfr, fils de Grímr fils de Grímólfr des Agðir, et frère de Böðmóðr[763]. Il épousa Þórunn fille de Þórólfr le savant. Leur fils fut Skeggi. Ils allèrent tous en Islande et mirent leur bateau en pièces près du Tjörnes, et passèrent le premier hiver à Auðólfsstaðir. Böðólfr colonisa tout le Tjörnes entre la Tunguá et Óss. Il épousa par la suite Þorbjörg soleil de l'îlot, fille de Helgi le maigre. Leur fille fut Þorgerðr qu'épousa Ásmundr fils d'Óndóttr.

S 250 : *(De Skeggi fils de Böðólfr, et d'un beau knörr)*

Skeggi fils de Böðólfr colonisa le Kelduhverfi jusqu'en haut au Keldunes et habita à Miklagarðr[764]. Il épousa Helga fille de Þorgeirr de Fiskilœkr. Leur fils fut Þórir le marchand[765]. Il fit faire un knörr[766] dans le Sogn : ce fut l'évêque Sigurðr qui le bénit.

H 214 : */l'évêque Sigurðr/ le puissant qui était chez le roi Óláfr Tryggvason et qui baptisa Þórir*[767].

Ce sont les bordages de la proue et de la poupe de ce knörr qui se trouvent devant les portes de Miklagarðr, et ils prédisent le temps.

[761] Il fut en effet abbé du couvent de Þverá et mourut en 1190.

[762] Hreinn fut abbé du monastère de Þingeyrar (qui fut l'une des grandes scriptoria islandaises des XII[e] et XIII[e] siècles, nombre de sagas y ont certainement vu le jour) et mourut en 1171.

[763] Selon S 160, il aurait existé une **Saga de Böðmóðr le fier-à-bras et de Grímólfr.*

[764] Il ne s'agit évidemment pas de Constantinople, qui porte également ce nom dans les sources noroises ! Le sens littéral du mot est : grande ferme (grande ville si l'on pense à Constantinople).

[765] Je rends ainsi le mot *farmaðr* dont le sens est homme qui voyage beaucoup, (*farmaðr mikill* dit H 214), anglais sea-farer. S'applique à un marchand scandinave, en effet.

[766] On n'a pas oublié que c'est le bateau viking par excellence, apte au transport tant des marchandises (de luxe, en petites quantités) que des hommes (à concurrence, en moyenne, de cinquante) avec quelques chevaux.

[767] Il est connu, en effet, de la *Saga d'Óláfr Tryggvason* ainsi que de la *Saga de saint Óláfr.*

H 214 : */ils le faisaient encore / du temps de l'évêque Brandr*[768].

Sur Þórir, Grettir a composé ceci :

Point ne chevaucherai à la rencontre
des soucieux de la menace du bouclier,
j'irai seul mon chemin.
rude lutte m'est assignée contre cet homme;
point ne veux trouver
les manieurs de la poutre de Viðrir,
ne va pas me croire stupide;
je me cherche meilleure chance.

Je me détourne de là où passent
les grandes troupes de Þórir.
H 214 : *A rien ne me sert de*
me joindre à leurs forces.
j'évite de rencontrer les renommés
mes voies vont vers la forêt;
me faut veiller au glaive de Heimdallr,
ainsi sauvé-je ma vie[769].

Il y avait un fils de Þórir appelé Án, père d'Örn, père d'Ingibjörg, mère de Skúmr, père de l'abbé Þorkell[770].

[768] Il est évident que cet ajout est du cru de Haukr, il peut s'agir soit de l'évêque Brandr Sæmundarson, soit de l'évêque Brandr Jónsson, l'un et l'autre titulaires du siège de Hólar, dans le nord de l'Islande (respectivement de 1162 à 1201 et en 1263-1264). Quant aux bordages en question (le terme technique est *brandr*), il faut comprendre qu'en les examinant, les gens devinaient le temps qu'il allait faire. La *Saga de Grettir* en a entendu parler puisqu'elle précise, en son ch. 38 : «l'un sifflait par vent du sud et l'autre par vent du nord»

[769] Ces strophes figurent également dans la *Saga de Grettir*, ch. 63 qui, si, comme la critique moderne le pense, elle a été composée par Sturla, l'auteur du Sturlubók que nous suivons fidèlement ici, a pu purement et simplement reprendre le *Landnámabók* ici. J'en ai proposé une version un peu différente dans *Sagas islandaises*, op.cit., le sens restant le même : Moi, Grettir, je ne suis pas en état de m'opposer aux troupes de Þórir (il était, on le sait, proscrit, *skógarmaðr* dans cette langue, homme-de-la-forêt, seul lieu où il pouvait chercher refuge, d'où la ligne 6 de la seconde strophe). Ceux qui sont soucieux de la menace du bouclier (laquelle est l'épée) sont les guerriers. Viðrir est un des noms d'Óðinn, sa poutre est le bouclier que manient les guerriers. Pour «le glaive de Heimdallr», lequel est un dieu fondamental mais quasi inconnu, chargé d'annoncer les Ragnarök, cette *kenning* a fait couler beaucoup d'encre. Elle signifie, d'évidence, la tête («me faut veiller à sauver ma tête»), mais on voit mal pourquoi. S 250 ne porte que les deux premières lignes de la deuxième strophe.

[770] Lequel fut en effet abbé du couvent de Saurbœr et mourut en 1203.

S 251 (H 215) : *(De Måni)*

Il y avait un homme appelé Måni. Il était né en Ömð en Hålogaland. Il s'en alla en Islande et fit naufrage près du Tjörnes et habita à Måna quelques hivers. Puis Böðólfr le chassa de là et il colonisa alors en bas de la Kálfborgará, entre le Fljót et Rauðaskriða, et habita à Månafell. Son fils fut Ketill qui épousa Valdis fille de þorbrandr, et qui acheta les terres de Rauðaskriða à Måni. Sa fille fut Dalla, sœur de þorgeirr fils de Galti : l'épousa þorvaldr fils de Hjalti.

S 252 (H 216) : *(De Ljótr le non-lavé)*

Il y avait un homme appelé Ljótr le non-lavé, qui colonisa le Kelduhverfi en remontant du Keldunes. Son fils fut Griss père de Galti d'Åss. Ce fut un homme sage et un grand meurtrier.

S 253 (H 217) : *(D'Önundr)*

Önundr colonisa aussi le Kelduhverfi depuis Keldunes et habita à Åss. Il était fils de Blæingr fils de Sóti et frère de Bálkr du Hrútafjörðr[771]. Etait fille d'Önundr þorbjörg qu'épousa Hallgils fils de þorbrandr de Rauðaskriða.

S 254 (H 218) : *(De þorsteinn)*

þorsteinn fils de Sigmundr fils de Gnúpa-Bárðr habita d'abord à Mývatn. Son fils fut þorgrimr, père d'Arnórr de Reykjahlið qui épousa þorkatla, fille de Böðvarr fils de Hrólfr de Gnúpufell. Leur fils fut Böðvarr[772].

S 255 (H 219) : *(De þorkell le haut)*

þorkell le haut arriva, jeune, en Islande et habita d'abord à Grœnavatn, un bras du Mývatn. Son fils s'appelait Sigmundr. Il épousa Vigdis, fille de þórir d'Espihóll. C'est ce þórir que Glúmr tua dans son champ[773]. Etait fille de þorkell Arndis

[771] Voyez S 166.

[772] Arnórr intervient dans *Ljósvetninga saga* et dans *Reykdœla saga.*

[773] Voyez la *Saga de Glúmr le meurtrier.* Ce champ est le fameux Vitazgjafi qui était toujours fertile (chap. 7) et doit témoigner d'un culte ancien à Freyr.

qu'épousa Vigfûss frère de Glûmr le meurtrier. þorkell conçut un fils dans sa vieillesse : il s'appelait Dagr. Ce fut le père de þórarinn qui épousa Yngvildr, fille de Hallr du Síða, laquelle avait d'abord épousé Eyjólfr le boiteux.

S 256 : *(De Geiri)*

Il y avait un Norvégien appelé Geiri qui habita d'abord au sud du Mývatn à Geirastaðir. Ses fils furent Glûmr

H 220 : *le scalde qui composa la dràpa de Manteau Gris, où figure ce refrain :*

La mort de Haraldr
Accable tous les Ases du meurtre du roi[774].

et þorkell. Le père et ses fils se battirent contre þorbergr à la joue blessée et abattirent son fils þorsteinn[775]. A cause de ce meurtre, ils furent bannis du nord. Geiri passa l'hiver à Geirastaðir au bord du Hûnavatn. Puis ils s'en furent dans le Breiðafjörðr et habitèrent à Geiradalr dans le Króksfjörðr. Glûmr épousa Ingunn, fille de þórólfr fils de Véleifr. Leurs enfants furent þórðr qui épousa Guðrûn fille d'Ósvífr, et þorgerðr qu'épousa þórarinn fils d'Ingjaldr[776]. Leur fils fut Helgu-Steinarr.

S 257 (H 221) : *(D'Einarr)*

Dans sa jeunesse, Tourbe-Einarr[777] engendra une fille. Elle s'appela þórdís. Le jarl Rögnvaldr l'éleva et la maria à þorgeirr le pataud. Leur fils fut Einarr. Il alla dans les Orcades trouver ses parents. Ils ne voulurent pas reconnaître leur parenté avec lui. Alors, Einarr acheta une part de bateau avec deux frères, Vestmaðr et Vémundr. Ils allèrent en Islande et cinglèrent au nord

[774] Glûmr Geirason est effectivement un scalde islandais bien connu. Le «refrain» dont il s'agit ici est dédié au roi norvégien Haraldr gràfeldr (manteau gris). Les Ases du meurtre (version contestable, proposée par E.A.Kock dans ses *Notationes norronae*) doit désigner les guerriers.

[775] L'événement est rapporté en détail dans *Reykdœla saga*, ch. 18.

[776] Il est connu de S 114.

[777] Nous avons déjà rencontré ce très célèbre jarl des Orcades qui sera présenté plus en détail dans S 309 et qui joue un rôle majeur dans la *Saga des Orcadiens*. Celle-ci explique, en son ch. 7, qu'il fut le premier homme à extraire de la tourbe pour en faire du combustible, en Ecosse, à Torfnes (Cap-de-la-Tourbe). De là son surnom.

du pays puis à l'ouest du Slétta et pénétrèrent dans le fjord. Ils posèrent une hache dans le Reistargnúpr qu'ils appelèrent, en conséquence, Øxarfjörðr (Fjord-de-la-hache). Ils mirent un aigle à l'ouest et appelèrent l'endroit Arnarþúfa (touffe-de-l'aigle). En un troisième endroit, ils posèrent une croix : ils nommèrent l'endroit Krossás (Crête-de-la-croix). De la sorte, ils se consacrèrent tout l'Øxarfjörðr[778]. Les enfants d'Einarr furent Eyjólfr que tua Galti fils de Griss, et Ljót, mère de Hrói le véhément qui vengea Eyjólfr et tua Galti[779]. Les fils de Gliru-Halli, Brandr et Bergr, étaient fils de la sœur de Ljót. Ils furent tués à Böðvarsdalr

Þ : *dans la troupe de Bjarni fils de Brodd-Helgi lorsqu'il se battit contre Þorkell fils de Geitir*[780].

S 258 (H 222) : *(De Reistr)*

Reistr, fils de Ketill de Bjarney et de Hildr, sœur de Ketill le chardon, père d'Arnsteinn le goði, colonisa entre le Reistargnúpr et le Rauðagnúpr, et habita à Leirhöfn.

S 259 : *(D' Arngeirr : manger de l'ours)*

Il y avait un homme appelé Arngeirr, qui colonisa tout le Slétta entre Hávararlón et Sveinungsvík. Ses enfants furent Þorgils, Oddr et Þuríðr qu'épousa Steinólfr de Þjórsárdalr.

H 223 : *dans son enfance, Oddr restait près du feu, il était un peu retardé et était surnommé kolbítr*[781].

[778] Voici des rites de prise de possession du sol que nous n'avons pas encore rencontrés. Voir de nouveau D.Strömbäck, *Att helga sig land*, op. cit. pp. 215-218. Le mélange hache-aigle, d'un côté, croix de l'autre offrirait un bel exemple de compromis entre païen et chrétien. Mais il resterait à savoir s'il s'agit bien d'une croix chrétienne ou d'une croix de terre dessinée dans le sol *(jarðkross)* sans résonances chrétiennes. Voyez l'article *Kors* du *Kulturhist. lex. f. nord. medeltid.*

[779] Difficile de savoir si ce Hrói est celui que mentionne la *Saga de Njáll*, ch. 138, ou celui qui figure dans *Reykdœla saga*, ch. 5.

[780] Cet ajout de Þ est conforme à ce que dit la *Vápnfirðinga saga.*

[781] La traduction littérale de ce mot serait «mord-braises». Il s'agit d'un type assez fréquent dans cette littérature : le grand benêt retardé qui sort peu (d'où son surnom, il reste près du feu à la cuisine), ne parle guère, ne se lie pas à autrui. Puis un jour, sous l'influence d'un événement extérieur, il sort de sa torpeur et ce sera immanquablement un héros redoutable. Tel est le cas, par exemple, de Glúmr le meurtrier, d'Egill fils de Grímr le chauve et même du grand héros Starkaðr. Bien entendu, c'est un type classé des sagas légendaires.

Arngeirr et þorgils partirent de chez eux par une tempête de neige, chercher des moutons, et ne revinrent pas à la maison. Oddr alla à leur recherche et les trouva tous les deux, morts. C'était un ours blanc qui les avait tués et il était en train de les dévorer lorsqu' Oddr survint. Oddr tua cet ours et le rapporta à la maison et l'on dit qu'il le mangea tout entier, déclarant qu'il avait vengé son père en tuant l'ours et son frère en le mangeant. Ensuite, Oddr fut méchant et difficile à traiter. Il avait si fort la faculté de changer de forme[782] qu'il partit de la maison à Hraunhöfn, un soir, et que le lendemain matin, il arriva à þjórsårdalr pour porter secours à sa sœur que les gens de þjórsårdalr voulaient lapider à mort[783].

S 260 (H 224) : *(De Sveinungr et de Kolli)*

Sveinungr colonisa le þistilsfjörðr et Kolli Kollavîk et chacun d'eux habita à l'endroit qui est appelé d'après lui.

S 261 (H 225) : *(De Ketill le chardon)*

Ketill le chardon colonisa le þistilsfjörðr (Fjord-du-Chardon) entre le Hundsnes et le Sauðanes. Son fils fut Sigmundr, père d'Einarr de Laugarbrekka.

S 262 : *(Conclusion sur le Quartier du Nord)*

Sont consignées maintenant les colonisations dans le quartier des Gens du Nord, et voici les plus nobles des colonisateurs : Auðunn le timon, Ingimundr, Helgi le maigre, Eyvindr fils de þorsteinn höfði. Il y avait là mille quatre cent quarante bœndr lorsque l'on fit le compte[784].

[782] Texte : il était *hamrammr*, terme que nous avons déjà rencontré plusieurs fois pour noter que ce trait est probablement de type chamanique. On notera : que ce phénomène ne se produisait, en règle générale, que le soir (d'où le personnage de Kveld-Úlfr que nous avons vu : Úlfr-du-soir) et qu'il y a quelque quatre cents kilomètres entre Hraunhöfn et þjórsårdalr.

[783] *Pour sorcellerie et magie*, précise H. on en a lu assez pour comprendre que cette famille pratiquait plus ou moins la sorcellerie ou la magie. Les sorcières étaient, en effet, lapidées, cela se trouve, par exemple, dans la *Saga de Snorri le goði* ch. 20 ou dans la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*, ch. 37 et 38.

[784] Voir S 170 plus haut.

S 263 (H 225) : *(Le quartier de l'est)*

Voici quels sont les hommes qui ont pris de la terre dans le quartier des fjords de l'Est, ils vont être énumérés à tour de rôle depuis les limites du quartier à Langanes jusqu'à Sólheimasandr. Les gens disent que ce quartier a été le premier à être complètement colonisé.

S 264 (H 226) : *(De Gunnólfr le jabot)*

Il y avait un homme appelé Gunnólfr le jabot, fils du hersir þórir bec de faucon. Il colonisa Gunnólfsvik et Gunnólfsfell et tout le Langanes au nord de Helkunduheiðr, et habita à Fagravik. Son fils fut Skúli le pataud, père de Geirlaug.

S 265 (H 227) : *(De Finni)*

Il y avait un homme appelé Finni, qui colonisa le Finnafjörðr et le Miðfjörðr. Son fils fut þórarinn, père de Sigurðr, père de Gliru-Halli[785].

S 266 (H 228) : *(De Hróðgeirr fils de Hrappr)*

Hróðgeirr le blanc, fils de Hrappr, colonisa Sandvik au nord du Digranes jusqu'au Miðfjörðr et habita à Skeggjastaðir. Sa fille fut Ingibjörg qu'épousa þorsteinn le blanc. Etait frère de Hróðgeirr Alrekr qui vint en Islande avec lui. Ce fut le père de Ljótolfr le goði de Svarfaðardalr[786].

S 267 (H 229) : *(D'Eyvindr l'arme)*

Eyvindr l'arme et Refr le rouge, les fils de þorsteinn jambe-épaisse, s'équipèrent pour aller en Islande depuis Strind dans le þrándheimr parce qu'ils étaient en désaccord avec le roi Haraldr. Chacun d'eux avait son bateau. Refr fut repoussé par le vent et le roi le fit tuer, mais Eyvindr arriva dans le Vápna-

[785] Gliru-Halli figure dans la *Vápnfirðinga saga*. Son surnom, *gliru-* pourrait avoir quelque chose à faire avec l'idée de loucher.

[786] Hróðgeirr est dans la *Saga de þorsteinn le blanc*, ch. 1; Ljótólfr le goði a déjà été présenté dans S 211.

fjörðr et colonisa tout le fjord depuis la Vestradalsá et habita à Krossavík[787] de l'intérieur. Son fils fut þorbjörn.

S 268 (H 230) : *(De Steinbjörn la charrette)*

Il y avait un fils de Refr le rouge appelé Steinbjörn la charrette. Il s'en fut en Islande et atterrit dans le Vápnafjörðr. Eyvindr, son oncle, lui donna toute la terre entre la Vápnafjarðará et la Vestradalsá. Il habita à Hof. Ses fils furent þormóðr au regard perçant qui habita à Sunnudalr, le second, Refr de Refsstaðir, le troisième, Egill d'Egilsstaðir, père de þórarinn, de þröstr, de Hallbjörn et de Hallfriðr qu'épousa þorkell fils de Geitir[788].

S 269 (H 231) : *(De Hróaldr bjóla)*

Hróaldr bjóla était frère juré d'Eyvindr l'arme. Il prit de la terre à l'ouest de la Vestradalsá, la moitié de la vallée et tout le Selárdalr au nord du Digranes. Il habita à Torfastaðir. Son fils fut Ísrøðr, père de Gunnhildr qu'épousa Oddi[789], fils d'Ásólfr de Höfði.

S 270 : *(De þorsteinn le blanc)*

Il y avait un homme appelé Ölvir le blanc, fils d'Ósvaldr fils de þórir aux bœufs. C'était un baron et il habitait à Almdalir[790]. Il se trouva en désaccord avec le jarl Håkon fils de Grjótgarðr et s'en alla dans les Yrjar où il mourut, mais þorsteinn le blanc, son

[787] Il existe un *þáttr* , le *þáttr de Brandkrossi*, qui propose, en son ch. 3, une étymologie fantaisiste de ce nom. En fait, il est tout à fait probable que le lieu s'appelle Baie-des-croix pour des raisons chrétiennes. L'usage paraît avoir existé de délimiter son territoire au moyen de croix (chrétiennes). Cela signifierait, toutefois, que le nom serait nettement plus récent que la colonisation, dit Jakob Benediktsson, mais il omet de considérer que nombre de colonisateurs ont fort bien pu être chrétiens, comme le prouve l'histoire de Helgi le maigre.

[788] Certains de ces personnages sont dans la *Vápnfirðinga saga* (ch. 3). Pour les surnoms : *körtr*, la charrette, est, dans H et Sk, *köttr*, soit rustaud. J'ai rendu *stikubligr* par au-regard-perçant, mais ce pourrait aussi bien être : avaricieux.

[789] Il est présent dans S 108.

[790] Pour þórir aux bœufs, voir S 197. On renvoie une fois de plus à la *Saga de þorsteinn le blanc* (ch.8) où, cependant, on donne, entre þórir aux bœufs et Ósvaldr Göngu-Hrólfr, qui est Hrólfr le sans-terre, peut-être notre Rollon duc de Normandie. Les Almdalir et les Yrjar se touvent en Norvège.

fils, s'en fut en Islande et atterrit dans le Vápnafjörðr après l'époque de la colonisation. Il acheta de la terre à Eyvindr l'arme et habita quelques hivers à Toptavöllr au nord de Sireksstaðir, avant de mette la main sur le Hofsland en vertu du fait qu'il réclama le remboursement d'une dette que Steinbjörn la charrette avait contractée envers lui mais pour laquelle Steinbjörn n'avait rien à verser que de la terre. C'est là que þorsteinn habita, soixante hivers ensuite, ce fut un homme sage et de bon conseil. Il épousa Ingibjörg, fille de Hróðgeirr le blanc. Leurs enfants furent þorgils, þórðr, Önundr, þorbjörg et þóra. þorgils épousa Åsvör, fille de þórir fils d'Atli au gruau. Leur fils fut Brodd-Helgi qui épousa d'abord Halla fille de Lýtingr[791], fils d'Arnbjörn. Leur fils fut Bjarni le meurtrier : il épousa Rannveig, fille d'Eirikr des Goðdalir. Leur fils fut Broddi le barbu, et leur fille, Yngvildr qu'épousa þorsteinn fils de Hallr[792]. Broddi le barbu[793] épousa Guðrún, fille de þórarinn sælingr[794] et de Halldóra fille d'Einarr, leurs enfants furent þórir, Bjarni Maisonlongue. þórir épousa Steinunn[795], fille de þorgrimr le haut. Leur fille fut Guðrún qu'épousa Flósi fils de Kolbeinn. Leur fils fut Bjarni, père de Bjarni qui épousa Halla fille de Jörundr. Leurs enfants furent le prêtre Flósi[796], le prêtre Torfi, Einarr la mariée, Guðrún qu'épousa þórðr fils de Sturla, Guðrún[797] qu'épousa Einarr fils de Bergþórr, et Helga, mère de Sigriðr fille de Sighvatr[798].

H 232 : *Le prêtre Flósi épousa Ragnhildr, fille de Börkr de Baugsstaðir. Leurs enfants furent Bjarni, Einarr, Halla, mère de Messire*

[791] Il existe aussi dans le *þáttr de þorsteinn jambe de bœuf*.

[792] Tous ces personnages sont dans la *Saga de þorsteinn le blanc*, dans la *Vápnfirðinga saga*, dans le *þáttr de þorsteinn le bastonné*.

[793] Est un personnage fort célèbre dans cette littérature, il intervient dans le *þáttr d'Ólkófri*, dans le *þáttr de þorsteinn le bastonné*, dans le *þáttr de þorsteinn fils de Hallr du Síða*, dans *Ljósvetninga saga* et dans la *Saga des Confédérés*.

[794] Ce surnom pourrait signifier «l'opulent». Le personnage est connu de S 387, de la *Saga de þórðr le furieux*, de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon*.

[795] En premières noces car Steinunn se maria ensuite avec l'évêque Gizurr fils d'Ísleifr, voyez S 304.

[796] Le prêtre Flósi fils de Bjarni est mort en 1235, il figure dans la *Sturlunga saga*.

[797] Force est de comprendre que Bjarni et Halla ont eu deux filles successives appelées pareillement Guðrún – peut-être parce que l'une est morte prématurément.

[798] Une fois de plus, Sturla n'a pas résisté au plaisir de citer sa propre généalogie puisque cette Guðrún qu'épousa þórðr fils de Sturla est sa mère et que cette Sigriðr fille de Sighvatr est sa cousine germaine (þórðr et Sighvatr, tous deux fils de Sturla, sont frères de Snorri Sturluson).

Kristófórus, et þórdís, mère de Dame Ingigerðr, mère de Guðrún et de Hallbera[799]. *Valgerðr était fille de Flósi, mère de Messire Erlendr le fort, père de Haukr et de Valgerðr*[800].

S 271 (H 233) : *(De Lýtingr)*

þorsteinn torfi et Lýtingr, son frère, allèrent en Islande. Lýtingr colonisa tout le Våpnafjarðarströnd oriental, le Böðvarsdalr et le Fagradalr et habita à Krossavík. De lui descendent les Gens du Våpnafjörðr.

S 272 (H 234) : *(De þorfinnr)*

Il y avait un homme appelé þorfinnr qui habita d'abord à Skeggjastaðir sur le conseil de þórðr la paille[801]. Son fils fut þorsteinn le beau[802] qui tua Einarr, fils de þórir fils d'Atli-augruau[803]. þorsteinn avait deux frères, þorkell et Heðinn qui tuèrent þorgils, père de Brodd-Helgi.

S 273 (H 235) : *(De þorsteinn torfi)*

þorsteinn torfi colonisa tout le Hlíð depuis les Ósfjöll et en remontant jusqu'à la Hvannå, et il habita à Forsvöllr. Son fils fut þorvaldr, père de þorgeirr, père de Hallgeirr, père de Hrappr de Forsvöllr.

S 274 (H 236) : *(De Håkon : où placer le temple ?)*

Il y avait un homme appelé Håkon qui colonisa tout le Jökulsdalr à l'ouest de la Jökulså et en haut de la Teigarå et habita à Håkonarstaðir. Sa fille fut þorbjörg qu'épousèrent les fils de Brynjólfr le vieux[804], Gunnbjörn et Hallgrímr. Il y avait,

[799] Qui fut la première abbesse du couvent de Reynistaðr.

[800] On fera la même remarque que pour la conclusion de S 270 : Haukr n'a pas résisté davantage au plaisir de citer son propre lignage. J'ai tenu à traduire les titres qu'après la perte de l'indépendance et visiblement sous des influences danoises, les dignitaires portent : *herra* (Messire) et *frú* (Dame).

[801] Ce doit être le même que le þórðr fils de þórólfr la paille de S 276.

[802] Qui est le héros de la *Saga de þorsteinn le blanc*.

[803] Sur celui-ci, voir S 278-279.

[804] Sur celui-ci, voir S 280.

entre les terres de þorsteinn torfi et celles de Hákon, une pièce de terre non colonisée : ils la réservèrent à un temple et celle-ci s'appelle maintenant Hofsteigr (Bande-de-Terrain-du-Temple).

S 275 (H 237) : *(De Skjöldólfr)*

Skjöldólfr fils de Vémundr et frère de Berðlu-Kári[805] colonisa le Jökulsdalr à l'est de la Jökulsá en remontant de la Knefilsdalsá, et habita à Skjödólfsstaðir. Ses enfants furent þorsteinn qui épousa Fastný fille de Brynjólfr et Sigríðr, mère de Bersi fils d'Özurr.

S 276 (H 238) : *(De þórðr)*

Il y avait un homme appelé þórðr, fils de þórólfr la paille et frère de Helgi crâne-qui-bosse. Il colonisa tous les Tungulönd entre le Lagarfljót et la Jökulsá au nord de la Rangá. Son fils fut þórólfr la paille qui épousa Guðríðr fille de Brynjólfr. Leur fils fut þórðr la lance, père de þóroddr, père de Brandr, père de Steinunn, mère de Rannveig, mère de Sæhildr qu'épousa Gizurr.

S 277 (H 239) : *(D'Özurr caboche-à-bagarre)*

Özurr caboche-à-bagarre prit de la terre entre l'Ormsá et la Rangá. Il épousa Guðný fille de Brynjólfr. Leur fils fut Ásmundr, père de Mörðr.

S 278 : *(De Ketill et de son bel amour)*[806]

Ketill et Atli-au-Guau, fils de þórir þiðrandi, allèrent du Veradalr en Islande et prirent de la terre dans le Fljótsdalr avant que Brynjólfr arrive en Islande. Ketill colonisa les deux rives du Lagarfljót, du côté ouest entre la Hengiforsá et l'Ormsá. Ketill s'en alla à l'étranger et habita chez Véþormr, fils de Vémundr le vieux. Alors, il acheta à Véþormr Arneiðr, fille du jarl Ásbjörn flamme-du-récif que Hólmfastr, fils de Véþormr avait

[805] Nous avons déjà vu Berðlu-Kári dans S 29.
[806] Ce chapitre se retrouve dans la *Droplaugarsona saga*.

emportée comme butin de guerre lorsque lui et Grìmr neveu de Véþormr avaient tué le jarl Åsbjörn[807]. Ketill acheta Arneiðr fille d'Åsbjörn deux fois plus cher que le prix qu'avait d'abord fixé Véþormr. Et lorsque le marché fut conclu, Ketill fit un festin de noces pour Arneiðr. Après cela, elle découvrit un grand trésor d'argent enterré sous les racines d'un arbre

H 240 : *Mais avant qu'elle et Ketill s'en aillent en Islande, Arneiðr trouva un grand trésor d'argent sous les racines d'un arbre et le cacha à Ketill jusqu'à ce qu'il l'épouse. Ils s'en furent en Islande et habitèrent à Arneiðarstaðir.*

Alors, Ketill offit de la ramener chez les parents qu'elle avait, mais elle choisit de le suivre[808]. Ils s'en furent en Islande et habitèrent à Arneiðarstaðir. Leur fils fut þiðrandi[809], père de Ketill de Njarðvìk.

S 279 : *(D'Atli au gruau)*

Atli-au-gruau colonisa la rive orientale du Lagarfljòt entre la Giljå et le Vallanes, à l'ouest de l'Øxnalœkr. Ses fils furent þorbjörn et þòrir qui épousa Åsvör fille de Brynjòlfr.

S 280 (H 241) : *(Des fils de þorgeirr fils de Vestarr)*

Il y avait un noble homme appelé þorgeirr fils de Vestarr. Il avait trois fils, l'un était Brynjòlfr le vieux, le second, Ævarr le vieux, le troisième, Herjòlfr[810]. Ils s'en furent tous en Islande, chacun sur son bateau. Brynjòlfr atterrit dans l'Eskifjörðr et prit de la terre de l'autre côté de la montagne, tout le Fljòtsdalr en bas de la Hengiforså à l'ouest, et en bas de la Gilså à l'est, tout le Skriðudalr ainsi que les Vellir jusqu'à l'Eyvindarå, prenant

[807] Détails plus précis là-dessus dans S 388. Il s'agit du jarl Åsbjörn des Hébrides.

[808] La leçon fournie par *Droplaugarsona saga* est plus convaincante, car là, Arneiðr découvre le trésor *avant* d'épouser Ketill. Comparez aussi avec la version de H. Ne manquons pas cette occasion de souligner ce bel exemple d'amour-passion (tellement rare dans cette littérature) : Ketill a payé pour elle deux fois le prix fixé, il lui proposera de la ramener chez elle, c'est d'après elle qu'il appellera sa demeure en Islande, chose peu banale.

[809] þiðrandi est un des personnages importants de *Droplaugarsona saga*, de la *Saga de þorsteinn le blanc* et, bien entendu, du *þáttr de Gunnarr meurtrier de þiðrandi*. Il figure aussi dans la *Saga de Nàlll le brûlé*.

[810] Sur ces deux derniers, voir S 281, 295 et 300.

une grande partie du territoire colonisé par Uni fils de Garðarr. Il installa là ses parents et parents par alliance. Il avait dix enfants alors, mais ensuite, il épousa Helga qu'avait épousée Herjólfr, son frère, et ils eurent trois enfants. Etait leur fils Özurr, père de Bersi[811], père de Hólmsteinn, père d'Örækja, père de Hólmsteinn, père de Helga, mère de Hólmsteinn, père de Hallgerðr, mère de þorbjörg qu'épousa Loptr fils de l'évêque[812].

S 281 (H 242) : *(D'Ævarr le vieux)*

Ævarr le vieux, frère de Brynjólfr, arriva en Islande dans le Reyðarfjörðr et se rendit dans les montagnes. Brynjólfr lui donna tout le Skriðudalr en haut de la Gilsá. Il habita à Arnaldsstaðir. Il eut deux fils et trois filles.

S 282 (H 243) : *(D'Ásrøðr)*

Il y avait un homme appelé Ásrøðr qui épousa Ásvör fille de Herjólfr, nièce et belle-fille de Brynjólfr. Elle apporta en dot[813] toutes les terres entre la Gilsá et l'Eyvindará. Le couple habita à Ketilsstaðir. Leur fils fut þorvaldr creux-dans-la-gorge, père de þorbergr, père de Hafljótr, père de þórhaddr la balance. Etait fille de La Balance þórunn, qu' épousa þorbjörn fils d'Atli-le-gruau, une autre s'appelait Ástriðr, mère d'Ásbjörn tête velue, père de þórarinn du Seyðarfjörðr, père d'Ásbjörn, père de Kolskeggr le savant[814] et d'Ingileif, mère de Hallr, père de Finnr le lögsögumaðr[815].

[811] Bersi (Spak-Bersi, Bersi le sage) intervient d'importance dans *Droplaugarsona saga*

[812] Ce Loptr est fils de l'évêque Páll fils de Jón (en fonctions à Skálaholt tout à la fin du XII[e] siècle) qui a droit à une des plus belles sagas d'évêques, *Páls saga byskups*.

[813] Nous avons déjà plusieurs fois rencontré cette institution. La dot s'appelle *heimanfylgja*, littéralement : ce qui suit (la mariée), verbe *fylgja*, depuis sa maison (paternelle), *heiman*. L'intéressant, c'est que notre texte, ici, comme en d'autres endroits, décompose le terme et dit «la suivaient de la maison toutes les terres etc.»

[814] Celui-ci, dont nous avons parlé dans l'Introduction, a probablement aidé Ari þorgilsson le savant à composer la version princeps du *Landnámabók*.

[815] Le prêtre Finnr a bien été *lögsögumaðr* de 1139 à 1145.

S 283 (H 244) : *(De Hrafnkell fils de Hrafn, et de son rêve)*[816]

Il y avait un homme appelé Hrafnkell, fils de Hrafn. Il arriva en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation. Il passa le premier hiver à Breiðdalr, et au printemps, il monta dans les montagnes. Il fit la pause dans le Skriðudalr et s'endormit. Alors, il rêva qu'un homme venait à lui et lui ordonnait de se lever et de s'en aller au plus vite. Il se réveilla et s'en alla. Arrivé à peu de distance, toute la montagne s'effondra : restèrent dessous un verrat et un taureau qui lui appartenaient. Puis Hrafnkell colonisa le Hrafnkelsdalr et habita à Steinrøðarstaðir. Ses fils furent Åsbjörn, père de Helgi, et Þórir, père de Hrafnkell le goði, père de Sveinbjörn.

S 284 (H 245) : *(D'Uni le Danois et de difficiles amours)*

Uni[817], fils de Garðarr qui découvrit le premier l'Íslande, s'en fut en Islande sur le conseil du roi Haraldr à la belle chevelure dans l'intention de se soumettre tout le pays, car ensuite, le roi lui avait promis de faire de lui son jarl[818]. Uni atterrit à l'endroit

[816] Ce chapitre a fait l'objet d'études attentives. Voir Sigurður Nordal : *Hrafnkatla* (dans *Studia Islandica*, 7) et son introduction à l'édition de la saga dans la série Íslenzk Fornrit XI, pp. XL-XLIII; Pierre Halleux : *La Saga de Hrafnkell*; Régis Boyer: *Trois sagas islandaises* ; et Hermann Pálsson : *Hrafnkels saga og Freysgyðlingar*, Reykjavik, 1962. Ce chapitre, en effet, est repris par la *Saga de Hrafnkell goði de Freyr* (*Sagas islandaises*, op.cit. pp. 1173 sqq), le chef-d'œuvre des *Íslendingasögur* et que l'on a très longtemps prise pour un modèle de source historique. Mais les études signalées ci-dessus et qui, toutes, partent d'une comparaison entre S 283 et la saga, tendent à monter, au contraire, le caractère avant tout littéraire et artistique de la Saga.

[817] Dans d'autres versions, nous avons «le Danois ou le non-né». Uni est le fils du Garðarr que nous avons vu dans H 3 où il est dit que Garðarr «possédait des biens en Sjælland». Par non-né que nous avons déjà rencontré, comprenons sans doute que son père ne l'avait pas reconnu. Jón Jóhannesson (*Gerðir* pp. 117-120) considère que Sturla a pu utiliser, pour rédiger ce chapitre, une ★*Saga* (aujourd'hui perdue) *de Hrôarr goði de Tunga*.

[818] Rien n'interdit de prendre ce passage au pied de la lettre. A plusieurs reprises, les souverains norvégiens ont tenté de s'approprier l'Islande avant 1262, date à laquelle Hákon Hákonarson y parvint. L'un des traits les plus extraordinaires de cette petite communauté est qu'elle n'eut ni roi ni souverain de quelque sorte pendant quatre siècles ! Il est tentant de penser aussi que Sturla qui rédige sans doute son *Landnámabók* peu d'années avant la perte de l'indépendance de son pays, a voulu écrire ici une sorte de petit *exemplum* à la mode médiévale. Le roi Hákon qui vient d'être nommé a, à diverses reprises, essayé de trouver un représentant de sa couronne en Islande, en proposant le titre de jarl, précisément, à Snorri Sturluson, qui refusa, ce qui lui vaudra d'être assassiné, puis au neveu de celui-ci, Sturla Sighvatsson, qui déclina également, enfin au gendre de Snorri, Gizurr Þorvaldsson, qui accepta et fut nommé, non pas jarl, mais gouverneur de l'île. Comme si souvent, il faudrait donc lire, en filigrane, un avertissement derrière ce texte.

qui s'appelle maintenant Unaðss et s'y fit une maison. Il s'appropria de la terre au sud du Lagarfljót, tout le district jusqu'à l' Unalœkr. Mais quand les gens du pays connurent son intention, ils se mirent à se quereller avec lui et ne voulurent pas lui vendre ni bétail sur pied ni provisions, et il ne put demeurer là.

Il s'en alla dans l'Álptafjörðr du sud: il ne parvint pas à s'y établir. Alors, il partit de l'est avec onze hommes et arriva pour l'hiver chez Leiðólfr le champion, de Skógahverfi. Celui-ci le reçut. Uni fit la cour à Þórunn, fille de Leiðólfr et au printemps, elle était enceinte. Uni voulut alors s'enfuir avec ses gens, mais Leiðólfr se mit à sa poursuite, ils se rencontèrent près de Flangastaðir et se battirent là parce qu'Uni ne voulait pas rebrousser chemin avec Leiðólfr. Périrent là quelques hommes d'Uni et il rebroussa chemin contraint et forcé parce que Leiðólfr voulait qu'il épouse la femme, s'installe et reprenne son héritage. Quelque temps après, Uni s'enfuit, alors que Leiðólfr n'était pas chez lui, mais Leiðólfr le poursuivit lorsqu'il fut au courant, et ils se retrouvèrent près des Kalgrafir. Leiðólfr était tellement fâché qu'il tua Uni et tous ses compagnons.

Le fils d'Uni et de Þórunn fut Hróarr goði de Tunga[819]: il reprit tout l'héritage de Leiðólfr et fut un homme très remarquable. Il épousa une fille de Hámundr, sœur de Gunnarr de Hliðarendi[820]. Leur fils fut Hámundr le boiteux qui fut un très grand guerrier.

Tjörvi le moqueur et Gunnarr étaient neveux de Hróarr. Tjörvi demanda en mariage Ástríðr encline-à-la-sagesse, fille de Móðólfr, mais les frères de celle-ci, Ketill et Hrólfr[821], lui refusèrent cette femme et ils la donnèrent à Þórir fils de Ketill. Alors, Tjörvi dessina les images de Þórir et d'Ástríðr sur le mur des cabinets et chaque soir, quand Hróarr et les autres allaient aux cabinets[822], il crachait sur le visage de l'image de Þórir et il embrassait l'image d'Ástríðr, jusqu'à ce que Hróarr gratte ces dessins. Après cela, Tjörvi les sculpta dans le manche de son couteau et déclama ceci :

[819] Qui est présenté en détail dans S 325.

[820] Qui et l'inoubliable héros de la *Saga de Njáll le brûlé*.

[821] Sur eux et leur père, voyez S 319.

[822] Les cabinets étaiet à plusieurs places, en effet, et il semble que l'usage ait été de les honorer chaque soir après le dîner : voyez *La Saga de Snorri le goði*, chap. 26.

D'abord nous avions peint
La jeune et riche femme
sur le mur où figurait þórir.
C'était par dérision.
A présent j'ai sculpté sur le manche
la Hlín du pichet à bière.
J'ai ourdi bien des ruses
avec la Sýn de l'ambre[823].

De là provint le meurtre de Hróarr et de ses neveux.

S 285 (H 246) : *(De þorkell le très-sage)*

Il y avait un homme appelé þorkell le très-sage, qui colonisa tout Njarðvík et habita là. Sa fille fut þjóðhildr qu'épousa Ævarr le vieux, et leur fille fut Yngvildr, mère de Ketill de Njarðvík, fils de þiðrandi.

S 286 (H 247) : *(De Vetrliði)*

Il y avait un homme appelé Vetrliði, fils d'Arnbjörn fils d'Óláfr au long cou, frère de Lýtingr, de þorsteinn torfi et de þorbjörn d'Arnarholt. Óláfr au long cou était fils de Björn flanc-de-rorqual. Vetrliði colonisa le Borgarfjörðr et habita là.

S 287 (H 248) : *(De þórir la ligne*[824]*)*

Il y avait un homme appelé þórir la ligne, qui colonisa Breiðavík et habita là. Ses fils furent Sveinungr[825] et Gunnsteinn.

Maintenant, c'est Kolskeggr qui indique désormais les colonisations.

[823] Hlín (une petite déesse) du pichet à bière est une *kenning* pour «femme», de même que Sýn (une autre déesse d'importance secondaire) de l'ambre.La traduction de l'avant-dernier vers n'est pas sûre.

[824] Il s'agit d'une ligne dans le sens de corde, non d'une ligne pour pêcher.

[825] Sveinungr intervient dans *Droplaugarsona saga*, dans le *þáttr de Gunnarr meurtrier de þiðrandi* et dans *Fljótsdœla saga*.

S 288 (H 249) : *(De þorsteinn le taon)*

þorsteinn le taon fut le premier à coloniser Hùsavîk et il habita là. Son fils fut Àn, dont descendent les gens de Hùsavik.

S 289 : *(De Loðmundr le vieux et d'un combat de sorciers)*

Il y avait un homme appelé Loðmundr le vieux, et un autre, Bjólfr, son frère juré. Ils partirent de þulunes dans le Vörs[826] et s'en furent en Islande. Loðmundr avait très fort le pouvoir de changer de forme et il était magicien[827]. Il fit passer par-dessus bord, en mer, les montants de son haut-siège en déclarant qu'il s'installerait là où ils échoueraient. Les frères jurés atterirent dans les fjords de l'est et Loðmundr colonisa le Loðmundar-fjörðr et habita là cet hiver-là. Il apprit alors que les montants de son haut-siège étaient dans le sud du pays. Il porta sur son bateau toutes ses affaires et quand la voile fut hissée, il s'étendit en ordonnant que personne n'eût l'audace de prononcer son nom[828]. Et quand il eut été allongé un bref moment, un grand vacarme se fit. On vit alors qu'un important glissement de terrain se faisait sur la ferme que Loðmundr avait habitée. Ensuite, il s'assit et prit la parole : «Le sort[829] que je jette, c'est que jamais bateau n'accostera ici sain et sauf, qui cinglera par ici.» Il mit le cap au sud en doublant le Horn puis prit vers l'ouest en longeant les côtes jusqu'au Hjörleifshöfði, et aborda un peu plus loin à l'ouest. Il colonisa l'endroit où les montants avaient

[826] Vörs est l'actuel Voss, en Norvège, et þulunes doit être une erreur pour Tufunes, aujourd'hui Tunes.

[827] Dans sa brièveté même, cette phrase est une somme. Nous savons déjà ce qu'il faut entendre par «avoir la faculté de changer de forme»(adjectif *hamrammr*) voyez S 225. Notre texte porte *rammaukinn*, dont le pouvoir est accru, la version correspondante de H (250) a, elle, *tröllaukinn*, dont les pouvoirs de *tröll*, de sorcier, sont accrus. Le mot est immédiatement suivi de la mention : Loðmundr possédait un mutliple savoir (*fjölkunnigr*) qui est une façon caractéristique de désigner un magicien.

[828] Nous avons exactement la même attitude dans la *Saga des Chefs du Val-au-Lac*, chap. 12 lorsque les deux Sames commandités par Ingimundr le vieux entreprennent une *hamför*. De même dans les *Fáfnismál* (*Edda poétique*), ou dans la *Saga de Hjalmþér*, une saga légendaire, où un individu *hamrammr* interdit à ses frères jurés de le nommer tandis qu'il entreprend une *hamför* pour se battre contre d'autres sorciers, «sinon, je mourrai» : attitude qui relève évidemment de la magie verbale, du tabou, et qui vivra longtemps en Occident. On en trouve même une amusante variante chrétienne dans la *Saga du prêtre Guðmundr le bon* (dans la *Sturlunga saga*) où tout un équipage cherche à prononcer «le plus haut nom de Dieu» afin de calmer une tempête !

[829] Le texte a *álag*, terme reçu pour rendre le latin *carmen*, notre «sort».

échoué ainsi que le territoire entre la Hafrså et le Fulalœkr. L'endroit s'appelle maintenant Jökulså dans le Sólheimasandr. Il habita à Loðmundarhvammr et appela le lieu Sólheimar[830].

Alors que Loðmundr était vieux, þrasi habitait à Skógar. Lui aussi était magicien. Il se fit qu'un jour, au matin, þrasi vit une grande inondation. Par magie, il détourna cette eau vers l'est à Sólheimar. Un esclave de Loðmundr vit cela et dit que la mer déferlait du nord sur la contrée, vers eux. Loðmundr était aveugle, alors. Il demanda à l'esclave de lui apporter dans un petit baquet un peu de ce qu'il appelait «mer», et lorsque l'esclave revint, Loðmundr dit: «Je n'ai pas l'impression que ce soit de l'eau de mer». Puis il demanda à l'esclave de l'accompagner jusqu'à cette eau – «et enfonce le bout ferré de mon bâton dans l'eau». Il y avait une virole au bâton, Loðmundr tint le bâton des deux mains et mordit la virole. Alors, l'eau se mit à refluer vers l'ouest vers Skógar. Ensuite, chacun des deux magiciens continua de diriger l'inondation loin de chez soi, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent près de quelque ravin rocailleux. Ils convinrent alors que cette rivière coulerait là où la distance jusqu'à la mer serait la plus courte. Cette rivière est appelée à présent Jökulså, c'est elle qui sépare deux quartiers du pays[831].

S 290 (H 251) : *(De Bjólfr)*

Bjólfr, frère juré de Loðmundr, colonisa tout le Seyðisfjörðr et habita là toute sa vie. Il donna en mariage à Helga, sa fille, Án le fort, elle avait pour dot tout le rivage nord du Seyðisfjörðr jusqu'à la Vestdalså. S'appelait Ísólfr le fils de Bjólfr qui habita là ensuite et dont descendent les gens du Seyðisfjörðr.

[830] Comparer avec S 333-334. La dénomination est intéressante, le mot signifie Foyers-du-Soleil. D'innombrables toponymes en Islande attestent de la survivance d'un culte solaire fort vivant dans le Nord ancien : déjà les célèbres gravures rupestres de l'âge du bronze présentent de très nombreuses figurations de ce qui sera un jour l'une des expressions sans ambiguïté de la Grande Déesse, Sól (féminin dans cette langue).

[831] Les esprits étroitement positivistes auront plaisir à lire l'étude de þorvaldur Thoroddsen, *Die Gechichte der isl. Vulkäne*, Copenhague, 1925, p 122, où l'auteur fait remarquer que ce passage pourrait bien n'être qu'une affabulation complaisante d'un phénomène naturel assez commun en Islande : sous l'influence du réchauffement de l'atmosphère, en été, ou d'éruptions volcaniques, il peut arriver que les *jöklar* (sg. *jökull*), ces énormes amas de glace mêlée de pierre et de boue, entrent soudain en fusion, déterminant de véritables inondations.

S 291 (H 252) : *(D'Eyvindr)*

Il y avait un homme appelé Eyvindr, qui arriva en Islande avec Brynjólfr et transféra sa demeure ensuite dans le Mjóvafjörðr où il habita. Son fils fut Hrafn qui vendit la terre de Mjóvafjörðr à Þorkell le fracassant qui habita là ensuite. De lui descend la famille du Fracassant.

S 292 (H 253) : *(D'Egill le rouge)*

Il y avait un homme appelé Egill le rouge[832], qui colonisa le Norðrfjörðr et habita à Nes. Son fils fut Óláfr dont descendent les Gens de Nes.

S 293 (H 254) : *(De Freysteinn le beau)*

Il y avait un homme appelé Freysteinn le beau. Il colonisa le Sandvik, le Viðfjörðr et le Hellisfjörðr et habita à Bardsnes. De lui descendent les Gens de Sandvik, du Viðfjörðr et du Hellisfjörðr.

S 294 (H 255) : *(De Þórir le haut et Krúmr)*

Þórir le haut et Krúmr s'en furent du Vörs jusqu'en Islande et lorsqu'ils atterrirent, Þórir colonisa Krossavik entre Gerpir et le Reyðarfjörðr. De là descendent les gens de Krossavik. Mais Krúmr colonisa le Hafranes jusqu'au Þernunes et toute la côte, y compris Skrúðey et d'autres îles en mer ainsi que trois terres de l'autre côté, en face du Þernunes. De là descendent les Krýmlingar.

S 295 (H 256) : *(D'Ævarr et de Brynjólfr)*

Ævarr fut d'abord à Reyðarfjörðr avant de monter par les montagnes, et Brynjólfr fut à Eskifjörðr avant de monter habiter à Fljótsdalr, comme on l'a écrit précédemment[833].

[832] Il est également mentionné dans *Droplaugarsona saga* ch. 2.
[833] Revoir S 280-281.

S 296 (H 257) : *(De Vémundr)*

Il y avait un homme appelé Vémundr, qui colonisa tout le Faskrudfjörðr et habita là toute sa vie. Son fils fut Ölmóðr dont descendent les Ölmœðlingar.

S 297 (H 258) : *(De þórhaddr le vieux)*

þórhaddr le vieux était goði du temple dans le þrándheimr à Mærin[834]. Il eut envie d'aller en Islande et auparavant, démonta le temple et emporta de la terre du temple et les piliers. Il arriva dans le Stöðvarfjörðr et imposa la sainteté de Mærin sur tout le fjord, interdisant de tuer là quoi que ce fût de vivant hormis le bétail domestique[835]. Il habita là toute sa vie, les Stöðfirðingar descendent de lui.

S 298 (H 259) : *(De Hjalti)*

Il y avait un homme appelé Hjalti, qui colonisa les Kleifarlönd et tout le Breiðdalr en remontant de là. Son fils fut Kolgrimr dont descendent maintes gens.

S 299 (H 260) : *(De Herjólfr)*

Il y avait un homme appelé Herjólfr, qui colonisa toutes les terre jusqu'aux glissements de terrain de Hvalsnes. Son fils fut Vápni[836] dont descendent les Væpnlingar.

S 300 (H 261) : *(De Herjólfr)*

Herjólfr[837], frère de Brynjólfr, colonisa les terres du Heydalr en bas de la Tinnudalsá et vers la côte jusqu'à l'Ormsá. Son fils fut Özurr dont descendent les Breiðdœlir.

[834] C'est l'actuel Mære dans le Sparbu, en Norvège. La *Hákonar saga góða*, ch. 18, et la *Saga á'Óláfr Tryggvason*, ch. 67-68 (toutes deux dans la *Heimskringla*) établissent qu'il y eut là un important lieu de sacrifices.

[835] Le rapport s'impose, avec les interdits de þórólfr Mòstrarskegg dans la *Saga de Snorri le goði* au sujet de Helgafell, la Montagne Sainte, voir ici même S 85.

[836] Ce nom est bizarre. En revanche, il existé un surnom *vápni* , l'arme et S 267 connaît un Eyvindr vápni.

[837] Il est déjà présent dans S 280.

S 301 (H 262) : *(De Skjödólfr)*

Il y avait un homme appelé Skjödólfr qui colonisa tout le Streiti depuis Gnúpr vers la mer et de l'autre côté jusqu'à Óss et jusqu'au Skjöldólfsnes près de la Fagradalsá dans le Breiðdalr. Son fils fut Hâleygr qui habita là ensuite. De lui descend la Hâleygjaætt[838].

S 302 (H 263) : *(De þjóðrekr)*

Il y avait un homme appelé þjóðrekr. Il colonisa d'abord tout le Breiðdalr, mais il s'enfuit de là à cause de Brynjólfr et descendit dans le Berufjörðr où il colonisa toute la rive nord du fjord ainsi qu'au sud du Bûlandsnes et vers l'intérieur jusqu'aux glissements de terrain de Rauði, de l'autre côté, et habita trois hivers à l'endroit qui s'appelle maintnant Skâli. Puis Björn le haut lui acheta de la terre et de lui descendent les Berufirðingar.

S 303 (H 264) : *(De Björn corne roussie)*

Il y avait un homme appelé Björn corne roussie, qui colonisa l'Âlptafjörðr du nord à l'ouest des Glissements de terrain de Rauði et du Sviðinhornadalr.

S 304 (H 265) : *(De þorsteinn os-de-trompette)*

Il y avait un parent de Böðvarr le blanc appelé þorsteinn os-de-trompette[839], qui s'en fut en Islande avec lui. Il prit de la terre entre Leiruvágr et les Glissements de terrain du Hvalsnes. Son fils fut Kollr le gris, père de þorsteinn, père de þorgrimr de Borgarhöfn, père dc Steinunn qu'épousa l'évêque Gizurr[840].

[838] Je laisse tel quel pour éviter la redondance puisque Hâleygjaætt = famille de Hâleygr !
[839] La traduction de son surnom, *trumbubein* n'est pas sûre du tout.
[840] L'évêque Gizurr fils d'Ísleifr est bien connu de nous qui l'avons rencontré plusieurs fois déjà. Steinunn l'a épousé en secondes noces, elle était précédemment épouse de þórir fils de Skegg-Broddi (selon la *Hungrvaka*, dans les *Sagas des Evêques*, chap. 4).

S 305 : *(De Böðvarr le blanc)*

Böðvarr le blanc[841] était fils de þorleifr le moyen, fils de Böðvarr bordure-de-neige, fils de þorleifr frange-de-baleine, fils d'Àn, fils d'Örn hyrna[842], fils du roi þórir, fils de Böðvarr-aux-cochons, fils du roi Kaun,

H 266 : *fils de Sölvi fils du roi Hrólfr de Berg, fils de Svási le géant, du nord, des Dófrar, – le roi Hrólfr épousa Góa, d'après laquelle est appelé le mois de góa, la sœur de Górr et de Nórr d'après lequel est appelée la Norvège* – [843]

fils du roi Sölgi, fils de Hrólfr de Berg. Lui et Brand-Önundr, son parent, s'en allèrent du Vörs pour se rendre en Islande et atterrirent dans l'Àlptafjörðr du sud. Böðvarr prit de la terre vers l'intérieur de Leiruvágr, toutes les vallés qui se trouvent là, et vers la côte de l'autre côté jusqu'à Múli, et il habita à Hof. Il érigea là un grand temple. Etait fils de Böðvarr þorsteinn qui épousa þórdis fille d'Özurr keiliselgr[844] fils de Hrollaugr. Leur

[841] Il n'est peut-être pas incongru de signaler ici que, vraisemblablement, «blanc» tient pour «blond», «noir» renvoyant à «brun et «rouge» à «roux». Que ce soit le lieu de rappeler que les Islandais (et d'ailleurs les Scandinaves en général) n'étaient pas, par définition et malgré le mythe tenace et douteux, de grands dolichocéphales blonds aux yeux bleus. Les Islandais surtout, qui étaient sérieusement mâtinés de Celtes, ne coïncident pas avec cette image. Mais on fera bien de ne pas oublier que le roi norvégien Haraldr à la «belle» chevelure (c'est-à-dire, sans doute, blonde), était fils de Hálfdan le noir et aura lui-même deux fils dont l'un était Hálfdan le blanc et l'autre, Hálfdan le noir! Le même type d'alternance se rencontre dans la *Saga d'Egill fils de Grímr le chauve* où, génération après génération, deux types d'hommes, l'un grand, laid et brun, l'autre grand, beau et blond, se succèdent régulièrement.

[842] Ce surnom peut avoir quelque chose à faire avec «cornes» : peut-être faut-il imaginer le fameux casque à «cornes» (que n'ont jamais, au grand jamais porté les vikings qui avaient un heaume conique lisse à nasal) que, peut-être, ont porté, aux débuts de notre ère, les grands-prêtres-sacrificateurs de cette religion : il s'agissait non pas de cornes mais de sortes de longues protubérances imitant vaguement, si l'on y tient, des cornes.

[843] Il est clair que Haukr s'amuse à placer cette intercalation ici à des fins de «reconstitution païenne». C'est toute la lignée mythique des rois de Norvège qu'il retrace, probablement en se fondant sur toutes sortes de documents apparentés, comme un fragment de la *Saga de þórðr le furieux*, ou la *Saga* (légendaire) *de Grímr aux joue velues* (ch. 1) ou surtout, l'introduction à la *Saga des Orcadiens*, voire un curieux petit texte intitulé *Hversu Nóregr byggðisk* (Comment fut peuplée la Norvège, il figure dans la compilation du *Flateyjarbók*). On aura relevé la présence d'un géant (*jötunn*) dans ce lignage. Pour Góa qui fut peut-être une petite divinité de la fertilité-fécondité, c'est en effet d'après elle que se nomme le mois de góa, mais on ne prendra pas pour argent comptant l'étymologie fantaisiste qui est proposée ici du mot Norvège. Ce mot vient de *Norðr – vegr*, la route du Nord, contracté en Nóregr au Moyen Age, Norge aujourd'hui (Noreg en nynorsk).

[844] Sur Özurr, voir S 310.

fils fut Hallr du Siða[845] : il épousa Jǫreiðr fille de þiðrandi et de là vient une grande famille. Leur fils fut þorsteinn, père d'Ámundi, père de Guðrún, mère de þórdís, mère de Helga, mère de Guðný, mère des fils de Sturla[846].

S 306 (H 267) : *(De Brand-Önundr)*

Brand-Önundr prit de la terre au nord de Múli, le Kambsdalr et le Melrakkanes et vers l'ouest de la Hamarsá, maintes gens descendent de lui.

S 307 : *(De þórðr le barbu[847])*

þórðr le barbu, fils de Hrappr, fils de Björn du ru, épousa Vilborg fille d'Ǫsvaldr et d'Úlfrún fille de Játmundr[848]. þórðr s'en alla en Islande et colonisa le Lón au nord de la Jökulsá entre celle-ci et la lande de Lón, et habita à Bœr dix hivers, voire davantage. Alors, il apprit que les montants de son haut-siège étaient en bas de la lande, à Leiruvágr. Il se transporta dans l'ouest et habita à Skeggjastaðir comme on l'a écrit précédemment. Il vendit alors les terres de Lón à Úlfljótr qui apporta les lois ici en Islande. Etait fille de þórðr Helga qu'épousa Ketilbjörn le vieux de Mǫsfell.

H 268[849] : *Quand Úlfljótr eut soixante hivers, il alla en Norvège et y passa trois hivers. Lui et þorleifr le sage, son oncle, établirent les lois qui furent ensuite appelées lois d'Úlfljótr*[850]*. Quand il revint en Islande,*

[845] Qui intervient dans toutes sortes de textes et a déjà paru maintes fois ici.

[846] Nous avons déjà rencontré maintes fois cette formulation. Rappelons que l'auteur de la version que nous suivons fidèlement est le fils de l'un des «fils de Sturla», þórðr. Pour le reste, revoir S 208, par exemple.

[847] Je choisis de traduire ainsi son surnom, *skeggi*, mais le mot pourrait renvoyer à «homme».

[848] Revoir H 11 pour cette généalogie.

[849] Ce chapitre est d'une importance capitale pour quiconque veut étudier l'histoire de l'Islande. H 268 commence en doublant étroitement, comme d'habitude, S (ici 307). Puis, à la mention du nom d'Úlfljótr, Haukr a éprouvé le besoin d 'insérer les précisions que l'on va lire : elles sortent du ch. 1 de la *Saga de þórðr le furieux*, du *þáttr de þorsteinn patte de bœuf*, du *Livre des Islandais* d'Ari þorgilsson (il va sans dire) et il recoupe les dispositions qui figurent au début du *Grágás*, le grand code des lois islandaises de l'époque indépendante. Jón Jóhannesson (*Gerðir*, pp. 159-162) pense que Haukr s'est inspiré ici du *Styrmisbók*.

[850] Cf l'*Íslendingabók* d'Ari þorgilsson hin fróði, ch. 2 et 3.

l'alping fut institué et on eut ensuite une seule sorte de lois ici dans le pays.

Le début des lois païennes, ce fut que l'on ne devait pas avoir de bateau à figure de proue en mer et que si l'on en avait, il fallait enlever la figure de proue avant d'arriver en vue d'un pays et ne pas cingler vers la côte avec des figures de proue béantes ou des groins grimaçants au risque d'effrayer les esprits tutélaires du pays[851].

Dans chaque temple principal, il devait y avoir un anneau de deux eyrir ou davantage sur l'autel. Cet anneau, tout goði devait le porter au bras pour tous les þing légaux qu'il devait tenir lui-même, après l'avoir rougi dans le sang de l'animal qu'il avait personnellement sacrifié[852]. *Tout homme qui avait besoin d'entreprendre des opérations légales devant un tribunal devait auparavant prêter serment sur cet anneau en prenant deux témoins ou plus. «Je prends à témoins*[853]*, devait-il dire, que je prête serment sur l'anneau, serment légal. Que m'aident Freyr et Njörðr et l'Ase tout-puissant*[854] *afin que je poursuive ou défende ce cas ou porte témoignage ou agisse en qualité de juré*[855] *ou juge de la façon la plus juste, la plus véridique et la plus légale que je sache, et que j'accomplisse toute la précédure prescrite par les lois, procédure qui m'incombe tant que je suis à ce þing*[856]*.»*

[851] Le fait est que le bateau viking avait une figure de proue dûment sculptée et représentant souvent un monstre (notamment un dragon, *dreki*, d'où l'absurde faute française *drakkar*) destinée à épouvanter les esprits tutélaires ou *landvættir*, forme noroise du *genius locii*, auxquels il semble bien que les Scandinaves vouaient une sorte de culte. L'usage aurait été de retirer cette figure de proue – amovible en tout état de cause – en abordant en pays familier ou ami. Bonne étude dans le *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid*, article «Landvette».

[852] Sur ces quelques lignes, l'ouvrage le plus mesuré est celui de O. Olsen : *Hørg, hov og kirke*, pp. 39 et sq. Car il est extrêmement difficile de dire si Haukr fait état de pratiques réelles ou s'il n'a pas décrit là un rituel païen dûment «fabriqué» pour donner l'illusion du vrai. On trouvera d'autres précisions sur l'anneau sacrificiel dans la *Saga de Snorri le goði*, chap. 4.

[853] Il faut remarquer que la *Saga de Glúmr le meurtrier*, chap. 25 ou le *Grágás* (ed. Finsen I a 46) proposent des formulations identiques.

[854] Sur cette «trinité» et notamment, sur l'Asc tout-puissant (*áss inn almáttki*), il existe toute une littérature. On a voulu, notamment, identifier cet Ase et voir en lui Óðinn ou þórr ou Týr ou même Ullr. En fait, et pour reprendre des observations qui viennent d'être faites deux notes plus haut, tout donne à penser que l'auteur a voulu plagier les usages chrétiens : trinité et ce «tout-puissant» qui ne figure nulle part ailleurs en contexte «païen».

[855] C'est le *kviðr* (jury) qui paraît bien être une invention nordique : il nous est parvenu par le canal de la Grande-Bretagne.

[856] En raison du jargon qu'il prodigue, ce passage est très difficile à traduire et rappelle assez fâcheusement les chapitres procéduriers de la *Saga de Njáll le brûlé*.

Le pays fut alors divisé en quartiers[857]*, il devait y avoir trois þing par quartier et trois temples principaux par circonscription de þing. Des hommes étaient choisis pour s'occuper des temples avec conscience et équité. Ils devaient nommer les juges aux þing et diriger la conduite des procès. Voilà pourquoi ils étaient appelés* Guðar[858]*. Tout homme devait verser une taxe pour le temple, comme maintenant la dîme pour l'église.*

S 308 (H 269) : *(De þorsteinn la jambe)*

Þorsteinn la jambe, fils de Björn à la dent bleue, s'en fut des Hébrides en Islande et prit toutes les terres au nord du Horn jusqu'à la Jökulsá dans le Lón, et habita à Böðvarsholt trois hivers, mais vendit ensuite ses terres et retourna dans les Hébrides[859].

S 309[860] **(H 270)** : *(Des fils du jarl Rögnvaldr le prophète)*

Le jarl Rögnvaldr de Mœrr, fils d'Eysteinn le vacarme, fils d'Ívarr jarl des Upplandais, fils de Hálfdan le vieux, épousa Ragnhildr, fille de Hrólfr le nez. Leur fils fut Ívarr qui périt dans les Hébrides[861] avec le roi Haraldr à la belle chevelure. Leur deuxième fils fut Hrólfr le-sans-terre qui conquit la Normandie. De lui descendent les jarls de Rúða ainsi que les rois d'Angle-

[857] Selon Ari, qui doit avoir raison, la division de l'Islande en quatre quartiers serait intervenue plus tard.

[858] Certainement l'un des termes les plus difficiles à traduire et qu'il serait abusif d'assimiler à notre «prêtres». La forme est *guðar* comme ici, ou *goðar* (sg. *goði* qui est la forme courante). Le rapport avec *guð*, *goð*, «dieu», est évident. On voit bien que, quelle qu'en soit la véritable valeur, le mot renvoie à des pratiques religieuses (le temple), administratives (le *fjórðungr*), juridique (le þing) et proprement temporelles (la taxe). Si nous sommes bien informés sur l'institution de la dîme en Islande, rien ne nous permet et de penser qu'elle aurait été précédée d'une taxe pour les temples païens, et qu'elle aurait, en conséquence, prolongé une pratique antérieure.

[859] C'est tout ce que nous saurons jamais de cet étrange personnage, inconnu d'autres textes, et qui assume un rôle tout à fait isolé...

[860] Ce chapitre tout entier est extrait de la *Saga des Orcadiens*, peut-être d'après une version plus ancienne que celle que nous avons conservée (traduction française de J. Renaud, Paris, Aubier, 1990). Il est repris, ainsi que S 310, dans la *Saga d'Óláfr Tryggvason* dite *la grande*, avec des abréviations et des modifications.

[861] Le texte prend Hébrides dans un sens général, il faut lire Orcades.

terre[862]. Le troisième fils était le jarl Þórir le taciturne qui épousa Ålöf meilleure saison, fille du roi Haraldr à la belle chevelure et leur fille fut Bergljót, mère du jarl Håkon le puissant[863].

Le jarl Rögnvaldr eut trois fils de ses concubines[864]. L'un s'appelait Hrollaugr, le second, Einarr, le troisième, Hallarðr. Celui-ci renonça à son titre de jarl des Orcades. Et quand le jarl Rögnvaldr apprit cela, il convoqua ses fils et demanda lequel d'entre eux voulait aller aux îles. Þórir lui demanda de décider s'il devrait y aller ou non. Le jarl lui dit que tout irait bien pour lui et qu'il reprendrait son autorité, à lui, Rögnvaldr, après sa mort.

Alors, Hrólfr s'avança et s'offrit à faire le voyage. Rögnvaldr dit qu'il convenait fort bien à ce faire en raison de sa force et de sa vaillance, mais il déclara qu'il avait trop de violence dans le caractère pour pouvoir régner sur-le-champ sur un pays[865].

Alors, Hrollaug s'avança et demanda s'il voulait qu'il y aille. Rögnvaldr déclara qu'il ne serait pas jarl. «Tu as un caractère qui n'est pas fait pour la guerre. Tes chemins te mèneront en Islande. Là, dans ce pays, tu seras estimé un noble homme et tu seras béni dans ta descendance, mais ta destinée n'est pas ici.»

Alors, Einarr s'avança et dit : «Laisse-moi aller dans les Orcades. Je vais te faire la promesse que tu apprécieras le plus, c'est de ne jamais reparaître à ta vue.» Le jarl répond : «Je trouve bon que tu t'en ailles mais je n'espère pas grand-chose de toi parce que ta mère est d'une famille d'esclaves des deux côtés.» Après cela, Einarr s'en alla à l'ouest et se soumit les îles, comme il est dit dans sa saga[866].

[862] Il s'agit donc de notre Rollon, premier duc de Normandie (Rúða ou Rúðuborg = Rouen). Assez peu de textes scandinaves nous parlent expressément de lui, voir *Haralds saga hins hárfagra* dans la *Heimskringla*, chap 24 (et la note 1 de la p. 124 dans Íslenzk Fornrit XXVI avec les références qui s'y trouvent) ou *Saga des Orcadiens* ch. 4. En français, la meilleure étude reste celle de Lucien Musset : *Les Invasions. Le second assaut contre l'Europe chrétienne*, Paris, PUF, 1971, en particulier pp. 14-15 (pour les sources), 34 (bibliographie) et livre II chap. V, livre III chap. VIII, 2.

[863] Roi de Norvège juste avant Óláfr Tryggvason (qui lui succéda en 995).

[864] Rappelons que cet usage était toléré et que les enfants qui en étaient issus pouvaient entrer dans l'héritage de leur père si ce dernier le voulait.

[865] La *Saga de Haraldr à la belle chevelure* comme celle des Orcadiens précisent que Hrólfr était déjà parti en expédtions vikings avant ces faits.

[866] Ne peut guère viser que la *Saga des Orcadiens* dont les chapitres 7 et 8, notamment, sont en effet consacrés à Einarr.

Hrollaugr alla trouver le roi Haraldr et resta chez lui un moment car lui et son père ne s'entendaient plus après cela.

S 310 (H 270) : *(De Hrollaugr)*

Hrollaugr s'en alla en Islande sur le conseil du roi Haraldr, il emmena sa femme et ses fils. Il arriva dans l'est à Horn et jeta par-dessus bord les montants de son haut-siège, et ils furent portés dans le Hornafjörðr mais lui, dériva vers l'ouest du pays. Il eut alors une rude traversée et vint à manquer d'eau potable. Ils abordèrent dans l'ouest, dans les Caps, à Leiruvågr. Il resta là le premier hiver. Alors, il eut des nouvelles des montants de son haut-siège et s'en fut dans l'est, les chercher. Il passa le second hiver au pied de l'Ingólfsfell. Ensuite, il s'en fut à l'est dans le Hornafjörðr et prit de la terre à l'est du Horn jusqu'à la Kvíá, et habita d'abord en bas de Skarðbrekka dans le Hornafjörðr, puis à Breiðabólstadr dans le Fellshverfi. Il avait alors vendu les terres qui se trouvaient au nord de Borgarhöfn mais il posséda jusqu'au jour de sa mort les terres qui étaient au sud de Heggsgerdismúli.

Hrollaugr fut un grand chef et il resta l'ami du roi Haraldr, mas il n'alla jamais en Norvège. Le roi Haraldr envoya à Hrollaugr une épée et une corne à bière, et un anneau d'or qui pesait cinq aurar. Cette épée appartint ensuite à Kolr, fils de Hallr du Síða[867], et Kolskeggr le savant[868] avait vu la corne.

Hrollaugr fut le père de Özurr keiliselgr[869] qui épousa Gróa fille de þórðr Illugi[870]. Leur fille fut þórdís, mère de Hallr du Síða. Etait un autre fils de Hrollaugr Hróaldr, père d'Öttarr perche-à-baleine, père de Guðlaug, mère de þorgerðr, mère de Járngerðr, mère de Valgerðr, mère de Böðvarr, père de Guðný, mère des fils de Sturla[871]. Le troisième fils de Hrollaugr était Önundr. Hallr du Síða épousa Jóreiðr fille de þiðrandi. Leur fils fut þorsteinn, père de Magnús, père d'Einarr, père de l'évêque

[867] Que nous connaissons bien pour l'avoir rencontré souvent. Il était descendant direct de Hrollaugr.
[868] Voir S 282 ainsi que l'Introduction.
[869] Ce surnom peut avoir quelque chose à faire avec *keili* qui serait un élément du gréement d'un navire.
[870] Pour þórðr illugi, voir S 315.
[871] Nous avons plusieurs fois rencontré cette formulation dont nous savons maintenant la raison d'être !

Magnús[872]. Il y avait un autre fils de Hallr, Egill, père de þorgerðr, mère de l'évêque Jon le saint[873]. þorvarðr fils de Hallr fut le père de þórdís, mère de Jórunn, mère du prêtre Hallr, père de Gizurr, père de l'évêque Magnús[874]. Yngvildr fille de Hallr fut la mère de þórey, mère du prêtre Sæmundr le savant. þorsteinn fils de Hallr fut le père de Gyðriðr, mère de Jóreiðr, mère du prêtre Ari le savant. þorgerðr fille de Hallr fut mère d'Yngvildr, mère de Ljótr, père de Járngerðr, mère de Valgerðr, mère de Böðvarr, père de Guðný, mère des fils de Sturla.

S 311 (H 271) : *(De Ketill)*

Il y avait un homme appelé Ketill, auquel Hrollaugr vendit le Hornafjarðarströnd à l'ouest du Horn et jusqu'aux Hamrar à l'est. Il habita à Meðalfell. De lui descendent les Hornfirðingar.

S 312 (H 272) : *(D'Auðunn le rouge)*

Auðunn le rouge acheta de la terre à Hrollaugr, à l'ouest des Hamrar et de l'autre côté vers la côte jusqu'à Viðborð. Il habita à Hofsfell et y érigea un grand temple. De lui descendent les Hofsfellingar.

S 313 (H 274) : *(De þorsteinn le bigleux)*

þorsteinn le bigleux acheta de la terre à Hrollaugr, tout le sud de Viðborð dans les Mýrar et jusqu'à la Heinabergsá. Son fils fut Vestmarr dont descendent les Mýramenn.

S 314 (H 273) : *(D'Úlfr de Vörs)*

Úlfr de Vörs acheta de la terre à Hrollaugr au sud de la Heinabergsá jusqu'à Heggsgerðismúli et habita à Skálafell.

H, Sk, þ : *De lui descendent les Vörsar* (gens du Vörs). *Puis Úlfr transféra sa demeure à Pappýli et habita à Breiðabólstaðr et son tertre funéraire se trouve là de même que le þorgeirshaugr* (tertre funéraire

[872] Qui fut évêque de Skálaholt de 1134 à 1148.
[873] Bien connu de nous, lui aussi. Il fut évêque de Hólar de 1106 à 1122.
[874] Evêque de Skálaholt de 1216 à 1237.

de þorgeirr). *þorgeirr était un fils de Úlfr de Vörs, qui habitait à Hof en Pappýli*[875].

S 315 (H 275) : *(De þórðr Illugi)*

þórðr illugi, fils d'Eyvindr gaffe-à-bateau[876] mit son bateau en pièces sur le Breiðársandr. Hrollaugr lui donna de la terre entre la Jökulsá et la Kvíá et il habita au pied de Fell au bord de la Breiðá. Ses fils furent Örn le fort qui se querella avec þórdís fille du jarl et sœur de Hrollaugr, et Eyvindr le forgeron. Ses filles furent Gróa qu'épousa Özurr et þórdís, mère de þorbjörg, mère de þórdís, mère de þórðr illugi[877] qui tua Skuta le meurtrier.

S 316 : *(De þorgerðr et de l'appropriation de terre quand on est femme)*

Il y avait un homme appelé Åsbjörn, fils de Björn de Heyjangr[878] hersir du Sogn, fils de Helgi, fils de Helgi, fils de Björn du ru. Åsbjörn se rendit en Islande et mourut en mer mais þorgerðr, sa femme, et leurs fils arrivèrent en Islande et colonisèrent tout l'Ingolfshöfðahverfi entre la Kvíá et la Jökulsá, et elle habita à Sandfell, et Guðlaugr, le fils qu'elle avait eu d'Åsbjörn, lui succéda. De lui descendent les Sandfellingar. Un autre de leurs fils était þorgils dont descendent les Hnappfellingar. Un troisième était Özurr, père de þórðr goði de Freyr[879] dont descendent maintes gens.

H 276 : *Il y avait un homme appelé Åsbjörn, fils de Björn de Heyjangr. Il mourut en Mer d'Islande alors qu'il voulait se rendre dans ce pays,*

[875] Cet ajout est intéressant surtout pour le toponyme Pap(p)ýli, où se trouvait un couvent du vivant de Haukr Erlendsson et qui signifierait demeure des *papar*, un terme que nous avons rencontré au début du *Landnámabók* et qui s'applique aux ermites irlandais venus s'installer en Islande avant la colonisation. Il est pour le moins curieux qu'un «temple» (*hof*) se soit trouvé précisément à Papýli !

[876] Il est déjà mentionné dans S 73 où j'ai préféré traduire son surnom par «crochet de chêne».

[877] Ce þórðr illugi-là (illugi pourrait signifier mauvais cœur) est nommé dans *Reykdæla saga* (ch. 30) et dans *La Saga de Njáll* (ch. 124).

[878] Qui figure au chap. 95 de la *Saga de Njáll* et ici dans S 242 .

[879] Il y a plusieurs personnages dans les lettres islandaises médiévales qui portent le titre de goði de Freyr et la critique a baucoup écrit là-dessus. Voir Magnus Olsen : *Ættegård og helligdom* pp. 247-253, J. de Vries : *Altgermanische Religionsgeschichte*, Berlin, 2e éd. 1957, vol. II, p. 193, ou E.O.G. Turville-Petre : *Myth und religion of the North*, pp. 172 et 261 ou O. Briem : *Heiðinn siður á Islandi*, pp. 47-50.

mais þorgerðr, sa femme, alla en Islande ainsi que leurs fils. Il était décrété alors qu'une femme ne pouvait pas s'approprier plus de terre que ne pouvait en délimiter une génisse de deux hivers marchant du lever au coucher du soleil par une longue journée de printemps, une bête non encore adulte[880] *et en bon état. Aussi þorgerðr mena-t-elle sa génisse d'en bas du Toptafell à courte distance de la Kvíá au sud et dans le Kiðjaklett près du Jökulsfell à l'ouest. þorgerðr prit donc de la terre par tout l'Ingolfshöfðahverfi entre la Kvíá et la Jökulsá et habita à Sandfell. Son fils fut Özurr de Bakkarholt et l'aîné Véþormr, père de þuríðr gyðja du temple. Özurr fut père de þórðr goði de Freyr. Álfheiðr était la mère de þórðr goði de Freyr et de þuríðr la gyðja du temple*[881].

S 317 : *(De Helgi)*

Il y avait un homme appelé Helgi, un autre fils de Björn de Heyjangr. Il se rendit en Islande et habita à Rauðalœkr. Son fils fut Hildir, dont descendent les Rauðlœkingar.

S 318 : *(De Bárðr)*

Bárðr était le troisième fils de Björn de Heyjangr qui a été mentionné précédemment. Il colonisa d'abord le Bárðardalr du nord, et ensuite il s'en alla dns le sud par le Vánarskarð en prenant la Bárðargata[882], colonisa tout le Fljótshverfi, et habita à Gnúpar. Alors, il fut surnommé Gnúpa-Bárðr[883]. Ses fils furent þorsteinn et Sigmundr, le troisième Egill, le quatrième Gisli, le cinquième Nefsteinn, le sixième þorbjörn Krúmr, le septième Hjörr, le huitième þorgrîmr, le neuvième Björn, père de Geiri des Lundar, père de þorkell le mire[884], père de Geiri, père de

[880] La traduction n'est pas sûre, ce mot, *hálfstalit*, étant un hapax. Ces prescriptions recoupent en partie celles qui sont attribuées à Haraldr à la belle chevelure.

[881] On sc rappelle que *gyðja* est le féminin de *goði*. Il est tout à fait remarquable que cette famille compte tant de *goðar* et de *gyðjur* de Freyr, dieu de la fertilité-fécondité. Nous savons, d'une part que cette «religion» se connaissait presque uniquement par des actes, un culte, en second lieu que le zélateur entretenait des relations comme personnelles avec le dieu qui était censé protéger sa famille.

[882] Rappel : *skarð* = passe (dans les montagnes), *gata* s'applique à tout passage, sentier, rue, etc.

[883] Bárðr des pics (puisque *gnúpr* = pic). Revoyez S 242.

[884] Je rends par «mire», à la mode médiévale, le terme *lœknir* qui s'applique à un médecin, un «chirurgien», un rebouteux, etc.

þorkell le chanoine[885], ami de l'évêque þorlåkr le saint : c'est lui qui fonda le monastère de þykkvabœr.

S 319 : *(D'Eyvindr le vantard*[886]*)*

Eyvindr le vantard prit de la terre entre l'Almannafljót et la Geirlandså et habita à Fors à l'ouest du Móðólfsgnúpr. Ses fils furent Móðólfr[887], père de Hrólfr, de Ketill et d'Åstriðr l'ensorceleuse. Il y en avait un autre, Önundr[888], père de þraslaug, mère de Tyrfingr et de Halldórr, père de Tyrfingr, père de Teitr.

H 279 : *Avant que l'Almannafljót déborde, il s'appelait Raptalœkr.*

S 320 : *(De Ketill l'idiot)*

Il y avait un homme appelé Ketill l'idiot[889], fils de Jórunn l'ensorceleuse, fille de Ketill au nez plat. Il s'en alla des Hébrides en Islande. Il était chrétien. Il prit de la terre entre la Geirlandså et la Fjarðará au-dessus du Nýkomi[890]. Ketill habita à Kirkjubœr. Des papar y avaient habité auparavant : des païens ne pouvaient résider là[891]. Ketill était père d'Åsbjörn, père de þorsteinn, père de Surtr, père de Sighvatr le lögsögumaðr, père de Kolbeinn[892]. Åsbjörn avait une fille appelée Hildr, mère de þórir, père de Hildr qu'épousa Skarpheðinn. Il y avait une fille

[885] Qui est un personnage connu, mort en 1187 et mentionné dans la *Saga de þorlåkr le saint*. C'était un chanoine augustin, comme son saint ami. Le monastère de þykkvabœr est l'un des centres spirituels et intellectuels les plus vivants de l'île. Là-dessus, Régis Boyer : *La vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la Sturlunga saga et les Sagas des Evêques*, Paris, Fondation Singer-Polignac, 1979.

[886] Je choisis la leçon *karpi* qui peut en effet signifier vantard, et non *karfi*, qui figure dans d'autres versions et signifierait, soit une sorte de poisson, soit un type de bateau rapide. Eyvindr est connu de la *Saga de Njåll*.

[887] Pour lui et ses enfants, voir S 284 et 325.

[888] Sur Önundr, voir S 325-326.

[889] S'il faut en croire la *Saga d'Óláfr Trygvason* dite «grande», «c'était un chrétien, aussi les païens l'appelèrent-ils Ketill l'idiot».

[890] Ce nom bizarre (sens : nouveau-venu) pourrait, selon les vulcanologues, venir de ce qu'une éruption remontant à l'époque de la colonisation aurait fait surgir dans le décor un mont nouveau. Voyez aussi S 329.

[891] Cette remarque est étrange. Faut-il entendre que les esprits tutélaires des lieux, *landvættir*, que nous avons déjà rencontrés, ne supportaient pas la religion nouvelle ? On a, dans la *Saga de la christianisation*, l'exemple d'un missionnaire chrétien qui force un esprit protecteur de ce genre, ou *ármaðr*, lequel «habite» une pierre, à en sortir, en versant sur la pierre de l'eau bénite.

de Ketill l'idiot qui s'appelait þorbjörg. L'épousa Váli fils de Loðmundr le vieux.

S 321 (H 281) : *(De Böðmóðr)*

Il y avait un homme appelé Böðmóðr qui prit de la terre entre le Drifandi[893] et la Fjarðará et en remontant jusqu'à Böðmóðshorn. Il habita à Böðmóðstunga. Son fils fut Óleifr d'après lequel est appelé Óleifsborg. Il habitait à Holt. Son fils fut Vestarr, père de Helgi, père de Gróa qu'épousa Glœðir.

S 322 (H 282) : *(D'Eysteinn le gros)*

Eysteinn le gros s'en alla du Sunnmœrr en Islande. Il prit de la terre à l'est de la Geirlandsá jusqu'à la limite des terres de Ketill l'idiot et habita à Geirland. Son fils fut þorsteinn de Keldugnúpr.

S 323 (H 283) : *(D'Eysteinn fils de Hrani et d'un sacrilège)*

Eysteinn fils de Hrani fils de Hildir parrak[894] s'en fut de Norvège en Islande. Il acheta à Eysteinn le gros des terres, celles qu'il avait colonisées en déclarant que c'étaient des terres de taille moyenne[895]. Il habita à Skarð. Ses enfants furent Hildir et þorljót qu'épousa þorsteinn de Keldugnúpr. Hildir voulut transférer sa demeure à Kirkjubœr après la mort de Ketill, pensant que là, un païen pourrait habiter. Mais presque parvenu à la barrière du pré-clos, il mourut subitement[896]. C'est là qu'il repose, dans le tertre de Hildir.

[892] Ce lignage est connu également, avec des variantes, de la *Saga des Gens du Val-au-Saumon* (ch. 1), de la *Saga de Njáll* (ch. 101) et de la «grande» *Saga d'Óláfr Tryggvason* ainsi que de la *Saga de la christianisation*.Sighvatr fut lögsögumaðr de 1076 à 1083.

[893] Qui est probablement une cascade.

[894] Ce terme n'est pas islandais. Il serait vieil anglais (*pearroc*) et signifierait «difficulté». Cela pourrait indiquer d'où venait Hildir.

[895] Je traduis ainsi *meðallönd*, mais il convient de noter que le terme peut être un toponyme, avec majuscule.

[896] Revoir S 320.

S 324 : *(De Vilbaldr)*

Il y avait un homme appelé Vilbaldr, frère d'Åskell hnokkan[897].

H 285 : *c'étaient les fils de Dofnakr*[898]

Il alla d'Irlande en Islande sur le bateau qu'il appelait Kúði[899] et atterrit dans l'embouchure du Kúðafljót. Il colonisa le Tunguland entre la Skaptá et la Hólmsá et habita à Búland. Ses enfants furent Bjólan, père de þorsteinn, Ölvir la bouche et Bjóllok qu'épousa Áslákr goði de la boue[900].

S 325 : *(De Leiðólfr le champion et de mœurs curieuses)*

Il y avait un homme appelé Leiðólfr le champion. Il prit de la terre à l'est de la Skaptá jusqu'au Drifandi et habita à Á, à l'est de la Skaptá et à l'ouest de Skál; il avait une autre demeure à Leiðólfsstaðir au pied du Leiðólfsfell, il y avait là alors beaucoup d'établissements[901]. Leiðólfr fut père de þórunn, mère de Hróarr goði de Tunga. Celui-ci épousa Arngunnr, fille de Hámundr, sœur de Gunnarr de Hliðarendi[902]. Leurs enfants furent Hámundr le boiteux et Ormhildr. Il y avait un fils de Hróarr et d'une de ses serves, appelé Vébrandr. Hróarr prit þórunn le sourcil, fille de þorgils de Hvammr dans le Mýdalr. Leur fils s'appelait þorfinnr. Hróarr habita d'abord à Ásar. Ensuite, il prit à Eysteinn, fils de þorsteinn la mésange et d'Auðr fille d'Eyvindr, sœur de Móðólfr et de Brandi, les terres de Lómagnúpr. Etait fille de þorsteinn la mésange þraslaug

[897] Il est question de lui dans S 366. Son frère, Vilbaldr, porte un nom vieil-anglais ou vieux haut allemand (Wilbeald).

[898] Il est appelé Dufþakr dans S 366 (et H 321). L'une et l'autre formes sont irlandaises (Domnach).

[899] Le sens de ce mot est contesté. Il peut être irlandais (*cud :* tête) mais il a existé en islandais avec le sens de «petit bateau».

[900] Il est clair que les noms des deux enfants de Vilbaldr sont irlandais : Bjólan est Beolan et Bjóllok (prénom féminin), Beloc. J'ai rendu par «goði de la boue» le terme Aurgoði, attesté d'autre part. On peut comprendre : goði du lieu appelé Aurr dont l'existence, toutefois, n'est pas attestée dans le *Landnámabók*. Il s'agit probablement, semble-t-il, d'une appellation par dérision.

[901] La remarque donne à entendre que ces colonisations déclinèrent vite. Le décor est assez désert, en effet, aujourd'hui. Ce qui va suivre est sans doute tiré d'une **saga*, aujourd'hui perdue, *de Hróarr goði de Tunga*, que Sturla s'est efforcé, selon sa coutume, de résumer rapidement. Revoyez S 284.

[902] Qui est, rappelons-le, l'inoubliable héros de la *Saga de Njáll le brûlé*. Ce dernier texte est d'ailleurs derrière des personnages comme Arngunnr, Hámundr, Hróarr (chap. 19, 71 notamment) et dédouble bon nombre de lignes du présent chapitre.

qu'épousa Þórðr goði de Freyr[903]. Önundr au dos de sac, parent des enfants de Þorsteinn, provoqua Hrôarr en duel au Þing de Skaptafell et tomba aux pieds de Hrôarr. Þorsteinn l'Upplandais s'empara de Þórunn le sourcil et l'envoya à l'étranger. Lui aussi s'en fut à l'étranger. Alors, il tua en duel Þröstr, le berserkr qui voulait posséder de force Sigrîðr, son épouse[904], mais lui et Þorsteinn se réconcilièrent. Les fils de Möðólfr étaient présents lors du meurtre de Hrôarr ainsi que Þórir, leur beau-frère, de même que Brandi de Gnúpr et Steinólfr, son voisin. Hámundr vengea Hrôarr et les siens.

S 326 (H 287) : *(D'Ísólfr)*

Il y avait un homme appelé Ísólfr. Il ariva en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation et exigea de Vilbaldr qu'il lui donne des terres ou qu'il se batte en duel, mais Vilbaldr ne voulut pas se battre et abandonna Búland. Il possédait la terre entre la Hólmsá et le Kúðafljót. Pour Ísólfr, il s'établit à Búland et posséda la terre entre le Kúðafljót et la Skaptá. Son fils fut Hrani de Hranastaðir et sa fille, Björg qu'épousa Önundr fils d'Eyvindr le vantard[905]. Etait leur fille, Þraslaug qu'épousa Þórarinn, fils d'Ölvir de Höfði.

S 327 (H 288) : *(De Hrafn clef-du-port)*

Hrafn clef-du-port fut un grand viking. Il alla en Islande et prit de la terre entre la Hólmsá et l'Eyjará, et habita à Dýnskógar. Il sut d'avance qu'il allait y avoir une éruption volcanique et transféra sa résidence à Lágey. Son fils fut Áslákr goði de la boue dont descendent les Lágeyingar.

S 328 : *(Des fils de Hrólfr et d'un forgeron meurtrier)*

Il y avait un homme appelé Hrólfr le frappeur. Il habitait dans le Norðmœrr, à l'endroit qui s'appelle Moldatún[906]. Ses fils

[903] Sur celui-ci, revoir S 316.

[904] Cet épisode peut être vrai, mais il appartient aussi au registre des prouesses que se doit d'accomplir le héros, notamment dans les sagas légendaires.

[905] Pour ces derniers, voir S 319. Pour Ölvir de Höfði, S 330.

[906] Le tout est en Norvège, Moldatún est Moldtua aujourd'hui. On va voir que S 328 et 329 forment un tout (ce qui explique que, chose inaccoutumée, S 238 se déroule tout entier en Norvège). Haukr n'a pas procédé de la sorte, H 284 rassemble tout ce qui concerne Molda-Gnúpr.

furent Vémundr et Molda-Gnúpr: c'étaient de grands guerriers et des forgerons. Vémundr déclama ceci alors qu'il était dans sa forge :

A moi seul j'ai porté
de onze hommes
nouvelles de mort.
Souffle plus fort !

S 329 : *(De Molda-Gnúpr et d'un contrat occulte)*

Gnúpr s'en fut en Islande pour cause de meurtres commis par son frère et lui, et prit de la terre entre le Kúðafljót et l'Eyjará, tout l'Álptaver. Il y avait là alors un grand lac avec des endroits propices pour chasser le cygne. Molda-Gnúpr vendit à bon nombre de gens des parties de son territoire en sorte que l'endroit fut fort peuplé jusqu'au moment où une éruption volcanique s'abattit dessus[907]. Alors, les gens s'enfuirent vers l'ouest à Höfðabrekka où ils plantèrent leurs tentes en un lieu appelé Tjaldavellir (Champs-des-tentes). Mais Vémundr, fils de Sigmundr kleykir[908], ne leur permit pas de séjourner là. Alors, ils allèrent à Hrossagarðr, y firent une maison et restèrent là pour l'hiver, mais guerre advint entre eux, avec batailles et meurtres. Au printemps suivant, Molda-Gnúpr et les siens s'en allèrent à l'ouest à Grindavik et se fixèrent là. Ils avaient peu de bétail sur pied. Les fils de Molda-Gnúpr, Björn, Gnúpr, Þorsteinn hrungnir[909] et Þórir leggjaldi étaient adultes alors[910]. Une nuit, Björn rêva qu'un habitant de la montagne[911] venait à lui et lui offrait de faire association[912] avec lui, et il lui sembla qu'il acceptait. Après cela, un bouc vint trouver ses chèvres et son bétail se mutliplia si rapidement qu'il devint vite très riche. Ensuite, il fut surnommé Björn-au-bouc. Les gens doués de

[907] Selon les vulcanologues, il s'agirait de la grande coulée de lave crachée par l'Eldgjá vers la fin du IX[e] siècle.

[908] Sur lui, voyez S 331, le sens de son surnom est obscur.

[909] Il est fort curieux que Þorsteinn ait pour surnom le nom même de la lance d'Óðinn !

[910] *Fulltíða*, dit le texte, qui avaient pleinement accompli leur temps. On devenait adulte à douze,puis, par la suite, à quatorze ans dans cette société.

[911] *Bergbúi*, donc littéralement habitant de la montagne, soit un géant, c'est l'une des désignations conventionnelles pour ce genre de créatures surnaturelles. Mais le contexte est inhabituel et suggèrerait plutôt qu'il s'agit d'une variante de *landvættir* qui, nous l'avons déjà vu, sont les figures que prenait dans cette religion le *genius locii*.

seconde vue[913] virent que tous les landvættir accompagnaient Björn-au-bouc au þing de même qu'ils suivaient þorsteinn et þórðr à la chasse et à la pêche.

H 284 : *Une femme douée de seconde vue vit que tous les landvættir accompagnaient Björn-au-bouc lorsqu'il allait au þing, et þorsteinn et þórðr, ses frères, lorsqu'ils pêchaient.*

Björn-au-bouc épousa Jórunn, belle-fille de son frère Gnúpr. Leur fils fut Svertingr qui épousa Húngerðr, fille de þóroddr, fils de Tungu-Oddr et de Jófriðr fille de Gunnarr. Leur fille fut þorbjörg mère de Sveinbjörn, père de Bótólfr, père de þórdís, mère de Helga, mère de Guðný, mère des fils de Sturla. Gnúpr fils de Molda-Gnúpr épousa Arnbjörg fille de Ráðormr comme on l'a écrit précédemment[914]. Etait fille de Molda-Gnúpr Íðunn qu'épousa þjóstarr d'Álptanes. þormóðr fut leur fils.

H 284 : *De Molda-Gnúpr descendent maints grands hommes en Islande, tant des évêques que des lögmenn*[915].

S 330 (H 289-290) : *(D'Eysteinn et de son fils Ölvir)*

Il y avait un homme appelé Eysteinn, fils de þorsteinn drangakarl[916]. Il s'en fut en Islande depuis le Hálogaland et fit naufrage, se blessant lui-même parmi les poutres. Il érigea Fagradalr. Une petite vieille tomba du bateau et échoua dans le Kerlingarfjörðr (Fjord-de-la-petite-vieille). Il y a là maintenant le Höfðarsandr.

[912] Il lui propose de faire *félag*, qui fut certainement la pratique commerciale la plus répandue dans cette société, sans grandes ressources et ayant besoin de gros moyens pour survivre (à commencer par le bateau viking dont le prix était très élevé). On mettait donc (verbe *leggja*, d'où le substantif *lag*) en commun son bien (*fé*). Les bénéfices étaient partagés au prorata de la mise initiale.

[913] *ǫfreskir menn*, expression que nous connaissons déjà.

[914] Ne peut que renvoyer au Styrmisbók.

[915] J'ai laissé *lögmenn* (ou bien hommes de lois, ou bien gouverneurs après 1264) qui est une faute visible pour *lögsögumaðr*. S 365 récapitule le lignage de Molda-Gnúpr jusqu'à Skafti þóroddsson le lögsögumaðr. La *Hungrvaka* et les *Sagas des Evêques* font de même jusqu'à l'évêque Magnús Einarsson.

[916] Un *drangr* (pluriel *drangar*) désigne une colonne de pierre, de type cheminée des fées, comme on en trouve dans les pays volcaniques. Le surnom de þorsteinn, l'homme (*karl*) aux *drangar* pourrait venir, selon la suggestion de Jón Helgason, de ce que ces formations abondaient sur ses terres.

Ölvir, fils d'Eysteinn, prit de la terre à l'est de la Grimsá. Personne n'avait osé coloniser là à cause des landvættir depuis que Hjörleifr avait été tué[917]. Ölvir habita à Höfði. Son fils fut þórarinn de Höfði, frère par la même mère de Halldórr fils d'Örnólfr que Mörðr órækja tua au pied des Hamrar, et d'Arnórr que Flósi et Kolbeinn, les fils de þórðr goði de Freyr, tuèrent au þing de Skaptafell[918].

S 331 (H 291) : *(De Sigmundr kleykir)*

Sigmundr kleykir, fils d'Önundr bildr[919] prit de la terre entre la Grimsá et la Kerlingará qui coulait alors à l'ouest de Höfði. De Sigmundr descendent trois évêques, þorlakr, Páll et Brandr[920].

S 332 (H 292) : *(De Björn de Reynir)*

Il y avait un homme appelé Björn, riche et très vaniteux. Il s'en alla du Valdres en Islande et prit de la terre entre la Kerlingará et la Hafrsá, et habita à Reynir. Il fut en très mauvais termes avec Loðmundr le vieux. De Björn de Reynir descend le saint évêque þorlákr[921].

S 333 : *(De Loðmundr le vieux)*

Loðmundr le vieux prit de la terre entre la Hafrsá et le Fulalœkr, comme il a été écrit précédemment. Ce qui s'appelait alors Fulalœkr et qui séparait les quartiers du pays est maintenant appelé Jökulsá dans le Sólheimasandr.

[917] Voir SH 8.

[918] Halldórr et Arnórr sont nommés parmi les chefs les plus importants dans la *Saga de la christianisation*, chap. 1. De même dans la *Saga de Njáll*, ch. 56 et 116.

[919] Pour lui, voir S 348 et 375. Il n'est pas impossible que Sturla ait exploité, pour ce chapitre entre autres, la **Saga*, aujourd'hui disparue, *des Gens du Fljótshlið*.

[920] Il s'agit de l'évêque þorlákr Rúnólfsson de Skálaholt (qu'il ne faut pas confondre avec saint þorlákr þórhallsson), de Páll Jónsson, neveu et successeur de st þorlákr, également de Skálaholt (1195-1211) et de Brandr Sæmundarson de Hólar (1163-1202).

[921] Qui fut évêque de Skálaholt, redisons-le, de 1178 à 1193.

S 334 : *(Des descendants de Loðmundr)*

Loðmundr le vieux, de Sólheimar, eut six fils ou davantage. Il y avait un fils appelé Váli, père de Sigmundr qui épousa Oddlaug, fille d'Eyvindr l'Orcadien. Un autre fils de Loðmundr s'appelait Sumarliði, père de þorsteinn bouche-creuse de Mörk, père de þóra, mère de Steinn, père de þóra, mère de Surtr le blanc, beau-père de Skapti. Il était fils de Sumarliði. Skapti le lögsögumaðr épousa þóra après qu'elle eut été épouse de Sumarliði. C'est ce que l'on dit dans la *Généalogie des Gens de l'Ölfús*[922]. Il y avait encore un troisième fils de Loðmundr qui s'appelait Vémundr, père de þorkatla qu'épousa þorsteinn le scarabée. Leur fille fut Arnkatla, mère de Hrói et de þórdís qu'épousa Steinn fils de Brandr. Leur fille fut þóra qu'épousa ...[923] Le quatrième s'appelait Ari, le cinquième, Hróaldr, le sixième, Ófeigr : il était illégitime. Il épousa þraslaug, fille d'Eyvindr l'Orcadien, sœur d'Oddlaug. D'eux tous descendent maintes gens.

S 335 : *(Conclusion sur le Quartier de l'Est)*

Sont consignées à présent les colonisations dans le quartier des fjords de l'Est selon ce que des hommes sages et savants ont dit. Il y a eu dans ce quartier maint grand homme depuis et maintes grandes sagas se sont passées ici. Voici les plus grands colonisateurs qu'il y a eu là : þorsteinn le blanc, Brynjólfr le vieux, Atli au gruau et Ketill, tous deux fils de þiðrandi, Hrafnkell le goði, Böðvarr le blanc, Hrollaugr fils du jarl Rögnvaldr, Özurr fils d'Åsbjörn fils de Björn de Heyjangr dont descendent les Freysgyðlingar, Ketill l'idiot et Leiðólfr le champion.

þ et **M** : *Beaucoup de gens disent que c'est un savoir inutile que de consigner par écrit la colonisation. Mais nous pensons qu'il vaut mieux pouvoir répondre aux étrangers lorsqu'ils nous reprochent de descendre d'esclaves ou de malfaiteurs, si nous savons à coup sûr la vérité sur nos origines. Et pour ceux qui veulent connaître le savoir ancien et comment retracer les généalogies, il vaut mieux commencer au commencement que*

[922] Skapti fut lögsögumaðr de 1004 à 1030. Nous avons perdu ces Généalogies, mais il n'y a pas de raison de douter de leur existence : le *Landnámabók* tout entier est une preuve suffisante de la passion qu'apportaient les Islandais à ce type de questions.
[923] Lacune dans le manuscrit.

d'intervenir au milieu. En tout état de cause, toutes les nations civilisées veulent être au courant des origines du peuplement de leur pays et des commencements de leurs lignées[924].

Ici commence la colonisation dans le quartier des Gens du Sud, qui dit combien de terre chacun est censé avoir pris[925].

H 294 : *(Comment prendre de la terre)*

Commence ici la colonisation dans le quartier des gens du sud qui offre les meilleures conditions de toute l'Islande et qu'ont habité les gens les plus nobles, tant clercs que laïcs. Ce sont les fjords de l'est qui furent les premiers colonisés en Islande, mais c'est entre le Hornafjörðr et le Reykjanes que l'on mit le plus de temps à coloniser complètement. La tempête et le ressac y décident de l'accostage en raison du manque de ports et de la côte ouverte. Certains de ceux qui arrivèrent les premiers en Islande habitèrent tout près des montagnes et remarquèrent que les conditions étaient telles que le bétail avait envie d'aller de la mer aux montagnes. Les gens qui arrivèrent sur le tard trouvèrent que ceux qui étaient venus auparavant avaient pris trop de terre, et le roi Haraldr à la belle chevelure décréta que nul ne devrait prendre plus de terre qu'il ne pourrait en parcourir avec le feu[926], avec son équipage, en un jour. On ferait du feu lorsque le soleill serait à l'est. On ferait des feux de place en place en sorte que l'on vît l'un depuis l'autre, et les feux qui étaient faits à l'est devraient brûler jusqu'à la nuit. On marcherait jusqu'à ce que le soleil fût à l'ouest et faire là d'autres feux.

[924] Ce passage extrêmement célèbre est cité à temps et à contretemps, on s'en doute bien. Il ne figure ni dans S ni dans H, mais dans des versions beaucoup plus récentes, comme il est naturel étant donné l'évolution tragique de l'histoire de l'Islande. Voir l'Introduction où je ne me range pas à l'opinion de Hermann Pálsson.

[925] Ceci sort de H, sans indication de paragraphe. Je suis ici Jakob Benediktsson qui donne ces extraits tout de suite, en dépit de la règle suivie jusqu'ici, parce que H est plus explicite que S en cette occurrence.

[926] Sur la consécration par le feu, la meilleure et brève étude est l'article «Eldvigning» du *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid.* Il s'agissait probablement d'effrayer et de chasser les *landvættir* qui hantaient les lieux. Là-dessus, D.Strömbäck : «Att helga land», dans *Festskrift till. A. Hagerström*, pp. 198-220.

S 336 : *(Colonisation du Quartier du sud)*

Ici commence la colonisation du quartier des gens du sud qui est le plus florissant de toute l'Islande en raison des conditions naturelles et des chefs qui ont habité là, tant clercs que laïcs.

S 337 : *(De þrasi)*

Il y avait un homme appelé þrasi, fils de þórólfr casseur-de-cornes. Il alla du Hörðaland en Islande et prit de la terre entre la Kaldaklofsá et la Jökulsá. Il habita à Skógar de l'est. Il avait fort la faculté de changer de forme[927] et eut des démêlés avec Loðmundr le vieux, comme on l'a écrit précédemment[928]. Etait fils de þrasi Geirmundr, père de þorbjörn, père de Brandr de Skógar[929].

H 295 : *þórólfr fils de Herjólfr casseur de cornes et son frère Óláfr étaient rois dans les Upplönd. Il y avait chez eux le scalde Fleinn*[930] *fils de Hjörr qui grandit dans le nord, dans le Mœrr, dans l'île non loin de Borgund, qui s'appelle Jösureið. Fleinn se rendit au Danemark, trouver le roi Eysteinn et reçut là grands honneurs à cause de sa poésie, si bien que le roi lui donna en mariage sa fille. þrasi était fils de þórólfr. Il alla du Hörðaland en Islande et prit de la terre entre la Jökulsá et la Kaldaklofsá et habita à Bjallabrekka. L'endroit s'appelle maintenant þrasastaðir non loin à l'est de la cascade et le tombeau de þrasi est à l'ouest de la Forsá assez près de la rivière, à Drangshlið, au pied du pic et il y a un glissement de terrain. Etait fils de þrasi Geirmundr, père de þorbjörn, père de Brandr, père de Skeggi, père de Bolli de Skógar, père de Skeggi, père de Hildr qu'épousa Njáll de Skogar, fils de Sigmundr. Leur fils fut Skeggi, père d'Eyjólfr, père de Brandr*[931] *qui habite à présent Skógar.*

[927] Nous sommes familiers maintenant de ce phénomène. Le texte a *rammaukinn.*

[928] Voir S 289.

[929] Qui épousa þórunn fille de Jósteinn, voycz S 26, et dont un neveu fut l'évêque Brandr Sæmundarson, voir note 545 supra.

[930] Fleinn est bien connu, il est nommé dans le *Dénombrement des Scaldes* (*Skáldatal*) de *l'Edda de Snorri*, il y est dit qu'il fut scalde du roi suédois Eysteinn beli (voir aussi le *þáttr des fils de Ragnarr* et la *Saga de Hervör et du roi Heiðreks*. Il serait l'inventeur d'un mètre spécial en poésie scaldique, le fleinshättr ou mode de Fleinn (selon le Hattatal, str. 57, toujours dans l'*Edda de Snorri*.) Ce petit passage prouverait à quel point la poésie était prisée ches les anciens Scandinaves !

[931] Ce Brandr Eyjólfsson, que nous connaissons d'autre part (il est mort en 1331) pourrait fort bien avoir été l'informateur de Haukr ici.

S 338 : *(De Hrafn l' imbécile)*

Il y avait un homme appelé Hrafn l'imbécile, fils de Valgarðr fils de Vémundr maître-des-mots, fils de þórólfr au nez-de-crique, fil de Hrœker disperseur d'anneaux, fils de Haraldr à la dent guerrière roi des Danes[932]. Il s'en alla du þrándheimr en Islande et prit de la terre entre la Kaldaklofsá et la Lambafellsá. Il habita à Rauðafell de l'est et fut un très noble homme. Ses enfants furent Jörundr le goði, Helgi fagot bleu et Freygerðr[933].

S 339 : *(D'Ásgeirr kneif et d'une sainte famille)*

Il y avait un homme appelé Ásgeirr kneif, fils d'Óleifr le blanc fils de Skæringr fils de þórólfr. Sa mère était þorhildr fille de þorsteinn le violateur de tertres. Ásgeirr s'en fut en Islande et prit de la terre entre la Lambafellsá et la Seljalandsá et habita à l'endroit qui s'appelle maintenant Auðnar. Ses fils furent Jörundr et þorkell, père d'Ögmundr, père de l'évêque Jón le saint. Etait fille d'Ásgeirr Helga, mère de þórunn, mère de þorlákr, père de þórhallr, père de l'évêque þorlákr le saint[934].

H 297 : *Ásgeirr cessa de son plein gré de célébrer des sacrifices*[935].

S 340 (H 298) : *(De þorgeirr le Hörðalandais)*

þorgeirr le Hörðalandais, fils de Bárðr corne à petit lait s'en fut de Viggja dans le þrándheimr en Islande. Il acheta de la terre à Ásgeirr kneif, entre la Lambafellsá et l'Írá et habita à Holt. Peu

[932] Cette généalogie et les personnages qui la composent, dont beaucoup sont fort célèbres, se retrouvent un peu partout. On reconnaîtra au moins le fameux Haraldr à la dent guerrière (hilditönn), roi légendaire du Danemark. La version de M intercale un certain þrándr le vieux entre þórólfr maître des mots et Haraldr : ce pourrait être le personnage hautement légendaire qui a donné son nom au þrándheimr (Foyer de þrándr).

[933] Jörundr le goði est dans S 346 et dans le chap. 25 de la *Saga de Njáll*. Il est évident que, pour des raisons de situation géographique et selon le principe de progression du Landnámabók, un bon nombre des chapitres à venir se trouvent plus ou moins dédoublés par la *Saga de Njáll*.

[934] Remarquable est ce bref chapitre où figurent les deux saints évêques d'Islande. Ils ont l'un et l'autre plusieurs sagas à eux réservées où l'on donne des généalogies qui ne diffèrent pas trop de celles que l'on vient de lire. Voir aussi S 360, 366.

[935] Evidemment, le caractère apologétique de la notation ne saurait échapper pour l'ancêtre de deux évêques... Cela conforte les réserves que j'ai cru pouvoir avancer à plusieurs reprises !

d'hivers après, il épousa Åsgerðr[936] fille d'Askr le silencieux, leurs fils furent Þorgrimr le grand et Holta-Þórir, père de Þorleifr la corneille et de Skorar-Geirr[937].

S 341 (H 299) : *(D'Åsgerðr)*

Il y avait un noble homme dans le fylki[938] du Raumsdalr appelé Ófeigr. Il avait épousé Åsgerðr fille d'Askr le silencieux. Ófeigr eut un différend avec le roi Haraldr à la belle chevelure et se prépara, pour cette raison, à faire le voyage d'Islande. Mais lorsqu'il fut prêt, le roi Haraldr envoya des hommes contre lui et il fut mis à mort, mais Åsgerðr s'en fut en Islande avec leurs enfants et avec Þórólfr, son frère illégitime. Elle prit de la terre entre Seljalandsmúli et le Markarfljót et tout le Langanes en remontant jusqu'à Jöldusteinn, et elle habita au nord à Katanes. Les enfants d'Ófeigr et d'Åsgerðr furent Þorgeirr gollnir et Þorsteinn barbe en bouteille, Þorbjörn le débonnaire et Álöf bouclier de bateau qu'épousa Þorberg kornamúli, leurs enfants furent Eysteinn et Hafþóra qu'épousa Eiðr fils de Skeggi. Etait également fille d'Ófeigr Þorgerðr qu'épousa Fiðr fils d'Otkell.

S 342 (H 300) : *(De Þórólfr)*

Þórólfr, frère d'Åsgerðr, prit de la terre sur les conseils qu'elle lui donna, à l'ouest du Fljót entre les deux Deildará, et il habita à Þórólfsfell. Il éleva là Þorgeirr gollnir, fil d'Åsgerðr qui habita là ensuite. Son fils fut Njáll qui fut brûlé vif dans sa maison[939].

S 343 (H 301) : *(D'Åsbjörn et de Steinfiðr)*

Åsbjörn fils de Reyrketill et Steinfiðr, son frère, prirent de la terre au-dessus de la Krossá et à l'est du Fljót. Steinfiðr habita à Steinfinnstaðir et il n'y a personne qui descende de lui. Åsbjörn

[936] Pour elle, voir S 341.

[937] Skorar-Geirr, appelé Þorgeirr skorargeirr, est un protagoniste important de *la Saga de Njáll* qui, dans son chapitre 146, explique que son surnom («lance du précipice») se fonde sur une sorte de légende où il aurait joué un rôle exemplaire. M l'appelle, d'ailleurs, Þorgeirr le grand.

[938] Qui est une subdivision administrative de Norvège.

[939] «Avec sept autres personnes, à Bergþórshváll» disent les autres versions. Ils auraient été dix en fait, selon *la Saga de Njáll*.

consacra sa terre à þórr et l'appela þórsmörk (Forêt /?/ de þórr). Son fils fut Ketill le riche qui épousa þuriðr fille de Gollnir. Leurs enfants furent Helgi et Åsgerðr.

S 344 (H 303) : *(De Ketill la truite)*

Il y avait un noble homme du fylki du Naumudalr appelé Ketill la truite, fils de þorkell jarl du Naumudalr et de Hrafnhildr fille de Ketill la truite du Hrafnista[940]. Ketill habitait dans le Naumudalr lorsque le roi Haraldr à la belle chevelure envoya Hallvarðr le rude navigateur et Sigtryggr le prompt navigateur contre þórólfr fils de Úlfr-du-soir, parent de Ketill. Celui-ci rassembla des troupes dans l'intention d'asister þórólfr, mais le roi Haraldr prit par le haut, par Eldueið, trouva des bateaux dans le fylki du Naumudalr et s'en fut ainsi dans le nord à Sandnes en Álöst, et là, il mit à mort þórólfr fils de Úlfr du soir, puis s'en retourna dans le sud en longant les côtes, rencontrant quantité d'hommes qui avaient l'intention de venir en renfort à þórólfr. Le roi les repoussa. Et un peu plus tard, Ketill la truite alla dans le nord à Torgar et brûla vifs dans leurs maisons Hårekr et Hrœrekr, fils de Hildiriðr[941], qui avaient provoqué, par leurs calomnies, la mort de þórólfr.

Après cela, Ketill décida de se rendre en Islande avec Ingunn, sa femme, et leurs fils. Il atterrit dans l'embouchure de la Rangá et passa le premier hiver aux Hrafntoptir. Il prit toutes les terres entre la þjórsá et le Markarfljót. Beaucoup de nobles hommes colonisèrent là ensuite, sur le conseil de Ketill. Lequel s'appropria spécialement la terre entre la Rangá et le Hróarslœkr, tout le territoire en bas du Reyðarvatn, et il habita à Hof. Quand Ketill eut transporté la plupart de ses affaires à Hof, Ingunn accoucha et mit là au monde Hrafn qui fut le premier à réciter les lois en Islande[942]. Voilà pourquoi l'endroit s'appelle Hrafntóptir. La Truite s'était également attribué toutes les terres à l'est de la Rangá orientale et le Vatsfell jusqu'au ruisseau qui

[940] Ce début de chapitre est plus ou moins repris du commencement de *la Saga d'Egill fils de Grimr le chauve*. Pour diverses raisons, le Hrafnista est une région de Norvège propice aux événements merveilleux. Plusieurs sagas de la catégorie dite légendaire (fornaldarsögur) mettent en scène des «hommes du Hrafnista». Voir R. Boyer: *Les sagas légendaires*, Paris, Les Belles-Lettres, 1998.

[941] *La Saga d'Egill* dit que Ketill les tua, pas qu'il les brûla vifs.

[942] De fait: le premier lögsögumaðr d'Islande fut Hrafn d'environ 930 à 949.

coule à l'ouest de Breiðabólstaðr et en haut de la þverá, tout sauf Dufþaksholt et le Mýrrin : cela, il le donna à l'homme qui s'appelait Dufþakr – il avait très fort la faculté de changer de forme[943]. Un autre fils de La Truite s'appelait Helgi. Il épousa Valdís fille de Jólgeirr. Leur fille fut Helga qu'épousa Oddbjörn charpentier-de-bateau : c'est d'après lui qu'est appelé le tombeau d'Oddbjörn. Les enfants d'Oddbjörn et de Helga furent Hróaldr, Kolbeinn, Kolfinna et Åsvör. Le troisième fils de La Truite était Stórólfr. Ses enfants furent Ormr le fort[944], Ottkell et Hrafnhildr qu'épousa Gunnar fils de Baugr. Leur fils fut Hámundr, père de Gunnarr de Hliðarendi. Le quatrième fils de La Truite s'appelait Vestarr. Il épousa Móeiðr. Leur fille fut Åsný qu'épousa Ófeigr grettir[945]. Leurs enfants furent Åsmundr l'imberbe, Åsbjörn, Aldís, mère de Valla-Brandr et Åsvör mère de Helgi le noir. Il y en avait une qui s'appelait Æsa. Le cinquième fils de La Truite s'appelait Herjólfr, père de Sumarliði, père de Vetrliði le scalde. Ils habitèrent à Sumarliðibœr. Cela s'appelle maintenant En-bas-de-la- Pente. Le prêtre þangbrandr et Guðleifr fils d'Ari tuèrent Vetrliði parce qu'il les avait tournés en dérision[946]. Etait fils de Hrafn fils de La Truite Sæbjörn le goði qui épousa Unnr fille de Sigmundr. Leur fils fut Arngeirr.

S 345 : *(De Sighvatr le rouge)*

Il y avait un noble homme en Hálogaland appelé Sighvatr le rouge. Il avait épousé Rannveig, fille d'Eyvindr l'agneau

[943] Sur le magicien Dufþakr, voir S 350.

[944] Il existe sur son compte et évidemment en raison de sa prodigieuse force physique, un þáttr indépendant, le *þáttr d'Ormr Stórólfsson*.

[945] Celui-ci figure dans S 379. Son surnom, qui deviendra le prénom du héros d'une des très grandes sagas, la *Saga de Grettir le fort*, doit signifier quelque chose comme grimacier, grincheux.

[946] Ce meurtre est célèbre et se trouve répercuté dans toutes sortes de sagas, à commencer, bien entendu, par la *Saga de la christianisation* (chap. 9, mais voir aussi la *Saga de Njáll* ou celle, dite la grande, d'Óláfr Tryggvason). Vetrliði aurait, en effet, composé un nið contre le missionnaire þangbrandr, qui était peut-être Allemand, et qu'avait envoyé en Islande Óláfr Tryggvason : il avait, semble-t-il, des mœurs particulièrement brutales et, en tout cas, fort peu évangéliques : le nið désignait ce type de poème infâmant que condamnait sans appel la loi probablement parce qu'il avait des connotations scabreuses et magiques. Si, comme il est probable, c'est Sturla Þórðarson lui-même qui composa la *Saga de la christianisation*, l'épisode ne pouvait passer inaperçu ici.

H 304 : *et tante d'Eyvindr pille-scaldes. Sa mère était Ingibjörg fille de Håvarr, fils de Grjótgarðr jarl du Hålogaland*[947].

et de Sigriðr, qu'avait épousée þórólfr fils d'Ulfr du soir. Rannveig était la sœur de Finnr le bigleux[948]. Sighvatr s'en fut en Islande pour satisfaire à son propre désir et prit de la terre sur le conseil de La Truite dans le territoire de celui-ci, à l'ouest du Markarfljót, l'Einhyrningsmörk en haut de la Deildará, et habita à Bólstaðr. Ses enfants furent Sigmundr, père de Mörðr la viole,

H 304 : *qui fut, de son vivant, le plus grand chef des Rangárvellir : on disait qu'un þing auquel il m'était pas venu n'avait aucun sens.*

Sigfúss de Hlið, Lambi de Lambastaðir, Rannveig qu'épousa Hámundr fils de Gunnarr, et þorgerðr qu'épousa Önundr bildr du Flói. Il y avait un autre fils de Sighvatr, Bárekr, père de þórðr, père de Steini.

S 346 : *(De Jörundr le goði)*

Jörundr le goði, fils de Hrafn l'imbécile, s'établit à l'ouest du Fljót à l'endroit qui s'appelle maintenant Svertingsstaðir. Il érigea là un grand temple. Il y avait une pièce de terre triangulaire qui restait libre à l'ouest du Fljót entre la Krossá et Jöldusteinn : Jörundr parcourut cette terre avec le feu et la dédia à un temple[949]. Jörundr épousa ... Leurs fils furent Valgarðr le goði, père de Mörðr, et Ulfr goði de la boue, dont descendent les Oddaverjar et les Sturlungar. Beaucoup de gens importants descendent de Jörundr en Islande.

S 347 (H 306) : *(De þorkell pied pansé)*

þorkell pied pansé[950] prit de la terre sur le conseil de La Truite autour de þrihyrningr et habita là au pied de la monta-

[947] Ce jarl serait le père du jarl Håkon fils de Grjótgarðr, lequel n'est nulle part ailleurs qualifié de jarl du Hålogaland.

[948] Comparez avec le chap. 22 de la *Saga d'Egill*. Les différences pourraient venir de ce que Sturla a pu exploiter la **Saga des Gens du Fljótshlið* dont nous avons déjà parlé. Finnr le bigleux était père d'Eyvindr pille-scaldes qui est l'un des plus grands scaldes de Norvège. Son sobriquet vient de ce qu'il était accusé de plagiat.

[949] Il se trouve que des toponymes actuels comme Hoftorfa (terrains du temple) et Goðaland (terre du goði) pourraient témoigner de cette implantation païenne.

[950] Figure semblablement dans la *Saga de Njáll* chap. 57 et dans la *Saga de Bárðr Ase du Snæfell*, chap. 5.

gne. Il avait très fort la faculté de changer de forme. Les enfants de þorkell furent Börkr barbu à dent bleue[951], père de Starkaðr d'en bas du þrihyrningr, þórný qu'épousa Ormr le fort, et Dagrún, mère de Bersi.

S 348 (H 307) : *(De Baugr et des gens du Fljótshlíð)* [952]

Il y avait un homme appelé Baugr, frère juré de La Truite. Il s'en fut en Islande et passa le premier hiver à Baugsstaðir et le second chez La Truite. Il colonisa tout le Fljótshlíð sur le conseil de La Truite, vers le bas autour de Breiðabólstaðr, à la rencontre des terrains de La Truite et habita à Hlíðarendi. Ses fils furent Gunnarr de Gunnarsholt et Eyvindr d'Eyvindarmúli, le troisième étant Steinn le brave, et il y avait une fille, Hildr qu'épousa Örn de Vælugerði.

Steinn le brave et Sigmundr, fils de Sighvatr le rouge, avaient un voyage à faire à l'étranger en partant d'Eyrar, ils arrivèrent au bac de Sandhólar en même temps et chacun des deux partis voulut être le premier à passer la rivière[953]. Sigmundr et ses gens se mirent à repousser les gens de la maison de Steinn et les expulsèrent du bac. Alors, Steinn intervint et assena aussitôt à Sigmundr un coup mortel. Pour ce meurtre, tous les fils de Baugr furent bannis du Hlíð[954]. Gunnarr s'en alla à Gunnarsholt, Eyvindr à Fjöll à l'est des Eyvindarhólar, et Snjallsteinn à Snjallsteinshöfði[955].

Il déplut fort à þorgerðr, fille de Sigmundr, que le meurtrier de son père s'en vînt dans son district de la sorte, elle excita Önundr, son mari, à venger Sigmundr. Önundr se rendit avec

[951] Ce bizarre surnom est plus simple dans M : Bökr barbe bleue.

[952] C'est à partir de chapitres étoffés comme celui-ci que s'est élaborée, il y a un bon demi-siècle, la théorie selon laquelle les *þættir* et le sagas seraient nées du *Landnámabók*. On va lire ici, en effet, une véritable saga en réduction, avec tous les éléments requis : mise en place des personnages, querelles et meurtres en série, chaîne implacable des vengeances, procès et réconciliation finale par mariages savamment calculés. Toutefois, cette théorie est intenable pour des raisons de dates de composition et d'intertextualité. Tout donne en outre à penser qu'ici encore, Sturla a sous les yeux la **Fljótshlíðinga saga* que nous avons déjà citée.

[953] La þjórsá qui est très large. Il n'était pas possible de circuler autrement. Ce genre de querelles où interviennent des questions de préséances auxquelles les Islandais semblent avoir été particulièrement sensibles, est un thème convenu des sagas.

[954] C'est-à-dire la région du Fljótshlíð, où se déroule aussi la *Saga de Njáll*.

[955] Remarquons que Steinn est surnommé *snjallr* (peut-être éloquent, peut-être brave comme je l'ai préféré). Voyez comme le surnom est intégré au nom dans Snjallsteinn.

trente hommes à Snjallshöfði et mit le feu aux maisons. Snjallsteinn sortit et se rendit. Ils le menèrent au promontoire[956] et le tuèrent là. Ce fut Gunnarr qui entreprit les poursuites pour ce meurtre[957]. Il avait épousé Hrafnhildr fille de Stórólfr et sœur d'Ormr le fort. Leur fils était Hámundr. Ils étaient tous les deux, Gunnarr et Hámundr, des hommes exceptionnels par la force et la beauté[958].

Önundr fut condamné pour le meurtre de Snjallsteinn. Il siégea chez lui pendant deux hivers en gardant quantité d'hommes. Örn de Vælugerði, beau-frère de Gunnarr, épiait les faits et gestes d'Önundr. Le troisième hiver, après Jól, Gunnarr marcha sur Önundr avec trente hommes, sur les instructions d'Örn. Önundr revenait des jeux avec onze hommes pour aller s'occuper de ses chevaux. Ils se rencontrèrent à Orrustudalr (Val-de-la-bataille). Önundr périt là avec trois de ses hommes, et un de Gunnarr. Celui-ci était en manteau bleu. Il monta chevauchant le long de Holt jusqu'à la þjórsá, et à peu de distance de la rivière, il tomba de selle : il était mort de ses blessures.

Quand les fils d'Önundr, Sigmundr kleykir et Eilífr le riche, grandirent, ils allèrent consulter Mörðr la viole[959], leur parent, sur les poursuites à entreprendre. Mörðr déclara que l'affaire était difficile puisque le mort était déjà condamné lorsqu'il avait été tué mais ils répliquèrent que, de tous leurs voisins, c'était Örn qu'ils détestaient le plus. Mörðr leur proposa d'intenter un procès contre Örn en proscription afin de l'expulser du district. Les fils d'Önundr intentèrent un procès à Örn pour droit de pâture et Örn fut condamné de telle sorte qu'il perdrait toute inviolabilité envers les fils d'Önundr n'importe où hormis à Vælugerði et à une portée de flèche de ses propriétés[960]. Les fils d'Önundr le guettaient sans cesse, mais il se tenait sur ses gardes. Puis ils trouvèrent l'occasion un jour qu'Örn chassait du bétail hors de ses terres. Alors, ils tuèrent Örn et les gens pensèrent qu'il était mort ayant perdu son inviolabilité.

[956] Promontoire : *höfði* d'où le nom de la résidence Snjallshöfði.

[957] On a noté qu'il est frère de Snjallsteinn.

[958] Signalons en passsant que le petit-fils de Gunnarr et fils de Hámundr, Gunnarr de Hliðarendi, inoubliable héros de la *Saga de Njáll le brûlé*, y est donné pour le parangon de la force, de la beauté et de la courtoisie.

[959] Ce personnage, qui intervient aussi dans la *Saga de Njáll*, était réputé pour sa sagesse et sa connaissance des lois.

þorleifr l'étincelle, frère d'Örn, paya þormóðr fils de þjóstarr pour qu'il rendît à Örn son inviolabilité. þormóðr venait de revenir en Islande, à Eyrar. Il décocha un trait de son arc si loin que l'endroit où était mort Örn se trouva à l'intérieur de la portée de sa flèche. Alors, Hámundr fils de Gunnarr et þorleifr entreprirent les poursuites pour le meurtre d'Örn et Mörðr assista les frères. On ne leur imposa pas d'amende en argent, mais ils furent bannis du Flói. Alors, Mörðr demanda en mariage, pour Eilífr, þorkatla, fille de Ketilbjörn : elle apportait en dot les terres de Höfði et c'est là qu'Eilífr[961] habita. Pour Sigmundr, Mörðr demanda en mariage Arngunnr, fille de þorsteinn homme-des-rochers et Sigmundr se transporta dans les contrées de l'est. Mörðr maria aussi Rannveig, sa sœur, à Hámundr fils de Gunnarr, lequel revint dans le Hlið, et leur fils fut Gunnarr de Hliðarendi.

S 349 (H 308) : *(De Hildir, Hallgeirr et Ljót)*

Hildir, Hallgeirr et Ljót, leur sœur, étaient originaires des Iles britanniques[962]. Ils allèrent en Islande et prirent de la terre entre le Fljót et la Rangá, toute l'Eyjasveit[963]en remontant jusqu'à la þverá. Hildir habita à Hildisey, il fut le père de Móeiðr. Hallgeirr habita à Hallgeirsey, sa fille fut Máhil qu'épousa Helgi fils de Ketill la Truite, et Ljót habita à Ljótarstaðir.

[960] Le texte fait état ici de trois notions fondamentales du droit nordique ancien : d'abord, la notion de *-helgi* (voyez l'article «Helgi» dans le *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid*) qui désigne le caractère sacré attaché, par la loi, à un fait ou à un homme donné. Ensuite, celle de *heilagr* (sacré, consacré, saint) qui s'attache au caractère sacré, inviolable d'un homme en raison de sa liberté, de sa personne et de sa consécration aux dieux par droit de naissance qui marque tout homme libre. Voir sur ce sujet F. Ström : *Den egna kraftens män*. On peut aussi bien la comprendre par son contraire, *óheilagr*, qui désigne la perte de cette inviolabilité par jugement, et donc le droit pour quiconque d'attenter à la vie de celui qui est réputé tel. Enfin celle d'*örskotshelgi*, sainteté, caractère inviolable et sacré qui s'attache à l'espace délimité par la flèche (*örr* , d'où *örskot* : trait de flèche) qui a été lancée, dans des circonstances données, à partir d'un point précis. Cette notion se retrouve dans la *Saga de Hrafnkell goði de Freyr*. Önundr peut être impunément tué par ses ennemis pour lesquels il a perdu tout caractère sacré, toute *helgi*, est devenu *óheilagr*, n'importe où, sauf dans ses propres domaines, où il reste *heilagr* et tout autour de ceux-ci dans un rayon d'une portée de flèche.

[961] Sur sa femme et lui, voir S 387, sur Sigmundr kleykir, S 331.

[962] Le texte dit fort bien : des Pays de l'Ouest.

[963] Soit les Landeyjar.

S 350 (H 309) : *(De Dufþakr et d'un combat de sorciers)*

Dufþakr de Dufþaksholt était un affranchi des frères[964]. Il avait très fort la faculté de changer de forme, de même que Stórólfr fils de La Truite. Lequel Stórólfr habitait à Hváll. Ils eurent un différend sur des affaires de pâturages. Un soir, vers le coucher du soleil[965], un homme doué de seconde vue vit un gros ours sortir de Hváll et un taureau, de Dufþaksholt. Ils se rencontrèrent à Stórólfsvöllr et engagèrent furieusement le combat, et ce fut l'ours qui eut le dessus. Le lendemain matin, on vit que le vallon où ils s'étaient rencontrés était comme si l'on avait retourné la terre. L'endroit s'appelle maintenant Öldugróf. Ils étaient vilainement blessés tous les deux.

S 351 : *(D'Ormr l'asservi)*

Ormr l'asservi, fils de Bárðr fils de Bárekr, frère de Hallgrímr roussit-poutre, fut le premier à coloniser les Iles Vestmann : auparavant, il y avait là une station de pêche où les gens ne prenaient guère quartiers d'hiver, sinon pas du tout. Sa fille fut Halldóra qu'épousa Eilífr fils de Valla-Brandr.

H 302[966] : *Herjólfr, fils de Bárðr fils de Bárekr, frère de Hallgrímr roussit-poutre, fut le premier à habiter les Iles Vestmann et habita à Herjólfsdalr vers l'intérieur des Ægisdýr*[967]*, à l'endroit où il y a maintenant un champ de lave*[968]*. Son fils fut Ormr le riche*[969] *qui habita à Ormsstaðir près de Hamarr du bas, là où, aujourd'hui, tout a été dévasté, et il possédait à lui tout seul toutes les îles. Elles se trouvent en face d'Eyjasandr mais auparavant il y avait là une station de pêche et personne n'y prenait quartiers pour l'hiver. Ormr épousa Þorgerðr fille d'Oddr bouche froide, leur fille fut Halldóra qu'épousa Eilífr fils de Valla-Brandr.*

[964] Il a déjà été présenté dans S 344 où l'on a déjà noté qu'il était fort *hamrammr* .

[965] Il n'est évidemment pas indifférent que l'affaire se passe à la nuit tombante.

[966] Aurait dû figurer ici, mais Haukr l'a placé plus haut pour ne pas le faire figurer parmi les chapitres dévolus à des colonisateurs dépendant de Ketill la Truite.

[967] Il est bien dommage que la recherche n'ait retrouvé nulle trace de ces Ægisdýrr, littéralement Portes d'Ægir qui est le dieu des océans (son nom est l'équivalent philologique exact du grec Okeanos). Il devait s'agir d'un port.

[968] Il est clair que les deux versions font état d'une éruption volcanique particulièrement grave. Rappelons que les mêmes îles Vestmann ont été le théâtre, il y a une vingtaine d'années, d'une autre éruption violente.

[969] Son surnom fait problème. S a *ánauðgi* qui signifie bien «asservi», mais H a *auðgi*, tout court, qui est «riche» !

S 352 (H 310) : *(D'Eilífr)*

Les frères Eilífr et Björn s'en furent du Sogn jusqu' en Islande. Eilífr colonisa Oddi le petit en remontant jusqu'au Reyðarvatn et au Víkingslœkr. Il épousa Helga fille d'Önundr bildr. Leur fils fut Eilífr le jeune qui épousa Oddný, fille d'Oddr le mince. Leur fille fut Þuríðr qu'épousa Þorgeirr d'Oddi. Leur fille fut Helga[970].

S 353 (H 311) : *(De Björn)*

Björn habita à Svínhagi et prit de la terre en remontant le long de la Rangá. Ses enfants furent Þorsteinn, père de Grímr chauve-des-collines, et Hallveig, mère de Þórunn, mère de Guðrún, mère de Sæmundr, père de l'évêque Brandr.

S 354 : *(De Kolli)*

Il y avait un homme apelé Kolli, fils d'Óttarr la balle. Il prit de la terre à l'est du Reyðarvatn et du Stotalœkr, à l'ouest de la Rangá et de Tröllaskógar, et habita à Sandgil. Son fils fut Egill qui se mit en embuscade contre Gunnarr fils de Hámundr auprès des Knafahólar et y périt personnellement ainsi que deux Norvégiens et son domestique, Ari, mais Hjörtr, frère de Gunnarr, mourut[971].

H 312[972] : */... / Etaient fils de Gunnarr Grani et Hámundr, Gunarr se battit contre Otkell de Kirkjubœr près de l'enclos de Hof, et Otkell tomba là ainsi que Skammkell. Geirr le goði, Gizurr le blanc, Ásgrímr fils d'Elliða-Grímr et Starkaðr de þríhyrningr, fils de Börkr barbe bleue, fils de Þorkell pied-pansé qui épousa Þuríðr fille d'Egill de Sandgil, s'en allèrent à l'époque des leiðir*[973] *et arrivèrent de nuit, à trente hommes, à Hliðarendi : il n'y avait en face que Gunnarr avec un*

[970] Sur Oddr le mince, voir S 361, sur Þorgeirr d'Oddi, voir S 357.

[971] Ces événements sont rapportés par le menu dans la *Saga de Njáll le brûlé*, chap. 58 à 63, mais la bataille des Knafahólar y est donnée pour bien plus importante qu'ici.

[972] Qui parle, non de Kolli, mais de Kolr.

[973] Ce détail est passionnant – et rare. La *leið* est le nom que porte le þing «récapitulatif» d'automne (le passage correspondant de la *Saga de Njáll* dit d'ailleurs : en automne.) En effet : l'alþing d'Islande, qui se tenait en juin et valait, comme son nom l'indique, pour le pays tout entier, était précédé, dans chaque circonscription, d'un þing de printemps ou *várþing* qui préparait en quelque sorte la grande assemblée, laquelle était suivie d'un þing d'automne ou *leið* qui en répercutait les effets.

domestique adulte. Deux hommes tombèrent dans la troupe de Geirr et seize furent blessés avant que Gunnarr meure [974].

S 355 (H 313) : *(De Hrólfr barberousse et d'une cascade sacrée)*

Il y avait un homme appelé Hrólfr barberousse. Il colonisa tous les Hólmslönd entre la Fiská et la Rangá et habita à Fors. Ses enfants furent þorsteinn au nez rouge qui habita là ensuite, þóra, mère de þorkell la lune, Åsa, mère de þórunn, mère de þorgeirr de Ljósavatn et Helga[975], mère d'Oddr de Mjósyndi. Etait fille d'Oddr Åsborg qu'épousa þorsteinn le goði, père de Bjarni le sage, père de Skeggi, père de Markús le lögsögumaðr[976].

þorsteinn au nez rouge était un grand sacrificateur. Il sacrifiait à la cascade[977] et il fallait jeter tous les reliefs dans la cascade. Il avait aussi très fort le don de prévoir l'avenir. þorsteinn fit compter tous ses moutons dans le parc public, ils étaient au nombre de deux mille quatre cent. Mais alors, tout le troupeau sauta par-dessus la barrière[978]. þorsteinn avait tellement de moutons parce qu'en automne, il voyait combien étaient voués à mourir et il les faisait abattre. Mais le dernier automne de sa vie, il dit dans le parc à moutons : «Abattez désormais les moutons que vous voudrez. Je suis voué à mourir, ou bien ce sont tous les moutons, à moins que ce soient l'un et l'autre.» Et la nuit même où il mourut, tous les moutons furent chassés dans la cascade.

[974] Il serait difficile de résumer plus brièvement la *Saga de Njáll*, du moins en ce qui concerne le héros de sa première partie, Gunnarr de Hliðarendi. On a souligné, toutefois, de nombreuses menues erreurs de détails qui prouveraient que Haukr disposait d'autres sources que celles à partir desquelles Einar Ólafur Sveinsson a procédé à la célèbre reconstitution de la saga dans la collection Íslenzk Fornrit (dont c'est le volume XII), version à partir de laquelle a été faite la traduction française.

[975] Elle et ses descendants figurent dans S 361.

[976] Ce poète connu fut aussi lögsögumaðr de 1084 à 1107.

[977] Donc une nouvelle version du culte des *landvættir*, que nous connaissons bien. Il est dit dans les lois anciennes de Norvège (*Norges gamle Love*, II, 308) que c'est péché païen que de «croire aux *landvættir*, que ce soit dans les bosquets d'arbres ou les tertres ou les cascades». On aura relevé qu'il faut les nourrir, ici sous forme de reliefs de nourriture, ou de moutons vivants.

[978] La traduction n'est pas sûre, la formulation étant ambiguë; Jón Helgason évoque un conte féroïen où il est question d 'un paysan qui décidait quels moutons il fallait abattre en leur faisant sauter la barrière du parc.

S 356 : *(De þorsteinn)*

Il y avait, dans le þelamörk, un puisant hersir appelé Úlfr gylðir[979]. Il habitait à Fíflavellir. Son fils fut Ásgrímr qui habita là ensuite. Le roi Haraldr à la belle chevelure envoya þórormr, son parent, de þrúma[980], réclamer le tribut à Ásgrímr mais il ne le versa pas. Alors, il envoya þórormr une seconde fois pour le mettre à mort et il tua Ásgrímr. þorsteinn, fils d'Ásgrímr, était alors en expédition viking et þorsteinn, son autre fils, avait dix hivers. Quelque temps après, þorsteinn revint d'expédition guerrière et se rendit à þrúma, brûla vif chez lui þórormr ainsi que toute sa maisonnée, abattit le bétail et dévalisa tout. Après cela, il s'en fut en Islande ainsi que þorgeirr, son frère, et þórunn, la sœur de leur mère : elle colonisa tous les þórunnar-hálsar (Crêtes de þórunn).

H 314 : *Il y avait en þelamörk, en Norvège, un puissant hersir appelé Úlfr gylðir. Il habitait à Fíflavellir dans le Tinnsdalr. Son fils était Ásgrímr, père de þorsteinn et de þorlaug. Leur mère s'appelait þorkatla qui fut surnommée La Boucle. Le roi Haraldr à la belle chevelure envoya þórormr, son parent, de þrúma dans les Agðir, réclamer le tribut à Ásgrímr comme le roi l'y invitait, mais il ne le versa pas parce qu'il avait envoyé au roi, peu avant, un cheval de Gautland et beaucoup d'argent et qu'il disait que c'était là un cadeau et non un versement étant donné qu'il n'avait jamais encore versé de tribut. Le roi renvoya ces biens et ne voulut pas accepter.*

þorkatla, la femme d'Ásgrímr, mit au monde un garçon. Ásgrímr ordonna de l'exposer[981]*. L' esclave qui devait lui creuser une tombe affûta sa houe tandis que le garçon était posé sur le plancher. Alors, tout le monde entendit le garçon déclamer ceci :*

Laissez le fils à sa mère,
J'ai froid sur ce plancher,
Où sied-il mieux au garçon
que d'être près de l'âtre de son père ?

[979] Jón Jóhannesson (*Gerðir*, pp. 199-201) a montré que Sturla, tout comme Haukr, se sont fondés sur un *þáttr*, le *þáttr de þorsteinn planteur de tente*, qui est dans le *Flateyjarbók* III pp. 432-435.

[980] Jusqu'ici, nous sommes en Norvège. Nous avons vu passer le Telemark, et voici Tromøy (à côté d'Arendal).

[981] Lorsque, pour toutes sorte de raisons, le père ne voulait pas reconnaître son enfant, il ordonnait de le laisser mourir soit en l'abandonnant sur le grand chemin, aux bêtes sauvage, soit en le faisant enterrer comme ici. Cette barbare coutume est bien attestée.

Pas besoin d'aiguiser le fer
ni de couper des bandes de terre,
Renoncez à la laide besogne,
Je vivrai encore parmi les hommes[982].

Ensuite, le garçon fut aspergé d'eau[983] *et appelé* Þorsteinn.

Et quand Þórormr *vint réclamer le tribut une seconde fois,* Ásgrímr *convoqua un* þing *et demanda aux* bœndr *s'ils voulaient verser au roi le tribut requis. Ils lui demandèrent de prendre ses responsabilités mais ne voulurent tout de même pas payer. Le* þing *se tenait près d'une forêt et au moment où l'on s'y attendait le moins, un esclave de* Þórormr *bondit sur* Ásgrímr *et le tua. Les* bœndr *l'occirent aussitôt.* Þorsteinn *était alors en expédition guerrière et lorsqu'il apprit le meurtre de son père, il vendit ses terres pour de l'argent et se prépara à partir pour l'Islande depuis Grenmarr, à l'est du* Liðandisnes[984]. *Avant de partir,* Þorsteinn *brûla vif* Þórormr *à* Þrúma *dans sa maison et vengea son père. Son frère s'appelait* Þorgeirr. *Il avait dix hivers lorsque* Þórormr *fit tuer leur père. Il s'en alla en Islande avec* Þorsteinn *et* Þórunn, *la sœur de leur mère qui colonisa les* Þórunnarhálsar *et habita là ensuite.* Þorsteinn *arriva dans l'embouchure de la* Rangá *et prit de la terre sur le conseil de* Flósi *en haut du* Víkingslækr *et vers la côte à la rencontre des terres de* Björn *de* Svínhagi, *et habita à* Skarð *de l'est.*

De son vivant, un bateau arriva dans l'embouchure de la Rangá, *dont l'équipage était atteint d'une grave maladie et personne ne voulut les recevoir, mais* Þorsteinn *alla les chercher et leur fit des abris*[985] *à l'endroit qui s'appelle aujourd'hui* Tjaldastaðir, *il les servit lui-même tant qu'ils vécurent, mais ils moururent tous. Il fut surnommé ensuite* Þorsteinn *planteur de tentes. Celui de ces gens qui vécut le plus longtemps cacha de l'or et de l'argent qu'il enterra de telle sorte que personne ne l'a trouvé depuis. /.../*

[982] On fera remarquer pour la petite histoire que cette strophe est d'une simplicité tout à fait inhabituelle ! Elle est censée avoir été dite par un enfant.

[983] *Ausa barn vatni* : il est difficile de dire s'il s'agit d'une pratique païenne germanique authentique, une sorte de lustration, donc, ou d'un décalque sur le baptême chrétien. Ce rite, surtout suivi du fait de donner un nom à l'enfant, le consacrait définitivement comme être humain.

[984] Grenmarr est aujourd'hui le Langesundsfjord et le Liðandisnes est Lindesnes.

[985] Je traduis ainsi tjaldbúð où *tjald* = tente et *búð* (cf anglais *booth*) des baraquements. Il s'agit des bâtiments de type provisoire comme on en avait lors des þing : sur un socle de pierre, on montait une toile de tente.

S 357 : *(De þorgeirr)*

þorgeirr acheta les Oddalönd à Hrani fils de Hœngr ainsi que les deux Strandir, le Vatnsdalr et tout le territoire entre la Rangá et le Hróarslœkr. Il habita d'abord à Oddi et épousa alors þoriðr[986] fille d'Eilifr.

S 358 : *(De þorsteinn le planteur de tentes)*

Sur le conseil de Flósi qui avait précédemment colonisé les Rangárvellir, þorsteinn prit de la terre au-dessus du Víkingslœkr à la rencontre du territoire de Björn de Svínhagi et habita à Skarð de l'est. De son vivant, un bateau arriva dans l'embouchure de la Rangá : l'équipage était gravement malade mais les gens ne voulaient pas les aider. Alors, þorsteinn alla à eux et les transporta à l'endroit appelé maintenant Tjaldastaðir[987], il leur fit là des tentes et les servit lui-même tant qu'ils vécurent, mais ils moururent tous. Celui qui vécut le plus longtemps enterra beaucoup de bien et on ne l'a pas retrouvé depuis. C'est à cause de ces événements que þorsteinn fut surnommé planteur de tentes. Ses fils furent Gunnarr et Skeggi.

S 359 : *(De Flósi)*

Il y avait un homme appelé Flósi, fils de þorbjörn des Gaular. Il tua trois baillis[988] du roi Haraldr à la belle chevelure et après cela, s'en fut en Islande. Il prit de la terre à l'est de la Rangá, tous les Rangárvellir de l'est. Sa fille fut Ásný, mère de þuríðr qu'épousa Valla-Brandr. Etait fils de Valla-Brandr Flósi, père de Kolbeinn, père de Guðrún qu'épousa Sæmundr le savant.

H 315 : *Loptr le vieux, neveu de Flósi, s'en alla offrir des sacrifices dans les Gaular parce que Flósi n'aurait pas la vie sauve en Norvège*[989].

[986] Evidemment une variante graphique de þuríðr mentionnée dans S 352.

[987] Skarð de l'est et Tjaldastaðir ont été détruits par l'éruption du Hekla de 1389-1390, selon les annales islandaises.

[988] Je rends par bailli le terme *sýslumaðr* qui s'applique à un fonctionnaire royal chargé de la justice mais aussi de l'administration.

[989] On voudra bien se reporter à S 368 pour comprendre un peu mieux cet ajout.

S 360 (H 316) : *(De Ketill le manchot)*

Il y avait un homme appelé Ketill le manchot, fils d'Auðunn boucles minces. Il colonisa tous les Rangárvellir de l'ouest au-dessus des Lækjarbotnar et à l'est de la þjórsá et habita à Á. Il épousa Ásleif[990] fille de þorgils. Leur fils fut Auðunn, père de Brynjólfr, père de Bergþórr, père de þorlákr, père de þórhallr, père de l'évêque þorlákr le saint.

S 361 (H 317) : *(De Ketill la truite saumonée)*

Ketill la truite saumonée, cousin germain de Ketill le manchot, colonisa l'ouest de la þjórsá et habita à Vellir de l'extérieur. Son fils fut Helgi œufs de poisson qui épousa Helga, fille de Hrólfr barberousse. Leurs enfants furent Oddr le mince, père d'Ásborg qu'épousa þorsteinn le goði et Oddný qu'épousa Eilifr le jeune.

S 362 (H 318) : *(D'Ormr le riche)*

Ormr le riche, fils d'Úlfr le vif prit de la terre le long de la Rangá sur le conseil de Ketill le manchot et habita à Húsagarðr ainsi que son fils Áskell après lui. Mais c'est son fils qui érigea le premier la ferme de Vellir et les Vallverjar descendent de lui.

S 363 (H 319) : *(De þorsteinn lunan)*

Il y avait un Norvégien appelé þorsteinn lunan[991] qui était un grand voyageur et marchand. On lui prédit qu'il mourrait dans un pays qui n'était pas encore habité. þorsteinn s'en alla en Islande dans sa vieillesse avec þorgils, son fils. Ils colonisèrent la partie supérieure des þjórsárholtar et habitèrent à Lunansholt : c'est là que þorsteinn fut inhumé sous un tertre. Etait fille de þorgils Ásleif qu'épousa Ketill le manchot. Leurs fils furent Auðunn qui a été mentionné précédemment, et Eilifr, père de þorgeirr, père de Skeggi[992], père de Hjalti[993] de þjórsárdalr : il fut

[990] Voir à son sujet S 363.

[991] Ce mot est celtique, irlandais *lonan*.

[992] Mentionné dans S 382.

[993] Hjalti Skeggjason est l'un des personnages les plus connus des lettres islandaises médiévales. Il a joué un rôle non négligeable lors de l'adoption du christianisme en Islande, voyez l'*Íslendingabók* d'Ari, ch. 7.

le père de Jórunn, mère de Guðrún, mère d'Einarr, père de l'évêque Magnús.

S 364 (H 319) : *(De Gunnsteinn tueur de berserkir*[994]*)*

Gunnsteinn tueur de berserkir[995], fils de Bölverkr mufle aveugle tua deux berserkir : l'un d'eux avait précédemment tué le jarl Grjótgarðr à Sölvi[996] à l'est de l'Agðanes. Gunnsteinn fut touché par la suite par une flèche same[997] tirée depuis une forêt, alors qu'il était à bord de son bateau à Hefnir. Etait fils de Gunnsteinn þorgeirr qui épousa þórunn la riche, fille de Ketill le manchot. Leur fille fut þórdís la grande.

S 365 (H 320) : *(De Ráðormr et de Jólgeirr)*

Les frères Ráðormr et Jólgeirr vinrent de l'ouest au delà de la mer en Islande. Ils prirent de la terre entre la þjórsá et la Rangá. Ráðormr s'appropria la terre à l'ouest du Rauðalœkr et habita à Vétleifsholt. Sa fille fut Arnbjörg qu'épousa Svertingr fils de Hrolleifr. Leurs enfants furent Grímr le lögsögumaðr[998] et Jórunn. Ensuite, épousa Arnbjörg Gnúpr[999] fils de Molda-Gnúpr et leurs enfants furent Hallsteinn de Hjalli, Rannveig, mère de Skapti le lögsögumaðr[1000], et Geirný, mère de Hrafn le scalde[1001]. Jólgeirr s'appropria la terre depuis le Rauðalœkr à l'ouest jusqu'au Steinslœkr. Il habita à Jólgeirsstaðir.

[994] Nous avons déjà rencontré plusieurs fois le personnage du berserkr, guerrier-fauve rendu furieux, entrant alors en transes et capable d'exploits fantastiques dans les domaines guerrier, sexuel, magique ou poétique. Tuer un berserkr passait pour un exploit comme obligé de la part du héros.

[995] Il est nommé au chap. 116 de la *Saga de Njáll.*

[996] Sölvi est aujourd'hui Selven, en Norvège.

[997] On ne voit pas ce que vient faire ici cette flèche same (et non finnoise). On sait seulement que les Sames (Lapons) passaient pour de redoutables magiciens.

[998] Qui exerça ces fonctions de 1002 à 1003.

[999] Ils figurent tous les deux dans S 329.

[1000] Voyez S 392.

[1001] Qui est l'un des deux protagonistes majeurs de la *Saga de Gunnlaugr langue de serpent.*

S 366 (H 321) : *(D'Áskell hnokkan)*

Áskell hnokkan, fils de Dufþakr fils de Dufnall, fils de Kjarvalr roi des Irlandais[1002], prit de la terre entre le Steinslœkr et la þjórsá et habita à Áskelshöfði. Son fils fut Ásmundr, père d'Ásgautr, père de Skeggi, père de þorvaldr, père de þorlaug, mère de þorgerðr, mère de l'évêque Jón le saint[1003].

S 367 (H 322) : *(De þorkell bjálfi)*

þorkell bjálfi, frère juré de Ráðormr s'appropria toutes les terres entre la Rangá et la þjórsá et habita à Hafr. Il épousa þórunn des îles. Leur fille fut þórdís, mère de Skeggi, père de þorvaldr d'Áss. C'est d'Áss que Hjalti, son parent par alliance avait, lui et ses onze compagnons, pris des montures pour chevaucher jusqu'à l'alþing lorsqu'il avait apporté le christianisme en Islande et que personne d'autre n'osait lui faire confiance en raison de la tyrannie de Rúnólfr fils d'Úlfr qui avait condamné Hjalti pour blasphème[1004].

Sont consignés à présent les gens qui ont pris des terres dans le territoire de Ketill la truite.

S 368 : *(De Loptr fils d'Ormr)*

Loptr, fils d'Ormr, fils de Fróði vint des Gaulars en Islande alors qu'il était jeune et colonisa depuis l'ouest de la þjórsá entre la Rauðá et la þjórsá et en remontant jusqu'au Skúfslœkr et au Breidamýrr oriental jusqu'en haut à Súluholt. Il habita à Gaulverjabœr ainsi qu' Oddný, sa mère, la fille de þorbjörn des Gaulars. Tous les trois étés, Loptr s'en allait en Norvège, de la part de son oncle Flósi comme pour son propre compte, offrir un sacrifice dans le temple dont þorbjörn, son grand-père

[1002] Hnokan est irlandais, de même que Dufþakr (Dubthach), Dufnall (Domnall) et Kjarvalr (Cerbhall) : ce dernier toutefois n'est pas le même que celui qui est nommé dans S 2 et 5, pour des raisons de chronologie.

[1003] þorgerðr est dans S 310, Skeggi et þorvaldr, dans S 367.

[1004] Ces événements sont rapportés avec plus de détail dans le *Livre des Islandais* d'Ari þorgilsson (ch.7), la *Saga de la christiannisation* et la *Saga d'Óláfr Tryggvason* dite la grande. Le second de ces textes confirme la tyrannie de Rúnólfr : «Il y avait des gens de Rúnólfr dans chaque maison» y est-il dit.

maternel avait eu la garde[1005]. De Loptr descend maint homme d'importance, þorlákr le saint, Páll et Brandr.

H 323 : *þorbjörn était un puissant hersir en Norvège dans le Fjalafylki. Il était fils d'Ormarr. Il avait épousé Hildr fille d'Úlfarr et de þórunn grœningarrjúpa. Vémundr le vieux, fils de Vikingr coquin-de-Skáney, beau-père de Björn du ru, était un puissant hersir. Son fils fut Fróði, père d'Ormr, père de Loptr le vieux. De lui descend maint homme d'importance, þorlákr le saint et l'évêque Brandr et l'évêque Páll.*

S 369 (H 324) : *(De þorviðr)*

þorviðr, fils d'Úlfarr, frère de Hildr alla du Vörs en Islande, et Loptr, son parent, lui donna de la terre dans le Breiðamýrr, et il habita à Vörsabœr. Ses enfants furent Hrafn et Hallveig qu'épousa Özurr le blanc[1006], leur fils fut þorgrimr kampi.

S370 (H 325) : *(De þórarinn)*

Il y avait un homme appelé þórarinn, fils de þorkell d'Alviðra, fils de Hallbjörn champion des Hörðalandais. Il atterrit dans l'embouchure de la þjórsá et il avait une tête de taureau à la proue de son bateau : c'est d'après elle que fut appelée la rivière. þórarinn prit de la terre en haut du Skúfslœkr jusqu'à la Rauðá en longeant la þjórsá. Sa fille fut Heimlaug que Loptr épousa alors qu'il avait soixante hivers.

S 371 (H 236) : *(De Hásteinn)*

Il y avait un roi du Sogn appelé Harald barbe d'or. Il avait épousé Sölvör fille du jarl Húndólfr et sœur du jarl Atli le mince. Leurs filles furent þóra qu'épousa Hálfdan le noir, roi des Upplandais, et þuríðr qu'épousa Ketill éclat de dalle[1007]. Haraldr le jeune fut le fils de Hálfdan et de þóra. Haraldr lui donna son nom et son royaume. Le roi Haraldr fut le premier d'entre eux à mourir, puis ce fut þóra, le dernier étant Haraldr le jeune. Alors, le royaume revint au roi Hálfdan mais il en confia la charge au jarl Atli le mince. Ensuite, le roi Hálfdan

[1005] Revoir H 315 et S 359, supra, et les notes.
[1006] Voyez aussi S 376.
[1007] Qui figure dans S 184.

épousa Ranghildr, fille de Sigurðr le daim et leur fils fut Haraldr à la belle chevelure.[1008]

Quand le roi Haraldr prit le pouvoir en Norvège et devint le parent par alliance du jarl Hákon fils de Grjótgarðr, il chargea le jarl Hákon, son beau-père, du Fylki des gens du Sogn alors que lui s'en allait dans le Vík à l'est. Mais le jarl Atli ne voulut pas abandonner son pouvoir avant d'être allé trouver le roi Haraldr. Les deux jarls se disputèrent d'ardeur et rassemblèrent des armées. Ils s'affrontèrent dans les Fjalir à Stafanesvágr et se battirent. Périt là le jarl Hákon mais Atli fut blessé et on le transporta en Atley : il mourut là de ses blessures.

Après cela, ce fut Hásteinn, fils d'Atli, qui eut la charge du royaume jusqu'à ce que le roi Haraldr et le jarl Sigurðr rassemblent une armée contre lui. Hásteinn s'enfuit alors et entreprit le voyage d'Islande. Il avait épousé Þóra fille d'Ölvir. Leurs fils furent Ölvir et Atli. Hásteinn jeta par-dessus bord ses lambourdes[1009] selon l'ancienne coutume : elles abordèrent à Stálfjara au large de Stokseyrr, pour Hásteinn, il arriva dans le Hásteinssund à l'est de Stokkseyrr et y fit naufrage. Hásteinn prit de la terre entre la Rauðá et l'Ölfusá en remontant jusqu'au Fyllarlœkr et au Breiðamýrr, jusqu'en haut à Hólar, et habita à Stjörnusteinar ainsi qu'Ölvir, son fils, après lui. L'endroit s'appelle maintenant Ölvisstaðir. Ölvir avait tout le territoire à l'ouest de la Grimsá, Stokkseyrr et Ásgautsstaðir, et Atli entre la Grimsá et la Rauðá. Il habita à Taðarholt. Ölvir mourut sans enfant. Atli reprit ses terres et ses biens meubles. Ses affranchis furent Brattr de Brattsholt et Leiðólfr de Leiðólfsstaðir. Atli fut le père de Þórðr dofni[1010], père de Þorgils père adoptif de Þorgils jambe à cicatrice.

S 372 (H 327) : *(De Hallstein)*

Il y avait un homme appelé Hallsteinn qui s'en alla du Sogn en Islande, il était parent par alliance de Hásteinn. Celui-ci lui donna

[1008] Tout ce début se fonde sur la *Saga de Hálfdan le noir* (ch. 3) et sur la *Saga de Haraldr à la belle chevelure* (ch. 12), toutes deux dans la *Heimskringla*, ainsi que sur la *Fljótamanna saga* (ch. 1 et 4).

[1009] Je choisis de traduire ainsi *setstokkr* : la pièce principale, rectangulaire, comportait une fosse longitudinale en son centre, entourée d'un «plancher» ou *gólf*, lequel reposait sur de grosses poutres ou setstokkr, dont il s'agit ici. Remarquable, la substitution de ces poutres aux montants du haut-siège que nous avons rencontrés tant de fois jusqu'ici.

[1010] Sur son compte, voir S 376 ou la *Fljótamanna Saga*.

la partie occidentale d'Eyrarbakki. Il habita à Framnes. Son fils fut þorsteinn, père d'Arngrimr qui fut tué alors qu'il creusait le sol pour y trouver du bois mort. Son fils fut þorbjörn de Framnes.

S 373 (H 328) : *(De þórir)*

þórir, fils du hersir Åsi, fils d'Ingjaldr, fils de Hróaldr, s'en fut en Islande et colonisa tout le Kallnesingahreppr en remontant du Fyllarlœkr et habita à Selfors. Son fils fut Tyrfingr, père de þuríðr, mère de Tyrfingr, père du prêtre þorbjörn et du prêtre Hámundr de Goðdalir[1011].

S 374 (H 329) : *(De Hróðgeirr et Oddgeirr)*

Hróðgeirr le sage et son frère Oddgeirr[1012] que Fiðr le riche et Hafnar-Ormr payèrent pour qu'ils quittent les terres qu'ils avaient prises, colonisèrent le Hraungerðingahreppr, et Oddgeirr habita à Oddgeirshólar. Son fils fut þorsteinn aiguillon-à-bœufs, père de Hróðgeirr, père d'Ögurr de Kambakista. Etait fille de Hróðgeirr le sage Gunnvör qu'épousa Kolgrimr le vieux. De là descendent les Kvistlingar.

S 375 (H 330) : *(D'Önundr bíldr)*

Önundr bíldr, qui a été mentionné précédemment, prit de la terre à l'est du Hróarslœkr et habita à Önundarholt. De lui descendent maints hommes importants, comme on l'a écrit précédemment[1013].

S 376 (H 331) : *(D'Özurr le blanc)*

Il y avait un homme appelé Özurr le blanc, fils de þorleifr du Sogn. Özurr commit un meurtre en un lieu sacré[1014] dans les

[1011] Le hersir Åsi est aussi dans S 96, Halldórr et Tyrfingr dans S 319.

[1012] Revoir, sur leur compte, S 28 et sur celui de Kolgrimr, S 21.

[1013] Revoir S 345 et qurtout 348.

[1014] Je choisis de rendre ainsi la formule *víg í véum*, que l'on rend souvent par «meurtre dans le temple». Comme je ne suis pas certain qu'il ait existé des «temples» véritables dans le Nord, mais que les ancien Scandinaves vouaient un culte à divers lieux sacrés, *vé* au singulier, je préfère rendre l'expression ainsi. Evidemment, il s'agissait d'un sacrilège.

Upplönd alors qu'il était en voyage avec Sigurðr hrísi[1015] pour aller chercher la fiancée de celui-ci[1016]. A cause de cela, il dut fuir le pays et s'en alla en Islande où il fut le premier à coloniser toutes les Holtalönd entre la þjórsá et le Hraunslœkr. Il avait dix-sept hivers lorsqu'il commit ce meurtre. Il épousa Hallveig fille de þorviðr. Leur fils fut þorgrímr kampi, père d'Özurr, père de þorbjörn, père de þórarinn, père de Grímr fils de Tófa. Özurr habita à Kampaholt. Böðvarr qui habita à Böðvarstaðir près de Viðiskógr était son affranchi. Özurr lui donna une partie de la forêt[1017] en stipulant qu'il la lui restituerait s'il mourait sans enfant. Örn de Vælugerði[1018], qui a été mentionné précédemment, assigna Böðvarr en justice pour vol de moutons. Alors, Böðvarr transmit tous ses biens[1019] à Atli fils de Hásteinn, lequel invalida le procès. Özurr mourut alors que þorgrímr était jeune. Alors, Hrafn fils de þorviðr se chargea d'administrer les biens de þorgrímr.

Après la mort de Böðvarr, Hrafn réclama Viðiskógr et en interdit l'usage à Atli mais celui-ci estima qu'il possédait cette forêt. Atli et trois de ses hommes allèrent chercher du bois. Leiðólfr était avec lui. Un berger dit cela à Hrafn qui se mit à leur poursuite avec sept hommes. Ils se rencontrèrent dans l'Orrostudalr et se battirent là. Deux hommes de la maison de Hrafn périrent. Lui, fut blessé. Un homme d'Atli périt et lui, reçut une blessure mortelle mais rentra chez lui à cheval. Önundr bildr les sépara et offrit à Atli de venir chez lui. þórðr dofni, fils d'Atli, avait neuf hivers alors. Mais lorsqu'il eut quinze hivers, Hrafn se rendit à Einarshöfn à un bateau. Il était en manteau bleu et revint chez lui de nuit. þórðr se mit tout seul en embuscade contre lui auprès du Haugavað[1020], à peu de distance de Traðarholt et le tua là d'une lance. Le tertre de Hrafn est là, à l'est du chemin et à l'ouest de là, il y a les tertres de Hásteinn,

[1015] Qui était l'un des fils de Haraldr à la belle chevelure

[1016] *Brúðför*, dit le texte : le voyage qu'en effet il convenait de faire, soit pour aller chercher sa future femme, soit, s'il s'agissait de celle-ci, pour se rendre chez son prétendant. Là-dessus, les articles«Brudköp» et «Bröllop» dans le *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid.*

[1017] *Skógr* (de Viði-skógr) signifie forêt.

[1018] Est présent dans S 348.

[1019] Il se livre donc à une opération qui, ici, est une duperie : le terme reçu est *handsal*, verbe *handsala* qui figue dans le texte, transférer juridiquement ses pouvoirs par une poignée de mains (*hand-*) à autrui.

[1020] *Vað* signifie gué.

d' Atli et d'Ölvir. On déclara que les deux meurtres s'équivalaient.

Þórðr se promut par tout cela. Il épousa alors Þórunn, fille d'Ásgeirr terreur des Norvégiens qui tua un équipage de Norvégiens à l'estuaire de la Grimsá pour un pillage qu'il avait subi dans l'est[1021]. Þórðr avait vingt-deux hivers quand il acheta un bateau à Knarrarsund et voulut aller réclamer son héritage. Il cacha beaucoup d'argent. C'est pourquoi Þórunn refusa de s'en aller et reprit les terres. Þorgils, fils de Þórðr, avait alors deux hivers. Le bateau de Þórðr disparut. Un hiver après, Þorgrimr cicatrice à la jambe vint régir la ferme de Þórunn. Il était fils de Þormóðr et de Þuríðr fille de Ketilbjörn[1022]. Il épousa Þórunn et leur fils fut Hæringr.

S 377 (H 332)[1023] : *(D'Óláfr aux sourcils séparés)*

Il y avait un homme appelé Óláfr aux sourcils séparés. Il alla des Lofoten en Islande. Il colonisa tout le Skeið entre la Þjórsá et la Hvitá jusqu'au Sandlœkr. Il avait fort la faculté de changer de forme. Óláfr habita à Óláfsvellir. Il repose dans le tertre de Brúni au pied du Vörðufell. Óláfr épousa Áshildr et leurs fils furent Helgi le fidèle et Þórðr tas de neige, père de Þorkell boucle d'or, père d'Ormr, père de Helga, mère d'Oddr fils de Hallvarðr. Le troisième fils d'Óláfr était Vaði, père de Gerðr.

Lorsqu'Óláfr fut mort, Þorgrimr cicatrice à la jambe s'éprit d'Áshildr mais Helgi s'y opposa. Il s'embusqua contre Þorgrimr à la croisée des chemins en bas de l'Áshildarmýrr. Helgi lui demanda de cesser ses visites. Þorgrimr déclara qu'il n'avait pas un caractère d'enfant. Ils se battirent. Þorgrimr y périt. Áshildr demanda où Helgi était allé. Il déclama une strophe :

> J'étais là où Cicatrice à la Jambe
> tomba pour rassasier les corbeaux
> et la belle langue d'Unnr chanta haut,
> l'ami du seigneur attaqua.
> J'ai donné à Óðinn
> le valeureux fils d'Ásmóðr.

[1021] C'est-à-dire en Norvège.
[1022] Qui, donc, aura été mariée deux fois.
[1023] Ce chapitre a un parallèle dans la *Flóamanna saga*, ch. 18.

Nous sacrifiâmes au maitre des potences
et donnâmes au corbeau un cadavre[1024].

Åshildr déclara que le coup qu'il avait donné là lui coûterait la tête. Helgi se prit un passage pour aller à l'étranger, à Einarshöfn. Hæringr, fils de þorgrimr, avait alors seize hivers lorsqu'il se rendit à Höfði, trouver Teitr fils de Gizurr[1025] avec deux hommes. Teitr chevaucha avec quatorze hmmes pour empêcher Helgi de s'embarquer. Ils se rencontrèrent à Merkrhraun en haut de Mörk, près de Helgahváll. Helgi et les siens étaient à trois en tout, venant d'Eyrar. Helgi périt là avec un de ses hommes, et un de ceux de Teitr. Ces meurtres furent tenus pour équivalents[1026].

Etaient fils de Helgi Sigurðr le landverski et Skefill du Haukadalr, père de Helgi le cerf qui se battit contre Sigurðr, fils de Ljótr au dos de bruyère, sur l'Øxarhólmr à l'alþing. Là-dessus, Helgi composa ceci :

J'ai la dextre bandée,
O Bil de la terre du serpent;
Blessure m'échut du Týr de l'or;
je ne le cèle point[1027].

Hrafn fut un autre fils de Skefill, il fut père de Grimr, père d'Åsgeirr, père de Helgi.

S 378 (H 333) : *(De þrándr le grand navigateur)*

þrándr le grand navigateur, fils de Björn, frère d'Eyvindr le Norvégien, qui a été mentionné précédemment, fut à Hafrsfjörðr contre le roi Haraldr et dut quitter le pays, il arriva en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation. Il prit de la

[1024] Cette strophe n'est pas d'interprétation aisée. Unnr est peut-être Óðinn, sa belle langue est l'épée. Åsmóðr tient pour þormóðr dont þorgrimr est le fils. Le maître des potences est Óðinn, dieu des pendus.

[1025] Le texte commet une erreur : au lieu de fils de Gizurr, il faut lire fils de Ketilbjörn, cf *Flóamanna saga*, ch. 18.

[1026] Ainsi : le meurtre de þorgrimr contrebalance celui de Helgi, le meurtre de l'homme de Helgi compense celui de l'homme de Teitr. La pratique de ces équivalences était courante. En pareil cas on ne statuait que sur les les meurtres ou offenses qui ne trouvaient pas d'équivalents.

[1027] La terre du serpent est l'or à cause du serpent Fáfnir qui est lové sur l'or (du Rhin). Bil est une déesse, Bil de l'or = femme. le Týr (un dieu) de l'or est le guerrier.

terre entre la þjórsá et la Laxá et en remontant jusqu'à la Kalfá et le Sandlœkr. Il habita à þrándarholt. Sa fille fut Helga qu'épousa þormóðr skapti[1028].

S379 (H 334) : *(Des fils d'Ölvir)*

Il y avait un noble homme en Norvège appelé Ölvir ami des enfants. C'était un grand viking. Il ne laissait pas jeter les enfants sur la pointe des lances comme c'était alors la coutume des vikings. Aussi était-il surnommé ami des enfants[1029]. Ses fils furent Steinólfr, père d'Una qu'épousa þorbjörn le saumonier, Einarr, père d'Ófeigr grettir et Óleifr le large, père de þormóðr skapti. Etait le troisième fils d'Ölvir ami des enfants Steinmóðr, père de Konáll, père d'Álfdís de Barra, qu'épousa Óleifr feilan. Etait fils de Konáll Steinmóðr, père de Halldóra qu'épousa Eilifr fils de Ketill le manchot[1030].

Les parents, Ófeigr grettir et þormóðr skapti, allèrent en Islande et passèrent le premier hiver chez þorbjörn le saumonier, leur parent par alliance. Au printemps, il leur donna le Gnúpverjahreppr, à Ófeigr la partie occidentale entre la þverá et la Kalfá, et il habita à Ófeigsstaðir près de Steinsholt, et à þormóðr, il donna la partie orientale et il habita à Skaptaholt. Etaient filles de þormóðr þórvör, mère de þóroddr le goði, père de Skapti-les-lois, et þórvé, mère de þorsteinn le goði[1031], père de Bjarni le sage. Ófeigr tomba devant þorbjörn champion des jarls à Grettisfeil près de Hæll. Etait fille d'Ófeigr Aldís, mère de Valla-Brandr.

S 380 (H 335) : *(De þorbjörn le saumonier)*

þorbjörn le saumonier colonisa tout le þjórsárdalr et tout le Gnúpverjahreppr du haut jusqu'à la Kalfá et habita le premier

[1028] Sur celui-ci, voir S 379.

[1029] On a beaucoup écrit sur ce passage. Le fait est que des sources irlandaises et anglaises font état de cette barbare façon de faire. Ç'aurait été là un type de sacrifices humains, lesquels n'étaient pas rares dans le paganisme nordique, que l'on sache. Voir l'étude de Halldór Hermansson dans *Árbók Fornleifafélags*, 1920 pp. 3-7. Toutefois, on a interprété aussi ce surnom (*barnakarl*) comme «qui a de nombreux enfants» (cf. l'expression française : père à gosses). C'est ici le seul passage de toute la littérature islandaise ancienne qui expose ce fait.

[1030] Sur les enfants de Halldóra, voir S 109.

[1031] Sur son compte, S 355.

hiver à Miðhús. Il habita en trois lieux différents avant de venir à Hagi. Là, il habita jusqu'au jour de sa mort. Ses fils furent Otkell de þjórsårdalr, þorkell trandill[1032] et þorgils, père d'Otkatla, mère de þorkatla, mère de þorvaldr, père de Dalla, mère de l'évêque Gizurr[1033].

S 381 (H 336) : *(De þorbjörn champion des jarls)*

Il y avait un homme, Norvégien d'origine, appelé þorbjörn champion des jarls[1034]. Il s'en alla des Orcades en Islande. Il acheta de la terre dans le Hrunamannahreppr à Mår fils de Naddoddr, tout le territoire en bas du Selslœkr jusqu'à la Laxå et habita à Hólar. Ses fils furent Sölmundr, père de Kåri le roussi[1035] et þormóðr, père de Finna qu'épousa þórormr de Karlafjörðr. Leur fille fut Alfgerðr, mère de Gestr, père de Valgerðr, mère de þorleifr beiskaldi.

S 382 (H 335) : *(De Bröndólfr et Mår)*

Bröndólfr et Mår, fils de Naddoddr et de Jórunn, fille d'Ölvir ami des enfants, arrivèrent en Islande au début de la période de colonisation. Ils colonisèrent le Hrunamannahreppr jusqu'à la ligne de partage des eaux. Bröndólfr habita à Berghylr. Ses fils furent þorleifr, père de Bröndólfr, père de þorkell caboche d'Ecossais, père de þórarinn, père de Hallr du Haukadalr et de þorlåkr, père de Rúnólfr, père de l'évêque þorlåkr. Mår habita à Måsstaðir. Son fils fut Beinir, père de Kolgrima, mère de Skeggi, père de Hjalti.

S 383 (H 337) : *(De þorbrandr et d'Åsbrandr)*

þorbrandr, fils de þorbjörn l'intrépide et Åsbrandr, son fils, arrivèrent en Islande vers la fin de l'époque de la colonisation,

[1032] Son fils, Gaukr, est célèbre : il a eu une saga à lui, aujourd'hui perdue. Son frère juré, Åsgrimr fils d'Elliða-Grimr joue un rôle dans la *Saga de Njáll*, ch. 26. Pour þorvaldr fils d'Åsgeirr, voir S 177.

[1033] Soit l'évêque Gizurr fils d'Ísleifr qui fut évêque d'Islande de 1082 à 1106 et de Skálaholt de 1106 à 1118.

[1034] Il est question de lui dans la *Saga de Grettir*, chap. 10.

[1035] Qui est un des personnage majeurs de la *Saga de Njáll*, notamment dans sa dernière partie. Il est aussi surnommé Kåri le brûlé.

et Ketilbjörn leur indiqua un territoire en haut du promontoire qui s'avance auprès de la Stakksá, jusqu'à Kaldakvísl et ils habitèrent à Haukadalr. Ils estimèrent que ces terres étaient trop petites, la langue de terrain à l'est étant habitée. Alors, ils accrurent leur territoire et colonisèrent la partie supérieure du Hrunamannahreppr en ligne droite depuis le promontoire jusqu'à Ingjaldsgnúpr en haut de Gyldarhagi. Les enfants d'Ásbrandr furent Vébrandr et Arngerðr.

S 384 (H 339) : *(D'Eyfrøðr le vieux)*

Eyfrøðr le vieux colonisa la bande de terrain orientale entre Kaldakvísl et la Hvitá et habita à Tunga. Vint en Islande avec lui Oddr-la-bûche qui habita à Drumb-Oddsstaðir[1036].

S 385 (H 338) : *(De Ketilbjörn le vieux)*

Il y avait un noble homme du Naumudalr appelé Ketilbjörn. Il était fils de Ketill et d'Æsa, fille du jarl Hákon fils de Grjótgarðr. Il épousa Helga, fille de Þórðr le barbu[1037]. Ketilbjörn s'en fut en Islande alors que le pays était colonisé un peu partout près de la mer. Il avait le bateau qui s'appelait Elliði. Il atterrit à l'embouchure de l'Elliðaá en bas de la lande. Il passa le premier hiver chez Þórðr le barbu, son beau-père. Au printemps, il monta sur la lande pour chercher un endroit convenable où habiter. Ils se firent un abri pour la nuit et se firent une cabane : l'endroit s'appelle maintenant Skálabrekka. En partant de là, ils arrivèrent à la rivière qu'ils appelèrent Øxará (Rivière de la hache) : ils y perdirent leur hache. Ils firent une pause au pied d'un promontoire montagneux qu'il nommèrent Reyðarmúli (Promontoire-de-la-truite). Ils y laissèrent les truites qu'ils avaient prises dans la rivière. Ketilbjörn colonisa tout le Grímsnes en remontant du Höskuldslœkr et tout le Laugardalr ainsi que toute la Byskupstunga en montant jusqu'à la Stakksá, et il habita à Mósfell. Les enfants de Ketilbjörn et de Helga

[1036] *Drumbr* signifie la bûche.

[1037] Ce début de chapitre coïncide avec le *Haukdœla þáttr* qui figure dans la *Sturlunga saga*. Il doit provenir d'Ari Þorgilsson. Ce Ketilbjörn est un homme important qui compte parmi ses descendants le premier évêque d'Islande, Ísleifr fils de Gizurr et son fils, Gizurr, qui fut également évêque et fut sans doute le plus prestigieux qu'ait connu l'île. Sur Þórðr le barbu, voir S 11 et 307.

furent Teitr, þormóðr, þorleifr, Ketill, þorkatla[1038], Oddleif, þorgerðr, þuríðr. Il y avait un fils illégitime de Ketilbjörn qui s'appelait Skæringr.

Ketilbjörn avait tant de biens qu'il proposa à ses fils de forger une poutre transversale en argent pour le temple qu'ils bâtissaient, ils ne voulurent pas. Alors, il charroya cet argent dans la montagne sur deux bœufs, avec Haki, son esclave et Bót, sa serve. Ils cachèrent cet argent de sorte qu'on le ne trouve pas. Ensuite, il tua Haki à Hakaskarð et Bót à Bótaskarð[1039].

Teitr épousa Álöf, fille de Böðvarr[1040] fils de Vikinga-Kári du Vörs. Leur fils fut Gizurr le blanc, père de l'évêque Ísleifr, père de l'évêque Gizurr[1041]. Il y avait un autre fils de Teitr, Ketilbjörn, père de Kollr, père de þorkell, père de Kollr évêque du Vík[1042]. Maints grands hommes descendent de Ketilbjörn.

S 386 (H 340) : *(D'Ásgeirr)*

Il y avait un homme appelé Ásgeirr fils d'Úlfr. Ketilbjörn lui donna en mariage sa fille þorgerðr et elle apporta en dot toutes les terres de Hlið en haut de Hagagarðr. Il habita à Hlið de l'extérieur. Leurs fils furent Geirr le goði[1043] et þorgeirr, père de Bárðr de Mósfell.

S 387 (H 341) : *(D'Eilífr le riche)*

Eilífr le riche[1044], fils d'Önundr bildr, épousa þorkatla fille de Ketilbjörn : elle apportait en dot les terres de Höfði. C'est là qu'ils habitèrent. Leur fils fut þórir père de þórarinn sælingr.

[1038] Sur son compte, S 387, sur þorgerðr, S 386, sur þuríðr, S 12 et 376.

[1039] Il existe, dans la *Saga d'Egill fils de Grímr le chauve*, un récit un peu semblable, ch. 85. Mais on remarquera qu'Árni Magnússon, le grand collecteur de manuscrits du Moyen Age, relève, en 1704, qu'il existait un Hakaskarð et un Bótaskarð dans la région.

[1040] Voir S 177.

[1041] Ces évêques figurent, bien entendu, dans la *Hungrvaka* (*Sagas des Evêques*) et dans la *Saga de la christianisation* (ch. 12).

[1042] L'*Íslendingabók* d'Ari, ch. 9, parle de lui.

[1043] Geirr le goði figure dans la *Saga de Njáll* où il joue un rôle important.

[1044] Revoyez S 348 pour Eilífr et, pour þórarinn, S 270.

S 388 (H 342) : *(De Grimr)*

Véþormr, fils de Vémundr le vieux, était un puissant hersir. Il s'enfuit devant le roi Haraldr et s'en fut à l'est dans le Jamtaland où il défricha la forêt pour y habiter. Son fils s'appelait Holmfastr, et le fils de sa sœur, Grimr. Ils furent en expédition viking, tuèrent, dans les Hébrides, le jarl Åsbjörn flamme du récif et prirent là, en butin de guerre, Ålöf, sa femme, et Arneiðr, sa fille : Arneiðr échut en lot à Hólmfastr[1045] et il la remit à son père qui en fit une serve. Grimr épousa Ålöf, fille de þórðr vaggagði qu'avait épousée le jarl[1046]. Grimr s'en alla en Islande et colonisa tout le Grimsnes en remontant jusqu'au Svínavatn, et habita à Öndurnes quatre hivers, puis à Búrfell. Son fils fut þorgils qui épousa Æsa, sœur de Gestr. Leurs fils furent þórarinn de Búrfell et Jörundr de Miðengi[1047].

S 389 (H 343) : *(De Hallkell)*

Hallkell, frère de Ketilbjörn par la même mère, arriva en Islande et passa le premier hiver chez Ketilbjörn. Celui-ci offrit de lui donner de la terre. Hallkell trouva mesquin de recevoir de la terre et provoqua Grimr pour qu'il lui donne de la terre ou bien qu'il se batte en duel. Grimr se battit en duel contre Hallkell au pied des Hallkelshólar et y périt, et Hallkell habita là ensuite. Ses fils furent Otkell que tua Gunnar fils de Hámundr, Oddr de Kiðjaberg, père de Hallbjörn[1048], qui fut tué près des Hallbjarnarvördur et Hallkell, père de Hallvarðr, père de þorsteinn[1049] que tua Einarr l'Hébridais[1050]. Etait fils de Hallkell fils d'Oddr Bjarni père de Hallr, père d'Ormr, père de Bárðr[1051], père de Valgerðr, mère de Halldóra qu'épousa l'évêque Magnús fils de Gizurr.

[1045] Nous avons là une bonne illustration des pratiques vikings : une fois leur coup de main accompli, ils portaient tout ce qu'ils avaient raflé, choses et personnes, à un piquet donné (expression *bera til stanga*) et procédaient à la répartition.

[1046] Se fait l'écho de ces faits la *Droplaugarsona saga*.

[1047] L'essentiel de ce chapitre se retouve dans la *Saga de Grimr aux joue velues* (qui est une saga légendaire).

[1048] Voyez S 151.

[1049] Sur le compte de celui-ci, *Saga de la christianisation* où il est dit qu'il aurait été tué en 1119.

[1050] On a des échos de ces événements dans la *Saga de Njáll*.

[1051] Ce Bárðr-là figure dans la *Sturlunga saga* et est mort en 1197 selon les annales royales.

Nous en sommes arrivés maintenant au territoire colonisé par Ingólfr. Les hommes qui sont énumérés ci-après ont colonisé dans son territoire.

S 390 : *(De þorgrimr bildr)*

þorgrimr bildr, frère d'Önundr bildr[1052], prit toutes les terres au-dessus de la þverá et habita à Bildsfell. Etait son affranchi Steinrøðr, fils de Melpatrix d'Irlande : il s'appropria toutes les Vatlönd et habita à Steinrøðarstaðir. Steinrøðr était le plus beau des hommes. Son fils fut þormóðr, père de Kárr, père de þormóðr, père de Brandr, père de þórir qui épousa Helga fille de Jón[1053].

H 346 : *(De Hrolleifr)* [1054]

Hrolleifr, fils d'Einarr fils d'Ölvir ami des enfants atterrit dans Leiruvágr alors que le pays était complètement colonisé au bord de la mer. Il prit toutes les terres à la rencontre de celles de Steinrøðr, à l'ouest de l'Øxará qui coule à þingvöllr et habita quelques hivers à Heiðabœr. Alors, il provoqua Eyvindr de Kviguvágar[1055] pour qu'il se battte en duel ou lui vende les terres, et Eyvindr préféra vendre les terres. Eyvindr habita quelques hivers ensuite à Heiðabœr puis s'en fut dans le Rosmhvalanes à Bœjarsker, et Hrolleifr habita enuite à Kviguvágar et c'est là qu'il est inhumé sous un tertre. Son fils fut Svertingr[1056], père de Grimr le lögsögumaðr de Mósfell.

S 391 : *(D'Ormr le vieux)*

Ormr le vieux était fils du jarl Eyvindr, fils du jarl Arnmóðr, fils du jarl Nereiðr le vieux[1057]. Ormr prit de la terre à l'est de

[1052] Pour lui, voir S 348 et 375.

[1053] De nombreux échos de ce chapitre figurent dans la *Sturlunga saga*, notamment dans la *Saga de Hrafn fils de Sveinbjörn*.

[1054] Le chapitre de S auquel celui-ci devrait répondre manque. Il doit s'agir de confusions entre les diverses versions que les derniers rédacteurs de *landnámabœkr* ont utilisées.

[1055] S 395 nous parle de lui.

[1056] Voyez S 365.

[1057] Il est présent dans la *Saga d'Óláfr le saint* de la *Heimskrigla*, ch. 33. Ce doit être le même que celui qui figure dans la *Saga de Gautrekr*, ch. 9 où il est réputé pour son avarice («il était tellement avare qu'il rechignait à payer quiconque»). H 347 l'appelle d'ailleurs Nereiðr l'avaricieux.

la Varmá jusqu'à la þverá et tout l'Ingólfsfell, et il habita à Hvammr. Son fils fut Darri, père d'Örn. Le jarl Eyvindr était avec Kjötvi le riche, contre le roi Haraldr à Hafrsfjörðr.

H 347 : /.../ Ormr épousa Þórunn, fille de Ketill le sillage, celui que le centaure rossa à mort[1058]./.../

S 392 : *(D'Álfr des Agðir)*

Álfr s'enfuit des Agðir, en Norvège, devant le roi Haraldr à la belle chevelure. Il s'en fut en Islande et atterrit dans l'embouchure de rivière qui s'appelle d'après lui, Álfsóss (Embouchure-d'-Álfr). Il prit toutes les terres à l'ouest de la Varmá et habita à Gnúpar. Þorgrimr fils de Grimólfr était neveu d'Álfr. Il s'en alla en Islande avec lui et reprit son héritage car Álfr n'eut pas d'enfant. Etait fils de Þorgrimr Eyvindr, père de Þóroddr le goði[1059] et d'Özurr[1060] qui épousa Bera, fille d'Egill fils de Grimr le chauve. La mère de Þorgrimr était Kormlöð, fille de Kjarvalr roi des Irlandais[1061].

S 393 : *(De Þórir crépuscule-d'automne)*

Þórir crépuscule[1062] d'automne colonisa Selvágr et Krýsuvik, et Heggr, son fils, habita à Vágar. Böðmóðr, un autre de ses fils, fut père de Þórarinn, père de Súgandi, père de Þorvarðr, père de Þorhildr, mère de Sigurðr fils de Þorgrimr. Les fils de Molda-Gnúpr habitèrent Grindavik, comme on l'a écrit précédemment[1063].

[1058] *Finngálkn* dit le texte. Je traduis par centaure pour faire droit à la suggestion de E.F. Halvorsen (article «Finngalkn» du *Kulturhist. lex. f. nord. medeltid*) mais cela n'a rien d'assuré. Halvorsen se fonde sur une des deux versions du *Physiologus* islandais (rédigé d'après Ph. de Thaon vers la fin du XII[e] siècle) où en effet, *finngálkn* est assimilé à centaure. Mais rien n'est moins sûr.Il peut tout aussi bien s'agir d'un monste fabuleux, en relations avec la magie, ce que suggèrerait son nom même, le membre *finn-* renvoyant à Same (Lapon), grand magicien comme on le sait.

[1059] Qui est un des ancêtres de Haukr Erlendsson, ce qui explique que H 348 énumère toute la généalogie jusqu'à Haukr lui-même.

[1060] Il est présent dans la Saga d'Egill fils de Grimr le chauve, ch.78.

[1061] Nous l'avons déjà renconté plusieurs fois, notamment dans S 2. Kormlöð est un nom irlandais (Gormflaith).

[1062] Ou obscurité : *myrkr.*

[1063] Steinn le grand navigateur est dit frère de Þórir dans S 88. Les fils de Molda-Gnúpr sont dans S 329.

S 394 : *(De Steinùdr la vieille)*

Steinùdr la vieille, parente d'Ingòlfr, s'en fut en Islande et passa le premier hiver chez Ingòlfr. Il offrit de lui donner tout le Rosmhvalanes à l'ouest du Hvassahraun, mais elle donna en paiement une coule mouchetée, entendant bien appeler cela un marché. Elle estima que cela rendrait plus difficile de rompre ce contrat.

H 349 : */.../ elle donna une coule mouchetée anglaise /.../ Steinùdr avait épousé Herlaugr, frère de Grìmr le chauve : leurs fils furent Njàll et Arnòrr*[1064].

S 395 : *(D'Eyvindr)*

Il y avait un homme appelé Eyvindr, parent de Steinunn et qui avait été élevé par elle. Elle lui donna de la terre entre le Kvìguvàgabjörg et le Hvassahraun. Il eut un fils, Egill, père de Þòrarinn, père de Sigmundr, père de Þòrarna, mère de Þorbjörn de Krysuvìk.

S 396 : *(D'Àsbjörn)*

Àsbjörn fil d'Özurr et neveu d'Ingòlfr, prit de la terre entre le Hraunholtslœkr et le Hvassahraun, tout l'Àlptanes, et il habita à Skùlastaðir. Son fils fut Egill, père d'Özurr, père de Þòrarinn, père d'Òlàfr, père de Sveinbjörn, père d'Àsmundr, père de Sveinbjörn, père de Styrkàrr[1065].

H 352[1066] : *Herjòlfr, dont on a parlé précédemment, était parent et frère juré d'Ingòlfr. Aussi celui-ci lui donna-t-il de la terre entre le Reykjanes et Vàgr. Fut fils de Herjòlfr Bàrðr, père de Herjòlfr, celui qui alla en Groenland et fut pris dans d'énormes vagues. Sur ce batau,*

[1064] Ce personnage de Steinuðr et ce chapitre sont curieux. Nulle part n'est mentionné Herlaugr qui serait frère de Grìmr le chauve. D'autre part, cette Steinuðr qui trafique d'une coule anglaise et dont un fils s'appelle Njàll (qui est un nom d'origine irlandaise) pourrait avoir eu à faire avec les Îles Britanniques.

[1065] Lequel est mentionné dans un contrat passé avec le couvent de Viðey en 1226.

[1066] Ce chapitre de H n'a pas de correspondant ici dans S, qui a traité du personnage, avec de sensibles différences toutefois, dans S 91. Il paraît vaisemblable que Sturla a transféré ce chapitre dans la série où il parle de la découverte du Groenland (donc 91 et sq.) alors que H suit la logique du *Landnàmabòk*.

il y avait un homme des Hébrides : il composa la Hafgerðingadrápa (Dråpa des Enormes vagues). En voici le commencement :

Que tous écoutent notre coupe
de la halle de la sombre montagne de Dvalinn[1067].

S 397 : *(Conclusion sur le Quartier des Gens du Sud)*

Nous avons passé en revue maintenant les établissements dont nous avons entendu dire qu'ils avaient eu lieu en Islande, et voici quels sont les colonisateurs qui ont été les plus éminents dans le quartier des gens du Sud : Hrafn l'imbécile, Ketill la truite, Sighvatr le rouge, Hásteinn fils d'Atli, Ketilbjörn le vieux, Ingólfr, Ørlygr le vieux, Helgi bjóla, Kolgrimr le vieux, Björn porteur d'or, Önundr large barbe.

H 354 : *(Epilogue de Haukr Erlendsson[1068])*

Nous avons passé en revue maintenant les établissements qui ont eu lieu en Islande selon ce que les savants ont écrit, d'abord le prêtre Ari le savant, fils de þorgils, et Kolskeggr le sage. Et moi, Haukr fils d'Erlendr, j'ai rédigé ce livre d'après le livre qu'a rédigé Messire Sturla le lögmaðr[1069], le plus savant des hommes, et d'après l'autre livre qu'a rédigé Styrmir le savant, et j'ai pris dans chacun d'eux ce qui les séparait, mais pour une grande part, ils étaient d'accord tous les deux, aussi n'y a-t-il pas à s'étonner que ce *Landnámabók* soit plus long que tout autre.

Et voici les colonisateurs qui ont été les plus éminents dans le quartier des gens du sud : Hrafn l'imbécile, Ketill la truite, Sighvatr le rouge, Hásteinn fils d'Atli, Ketilbjörn le vieux, Helgi bjóla, Ingólfr, Ørlygr le vieux, Kolgrimr le vieux, Björn porteur d'or, Önundr large barbe, et dans le quartier des gens

[1067] Il s'agit donc du début de cette dråpa dont le «refrain» figure dans S 91. Nous avons là un bel exemple de *kenning* complexe. Dvalinn est un nain. Les nains sont réputés habiter sous terre ou dans les montagnes. La sombre montagne de Dvalinn est donc – selon un mythe très élaboré que nous rapporte Snorri Sturluson dans son *Edda en prose* – le mont dans lequel a été conservé le nectar poétique que gardent, entre autres, les nains, précisément. La coupe puisée dans cette cachette signifie l'inspiration poétique. Le sens de ces deux lignes : que tous écoutent mon poème !

[1068] Auquel, exceptionnellement, je fais une place à part en raison de son importance évidente, notamment dans son premier paragraphe.

[1069] Ce terme, que nous avons déjà rencontré et dont le sens propre est : homme de loi, juriste, s'applique au «gouverneur» que le roi de Norvège institua sur l'Islande après la perte de l'indépendance. Sturla þórðarson, auteur de la version S, fut *lögmaðr*.

de l'est, þorsteinn le blanc, Brynjólfr le vieux, Atli-au-gruau et Ketill, tous deux fils de þiðrandi, Hrafnkell le goði, Böðvarr le blanc, Hrollaugr fils du jarl Rögnvaldr, Özurr fils d'Åsbjörn fils de Björn de Heyjangr, dont descendent les Freysgyðlingar, Ketill l'idiot, Leiðólfr le champion, et dans le quartier des gens du Nord, Auðunn le timon, þórðr de Höfði, Helgi le maigre, Eyvindr fils de þorsteinn, Hámundr à la peau d'enfer, et dans le quartier des gens de l'ouest, Hrosskell, Grimr le chauve, þórir au phoque, Björn le Norvégien, þórólfr barbu de Móstr, Auðr la sagace, Geirmundr à la peau d'enfer, Úlfr le bigleux, þórðr fils de Vikingr.

S 398 : *(Les chefs éminents)*

Les savants disent que l'Islande fut complètement colonisée en soixante hivers, en sorte qu'ensuite elle n'a plus été colonisée davantage[1070]. Etaient vivants alors[1071]nombre de colonisateurs et leurs fils. Lorsque le pays eut été habité pendant soixante hivers, voici quels étaient les chefs les plus importants : dans le quartier des gens du sud, Mörðr la viole, Jörundr le goði, Geirr le goði, þorsteinn fils d'Ingólfr, Tungu-Oddr, et dans le quartier des gens de l'ouest, Egill fils de Grimr le chauve, þorgrimr fils de Kjallakr, þórðr le braillard, et dans le nord, Skeggi du Miðfjörðr, þorsteinn fils d'Ingimundr, les gens de Goðdalir, les fils de Hjalti, Eyjólfr fils de Valgerdr, Åskell le goði, et dans le quartier des gens de l'est, þorsteinn le blanc, Hrafnkell le goði, þorsteinn père de Hallr du Síða, þórðr goði de Freyr. C'était Hrafn fils de Ketill la truite qui récitait la loi alors[1072].

S 399 (H 356) : *(Colonisateurs chétiens)*

Les sagas disent que quelques colonisateurs étaient baptisés, surtout ceux qui venaient des Iles Britanniques. On mentionne à cet égard Helgi le maigre et Ørlygr le vieux, Helgi bjóla, Jörundr le chrétien, Auðr la sagace, Ketill l'idiot et d'autres encore qui venaient de l'ouest au delà de la mer, et ils maintin-

[1070] D'accord avec le *Livre des Islandais* d'Ari, ch. 3.

[1071] C'est-à-dire au terme des soixante ans qui viennent d'être indiqués. De fait, grosso modo, on date la colonisation d'environ 870 à environ 930.

[1072] La plupart des noms qui sont cités ici sont non pas des colonisateurs, mais leurs fils, seul, þorsteinn le blanc est un colonisateur.

rent bien le christianisme jusqu'au jour de leur mort. Mais cela ne dura pas dans la plupart des familles car les fils de certains érigèrent des temples et firent des sacrifices, et le pays fut complètement païen pendant près de cent vingt ans[1073].

[1073] Cette conclusion ne doit pas trop étonner : juste après cette version du *Landnámabók*, Sturla Þórðarson se mit à rédiger la *Saga de la christianisation* (*Kristni saga*).

COMMENTAIRE

Les enseignements du *Landnámabók*.

Précisons-le: il ne s'agira pas, ici, de reprendre ce qui a été dit dans l'Introduction au présent travail. Celle-ci entendait présenter cet ouvrage, le dater si possible, en étudier la genèse, justifier les principes retenus, bref, débarrasser toutes les questions qui concernent *le texte en soi*. De même, ce que l'on va lire maintenant ne dédouble pas les notes, que j'ai voulues nombreuses et assez substantielles, qui sont censées *éclairer le texte*. Cet apparat critique – qui n'est que très rarement de type philologique – essaie de liquider rapidement les problèmes de pure compréhension que pose l'énoncé et ne dédaigne pas, d'aventure, d'élargir ou approfondir l'intelligence du *Livre de colonisation* puisqu'il semble établi qu'une parenté, au moins dans le type d'écriture, se sera instaurée, d'emblée, entre ce qu'il faut bien appeler un genre (celui des *landnámabœkr*) et l'abondante littérature dite de sagas. Donc, un souci d'ordre historique a présidé à la rédaction de l'Introduction, des préoccupations qui relèvent soit de la critique textuelle, soit de la bonne vulgarisation de type dit culturel ont inspiré les notes.

Il reste que le *Livre de la colonisation* de l'Islande, au delà de toutes considérations techniques, est une prodigieuse source de renseignements précis sur quantité de questions importantes. Assurément, l'ouvrage répond exactement à son titre : il donne toutes les informations souhaitables sur la colonisation et sur les colonisateurs de l'île. Mais une lecture un peu plus poussée de ce superbe texte permet immédiatement de glaner une riche moisson d'enseignements de tous genres, qui sont d'autant plus précieux que, comme tel n'était pas le but visé par les auteurs, ils ne courent pas le risque d'avoir été «arrangés» pour les besoins de la cause et donc, que nous pouvons les tenir pour authentiques. Donnons un exemple : il y a, dans S 9 et S 289,

des cas de culte solaire probable, lequel n'est jamais, nulle part, attesté ailleurs. Les sagas et textes apparentés ayant été visiblement rédigés par des clercs chrétiens appliqués à occulter tout ce qui subsisterait de païen dans les ouvrages qu'ils rédigeaient, tiendrions-nous là des survivances qui auraient échappé, en quelque sorte, aux rédacteurs des *landnámabœkr* ? Ou encore : les meilleures informations – en dehors des codes de lois – que nous possédions sur l'*almenningr* , en soi ou par inférence à propos des droits de pêche en rivière, notamment – sortent du *Landnámabók*. Cela tient-il au fait que ces considérations relevaient de la pure évidence pour les Islandais du XIIIe siècle, ou s'agit-il d'un usage obsolète, voire rare (chose qui serait surprenante) ? Et pour me limiter là : les notes au texte qui précède signalent régulièrement toutes les relations qui peuvent s'établir entre les affirmations du *Landnámabók* et tel ou tel passage de saga, voire telle saga entière. Cela permet de réfléchir en profondeur au problème, amplement débattu et qui vient tout juste de trouver une nouvelle démonstration brillante sous la plume du professeur Hermann Pálsson, éminent spécialiste de ces questions s'il en fut jamais[1074], de savoir si une réelle tradition orale aura dicté, en quelque sorte, l'écriture des sagas.

Ce que, donc, aimerait faire cette partie de notre ouvrage, c'est proposer, à partir de ce que nous pouvons lire dans le *Livre de Colonisation*, une sorte de petit manuel d'initiation à la culture, à la civilisation islandaise. Le sujet est fort vaste, bien entendu, et il n'est pas question de l'épuiser, mais il semble qu'en suggérant quelques grandes lignes d'interprétation, nous puissions parvenir à un tableau d'ensemble où rien d'essentiel, en tout cas, ne soit négligé.

On trouvera rassemblées ici, et présentées dans leurs grandes lignes, les indications qui se rapportent :

– à l'histoire et à la géographie de l'Islande
– aux vikings
– aux mœurs et coutumes, notamment en matière de droit
– à la religion païenne, puis au christianisme
– à la «littérature» et la science
– aux légendes et traditions populaires

[1074] Il s'agit de *Oral Tradition and Saga Writing*, Studia Medievalia Septentrionalia, Bd 3, Wien, Fassbaender, 1999.

On aimerait que, de la sorte, le lecteur puisse prendre un bon aperçu et du sujet en soi et de la problématique qui le concerne. Au demeurant, la bibliographie qui sera proposée à la fin du volume pourra aider à combler les lacunes ou à étoffer les vues trop rapides.

A. Histoire et géographie de l'Islande

Il va sans dire que le *Landnámabók* s'intéresse en tout premier lieu à des questions d'histoire et de géographie islandaises, ce qui n'exclut pas de rapides incursions, çà et là, dans le Nord en général, ou ailleurs.

L'Islande nous est présentée en terme généraux dans S1, S4 et S6. S 30 donne une précision qui a fait couler beaucoup d'encre en spécifiant qu'il y aurait eu de grandes forêts dans l'île avant la colonisation. Le fait a longtemps été contesté, mais il se pourrait bien que le détail fût fondé. Comme on le sait, la calamité naturelle qui sévit dans l'île n'est pas le froid, contrairement à une erreur trop commune, mais le vent[1075]. D'autre part, les colonisateurs ont implanté un élevage extensif de moutons. Cet animal ne coupe pas l'herbe ou les pousses qu'il mange, il les arrache, provoquant ainsi une rapide disparition de la végétation. Il se peut donc qu'après un premier stade où la forêt existait, l'élevage du mouton aidé par les ravages du vent ait fini par faire de l'Islande le pays sans arbres qu'ont connu tous les observateurs, jusqu'à il y a quelques petites décennies, l'Islande étant à l'heure actuelle en train de se reboiser en sorte que la contemplation des paysages actuels ne peut plus donner l'idée de ce qu'était le pays naguère.

Le détail, dans S 134, sur la longueur des jours étant donné la latitude, est exact.

Pour le reste, il est clair que les rédacteurs des ouvrages que nous étudions ont été tout à fait sensibles au caractère volcanique de ce pays. Rappelons que l'Islande n'est pas encore «achevée» – la dernière modification de sa physionomie date d'à peine quatre décennies avec l'émergence de Surtsey («île-de-Surtr») au sud-ouest de l'île, sans parler de l'éruption volcani-

[1075] Il ne fait guère plus froid en hiver à Reykjavik qu'à Paris, et si les étés réellement chauds sont rares, il n'est pas rare de voir la température s'élever au-dessus de vingt degrés en juillet-août.

que, encore plus récente, qui a eu lieu dans les îles Vestmann. Il n'est pas surprenant en conséquence que les rédacteurs aient mis l'accent sur les traits extraordinaires qui marquaient la formation de ce pays d'aube des temps. Il y a donc des éruptions volcaniques (complaisamment exploitées, éventuellement, à des fins légendaires ou mythiques) dans S 68, ou S 283, S 320, S 327, S 329. Particulièrement convaincant est le détail noté dans S 135 : Grélöð refuse d'habiter à Dufansdalr parce que «le sol exhalait une odeur mauvaise». Quiconque a tant soit peu vécu en Islande sait bien que le soufre rend en effet difficilement respirable l'air de bon nombre de lieux !

Pour le reste, la petite nomenclature de termes typiques qui est jointe au présent livre, in fine, reflète parfaitement les traits du paysage et coïncide tout à fait avec l'état présent du décor. Tout comme dans les sagas, d'ailleurs, la précision des descriptions topographiques laisse rêveur, à telle enseigne que l'on peut encore parcourir tel itinéraire donné ici ou que l'archéologie, surtout depuis quelques décennies, a retrouvé traces de bâtiment décrits (par exemple dans S 273-274).

Sur la faune et la flore, peu de traits notables, sinon l'ours blanc de S 259 : s'il n'est pas possible, le climat étant trop doux comme on l'a dit, que des ours blancs vivent en permanence en Islande, il est exact qu'aujourd'hui encore, des fragments d'icebergs amènent parfois un ours blanc imprudent (ou distrait) qui se sera laissé surprendre.

Quant à l'Histoire, avec majuscule. Le thème, bien entendu, est d'importance et on ne l'épuisera pas ici. S 1, 3, 4, 5, 8 et 9 donnent les détails concernant les premiers colonisateurs, Ingólfr Arnarson et Hjörleifr Hróðmarsson et, malgré les événements passablement légendaires qui s'attachent à eux, on ne mettra pas en doute, en tout cas, le fait lui-même de leur installation. Remarquons S 284 : il y est question de cet Uni le Danois que le roi Haraldr à la belle chevelure aurait envoyé en Islande afin qu'il s'en fît le souverain ou le jarl : les Islandais virent cela d'un si mauvais oeil qu'ils expulsèrent l'imprudent et finirent par le tuer. Il faut bien comprendre qu'à l'époque, le type de gouvernement qui va s'instaurer dans l'île, sans autorité exécutive, sans armée, sans police, sans milice, sans autorité générale, roi, jarl, prince, etc. avait quelque chose d'absolument inouï. Non seulement cela allait contre la fameuse théorie des

ordines, si chère au Moyen Age, mais ce petit pays tellement bien organisé et géré tranchait totalement sur le reste des pays occidentaux. C'est encore ce que dira le cardinal Guillaume de Sabina qui vint sacrer roi Hákon Hákonarson, en Norvège, en 1247 et qui trouvait «déraisonnable» que l'Islande n'eût pas de roi comme tous les autres pays du monde. Le lecteur notera seulement comment ce thème est quasi escamoté dans S 284, tant il était naturel de ne pas admettre ce type d'«ingérences étrangères», dirions-nous, et tant l'idéal politique de ce pays allait à l'encontre des usages. Au demeurant, les tentatives similaires de mainmise sur l'Islande se reproduiront au cours des siècles, et ce n'est certainement pas un hasard si les auteurs du *Landnámabók* soulignent comme amoureusement que tel ou tel personnage a été *lögsögumaðr*: ce personnage tenait à sa façon le rôle d'autorité suprême.

Je saisirai l'occasion pour insister avec toute la force requise sur un trait important qui éclate, quoique, comme toujours, de façon indirecte, à la lecture du présent ouvrage. L'Islande indépendante (870-1262/1264) n'a jamais été ni une république ni une démocratie, il faut résolument reléguer aux oubliettes ces erreurs grossières nées de conceptions romantiques sans vérification aucune – l'intérêt du présent travail est certainement de contribuer à éradiquer ces bévues. Les personnages importants de la communauté qui se met progressivement en place à partir de 870 et dont le *Livre de colonisation* suit fidèlement les heurs et malheurs ne sont pas n'importe qui. Ce sont d'influents *bœndr* (pluriel de *bóndi)* qui tenaient le haut du pavé en Norvège et qui sont partis parce qu'ils ne toléraient pas la tyrannie de Haraldr à la belle chevelure : même s'il convient de ne pas faire de ce motif une sorte de *topoï* classé, défaut dans lequel beaucoup d'auteurs de sagas, dont Snorri Sturluson, tomberont allègrement, il n'est pas judicieux d'en faire litière. *Bóndi* : il a pu se faire que, dans bon nombre de cas, il fût également *goði*, un terme dont nous reparlerons, c'est-à-dire détenteur de pouvoirs ou au moins d'une autorité de type spirituel. En tout état de cause, il possédait une autorité et morale et politique, qu'il devait très certainement à son lignage. De plus, et l'ouvrage que voici insiste à loisir sur le sujet, il se devait d'être riche, de biens comme de terres (voyez l'insistance avec laquelle on vous présente, par exemple, Auðr la sagace, dont le surnom peut se lire aussi: la très-riche !). Les personnes importantes en Islande

étaient à la fois de «bonne» extraction et riches. C'étaient elles, et elles seules, qui pouvaient faire partie du *þing* et donc de l'*alþing*. Le résultat, c'est que le régime qu'aura connu l'Islande n'était pas, comme on l'a dit, de type démocratique ou républicain – remarquons bien qu'ici comme dans les sagas, le petit peuple, le tout venant, les «manants» ne figurent simplement pas ! -, mais bien que c'était une oligarchie ploutocratique : un petit nombre commandait parce qu'il détenait la richesse. Je crois qu'il n'y a pas à chercher ailleurs l'allure comme «aristocratique» que possèdent tant de textes, à commencer par celui que nous venons de lire. La vulgarité n'est pas au rendez-vous ici, comme le dira un jour, dans une saga de contemporain, un personnage qui apparaît en rêve à l'un de ses decendants, il y a des choses que l'on ne fait pas lorsque l'on descend des gens des Mýrar – formule qu'il est tout à fait permis d'étendre à l'ensemble de cette population.

Voilà qui nous met en état de dire quelques mots des origines des Islandais. Il est incontestable que la très grande majorité des colonisateurs était norvégienne et, plus précisément, norvégienne du sud-ouest (Sogn, Fjordane, Hordaland et Rogaland)[1076]: deux éléments le prouvent, d'abord le fait que les lois adoptées par Úlfljótr coïncident presque exactement avec celles qui avaient cours dans la région norvégienne considérée (*Gulaþings lög)*, ensuite la langue : l'islandais ancien est la version dialectale classée du scandinave occidental. Mais j'ai déjà insisté sur le fait, qui me paraît capital, que ces Scandinaves étaient mêlés de Celtes : il ne s'agit pas nécessairement des colonisateurs proprement dits, mais des femmes (rappelons encore que le concubinage était tout à fait toléré dans cette société) et des «esclaves» qui avaient été emmenés, soit volontairement, soit, plus rarement, contre leur gré, des contrées celtiques, Hébrides, Shetland, Orcades, île de Man, nord de l'Ecosse, nord de l'Irlande, Féroë, où firent escale, plus ou moins longuement, les aventuriers partis pour l'Islande. Bon nombre de colonisateurs ne sont pas allés d'une traite de Norvège en Islande, beaucoup y ont mis plusieurs années. Les notes signalent quelques cas particulièrement révélateurs, saisis notamment au niveau des prénoms que portaient les gens. Relisez S 83 et voyez comme cet

[1076] Ces questions sont débattues à loisir dans la remarquable introduction (pp. CXXX-CXXXIII) de Jakob Benediktsson à l'édition que l'on a suivie ici. Voir bibliographie.

Auðunn le bègue, qui «fut un homme de grande importance et fort» avait épousé Mýrún, fille de Maddaðr, roi des Irlandais, soit Muirenn, fille de Maddadh. On comprend pourquoi Guðmundr Hannesson qui a étudié avec soin *Körpermasse und Körperproportionen der Isländer : Ein Beitrag zur Anthropologie Islands*, Reykjavik, 1925, aboutit à la conclusion que le cliché du grand dolichocéphale blond aux yeux bleus est à reléguer définitivement au nombre des mythes en ce qui concerne l'Islande. D'ailleurs, quiconque va vivre quelque temps à Reykjavik ne pourra manquer d'être frappé de la différence qui s'établit immédiatement entre le type humain local et ce qui se rencontre majoritairement en Scandinavie continentale.

Voici donc des Danois (S 137), des Suédois (H 182) et aussi des Flamands (S 209), des Irlandais comme on l'a dit (S 83), des Anglais (S 237 – au demeurant, les références au monde anglo-saxon, qui s'établissent dès le début de l'ouvrage, S 1, donnent suffisamment à entendre de quelle nature est l'influence majeure qui aura été subie – et même des gens qui fréquentent régulièrement les Russes (S 205 ou S 174). Tenez pour exemplaire S 209 où l'on vous précise que Friðleifr, originaire de Gotland (en Suède, donc) par son père est aussi fils d'une Flamande, Bryngerðr.

Bien que leur étude relève aussi de la religion, les rites de colonisation méritent une attention spéciale ici. Essayons d'imaginer : X arrive en un pays nouveau, dans des décors inconnus, tout ce qu'il voit est à lui s'il le désire. Est-il vraiment nécessaire d'insister sur le côté exaltant, «romantique» à souhait, d'une pareille situation ? Mais l'attribution de terres, d'un domaine, ne saurait se faire brutalement et sans formalités, quelle qu'en soit la nature. S'il se peut que des usages immémoriaux dont le symbolisme perdure (le feu, le soleil) aient prévalu, certaines conventions ou usages ont aussi bien pu jouer un rôle. Et je ne parlerai pas ici du simple fait de donner un nom aux lieux que l'on s'attribue, de les tirer, donc, de leur néant pour les intégrer à l'univers humain, bref, de les «créer» selon la bonne vieille optique nominaliste qui fut précisément et avec tant de pertinence à l'honneur en notre Moyen Age. Bref : il sied de se conformer à certains usages signifiants lorsque l'on veut s'approprier un paysage. Par là se trouve justifié le principe même du livre de colonisation : irai-je jusqu'à dire qu'il relève de la poésie, au sens où le verbe mesuré, choisi, déclamé d'une

certaine façon crée (grec *poiein*) la réalité qu'il envisage ? Peuple de poètes, ces Islandais, peuple qui entend bien donner son sens à l'environnement (comme à l'activité humaine en général, s'il faut le dire), peuple qui *nomme*. Voyez un exemple significatif de ce que je suggère dans S 257. Einarr et les deux frères Vestmaðr et Vémundr se rendent en Islande, dans le nord. Ils posent une hache dans un lieu qu'ils appellent, en conséquence, Fjord-de-la-hache (Øxarfjörðr), puis un aigle (oui, un aigle, la chose ne va pas sans incohérence) à Touffe-de-l'aigle (Arnarþúfa), puis une croix à Crête-de-la-Croix, Krossås. Je ne m'interroge pas sur l'artificiel d'une pareille déclaration, je veux uniquement mettre en lumière la phrase de conclusion : «De la sorte, ils se consacrèrent tout l'Øxarfjörðr» (*svá helguðu þeir sér allan Øxarfjörð*).

Cela dit, le rite par excellence de prise de possession du sol revient à un geste de révérence envers les dieux, soit en général, soit par désignation particulière (þórr, notamment) : ici intervient le motif des montants du haut-siège du maître de maison (*öndvegissúlur*) qui se présente un nombre considérable de fois dans l'ouvrage. Le rite a été bien étudié et je renvoie une fois de plus aux références fournies en notes. Rien n'interdit de considérer qu'il ait pu être authentique, même si, à l'évidence, les auteurs manifestent quelque complaisance à faire valoir de la sorte le rôle des Puissances dans la conduite d'une destinée humaine. J'aurai l'occasion d'y revenir, il ne semble pas que les anciens Germains aient connu un «temple» selon notre acception de la chose. D'autre part, cette étrange «religion» se connaissait surtout à des actes, qu'il s'agisse de culte public ou privé. Tout donne à penser que, dans ce dernier cas, c'était au maître de maison qu'il revenait de pratiquer les gestes majeurs lors des quelques grandes célébrations saisonnières ou «vitales» (naissance, mariage, enterrement). Il siégeait sans doute, pour ce faire, dans son haut-siège, lequel pouvait fort bien avoir des montants sculptés à l'image de quelque dieu (encore que l'on doive à la justice de dire que l'archéologie n'en a jamais retrouvé, chose en soi assez étonnante). On comprend en conséquence qu'une importance sacrée se soit attaché à ce meuble. Mais nous y reviendrons à d'autres fins.

Relèvent d'une vision assez semblable des choses les rites de prise de possession du sol par le bâton (*stafr,* S 184, 194, 209). S 194 est particulièrement éloquent puisque le bâton par le moyen duquel Roðrekr s'attribue, pour le compte de son maî-

tre Hrosskell, le Roðreksgil, se sert d'un «bâton fraîchement écorcé» appelé Landkönnuðr: explorateur. Soit, littéralement: celui qui sert à connaître/nommer le pays. Dans S 189 ou 346, c'est le feu qui jouera le même rôle et le rite est certainement ancien puisque nous le retrouvons, à titre d'évocation comme naturelle, dans la *Saga de Viga-Glûmr*, chap. 26. Je dis: le feu, mais nous pouvons penser aussi: les feux, au pluriel, comme il est dit dans S 218. Dans S 196 ou 198, la possession se fait par la flèche que l'on décoche et là aussi, d'antiques usages peuvent fort bien subsister innocemment, les lois spécifient qu'une sorte de sacralité s'attachait, dans certaines circonstances, à la portée d'une flèche (*örskotshelgi*). Plus curieux et peut-être entaché, si l'on ose dire, de christianisme, l'usage invoqué par S 267 où la possession du sol se fait au moyen de croix. En revanche, nous nous trouvons plus convaincus par des mesures comme naturelles et qui consistent à s'attribuer tout le territoire que l'on pourra délimiter, en marchant, pendant trois jours (S 75), voire un jour (S 149). H 276 précise que la colonisation se fait grâce à une génisse de deux ans qu'une femme fait marcher toute une journée. D'évidence, il y a là des survivances qu'il est difficile de récuser: leur sens (pourquoi une génisse? pourquoi une femme?) nous échappe mais les traces de paganisme qui se lisent derrière cette mention paraissent nettes.

Il est à peine nécessaire de signaler que d'autres façons de s'attribuer du sol et qui correspondent davantage à nos habitudes modernes, se présentent également. S 45 ou 205 nous donnent des acquéreurs qui achètent de la terre, tout bonnement. S 329 inverse le mouvement et nous montre un possesseur qui vend son domaine. Assez fréquemment, un riche homme détenteur de vastes territoires donne de la terre à ses amis ou parents qui viennent de débarquer: voyez S 30 ou S 33 ou S 43. S 28 est plus subtil, qui manifeste comment on peut acquérir de la terre en payant le possesseur pour qu'il s'en aille! En revanche, les cas sont assez fréquents où l'arrivant, puissant et bien armé, expulse, littéralement, le possesseur de terres pour se les approprier: tel est le cas dans S 25, 43, 76, 79, par exemple. Et que dire de la pratique, qui semble avoir été assez répandue, qui consistait à provoquer en duel le propriétaire pour s'attribuer le domaine qu'il possédait: on nous dépeint cette scène dans S 70, 326, 389. Quelque révoltante qu'elle soit, elle paraît avoir été assez courante!

Résumons : toutes sortes de procédés ont existé pour entrer en possession de territoires où bâtir une maison, cultiver des terres, établir des pâturages, etc... C'est pourquoi H 294 me paraît avoir un air suspect. Que le roi Haraldr à la belle chevelure soit intervenu dans cette affaire de rites de colonisation, cela me semble curieux, voire incongru. Qu'avait-il à faire de cette situation ? Et pourquoi aurait-il légiféré en la circonstance ? Est-ce que Haukr Erlendsson, en bon zélateur de la couronne norvégienne, n'a pas outrepassé ses compétences pour flatter ses maîtres? N'importe, au fond, puisque ce qu'il nous dit là renvoie au culte du feu que nous venons de voir et tente, sans doute par flatterie, d'attribuer le fait au roi ?

Revenons à l'histoire événémentielle. On ne saurait laisser ce sujet sans évoquer, au moins, la découverte du Groenland, partant, de l'Amérique. Ici, la prudence la plus scrupuleuse s'impose[1077]. On se rappellera seulement que *presque trois cents ans* se sont écoulés entre la découverte du Groenland et de l'Amérique et la consignation des faits par le *Landnámabók* et l'ensemble *Saga des Groenlandais - Saga d'Eirikr le rouge - Dit des Groenlandais - Saga de Snorri le goði - Livre des Islandais* d'Ari le savant. Le plus ferme partisan de la tradition orale, notion qui demeure fortement discutée, sera tout de même obligé de convenir qu'en un tel laps de temps, les «souvenirs» ou réminiscences courent le risque de fortes déformations. Certes, les rochers de Gunnbjörn figuent dans S 76, 89, 150 et 152. Le Groenland stricto sensu est présent dans S 2, 17, 76, 89 à 92, 150, 152, 158 et H 352, tant en ce qui concerne sa découverte que sa colonisation. Et le Vinland, «Vinland le bon», est dans S 17, 122 et H 175. C'est un peu comme le fameux Hvitramannaland de S 122 qui est aussi dans la *Saga de Snorri le goði*: on se défend assez mal de l'impression qu'il s'agit de territoires plus ou moins légendaires, selon des traditions celtiques bien vivantes dans les *Imramma*...! Qu'y a-t-il de plus naturel, chez un peuple de navigateurs éprouvés, rompus à tous les voyages imaginables, que ces pays fabuleux qui surgissent des brumes après des jours et des nuits de traversée et qu'il fait bon évoquer à la veillée, une fois revenu au pays ? Je ne combats pas ici le fait de

[1077] J'ai exposé et débattu ce problème dans *Sagas islandaises*, édition de la Pléiade, pp. 1607 et sq. Je me permets d'y renvoyer. Voyez aussi les opinions de Gwyn Jones dans *The Norse Atlantic Saga*, London, 1964, notamment pp. 228-229.

la découverte et de la colonisation du Groenland qui est un fait bien établi, archéologie à l'appui, mais seulement ce qui concerne le Vinland (et l'ensemble Helluland-Markland, etc). Si la vraisemblance va dans le sens de la découverte de Terre-Neuve ou du Labrador, les affabulations qui concernent les territoires qui viennent d'être mentionnés paraissent bien fragiles ! Et ce n'est pas parce qu'Adam de Brême, qui écrit vers 1075, mentionne la Vinlandia qu'il faut s'incliner : il a fort bien pu entendre parler de ce fabuleux pays à titre de légende !

Reste certains détails qui ne concernent pas directement l'Islande mais qui peuvent intéresser le lecteur. S 309, par exemple, présente en passant Hrólfr, fils du jarl Rögnvaldr, qui est notre Rollon, premier duc de Normandie. L'amateur d'histoire de Norvège trouvera, au fil des pages, toutes sortes de détails précis, depuis la formation de la *hird* ou garde personnelle («mesnie») du roi (S 27 par exemple) jusqu'à certaines batailles célèbres comme celle de Fitjar (en 960, S 27). S 1 nous fournit des détails de navigation que vérifie l'expérience et établit l'existence de liens entre le monde anglo-saxon et l'Islande. Enfin, même des événements fortement teintés de légende, comme ceux où il est question des célèbres vikings de Jómsborg trouvent un écho, par exemple dans S 71.

Ce qui intéresse les auteurs, c'est bien l'histoire de l'Islande proprement dite ou, plus exactement encore, celle de ses débuts. C'est pourquoi le Nord ou le monde occidental dans son ensemble ne figurent pas parmi leurs préoccupations majeures. S'ils interviennent, c'est au passage et comme par une sorte de réflexe : preuve s'il en fallait une de la solidité de ce document !

B. Vikings et faits de guerre

Prenons garde que la *landnámstið*, l'époque de la colonisation (donc 870-930), se situe exactement au cœur du phénomène viking, plus précisément encore dans sa seconde phase, celle des colonisations, justement. Je me permets de renvoyer ici ou bien à l'ouvrage collectif de Bertil Almgren et al. *Les Vikings*, trad. fr. de M. de Boüard, Paris, 1969, ou bien à P.G. Foote et D.M. Wilson : *The Viking achievement*, London, 1970, plusieurs rééditions, ou bien encore à Régis Boyer : *Les Vikings*, Paris,

Plon, 1992 et *La vie quotidienne des Vikings*, Paris, Hachette, 1992. Sur les faits de guerre, on lira avec avantage les articles du *Kulturhist. lex. f. nord. medeltid* Krig, Krigsbytte, Krigsfanger, Krigskunst notamment ou, de Lucien Musset, «Problèmes militaires du monde scandinave (VII^e^-XII^e^ siècles)», dans *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo*, 1968, pp. 229-291, ou encore R. Boyer : «La guerre en Islande à l'âge des Sturlungar, armes, tactiques, esprit» dans *Inter-Nord* 11, 1970, pp. 184-202.

«C'était un viking», «c'était un grand viking» : cette caractérisation revient fréquemment (par exemple S 3 pour Naddoðr, S5 pour Flóki et encore S 156 pour Hella-Björn, S 179 pour Ingimundr le vieux ou S 184 pour Ævarr et Véfrøðr, S 379 pour Ölvir barnakarl). On voudra bien noter que le terme n'est pas nécessairement élogieux, tant s'en faut : dans les traductions du latin, *tyrannus* est rendu par *víkingr* ! Relisez S 165 : þorbjörn bitra «était un viking et un malfaiteur» et voyez comme la suite du chapitre vérifie l'association ! Ou bien relisez S 237 : «des vikings fondirent sur eux, qui voulurent les dévaliser» : passage intéressant, au demeurant, parce qu'il met en relief les mœurs desdits vikings; comme ils rencontrent une solide résistance, ils «n'insistèrent pas». Ce n'est pas le lieu ici d'insister sur le «mythe viking» [1078]mais il importe de se débarrasser d'images et de clichés complaisamment entretenus par un certain cinéma ou une fort mauvaise littérature. Les vikings étaient premièrement des commerçants fort doués pour cette activité et remarquablement équipés, que les circonstances et le hasard transformèrent, là où cela put se faire, lorsque ce fut possible, en pillards. Mais leur but premier était d'«acquérir des richesses» (*afla sér fjár*, comme disent à l'envi les inscriptions runiques qui nous parlent d'eux) et, éventuellement, de s'établir dans des contrées plus hospitalières que les leurs – ce qui est précisément le sujet du *Landnámabók* ! Relisez S 187 : le texte fait allusion sans aucun doute à ce qui fut l'une des pratiques chères – dont, curieusement, on ne parle presque jamais – des vikings : s'engager comme mercenaires à la solde d'un chef étranger qui voulait bien les dédommager pour prix de leurs services ; c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce «soldat» que fut þorsteinn. Donc, ne nous atten-

[1078] Que j'ai analysé ailleurs, voir *Le mythe viking dans les lettres françaises*,Paris, Porteglaive, 1986

dons pas à trouver de preuves d'admiration pour leurs façons de faire : le long chapitre S 168 n'est pas indulgent pour les douze vikings, pourtant tous «hommes libres» qui débarquent aux Melar, et leur fin est piteuse. «Briseurs de loi», «briseurs de paix», «misérables», voilà les éloges que décerne la poésie contenue dans ce chapitre.

Sinon, nous glanons çà et là de précieux enseignements sur les mœurs de ces vikings. Qui *fara í hernað*, s'en vont en expédition guerrière (S 6 où, en outre, nous avons à faire à une *samför*, une expédition collective), *fara í vikingu* (se rendre en expédition viking[1079], par exemple S 86), S 114 qui fait état du rêve de tout viking, amasser *gull mikit*, beaucoup d'or, sans parler de l'un des buts déclarés de ces raids, rafler des esclaves, pratique dont il est constamment question ici, voyez S 278 où nous avons un exemple de *herfang*, butin de guerre, en la peronne d'Arneiðr, fille de jarl. Dans S 174, seul exemple, au demeurant, d'incursion sur la Route de l'Est (donc celle qui allait du fond du Golfe de Finlande à Byzance par le lacis des lacs et fleuves russes, l'expression s'oppose à Vestrvegr ou route de l'Ouest), nous tenons un bon exemple de but d'expédition, piller – ici un tertre funéraire. Avec des détails circonstanciés : S 388, par exemple, contient l'expression *bera til stanga*, porter tout au piquet, soit, selon une convention attestée ailleurs, déposer tout le butin fait au pied d'un piquet avant de procéder au partage qui, apparemment, se faisait selon des règles fixes. On prendra garde à l'une des pratiques les plus fréquentes parmi ces commerçants-pillards, celle du *félag* ou mise en commun de biens. Un bateau viking coûtait terriblement cher, la cargaison (laine, ambre, ivoire, etc), également, il fallait aussi prévoir de payer les membres de l'équipage, apparemment, il était rare qu'un seul personnage, fût-il haut placé, pût faire face à de pareils débours. La pratique était donc de s'associer, chacun contribuant pour partie à l'acquisition du tout, quitte à se faire rembourser selon les bénéfices acquis au pro rata de la contribution versée. Le *félag* a dû se pratiquer à grand échelle, entre hommes libres, une femme pouvant, d'aventure, entrer également dans l'association. On en trouvera ici des exemples clairs dans S 7, 95, 124, 177 (où le mot *félag* lui-même peut figurer,

[1079] *Vikingr* est un substantif masculin qui signifie, donc, viking. Mais le féminin *viking* existe aussi et rend «expédition viking».

sinon, le terme *félagi*, celui qui est entré dans un *félag* : le mot aboutira à l'anglais *fellow*, je l'ai parfois rendu par camarade).

Attardons-nous un peu sur le fameux bateau viking selon ses diverses versions. Le *Landnámabók* est tout à fait précis sur ce point. Retenons bien que le mot drakkar, qui est une affreuse et absurde invention française, n'est simplement pas nordique. Expliquons : le bateau possédait une proue relevée souvent décorée d'une tête de monstre amovible (elle était censée effrayer les esprits tutélaires du pays ou *landvættir* – dont d'ailleurs, nous le verrons, il est parfois question dans le *Landnámabók* – et on la retirait lorsque l'on abordait en pays ami) qui pouvait être une tête de taureau, comme dans S 370, ou même, s'il faut en croire S 197, l'image de Þórr lui-même, mais plus fréquemment une tête de dragon, *dreki*. Par métonymie, on disait souvent, au lieu de «mon bateau», «mon *dreki*» (par exemple). Donc : il partit sur son *dreki* – mais il est tout à fait impossible de passer de dreki à drakkar !

Le *Livre de colonisation* nous présente quatre types de bateaux vikings qui sont les principaux si l'on omet le *byrðingr* qui fut un navire beaucoup plus lourd destiné à transporter des marchandises pesantes en petites quantités : comme on le sait, le bateau viking ne fut jamais apte au transport de cargaisons pondéreuses, c'était un bateau de luxe destiné à des commerçants de luxe trafiquant des marchandise légères et précieuses en petites quantités. Voilà aussi pourquoi il était très rapide, d'une extrême maniabilité et capable, en raison de son tirant d'eau très petit, de se rendre dans n'importe quelle voie d'eau aussi bien qu'en haute mer. Sur son compte, la meilleure étude de synthèse demeure l'article Skibstyper dans le *Kulturhistor. Lex. f. nord. medeltid*. Voici donc le *knörr*, qui fut certainement le type le plus répandu de bateau viking (c'est celui qui figure au Musée des bateaux vikings de Bygdøy, près d'Oslo, et qui vient de Gokstad), fait aussi bien pour le transport de marchandises que pour celui d'hommes. S 29 précise au passage que son équipage était de trente hommes (ce qui semble être un chiffre bas, il pouvait, en fait, aller jusqu'à une cinquantaine), voyez aussi S 95. Plus rapide, sans doute, plus élégant aussi, le *skeið* (dont plusieurs versions sont rassemblées au musée des bateaux de Roskilde) est présent de façon un peu détournée dans S 114, on peut le tenir pour identique au *langskip*, littéralement long bateau, de S 229. La *snekkja* (H 195) , dont nous avons fait notre esnèque, est cer-

tainement une autre variante de *skeið*. Tous très rapides, bordage monté à clin, quille d'un seul tenant, mât unique fixé dans une curieuse poutre en forme de poisson, non pontés, symétriques de conception avec proue et poupe relevées, marchant indifféremment à la voile (rectangulaire) ou à la rame et capables de virer lof pour lof dans un rayon ridicule. Navires ultra-rapides pour l'époque, merveilleusement souples, voire élastiques[1080]. De plaisantes images comme cette Þorbjörg surnommée poitrine de *knörr* (*knarrarbringa*, S 89) ou ce Gils au nez de *skeið* (*skeiðarnef*, S 114) disent assez la sollicitude dont devait jouir ce vaisseau ! Des détails nous sont donnés au passage, comme ce *stafnbúi* ou homme du gaillard d'avant qui devait être le meilleur guerrier de l'équipage, de S 237, ou, dans le même chapitre, ce *hjálmunvölr*, ou barre de gouvernail (encore un trait génial de ce bateau). L'amateur ne manquera pas de retenir S 156 ou l'on nous dépeint rapidement le superbe tableau que devait faire ce bateau avec son équipage assis aux bancs de rames, les boucliers rutilants posés bord à bord sur le bordage dans un superbe effet de couleurs (S 156). Il est clair que le bateau fut l'un des sujets de fierté de ces hommes, ce pourquoi il est souvent désigné par son surnom (qui revient, on vient de le dire, à sa figure de proue), le meilleur exemple en étant le très célèbre Grand Serpent du roi Óláfr Tryggvason, au demeurant évoqué ici dans S 168.

Sur les faits de guerre proprement dits, qui ne sont pas, cela va sans dire, l'objet majeur des intérêts des auteurs que nous lisons ici, on pourra se montrer bref. S 29 nous propose un raccourci assez saisissant des mœurs guerrières en usage en Norvège au IX^e^ siècle, d'autant plus qu'elles s'appliquent à un roi, Haraldr à la belle chevelure : meurtres par assassins à gages, attaques par surprise et impitoyables, incendies. Il ne faut pas s'attendre à trouver des batailles rangées ou des mouvements stratégiques savants, les effectifs en présence étaient vraiment trop peu nombreux et l'esprit du temps ne s'y prêtait pas. Les opérations se ramènent le plus souvent à de rapides coups de mains, aussi peu chevaleresques que possible. Voyez comment une «flèche same» décochée au bon moment par un individu

[1080] Je ne tiens pas compte du *herskip*, littéralement bateau de guerre, qui peut s'appliquer à n'importe quel type de bateau.

dûment embusqué met fin aux jours de Gunnsteinn (S 364). Il n'y a guère que S 12 qui évoque, sans précisions, la fameuse bataille du Hafrsfjörðr par laquelle Haraldr harfagri soumit toute la Norvège.

En revanche, S 63 est plus curieux : on y donne le nom du porte-étendard de Þórólfr fils de Grimr. Cette habitude est très rarement signalée dans les textes anciens et l'on peut s'étonner que Þórólfr – le frère du célère scalde Egill – ait été homme assez important pour arborer des couleurs propres.

Il reste à ajouter deux genres de détails qui concernent l'Islande elle-même, mais qui appellent quelques réserves car ils semblent, l'un et l'autre, appliquer au X^e^ siècle ce qui valut en réalité pour le XIII^e^ siècle, où ils sont abondamment attestés. L'un concerne les fortifications temporaires ou *virki*, *vigi* qu'en cas d'hostilités on aménageait autour de sa ferme (ainsi S 43, 152 et 168), l'autre, ce corps de défense, *seta*, qu'un chef entretenait à ses frais pour parer à toute attaque imprévue (comme dans S 89).

Dans l'ensemble, on le voit, les faits de guerre, publique ou privée, ne tiennent pas une place bien grande dans le *Landnámabók* et une large majorité des personnages qu'il recense est morte dans son lit, non sur un champ de bataille. Disons qu'en Islande indépendante, les œuvres de paix l'emportèrent sur les faits de guerre et ne créons pas à force une société qui n'aurait vécu que de combats, horions et violences.

C. Mœurs et coutumes

C'est évidemment sous cette rubrique que le *Landnámabók* est particulièrement riche d'enseignements. Non, bien entendu, qu'il s'applique à nous éclairer sur ces points de vie courante, son but est purement généalogique, comme on l' a dit maintes fois, il dénombre les lieux en fonction des personnes et si, d'aventure, tel personnage présente un quelconque intérêt, lui ou ses ascendants et descendants, il ne dédaigne pas la petite anecdote éclairante ou piquante, mais seulement à titre de référence, si l'on peut dire. Seulement, et c'est là un intérêt qu'il partage avec les sagas, notamment celles dites des Islandais (*íslendingasögur*), quantité de détails qui vont de soi pour le narrateur ne sont pas nécessairement connus du lecteur, surtout

aujourd'hui et dans une autre langue, si bien qu'à son insu, c'est un petit manuel de ce que l'on est convenu d'appeler à présent civilisation qui nous est offert de la sorte. Comme le dit si bien Hermann Pálsson auquel le présent livre doit tant, et qui est l'un des meilleurs connaissseurs de la question: «En fait, c'est cette préoccupation des détails de la vie courante, y compris ceux qui concernent les relations familiales intimes, qui rendent les Sagas des Islandais tellement remarquables[1081].» Ajoutons que le *Livre de la Colonisation*, sur ce point comme sur tant d'autres, est de la même veine. En vérité, les deux catégories de textes, sagas et livres de colonisation, se recoupent quand ils ne se complètent pas.

Le présent développement, qui ne cherche certainement pas à épuiser le sujet, s'arrêtera un peu sur les mœurs et coutumes qu'il regroupera sous deux rubriques, pour la commodité de l'exposé. Soit : organisation de la société et du rythme de la vie courante, avec accent sur la législation et la jurisprudence, puis mœurs proprement dites, vie quotidienne et usages[1082].

1. *Organisation de la société et rythme de la vie courante*

Il est commode de partir du poème qui déchaîna la sagacité de Georges Dumézil, encore que les conclusions qu'il en a tirées ne soient peut-être pas vraiment fondées en analyse stricte, la *Rigspula* de l'*Edda poétique*. On nous y relate comment le dieu Rigr (qui est censé être le même que Heimdallr) fonda les trois classes sociales que, selon l'auteur, connut la société nordique ancienne, savoir celle des esclaves, celle des hommes libres et celle des jarls et des rois. Ce n'est pas le lieu d'entreprendre une critique serrée des conclusions de Dumézil, il importe tout de même de remarquer, d'une part que la notion même d'esclave (*þræll*) ne concorde pas avec l'idée que nous nous en faisons en Europe méditerranéenne, d'autre part que ce que le Nord appelait roi (*konungr*) n'a pas grand-chose à voir avec ce que nous mettions sous ce vocable, à égalité d'époque, en Occident. Néanmoins, il a bien existé des esclaves, des affranchis, des hommes libres en Islande. Ce pays farouchement

[1081] *The book of Settlements. Landnámabók*. p. 12.

[1082] Je me permets aussi de renvoyer aux trois ouvrages où j'ai traité dans leur ensemble ces mêmes questions : *La vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la Sturlunga saga et les sagas des Evêques, Mœurs et psychologie des anciens Islandais* et *La vie quotidienne des vikings*.

jaloux de son indépendance, qui ne fut pas, on l'a dit en introduction, une république non plus qu'une démocratie (rappelons que nous avons avancé l'idée d'oligarchie ploutocratique) n'a évidemment pas connu de roi, ni de jarl, ni de chef de quelque sorte que ce soit. Le *lögsögumaðr* ou président de l'*alþing* est une autorité morale, notamment juridique, il n'est en rien un potentat. Il n'empêche qu'une visible prédilection pour des valeurs que nous dirions aristocratiques prédomine : voyez l'ardeur avec laquelle on raccroche, dès que faire se peut, toute généalogie à des jarls ou des rois, fussent-ils Irlandais. Notez comme toute dignité, *lögsögumaðr*, donc, mais aussi scalde, prieur de couvent, abbé ou évêque est amoureusement soulignée. Et il faut bien se convaincre que les sagas comme les livres de colonisation ne s'intéressent pas vraiment, sinon par hasard, au petit peuple, à l'homme du commun. Leurs héros sont les *bœndr*, des hommes riches de biens et de réputation, fiers d'appartenir à de prestigieux lignages qu'ils sont capables de récapituler sur plusieurs générations et férocement jaloux de leurs prérogatives, autorisés, par définition, à siéger dans les tribunaux, à porter les armes et à prendre la parole dans les assemblées, et surtout, attitrés à obtenir pleines compensations en cas d'offense avérée. C'est d'eux, et d'eux seuls que nous parlent les textes islandais anciens. En un sens, rien n'est moins «populaire» que cette littérature et il importe d'éviter ce contresens.

Les *bœndr*, donc. Remarquons que l'on n'est pas nécessairement *bóndi* par naisance : on peut le devenir, par faveur, achat ou affranchissement. Mais cette couche sociale – j'hésite à écrire «classe» pour des raisons qui vont de soi – qui ferait un peu penser aux gentlemen-farmers anglais de l'époque moderne est relativement homogène et n'appellera pas de long commentaire ici puisque presque tous les personnages du *Landnámabók* lui appartiennent, de même que les auteurs.

En revanche, les esclaves méritent un peu d'attention. Ils sont nombreux dans notre texte. La notion est d'ailleurs ambiguë, en soi, parce qu'il y a deux sortes d'esclaves, ceux qui ont été faits prisonniers lors de raids vikings, emmenés de force et traités comme du bétail (voyez S 96 où Myrgjol, une fille de «roi» irlandais, est emmenée comme «butin de guerre»), et ceux qui ont été achetés argent comptant, comme Arneiðr, fille d'un jarl des Hébrides, dans S 278. Certains sont d'origine purement

plébéienne alors que d'autres appartiennent à l'aristocratie (S 105 : Melkorka, fille de Myrkjartan, roi des Irlandais, que Höskuldr acheta, ibidem S 278) et ne tardent pas à retrouver leur statut d'origine. D'où viennent-il ? Si l'on en croyait notre texte, ils seraient tous originaires d'Irlande (S 6, 8, 96, 125), d'Ecosse (S 123) ou de îles nord-atlantique comme les Orcades, Hébrides (S 278). Qu'il y ait eu une majorité d'Irlandais, cela semble probable, ne serait-ce qu'en raison de l'onomastique ou de certaines coutumes typiques, comme ce *minnþak* présenté dans S 8. Mais il est également vraisemblable qu'il s'est aussi agi là d'une sorte de convention littéraire ou historique : les noms «irlandais» de ces esclaves, comme dans S 6 ou S 125, sont pour la plupart tout à fait nordiques : au demeurant, rien n'interdit de penser que les vikings pouvaient aussi bien réduire en esclavage les prisonniers qu'ils faisaient dans d'autres pays du Nord que le leur.

D'autre part, on voit qu'il y a deux sortes d'esclaves, ceux qui ne méritent aucune estime et ceux qui se conduisent intelligemment, ce qui leur vaudra l'affranchissement, comme Hreiðarr de H 63, Atli de S 115 (évoqué de nouveau par S 149, Geirmundr peau d'enfer n'hésite pas à lui confier la gérance d'une de ses maisons), Roðrekr (S 194) ou Röngur (S 196) qui frayent de nouvelles voies de pénétration à l'intérieur de l'Islande. De ceux-là, nous reparlerons dans un moment. Mais la majorité n'excite que mépris et dérision, parfois exprimés sans détours (S 8 : «Voilà une bien piètre destinée pour un brave [= Hjörleifr] s'il a fallu que ce soient des esclaves qui le mettent à mort»; S 309 : «je n'espère pas grand-chose de toi parce que ta mère est d'une famille d'esclaves des deux côtés»). A cet égard, S 112 est révélateur : non seulement le «roi» Hjörr prédit à première vue que l'enfant, que sa femme voudrait lui faire prendre pour le sien propre mais qui est en fait un fils d'esclave, ne sera qu'un avorton, mais le scalde Bragi, consulté sans avoir été mis dans le secret, évente la supercherie et fait une prophétie sinistre à son sujet. Ce thème aura la vie dure, il n'est guère de saga qui n'accuse le trait, le chef-d'œuvre étant probablement *Eyrbyggja saga* où la peinture de la bêtise des esclaves d'Arnkell le goði touche au sublime. Aussi le *Landnámabók* ne se fait pas scrupule de mettre en relief la lâcheté des esclaves (S 8), traduite par des ruses d'une grossièreté lamentable, leurs mœurs de voleurs (le pire des opprobres dans cette société,

voyez Björn dans S 115, ou S 125), leur barbarie (S 64, S 125 encore), leur paresse (S 123), et, constamment, leur couardise en toutes occasions (S 8, H 63, S 125). D'ailleurs, on les emploie aux plus viles besognes, celles qui ne conviennent pas aux hommes libres – la lecture de la *Rigspula* et l'humour grossier qu'elle déploie à ce propos sont convaincants : tirer l'araire comme des bœufs (S 8, il est vrai que ce traitement provoquera leur révolte), faire du sel (S 123), d'inglorieux travaux de terrassement (H 314 : creuser une tombe pour un enfant), pour les femmes, faire la nourrice (S 96). Surtout, ce sont eux les hommes à toutes mains, que l'on envoie tuer (S 42), brûler des maisons. Services en remerciement desquels on les exécute froidement (S 42, 125, 385), leur vie étant à la discrétion de leurs maîtres.

Toutefois, on est en droit de se demander s'il faut faire aveuglément crédit à ces exemples. Ils n'interviennent guère dans les sagas de contemporains dont le propos est plus historique; surtout, nous savons que l'esclavage, sous quelque forme que ce soit, a complètement disparu très tôt dans le Nord : XI[e] siècle au plus tard. Tout porte à croire que les extraits du *Landnámabók*, comme d'autres, similaires, des sagas de familles, sont des archaïsmes déformés par la tradition.

Ce n'est pas dire que l'esclavage n'ait pas existé au début de l'histoire de l'Islande. Mais il est beaucoup plus probable qu'il n'aura pas duré, la coutume tombant en désuétude avec la christianisation, d'une part, et, d'autre part, la faculté ayant toujours été laissée aux esclaves de s'affranchir. Car, justement, le *Landnámabók* nous parle aussi souvent des affranchis (sg. *leysingi*, *frelsingi*) que des esclaves, quand ce n'est pas, fort fréquemment, pour nous montrer comment on passe de l'une à l'autre de ces conditions. Le fait est que, plutôt que les assertions plus ou moins sujettes à caution qui concernent les esclaves que certains colonisateurs auraient amenés avec eux, on serait tenté d'ajouter foi à la série S 95 et suivants qui présente Auðr la sagace arrivant en Islande «avec vingt affranchis», puis détaille les établissements de la plupart d'entre eux : certains, comme Erpr et sa mère Myrgjol, descendent de jarls. S 202 présente même un colonisateur qui est, en fait, un affranchi, þórir bec-de-colombe. Il n'empêche que l'affranchissement des esclaves a tout de même dû se rencontrer en Islande même, non seule-

ment parce que les codes de lois envisagent le cas, mais ausi parce que le *Landnámabók* nous en donne plusieurs exemples clairs. Si l'opération pouvait être gratuite (comme dans S 9, 42 et 350 où le texte ne permet pas de trancher), si nous savons aussi qu'elle récompensait souvent un service rendu (H 63 ou S 196), elle devait impliquer d'ordinaire le versement par le bénéficiaire d'une certaine somme d'argent : voyez S 135. On peut dire aussi, au demeurant, que l'abandon de l'esclavage concordait avec les mœurs égalitaires du pays.

Encore que... Un autre paradoxe veut que, même au sein de cette société, la conscience des origines de chacun n'ait jamais été perdue et qu'en toute circonstance se manifeste le sentiment de l'importance du rang social. Ici, égalité n'est pas égalitarisme, tant s'en faut. Voilà pourquoi le sens des préséances, parfois bien pointilleux, ne se perd pas. Tout S 348, chapitre long et peut-être résumé d'une saga à présent disparue, repose sur des querelles de cet ordre, qu'il s'agisse de savoir lequel de deux partis prendra le premier un bac ou quelle famille aura le pas sur l'autre.

P.G. Foote attire l'attention, dans *The Viking Achievement*, sur la possibilité de l'existence, dans cette société, de professions spécialisées, en particulier marchands, ce que furent incontestablement ces vikings ou descendants de vikings, artisans, médecins (il y a un Höskuldr le mire dans S 140 et un þorkell le mire dans S 318), juristes et prêtres (dont nous parlons au chapitre de la religion). La suggestion est fort vraisemblable, bien que le *bóndi* moyen ait dû, apparemment, répondre personnellement à tous les besoins, se faisant marchand-voyageur (*farmaðr*) guerrier, forgeron, agriculteur, pêcheur, rebouteux selon le moment, et devant manifester à tout propos une parfaite connaissance des lois, voire des compétences administratives s'il est *goði* ou *goðorðsmaðr*. Et l'on n'oubliera pas que, sans le moindre doute, c'est lui le clerc, le scalde, le rédacteur de tous nos textes où il ne nous parle guère que de lui. Voyez þorsteinn le planteur de tentes soignant les malades qui ont échoué sur ses terres (H 314). Pourtant, S 70 met en scène une þuríðr qui peut avoir eu pour fonction de soigner les blessés. Quant à S 111 qui présente Ljótólfr le «forgeron» et surtout S 328 qui nous donne les fils de Hrólfr pour deux «forgerons» (j'ai traduit ainsi le mot *smiðr*, cf. anglais *smith*, qui s'appliquerait en fait à tout artisan

travaillant le bois, le fer etc, le terme convient à cet Oddbjörn charpentier-de-bateau de S 344)) et insère une strophe qui a toutes les allures d'un chant de travail, ils tendraient à établir l'existence d'un corps de métier spécialisé, ce qui justifierait aussi le surnom de Björn de S 54, Björn l'hématite. Le *smiðr* a d'évidence joui d'un prestige certain dans cette société, les Scandinaves ayant été, depuis que nous les connaissons, de maîtres artisans, d'ailleurs dignes du héros-dieu Völundr, équivalent d'Icare ou de Dédale, dont nous parle l'*Edda*.

S 202 complète le tableau de la société islandaise en mentionnant une dernière catégorie, assurément beaucoup plus représentée qu'il n'y paraîtrait à la lecture de l'ensemble de l'ouvrage (nous disposons là-dessus du témoignage des sagas de contemporains, celles qui concernent en particulier l'évêque Guðmundr Arason) dont l'existence, dans une société aussi bien réglementée, a toujours eu, en soi, quelque chose de scandaleux : celle des vagabonds, des gens sans foyer, en général prêts à tout et plus ou moins dangereux.

Fait surprenant : le *Landnámabók* ne dit pas un mot des pauvres et des indigents pour lesquels l'Islande avait pourtant su mettre en place un système d'assistance d'une haute originalité.

Mais au total, l'esquisse qu'il fait de la société islandaise des IX^e^ et X^e^ siècles est satisfaisante, juste, que l'on sache, et haute en couleur. Là encore, c'est un irremplaçable document.

2. *Organisation de la vie courante*

Sur *les grandes dates de la vie*, notre curiosité peut également se satisfaire. Naissance et enterrement sont évoqués dans la section concernant la religion. Je réserverai ici quelques lignes au mariage, opération de caractère nettement moins religieux que les deux autres et donnant lieu à des manifestations sociale intéressantes, dont beaucoup se sont conservées dans le folklore jusqu'à nos jours, sinon dans la vie courante. Disons tout de suite que le mariage est un rite capital, qu'on lui prête la plus grande attention, puisqu'il revient à allier deux clans au moins autant que deux fortunes et que, dans cette société qui vécut presque trois siècles en équilibre quasi miraculeux entre une quarantaine de grandes familles extrêmement chatouilleuses sur le compte de leurs prérogatives, une mésalliance pouvait avoir des conséquences tragiques.

Il faut le rappeler : les sentiments ne sont généralement pas ce qui régit le mariage; s'ils sont souhaités, ils ne sont pas indispensables (ce qui ne signifie pas qu'ils ne puissent se rencontrer, voyez l'émouvant S 278) et l'on ne sollicite pas toujours l'avis des intéressés, de l'intéressée surtout. Le mariage est une affaire, un marché, *kaup*[1083] (d'où *brúðkaup*, littéralement achat de la mariée, mariage donc). C'est ce que dit littéralement S 41 qui nous propose un exemple, tout à fait incongru, si j'ose dire, de femme qui préfère se pendre à se laisser marier. Il y a des cas extrêmes, où l'humour de l'auteur a pu se donner libre cours, comme cet Uni que l'on veut forcer à épouser Þórunn et qui refuse obstinément bien qu'il l'ait engrossée : il paiera son obstination de sa vie (S 284). C'est, revenons-y, que l'on n'épousait pas une femme, mais des terres, des troupeaux, des coffres pleins d'argent et, surtout, une famille avec son renom, sa puissance. Faire son chemin dans la vie, c'est «accroître sa famille», aussi bien au sens biblique qu'au politique. Tout le clan, famille naturelle *et* famille par alliance, était tenu d'assister un homme dans le besoin. On est plus grand par sa parentèle que par ses richesses. La langue connaît des termes plus importants qu'*auðigr* (riche) ou *fé́rikr* (cossu, puissant par ses biens) : *kynríkr* (puissant par sa parenté) ou *ættstórr* (grand par sa famille, de grande famille). Savoir marier ses enfants, ses filles surtout, est le comble de la politique, la consécration de l'honneur et de l'intelligence d'un homme. Les textes islandais nous donnent au moins deux exemples de parvenus qui ont dû leur grande fortune et leur ascension sociale à cette science avant tout : l'un, historique, Hvamm-Sturla Þórðarson, grand-père du Sturla qui a écrit S, l'autre, un peu plus légendaire, Snorri goði fils de Þorgrímr, héros d'*Eyrbyggja saga*, lointain ancêtre, d'ailleurs, du précédent.

On peut reconstituer les opérations de la sorte, en s'aidant d'autres textes aussi, comme la *Saga de Njáll*. Au départ, il faut un marieur ou une marieuse, ami(e) des deux clans et conscient(e) de leurs prétentions respectives. On part du jeune homme (éventuellement car on peut aussi se marier fort vieux comme ce Loptr de S 370 qui convole à l'âge de soixante ans) et l'on cherche le beau parti à lui proposer pour lui permettre

[1083] Voyez allemand *kaufen*. Toutefois, *kaup* désigne n'importe quelle transaction commerciale, acheter, vendre, etc...

d'améliorer sa condition, sans faire preuve, cependant, d'une prétention excessive : encourir un refus est une sanglante offense, comme le prouve S 284. Le choix arrêté, il faut faire la demande : non à l'intéressée, notons le fait, mais à ses parents, tuteurs ou répondants légaux. Si la réponse est affirmative, il n'y a plus qu'à convenir du montant de la dot de la femme (*heimanfylgja*, voyez S 37, 166, 179, 282, 290, 348, 386, 387 – la liste prouve l'intérêt apporté à la chose) et aussi de la somme ou *mundr* qu'apportait le prétendant[1084]. Puis on fixe la date des noces qui ont lieu au domicile de la fiancée. S 376 se fait l'écho d'une coutume, en Norvège, qui est peu fréquemment attestée en Islande, la *brúðför* ou voyage officiel du fiancé se rendant aux noces. Pour celles-ci, elles sont marquées par un festin, *brúðhlaupsveizla* évoqué par S 278, qui indique également que le mariage dont il est question a été une affaire, un «prix fixé». Le mot *brúðhlaup* (il entre une idée de course dans *hlaup*) qui figure dans *brúðhlaupsveizla* pourrait renvoyer à un usage plus ancien, un simulacre d'enlèvement, de rapt de la fiancée par le fiancé.

Se marier n'était pas exclusif : le concubinage a longtemps été toléré dans le Nord, de même d'ailleurs que le divorce sur lequel le *Landnámabók* apporte d' utiles précisions. Les lois païennes donnaient au père, auquel de toute façon revenait le droit de reconnaître, ou non, un enfant, la faculté de le légitimer, de même que la possibilité de le laisser périr, par exposition sans doute (terme reçu : *útburðr,* voir S 355) ou, plus cruellement, par inhumation. C'est ce que prouverait H 314 si le texte n'était pas passablement légendaire. Il est certain pourtant que nous pouvons y lire une réminiscence d'une coutume barbare ayant bel et bien existé. Enfin, la législation connaissait aussi l'enfant illégitime (*óskilgetinn* ou *laungetinn*), ce dont S 385 donne un exemple.

Sur l'éducation des enfants, le *Landnámabók* confirme d'abondance la pratique de ce que les Anglais appellent *fosterage* (en Islande, peut-être sous des influences irlandaises), en vieux norois *fóstri* : elle consistait à faire élever l'enfant par quelqu'un d'autre que ses parents, gage d'honneur tant pour le père véritable que pour le père adoptif, selon le rang social de l'un et de l'autre. S 15 donne un cas, malheureusement dans un contexte

[1084] Encore que ce point ne figure pas dans le *Landnámabók*.

légendaire, mais à coup sûr non incroyable, de *fóstri* par un évêque. En revanche, le mécanisme de l'institution est clair dans S 142 où Ljótr élève son neveu, et surtout dans H 184 où Rafarta donne Helgi le maigre à quelqu'un dans les Hébrides, pour l'élever. Voyez d'autres cas dans S 179 et 217.

Parlons un peu maintenant, pour ne pas sortir de l'ordre d'idées qui gouverne le présent développement, des *mœurs proprement dites* qui régissaient les habitudes de cette société. Bien entendu, on n'opérera ici qu'un choix qui paraît représentatif. Pour d'autres précisions, on pourra se reporter à R. Boyer : *Mœurs et psychologie des anciens Islandais*, Paris, Ed. du Porte-Glaive, Paris, 1986. Si j'ai insisté çà et là sur le fait que malgré tout, cette société est peut-être moins belliqueuse et sanguinaire qu'on ne se plaît trop souvent à le dire, il n'est pas raisonnable de la dépeindre sous des couleurs de douceur et de paix idyllique. Quelques remarques s'imposent : d'abord que, malheureusement, comme aujourd'hui, les braves gens, les humbles, les débonnaires n'ont pas d'histoire. Le principe vaut aussi bien, ni plus ni moins, pour les narrateurs islandais du XIII^e^ siècle que pour les romanciers, quelle que soit leur nationalité, du XX^e^ siècle. Tout ce que l'on peut souligner, c'est que les *landnámabœkr* ne rechignent pas à mettre également en valeur œuvres de paix (comme la législation apportée par Úlfljótr) et personnages qui n'ont pas dû leur célébrité à des meurtres en série (comme Geirmundr peau d'enfer). Deuxièmement, la distance dans le temps qu'il faut prendre en considération, et qui va du IX^e^ siècle (colonisation) aux XIII^e^-XIV^e^ siècles (dates des rédactions successives de nos textes), ces cinq siècles, donc, d'histoire islandaise, comparés aussi objectivement que possible à ce qu'ils furent pour les autres pays européens de la même époque, ne m'apparaissent nullement plus guerriers qu'ailleurs. Au contraire : voilà un pays qui a su rester indépendant quatre siècles durant et éviter le pire en maintenant obstinément une politique d'équilibre des forces, de jeu de balance entre grandes familles rivales, qui fut trop subtil et constant pour n'avoir pas été délibéré, au moins chez les plus sages des siens. Pas de révolutions, pas de conflits inexpiables, pas de véritables guerres civiles, pas de guerres de religions, pas d'hérésies sanglantes, pas de torture, pas de martyres. Il faut se rappeler que l'Islande est une île, de tout temps extrêmement peu peu-

plée (elle compte à peine, aujourd'hui encore, deux cent soixant-dix mille habitants pour cent mille kilomètres carrés, soit le quart de la France), vivant quelque peu en vase clos. Pour peu que l'optique littéraire y règne, et Dieu sait si ce fut le cas, le moindre incident s'y trouve grossi à d'extraordinaires proportions, comme en témoignent assez, et fort plaisamment pour nous, les annales islandaises qui notent coup sur coup et comme sur un pied d'égalité les grands événements mondiaux, chutes de dynasties, guerres atroces, bouleversements politiques, et la mort d'un petit *bóndi* parfaitement inconnu, dans le nord de l'Islande ! Mais il n'y a pas à romancer ni à projeter de force sur une réalité qui n'en peut mais parce que trop mal connue, des rêves douteux de violence, de stupre ou d'orgie. Enfin, s'il est une leçon qui se dégage à l'évidence du *Landnámabók*, comme des textes qui lui sont apparentés, c'est qu'il existe bien une force à laquelle revient, dans la majorité des cas, le dernier mot : c'est celle de la loi. Là-dessus, aucune contestation n'est possible, *skömm er óhofs ævi*, dit le proverbe, les excès ont la vie courte, et par excès, on doit entendre tout abus, quel qu'il soit.

Cela dit, qui n'a pas été avancé pour idéaliser les Islandais, certes, mais seulement pour ruiner les hyperboles, il est clair que la violence gouverne souvent cette société, comme tant d'autres à l'époque. Femmes assassinées (S 152, 165) ou violées (S 325, à vrai dire, d'intention seulement), voire enlevées (S 142), propriétaires expulsés manu militari de leur domaine (S 118), individus mis aux fers (S 219, la mention du fait est si rare qu'elle éveille toutefois quelque suspicion), tribunaux dispersés par la force afin qu'ils ne puissent rendre leur verdict (S 79, le cas est relativement banal dans les sagas), violations de tombes (S 152, 174), tout cela se rencontre. La vengeance est le ressort de l'histoire de mainte famille, en vertu de la dialectique du destin, de l'honneur et, donc, de la vengeance qui a été exposée en détail dans l' «Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves» (en tête de *L'Edda poétique*, op.cit.). Il peut s'agir de vengeance sans précision (S 80), à retardement (S 165), étalée sur plusieurs générations (S 257), fomentée par les femmes (S 348, toutefois un thème qui a toutes les apparences d'une convention littéraire tant il est fréquent dans les sagas) : tous les chapitres longs du *Landnámabók*, de même que toute saga qui se respecte, sont l'expression de ce qui, contrairement à ce

qu'avance une erreur commune, n'était pas un devoir sacré, mais qui prenait souvent l'allure d'un droit sacré plus ou moins entériné par les lois.

Si nul prétexte ne peut justifier la spoliation, l'abus de pouvoir ou le flagrant déni de justice, on se battra en duel (S 377, S 325. Cependant, le second cas, se battre en duel contre un *berserkr* , est décroché de la panoplie du bon *sagnamaðr*). Particulièrement révoltante est la provocation en duel pour s'approprier des terres (S 70, S 86 spécialement odieux : le défi est adressé à un vieillard qui, bien entendu, périra; S 197 : en intention seulement, les sages, Hávarðr et Eirîkr, parviendront à dissuader le belliqueux; S 326, d'un cynisme laconique; S 389; H 346, limité à la seule menace, mais suivie d'effet !).

Et que dire devant les innombrables rixes qui ponctuent le *Landnámabók*, à quoi se ramène finalement, dans sa souveraine concision, plus d'un chapitre ? On tue pour n'importe quelle raison : pour une vache (H 18, neuf morts), un pâturage (H 24), un bœuf (S 42, trois morts et une ferme incendiée), des poutres de plancher surélevé (S 89, et voilà comment on découvre le Groenland), des moutons volés (S 118 avec meurtre en plein *þing)*, un lopin de terre (S 120, onze morts), un esclave affranchi (S 135, meurtres mutuels : un coup de lance contre un coup de houe), un vallon (S 215, seize morts), une simple question de préséance (S 348). S 37 tout comme S 215 déjà cité, présente même un véritable tueur dans le goût des meilleur films américains, et que seul, le feu réduira. Pour le reste, des chapitres plus étoffés, comme H 63 ou S 111, s'articulent de meurtre en meurtre avec une intensité plus saisissnte que dans aucune saga, en raison de la formule concentrée du *Landnámabók*.

On trouvera plus particulièrement exécrables, tout en se rappelant quand même que cette façon de faire n'a pas été inconnue du reste de l'Europe, les incendies de maisons où périssent, brûlés vifs, tous les habitants. Pour un peu, on serait reconnaissant au *Landnámabók* de nous épargner le luxe de détails avec lequel ce procédé barbare est, comme complaisamment, rapporté dans *Njáls saga* (à Bergþórshváll) et dans *Íslendinga saga* (à Flugumýrr). Il n'empêche que le fait est mentionné une bonne douzaine de fois : dans S 37, 42, 45, 46, 64, 125 («brûlèrent à l'intérieur þórðr et toute sa maisonnée»), 217 (avec cette précision : «Björn est brûlé vif dans sa maison avec trente personnes»), 229, 341, 344, 348 (qui fournit un détail : Snjallsteinn

préfère se rendre à être brûlé vif, on le laisse donc sortir de la fournaise, mais pour l'exécuter aussitôt), 356 et H 184 (en Norvège ainsi que H 195 et H 314)[1085].

Au demeurant, la violence peut se manifester de bien d'autres façons. Elle s'exprime aussi bien par le moyen de la satire ou *nið* qui avait certainement des implications religieuses ou magiques et que les Scandinaves ne supportaient simplement pas : la *Saga d'Egill fils de Grimr le chauve* nous en procure un exemple particulièrement éloquent, mais toute forme de satire, de la plus primaire à la plus obscène, provoque les mêmes effets. Relisez la fin de S 284 et méditez la toute dernière phrase de ce chapitre !

Un aspect de ces mœurs risque de nous dérouter : c'est l'espèce de lâcheté qui, parfois, les gouverne sans qu'apparemment le fait appelle la réprobation des rapporteurs – dont, en tout état de cause, la parfaite indifférence, l'absence à peu près totale d'intervention personnelle, le détachement glacé n'ont pu manquer de frapper à la lecture. Sans entreprendre ici une longue démonstration, on rappellera seulement que, dans ce monde, fort souvent, le résultat importe seul, la délicatesse sur le choix des moyens n'est pas de mise. Les *Hávamál* de l'*Edda poétique*, où l'on s'accorde en général à voir l'expression de l'éthique nordique ancienne, font volontiers preuve de cynisme. Et l'on prendra garde au fait que, bien souvent, si justice a été faite, c'est en vertu de critères qui, pour être les plus enracinés au cœur de l'homme du Nord à cette époque, ne sont pas forcément les plus délicats. Prenez S 348 : Steinn a tué Sigmundr; pour la peine, il est proscrit du district, condamnation assez bénigne, en somme, qui s'explique peut-être, bien que ce ne soit pas dit, par le fait que Sigmundr avait eu autant de torts que Steinn dans cette histoire de préséances. Il n'empêche que Sigmundr est mort et que Steinn prospère dans son nouvel établissement. La vengeance n'a été ni assez grande, ni assez éclatante aux yeux d'autrui pour être satisfaisante. D'où la phrase : «Il déplut fort à Þorgerðr, fille de Sigmundr, que le meurtrier de son père s'en vînt de la sorte dans son district à elle, elle excita Önundr, son mari, à venger Sigmundr.» Il lui faut la mort de

[1085] Je laisserai de côté ici l'interprétation avancée par certains commentateurs qui veulent voir dans cet acte odieux une sorte de survivance de rite religieux selon lequel l'holocauste par le feu reviendrait à un sacrifice seul capable d'exercer la vengeance sacrée.

Steinn, par tous les moyens. Et Önundr prendra le plus radical : il va mettre le feu à la demeure de Steinn. Par malchance pour Önundr et contrairement, je ne dis pas à l'usage, mais à ce qui se produit ordinairement dans ce cas-là, Steinn sort de la maison en flammes et se rend : Önundr le fait aussitôt abattre. Vengeance est faite !

Il y a pis : ce sont les *flugumenn* (sg. *flugumaðr*, littéralement homme /à qui l'on fait avaler une/ mouche), ces tueurs à gages, ces hommes que l'on paie pour qu'ils aillent exécuter quelqu'un de vos ennemis. Les sagas prouvent que cette pratique déplorable fut fréquente. Le *Landnámabók* en donne trois exemples : S 111 où il ne s'agit que d'un traître qui, d'ailleurs, en mourra, H 184 où le misérable («cet homme avait reçu de Grimr de l'argent pour occire Björn») échoue dans sa mission et S 152 où le cas est clair.

C'est aussi que l'argent importait fort dans cet univers et l'un des traits de mœurs qui frappent le plus, c'est la cupidité, l'avarice, en tout cas, l'attention extrême apportée à ces questions dans tous les détails de la vie (à commencer, nous l'avons vu, par le mariage). Il n'y a que les voleurs qui soient immédiatement mis à mort, sans compensation possible, tout comme les sorciers : voler paraissait donc plus grave que tuer ! Voyez S 115 (vol de moutons), 118 (ibidem ainsi que S 376), 168 (vol de chevaux).

On admettra aussi que le commerce, s'il n'avait probablement pas la même importance pour les vikings norvégiens et danois que pour les suédois[1086], était tout de même l'une des grandes activités de ce monde : S 363 évoque ainsi «le grand voyageur et marchand» qu'était þorsteinn lunan : j'ai cru devoir rendre ainsi le seul vocable *farmaðr* qui s'applique admirablement, en tout état de cause, à un viking. Au vrai, tout pouvait être matière à transactions financières, et retorses : voyez S 142 : Ljótr achète pour une valeur de vingt cents de la viande à Grimr et préfère «donner en paiement le ruisseau qui coulait entre leurs terres»; mauvais calcul puisque Grimr exploitera le ruisseau pour irriguer ses terres ! Mieux encore, notez, dans ce paradis de la chicane et de l'ergotage, la prudence de la vieille

[1086] Je veux dire que si les activités guerrières ou prédatrices des Danois et des Norvégiens sont bien connues, il ne semble pas que la même caractéristique s'applique aux Suédois qui commerçaient sur la Route de l'Est.

Steinûdr de S 394 : on lui donne une terre, on la lui donne, c'est un cadeau. Méfiante, elle préfère «donner pour cela en paiement» un vêtement de prix, «elle estima que cela rendrait plus difficile de rompre ce contrat».

Revenons-y : il n'est donc pas surprenant que l'avarice, parfois sordide, soit le propre de ces gens : à deux reprises (S 115 et 385), on nous montre un homme très riche, renommé pour sa magnificence, qui plus est !, dans le premier cas, aller enterrer ou cacher, au soir de sa vie, ses trésors, «de sorte qu'on ne /les/ retrouve pas», et, dans le second cas, occire les deux esclaves qu'il a chargés de transporter sa fortune ! S 142 propose la contrepartie, avec le trésor caché que découvre le Norvégien, aubaine qu'il s'empresse de tenir secrète, ce qui lui vaudra de graves ennuis... financiers (trois cents d'amende pour chaque pièce retrouvée, le propriétaire du terrain étant aussi possesseur de tout ce qui pouvait s'y trouver, selon la loi).

Disons un mot aussi des mœurs tout court, encore que le sujet soit maigre, une manière de puritanisme assez amusant présidant à la rédaction de tous les textes en vieil islandais, livres de colonisation compris. Si les appétences sexuelles et les ébats amoureux ne paraissent pas avoir eu moins d'importance chez les hommes du Nord qu'ailleurs, la morale naturelle, si caractéristique, aujourd'hui encore, de ces peuples, la christianisation tardive, le libéralisme en matière de mœurs conjugales, dû lui-même à l'organisation de la société, n'ont jamais hissé ces questions à la hauteur qu'elles ont pu prendre autre part. Il est hors de doute aussi que la verve «gauloise» n'est pas le propre des écrivains islandais !

Ce n'est pas que l'amour humain ne soit pas pris en considération. S 152 offre un exemple tragique de mésentente conjugale, tandis qu'à l'inverse, Ketill de S 278 montre ce dont est capable un amour passionné. La jalousie n'est pas inconnue, témoin le geste désespéré de Sigriðr qui n'admet pas de rivale (S 41). Il existe des séducteurs attitrés : tels Hrolleifr de S 180 ou Uni de S 284. Mais en somme, le petit nombre de ces références montre bien que ce genre de préoccupations n'est pas au centre de l'univers mental des Islandais. On notera au passage S 111 où un homme, Hrafsi, se déguise en femme pour perpétrer un meurtre : bien que ce détail soit rapporté sans commentaires, nous savons qu'un tel procédé était condamné par la loi, de tels travestissements impliquant un désaveu de la nature propre

d'un être humain, un manque à sa définition en quelque sorte, qui allait à l'encontre de ce que pouvait être la notion de nature humaine. D'où la sévérité des lois à cet égard. Toutefois, S 111 ne fait aucun commentaire – sinon que Hrafsi finira par être abattu.

Il ne convient pas de terminer ce petit développement sans avoir souligné aussi les qualités qui paraissent avoir été particulièrement appréciées dans ce monde, puisque les auteurs eux-mêmes ont tenu à les faire valoir. On va voir qu'elles ressortissent toutes au registre strictement social et qu'elles ne peuvent être sensibles qu'au sein d'une communauté vivant en étroite interdépendance.

La première est la magnificence, tous ces actes ostentatoires qui sont de nature à impressionner autrui: festins fastueux, pompe, «beaux gestes», hospitalité mémorable, tous procédés de nature à emporter l'adhésion d'un peuple pauvre vivant sur un sol difficile. De là l'insistance avec laquelle revient – au point qu'il se pourrait que nous eussions affaire là à un motif populaire quasi légendaire – le thème de l'hospitalité grandiose, de la salle commune ou *skáli* installée en travers de la grand-route et où quiconque passe est attitré à recevoir gîte et couvert (S 72, 86, 207 et surtout 200 où même les chevaux de bât doivent traverser la *eldhús* de þorbrandr ørrek). Voyez encore l'espèce de naïveté ou d'ébahissement fruste qui saisit les gens devant le cortège des fils de Hjalti «beaux comme des Ases», et célébrés en tant que tels dans une strophe (S 207). Mais la palme revient sans conteste à Geirmundr peau d'enfer. A trois reprises, Sturla prodigue ses dithyrambes: Geirmundr est arrivé en Islande avec quatre-vingts affranchis (S 113), il a établi quatre demeures en divers endroits du pays, il ne se déplace jamais avec moins de quatre-vingts hommes (S 115), et remarquez la fatuité qui l'incite à affranchir son eclave Atli pour la réponse flatteuse qu'il lui a faite (S 149).

Magnifique également, Auðr la sagace, grande dame avisée et réfléchie qui est, au total, l'un des personnages le plus fréquemment évoqués par le *Landnámabók*. Elle refuse d'être reçue chichement par son frère Helgi mais accepte l'invite fastueuse de son autre frère, Björn (S 97); elle offre des banquets qui durent six jours (S 110). Au vrai, l'hospitalité généreuse est tenue pour un devoir par l'auteur des *Hávamál*!

Dans un mode où tout est compté, pesé, divisé, il se rencontre même quelquefois des exemples de magnanimité : du moins est-ce le sens que l'on peut donner à l'attitude de Sæmundr dans S 189, s'il ne s'agit pas de peur; voire de charité chrétienne dans la meilleure tradition hagiographique : celle de þorsteinn planteur de tentes dans H 314 : tout nous incite à tenir ce témoignage pour véridique puisque ce þorsteinn-là a eu droit à un *þáttr* propre.

Je disais pour commencer qu'une erreur à ne pas commettre serait de croire que violence, feu et sang régnaient constamment dans l'univers des Islandais. Pour conclure ce bref essai sur les mœurs, je voudrais attirer l'attention sur S 348, tellement représentatif d'une mentalité, saga en miniature qui se trouve vérifiée par tant d'autres «vraies» sagas et d'ailleurs, vraisemblablement résumé d'une authentique saga aujourd'hui perdue, la ⋆*Fljótshlíðinga saga*. Nous y suivons très bien le déroulement habituel des textes de ce genre : établissement d'un colonisateur important; début des démêlés de ses descendants avec leurs compatriotes; premier meurtre; mise en branle de la chaîne des vengeances sanglantes; intervention, par le jeu des alliances, de parents de plus en plus éloignés; jeu inextricable des chicanes et des arguties juridiques dont l'effet est que l'affaire s'envenime à un tel point, compromet un tel nombre de personnes qu'on ne voit plus comment elle pourrait se conclure sans catastrophe; alors interviennent les sagas, les hommes de bonne volonté, *góðviljamenn*, disent habituellement les sagas, bien que le terme ne figure pas ici, qui finissent par calmer les belligérants, arrêter les effusions de sang et rétablir la paix par tout un réseau de mariages savamment calculés, dont le résultat est que la poursuite des hostilités prendrait un caractère absurde. Ainsi pourra naître celui qui reste le plus noble héros de la plus belle des gandes sagas (*Njáls Saga*), Gunnarr de Hlíðarendi. Tant il est vrai que la paix demeure, quoi que l'on puisse dire, la plus précieuse des valeurs, dans ce monde-là comme dans tous les autres.

Il est certainement temps d'en venir, rapidement, à la *législation* et à la *jurisprudence*, dans la mesure où nous n'avons pas parlé d'abord de ces sujets dans les pages qui précèdent. On n'oubliera pas que le droit, la loi étaient sacrés dans cette culture. L'un des plus beaux mythes que nous rapporte l'*Edda de Snorri* concerne «le» dieu Týr (j'ai écrit «le» entre guillemets

parce que *Týr* signifie proprement dieu, tout simplement[1087]), entité sacrée sans aucun doute fondamentale et qui paraît bien avoir préexisté à Óðinn ou à d'autres divinités. Or le mythe en question nous explique que Týr a accepté de perdre la dextre afin de garantir l'ordre du monde, en d'autres termes, une mutilation sacrée de la plus haute idée que l'on pouvait se faire de la Divinité est responsable de la cohérence de notre univers. Il n'est donc pas surprenant que la lecture des sagas, des livres de colonisation ou de tous les textes apparentés ne cesse de mettre en avant cette dominante du droit et de la loi. Le *Landnámabók* est prodigue de renseignements sur ce point, il expose souvent en détail la législation et la jurisprudence en vigueur en Islande, soit aux débuts de l'histoire de celle-ci, soit à l'époque où vivaient les rédacteurs qui projettent alors sur le passé leurs connaissances actuelles. Il n'est pas toujours impossible de faire le départ, la législation proprement islandaise étant connue de nous par le code *Grágás* dont la rédaction est à peu près contemporaine de celle de S, tandis que le stade archaïque, auquel, de plus, le *Grágás* demeure fidèle dans ses grandes lignes, est attesté par les codes norvégiens que nous avons conservés, lois du Gulaþing, lois du Frostaþing, en particulier : ce sont celles qu'apprend par cœur et que rapporte en Islande Úlfljótr expressément chargé de cette mission par les autres colonisateurs (H 268 qui donne toutes sortes d'indications sur les dispositions proposées par Úlfljótr). Sur l'ensemble de la question, on consultera Aage Gregersen : *L'Islande. Son statut à travers les âges*. Paris. 1937, Andreas Heusler : *Das Strafrecht der Isländersagas*. Leipzig. 1911 ou Cl. v. Schwerin : *Germanische Rechtsgeschichte*. Berlin. 1956.

Les origines sacrées du droit, sa liaison intime avec le culte et la famille ont déjà été signalées. A l'Islande indépendante sans pouvoir exécutif, sans milice ni police, il a tenu lieu de loi vivante parce qu'il reposait visiblement sur un consentement collectif et qu'il était l'œuvre de tous, par l'intermédiaire du *þing*. Comme dans tous les autres domaines, hormis le sien propre – l'histoire de la colonisation –, le *Landnámabók* n'est pas, à cet égard, un document exhaustif : là encore, ce n'est qu'en passant qu'il apporte ses lumières mais elles sont d'autant plus

[1087] C'est, philologiquement, l'équivalent exact de sanskrit *dyaus*, grec *zeus*, latin *ju* (dans ju-piter), celtique *di*, latin *deus*, notre mot dieu ! En germanique commun **tiuas*.

précieuses, alors, qu'elles ne surgissent pas de propos délibéré, mais par référence implicite, ce qui est un bon gage de leur authenticité.

S 231, en passant, et S 307, mais surtout, donc, H 268, à loisir, sont d'acord pour faire remonter à Ùlfljòtr l'institution de la législation islandaise. Le texte ne présente aucune ambiguïté sur ce point capital : c'est bien de Norvège que ces lois furent rapportées, à l'imitation, évidemment, de celles qui y étaient en vigueur et, sans doute, compte tenu du fait que l'Islande n'avait pas de «roi». Du reste, le début de ces lois – prescriptions d'ordre religieux concernant les *landvættir* et les «temples», dispositions administratives réglant la division du pays en secteurs ou quartiers (*fjórðungar*) – coïncide fort bien avec les textes plus récents qui nous sont parvenus. En outre, le *Landnámabók* évoque au passage ce qu'a pu être l'administration de l'île : outre sa division en *fjórðungar*, initialement mi-politiques, mi-religieux, l'institution de la formule hautement originale des *goðorð*, à partir de la fonction très mal connue de *goði*, elle aussi originellement religieuse et qui évoluera par la suite dans un sens laïque, est évoquée dans S 180, mais sans détailler. Le *goði*, qui deviendra *goðorðsmaðr*, avait la responsabilité d'un «temple» – notion qui ne manque pas de surprendre, comme on l'a dit plusieurs fois en notes, et du *þing* qui en dépendait : son autorité, centrée sur sa résidence, n'était pourtant pas fixée par des critères géographiques stricts, elle tenait au nombre des *þingmenn* qui avaient fait, en quelque sorte, serment d'allégeance au *goðorðsmaðr*, lui versant pour la peine une taxe ou *þingfararkaup* qui leur donnait le droit de l'accompagner au *þing* et à l'*alþing* où lui et eux étaient tenus à assistance mutuelle. Cette adhésion, qui était volontaire, et qui n'avait pas d'implantation gographique sûre, on pouvait fort bien être d'un autre district que le *goðorðsmaðr* et se rallier tout de même à lui, pouvait être révoquée à volonté par l'une ou l'autre parties. De même, la charge de *goðorðsmaðr* était, au choix, héréditaire, cessible par vente ou par don, intégralement ou partiellement (d'où l'expression de S 180 : «ce fut Þórir qui eut le *goðorð* «). S 180 fournit quelques précisions utiles sur le fonctionnement de cette institution. Le fait est vraisemblablement aussi ancien que l'Islande historique. Simplement, lorqu'il aura perdu ses connotations religieuses pour cause de christianisation, il constituera la grande pomme de discorde, la lutte pour la possession de *goðorð* devenant l'une des

causes directes de la perte de l'idépendance, comme le détaille avec une précision à la fois attristée et méticuleuse, l'ensemble des textes de la *Sturlunga Saga*.

Suivons maintenant les détails de procédure que nous livre le *Landnámabók* : il n'est pas nécessaire de souligner leur importance puisqu' intenter, mener et gagner un procès était la seule issue possible, avec la vengeance sanglante dont nous venons de voir qu'un jour ou l'autre, elle doit finir par trouver une conclusion légale aux incessants démêlés, contestations, rixes ou litiges qui ponctuaient la vie de l'Islandais.

Offense a été commise contre tel ou tel. Le premier devoir du plaignant est d'assigner en justice, devant un tribunal donné, dans les formes requises qui sont d'une incroyable précision et minutie, l'accusé. Disons ici sans trop développer que l'étonnant formalisme juridique du Nord tient évidemment à la nature initialement sacrée (et toujours sentie comme telle) du droit. Se tromper dans l'expression comme dans le détail de la procédure, c'est manifester que, probablement, l'on n'est pas dans son bon droit. S 168 donne un exemple d'assignation devant l'*alþing* (pour prétendu vol de chevaux) et S 207, devant le *þing* du þorskafjörðr. Sur les causes de ces assignations, s'attarder serait oiseux : tout pouvait être bon à chicane, il suffit de feuilleter le *Landnámabók* pour s'en convaincre. Mentionnons seulement ici, parce que particulièrement nets dans le texte, les cas de sacrilèges (*víg í véum*, en Norvège, avec la mention de la condamnation qui en a résulté : mise hors-la-loi : S 72), d'accusation pour sorcellerie (H 63, où le contexte précise que l'assignation se fait «avec six hommes» : toutes les opérations légales exigeaient la participation de témoins), S 79 (voir aussi le lointain rapport avec S 259 et H 223) et pour vol (S 79). Le *Landnámabók* ne précise pas que ces assignations devaient se faire à certaines dates prévues par la loi et au domicile de l'intéressé. Ce sont les sagas ou le *Grágás* qui nous permettent de compléter notre information.

De toute manière, les tribunaux siégeaient au *þing* et l'*alþing*, à l'exception, sans doute, de ces tribunaux aux portes (*duradómr*) que nous connaissons fort mal (il en est également question dans *Eyrbyggja saga*) et dont parle, sans précision, S 79.

Le *þing*, ou assemblée des hommes libres qui se réunissent à dates fixes pour : entendre réciter les lois, régler leurs affaires courantes, veiller à adapter ou compléter la législation, connaî-

tre les nouvelles d'intérêt général, prendre part aux procès et aux sessions des tribunaux, régler leurs différends, voire conclure marchés et mariages, est, par excellence, l'institution germanique et nordique la plus remarquable. Le *bóndi* y a droit de parole et de contestation, son acord est toujours requis. Il y eut initialement trois *þing* par *fjórðungr,* qui se réunissaient probablement deux fois par an, au printemps,(*várþing*) et en automne (*leið*, voir S 354), le premier préparant, en quelque sorte, l'*alþing*, le second répercutant les décisions qui y avaient été prises. Cet *alþing* se rassemblait une fois l'an, fin juin, à þingvöllr, au sud dc l'actuelle Reykjavik, dans un site absolument extraordinaire. Le *þing* simple est mentionné dans S 9 (institution de celui de Kjalarnes), entre autres : la coutume évoquée par H 314, où un chef convoque un *þing* en cas de besoin urgent, ne semble pas être passée de Norvège en Islande. En revanche, si l'on peut douter, comme nous l'avons dit en notes, que des sacrifices humains aient été faits au *þing* en Islande, les détails que donne S 85, l'enceinte du jugement en particulier, sont recevables. Pour revenir à l'*alþing*, il était placé sous la présidence d'une sorte d'équivalent de l'actuel *speaker* de la Chambre des Communes britannique, le *lögsögumaðr* (S 344 mentionne Hrafn qui fut le premier à occuper cette fonction, mais le *Landnámabók* dans son ensemble ne manque jamais de nommer ses successeurs, voyez S 9, 35, 88, 129 (deux mentions), 282, 320, 344, 355, 365, 398 et H 346[1088]), qui avait trois ans pour réciter toute la loi – d'où son nom : homme qui dit la loi – et était tenu de répondre à toutes les questions qui lui étaient posées touchant des points de jurisprudence, soit immédiatement, soit après avoir consulté les experts. A l'*alþing* siégeait également une sorte d'assemblé composée de *goðar* venant de chaque quartier, mi-législative, mi-judiciaire, la *lögrétta* dont ne parle pas le *Landnámabók*.

Pour les tribunaux, S 85 est le seul texte à nous en parler, mais on s'en fera une bien meilleure idée en lisant, outre le *Grágás*, une saga comme celle de Njáll le brûlé. Un des traits les plus étonnants de cette institution était la présence d'un jury

[1088] Redisons qu'il ne faut pas confondre cette dénomination avec celle de *lögmaðr* qui s'appliquera (le terme a d'autres connotations qui ne nous concernent pas ici),à partir de la perte de l'idépendance, au «gouverneur» institué sur l'Islande par le roi de Norvège afin de le représenter officiellement. Sturla et Haukr auront cette fonction, voyez H 202, 284 et 354.

(*kviðr*), en général composé de voisins du plaignant (*bùakviðr*) et révocable en partie par la défense : S 79 présente le jury des douze – mais ce chiffre n'est pas exclusif – et montre bien qu'il fonctionne sous la présidence d'un *goði* (Arnkell en l'occurrence).

La conduite du procès relève du formalisme pointilleux dont j'ai déjà parlé. Le *Landnámabók* n'en parle pas, sinon pour indiquer, dans S 142, la peine que réclament les plaignants (proscription en l'occurrence, voir aussi S 348 avec l'indication des chefs d'accusation). Il est clair que ni Sturla ni Haukr ne tiennent un propos de juristes. Un point seulement est souligné par S 79 : la défense avait le droit, au lieu de suivre la procédure normale, de se disculper par serment solennel (dont H 268 fournit peut-être la formulation archaïque : cette formule ne changera pas à l'époque chrétienne, sinon, bien entendu, que le nom de Dieu remplacera celui des Ases). Je ne sais s'il faut admettre que ledit serment devait se faire sur l'anneau qui était censé reposer sur l'«autel» dans le temple et que devait porter au bras le *goði* dans ses fonctions. Le cas est évoqué dans S 79 et dans S 152 – sans anneau, toutefois. H 268 prouve qu'un tel serment était jugé satisfaisant, le parjure ayant été tenu, dans le Nord, pour le pire des opprobres, comme en témoigne assez l'histoire mythique du monde telle que rapportée dans la *Völuspá*, l'*Ynglinga saga* ou la *Gylfaginning* (dans tous les cas, c'est un parjure des dieux qui y est rendu directement responsable de la fin de ce monde ou Ragnarök).

Quant aux verdicts de condamnation, ils prévoyaient, en gros, ou bien le versement de compensations, en espèces ou autrement, à la victime (S 6 offre un exemple du genre, sur conciliations à l'amiable et non devant tribunaux mais le principe est le même); ou bien le bannisement pour une période de trois ans : c'est ce qui serait arrivé à Eirikr le rouge dans S 89 puisqu'on le voit passer trois hivers au Groenland avant de rentrer au pays; ou enfin, la proscription (terme archaïque norvégien *útlœgr*, mis hors la loi, qui figure dans S 72, le mot islandais sera *skógarmaðr*, homme de la forêt parce que c'était là le seul refuge du proscrit qui devait fuir la société des hommes où il était loisible de le tuer impunément) qui, elle-même, admet plusieurs degrés : on peut être proscrit du pays et, en ce cas, l'exil définitif est le seul recours, ou seulement d'un district donné (comme dans S 180 où les limites sont très précisément

indiquées, et surtout dans S 348). En général, on peut dire que le proscrit est un homme mort car il n'a plus aucune défense possible, la loi stipulant qu'on ne doit ni l'assister, ni le secourir, ni le nourrir, ni l'héberger ou le transporter. On remarquera, outre le verdict original de S 215 (la terre qui a fait l'objet du litige entre deux hommes appartiendra à chacun d'eux une année à tour de rôle), le principe illustré par S 377 : en cas de rixe entre deux partis, l'usage était d'établir des équivalences entre meurtres ou dommages subis de part et d'autre et de ne statuer que sur les délits qui restaient sans contrepartie.

Ajoutons pour finir que le *Landnámabók* donne encore quelques détails, toujours à l'occasion, sur quelques points mineurs de jurisprudence. Par exemple : l'une des ressources majeures de l'île était constituée par les épaves, bois flotté, baleines échouées entre autres, que rejetait la mer sur le rivage (terme général *reki*, le fait était si fréquent que le *Grágás* a une section particulière sur le sujet, *Rekaþáttr*). Appartenait au possesseur du rivage l'épave qui s'y échouait. H 63 nous en donne une preuve, le thème revenant constamment dans les sagas. C'était une source de contestations perpétuelles, souvent mortelles.

Dans un autre ordre d'idées, S 115 évoque les pâturages communs ou *almenningr* et donne une intéressante précision sur la façon dont on en établissait l'existence : en les payant au propriétaire initial avec l'argent des amendes d'un condamné. S 180 ouvre des perspectives sur la manière dont était réglementé le droit de pêche dans les rivières. S 152 signale au passage les *fardagar*, jours où l'on avait légalement le droit de déménager. Enfin, H 195, bien que se déroulant en Norvège, montre comment fonctionnait la législation en matière de successions.

Encore une fois : pas plus qu'un traité d'histoire des religions ou de sociologie, le *Landnámabók* n'est un manuel de jurisprudence. Mais en ce domaine comme dans les autres, il a le grand intérêt de nous faire connaître, *in vivo* en quelque sorte, les faits en les replaçant dans le cadre général des temps et des lieux.

La longueur de ce point où nous sommes descendus dans le détail des mœurs et coutumes, comparée à celle des développements également proposés ici, dira suffisamment où se situe l'intérêt premier des livres de colonisation. Je l'ai déjà suggéré de diverses façons : c'est l'homme islandais saisi dans la vie courante, au rythme des travaux et des jours, qui, derrière le propos

de type historique, intéresse les auteurs. C'est aussi ce qui justifie avant tout notre intérêt pour ces remarquables ouvrages. La caractérisation vaut également, bien entendu, pour les sagas dans leur ensemble, mais redisons que le caractère laconique, voire elliptique de maint chapitre du *Landnámabók* confère à cette thématique une vérité qu'elle n'est pas toujours censée avoir ailleurs avec une telle intensité.

En voulez-vous une illustration ultime avant de laisser ce point ? Quiconque s'est penché sur l'étude de la vie quotidienne des vikings n'a pu manquer d'exploiter cette mine, voyez, outre les nombreux articles, indispensables souvent, du *Kulturhistoriskt Lexikon för nordisk medeltid* et les volumes de *Nordisk Kultur*, des travaux comme ceux de Jacqueline Simpson : *Everyday Life in the Viking Age,* London, 1967, ou E. Oxenstierna : *The World of the Norsemen,* London, 1967, ou encore Peter Sawyer : *The Age of the Vikings*, London, 1962 ainsi que Régis Boyer : *La vie quotidienne des Vikings*, Paris, 1992.

Prenez S 8 : il nous livre en passant une recette de pâtisserie d'origine islandaise, apparemment dotée de vertus surnaturelles; S 142 décrit un manteau à capuchon, S 349 apprécie «une coule anglaise mouchetée», S 75 décrit non sans humour les inconvénients qui peuvent résulter du port de braies. Accumulés de la sorte et vérifiés par les découvertes archéologiques, ces renseignements finissent par nous rendre capables de reconstitutions aussi précises que celles qui figurent dans l'album collectif édité par Bertil Almgrén sous le titre *Vikingen* (traduction française : *Les Vikings*, Paris, Hatier, 1969).

Les Islandais adoraient les bains, la nature se chargeant souvent de leur fournir de l'eau à température convenable : ceux de Reykjaholt, où s'en va Oddr dans S 152, étaient célèbres et Snorri Sturluson, au début du XIII[e] siècle, les aménagera comme un patricien romain : on peut toujours les visiter aujourd'hui. S 329 confirme qu'une des ressources encore actuelles de l'Islande, la chasse aux oiseaux de mer que l'on attrape au filet (S 329 parle en fait de «cygnes»), était déjà pratiquée dès les origines. Le même chapitre parle d'ailleurs expressément de chasse et de pêche tandis que S 385 mentionne la pêche aux truites qu'a faite Ketilbjörn, et S 180, les pêcheries de la Vatsdalså. S 115 prouve que l'agriculture était pratiquée en Islande : Geirmundr et Kjallakr veulent, l'un et l'autre, ense-

mencer de blé le même champ. Dans S 123, on évoque la «fabrication» du sel dans les Svefneyjar. Et S 219, malgré son tour légendaire, montre que la récolte des lycopodes pour faire de la teinture était chose connue.

Sur l'habitat, nous avons peu de renseignements, à l'exception de S 59 et de la *eldhús* qui y est mise en cause : le mot doit avoir ici son sens originel de salle commune, non celui de cuisine ou d'office qu'il prendra plus tard.

Nous sommes mieux lotis en ce qui concerne les fêtes et les divertissements. H 195 signale un banquet raté puisque le maître de maison est tué alors qu'il était en train de se livrer à l'opération capitale, préliminaire à toute festivité de ce genre, le brassage de la bière, *ölhita*. Le même chapitre évoque un autre banquet, dramatique puisqu'il dégénère en bagarre comme il semble bien que ç'ait été fort souvent le cas, en Islande comme en Norvège. Et l'on sent l'admiration de Sturla, dans S 207, rapportant qu'au banquet de funérailles de Hjalti, il n'y eut pas moins de quatorze cent quarante invités «et tous les hommes de haut rang furent reconduits avec des cadeaux». D'autre part, les sagas attestent toutes de la passion qu'éprouvaient les Islandais pour les divertissements de tous genres, exercices physiques, lutte, combats de chevaux, récitation de poésies ou lecture de sagas. Le mot *leikr* (proprement : jeu), sans autre précision, figure plusieurs fois dans le *Landnámabók*. Inutile de préciser que ces jeux étaient le plus souvent fort violents, et qu'il n'était pas rare de les voir dégénérer, comme dans S 111 où mort d'hommes s'ensuit. Il n'est pas impossible que les «jeux» évoqués par S 348 soient des combats de chevaux, certainement le divertissement le plus apprécié des Islandais (Önundr les quitte «pour aller chercher des chevaux»). S 202 est plus explicite, plus rare aussi : il présente une véritable course de chevaux, sur une piste appropriée, *skeið*, qui a fini par entrer dans le toponyme (Dufunesskeið) et, notons le fait, qui donne lieu à d'importants paris puisque la perte qui en résultera pour le vaincu le poussera au suicide, même si quelque légende s'attache à cet épisode.

Voici donc, de façon point trop systématique, ce que le *Landnámabók* peut nous apprendre de la vie en société. On voit que, par touches successives, un tableau d'ensemble s'esquisse qui laisse dans l'ombre très peu de points, au total. Qui se fût attendu à cela d'un recueil de tables généalogiques ? Mais c'est qu'il entre deux composantes bien distinctes dans le

génie islandais : l'amour de la technique et la passion de la vie, tout simplement. La seconde n'abdique jamais ses droits, cela fait partie intégrante du «miracle islandais».

D. Questions de religion.

Le paganisme nordique ancien

Il ne faut pas se le dissimuler, le développement que j'aborde à présent prête le flanc à toutes sortes de critiques. Rien n'est plus difficile que de prétendre dépeindre la situation islandaise telle que nous la décrivent les *landnámabœkr* en matière de religion, tant païenne que chrétienne. Régulièrement, je reviens sur cette réserve : les auteurs des textes que nous étudions ici vivaient à la fin du XIII[e] siècle ou un peu plus tard. C'étaient de bon chrétiens, tout imprégnés d'usages et de croyances que rien, absolument rien ne permet de tenir pour superficielles et le travail auquel ils se livrent, on ne le redira jamais assez, relève de la reconstitution historique (du roman historique si l'on veut) bien plus que de l'information objective stricte. Comment voulez-vous qu'un homme qui rédige des souvenirs, fussent-ils dictés par une tradition orale sur la nature de laquelle on n'en finit pas de conjecturer, vieux d'*au moins trois siècles*, puisse passer pour un témoin irrécusable ? Rien n'est plus malaisé que de tenter de reconstituer ce qu'a bien pu être la «religion» nordique ancienne : la règle, toute-puissante au Moyen Age, de l'*interpretatio* (chrétienne, bien sûr, mais aussi celtique, germanique continentale, sans parler des lectures grecques ou latines qu'avaient, d'évidence les rédacteurs) n'a pas pu ne pas jouer un rôle majeur ici. Les déteintes, ou calques, ou adaptations sont innombrables sans que nous puissions décider d'une quelconque authenticité. Des exemples ? La pratique de l'aspersion du nouveau-né (*ausa barn vatni)*, bien attestée, remonte-t-elle à des usages vénérables ou doit-elle être considérée come une adaptation du baptême chrétien ? Ce Dieu tout-puissant (*áss inn almáttki*) parfois nommé renvoie-t-il à une réalité païenne ou sort-il tout droit des habitudes chrétiennes ? Le sacrifice même (*blót*) avec ses rites circonstanciés n'est-il que la version scandinave d'une pratique immémoriale de type indo-européen ou entend-il imiter la messe chrétienne avec son propre rituel ? Je ne parle pas de la sorcellerie ou de la magie

qui sont sans feu ni lieu d'ordinaire : il est fréquemment fort difficile de décider que telle pratique est plus nettement nordique que telle autre: la présence de rêves ou bien prémonitoires, ou bien prophétiques, ou bien symboliques, présence qui a tout l'air d'être l'un des traits typiques du Nord ancien renvoie immédiatement le connaissseur à toutes sortes de parallèles. Et ainsi de suite.

Mais nous allons faire tout de même une sorte de bilan du trésor d'allusions, précisions, détails sur ce qu'a pu être le paganisme nordique et germanique selon le *Landnámabók*, véritable trésor à cet égard, semble-t-il. Notons quelques ouvrages de référence : Folke Ström: *Nordisk hedendom. Tro och sed i förkristen tid*, Göteborg, 1961, Jan de Vries : *Altgermanische Religionsgeschichte*, I-II, 3e éd. Berlin, 1970, G. Dumézil : *Les dieux des Germains*, 2e éd. Paris, 1959, E.O.G. Turville-Petre : *Myth and religion of the North*, London, 1964, H. Ellis Davidson : *Gods and Myths of Northern Europe*, Harmondsworth, 1964, Ólafur Briem : *Heiðinn siður á Íslandi*, Reykjavik, 1945 ou Régis Boyer : *Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, 1981, 2e éd. Paris, 1992.

Relisons attentivement S 4 ou S 8 qui ouvrent le *Sturlubók*. S 4 : «une prophétie» de sa mère amène Garðarr en Islande. S 8 : Ingólfr jette «pour la bonne chance» les montants sculptés de son haut-siège pour décider du lieu où il établira sa demeure; il ne s'afflige que médiocrement du meurtre de son frère juré Hjörleifr en l'accusant d'avoir refusé d'offrir des sacrifices. Dès le début de l'ouvrage, donc, les allusions de type religieux sont bien présentes. En définitive, la lecture complète d'une version du *Landnámabók* oblige à conclure que l'auteur ne perdait jamais de vue ce motif. Nous allons donc examiner la question en procédant avec quelque système pour la clarté de l'exposé. Nous parlerons des dieux et des mythes, puis du culte sur lequel une insistance justifiée sera apportée et enfin de la sorcellerie et de la magie.

1. *Les dieux et les mythes*

Rappelons-nous qu'une religion peut fort bien avoir commencé par le culte des grandes forces naturelles qu'il fallait à tout prix conjurer ou se rendre propices, ou par celui des «grands morts» fondateurs de lignages et progressivement divinisés. Dans le premier cas, en ce qui concerne le Nord, ils

deviendront les géants dont, très souvent, les noms sont éloquents; dans le second, ils seront les nains détenteurs de toutes sortes de savoirs et de pouvoirs plus ou moins ésotériques. [1089]

En d'autres termes, rien n'interdit de penser que cette religion ait commencé par le culte du soleil – ou plutôt de «la» soleil (*sólin*) puisque ce substantif est féminin en vieux norois, toujours bienfaisant et bienvenu sous ces latitudes[1090] : les célèbres gravures rupestres de l'âge du bronze témoignent amplement de cette adoration. En revanche, «le» lune (*máni*) est masculin et renverrait plutôt à des idées de mort. Or voyez, dans S 9, ce þorkell máni qui, peut de temps avant sa mort, se fait porter dehors, aux rayon du soleil «et se remit aux mains du dieu qui avait créé le soleil». Remarquable aussi, la relative fréquence des toponymes en *sól-* comme Sólarfjöll, Sólheimar, Sólheimasandr. Et puis notez le surnom de la fille de Helgi le maigre, þorbjörg, née dans un îlot et appelée *hólmasól*, soleil de l'îlot (H 184). Et saisissons l'occasion pour redire dans quelle ambiguïté nous sommes contraints d'évoluer souvent : une simple explication «naturelle» suffit à justifier ces quelques exemples...

En revanche, les géants semblent être beaucoup mieux passés dans l'inconscient collectif islandais médiéval. Au demeurant, ces créatures survivront très longtemps dans le folklore.

Ils se présentent sous deux aspects distincts : à l'état collectif, ce sont des personnifications indifférenciées de ces forces naturelles que nous avons dites, ils sont protecteurs et animateurs de lieux privilégiés. A ce titre, ils s'appellent *landvættir* et nous les examinerons à propos du culte privé qu'ils recevaient. Lorsqu'ils sont individualisés – en général sous le nom de *jötunn* (au singulier), ils se voient conférer un rôle plus actif. Ils fondent les lignages humains, eux aussi, comme le Svási de H 266 dont le fils Hrólfr serait l'ancêtre mythique de la Norvège, offrent leur aide aux vivants : ainsi du *bergbúi* (littéralement : habitant de la montagne, c'est l'une des désignations traditionnelles des géants) qui fait association avec Björn Molda-Gnups-

[1089] Ce n'est pas ici le lieu de développer ces vues. Notons que les géants s'appellent, par exemple, Océan (Ægir), Terre (Jörð), Air (Loptr), feu (Surtr ou Logi/Loki), etc. et que les nains (dvergar, soit «tordus» pour rappeler la position foetale dans laquelle étaient inhumés les morts), qui ne sont pas petits, ont le savoir des choses mystérieuses.

[1090] J'ai tenté de montrer dans *La Grande Déesse du Nord*, Paris, Berg, 1995 l'importance fondamentale que cette divinité a eue dans le Nord ancien.

son, dans S 329, pour assurer sa prospérité matérielle, ou encore vaticinent sur le compte des événements, comme le *troll* (un mot qui, originellement, désigne un géant, non le lutin des récits populaires norvégiens modernes) de H 63 – toutes fonctions que vérifient bien d'autres textes que les *landnámabœkr*. Et puis S 208 mentionne expressément Surtr et sa caverne à laquelle se rend þorvarðr gorge creuse pour y déclamer le poème qu'il avait composé sur ce géant. Surtr – dont le nom signifie noirci-par-le-feu – est une de ces créatures surnaturelles intermédiaires entre géants et dieux proprement dits. La *Völuspá,* dans l'*Edda poétique,* lui fait jouer un rôle fondamental lors des Ragnarök. Convenons tout de suite que le bilan est maigre.

Il ne sera guère plus important, toutes proportions gardées, pour les dieux[1091], nés des géants sinon géants eux-mêmes, comme eux envisagés tantôt sous leur aspect collectif, tantôt en tant qu'individualités plus redoutables qu'amicales en général. Les Ases (une des deux grandes familles de dieux, avec les Vanes, selon Snorri Sturluson dans son *Edda en prose*) sont nommés collectivement dans S 207 qui allie curieusement mais éloquemment leur beauté à la terreur qu'ils inspirent.

Il est probable que le plus typiquement nordique des dieux ases, un des plus anciens aussi, peut-être, soit þórr (dont le nom signifie Tonnerre < ⋆*þundaraz*, voyez allemand *Donner* ou anglais *thunder*). C'est en tout cas celui qui est mentionné le plus fréquemment dans le *Landnámabók*: on l'invoque dans les périls de mer (S 15), on lui aurait offert des sacrifices humains (S 85), on lui fait des offrandes pour obtenir de lui une faveur importante (S 123), c'est à lui qu'est confié le soin de désigner un établissement en Islande (S 197), on consulte ses augures pour savoir où s'installer (H 184), on lui consacre les terres que l'on s'est attribuées (S 343). Ainsi, il joue bien ici le rôle à la fois tutélaire, maître des eaux et du sol, et violent que répètent les grands poèmes mythologiques à lui consacrés (*þrymskviða, Hymiskviða, Hárbarðsljóð* dans l'*Edda poétique*, par exemple). Pensez aussi à l'anthroponymie et notez le nombre vraiment étonnant de prénoms, tant masculins que féminins, qui sont fabriqués sur son nom: þórarinn, þorbergr, þorbjörn, þorbjörg,

[1091] Pour la suite de ce développement, voir Régis Boyer: *Héros et dieux du Nord*, Paris, Flammarion, 1996.

þorbrandr, þórðr, þorfinnr, þorgeirr, þorgils, þorgrimr, þorhaddr, þórir, þorkell, þormóðr, þóroddr, þórólfr, þorsteinn, þórunn, þorvaldr, þorviðr. Il est très difficile de savoir si l'attribution d'un nom de dieu à un enfant avait une valeur propitiatoire, il est clair, en tout état de cause, que þórr a joui d'une faveur étrange à cet égard. C'est que l'Ase au marteau paraît avoir été particulièrement cher au *bóndi* : dieu secourable, toujours parti découdre des géants «à l'est», volontiers attentif aux demandes de ses protégés, il n'a rien de la cruauté cynique d'Óðinn ou de l'émolliente volupté de Freyr !

Lequel n'est pas dédaigné pour autant. Ce Vane, père de la fécondité-fertilité, dieu de l'amour, de la volupté, du bonheur dirions-nous aujourd'hui, est extrêmement présent dans l'histoire (S 179) de l'amulette d'Ingimundr le vieux, légende dûment reprise et étoffée dans *Vatnsdœla saga* qui traite du même personnage. Cette amulette est en argent et représente le dieu dans une curieuse position ithyphallique qui ne va pas sans rappeler les très nombreux bonshommes présents dans les gravures de l'âge du bronze scandinave, déjà mentionnées ici. Or il vaut la peine de signaler qu'on a retrouvé quelques amulettes de ce genre dans le Nord, dont une en Suède, en argent, de quelque centimètres de haut elle aussi et également fortement phallique, sans compter une allure orientale tout à fait inattendue. Le fait que la légende précise que l'on retrouve cette amulette à l'emplacement exact du haut-siège d'Ingimundr établirait une liaison intéressante entre Freyr et l'habitat sacré des Germains. Les Vanes semblent avoir bénéficié d'un culte particulier dont le trait remarquable est qu'il se serait spécialisé – peut-être dans de cérémonies orgiaques comme celles qu'évoque, au XI[e] siècle, Adam de Brême, à Uppsala, en Suède[1092]. Il semble encore que ce dieu ait été servi, de préférence, par des femmes, mais l'ambivalence sexuelle de la paire de Dioscures Freyr-Freyja, tous deux enfants de Njörðr-Nerthus peut fort bien avoir suscité cette diversification. En tout cas, le *goði* a un féminin, *gyðja*, et H 276 prouverait que la coutume de transmettre, dans une famille donnée, les fonctions de prêtre-sacrificateur était établie et qu'y régnait le culte d'une divinité précise. A une époque relativement récente, sans

[1092] *Histoire des archevêques de Hambourg*, Paris, Gallimard, L'aube des peuples, IV 9, 26 et 27.

doute, Freyr aurait compté parmi la trinité majeure caractéristique des religions indo-européennes. H 268 rapporte la formule de serment à prononcer sur l'anneau sacré du temple : «que m'aident Freyr, Njörðr et l'Ase tout-puissant», formule que confirment d'autres sources, dont la *Saga de Glúmr le meurtrier*. On relèvera un point encore : il aura existé, en Islande, de nombreux *godar* de Freyr, le plus célèbre étant le héros de l'une des plus belle des *Íslendingasögur*, Hrafnkell *goði* de Freyr. Hermann Pálsson a étudié de près ces familles-là. Il est tout à fait possible, la religion étant, nous allons le dire, avant tout une affaire de famille, que certains clans aient voué un culte particulier à ce dieu (voyez encore S 316). Je trouve assez remarquable que nous ayons plusieurs *godar* de Freyr, et aucun de Þórr ou d'Óðinn ou de quelque autre dieu. Comme si le culte, dont nous allons parler avec quelque détail, qui était le tout de cette religion, s'adressait avant tout, en territoire dont il serait dérisoire de dire qu'il fut fertile, au dieu de la fertilité-fécondité !

J'ai négligé jusqu'ici de prendre en considération, car elle est très peu représentée dans le *Landnámabók*, la poésie scaldique, en raison de son incroyable complication. Rappelons qu'elle ne se pouvait concevoir sans images qui faisaient appel, par définition, aux dieux et mythes norois anciens[1093]. Or H 214 nomme, dans une strophe dont S 250 (et *Grettis saga*) ne donnent que le début, le dieu Heimdallr, énigmatique entre tous. On pourra lire, à son propos, Jan de Vries : «Heimdallr, dieu énigmatique» dans *Etudes Germaniques*, 1956. A vrai dire, le contexte est obscur à souhait, mais on peut en déduire que Heimdallr, donné ailleurs pour veilleur et gardien des dieux, annonciateur des Ragnarök, ou encore, autre part (dans la *Rígsþula)* comme fondateur de l'espèce humaine en ses trois «classes», serait un dieu-glaive, un dieu porte-glaive !

Il y a donc de très surprenantes absences : ni Týr, ni Ullr (pourtant l'un et l'autre vraiment fondamentaux, le premier portant un nom qui signifie «dieu», tout simplement, le second répondant à l'idée de splendeur solaire /*uulpus/ et donc à la notion que les Indo-Européens se faisaient de la divinité suprême), ne sont mentionnés, ni Baldr, ni Hœnir (qui jouent un rôle non négligeable, tant s'en faut, dans les grands mythes

[1093] Pour une initiation, Régis Boyer : *La poésie scaldique*, Paris, Ed. du Porte-Glaive, 1990.

eschatologiques), ni les dësses Freyja ou Frigg, sans nommer les autres, ne sont évoqués. Ni surtout Ǫðinn dont il paraît pourtant établi qu'il fut vénéré en Islande. Cette lacune, cependant, n'est peut-être qu'apparente. Ǫðinn est une création très impure qui paraît avoir emprunté au chamanisme un bon nombre de traits, en particulier en tant que dieu de la science, c'est-à-dire de la magie et des «runes», science qu'il n'a acquise que par une série d'opérations et d'initiations douloureuses comprenant, s'il faut en croire les *Hávamál* et les *Grimnismál*, entre autres, la pendaison sacrée. L'*Ynglinga saga* de Snorri Sturluson établit, de plus, qu'il aurait eu la faculté d'entrer en lévitation pour aller parcourir le temps et l'espace: phénomène de la *hamför* dont nous reparlerons en détail au chapitre de la magie, puisqu'il est fort bien représenté par le *Landnámabók*.

Revenons à Ǫðinn. Il est, entre autres caractérisations, le dieu des pendus, Hangatýr, Hangaguð, et tel document comme une pierre historiée de Gotland, en Suède (là-dessus, S. Lindquist: *Gotlands Bildsteine*, I-II, Uppsala, 1941-1942) semble bien figurer une scène de pendaison rituelle, vraisemblablement en l'honneur d'Ǫðinn. Ausi bien le témoignage d'Adam de Brëme à propos d'Uppsala que le cadavre de l'homme de Tollund que l'on a retrouvé dans les argiles bleues du Danemark merveilleusement conservé, et qui était mort par pendaison (voir P.V. Glob: *Mosefolket*, København, 1965), inciteraient à penser que la pratique, qu'elle ait porté sur des êtres humains ou sur des animaux, a dû être fréquente. Or deux textes du *Landnámabók* mentionnent des pendaisons de ce genre, quoique non explicitement en l'honneur d'Ǫðinn: ce sont S 41, où Sigriðr se pend «dans le temple» parce qu'elle ne veut pas être mariée au prétendant qu'on lui impose, et H 60 où un esclave se donne la mort pour accompagner dans le trépas son maître Ásmundr, procédé qui rappelle très fortement le récit que fit un diplomate arabe, Ibn Fadhlan, de l'inhumation d'un chef «rus» (c'est-à-dire suédois) sur les bords de la Volga en 922 (traduction française dans l'«Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves», dans *L'Edda poétique*, op.cit.). Ici, le texte ne parle pas de pendaison, mais comme le suicide est chose extrêmement rare dans le Nord antique et que ce sont là les deux plus explicites mentions du fait que nous connaissions, l'attribution à Ǫðinn est tentante.

Revient également à Ǫðinn, apparemment, la thématique des *berserkir*. On a beaucoup écrit sur le compte de ces guerriers furieux, ou guerriers fauves, qui, à la faveur des circonstances, sont saisis d'une fureur redoutable et se rendent capables, alors, d'exploits, notamment guerriers, extraordinaires. Le sens de leur nom n'est pas sûr : *ber – serkr* peut renvoyer à «chemise / pelisse/ d'ours», et nous savons les pouvoirs de tous ordres qui étaient conférés à l'ours dans ces cultures nordiques anciennes, à moins qu'il faille lire «sans chemise»[1094], ce qui signifierait que le *berserkr* , dans sa frénésie ou ses transes, allait au combat sans aucune protection. L'intérêt tient précisément à cette fureur, je devrais dire ce *furor*, à la latine, qui s'empare de ces personnages, car il est la marque propre du dieu Ǫðinn qui lui doit son nom : Ǫðinn vient d'*óðr* qui est l'équivalent exact de *furor* (allemand *Wut*) et renvoie donc à cet état de transes ou d'extase au cours duquel le sujet est susceptible de prestations (amoureuses, guerrières, poétiques, magiques, etc) hors du commun. Le *Landnámabók* est au courant de l'existence de ce phénomène, il note sobrement, dans S 180, que Þórir «était atteint de la fureur du *berserkr* « comme s'il s'agissait d'un phénomène plutôt banal et connu de tous. S 364 relève, comme une prouesse, le fait que Gunnsteinn ait occis deux *berserkir* (il passera à la postérité avec le surnom de *berserkjabani*, meurtrier de *berserkir*) et S 325 consigne le même fait appliqué à Þorsteinn l'Upplandais. Il est vrai qu'en vertu de la sorte de mépris que les *sagnamenn* professeront pour le fier-à-bras et tout ce qui relève du délire imaginatif, le personnage du *berserkr* deviendra une des figures du *miles gloriosus* dans les lettres islandaises et que découdre un ou des *berserkir* figurera parmi les prouesses de tout héros qui se respecte. Il n'empêche que nous pouvons, pour une fois, considérer la mention de ces guerriers comme une survivance de croyances fort anciennes, éventuellement raccordée à Ǫðinn (qui se trouve aussi être dieu de la poésie, qui est également le grand magicien de ce panthéon, de même qu'un amant aux prouesses innombrables en dépit de sa grande laideur, et un guerrier, non au sens de combattant, mais en tant que détenteur de pouvoirs secrets qui décident de la victoire ! On voit que le tableau est complet).

[1094] *Berr* peut renvoyer à «nu»

Au chapitre des héros, nous sommes surpris de la grande modicité des prestations fournies ici. En fait, seul Starkaðr a droit de cité, et encore, modestement, dans le *Landnámabók*. Le fait est surprenant lorsque l'on sait la fortune qu'ont connue, ailleurs, Helgi, Völundr, et surtout Sigurðr (Siegfried, on pourra lire là-dessus R. Boyer : *La saga de Sigurðr ou la parole donnée*, Paris, Ed. du Cerf, 1989), pour ne mentionner que ceux-là. H 184 nomme Starkaðr uniquement pour faire valoir ses talents de scalde, un fait qu'établit, en effet, la tradition. On dira, bien entendu, que les sagas islandaises non plus ne sont pas prodigues de références aux héros, en dehors des *fornaldarsögur* ou sagas dites légendaires dont c'est le propos exprès. Il n'empêche : cette indigence donne à penser. Elle rejoint, en fait, la relative rareté des mentions de motifs légendaires à proprement parler, ainsi que nous le verrons dans la section appropriée. Et quand je dis que le phénomène donne à penser, c'est que, me semble-t-il, il vient en renfort de l'opinion déjà plusieurs fois avancée ici, savoir, que les récits des livres de colonisation ne sont pas vraiment faits pour livrer des traditions religieuses ou légendaires, authentiques ou non. Leur propos est premièrement, je l'aurai répété de mille manières, historique. S'il leur arrive de s'accommoder, çà et là, d'incursions dans une thématique plus ou moins imaginaire, leur véritable propos n'est pas là. On ne négligera pas non plus le rôle de «censure» que n'a certainement pas manqué de tenir l'Eglise.

Assurément, nous pouvons glaner un peu partout des détails qui relèvent, sans aucun doute, de la croyance populaire. Voyez, par exemple, comment des histoires en soi proprement absurdes, d'ondins prophétiques ou de juments fatidiques (il y en a au moins deux : la Skálm de S 68 et la Fluga de S 202) retiennent l'attention de Sturla. Il est exact que le Nord a connu des ondins ou des sirènes qu'Andersen n'aura eu garde d'oublier, au XIX[e] siècle. Exact aussi que le cheval, en vertu de sa valeur intrinsèque en domaine indo-européen[1095] a pu ou dû jouer un rôle non négligeable dans l'univers surnaturel et donc religieux du Scandinave ancien. J'en dirai autant des rêves qui

[1095] Je suis de ceux qui pensent que la supériorité et l'influence déterminante des Indo-Européens tiennent, entre autres facteurs, au fait qu'ils ont été les premiers à savoir domestiquer le cheval : qu'il ait été un animal plus ou moins sacré dans toutes nos cultures ne peut venir d'autre part, ni être fortuit.

jouent aussi un rôle dans nos textes. En vérité, ils constituent une part non négligeable de bon nombre de sagas (notamment de celle de Gunlaugr langue-de-serpent, le rêve de þorsteinn, ou celle de Njàll le brûlé, le rêve de Flòsi). H 195 présente le rêve que fait þorkell, d'une femme qui pourrait renvoyer à la *fylgja* ou à la *hamingja* de l'intéressé. S 244 nous met en présence d'un interprétateur de rêves, personnage que nous rencontrons, d'ailleurs, dans d'autres textes et à propos duquel on a pu faire remarquer que le Nord lettré a peut-être connu l'*Onirokritikon* du Pseudo-Daniel, un texte fort populaire au Moyen Age, en tout état de cause. Pour Björn de S 329, c'est d'un *bergbúi* qu'il rêve et nous savons qu'il s'agit là de créatures surnaturelles vraiment fondamentales. Mais au total, et en dépit de la croyance au *hugr* dont nous parlerons un peu plus loin, les rêves n'interviennent pas nombreux dans le *Landnámabók* et n'assument pas un rôle bien déterminant. A la limite, on pourrait presque parler d'un motif littéraire, sans grand retentissement sur l'action.

Ce n'est peut-être pas exactement la même chose si nous envisageons maintenant une croyance qui paraît avoir été assez ferme, celle qui consistait à penser que les morts «entraient» dans les montagnes après leur trépas. Il est hors de doute que les anciens Germains dans leur ensemble ont voué un culte, attesté par tous les témoins, à certains lieux naturels comme montagnes, cascades, rochers, etc. Le *Landnámabók* est même l'une de nos sources les plus souvent citées à cet égard. Lisez S 237 où l'on voit þórir «sacrifier à un bosquet d'arbres», ou S 241 qui remarque que Eyvindr vouait un culte aux pierres de Gunnsteinn, la première place étant tenue par þorsteinn au nez rouge, de S 355, qui sacrifiait à une cascade «et il fallait jeter tous les reliefs dedans». La conclusion de ce petit chapitre, qui est une manière de somme, est étonnante : þorsteinn a un don de prophétie, il sait d'avance quels sont ses moutons qui mourront en automne et lorsque lui-même passe de vie à trépas, tous ses moutons sautent dans la cascade ! Il pourrait bien se faire que lorsque S 68 nous dit de þórir au phoque et de «ses parents païens» (mais notons l'épithète), que, «quand ils moururent, / ils/ entrèrent dans la falaise-de-þórir», il se fasse l'écho d'authentiques modes de penser : nous trouvons une formulation presque identique dans S 97 au sujet des parents d'Auðr la sagace. Le monde visible est fait, selon un mythe abondamment illustré par tous nos textes, des membres du géant fondamental

Ymir et j'ai dit plus haut que les morts étaient censés vivre sous terre, notamment sous les espèces des nains. *Eyrbyggja saga* et S 85 sont d'accord pour noter la grande dévotion que þórólfr vouait à une montagne appelée en conséquence Helgafell, Montagne sainte. Et voyez le raccord dans S 197 : Hreiðarr s'établit et «choisit d'entrer dans le Mælifell[1096] lorsqu'il mourrait». Il y aurait des choses assez similaires à dire, dans ce développement sur les interférences entre règnes ou plutôt sur la transfusion qui s'opère si facilement entre eux, de S 259 où Oddr mange l'ours blanc qui a tué son père et son frère, «déclarant qu'il avait vengé son père en tuant l'ours et son frère en le mangeant». Ne peut échapper le fait qu'ensuite, Oddr sera «méchant et difficile à traiter» et qu'il aura «la faculté de changer de forme».

Ainsi, au total, sur ce point particulier des dieux et des mythes, la moisson que nous offre le *Landnámabók* est à la fois assez maigre, et tout de même, instructive. Maigre, relativement, d'ailleurs : les sagas, sauf exception, n'offrent guère plus grand luxe de détails. Instructive parce que les indications fournies sont à peu près toutes corroborées par maints autres documents. On sera quand même en droit de s'étonner de cette parcimonie : après tout, Snorri Sturluson venait de donner, avec son *Edda* dite *en prose*, un catalogue complet des dieux et des mythes, un peu plus de cinquante ans avant que son neveu Sturla rédige son *Landnámabók*. Bien entendu, répétons-le, écrivant en pleine époque chrétienne et sans se donner les gants de faire œuvre d'amateur d'antiquités comme son oncle, Sturla (ainsi que Haukr après lui) a pu devoir se méfier de la «censure» ecclésiastique de son époque, d'où sa discrétion ?

Pourtant, j'ai, à la lecture du *Landnámabók*, la même impression qu'à celle des grandes sagas ou même de l'*Edda de Snorri*. Les allusions qui y sont faites aux dieux et aux mythes relèvent d'un souci de couleur locale, d'une volonté de faire ancien. A peine si ce fatras de fables était encore perçu. Du paganisme nordique ancien vu sous cet angle précis, les auteurs de *landnámabœkr* semblent avoir perdu jusqu'à la notion claire.

[1096] Qui est une montagne, comme son nom l'indique (*fell* = montagne)

2. *Le culte*

Si nous sommes assez mal à l'aise pour parler des dieux, des mythes que connaissait la religion germanique et scandinave, nous foulons en revanche un terrain beaucoup plus ferme dès qu'il s'agit du culte. Hommes d'action aimant les valeurs d'action, les Scandinaves du Moyen Age (les Vikings, donc) n'ont guère, que l'on sache, élaboré une religion trop abstraite. Cette «religion» n'avait pas de dogmes, pas de corps de doctrine constitué, elle n'était sans doute pas orante (on connaît en tout une seule prière de quelques lignes dans toute la littérature eddique[1097]) ni mystique ni méditative, j'ai, à plusieurs reprises, émis des doutes sur les «temples» dont parlent nos textes et même sur ces «prêtres» curieux que sont les *godar* qui n'avaient, apparemment, suivi aucune initiation pour exercer leurs fonctions. Le terme foi (*trú*) est un emprut au vieux haut allemand en islandais ancien, de même que le verbe *trúa*, croire. En revanche, dès que nous passons au domaine des actes chargés de sens, nous rencontrons toutes sortes de gestes ou d'actes qui nous mettent bien mieux à l'aise.

Sur le culte, on pourra lire Magnus Olsen : *Ættegård og helligdom*, Oslo, 1926, Th. Palm : *Träd kult*, Lund, 1948, H. Celander : *Förkristen jul enligt norröna källor*, 1958 ou R. Boyer : «Le culte dans la religion nordique ancienne», dans *Inter-Nord* n°13-14, décembre 1974.

Il n'y a, donc, pas d'outrance à affirmer que le culte constitue l'essentiel du paganisme nordique. C'est, par excellence, le moment religieux et nul ne l'a plus brillamment démontré que Folke Ström au chapitre II,3 de l'ouvrage que nous avons déjà noté. Populations au sens collectif extrêmement développé – et ce, jusqu'à nos jours inclusivement, les Scandinaves demandaient aux cérémonies cultuelles et aux rites de resserrer les liens de leur communauté, d'établir en ces moments privilégiés une communion vraiment intime non seulement parmi eux mais aussi avec les Puissances dispensatrices de chance, de force et de fécondité, partant, avec cette autre communauté des ancêtres défunts dont l'ancienne force de vie, manifestée de leur temps par leurs actes mémorables, se perpétuerait à travers la tombe jusqu'aux vivants. Très peu de religions, je crois, ont su

[1097] *Sigrdrífumál* str. 3 et 4 dans *L'Edda poétique*

exalter à ce point les puissances vitales et chaque rite doit être tenu pour un ressourcement, une revitalisation, comme l'a excellemment montré, sur un point particulier, Maurice Cahen (dans *La libation*, Paris, 1921).

C'est dire que si l'appareil mythologique a pu disparaître rapidement sans laisser grandes traces ailleurs qu'en poésie, ces gestes chargés de sens ont dû marquer les descendants même lointains des ancêtres païens nordiques. C'est, d'ailleurs, bien plus sur ce point que porteront les efforts de l'Eglise et il n'est pas fortuit que le début des lois chrétiennes, s'il ne parle pas d'Óðinn ou des autres dieux, interdise les sacrifices, la consommation de viande de cheval, l'usage des figures de proue monstrueuses et l'exposition des enfants. Ici, précisément, l'Eglise a fait valoir ses facultés d'adaptation – par exemple en faisant construire les églises à l'emplacement des anciens lieux sacrés, ou en remplaçant les *öndvegissúlur* par des poutres d'églises -, ou de «récupération» en convertissant, d'aventure, en baptême l'aspersion des nouveau-nés, peut-être, ou en substituant ses propres prophéties aux prédictions des sorciers.

Là-dessus, le *Landnámabók* n'est pas équivoque : la fréquence des allusions qu'il fait à l'apect cultuel du paganisme ancien et le sentiment qu'il en a semblent bien attester d'une claire conscience des faits.

a. *Le culte public*

Comme dans tant d'autres systèmes religieux, il y a lieu d'établir une distinction entre culte public, relativement tombé assez vite en désuétude, et culte privé, très certainement encore bien vivant à l'époque de la colonisation et perçu comme tel par les auteurs de *landnámabœkr.*

Le culte public donnait lieu à des manifestations saisonnières dans des «temples», dont nous savons, depuis la magistrale étude d'O. Olsen : «Hørg, hov og kirke» dans *ÅNOH*, 1965, qu'ils n'étaient pas nécessairement des édifices spécialisés réservés à ce seul emploi. Si de tels bâtiments ont pu exister, notamment en Scandinavie continentale, la religion nordique pouvait, comme le note déjà Tacite, se célébrer dans des lieux naturels, bois, éminences, sites particuliers : un tel endroit s'appelle *hörgr* (qui reprend sans doute le plus ancien *vé*, lequel s'applique à un lieu sacré) : l'une et l'autre dénominations se rencontrent dans le

Landnámabók, *hörgr* dans S 97 et, très explicitement, *vé* dans la tournure archaïque *víg í véum* (où il s'agit de sacrilèges : littéralement meurtre en un lieu sacré), voyez S 72, S 376 et S 323. La prudence est requise en ce qui concerne le vocable *hof*, qui est un emprunt au vieux haut allemand, et qui se rencontre assez fréquemment ici. On relira, à cet égard, S 41 (le toponyme Hofsstaðir, Lieux-du-temple, S 85 (même remarque, Þórólfr Mostrarskegg construit à Hofsvágr – Crique-du-temple – un temple «qu'il consacra à Þórr»), S 87, en relations avec une montagne sacrée, S 179 (où Ingimundr baptise Hof l'endroit où il a retrouvé son amulette de Freyr), S 218, 233, 274 (où un emplacement spécial est réservé à un *hof*, toponyme Hofsteigr), S 297 (Þórhaddr le vieux démonte son temple en Norvège et emporte en Islande de la terre de l'emplacement de ce temple, ainsi que les piliers), S 305 (liaison immédiate entre Hof, toponyme, et «il bâtit là un grand temple», même équivalence dans S 312), S 385 (qui comporte un détail intéressant à plus d'un titre : Ketilbjörn veut faire forger une poutre en argent pour son temple). S 346 mérite l'attention : Jörundr le goði, nous dit-on, s'approprie une terre par le feu «et la dédia à un temple (*hof*)». S 368 nous renvoie en Norvège, mais H 268 spécifie bien qu'à chaque *þing*, en Islande, devait correspondre un temple et donne des précisions sur l'anneau du temple, pièce maîtresse à n'en pas douter puisqu'il est également présenté dans d'autres textes, *Eyrbyggja Saga* avant tout : c'était sur cet «anneau du temple» que l'on devait prêter les serments les plus solennels et le *goði* devait le porter au bras lorsqu'il exerçait ses fonctions proprement religieuses. L'archéologie n'ayant pas retrouvé, que je sache, de traces de pareils «temples», je me demande s'il ne faut pas faire droit à une remarque suggérée par un passage des *Austrfararvísur* (Strophes d'un voyage à l'est, il s'agit ici de la Suède) du scalde Sighvatr Þórðarson. Au cours de son voyage, Sighvatr arrive, le soir, à une ferme où il demande l'hospitalité, mais on lui répond en substance que cela n'est pas possible, la ferme étant temporairement transformée en «temple» pour la célébration d'un sacrifice. J'ai le sentiment que, tout comme le *goði* était «prêtre» en certaines circonstances mais n'exerçait pas ces fonctions de manière permanente et en vertu de son appartenance à une sorte de caste d'initiés, le «temple» (quelle que soit la dénomination retenue, *hörgr, hof* ou *vé*) désignait le bâtiment que, en certaines circonstances ou à des dates données

(équinoxes et solstices, par exemple) l'on convertissait en lieu sacré, après quoi, si l'on peut dire, il retrouvait son caractère habituel. Il n'empêche que la fréquence de la mention de «temples» dans le *Landnámabók* (une bonne vingtaine) peut donner à penser. Rien, en somme, n'interdit de considérer que, en dépit de la christianisation officielle ou avant elle, les premiers occupants de l'île aient continué de célébrer des rites sacrés en des endroits promus pour la circonstance au rang de «temples».La remarque doit, toutefois, être prise avec prudence. J'ai abondamment déjà parlé de mort et de culte des morts, sujet sur lequel je vais revenir. Le mot *hörgr* désigne un entassement de pierres[1098], c'est sous ce genre de cairn que l'on inhumait les morts et il pourrait, lui, renvoyer plus explicitement à l'idée d'un temple, toujours dans l'acception de lieu sacré.

Revenons à S 85. Nous savons que la liaison entre culte et droit est intime et que le droit est l'un des traits originaux de la culture nordique. Nous avons déjà parlé du mythe fondamental de Týr et du loup Fenrir. Cette croyance explique que *þing* et temple étaient, soit situés à proximité immédiate, soit en très étroite relation. Notons encore que le *þing* étant toujours, que l'on sache, établi en plein air, on ne voit pas pourquoi le «temple» aurait occupé des locaux spéciaux et couverts. Dans S 85, après les démêlés ente Kjalleklingar et Þórsnesingar, le *þing* est placé dans un cap qui, du coup, devient «un endroit très sacré». S'y dresse (même s'il s'agit là d'un détail, d'ailleurs également présent dans *Eyrbyggja saga*, sur l'authenticité duquel il est permis d'émettre des réserves), la «pierre de Þórr» sur laquelle «on brisait l'échine des hommes que l'on offrait en sacrifice», et cette pierre est elle-même à côté de «l'enceinte du jugement» où l'on condamnait les hommes à être sacrifiés. L'organe juridique (enceinte du jugement) et le lieu de culte (pierre sacrificielle) sont donc dans le voisinage l'un de l'autre et c'est là que Þórðr le braillard, sur le conseil de tous les hommes du quartier, placera l'instance administrative, le *þing* de quartier. Quand bien même nous aurions affaire ici à une sorte de reconstitution historique sans fondement sûr (encore que la plupart des toponymes cités dans ce chapitre existent toujours), quand bien même ce passage aurait été écrit sur la foi de traditions venues

[1098] Le *Hyndluljóð* de l'*Edda poétique*, strophe 10, est clair sur ce point :Hyndla parle de son protégé Ǫttarr pour dire : «Un tertre (*hörgr*) il m'édifia / pavé de pierres»

de Norvège, le principe lui-même : collusion intime religion-droit-administration ne peut guère être récusé. On se rappellera d'ailleurs qu'une inscription latine découverte en Grande-Bretagne est dédiée à un dieu nommé Mars Thingsus, qui ne peut guère que renvoyer à Týr.

Un dernier détail pour en finir sur ce point. H 268 mentionne les *hoftollar*, les taxes que l'on devait verser pour l'entretien du temple «comme maintenant la dîme pour l'église». La chose, en soi, n'a rien d'impossible, bien qu'on l'ait contestée, précisément à cause de sa trop grande ressemblance avec les dîmes qui furent officiellement instituées en Islande en 1096, soit, une fois encore, quelque deux cents ans avant la rédaction de nos textes. Par «entretien du temple», il est loisible de comprendre contribution, en espèce ou en nature, aux sacrifices. De toute manière, voilà une preuve de plus de la liaison entre autorité spirituelle et pouvoir temporel, que nous avons déjà vue tant de fois.

Et justement, c'est le lieu de parler un peu des sacrifices ou opérations cultuelles à proprement parler (terme générique *blót*, sacrifice). Il s'agit d'un ensemble assez précis d'actions diverses ayant lieu dans le «temple» à des dates données (nous avons dit équinoxes et solstices, soit *sumarblót* d'une part, d'autre part *haustblót* qui est peut-être la même chose que *dísablót* ,et, en tout cas, que *vetrnætr,* ou encore *miðvetrarblót* ou *álfablót* ou *jól*[1099], scandinave moderne *jul,* équivalent de notre Noël) ou dans des circonstances importantes (naissance, mariage, enterrement, cession d'héritage, etc). Pour schématiser un peu, disons que le *blót* regroupe la communauté, familiale ou locale, autour du sacrificateur (*goði, hofgoði*) pour : procéder à un sacrifice proprement dit, d'animal ou d'homme, quoique ce dernier cas ait dû être fort rare, sinon inexistant en Islande, victime dont le sang sera répandu sur les lieux et sur les assistants; consulter les augures soit sur quelque événement particulier, soit sur la prospérité de la saison à venir; se concilier les faveurs des Puissances

[1099] Traduction de ces termes : *sumarblót* = sacrifice d'été, *haustblót* = sacrifice d'automne, *dísablót* = sacrifices aux dises (*disir*) qui sont des divinités mal connues de la fertilité-fécondité ainsi que de la victoire, *vetrnætr* = nuits d'hiver, comprenons fin octobre, *miðvetrarblót* = sacrifice de la mi-hiver, *álfablót* = sacrifice aux alfes, des créatures surnaturelles également mal connues qui semblent avoir régi les facultés mentales,l'étymologie de *jól* qui est un neutre pluriel, n'est pas connue.

invoquées, à l'occasion d'un banquet (dont l'ivresse est le terme normal, *veizla*, *blótveizla*) au cours duquel on consommera la chair des animaux immolés; ce banquet comporte des toasts ou libations (de bière en règle générale, qui peut avoir été expressément brassée à cet effet) portés aux dieux et aux ancêtres défunts. Il entraîne parfois la prononciation de vœux ou de serments solennels (*heitstrengning*) que l'on s'efforcera d'accomplir ensuite. Le *goði* est le «meneur» attitré de toute la cérémonie.

Le *Landnámabók* nous fournit des témoignages intéressants sur la plupart de ces points. Certains, toutefois, ne sont qu'entrevus. Risquons-nous à avancer que le *sumarblót* invoquait les dieux pour remporter la victoire à la guerre, le *haustblót*, pour avoir une bonne année, heureuse et féconde, le dernier, *jól*, pour favoriser le retour de la chaleur (du soleil) et la croissance des plantes. Seul, H 195 donne quelques détails sur *jól*. Mais redisons-le, il semble bien qu'à l'époque où nos auteurs écrivent, ces dates se soient «laïcisées» ou aient été adoptés et adaptées par l'Eglise. Par exemple, les *vetrnætr* ne sont plus qu'un point de repère commode dans le temps.

Il en va autrement du sacrifice proprement dit, qui se trouve explicitement mentionné un nombre assez considérable de fois, certaines avec d'intéressantes précisions. S 5 établit clairement le caractère propitiatoire de cette opération en même temps que sa liaison avec la consultation des augures, très expressément raccordée à l'oiseau qui, de tout temps, fut tenu pour sacré (ou, au moins, fatidique) dans le Nord, le corbeau (un mythe veut qu'Óðinn ait eu pour émissaires deux corbeaux aux noms symboliques: Huginn, la pensée, et Munninn, la mémoire). La même relation immédiate figure dans S 7: «Ingólfr pourvut à un grand sacrifice et consulta les augures sur son destin». Plus subtilement encore, dans S 355 où l'indication que þorsteinn au nez rouge «était un grand sacrificateur» est aussitôt suivie de la remarque: «Il avait aussi très fort le don de prévoir l'avenir». Moins intéressants, parce que notés sans implications spéciales, S 203 ou S 399 qui établissent cependant le rapport entre sacrifice et temple.

En revanche, le but pratique du sacrifice est indiqué nettement par S 123 (à þórr pour qu'il accorde une faveur: envoyer du bois dont on fera un haut-siège, la requête est aussitôt suivie d'effet, et même au delà de toute espérance, mais il convient de dire que l'on trouverait mille parallèles exacts à ce fait dans les

recueils de miracles, *jarteinabœkr*, qui accompagnent les nombreuses vies de saints tôt traduites en islandais). Remarquons le curieux S 149 où deux hommes, l'un en Islande, l'autre en Norvège, sont censés faire au même moment un sacrifice pour contrecarrer leurs entreprises mutuelles, et comme l'un d'eux, celui qui est en Islande, ne peut aller jusqu'au bout de son sacrifice, il fera naufrage peu après. Là encore, la déteinte chrétienne n'est pas improbable, la notion biblique d'un Dieu vengeur ayant retenu, et pour cause, l'attention des Islandais. Au demeurant, notable est la façon dont se nomment tous les membres de la famille en question, ils portent tous un prénom commençant par Vé- (Végeirr, Vébjörn, Vésteinn, Véþormr, Vémundr, Végestr, Véþorn, Védís). S 180 présente une sorcière, Ljót, qui offre un sacrifice pour que son fils, menacé de mort violente, ait longue vie. La démarche est vaine, toutefois, Hrolleifr sera tué. Pour H 268, il spécifie que le sang des animaux sacrifiés rougira l'anneau du temple. H 315 va même jusqu'à nous proposer un exemple de sacrifice par procuration : un individu qui ne peut se rendre en Norvège d'où il est proscrit délègue ses pouvoirs à quelqu'un pour offrir un sacrifice saisonnier puisque S 368 précise qu'il devait avoir lieu «tous les trois étés». Le chiffre n'est pas indifférent : dans le passage qui a été cité, Adam de Brême prétend que les grands sacrifices d'Uppsala, en Suède donc, avaient lieu tous les neuf ans ! Thietmar de Merseburg dit aussi, dans sa *Chronique* (vers 1015) qu'au Danemark, à Leire qui en était le haut-lieu politique et religieux, on sacrifiait tous les neuf ans quatre-vingt-dix-neuf hommes et autant de chevaux et de coqs. S 211 signale un certain Blót-Már (Már le sacrificateur).

Sur la liaison organique entre sacrifice et consultation des augures, nous sommes bien éclairés : par S 7 qui déclare sans ambiguïté que ce furent les augures (*fréttin*) qui envoyèrent Ingólfr en Islande; par S 198 où l'on nous suggère une opération qu'atteste déjà Tacite et qui consistait sans doute à tailler des copeaux (*spán*) que l'on jetait sur un linge (*fella blótspán* : faire tomber les copeaux sacrificiels) : de leur disposition sur ce linge, on déduisait probablement la conduite à tenir. H 184 utilise la même tournure que S 7 (*ganga til frétta*) «pour savoir où /.../ prendre de la terre», et l'on notera ici, qu'il y ait de la part de l'auteur humour volontaire ou non, le caractère absolument contraignant du verdict ainsi rendu : malgré la mauvaise saison,

la longueur et l'inconfort de la traversée et les récriminations de son équipage, Helgi obéit sans faillir aux ordres de þórr.

Au sujet d'un autre moment important du sacrifice, la prestation de serments, le *Landnámabók* nous apporte aussi quelques lumières. On appréciera que ce soit au cours d'un banquet que Hólmsteinn fasse serment d'épouser Helga, dans S 6. La liaison avec un sacrifice n'est pas précisée, mais le fait qu'il s'agisse d'un banquet donné «en hiver» suggèrerait volontiers la date de Jól. Dans S 85, c'est au moment de jeter par-dessus bord les montants de son haut-siège que þórólfr fait le vœu, ou le serment (c'est le même mot, *heit*, verbe *heita*) de consacrer à þórr tout le territoire qu'il colonisera : il n'est pas exclu que le geste ait eu lieu au terme d'un sacrifice.

Au total, l'ensemble des opérations rituelles que constituait le *blót* se trouve bien représenté dans le *Landnámabók* : jamais d'une façon systématique, mais par aperçus plus ou moins étoffés qui nous obligent à une sorte de reconstitution. En définitive, la valeur de cette source, sous ce rapport, mérite l'attention.

Quant à l'existence de prêtres ou de sacrificateurs spécialisés, si cela ne revient pas à dire la même chose, les indications donnée par le *Landnámabók* sont assez vagues. Seuls, S 297 et H 276 signalent l'existence de *hofgoðar* (prêtres du temple), dans le second cas, zélateurs de Freyr. Il semble bien que cette fonction, si elle a jamais été spécialisée, a dû être initialement l'apanage du «roi», chef de guerre ou administrateur de district, avant de devenir celui du chef de famille, tout simplement, cumulant de la sorte pouvoir temporel et autorité spirituelle. Nos textes tendraient à montrer que quiconque pouvait sacrifier, pour peu qu'il eût quelque importance sociale. En revanche, S 180 laisse échapper un détail qui mérite l'attention : ce sont les habits rouges que porte Hrolleifr, qui sont signalés en raison du fait que le vêtement ordinaire de *vaðmál* était d'ordinaire brun. Ils constituent un détail extraordinaire. *Vatnsdœla saga*, ch. 26, qui dédouble ce passage, appelle ces habits *blótklæði* (vêtements sacrificiels). Encore que n'on n'ait pas d'autres exemples du fait, il se pourrait que le prêtre-sacrificateur eût porté, pour la circonstance, un costume rituel. C'est aussi ce que donneraient à penser certaines gravures rupestres

de l'âge du bronze ainsi que quelques-unes des grandes pierres historiée de l'île de Gotland (Lärbro).

b. *Le culte privé*

Tout porte à croire que, dans le paganisme nordique, le culte privé l'emporta sur le culte public. Le style des relations qui s'établissent entre l'individu et les Puissances qu'il révère, et qui impliquent plus un engagement ou une participation personnels que de grandes cérémonies officielles, la relative rareté même de ces cérémonies – si l'on compare à d'autres religions anciennes – et leur évocation pour ainsi dire dans l'abstrait, le fait aussi que les dieux, non dans le *Landnámabók* qui, étant donné sa date de rédaction, est tenu à la discrétion, mais dans d'autres sources, poétiques surtout, soient souvent envisagés collectivement (les Ases, les Puissances, les liens – *höpt, bönd* -, les dieux), tout tend à montrer que le culte, au moins à l'origine, et pendant très longtemps, resta limité, sinon à l'individu lui-même (encore qu'un texte comme *Víga-Glúms saga* suggèrerait volontiers des dévotions strictement personnelles du héros envers des objets symboliques, significativement appelés *fulltrúi* [1100], l'équivalent en quelque sorte de nos «patrons» chrétiens, ou plutôt des reliques qui les représentent : on peut aussi penser à des manières de talismans et, bien entendu, à l'amulette d'Ingimundr dans S 179), au moins à un cercle restreint qui peut fort bien se limiter à la famille.

De laquelle il convient de parler un peu maintenant car elle est la cellule fondamentale de tout l'univers, physique, mental et religieux du Nord.

Or la famille est placée sous l'égide de la chance, d'une certaine qualité de destin (là-dessus : H. Naumann : *Germanischer Schicksalsglaube*, Berlin, 1934, W. Gehl : *Der germanische Schicksalsglaube*, Berlin, 1937), personnifiée par la *hamingja*, figuration anthropomorphique de la puissance et de la capacité de réussite attachées à un clan. Il se trouve que cette *hamingja*, qui n'est peut-être qu'une création relativement récente, renvoie certainement à d'autres notions beaucoup plus éclairantes pour nous : et d'abord aux géants. Le célèbre passage de la *Saga de Víga-Glúmr* qui nous la décrit le mieux la présente sous la forme

[1100] Le sens propre de ce mot est : en qui l'on a pleinement confiance.

d'une femme immense dont les épaules touchent les parois du fjord au bout duquel habite Glùmr. Rappelons que les géants sont des expressions des forces naturelles, ils se confondent, souvent, avec le sol, les eaux, les vents. Un beau mythe poétique, qui n'est d'ailleurs pas spécfique du Nord, fait du monde physique sous ses divers aspects (montagnes, rivières, nuages, mers, astres) les parties du corps d'un unique géant primitif, Ymir. Tout cela, pour dire qu'il est vraisemblable que les dieux sous leurs formes individualisées sont sûrement moins anciens, dans le Nord comme ailleurs, que les géants constitutifs du sol même que nous foulons, et, sans doute, initialement, confondus avec lui : on se rappelle qu'un géant est aussi appelé *bergbùi,* habitant des montagnes

La réflexion qui a pu découler de cet ensemble de représentations paraît assez facile à suivre. Le monde est habité de Puissances dont il faut se concilier les bonnes grâces, qu'il faut s'assimiler, auxquelles il faut communier. C'est à la famille de le faire en premier lieu parce que, dans ces pays à l'habitat dispersé par nature (relief tourmenté, omniprésence de l'eau) et par force (rigueur du climat, longueur des hivers, difficultés des communications), elle est, plus qu'ailleurs, plus que sous les latitudes méridionales en tout cas, l'indispensable cellule de base. Et comme les morts, les «grands» morts surtout, qui se sont rendus célèbres par leur vie (c'est-à-dire par leur capacité à manifester leur puissance, donc par leur chance), non seulement n'ont pu le faire qu'en révérant les forces naturelles, mais encore ne meurent pas à proprement parler : retournent à ces forces pour veiller, depuis l'autre monde, à la perpétuation, dans leur descendance, de la chance qu'eux-mêmes ont portée – quelque chose comme l'«éternel retour» cher à Mircea Eliade – le culte est célébration, en vérité concélébration, de cette chance, de cette adhésion à une potentialité, de cette effectuation de virtualités. De là son importance et son caractère plus privé que public, plus implicite que manifeste.

En fait, les forces naturelles dont je viens de parler sont à tout moment présentes dans ces textes, directement ou indirectement. Elles s'appellent *landvœttir* (on pourrait traduire : êtres telluriques, créatures chtoniennes) : ce sont les esprits tutélaires attachés aux arbres, aux sources, cascades, rochers, montagnes, tout ce qui représente la foce et la vie naturelles. Elles ont par-

tiellement perdu leur aspect gigantesque mais elles conservent leur rôle à la fois tutélaire et impérieux. Voilà pourquoi Þórir snepill «voue un culte» à un bosquet d'arbres (au demeurant, Yggdrasill ou Irminsul corroborent le témoignage de Tacite sur la dévotion particulière des Germains pour les arbres), c'est-à-dire, dit littéralement S 237, qu'il le *blótaði*, lui offrait des sacrifices, le verbe *blóta* se construisant, en vieux norois, directement[1101] et manifestant ainsi, au niveau de la langue même le caractère exactement transitif (on pense à des substantifs comme transfert, transport, transfusion) de l'opération, en vérité, faudrait-il dire, de l'association avec ce *genius locii*. Dans S 241, c'est aux Gunnsteinar que va cet hommage : pierres de Gunnr, prénom qui, de surcroît, peut renvoyer à celui d'une valkyrie bien connue et même au mot *gud*, dieu. Dans S 355, il s'agit d'une cascade et l'on dit même en quoi consistait matériellement le sacrifice offert : les reliefs des repas, comprenons, sans doute, non pas les déchets, mais ce qui n'avait pas été consommé.

C'est qu'il ne faisait pas bon, sans doute, de déplaire aux *landvættir :* S 330 montre que, depuis la mort de Hjörleifr, personne n'a osé coloniser l'endroit où il a été tué «à cause des *landvættir* « : retenons cette association morts-*landvættir*. H 268 rapporte comment Ülfljótr fait figurer, en tête des lois qu'il rapporte de Norvège, l'interdiction d'aborder dans un pays inconnu avec des figures de proue grimaçantes, «au risque d'effrayer les *landvættir* «. Un chapitre célèbre de la *Saga d'Egill Skallagrímsson* relate que le rite du *níð*, l'érection de la *níðstöng* (dont le *Landnámabók* ne fait pas mention) a pour but de conjurer les *landvættir* d'expulser du pays l'ennemi auquel on veut nuire, en l'occurrence le roi Eirikr à la hache sanglante et sa mère la reine Gunnhildr, et le plus remarquable est que le rite sera suivi d'effet ! En revanche, se concilier les *landvættir* est hautement bénéfique. Dans S 329, Björn-au-bouc est béni par un *bergbúi*, et voyez le rapport patent, des gens doués de seconde vue aperçoivent les *landvættir* escortant Björn-au-bouc et ses fils quand ils se rendent, respectivement, au *þing*, à la chasse ou à la pêche.

[1101] On dit *hann blótaði guð* (à l'accusatif) *hestum* (au datif) : littéralement : il sacrifia le dieu par un cheval

Trois extraits du *Landnámabók* illustrent la liaison entre géants, montagnes et *landvættir*. C'est d'abord S 85, passage bien connu et d'ailleurs dédoublé par *Eyrbyggja Saga*. Þórólfr a consacré à Þórr tout le cap qu'il a colonisé. Il voue un culte ombrageux à la montagne qui se dresse dans ce cap et qu'il appelle en conséquence Helgafell, Montagne Sainte. Il n'y tolère ni mort violente, ni souillure, ni même indécence puisque «personne ne devait la regarder sans s'être lavé». Et la précision suit aussitôt: «Þórólfr et ses parents croyaient tous qu'ils entreraient dans cette montagne lorsqu'ils mourraient». Je voudrais que l'on sentît s'établir ici sans ambiguïté ce grand cycle naturel où l'humain et le non-humain, le vif et le mort aussi bien, s'échangent, s'inscrivent dans un cercle animé où la force de vie récupère en quelque sorte la mort en lui conférant un rôle encore actif: non pas, réellement, réincarnation, mais échange, métamorphose ou, le mot a déjà été dit, transfusion. Parce qu'Auðr avait fait ériger des croix sur les collines – elle est chrétienne, en vérité, mais la persistance du courant profond éclate – «ses parents» leur portent une grand dévotion et pensent qu'ils entreront dedans après leur mort (S 97). De plus, on y place un temple en plein air et l'on y offre des sacrifices: où passe, ici, la limite entre culte dit public et ce culte privé que pratique une famille qui, pour commencer, enterre dans ces collines l'illustre Þórðr le braillard? S 197 note plus sobrement que Hreiðarr «choisit d'entrer dans le Mælifell / une montagne/ lorsqu'il mourrait». J'ai cité, en note à S 355, le passage des anciennes lois du Gulaþing (en Norvège) où il est fait grief aux païens de «croire aux *landvættir* , que ce soit dans les bosquest d'arbres ou les tertres ou les cascades». Bosquets et cascades ont été mentionnés ici même. Quant aux tertres, je choisis d'en parler plus loin à propos du culte des morts, mais on sent bien maintenant qu'ils relèvent de la dévotion envers les *landvættir*, l'énumération qui figure dans l'extrait que je viens de citer ayant tout d'une équation.

Il y a la même chose à dire des rites minutieux de prise de possession du sol, déjà évoqués à d'autres fins, sur le compte desquels, comme il est normal étant donné l'objet précis de son propos, le *Landnámabók* est notre source principale. On voit bien que ces rites n'ont qu'une raison d'être: ou bien chasser les *landvættir* qui hantent le pays dont on veut s'emparer, ou bien, plus sûrement, se les concilier, voire leur imposer sa présence,

sans qu'il y ait à ce faire hostilité explicite pour autant. Or, la symbolique est transparente, il n'y a qu'un maître absolu des forces naturelles, c'est le feu. Dans la majorité des cas, c'est donc par le feu que l'on s'assurera la propriété d'un territoire nouveau. Prenez S 189 : «Sæmundr /prit/ possession de ses terres par le feu.» Ou H 184 : Helgi «fit un grand feu à chaque embouchure de rivière, se consacrant (verbe *helga*) tout le fjord entre les caps». Ou encore S 346 : Jörundr parcourt la terre qu'il se réserve «avec le feu et la dédia à un temple». On ne sait s'il faut réellement attribuer à Haraldr à la belle chevelure la codification de ces rites, comme le veut H 294 (qui n'a pas de correspondant dans S) mais la formulation est expressive et a, en outre, l'intérêt de lier étroitement feu et soleil : la prise de territoire dure du lever au coucher du soleil et chaque feu, non seulement doit être bien visible depuis l'autre, mais encore doit brûler depuis le moment où il est allumé jusqu'à la nuit.

Il existe des variantes de ce rite : si l'on ne fait pas de feu, on peut se contenter de lancer par-dessus le territoire que l'on veut s'approprier une flèche enflammée (*tindrör*) comme Önundr dans S 198, procédé dont, vraisemblablement, S 196 donne une autre illustration moins ouverte (la flèche que Vékell tire entre les monticules qui portent son nom).

D'autres passages, qui ne sont aucunement inconciliables avec les précédents, paraissent insister plutôt sur la durée de l'opération, afin, évidemment, d'empêcher que l'on s'attribue une portion démesurée de terrain. Ils n'excluent pas que feu ou bois aient pu être mis à contribution simultanément. H 63 laisse trois jours à Hreiðarr pour délimiter le territoire qu'il possèdera, S 149 n'en concède qu'un seul à Vébjörn. Le désaccord entre les textes se résout peut-être grâce à H 276 : en effet, ce dernier chapitre, qui recoupe en partie H 294 (les prescriptions de Haradr à la belle chevelure) et qui s'applique aux femmes – auxquelles, de tout temps en Islande, une législation différente de celle destinée aux hommes s'est, en divers domaines, appliquée – précise que la délimitation des terres à coloniser doit se faire en conduisant une génisse de deux ans. Or S 149 fait remarquer que Vébjörn circonscrit son lot de terrain à partir du Fjord du Cheval jusqu'à un lopin qui s'appelle Folafotr (peut-être jambe du poulain), ce qui laisserait entendre de quelles montures il s'est servi. Cela ne résout pas l'opposition entre H 63 et H 294 (trois jours ici contre un seul là) bien que ce der-

nier texte précise «un long jour de printemps», entendons donc un des ces jours de juin où le soleil se couche à peine.

En tout état de cause, le caractère sacré de ce rite ne peut échapper à cause de la précision fréquente : en procédant de la sorte, N... se consacra (*helgaði sér*) le terrain. L'expression revient dans S 257 qui nous dépeint une série de prises de possession du sol extrêmement élaborées et sans parallèles ailleurs dans le *Landnámabók*. Einarr et ses associés plantent une hache en un lieu, déposent un aigle en un autre, érigent une croix en un troisième et, «de la sorte, ils se consacrèrent tout l'Øxarfjörðr /Fjord de la Hache/». Bien sûr, on est en droit de s'étonner un peu et de cet aigle que l'on dépose en un lieu, et du mixte païen-chrétien dont le texte fait état. Comme s'il s'agissait de justifier à force des toponymes qui ne devaient peut-être rien à un tel rituel : c'est tout le problème, que nous rencontrons mainte fois, de l'authenticité du paganisme que nous livrent ces textes, notamment de la manie étymologique typique des *sagnamenn* et qui trahit son clerc. On notera tout de même qu'il n'y a peut-être pas lieu de s'abuser sur cette «croix» : il peut s'agir, non de la croix chrétienne, mais de ces tas de pierres disposés en croix (*jarðkross*) attestés ailleurs. Il y a ausi une rivière de la hache (Øxará) dans le site de þingvellir parce que, dit S 385, les arrivants y auraient perdu une hache. Pourtant, depuis les gravures rupestres jusqu'aux sagas de contemporains, les témoignages ne manquent pas qui associent cette arme aux rites magiques ou fécondateurs (solaires, en fait). Il n'est donc pas interdit de voir dans ce passage une authentique survivance.

D'autant que le résultat est le même : par la force interne du truchement utilisé, feu, bois, hache, animal privilégié (bœuf ou génisse, et cheval jouissaient d'une considération spéciale et étaient associés aux dieux Vanes), les *landvættir* sont obligés de tolérer la présence nouvelle du colonisateur, leur pouvoir éventuellement hostile est conjuré. Ils sont bien les interlocuteurs attitrés dans ce dialogue, il faudrait dire : ce rapport de forces entre l'homme et son décor.

Tout comme c'est assurément leur présence qui justifie l'importance attachée au haut-siège du maître de maison et, plus largement, à la demeure humaine, au *hýbýli*. Nous avons beaucoup parlé des *öndvegi*, sous l'angle plus précis de leurs montants, les *öndvegissúlur*. Le lien se trouve ici fait entre forces

naturelles (*landvættir* si l'on veut), univers des dieux dont la figure orne les montants, et société humaine bien centrée sur la famille. Le haut-siège est l'apanage du maître de maison, c'est le symbole matérialisé de sa prééminence et économique, et sociale, et juridique, et religieuse. Comme les fils d'Ingimundr dans S 180, on ne peut s'y asseoir avant d'avoir été, littéralement, intronisé. La cérémonie d'institution publique de la succession d'un mort (*leiða í arf*: introduire dans l'héritage) consacre la continuité du clan en la personne de son nouveau chef, avec les ancêtres disparus dont j'ai dit l'identification aux *landvættir*.

Et le rôle de ceux-ci n'est sans doute pas moindre dans deux rites encore que n'évoque qu'en passant le *Landnámabók* : l'institution de la fraternité jurée ou *fóstbræðralag* et l'ondoiement du nouveau-né (*ausa barn vatni* dont j'ai déjà parlé, voyez H 314). La fraternité jurée, rite au demeurant très banal (notamment dans les sagas dites légendaires ou *fornaldarsögur)* est des plus parlantes. Voyez-en les mentions dans S 6, 130, 289, 348 ou H 352. Les deux hommes qui se liaient de la sorte subissaient un rituel élaboré dont le temps fort consistait à passer sous deux bandes de terre gazonnée dressées en V renversé, claire image d'une renaissance par le passage symbolique au sein de la Terre-Mère à laquelle les impétrants mêlaient leur sang. Soulignons que les obligations qui résultaient d'un pareil cérémonial étaient encore plus contraignantes que les simples liens du sang. Communion avec l'eau lustrale ici, avec la Terre là : nous ne sortons pas de l'allégeance aux grandes forces naturelles dont je ne cesse de parler dans le présent développement.

Il ne reste plus, pour fermer le cercle, qu'à aborder maintenant la seconde série d'opérations relevant incontestablement du culte privé et de la dévotion envers les *landvættir*, le culte des morts (sur ce point, entre autres, E. Birkeli : *Fedrekult i Norge*, Oslo 1938 et *Huskult og hinsidighetstro*, Oslo, 1943; H. Ellis : *The road to Hel*, Cambridge, 1943; Régis Boyer : *La mort chez les anciens Scandinaves*, Paris, 1994).

Redisons-le d'emblée : dans le Nord, le mort n'est pas bien mort. J. Klare («Die Toten in der altnordischen Literatur» dans *Acta Phil. scand.* 8, 1933) a même pu parler de *lebende Leiche*, cadavre vivant. Pour ne pas quitter l'optique où je suis, je dirai qu'il est simplement retourné à l'un des états du cycle, mais il

reste actif sous forme de *landvættr*, tel quel ou dans l'une des acceptions dégradées que prendra la notion avec le temps. Ce qu'il faut bien se représenter, c'est cette sorte de figuration homothétique que prend la société nordique : à la communaut des vivants, plus exactement de la famille vivante, se superpose celle des ancêtres défunts qui ont l'avantage d'avoir réintégré en quelque sorte le monde naturel au lieu de peser sur lui pour exister, mais dont la présence demeure tangible. Le passage sur terre n'est qu'un moment du cycle fatidique. La retraite au royaume des morts n'est pas exactement intemporelle, mais inactuelle. A tout instant, elle est susceptible de s'ouvrir pour donner lieu à des retours – sous mille formes dont celle de revenants, ces *draugar* (sg. *draugr*) qui connaîtront par la suite une telle fortune dans le folklore islandais et dont S 93 nous donne un exemple convaincant, même s'il ne vaut pas les fantastiques évocations d'*Eyrbyggja saga* au sujet de þórólfr l'estropié – voire à des réincarnations, soit sous forme animale comme c'est peut-être le cas pour le sorcier Örn et le cheval gris (couleur inquiétante) de S 202, soit, beaucoup plus subtilement, par transmigration, comme à propos du père et du frère d'Oddr dans S 259 qui, par l'intermédiaire de l'ours qui les a dévorés et dont Oddr consomme la chair après l'avoir tué, réintègrent leur parent, lequel, du coup, devient *hamrammr* (doué de multiples formes).

Ou bien, thème tellement rebattu qu'il a suscité bien des suspicions, en grande partie parce qu'il coïncide avec un motif quasi obligé de l'hagiographie chrétienne, ils se manifestent, en rêve, aux vivants (sur ce sujet : W. Hensen : *Über die Träume in der altnordischen Sagalitteratur*, Leipzig, 1890, G.D. Kelchner : *Dreams in Old Norse Literature and their affinities in Folklore*, Cambridge, 1925). Pourquoi ? Pour se plaindre de la condition qui leur et faite : ainsi, Ásmundr qui proteste contre le fait d'avoir été inhumé avec un esclave que l'on a placé dans la tombe sur un pied d'égalité avec lui (S 72); pour intervenir effectivement dans la destinée des vivants afin de les prévenir d'un danger imminent, comme dans H 195 où la femme qui révèle à þorgeirr la véritable identité des hôtes qu'il vient d'héberger pourrait bien être sa *hamingja*, dans S 283 où l'homme du rêve de Hrafnkell qui lui sauve la vie, doit être son ancêtre, et même dans S 152 où le contexte est moins clair mais dont le contenu est du même ordre.

Cette communication, au sens où l'on parle de vases communicants, entre morts et vifs trouve une autre expression dans le phénomène de la *feigð* (adjectif *feigr*) : cette apparence particulière qu'ont les êtres vivants – hommes ou animaux – qui vont bientôt mourir, caractère que certains individus, comme Þorsteinn au nez rouge de S 355, ont le don de deviner. Redisons qu'il n'y a pas de frontière bien tranchée : non que les vivants soient considérés comme des morts en puissance ou les morts, comme une autre manière de vivants, mais à cause de cette permanente circulation qui, en vérité, relègue passablement à l'arrière-plan le phénomène du trépas envisagé comme une fin absolue, selon une perspective matérialiste moderne résolument étrangère à la mentalité nordique ancienne. Par là, soit dit en passant, peut ausi s'expliquer l'aisance du passage à la religion chrétienne qui met tout aussi fort l'accent sur la vie après la mort, la vie du monde à venir; par là s'éclaire aussi, peut-être, ce mépris du danger, le fameux «je meurs en riant» de Ragnarr loðbrók[1102], sur le compte duquel on a écrit tant d'absurdités parce que l'on ne voyait pas que, sous sa forme littéraire héroïque, il coïncidait avec le complexe le plus saisissant, certainement le plus profond, du paganisme en question, cet ensemble de croyances en une vie inexpugnable dont l'existence actuelle n'est qu'une forme, un état plus nettement visible.

Tout ceci nous met à l'aise pour parler du culte des morts. On en donnera deux illustrations : la reprise d'héritage, déjà entrevue à d'autres fins, et l'érection des tertres funéraires, avec la valeur qu'on leur attachait.

Sur l'*erfi*, le banquet funéraire, on relira S 110 qui a l'intérêt de présenter les faits sous un jour original, exceptionnel comme il convient au personnage hors pair que fut Auðr la sagace : c'est elle-même qui le donne juste avant de mourir – comme si elle voulait en accuser le caractère de liaison – et il dure trois jours. Quant à S 207, il insiste à juste titre sur le caractère somptueux, inégalé dans les annales islandaises, de ce banquet donné à quatorze cent quarante personnes, au cours duquel est déclamé un poème mémorable. On se rappelle, en outre, que les libations

[1102] C'est le dernier vers des célèbres *Krákumál* qu'est censé avoir déclamés le grand chef viking au moment de mourir, alors qu'on l'avait jeté dans une fosse aux serpents.

avaient, entre autres fins, pour raison d'être de célébrer la mémoire des disparus (*drekka minni*, boire à la mémoire de). A ce titre, plus qu'ailleurs, l'opération, appliquée à un festin de funérailles, prend toute sa valeur.

Quant aux tertres funéraires, la coutume, attestée dans toute la Scandinavie par l'archéologie, a bien été d'en ériger pour tout homme de quelque importance. Les tertres royaux de Vieil Upsal, en Suède, qui subsistent encore, en sont un témoignage éclatant. La découverte faite à Oseberg (Norvège[1103]), entre autres, montre que le défunt était inhumé avec armes et objets précieux, dans un bateau aménagé à cet effet, au besoin, comme en atteste le récit, déjà mentionné d'Ibn Fadhlan, avec des animaux et même des êtres humains, esclaves ou concubines. C'est ce que confirmerait S 72, même si l'on est fondé à révoquer en doute ce chapitre en raison de l'absence totale de vestiges archéologiques de ce genre découverts en Islande. Mais ce texte fait certainement état de réminiscences fort anciennes, précieuses pour nous. En fait, bateau, provisions, compagnie, équipement, tout prouve qu'il s'agisait de favoriser le passage du défunt de ce monde dans l'autre.

Quant au fait d'ériger un tertre (*hörgr*, mot que nous avons déjà commenté, ou plus fréquemment *haugr*) au disparu, il est si fréquemment signalé qu'il n'y a pas lieu de douter de sa vraisemblance historique. J'en recense plus d'une vingtaine de mentions, soit S 8, H 24, S 39, 40, 42, H 56, S 72, 75, 76 (où il est fait mention d'une violation de tertre), 81, 84, 93, 120, 152 (où, à vrai dire, il ne s'agit peut-être pas de tertres au sens exact mais de quelque espèce d'entassement de pierres commémoratif des meurtres commis), 323, 363, 376, 378 et H 346.

Deux passage méritent une attention spéciale, sous ce rapport : H 63, d'abord, où le tertre d'Einarr aurait eu quelque chose de miraculeux, étant donné qu'il restait toujours vert, hiver comme été. Le rapprochement avec d'autres textes et surtout avec les récits de miracles chrétiens inciterait à voir là un thème littéraire exploité pour les besoins de la cause. Mais ce qui importe ici, c'est que ce soit précisément dans ce contexte que le thème ait été retenu : cette mort suscite en fait un sym-

[1103] Il est exposé au Musée des bateaux vikings de Bygdøy et aurait servi à l'inhumation d'une reine. Notons bien que ce bateau a été construit expressément pour la circonstance et qu'il est incapable de naviguer.

bole de vie, ce qui confirme bien les suggestions avancées plus haut. L'autre passage est plus explicite : H 19 est obligatoirement cité dès qu'il s'agit du culte des ancêtres dans le Nord. On y relate comment Grimr kamban fut, en quelque sorte, divinisé après sa mort, en raison de sa popularité de son vivant, puisqu'on se mit à lui offrir des sacrifices. Un commentaire similaire pourrait être suggéré à partir de S 29 où l'on ne jette pas par-dessus bord les montants du haut-siège d'Ǫlfr-du-soir, mais, dans son cercueil, son cadavre puisqu'il meurt au cours de la traversée, avec la mention précise de «s'établir à peu de distance de l'endroit où /le/ cercueil toucherait terre, si le destin le permettait» De la sorte, nous disposons d'un éventail complet : on sacrifie aux dieux, comme Þórr, ou aux cascades, c'est-à-dire aux *landvættir*, ou aux morts comme Grimr kamban. Je n'établis pas ici de hiérarchie : je voudrais seulement mettre en lumière trois aspects, ou trois stades d'un même culte, celui de la vie naturelle, directement traduit dans les sacrifices aux forces élémentaires, transmué d'un cran dans le culte des ancêtres-*landvættir*, sublimé dans celui, plus récent, des dieux anthropomorphes.

3. *Sorcellerie et magie*

Il ne nous reste plus, au chapitre de la religion, qu'à nous intéresser à la sorcellerie et la magie. Il existe d'innombrables études sur cette question. On peut retenir celles de Nils Lid dans *Nordisk Kultur* XIX, Stockholm, 1935 (*Magiske fyrestellingar og bruk*), de Dag Strömbäck, *Sejd*, Uppsala, 1935, I. Lindqvist : *Galdrar*, dans *Göteborgs Högskolas Årsskrift*, 1923, les cinq volumes magistraux de I. Reichborn-Kjennerud *Vår gamle trolldomsmedisin*, Oslo, 1927-1947, la belle mise au point de Peter Buchholz : «Shamanism – the testimony of Old Icelandic Literary Tradition» dans *Medieval Scandinavia* 1971, 4. Aussi Régis Boyer : *Le monde du double, la magie chez les anciens Scandinaves*. Paris, 1986.

Sous cet angle, la lecture du *Landnámabók* n'aura pas manqué d'impressionner. Quel luxe d'opérations étranges, métamorphoses, incantations, transformations à vue, conjurations des éléments naturels, etc.[1104] ! Comme si le texte tout entier baignait dans une atmosphère occulte. Que l'on me permette d'avancer que la chose n'a rien de surprenant. A quiconque étudie avec soin l'ensemble des lettres islandaises anciennes et,

plus particulièrement, la religion païenne des Scandinaves d'autrefois, il apparaît à l' évidence que, contrairement à l'une des vues fixes et fausses les mieux établies chez nous, cet univers ne privilégie nullement la force mais bien la fertilité-fécondité, c'est-à-dire la magie sous l'angle très précis de ce savoir ésotérique qui donne le pouvoir, lequel à son tour provoque réussite, bonheur et «plaisir». Toutes les créatures surnaturelles, les dieux inclus, donc, les magicien(ne)s, les sorcier(e)s innombrables dans tous nos textes sont des personnes assoiffées de savoir afin de détenir le pouvoir d'agir sur les apparences pour satisfaire leur volonté propre. Comme on le sait, d'autre part, nous sommes mal renseignés sur les antiquités nordiques à cet égard. Il n'est pas interdit du tout d'envisager que plusieurs strates successives se sont recouvertes pour aboutir aux résultats que nous connaissons selon nos sources littéraires. Nous ne savons pas grand-chose du fameux substrat autochtone qu'est venu «coloniser» l'apport indo-européen. Etait-il Same? Ou plus ancien encore? Depuis plusieurs décennies, la recherche aurait tendance à insister sur la coloration clairement chamaniste qu'affectent bon nombre de mythes, de représentations ou de créatures surnaturelles: c'est aussi une opinion à laquelle je me range.

Le meilleur exemple d'illustration de cette thèse tient certainement à la conception qu'avait le Nord ancien de l'«âme»[1105]. Au moins deux vocables s'appliquent, en vieux norois, à cerner cette notion: *hugr* et *hamr*. *Hugr* se laisse assez aisément définir: il correspond plus ou moins au latin *spiritus*, c'est la force agissante, l'énergie vigilante qui manifestent la personnalité d'un homme. Ainsi est-il dit dans *Vîga-Glûms saga* que le héros n'était jamais aussi redoutable que lorsque le *vighugr* le saisissait: l'esprit de la lutte, du combat. Mais on peut aussi bien penser à un sens plus élargi d'«âme du monde», sorte d'équivalent du *mana* polynésien ou de l'*orenda* (*manitou*) nord-amérindien, sorte de réservoir de savoir et de dynamisme toujours à la disposition de l'humain qui sait le solliciter et l'exploiter. Le

[1104] J'en ai tenté une présentation complète dans «Le monde du Double», longue étude publiée dans le *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, dir. J. Servier, Paris, PUF, 1998, pp. 1234-1237

[1105] Là-dessus, Régis Boyer: «Hamr, hugr, fylgja, l'âme chez les anciens Scandinaves» dans *Heimdal*, 1981, n° 33

second intéresse de beaucoup plus près notre propos. *Hamr* , c'est la «forme» (tel est le sens littéral du terme), la forme interne à laquelle s'adapte la forme externe qu'est notre corps. Comme si nous étions habités en même temps que modelés de l'intérieur. Et en vérité, nous le sommes: quelque chose de la force des ancêtres, de l'élan sacré des Puissances est passé en nous, nous hante. J'aime que Pär Lagerkvist, Suédois écrivant en plein XX^{e} siècle, ait pu dire en substance : ce n'est pas toi qui vis, c'est la vie qui est en toi en visite – car j'y vois l'expression profonde, consciente ou non, n'importe, de l'idée fondamentale du paganisme scandinave.

La lecture du *Landnámabók* aura convaincu de la fréquence de ces gens qui ont «la faculté de changer de forme» – ainsi ai-je tenté de rendre la mot *hamrammr*. Le cas le plus banal, si j'ose dire, est celui de personnages comme Úlfr-du-Soir (S 29) ou Vékell de S 196 qui, comme nos loups-garous, changent de forme et d'apparence – sans que les textes en disent davantage – dès que le soir descend (d'où le sobriquet de «du soir»).

S 259, que nous avons déjà exploité à d'autres fins, nous permet de suivre de près le processus : un ours blanc a dévoré le père et le frère d'Oddr; celui-ci tue l'ours et le mange. Dès lors, il devient «méchant et difficile à traiter», expression qui n'a rien de péjoratif sous la plume d'un Islandais de l'époque, au contraire : voilà un homme qui sort du commun et dont la force s'est accrue, il est devenu *rammaukinn*, synonyme exact de *hamrammr*[1106]. Aussi acquiert-il le pouvoir de changer de forme et se rend-il capable de se transporter, en une nuit, par sorcellerie et magie, précise H 223, à quatre cents kilomètres de distance. Il est vrai qu'il manifestait des dispositions à cette inquiétante aptitude : dans son enfance, il était *kolbítr* : un peu «demeuré», dirions-nous moins pittoresquement car le mot signifie «mord-baises» pour spécifier que l'individu en question demeure au coin du feu au lieu de sortir se mesurer aux autres.

L'explication nous est donnée dans les premiers chapitres de l'*Ynglinga saga*, texte qui ouvre la *Heimskringla* de Snorri Sturluson (vers 1225). Il est dit là qu'au nombre de ses attributs divins, Óðinn comptait la faculté de changer de forme, précisément, le chapitre VI note qu' «il connaissait les artifices pour changer de

[1106] *Hamrammr* : qui est puissant par son *hamr* ; *rammaukinn* : dont la puissance s'est accrue.

teint et de forme de la façon qu'il voulait» et le chapitre suivant complète «Óðinn changeait de forme. Alors, son corps gisait comme endormi ou mort, mais lui était oiseau ou bête, poisson ou serpent et allait en un clin d'oeil dans des pays lointains pour ses affaires ou pour affronter d'autres hommes». On a pu démontrer avec toutes chances de raison que ce sont là des traits incontestablement chamanistes, le chaman ayant, lui aussi, la possibilité de s'évader de son corps pour aller rendre visite au monde des esprits auxquels il arrache les renseignements dont il a besoin. Ce qu'il y a de réellement remarquable, c'est que les quelques lignes qui viennent d'être citées trouvent de frappantes illustrations dans le *Landnámabók*. S 179 rapporte comment une voyante prédit à Ingimundr la disparition de son amulette et comment, en effet, la prédiction se réalise. Les circonstances veulent que, par la suite, Ingimundr cherche à savoir où peut bien s'être rendue son amulette puisqu'on lui a prophétisé qu'elle se retrouverait dans «le pays qui n'a pas encore été découvert à l'ouest au delà de la mer». Pour ce faire, il envoie deux Sames (qui, notons ce point, sont, chez les Islandais, les spécialistes de la magie) faire une *hamför*: leur *hamr* voyage et trouve l'objet, puis ils reviennent donner à Ingimundr les précisions requises. *Hamför*, c'est exactement ce dont Óðinn est réputé capable. On demandera sous quelle «forme» ils voyagent. Nous ne savons, mais un autre chapitre, S 350, est plus éclairant sur ce point. Là, deux individus, chacun étant *hamrammr*, s'affrontent à la tombée de la nuit sous forme, l'un de taureau, l'autre d'ours : on constate le lendemain que le sol a été comme labouré à l'endroit du combat et que, d'ailleurs, ils sont tous les deux blessés quoique revenus à leur apparence normale. Voyez encore S 76, 289, 344 et 377. L'opération, on s'y attendrait, implique fort souvent un accroissement de force, comme il est clairement démontré dans S 93. Il n'est pas exclu que le phénomène appelé *berserksgangr* (déjà présenté ici), c'est-à-dire la faculté qu'a un individu, en certaines circonstances, de se rendre furieux, affrontant alors les pires dangers sans la moindre crainte, relève de la même explication : le *berserkr* change, lui aussi, au moins partiellement, de nature ou de «forme» et son nom même (si l'on retient l'étymologie «chemise d'ours») indique dans quel sens se ferait le transfert. (voyez Stórólfr dans S 350). Le *berserksgangr* est mentionné dans un contexte hautement magique par S 325 et, chose fort rare, dans un environne-

ment sexuel, par S 325. Il ne me paraît pas anecdotique que Gunnsteinn de S 364, qui tue un *berserkr*, exploit dont j'ai déjà dit qu'il faisait partie de la panoplie de tout héros qui se respecte, notamment dans les sagas légendaires, soit lui-même occis d'«une flèche same», unique mention de cette arme qu'il est assez tentant d'interpréter dans un sens magique.

Il est curieux que le *Landnámabók* ne parle pas de *fylgja*, sorte d'équivalent de l'ange gardien chrétien, réputée appartenir à tout être humain et se présentant assez fréquemment sous forme d'animal. Cette figure appartient incontestablement au monde des représentations du destin.

Une autre prérogative est attribuée à Óðinn, toujours dans une perspective chamaniste, celle de voir l'avenir, de triompher du temps tout comme, dans la *hamför*, il se joue des catégories spatiales. Le *Landnámabók* nous offre de nombreux exemples de ce pouvoir, indifféremment conféré aux hommes et aux femmes. Plus d'un individu est *framsýnn* : qui voit en avant, qui peut prédire l'avenir, comme la mère de Garðarr (S 4), Auðr la sagace elle-même (M 27), Gestr Oddleifsson (S 142, il hante mainte saga, toujours comme prophète et la conjonction avec le fait qu'il est poète mérite l'attention), la voyante de S 179 (en vérité une *völva*), le jarl Rögnvaldr de Mœrr (S 309), Þorsteinn au nez rouge (S 355, nous avons invoqué son cas à propos de la *feigð*) et le personnage anonyme qui dévoile à Þorsteinn lunan son avenir dans S 363.

Sans doute être *framsýnn* est-il un peu différent d'être *ofreskr*, doué de seconde vue[1107], capable d'apercevoir ce qui est invisible aux autres, susceptible, en particulier, de voir ces esprits de tous genres dont la présence fait que tous les textes islandais, le *Landnámabók* surtout, évoluent presque constamment dans une atmosphère surnaturelle. L'essence est du même ordre, pourtant : il s'agit toujours de triompher des catégories physiques de notre univers. C'est bien ce qui a lieu dans S 225 où les métamorphoses que subit la sorcière Geirhildr ne sont visibles que des *ofreskir menn*, tout comme dans S 329 : eux seuls voient

[1107] L'étymologie du terme est intéressante : elle part de *ofr-* qui rend l'idée de supérieur, et d'un *-esker* remontant à *eygdr*, doté d'yeux (construction impossible en français, mais on dit fort bien en vieil islandais : il était large-oreillé, bleu-oeillé et long-nasé). Donc : hyperoeillé !

les *landvættir*, et dans S 350 : un *ofreskr maðr* est témoin du combat des deux hommes devenus l'un et l'autre *hammrammr*.

Il est clair, donc, qu'une intense circulation s'opérait, dans le paganisme nordique, d'un monde à l'autre comme si, encore une fois, nulle délimitation franche ne les séparait. Je n'en veux pour dernier exemple que le cas de métempsycose – mais on peut aussi bien l'appeler *hamför* – représenté dans S 202 où le sorcier Örn, après suicide (et cet acte est si peu banal dans cette société que son insolite doit avoir quelque chose de calculé) se réincarne dans un cheval gris (le cheval est le plus souvent consacré à Freyr, dieu de la magie en tout état de cause). En fait, rien ne périt absolument, nul ne meurt, un mouvement perpétuel anime le monde dans sa globalité. Même sous cet angle, cet univers si peu porté à la méditation, à la contemplation ou au nihilisme reste profondément dynamique. Dynamique : le terme clef, assurément, de toute étude de la culture et de la civilisation du Nord ancien.

Il existe un autre type de magie présent dans le *Landnámabók* : la magie purement verbale, incantatoire, représentée, d'ailleurs, par un genre poétique abondamment illustré par l'*Edda poétique* et les scaldes, le *galdr*. Dans les textes en prose comme le *Landnámabók*, il ne figure qu'assez discrètement, quoique sans ambiguïté. Surtout dans S 289, qui est une somme. Le magicien Loðmundr provoque, en jetant un sort (substantif *álag*) un glissement de terrain sur la ferme qu'il vient de quitter, tout en maudissant les lieux et en prédisant que quiconque y passera en bateau «n'accostera pas sain et sauf». C'est, en effet, resté l'une des côtes les plus dangereuses de l'île ! Auparavant, il a interdit à quiconque de prononcer son nom, conjuration qui relève de pratiques extrêmement anciennes, connues de la plupart des religions (tabou verbal) et certes non spécifiquement nordiques.

Pour le motif des propos sacrés de la poésie, qui appartient au même ordre d'idées et qui se perd, sans aucun doute, dans la nuit des temps orphiques, il est sobrement développé dans S 112 où le poète – mi-historique, mi-mythique, il finira par être rangé dans le panthéon nordique par Snorri Sturluson – Bragi Boddason déjoue une supercherie et prédit l'avenir, le tout dans une strophe poétique dont la déclamation s'accompagne d'un

coup de baguette. Et par S 142, déjà noté, où Gestr est présenté simultanément comme prophète et comme poète

Il ne reste plus qu'à relever la présentation matérielle, l'exécution concrète, pourrait-on dire, des opérations magiques dont les effets viennent d'être recensés.

L'Islande n'a pas ignoré un certain type de mise en scène impressionnante, destinée à favoriser les opérations magiques. L'ensemble des gestes à accomplir et des rites à observer porte le nom de *sejðr* et a été étudié en détail par Dag Strömbäck. La référence classique sur ce point revient au chapitre IV de la *Saga d'Eirîkr le rouge*. Dans un appareil étrange, qui ressemblerait à une sorte d'échafaudage, l'opérateur ou l'opératrice (il s'agit le plus souvent d'une femme ou *völva*), portant des habits spéciaux et utilisant des ustensiles appropriés, hurle (verbe *gala* , d'où vient le substantif *galdr* que nous venons de voir) ses imprécations, ses prophéties, etc.., le tout après avoir sacrifié un animal, éventuellement, et soutenu(e) probablement par les chants magiques de l'assistance. Aucun passage du *Landnámabók* ne soutient la comparaison avec *Eiriks saga rauða*. Néanmoins, S 145 qui mentionne le mot *sejðr*, présente, en la personne de þurîðr remplisseuse de détroits, une authentique *völva* et surtout, consigne le résultat, miraculeux, de ses façons de faire. Pareillement, c'est bien une *völva* qui intervient dans S 179, l'un des buts premiers du *sejðr* étant de dévoiler l'avenir.

Ce sont là les deux principaux témoins du *sejðr* que nous puissions invoquer. Mais il a dû exister d'autres pratiques apparentées. Ainsi des cas d'invulnérabilité aux coups, acquise par sorcellerie expressément qualifiée, que présentent H 63 (la tunique d'Einarr), S 180 (celle de Hrolleifr). Dans S 79, une sorcière provoque la mort d'un de ses élèves : le détail est mieux expliqué dans *Eyrbyggja saga* où il est dit que la victime serait morte d'avoir été «chevauchée» par la magicienne. Dans S 111, un sorcier rend folle une femme : nous constatons bien qu'il s'agit toujours, plus directement ici qu'ailleurs, d'intervenir dans le monde mental. C'est aussi le sens – si l'on n'oublie pas le caractère comme interchangeable de l'univers visible et de l'invisible – du «mauvais oeil» et de la bien curieuse opération à laquelle se livre la sorcière Ljót dans S 180 : elle voulait «mettre le monde sens dessus dessous», «et vous seriez tous devenus fous furieux». Il y a peut-être d'ailleurs un rapport métaphorique

entre ce procédé et l'énigmatique «heaume de terreur «(*ægis-hjálmr*, le mot est mentionné aussi dans les *Fáfnismál* de l'*Edda poétique*), de S 207. C'est toujours la même volonté de détruire l'ordre naturel des choses, par magie.

Enfin, S 289 nous propose un cas extrêmement intéressant d'assaut de sorciers : les instruments utilisés, bâton ferré (le fer en tant que tel a toujours été tenu, dans le Nord, pour posséder des vertus surnaturelles), l'anneau magique que l'on mord (le verbe *bíta* , mordre, aura aussi, dans d'autres contextes, à lui tout seul, un sens ésotérique et maléfique) nous sont familiers de même que le pouvoir qu'ont sur les éléments naturels – ici, l'eau – les pratiques que l'on nous décrit. Nous sommes de l'autre côté du décor ou dans l'envers du miroir, il n'y a pas à s'étonner, dès lors, que les lettres islandaises, depuis qu'elles existent, soient comme incapables d'évoluer sur le plan de la seule «réalité».

Au total, tout donne à penser que nous sommes en présence d'un ensemble de faits et de croyances bien organisés, même si les relations qu'en fait le *Landnámabók* sont éparses et si leur sens n'en est plus directement perçu. Lorsque j'aurai signalé quelques survivances plongeant certainement de fortes racines dans un lointain passé païen, comme les oiseaux fatidiques de S 5 et S 168, le rôle privilégié que joue le phoque dans S 68 (en accord avec quantité d'autres textes comme *Eyrbyggja Saga*; en pleine époque chrétienne, l'évêque Guðmundr Arason aura encore fort à faire pour circonvenir une géante-ogresse à tête de phoque, Selkolla) et les pouvoirs spéciaux qui sont attribués, dans S 68, à la jument Skálm, nous aurons fait le tour, sans grandes lacunes, en fait, de ce qui relève du paganisme nordique sous cet angle de la sorcellerie et de la magie. C'est suffisant pour illustrer le rôle éminent qu'elles y jouèrent.

Souvenir encore assez net des dieux et des mythes, permanence du sentiment de l'existence d'un autre monde et de la signification d'opérations cultuelles, publiques et surtout privées, destinées à accroître la force et la chance des vivants par la transfusion de l'énergie des morts, notion encore très vive des pratiques de sorcellerie et de magie qui appellent la même interprétation : on peut se trouver surpris de la continuité profonde ainsi établie avec ce que peuvent nous enseigner les plus anciens documents dont nous disposions !

4. *Valeur de ce paganisme?*

Cela m'amène, pour en terminer sur ce point de la religion païenne, à poser le problème de la valeur de ce paganisme, en soi et à l'époque où sont consignés les *landnámabœkr*, en d'autres termes, à approcher la notion de sacré chez les anciens Scandinaves (là-dessus, un livre fondamental: Walter Baetke: *Das Heilige im germanische*, Tübingen, 1942, ou, du même, «Begriff der Unheiligkeit im altnordischen Recht» dans *Paul und Braunes Beitr.* 66, 1942, et l'«Essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves» qui figure en tête de l'*Edda poétique*, op.cit.).

Tout se rencontre dans le *Landnámabók*: la foi païenne déclarée – celle d'Ingólfr dans S 8 avec, implicitement, la punition de Hjörleifr qui n'a pas voulu sacrifier et la conclusion «je vois bien que c'est ce qu'il adviendra à quiconque ne veut pas offrir de sacrifice», qui justifie la haine déclarée des païens pour les chrétiens dans S 320 (Ketill surnommé l'idiot parce qu'il est chrétien); et l'irréligion ouverte, dans S 7 (de Hjörleifr, précisément), H 184 (le personnage de Helgi, mais son attitude est ambivalente) et H 297 (mais nous avons dit le peu de créance à ajouter à ce texte).

Il est vrai que, sans arrière-pensée, que l'on sache, trois passages témoigneraient de cas de «temples» païens profanés, bien avant l'ère chrétienne, d'autant que les faits rapportés se seraient rarement déroulés en Islande: S 72 (cas de meurtre dans le temple, prévu par la loi et puni de la plus lourde sentence, la proscription complète), S 179 (en Islande, profanation par port d'armes, mais on est en droit de se demander s'il ne faut pas voir là, plutôt, une déteinte chrétienne) et S 376 (autre cas de *víg í véum*, mais en Norvège).

Cela n'autorise pas les conclusions hâtives ou superficielles concernant le scepticisme comme naturel des païens nordiques, conclusions que l'on a cru devoir trop fréquemment tirer. Simplement, il faut sans aucun doute réviser les notions que nous avons de cette attitude et nous abstenir d'appliquer au jugement de ce paganisme les critères que nous avons coutume de retenir pour apprécier, soit la foi des zélateurs d'autres religions païennes, soit le christianisme. On lira à cet effet, de H. Ljungberg: *Den nordiska religionen och kristendommen*, Stockholm, 1938 et surtout l'étude magistrale de Folke Ström, dont je ne cesse de me réclamer: *Den egna kraftens män*, Göteborg, 1948.

Il se trouve que c'est justement le *Landnámabók* qui permet d'ouvrir la discussion : S 12 présente un homme surnommé, ainsi que son père (et de même qu'un certain Bersi dans S 57) *goðlauss*, sans dieu, pour préciser : «Ils ne voulaient pas faire de sacrifices (*blóta)* et croyaient en leur propre puissance (*eiginn máttr*)», Th ajoutant là, pour compléter une formule bien connue, courante en l'occurrence et certainement très ancienne en raison de son caractère allitéré «et en leur capacité de réussite» (*megin).* C'est en partant de cette notion d'*eiginn máttr ok megin* que F.Ström a démontré, avec toutes les apparences de la raison, le sens exact du sacré chez les anciens Scandinaves, et je voudrais reprendre ses conclusions ici[1108].

Tout ce qui précède aura, je le souhaite, permis de prendre clairement conscience de deux faits : le premier est l'espèce d'indifférenciation, si l'on s'en tient à l'objet auquel elle s'applique, de la «foi» païenne nordique. Les dieux sont des apparitions tardives, semble-t-il; encore sont-ils envisagés au collectif plus souvent qu'individuellement; plus puissantes, plus anciennes et plus redoutables qu'eux sont les forces primitives naturelles, géants ou *landvættir*; et de toute manière, au-dessus de tout règne un dieu sans visage et sans nom propre qui s'appelle destin. Le second fait, c'est le dynamisme, l'énergie, la force, la puissance qui sont le moteur de cet univers et, disons, le vecteur de toute «foi», en tout cas, l'essence du sacré. C'est plus qu'un monde qui va : c'est un monde où aller, agir est l'expression suprême, sinon l'expression même – j'ai dit que les valeurs de contemplation, d'adoration muette n'avaient guère droit de cité.

Revenons à Hallr sans dieu, Helgi sans dieu, Bersi sans dieu. Il vaudrait peut-être mieux écrire : sans dieux, au pluriel. F.Ström insiste sur la croyance – non attestée dans le *Landnámabók* – que l'enfant qui venait de naître et que l'on déposait sur la Terre-Mère, bénéficiait de la part de divinités tutélaires d'autre part très mal connues, les dises (*disir* , en rapport avec le sanskrit *dhisanas*) d'une faveur capitale : elles le dotaient d'un destin, le créaient (verbe *skapa* qui signifie aussi façonner, d'où le substantif *sköp* qui signifie également destin), le douaient d'une certaine puissance propre (*máttr* dont l'allemand fera

[1108] Ses conclusions seulement, l'ensemble de la démonstration est détaillé dans «L'essai sur le sacré chez les anciens Scandinaves», op.cit.

Macht) et d'une certaine potentialité (*megin*, du verbe *mega*, allemand *mögen*, anglais *may*, pouvoir, avoir la possiblilité de). Tel était le don des dieux, ou des puissances suprêmes, fait à chaque individu. A celui-ci, une vie était offerte, était laissée pour qu'il découvrît la qualité particulière qu'avait prise en lui, pour lui, le *máttr ok megin* en question – effort de lucidité et de vérité qui n'admet guère le romantisme, la complaisance ou l'illusion, d'où le réalisme sobre, fruste et froid de tous ces textes, et deuxièmement pour que l'individu en question manifeste aux yeux de tous ce dont il avait été doté de la sorte, et cela ne pouvait évidemment se faire que par des actes, indépendamment parfois de notre éthique, plus d'une saga est là pour l'attester. De la sorte et c'est le troisième point, l'individu maintenait à tout prix la renommée ainsi acquise qui, à proprement parler, était une manifestation ou, mieux encore, une hiérophanie. Il n'y a donc ni irréligion ni indifférence dans le fait de ne croire qu'en sa propre *máttr ok megin,* c'est exactement l'inverse. Simplement, l'anthropomorphisme auquel nous ont habitués tant d'autres religions est ici relégué. Ce qui compte, ce serait l'homme habité par les Puissances divines et faisant valoir cette hantise (dans l'acception étymologique de ce dernier terme) par des actes. De là, ce monde agonistique; de là, l'importance capitale du culte en matière de religion, car le culte est la traduction en actes, en pratiques, d'une adoration; de là, le sacré.

De cette dernière notion, deux textes capitaux du *Landnámabók* nous donnent une bonne idée. Le plus remarquable est S 348. Parce qu'il est aussi réceptacle de la sollicitude des Puissances divines, l'homme est *heilagr* (voyez allemad *heilig* ou anglais *holy*) , saint, sacré (le mot est peut-être en relations avec *heill*, la chance, le destin, et le lien vaut la peine d'être souligné). Il est susceptible de perdre ce caractère, pourtant, s'il attente au caractère, également *heilagr*, d'autrui. Car un équilibre s'est instauré entre forces bénéfiques et puissances mauvaises : le dieu Týr y a perdu la dextre mais, de la sorte, le loup Fenrir, le monstre archétypique, a pu être enchaîné. Le mal, c'est ce qui attente à la vie, le droit (le bien), c'est ce qui restaure ou permet de restaurer l'équilibre, seul gage de continuation de la vie. Peut-être est-ce là aussi la raison pour laquelle la légslation ne prévoyait qu'accessoirement la peine de mort : la pire punition était la proscription, le retranchement de la communauté des vivants par laquelle il faut passer pour que le *máttr ok megin* soit

connu et reconnu. Difficilement imaginable est la solitude totale, métaphysique que suppose, chez le proscrit, l'éthique nordique ancienne. Car il est plus que proscrit, il est devenu *óheilagr*[1109], il a perdu son caractère sacré. En vérité, il n'*est* plus, il est vidé, dépossédé des dieux, désacralisé : dés – humanisé.

Or voyez S 348 : Steinn a tué Sigmundr, il a été proscrit, c'est justice, il devra aller s'établir ailleurs que dans son district d'origine car, là, il est devenu *óheilagr*. Pourtant, la fille de Sigmundr, mécontente que Steinn s'en soit tiré de la sorte, excite à la vengeance complète son mari Önundr, qui parvient à faire, lâchement, exécuter Steinn. Le frère de ce dernier, Gunnarr, fait condamner Önundr, lequel n'a cure de la sentence. Gunnarr parvient à circonvenir Önundr dans une échauffourée où tous deux perdent la vie. Les fils d'Önundr cherchent à se venger à leur tour, mais la chose est malaisée puisque leur père était *óheilagr* quand il a tué ou fait tuer Gunnarr. Reste qu'Önundr a pu être abattu à cause de l'entremise d'Örn, beau-frère de Gunnarr. C'est donc contre Örn que se retournent les fils d'Önundr et, pour un prétexte qui n'a rien à voir avec l'affaire (mais les détours de ce genre étaient monnaie courante, c'est le résultat seul qui importe), ils parviennent à le faire condamner de telle sorte qu'il perdra son caractère *heilagr* dans certaines conditions que précise le texte : il ne devra pas s'éloigner de plus d'une porté de flèche de certains itinéraires précis. Inévitablement, Örn sort un jour de la zone protégée et les fils d'Önundr le tuent. Ils pensent s'en tirer sans ennuis puisqu'Örn n'était plus dans le secteur inviolable lorsqu'il a été occis. Mais un artifice – un archer puissant qui portera le jet de sa flèche au delà de la zone réputée initialement sacrée et, en tout cas, plus loin que l'endroit où est mort Örn – permettra de mettre en tort les fils d'Önundr. Les conclusions de l'affaire et la rouerie qui sous-tend ces chicanes n'intéresssent pas directement mon propos ici. Ce qui mérite l'attention, c'est le caractère particulier de la *helgi* (caractère de ce qui est *heilagr*, donc : le sacré) qui se déduit de ce texte. Un homme qui a été tué a forcément perdu son *eiginn máttr ok megin*, il est coupé du sacré. Le rôle du clan est de le lui rendre, mort ou vif. Le droit est cette série d'opérations ou de conventions reconnue par consentement unanime qui, seule, peut préserver cette appartenance au sacré. Il est des gestes,

[1109] Le préfixe *ó-* est le préfixe négatif

comme de lancer une flèche dans des circonstances données, qui, toujours en vertu du même consensus, participent du sacré (le mot *örskotshelgi* qui figure dans ce texte et que l'on retrouve dans la *Saga de Hrafnkell goði de Freyr*, est suffisamment expressif : *helgi* conférée par le trait (*skot*) de flèche (*ör*)).

Il est également des lieux réputés sacrés : tel – c'est le second passage intéressant – le temple de Mærin, en Norvège, auquel s'attachait une *helgi* si intense que þórhaddr le *goði* transporte un peu de la terre en Islande et «impose la *helgi* de Mærin sur tout le fjord» qu'il colonise, avec des prescriptions si proches (S 297) de celles qu'édicte þórólfr à Helgafell dans S 85 que force nous est de conclure qu'il s'agit bien de la même idée. Du reste, S 85 parle de *friðhelgi* (approximativement : paix sacrée, *friðr* = paix). Car la paix, c'est de vivre dans une communauté où personne n'attentera à votre *máttr ok megin* , ni en actes, ni en paroles, et il n'est qu'une seule communauté telle : le clan ou la famille.

Par quoi se trouve refermé ce nouveau cercle. Les dieux, les Puissances, le destin, que l'on appelle cela comme on voudra, se sont fait connaître d'un homme, ou plutôt d'un membre d'une famille auquel il appartient de faire admettre cette sorte de possession. Attenter à sa vie, à son droit (de vivre) ou à sa réputation, c'est insulter à sa famille qui est co-détentrice et co-gardienne de cette étincelle de sacré et à qui il appartiendra, le cas échéant, de redresser l'affront. L'affront, ou plus exactement, le sacrilège : *óhelgi*. Voilà le ressort métaphysique du monde nordique païen. Parler d'irréligion ou de scepticisme n'a plus grand sens après cela; d'indifférence, est purement dérisoire. En revanche, l'égocentrisme, pour ne pas dire l'orgueil, qui en résulte, est évident !

Mais si la vie est la seule valeur, c'est qu'elle est, par excellence, le don divin. La vie magnifiée, proclamée, exaltée, agie. La vie sacrée.

l'Islande chrétienne

L'un des intérêts majeurs du *Landnámabók* est qu'il se déroule sur la période de transition passionnante où certains colonisateurs et surtout leurs descendants immédiats sont passés de la religion païenne au christianisme. Le sujet a été maintes fois étudié, entre autres par C.F. Hood : *Icelandic church saga*, London, 1946, Konrad Maurer : *Die Bekehrung des norwegische Stammes zum Christenthume*, München, 1855, 2 vols., Jón Helgason :

Islands Kirke fra dens Grundlæggelse til Reformationen, København, 1925, Dag Strömbäck : *The conversion of Iceland. A survey*, London, 1975, Régis Boyer : *La Vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la Sturlunga saga et les Sagas des Evêques*, Paris, 1979.

En gros, les faits sont les suivants : lorsqu'ils débarquent en Islande, les Scandinaves sont encore païens, sectateurs de l'odinisme si l'on veut. L'évangélisation de l'île commence dès le X^e^ siècle, par diverses missions. Et en 999, dans des circonstances qui sont restées justement célèbres, l'assemblée des hommes libres ou *alþing* décide de passer au christianisme, sans coup férir. L'île se donnera d'abord une Eglise nationale originale dont le principal mérite aura été d'assurer une souple continuité avec les structures préexistantes, tant sociales qu'éthiques. Le mouvement de réforme grégorienne l'atteindra avec quelque retard et ce n'est qu'au XIII^e^ siècle que l'Eglise d'Islande s'alignera sur le modèle européen imposé par Rome : le phénomène se trouve d'ailleurs coïncider avec la perte de l'indépendance, sans que l'on puisse raisonnablement établir une relation de cause à effet entre les deux faits.

En réalité, l'histoire est autrement complexe. D'abord, il est très vraisemblable qu'en effet, comme le disent S 1 et S 320, l'île ait été choisie, bien avant sa découverte par les Scandinaves, comme retraite lointaine, au nom de la *peregrinatio*, par les ermites irlandais que notre texte appelle *papar*. Comment expliquer autrement les renseignements, d'une précision satisfaisante, que donne sur l'Islande le moine Dicuil dans son *Liber de mensura orbis terræ* (en 825) ? Les *papar* ont laissé, outre les objets que mentionne S 1, une trace beaucoup plus sûre dans la toponymie.

En deuxième lieu, il ne paraît pas contestable, nous le savons, qu'une bonne partie des arrivants ait été celte ou celtisée : il s'ensuit que c'étaient autant de chrétiens qui débarquaient, et qu'il n'est pas possible qu'ils n'aient pas persévéré, au moins un temps, dans leurs croyances et leurs pratiques – encore qu'aucun prêtre ne soit mentionné avant l'arrivée des premiers missionnaires. Mais Auðr la sagace (S 95), Helgi le maigre (H 184), Ketill l'idiot (S 320), Ørlyggr le vieux, Helgi bjóla, Jörundr qui nous sont expressément donnés pour chrétiens (c'est même le surnom de Jörundr) par S 399 ou bien proviennent d'iles celtiques, ou bien y ont été élevés.

En troisième lieu – et ici, il convient d'insister avec force – ces voyageurs, navigateurs, marchands, vikings (ces quatre termes circonscrivent parfaitement la personnalité *du* Viking) que furent les premiers Islandais devaient fréquenter sans cesse le monde occidental chrétien : à celui-ci, il était interdit de commercer avec des païens sous peine d'excommunication (punition avec laquelle, comme on le sait, l'Eglise ne badinait pas), ce pourquoi les Nordiques devaient au moins recevoir la *primasignatio* (une sorte de petit baptême au rabais, d'ondoiement si l'on veut), quelles que fussent leurs véritables convictions, ce qui a donné matière à de savoureux passages de romans comme *Orm le rouge* de F.G. Bengtsson ou *Gerpla* de Halldór Laxness. Le résultat est que les Islandais avaient du monde chrétien une connaissance et une fréquentation telles qu'elles interdisent de dresser violemment l'une contre l'autre, comme on veut le faire parfois, chez les Scandinaves surtout, deux visions du monde absolument inconciliables, la païenne et la chrétienne. Lucien Musset a parlé bien plus justement de «symbiose» et c'est sûrement là l'un des aspects les plus originaux de la culture islandaise à ses origines. Il n'y a donc pas à s'étonner et de la totale facilité avec laquelle l'île est passée officiellement au christianisme en dépit de quelques détails d'affabulation complaisante que nos sources se sentent obligées d'invoquer, et de l'absence absolue de martyres, de guerres de religions, de résistance ouverte etc..., phénomène qui, au demeurant, est tout aussi valable pour l'ensemble de la Scandinavie[1110] : il n'y a pas lieu de confondre le Nord du X^e^ siècle (date du passage de toute la Scandinavie au christianisme) avec les Saxons de Charlemagne ou les «barbares» des premiers siècles selon une hagiographie latine d'une douteuse complaisance.

Cela dit, le *Landnámabók* nous livre, parcimonieusement, quelques précisions sans originalité : on se rappelle qu'Ari le savant avait traité le sujet dans son *Íslendingabók* et Sturla, à loisir, dans sa *Kristni saga*. H 21 mentionne un des évêques missionnaires venus implanter le christianisme dans l'île : Hróðólfr qui serait venu de Rouen s'il faut en croire la *Hungrvaka* (premier texte de la collection des *Sagas des Evêques*). C'est tout ce que nous saurons, le monastère de þykkvabær et l'évêque þor-

[1110] Etude d'ensemble de Régis Boyer : *Le Christ des Barbares. (Le monde nordique. IX^e^-XIII^e^ siècle)* Paris, Ed. du Cerf, 1987.

lâkr þórhallsson, nommés dans S 318, appartenant à l'époque chrétienne (voir aussi H 21, S 24 et S 357 ou S 26 et 35).

En revanche, le *Landnámabók* est l'un des rares textes à nous donner quelques renseignements sur le christianisme de certains colonisateurs. Indications intéressantes par elles-mêmes en même temps que précieuses pour la suite de l'histoire car elles dénotent que, des origines à la conversion officielle et malgré l'affirmation finale de S 399 («le pays fut complètement païen près de cent hivers»), l'Islande ne fut jamais totalement coupée du christianisme : il n'y a pas de meilleure justification à la surprenante conversion unanime de 999. C'est ainsi que des exemples de dévotions chrétiennes nous sont donnés en maints endroits, sur l'authenticité desquels il n'est pas nécessaire d'émettre systématiquement des réserves, même si les auteurs ont pu éprouver la tentation de projeter sur le passé une situation présente ou même si, comme Haukr dans H 297, ils ont présenté sous un jour convenu les ancêtres de tel saint évêque pour sacrifier au lieu commun de l'hagiographie médiévale qui voulait qu'un saint homme eût de saints ascendants.

S 15 témoignerait, dans la famille d'Ørlyggr Hrappsson, d'un culte à saint Colomba, voire à saint Patrick : l'histoire de «l'évêque Patrick», inconnu d'autre part, étant sujette à caution. H 21 (et S 24) font de louables efforts pour procurer d'Ásólfr alskik l'image d'un véritable saint local. Ce chapitre, dans H surtout, a tout à fait l'allure de ces récits miraculeux qui abondaient dans les *vitæ* latines, du reste massivement traduites en islandais ancien à partir de la fin du XII[e] siècle (elles figurent parmi les tout premiers textes «continentaux» qui aient été tournés en islandais, sous les titres de *Heilagra manna sögur* / Sagas des Saintes personnes/ et de *Postóla sögur* /Sagas des Apôtres/) et directement plagiées dans les *Sagas des Evêques* (*Byskupa sögur*) et les *Livres de miracles* (*Jarteinabœkr*) attribués à quelques-uns de ces prélats. La canonisation, décidée par les instances locales, des évêques þorlâkr þórhallsson et Jón Ögmundarson (vers 1200) ne pouvait que satisfaire la conscience nationale islandaise. Il me paraît tentant de considérer que les auteurs de *landnámabœkr* ont voulu ajouter à ces saints récents des personnalités plus anciennes afin de fonder une tradition, en quelque sorte. Il n'empêche que le choix d'Ásólfr devait bien tenir à une tradition – et l'on notera que c'est encore à un saint irlandais, Columcille, que Halldorr dédie l'église de Hólmr.

Evidemment, il faudrait, pour pouvoir juger, être parfaitement au fait de la psychologie de Sturla et savoir dans quel esprit il écrivit, sous ce rapport, son *Landnámabók* dont la justification historique était, rappelons-le, de servir d'introduction à sa *Saga de la Christianisation* (*Kristni saga*). Tenait-il à exagérer l'importance du paganisme pour mieux faire valoir la qualité de la conversion de l'île, ou, au contraire, s'efforça-t-il de minimiser la mentalité païenne pour expliquer la facilité du passage au christianisme, et passer par là sous silence, à supposer que tel ait bien été le cas, le réalisme calculateur qui aurait été la raison profonde du changement de religion[1111] ? Le fait est que les mêmes incertitudes, nous l'avons souligné parfois, président à l'appréciation du paganisme tel que vu dans le *Landnámabók*. En fait, s'il faut se décider pour un des termes de cette alternative – un paganisme impénitent couvert d'un vernis chrétien de circonstance, ou un christianisme diffus dès l'origine dont on revaloriserait la solidité en gonflant arbitrairement les survivances païennes – c'est probablement le second qui prévaudrait.

Précisément à cause du grand nombre de traits chrétiens qui se rencontrent dans les *landnámabœkr* : vœux à un saint chrétien (S 15), érémitisme (dans une optique parfaitement irlandaise, H 21), inhumation dans une terre (celle que découvre la mer à marée basse) qui, ne pouvant être chrétienne, n'appartient au moins pas à un pays officiellement païen (S 110), désir de faire bénir par un évêque le bateau que l'on vient de construire (S 250), culte de la croix – même si celui-ci peut fort bien relever également d'une attitude païenne, les similitudes entre la croix chrétienne et les représentations conventionnelles du marteau de þórr ayant souvent été signalées (S 257, S 16 surtout avec l'émouvante prière, dans un esprit assurément incompatible avec ce que les *Hávamál* nous apprennent de l'odinisme, de Glúmr þorkelsson).

Au demeurant, nombre de croyances chrétiennes transparaissent derrière les affabulations de complaisance qu'imaginent les auteurs : S 15 présente un cas de possession, même si c'est le fait d'un «troll»; H 21 livre un de ces rêves qui se rencontrent à chaque page des sagas et dont le caractère authentiquement païen est maintenant solidement révocable en doute depuis que l'on

[1111] J'ai pu parler, en étudiant cette conversion, de «religion politique» plus que de politique religieuse !

sait le retentissement qu'a eu sur les lettres islandaises la littérature latine chrétienne[1112]. Voyez encore le petit *exemplum* laconique, à la mode continentale, de H 15, où Kollr, qui invoque þórr au lieu de l'évêque Patrick, fait naufrage : on contrastera utilement avec le sort de Hjörleifr, dans S 7 et S 8, qui subit aussi un malheur pour avoir refusé de sacrifier aux dieux païens. Mentionnons enfin des miracles dans le meilleur goût d'un genre à la mode dans toute l'Europe, à l'époque : S 15, la cloche de fer qui joue le rôle d'*öndvegissulur*, H 21 : les rivières devenues subitement poissonneuses; S 42 : la rivière qui change de cours après le vœu de Bjarni, et S 323 : le sacrilège puni de mort subite.

Ce qui me frappe, c'est le caractère disons interchangeable de tous ces traits : il suffirait de peu de chose pour transformer tous les détails que l'on vient d'énumérer en manifestations d'une croyance païenne, tout comme quantité de traits imputés au paganisme seraient aisément «reconvertis» en motifs chrétiens. Ambiguïté qui ne facilite certes pas la résolution du problème. Faut-il faire droit au très célèbre passage de H 184, concernant Helgi le maigre, où il est dit que ce dernier *var mjök blandinn í trúnni*, était de foi fort mêlée, puisqu'il invoquait tour à tour et selon les besoins de l'heure le Christ ou le dieu þórr ? Ou bien faut-il, pour revenir à S 399, admettre qu'en effet le paganisme aurait repris le dessus, passé les toutes premières générations de colonisateurs, pour sévir sans rival dans l'île pendant un siècle ?

J'ai les plus grandes peines à l'admettre. Je serais tenté, pour ma part, sans me dissimuler le caractère subjectif d'une telle affirmation, de chercher la solution dans la nature éminemment *littéraire* du livre de colonisation en tant que genre. Qu'y a-t-il eu au moment de la colonisation ? Le paganisme, assurément mêlé, si l'on veut, d'nfiltrations chrétiennes dues aux multiples raisons qui ont été invoquée plus haut. Qu'y avait-il au moment de la rédaction de S et de H, puisque nous ne pouvons que préjuger de leurs antécédents possibles ? Un christianisme officiellement installé depuis presque trois siècles, qui était devenu militant selon la formule grégorienne, depuis quelque cent ans. La mode – et l'on peut aller jusqu'à dire la loi – du genre dont relèvent les *landnámabœkr* (mi-historique, mi-anec-

[1112] Voyez là-dessus l'intéressant article «Somniale» dans le *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid.*

dotique et toujours centré sur un ou des héros représentatifs) était de suivre le schéma rédactionnel des *vitæ* latines. Il y avait donc, et simultanément, transcription d'un passage (passage d'une mentalité, d'un type de croyances, à un autre) et adaptation à un mode de présentation. Comment, dans ces conditions, ne pas aboutir à un genre «mixte» incapable de présenter des personnages d'une psychologie homogène ? On a souvent parlé, parmi les spécialistes scandinaves modernes surtout, d'un «conflit de cultures» (la chrétienne, la païenne) dont les éléments se seraient mis en place dès l'époque de la colonisation et qui se serait résolu, les exigences de l'Eglise allant croissant, dans la conflagration du XIII[e] siècle qui aurait directement provoqué et les guerres civiles de l'âge des Sturlungar et la perte de l'indépendance (voyez Einar Ól. Sveinsson : *The Age of the Sturlungs*, New York, 1953). J'ai essayé de montrer ailleurs (*La vie religieuse en Islande*, op.cit.) que c'était sans doute là une opinion trop rapide qui témoigne d'une vue partiale des réalités telles que nous pouvons les connaître par les textes. Que l'on me permette d'y renvoyer. Ici, je voudrais seulement insister sur le caractère bien *littéraire* du *Landnámabók* comme genre. Ni Sturla ni Haukr ne sont en vérité libres de présenter leur ouvrage comme ils l'auraient peut-être entendu. Il ne s'agit pas seulement d'un artifice, tout externe, de présentation ou de structure qui leur a visiblement été dicté par une tradition plus que centenaire, mais bien d'un mode d'affabulation, d'un type d'écriture qu'ils ne peuvent avoir inventés. Chose remarquable, ce qu'ils nous disent du christianisme dans l'île ne se trouve contredit par aucun autre texte, *Kristni saga* bien entendu, mais aussi *Hungrvaka*, *Íslendingabók* ou les plus anciennes *Sagas des Evêques* (qui sont, dans leur rédaction, passablement plus anciennes que le *Landnámabók*). D'autre part, ils disposaient vraisemblablement de nombre de documents que nous ne connaissons plus.

Une conclusion tentante, c'est que dans leur effort pour raccorder une situation ancienne et mal connue à une réalité présente et bien vivante, ils sont passés par des truchements divers dont la nature, étrangère à leur propos, n'a pu que favoriser l'ambiguïté de leurs dires. Mais il me semble qu'il n'y a pas plus de raisons de rejeter ce qui, dans leurs textes, concerne le christianisme que ce qui intéresse le paganisme. Ce qu'ils avaient à présenter, c'était un état transitoire dont le terme s'était trouvé

fixé bien avant qu'ils écrivent. Et comment rendre ce passage, sinon en termes ambivalents, surtout si la conscience du résultat acquis était nette ?

En foi de quoi je ne vois pas pourquoi ne pas tenir pour recevable le témoignage du *Landnámabók* en matière de christianisme.

E. Domaine de la vie intellectuelle

Cette dernière et brève section regroupera les enseignements que nous donne le *Landnámabók* dans des matières plus intellectuelles ou littéraires ou «scientifiques». Pour la commodité de l'exposé, j'ai opté pour une subdivision qui n'a rien de rigide : j'envisagerai dans un premier temps ce qui ressortit plus directement à ce que nous appellerions aujourd'hui littérature, et j'ai regroupé sous une rubrique particulière les motifs de légendes populaires.

a. *«Littérature» et «science»*

La culture, la lecture en fait, des écrivains islandais du Moyen Age est proprement confondante. Si l'on me permet ce nouveau renvoi, j'en ai tenté un inventaire dans *La Vie religieuse en Islande*, op. cit., certain, du reste, de ne pas avoir épuisé le sujet. Le tableau qui suit présente deux originalités : les textes non islandais qu'il mentionne sont rares; en revanche, le *Landnámabók* est une sorte de nomenclature des écrits islandais existant au moment de la rédaction des deux versions principales retenues ici, et la disparité des deux catégories de sources, l'étrangère et l'islandaise, est, en soi, surprenante si l'on sait à quel point les auteurs de sagas avaient les yeux fixés sur les modèles venus d'ailleurs. Bien entendu, l'absence de certains titres ne signifie pas qu'ils n'existaient pas avant Sturla ou Haukr.

En second lieu, la relative disproportion entre prose et poésie surprend. Toute saga qui se respecte se doit de citer à loisir, à propos de tel ou tel personnage, un bon nombre de strophes dont la présence est tenue généralement par la critique moderne pour un garant d'authenticité et d'antiquité. Telle saga, comme *Hrafnkels saga Freysgoða*, a vu son authenticité sérieusement mise en doute par le fait qu'elle ne contient

aucune *vísa* (strophe scaldique), aucun poème. Or, puisqu'il retrace la généalogie de tous les colonisateurs de l'Islande et qu'il est donc nécessairement amené à passer en revue bon nombre de poètes qu'a comptés l'île, le *Landnámabók* aurait dû l'avoir belle de citer au passage mille strophes immortelles : nous restons sur notre faim. A peine trente-deux strophes ou fragments de strophes nous sont rapportés (dont onze d'affilée dans S 168). Il y a là, certes, de quoi étonner et le fait que le propos des auteurs soit d'abord généalogique ou historique n'explique pas grand-chose.

Ceci précisé, le *Landnámabók* parle de Bède le Vénérable (et, si l'on veut, de Geoffrey de Monmouth) dans S 1. C'est tout pour ce qui concerne les lettres étrangères et je viens de dire que c'est vraiment bien peu, mais cela ne préjuge évidemment pas de ce que les auteurs ont pu effectivement connaître, adapter ou démarquer, et qui sort ici de mon propos.

Quant aux lettres islandaises en prose, sont expressément évoqués par leur titre et référence leur est parfois expressément faite :

- la Saga de Hörðr Grímkelsson et de Geirr (*Harðar saga Grímkelssonar*) dans S 38 ;
- *Eyrbyggja saga* (*La saga de Snorri le goði*) appelée dans H 67 la *Saga des Gens d'Eyrr*, avec une citation poétique à l'appui, qui ne correspond pas, toutefois, au texte que nous avons conservé dans la saga elle-même ;
- la **Saga de þórðr le braillard* (**þórðar saga gellis* S 97) aujourd'hui perdue. Le personnage fut d'une telle importance que l'on conçoit qu'il ait eu droit à une saga propre ;
- la *þorskfirðinga saga* (*Saga des gens du þorskafjörðr* plus couramment appelée *Gull-þóris saga*, *Saga de þórir à l'or*, S 114 ;
- la *Saga de þorbjörn et de Hávarðr le boiteux* (S 117) qui est appelée aujourd'hui *Hávarðar saga Ísfirðings*. Elle est également invoquée dans S 150 mais cette fois sous le titre de *Saga des Gens de l'Ísafjörðr* ;
- une **Vébjarnar saga* (*Saga de Vébjörn*, S 149) disparue aujourd'hui. Elle a dû être importante («il existe une grande saga sur son compte») ;
- la ** Saga de Böðmóðr le martial et de Grímólfr* (**Böðmóðs saga garpar ok Grímólfs*, S 160) aujourd'hui perdue ;
- la *Saga des Gens du Svarfadardalr* (*Svarfdœla saga*, S 219) ;

- la saga d'Einarr fils du jarl Rögnvaldr qui ne peut être autre chose que l'un des textes rassemblés dans *Orkneyinga saga* (S 309);
- la *Généalogie des Gens du Breiðafjörðr* (*Breiðfirðinga kynslóð*, H 81, due au prieur Brandr;
- la *Généalogie des Gens d'Ölfus* (*Ölfusingakyn*, S 334);
- et, bien entendu, mentionnons pour mémoire les diverses versions du *Landnámabók* qu'énumère Haukr dans H 344 (revoir l'Introduction au présent ouvrage).

C'est tout, et c'est bien peu, surtout si l'on s'attachait, parallèlement, à dresser la liste des autres textes islandais que, selon toute vraisemblance, les auteurs ont connus sous une forme ou sous une autre, puisqu'ils les dédoublent ou les démarquent. Il est certain que bien d'autres écrits que ceux qui viennent d'être recensés ont vu le jour en Islande avant S et H. Pourquoi nos auteurs ne s'y réfèrent-ils pas? On dira, bien entendu, que la manie scienfifique de notre temps n'était pas celle du XIII[e] siècle islandais. Le fait est aussi que les textes, quand ils sont cités, le sont à titre de renvois: on y trouvera plus de détails sur le fait qui est brièvement exposé, semblent penser les auteurs – voyez, en effet, S 79 où l'on cite une *vísa* de þórarinn le noir en renvoyant à *Eyrbyggja saga* pour la suite. En vérité et au risque de lasser le lecteur, je redis que le but stricto sensu du *Landnámabók* est de retracer des généalogies, et tout le reste est secondaire. Il n'empêche: il y a là un problème aussi irritant que celui que pose, dans le même ordre d'idées exactement, l'*Íslendinga saga* du même Sturla þórðarson (dans la *Sturlunga saga*), un ouvrage que l'on peut tenir pour une sorte de biographie de Snorri Sturluson et qui ne mentionne qu'une seule fois, en passant et dans les termes les plus vagues, l'œuvre littéraire du grand écrivain.

Des remarques tout à fait identiques s'appliquent à la poésie. J'ai dit l'étonnante pauvreté des *landnámabœker* en fait de citations poétiques, ce qui les distingue nettement de la plupart des sagas. Que nous livrent ces textes? Une des strophes de Mávahlið de þórarinn le noir (dans H 67), une de Bragi Boddason (S 112), quelques vers de la Hafgerðingadrápa (S 91 et H 352), quelques strophes isolées qui ne sont pas toujours attribuées à leur véritable auteur (comme dans S 27): S 72, 76, 152, 207, 219, 225, 237, 238, 250, 377, H 314, et des extraits d'un poème plus long, dans S 168. En outre, sont évoquées sans être

citées une *dråpa* (poème de louanges) à Ögmundr (S 142), une *dråpa* au héros-dieu Surtr (S 20) qu'il est bien dommage que nous ayons perdue, et une *dråpa* à Hjalti (S 180).

Sur deux points seulement, les enseignements du *Landnåma-bók* en la matière sont intéressants : l'un, qui ne manque peut-être pas d'ironie ou de bonne humeur, mais peut-être pourrait également recevoir une explication plus fouillée, nous est donné par S 180 : le domestique envoyé à Ass pour espionner a le temps de déclamer douze strophes avant qu'on vienne lui ouvrir les portes : est-ce simple manière de prouver qu'il a dû attendre longtemps ? Ou bien cela signifierait-il que la poésie scaldique au mètre et aux règles de composition si strictes exigeait aussi un certain type de déclamation lente qui en faisait accessoirement un moyen assez sûr d'apprécier le temps ? Ou bien encore, parce qu'un réflexe semblable échappe à l'auteur d'un des poèmes de l'*Edda*, la *Gróttasöngr*, y aurait-il eu un lien quasi sacré entre déclamation poétique et usage du temps ?

L'autre point est beaucoup moins obscur et bien plus émouvant. H 295 nous prouve quel était le prestige de la poésie dans le Nord : le scalde Fleinn lui a dû d'épouser la fille du roi de Danemark, et c'est là un fait sur lequel nous sommes parfaitement éclairés par quantité d'autres témoignages identiques. Il est possible que les scaldes, à l'instar des *filid* irlandais, aient constitué une caste tant soit peu énigmatique et ésotérique, dont le rayonnement était grand. Etre loué en vers était le comble de la gloire pour un chef, dans ce monde où la renommée était le plus précieux des biens, et sa diffusion, la condition sine qua non de toute grandeur. Aussi respectait-on les scaldes, on cherchait à se les attacher, les Islandais finirent même par acquérir l'apanage de cette fonction. Mais S 142 est infiniment plus profond et émouvant encore : le seul remède que l'on juge capable d'apaiser le chagrin qu'a ressenti Völu-Steinn de la mort de son fils Ögmundr, c'est de composer une *dråpa* en l'honneur de celui-ci, attitude strictement parallèle à celle du grand scalde Egill Skallagrimsson lors de la mort de ses propres fils, et qui en dit plus long que toutes les gloses sur la qualité de cette civilisation réputée «barbare», où la poésie, qui fait vivre éternellement dans la mémoire des hommes le nom des disparus, est tenue pour le plus sûr des dictames.

Il reste à préciser que la Hafgerðingadråpa donnée par S 91 est aussi un bon exemple de l'adaptation de la poésie scaldique

à des fins chrétiennes. Bon exemple parce qu'on y voit comment l'emploi des *kenningar* se plie, apparemment sans effort, à la désignation de réalités chrétiennes, ici le Christ, et surtout parce que l'une de ces *kenningar* («l'innocent sorbier des moines») accuse un mixte extrêmement révélateur, pour une forme de transition, de paganisme (le sorbier était réputé magique dans le Nord païen) et de christianisme.

Enfin, à un degré moins élevé, S 80 et S 328 nous livrent probablement deux exemples de poésie populaire, sinon, dans le second cas, de chant de travail. La manière de comptine de S 80 est sans doute un échantillon de ce que les Islandais appelaient *dansar* (sorte de ballade populaire, sur le mot français danse).

Dans le domaine «scientifique», le seul détail à retenir, mais son importance va de soi pour un peuple de navigateurs et pour nous qui nous penchons sur sa culture, concerne le *sumarauki* (littéralement : augmentation de l'été) dont S 123 attribue la découverte à þorsteinn surtr. Ce fait est vérifié par l'*Íslendingabók* d'Ari þorgilsson, chapitre IV, et par un autre manuscrit ancien, Gl. kgl. saml. 1812, 4°. Il est révélateur des connaissances et des pratiques islandaises en matière d'astronomie. Les Nordiques connaissaient une année de cinquante-deux semaines de sept jours, soit 364 jours, ce qui, à la longue, provoquait évidemment un décalage sur l'année solaire. Ce que þorsteinn surtr proposa, c'était d'allonger l'été de sept jours tous les sept ans. Ari ajoute qu'au cas où deux années bissextiles interviendraient pendant ces sept ans, ce serait lors de la sixième année qu'il faudrait effectuer le *sumarauki*[1113]. Il est certain que les hommes du Nord avaient des connaissances précises en matière d'astronomie et, en Islande même, un simple ouvrier agricole, Stjörnu-Oddi, Oddi «aux étoiles», se rendit célèbre pour avoir découvert une méthode hautement empirique mais fort efficace de mesurer la hauteur du soleil en toute période de l'année. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre les innombrables conjectures qui ont pu être faites sur les secrets de la navigation des vikings, mais dans l'ignorance où nous demeurons, tout porte à penser

[1113] Instructive sur ce point, la lecture de l'article «Interkalation» du *Kulturhist. Lex. f. nord. medeltid.*

que leurs connaissances astronomiques ont pu suffire à donner la clef de l'énigme.

En définitive, répétons-le, le bilan est relativement mince. Il suffit pourtant à nous inciter à conclure à la qualité de la culture des auteurs. C'est peut-être même là l'un des aspects les plus inattendus de cette œuvre qui eût dû être aride, qui eût pu être dépourvue d'intérêt pour tout autre qu'un généalogiste, que ces éclaircies qu'à tout moment elle ouvre sur un monde où les valeurs intellectuelles et artistiques ne cessent d'affleurer.

b. *Légendes et traditions populaires*

La richesse actuelle du folklore des peuples germaniques, nordiques en particulier, témoigne assez de sa haute antiquité. Sur ce point précis, le *Landnámabók* est, encore une fois, une source précieuse et il n'est généralement pas bien difficile de faire le départ, dans ce qu'il rapporte, entre faits historiques ou plus proches de l'histoire que de la fiction, et souvenirs légendaires, thèmes convenus, réminiscences littéraires, même si le texte lui-même n'établit pas de telles distinctions. Bon nombre de motifs qui vont être recensés ci-dessous se retrouvent autre part, dans les sagas de familles, dans les sagas légendaires, dans la littérature de *rímur* qui fera florès en Islande vers la fin du Moyen Age et ensuite, et même dans le folklore toujours bien vivant aujourd'hui. Ces thèmes ne nous intéressent pas seulement pour leur retentissement littéraire, mais aussi pour les rapports qu'ils accusent parfois avec le paganisme. En ce sens, cette section complètera ce que nous avons dit à propos de religion païenne.

Tenons pour purement légendaires un certain nombre de récits ou de détails qui appartiennent au fonds indéterminé des contes et légendes populaires : tel est le cas de la reconnaissance difficile entre père et fils de S 184 – avec variante au sujet de frères qui vivent sous des noms d'emprunt sans le savoir, H 195 – qui, d'Œdipe au *Malentendu* de Camus, n'a pas fini d'exciter les imaginations. Le motif est particulièrement pertinent ici puisqu'il aura inspiré le tout premier texte littéraire allemand que nous possédions, le *Lai de Hildibrand*. Pour l'ours blanc que l'on offre à un grand de ce monde afin d'obtenir ses faveurs, comme dans S 179 qui est d'ailleurs une mine de récits popu-

laires, il aura inspiré aussi l'un des plus délicieux *þættir* qui aient jamais vu le jour, celui d'Auðunn des fjords de l'ouest.

D'autres sont de maladroites (sans doute) adaptations de sujets étrangers : la bateau (un *knörr*) construit avec le bois tiré d'une forêt islandaise, dans S 20, est sujet à caution : le *knörr* devait ses vertus au fait qu'il avait une quille d'un seul tenant et un mât de même. Il est fort douteux que l'on ait jamais pu trouver dans la «forêt» islandaise du X^e^ siècle des arbres d'une taille requise !

Les histoires sans feu ni lieu sont monnaie courante en Islande comme ailleurs : par exemple, les trésors cachés de H 314 ou S 142, les prouesses prodigieusement précoces comme dans S 20 qui rappellerait un peu les exploits de Herakles, les évocations d'épées prestigieuses, thème très fécond dans le Nord aussi, voyez S 174. Le phénomène de grossissement par la tradition est net dans S 37 (le «tueur en série» Torfi). D'un autre côté, l'adaptation à des fins données, mais de façon gratuite, d'un phénomène plausible – ici, un détournement de rivière – est claire dans S 43. Pour la «barque de fer» de S 68 – dans un contexte fortement légendaire –, elle pourrait renvoyer au foklore celtique, le fer ayant été apporté dans le Nord par les Celtes (le mot norois *járn* est un emprunt au celtique) et ayant toujours été censé posséder des vertus magiques

Dans un autre ordre d'idées, on n'aura pas manqué de noter l'importance qu'ont les animaux, réels ou fabuleux, dans les récits du *Landnámabók*. Un thème revient avec quelque insistance, celui des animaux domestiques qui s'égarent, que l'on perd de vue pendant des mois sinon des années, et qui se sont étonnamment multipliés lorsqu'on les retrouve (voyez H 18, S 116, 176, 218, 179). Tant dans la mythologie que dans l'art scandinave, les animaux – loup, chien, ours, porc en particulier – jouent un rôle important. Il n'est donc pas surprenant de les retrouver dans les traditions islandaises. En premier lieu, le cheval qui tient une place éminente dans les croyances indo-européennes : mille témoignage vérifient qu'il fut étroitement associé au culte de la fertilité-fécondité. S 68 et 202 sont révélateurs de la place privilégiée qu'il (ou plus exactement elle, puisque dans les deux cas, il s'agit de juments) occupa dans les mentalités. Dans ces deux chapitres, en outre, la liaison du cheval avec le surnaturel est patente. Elle est encore plus saisissante dans S 83 où le «cheval» est présenté sous les dehors du *nykur*,

une créature fabuleuse que l'on peut tenir pour typiquement nordique et qui se trouve associée ici aux éléments primitifs, terre et eau. Le *nykur*, sous des noms divers, connaîtra une belle fortune dans le folklore scandinave et même en art puisque le grand peintre Josephson lui a consacré l'un de ses tableaux les plus célèbres.

L'ours blanc de S 179 nous éloigne peut-être du fonds nordique authentique : il y a peu de chances pour que l'histoire à laquelle il est associé soit vraie, même s'il va de soi que l'ours blanc ne peut appartenir qu' au grand Nord ! Encore plus étrange, ou plus sujette à caution, l'histoire du verrat Beigaðr de S 179 : ce qu'il faut retenir est plutôt le fait de la présence de cet animal dans un tel contexte. Comme le cheval, le porc (sanglier, verrat ou truie) est intimement associé aux dieux, Vanes en particulier.

Restent deux créatures qui tirent certainement leur origine de sources étangères savantes : la sirène de S 68 et le «centaure» de H 347[1114]. Il convient de souligner qu'un des plus anciens ouvrages islandais connus – il pourrait avoir vu le jour au XII[e] siècle – est un *Physiologus*, adptation d'un des innombrables bestiaires écrits en Occident selon Ph. de Thaon, et dont les origines lointaines remontent à l'Orient antique, probablement par l'intermédiaire de la Bible. Il est remarquable que sirène et centaure figurent en bonne place parmi les vingt-trois animaux que décrit le *Physiologus* islandais.

Dans sa concision, ce petit développement résevé aux animaux paraît révélateur de la manière des *landnámabœkr*. Traditions authentiques (les animaux qui se sont multipliés), coloration locale donnée à des thèmes universels (les ours offerts en cadeau, devenus ici ours blancs), vieille légendes autochtones (le *nykur*) en étroite liaison avec la mythologie (verrat, cheval), adoptions ou adaptations de motifs venus de l'étranger, par voie livresque, semble-t-il (la sirène, le centaure) : c'est de cet amalgame que naît un type d'affabulation qui, mêlé à des traditions historiques donne, in nuce, le chapitre type du *Landnámabók* et, plus développé, la saga.

[1114] Pour lequel, toutefois, on voudra bien prêter attention aux réserves émises en note à H 347

Sont ouvertement païennes, cette fois, et plus ou moins directement tirées de la mythologie nordique ancienne, les légendes qui mettent en scène les géants et que je recense ici pour mémoire : S 68 et son homme «grand et hideux» qui provoque une éruption volcanique, þórir de S 61 surnommé le *þurs,* de même que þráinn de S 219 (le *þurs* noir). Il y a même dans S 205 des géants... slaves ! Et si ce ne sont pas des géants, ce sont des *tröll* dont nous avons déjà donné une définition. Relisez H 63 ou S 111 où Ljótólfr le forgeron est donné pour descendant d'une famille de géants et S 208 où est expressément nommé, et vénéré, le géant-héros-dieu Surtr. Ce motif est relativement discret dans le *Landnámabók*, en regard de la fortune qu'à l'évidence, il a dû connaître dans un passé plus reculé : le christianisme des auteurs est probablement responsable de cette modération, encore que ce ne soit pas sûr. Plus d'un *sagnamaðr*, bon chrétien sans aucun doute, fait aux géants une place plus déclarée dans son texte : voyez *Orkneyinga saga*, par exemple.

Nous foulons probablement un sol un peu plus ferme avec S 6 où Hjörleifr s'empare, dans une tombe, de l'épée du mort qui l'habite. Le motif du tertre violé et du mort dévalisé et presque banal dans la littérature populaire islandaise, tout comme ce «roi des Sames» de S 43 doit bien convoyer on ne sait quelle obscure allusion magique probablement intelligible à un Islandais du XIII^e^ siècle.

On peut se trouver surpris de constater que seules deux vieilles légendes héroïques ont trouvé grâce aux yeux de ces auteurs, celle de Hrólfr kraki et de Böðvarr bjarki (S 174 repris par H 140) et celle de Starkaðr le vieux, à la fois scalde et héros, que nous connaissons déjà (H 184). L'une et l'autre, de plus, ne sont qu'entrevues et leur évocation laisse bien entendre que les auteurs supposaient leur public parfaitement averti. Pour «le roi Sigarr» de S 241 et H 206, il renvoie d'évidence à une légende qui connaîtra une belle fortune par la suite dans le Nord, sous forme de ballade *(folkevise)*, mais l'allusion est très rapide dans notre texte.

On peut, avant de laisser ce sujet, s'attarder un instant sur S 225 où il est question de þórir crève-géants. En une page, nous sommes gratifiés : du surnom de þórir (crève *þurs* dit, en fait, le texte), de l'indication qu'en Islande, le fils de þórir, Steinrøðr le

fort «soulagea de leurs maux maints hommes quand des esprits malfaisants les faisaient souffrir» : où nous retrouvons une dernière fois cette ambiguïté sur laquelle j'ai tant insisté : est-ce un magicien (sorcier) en lutte contre les forces maléfiques ou un bon chrétien occupé à exorciser les démons ? Puis voici une authentique magicienne «et malfaisante», cette fois, Geirhildr, et des gens doués de seconde vue qui assistent à un affrontement entre Steinrøðr et la magicienne, laquelle se métamorphose en un sac de cuir de taureau rempli d'eau. Et comme Steinrøðr est forgeron – le détail ne saurait passer inaperçu -, il se trouve qu'il a à la main une pique de fer (de fer, bien entendu) et il en rosse la vieille traitée dans la strophe scaldique qui suit, de trollesse. Voit-on ce que je veux signifier lorsque je répète que nous sommes constamment à la limite entre religion – païenne ? chrétienne ? -, sorcellerie, magie, conte populaire, tradition locale, légende peut-être inspirée de modèles étrangers ?

*

Une ultime question avant d'en finir avec ces enseignements. Est-ce un hasard si les deux titres d'intérêt principaux que nous ayons trouvés à la lecture attentive du *Landnámabók* concernent, respectivement, l'univers mental et religieux des Islandais, et la vie courante au sein de cette société ? On soulignera que l'œuvre s'intitule *Livre de la colonisation* et non Livre des colonisateurs (*Landnámamannabók), titre qui n'eût pas paru bizarre (voyez *Bandamanna saga*, *Flóamanna saga*, etc). Cette précision nous permettra sans doute de résoudre l'un des problèmes que nous avons régulièrement soulevés tout au long de cet essai. Ce n'est pas tant l'histoire de quelques hommes que tentent de faire les auteurs, que celle d'un établissement collectif, animé d'un esprit donné, aboutissant à la création d'une nation originale où les fortes individualités sont tout de même parvenues à se fondre en un tout cohérent qui durera trois siècles. Si, comme je le souhaite vivement, la lecture de ce livre incite à la fréquentation de quelques sagas, on ne manquera pas d'être frappé de l'unité de ton, de la similitude de thèmes qui règnent ici et là.

Car c'est, en dernière analyse, ce qui fait la qualité éminente du *Landnámabók*, comme de la littérature islandaise médiévale dans son ensemble : ils sont porteurs d'un état d'esprit, d'un

esprit tout simplement. Soit : voyez comment quelques centaines d'hommes et de femmes ont su se forger une personnalité commune qui leur a permis de vivre ensemble sans rien aliéner de leur valeur unique. Utile leçon pour tous les temps, et non moins pour le nôtre.

INDEX DES COLONISATEURS[1115]

Ævarr fils de Ketill 184
Ævarr le vieux, 281, 295
Ålfarinn fils de Vali, 72
Ålfgeirr d'Alfgeirsvellir, 192
Ålfr des Agðir, 392
Ån d'Ånabrekka, 62
Ånn au manteau rouge, 135
Armòðr le rouge, fils de þorbjörn,130
Arnbjörg d'Arnbjargarlœkr, 49
Arndis la riche, 116, 167
Arngeirr de Hraunhöfn, 269
Åsbjörn fils d'Özurr, 396
Åsbjörn fils de Reyrketill, 343
Åsbjörn le riche, 44
Åsbrandr fils de þorbrandr, 383
Åsgeirr de Hamarr, 48
Åsgeirr fils d'Ůlfr, 386
Åsgeirr kneif fils d'Òleifr, 339, 340
Åsgerðr fille d'Askr, 341
Åsgrimr fils d'Öndòttr, 229
Åskell hnokkan, 366
Åsmundr de Gnůpr, 179
Åsmundr fils d'Atli, 72
Åsmundr fils d'Öndòttr, 229
Åsòlfr alskik, 24
Åsrøðr de Ketilsstaðir, 282
Atli au gruau, 279
Atli fils de Våli, 72
Auðr la sagace (la très riche ?), 95, 97, 100, 110
Auðòlfr d'Auðòlfsstaðir, 226
Auðunn le bègue, 83
Auðunn le pourri, fils de þòròlfr, 232
Auðunn le rouge, 312
Auðunn le timon, 177
Åvangr l'Irlandais, 20
Bålki fils de Blæingr, 166
Bårðr (Gnůpa-), 242, 318
Bårðr des Hébrides, 212
Baugr fils de Raudr, 348
Beigan (Bekan) de Beigansstaðir (Bekansstaðir), 25
Bersi le sans dieu, 57
Bjòlfr, 290
Björn (Hella-) ou Björn aux boucliers, 156
Björn (Sleitu- ou Sléttu-), 117
Björn corne roussie, 303
Björn de Reynir, 332
Björn de Svìnhagi, 353
Björn du Bjarnarfjörðr, 162
Björn la bagarre, 205
Björn le pelletier, 174
Björn le porteur d'or, 32
Björn l'hématite, 54, 59
Böðmòðr de Böðmòdstunga, 321
Böðòlfr fils de Grimr, 249
Böðvarr le blanc, 305
Brand-Önundr, 306
Bröndòlfr fils de Naddodr, 382
Brůni le blanc, 213
Brynjòlfr le vieux, fils de þorgeirr, 280, 295

Dalla-Kollr, fils de Grimr le bélier, 96, 105
Dufþakr de Dufþaksholt, 350
Dỳri de Dỳrafjörðr, 139

Egill le rouge, 292¨
Eilifr d'Oddi, 352
Eilifr l'aigle, 187
Eilifr le riche, fils d'Önundr, 387
Einarr fils de þorgeirr, 257
Eirìkr de Dỳrafjörðr, 137

[1115] Les références sont aux chapitres de S. Le æ sera classé sous a, le œ, sous o ainsi que le ö et le ø. Le þ figurera sous Th.

Eirikr fils de Hróaldr, 195
Eirikr le lacs, 160
Eirikr le rouge, 89, 92
Erpr fils de Meldún, 103
Eyfrøðr le vieux, 384
Eysteinn fils de Hrani, 323
Eysteinn fils de Rauðúlfr, 227
Eysteinn fils de þorsteinn, 330
Eysteinn le gros, 322
Eysteinn pet-puant, 107, 172
Eyvindr auðkula, 181
Eyvindr de Kviguvágar, 395
Eyvindr de Mjóvafjörðr, 291
Eyvindr d'Eyvindarfjörðr, 159
Eyvindr fils de Lóðinn, 241
Eyvindr l'arme, 267
Eyvindr le coq, 228
Eyvindr le genou, 148
Eyvindr le vantard, 319
Eyvindr sørkvir, 183

Finni de Finnafjörðr, 265
Finnr le riche, 26
Flóki de Flókadalr, 34
Flóki fils de Vilgerðr (Flóki-aux-corbeaux), 5, 210
Flósi fils de þorbjörn, 359
Freysteinn le beau, 293
Friðleifr de Holt, 209
Friðmundr de Forsæludalr, 179

Galmr, 222
Garðarr fils de Svávarr, 4
Gautr de Gautsdalr, 184
Geiri de Geirastaðir, 256
Geirleifr fils d'Eirikr, 129
Geirleifr fils de Hrappr, 223
Geirmundr peau d'enfer, 112, 113, 115
Geirmundr fils de Gunnbjörn, 52
Geirólfr de Geirólfsgnúpr, 15
Geirriðr de Borgardalr, 86
Geirrøðr d'Eyrr, 86
Geirsteinn kjálki, 128
Geirþjófr fils de Valþjófr, 136
Gils nez de skeið, 119
Gnúpr (Molda-), 329
Grenjaðr fils de Hermundr, 168, 248
Grimkell fils d'Úlfr, 76
Grimr de Grimsdalr, 56
Grimr de Grimsgil, 39
Grimr de Grimsnes, 388
Grimr fils d'Ingjaldr, 68
Grimr le chauve, 13
Grimr le Hálogalandais, 29
Griss de Grisartunga, 56
Guðlaugr fils d'Åsbjörn, 316
Guðlaugr le riche, 70, 71
Gunnarr fils d'Úlfljótr, 231
Gunnbjörn fils d'Úlfr, 150
Gunnólfr de Hvammr, 204
Gunnólfr le jabot, 264
Gunnólfr le vieux, 216
Gunnsteinn fils de Gunnbjörn, 150
Gunnsteinn fils de Gunsteinn, 184

Hafnar-Ormr, 27
Hákon de Hákonarstaðir, 274
Haldórr fils de Gunnbjörn, 150
Hallkell de Hólar, 389
Hallr le sans dieu, 12
Hallgeirr de Hallgeirsey, 349
Hallsteinn de Framnes, 372
Hallsteinn fils de þórólfr, 123
Hallvarðr aux grandes manières, 144
Hámundr peau d'enfer, 230
Haraldr l'anneau, 175
Hásteinn fils d'Atli, 371
Hávarðr le héron, 197
Heðinn de Heðinshöfði, 245
Helgi bjólan, 14, 397, 399
Helgi fils de Björn de Heyjangr, 317
Helgi fils de Hrólfr, 146
Helgi la vrille, 211
Helgi le maigre, 218
Herjólfr fils de Bárðr, 91
Herjólfr cul courbé, 80

Herjólfr de Breiðdalr, père d'Özurr, 300
Herjólfr de Breiðdalr, père de Våpni, 299
Herjólfr des îles Vestmann, 317
Herjólfr fils de þorgeirr, 280
Hildir de Hildisey, 349
Hjálmólfr de Blönduhlið, 201
Hjalti de Breiðdalr, 298
Hjalti de Hjaltadalr, 207
Hjörleifr fils de Hróðmarr, 6-8
Holti de Holtastaðir, 185
Hörðr de Hörðadalr, 99
Höskuldr fils de þorsteinn, 245
Hrafn clef-du-port, 327
Hrafn l'imbécile, 338
Hrafnkell fils de Hrafn, 283
Hreiðarr la corneille, 197
Hróaldr bjóla, 269
Hróðgeirr le blanc, 266
Hróðgeirr le sage, 21, 28 374
Hrólfr barberousse, 355
Hrólfr fils de Helgi, 233
Hrólfr le gros, 73
Hrollaugr fils de Rögnvaldr, 310
Hrolleifr le grand, 180
Hrómundr fils de þórir, 46
Hrosskell de Ýrarfell, 194
Hrosskell fils de þorsteinn, 43
Hrútr fils de Herjólfr, 106
Hundi de Hundadalr, 101
Hvati de Hvatastaðir, 179

Ingimundr le vieux, 179
Ingjaldr fils de Brúni, 141
Ingjaldr fils de Helgi, 234
Ingólfr d'Ingólfsfjörðr, 159
Ingólfr fils d'Örn, 6-9
Ingólfr le fort, 94
Ísleifr d'Ísleifsstaðir, 47
Ísólfr de Búland, 326
Ísrøðr d'Ísrøðarstaðir, 47

Jólgeirr de Jólgeirsstaðir, 365
Jörundr le goði, 346

Kalman des Hébrides, 42
Kári (Tungu-), 199
Karl de Karlsfell, 55
Karl du Strönd, 220
Ketilbjörn le vieux, 385
Ketill blundr, 36
Ketill d'Akranes, 23
Ketill de Ketilsstaðir, 98
Ketill de Meðalfell, 311
Ketill fils de þórir, 278
Ketil large semelle, 121, 133
Ketill la truite, 344
Ketill la truite saumonée, 361
Ketill la vapeur, 125
Ketill le Hörðalandais, 247
Ketill le chardon, 261
Ketill l'idiot, 320
Kjallakr le vieux, 111
Knjúkr du Cap, 127
Kolr de Kolgrafir, 82
Kolbeinn de Kolbeinsdalr, 206
Kolgrimr le vieux, 21
Kolli de Fell, 164
Kolli de Kollavik, 260
Kolli de Sandgil, 354
Kolli fils de Hróaldr, 126
Kollr de Kollsvik, 15
Kolsveinn le fort, 203
Krumr de Hafranes, 294
Kýlan des Kýlanshólmar, 42

Leiðólfr le champion, 325
Ljót de Ljótarstaðir, 349
Ljótr le non-lavé, 349
Ljótr le sage, 142
Lodinn le hameçon, 241
Loðmundr le vieux, 289,333-334
Loptr fils d'Ormr, 369
Lýtingr de Krossavik, 271

Máni de Mánafell, 251
Máni le duelliste, 186
Már fils de Naddodr, 382

Naddodr, 3

Oddgeirr d'Oddgeirshólar, 374
Oddr le fastueux, 114
Ófeigr d'Ofeigsfjörðr, 159
Ófeigr grettir, 379
Ólâfr aux sourcils séparés, 377
Ólâfr feilan, 109
Ólâfr jafnakoll, 153
Ólâfr le ruisseau, 214
Ólâfr sac de peau, 78, 118
Óleifr hjalti, 35
Ölvir de Höfði, 330
Öndóttr de Viðvík, 205
Önundr bild, 375
Önundr fils de Blæingr, 253
Önundr fils de Vikingr, 143
Önundr jambe de bois, 161
Önundr large barbe, 37
Önundr le sage, 198
Örlyggr fils de Böðvarr, 155
Örlyggr le vieux, 15
Ormr d'Ormsdalr, 178
Ormr l'asservi, 351
Ormr le mince, 79
Ormr le riche, 362
Ormr le vieux, 391
Örn de l'Arnarfjörðr, 134, 221
Örn le vieux, 53
Örnólfr d'Örnólfsdalr, 45
Özurr caboche à bagarre, 277
Özurr le blanc, 376

Råðormr de Vetleifsholt, 365
Rauðr de Rauðsgil, 38
Reistr, 258

Sighvatr le rouge, 345
Sigmundr de Haugar, 58
Sigmundr fils de Ketill, 75
Sigmundr kleykir, 331
Skagi fils de Skopti, 236
Skefill de Gönguskarð, 189
Skeggi fils de Böðólfr, 250
Skjóldólfr de Skjóldólfsstaðir, 275
Skjóldolfr de Streiti, 301
Snæbjörn fils d'Eyvindr, 151
Sökkólfr, 102
Sölvi de Sölvahamarr, 74
Sóti de Sótafell, 176
Steinn le grand navigateur, 88
Steinbjörg la charrette, 268
Steinfinnr fils de Reyrketill, 343
Steingrimr de Steingrimsfjörðr, 163
Steinólfr de Hraunsdalr, 65
Steinólfr le bas, 116
Steinunn la vieille, 394
Svartkell d'Eyrr, 16
Sveinungr, 260
Sæmundr des Hébrides, 188

þengill le grand navigateur, 238
þjóðrekr de Berufjörðr, 302
þórarinn fils de þorkell, 370
þórarinn le croc, 120
þorbergr de Langadalr, 87
þorbjörg la perche, 61
þorbjörn bitra, 165
þorbjörn champion des jarls, 381
þorbjörn fils d'Arnbjörn, 50
þorbjörn kolka, 182
þorbjörn la bile, 184
þorbjörn la flambée, 51
þorbjörn le noir, 31
þorbjörn le saumonier, 380
þorbjörn le voüté, 60
þorbjörn loki, 124
þorbjörn skûma, 15
þorbjörn Súrr, 138
þorbjörn tálkni, 132
þorbrandr fils de þorbjörn, 383
þorbrandr ørrekr, 200
þórðr beigaldi, 60
þórðr de Höfði, 208
þórðr fils de Vikingr, 140
þórðr fils de þórólfr, 276
þórðr illugi, 315
þórðr l'arracheur, 224
þórðr le barbu, 11, 307
þórðr le bouton, 67, 211
þórðr le grand, 184

þórðr le pic, 69
þorfinnr de Skeggjastaðir, 272
þorfinnr le fort, 63
þorfinnr máni, 243
þorgeirr d'Oddi, 357
þorgeirr de þorgeirsfjörðr, 240
þorgeirr le Hörðalandais, 340
þorgeirr longueur de terre, 61
þorgeirr meldún, 33
þorgerðr de Sandfell, 316
þorgils le bouton, 67
þorgils le braillant, 181
þorgrimr bildr, 390
þórhaddr fils de Steinn, 66
þórhaddr le vieux, 297
þórir au phoque, 68
þórir bec de colombe, 202
þórir crépuscule d'automne, 393
þórir crève-géants, 225
þórir de Hvammr, 18
þórir fils d'Àsi, 373
þórir fils de Grimr, 244
þórir la ligne, 287
þórir le grand, 294
þórir le pan, 237
þórir le sage, 285
þórir le þurs, 61
þorkell bjálfi, 367
þorkell kornamúli, 40
þorkell le pénis, 191
þorkell pied pansé, 34
þormóðr d'Akranes, 22
þormóðr de Grenivik, 239
þormóðr fils d'Oddr, 69
þormóðr le fort, 215
þormóðr le goði 70
þormóðr skapti, 379
þóroddr de þóroddsstaðir, 173
þórólfr barbu de Mostr, 85
þórólfr fils d'Askr, 342
þórólfr le moineau, 131
þórólfr le vacarme, 147
þórólfr rude poigne, 154
þorsteinn le bigleux, 313
þorsteinn le blanc, 270
þorsteinn fils d'Àsgrimr, 356
þorsteinn fils de Sigmundr, 254
þorsteinn fils de Sölmundr, 19
þorsteinn la jambe, 308
þorsteinn le planteur de tentes,358
þorsteinn le blanc, 270
þorsteinn lunan, 363
þorsteinn os de trompette, 304
þorsteinn svarfaðr, 219
þorsteinn torfi, 273
þórunn de þórunnarholt, 49
þorvaldr fils d'Àni, 94
þorvaldr fils d'Àsvaldr, 158
þorviðr, 193
þorviðr fils d'Úlfarr, 369
þrándr jambes grêles, 114
þrándr le grand navigateur, 229,
þrasi fils de þórólfr, 337
þröstr fils de Hermundr, 168
þuriðr l'emplisseuse de détroits 145

Úlfr de Skrattafell, 246
Úlfr du Vörs, 314
Úlfr fils de Grimr, 41
Úlfr le bigleux, 122
Úlfr le viking, 214
Uni le Danois, 284

Valþjófr fils d'Örlyggr, 17
Vébjörn champion du Sogn, 149
Véfrøðr fils d'Ævarr, 184
Végeirr, 149
Végestr fils de Végeirr, 149
Vémundr du Fåskrúfjörðr, 149
Vémundr fils de Végeirr, 149
Véstarr fils de þórólfr, 81
Vésteinn fils de Végeirr,138, 149
Vestmaðr de Reykjadalr, 246
Véþormr fils de Végeirr, 149
Véþorn fils de Végeirr, 146
Vetrliði fils d'Arnbjörn, 286
Vifill de Vifilsdalr, 100
Vilbaldr fils de Dofnakr, 324

Yngvarr, 64

INDEX DE QUELQUES NOMS QUI FIGURENT SOUVENT DANS LES TOPONYMES

á: rivière
ás: crête rocheuse, «ôse»
bakki 1) rive, berge,
2) crête, bord
berg: 1) rocher,
2) précipice, falaise
bœr: ferme
borg: 1) petite colline ronde,
2) fortification
brekka: pente
dalr: vallée
ey: île
eyrr: grève, banc de sable
fell: colline, mont (seul)
fljót: fleuve, rivière
gil: ravin
gnúpr: pic
háls: crête, colline
hlíð: versant, pente
höfði: promontoire
höfn: port
hóll = *hváll*: colline, monticule
hólmr: îlot
holt: 1) bois, petit bois,
2) crête rocheuse
hraun: lave, champ de lave
hreppr: district, région, plus particulièrement à propos des secours à donner aux pauvres.
hús: maison
hváll: colline, monticule
land (pl. *lönd*): terre, pays
lækr: ruisseau
múli: mont en surplomb
mýrr: marécage, marais
nes: cap
ós: embouchure, estuaire
skáli: «vivoir», salle, maison
sker: récif, écueil, rocher dans la mer
staðr (souvent au pl. *staðir*): lieu, place, emplacement
steinn: pierre
sund: détroit, passage, chenal
topt, tupt: terrain, lieu, terrain à bâtir
tunga: langue de terre
vágr: crique
vatn (pl. *vötn*): lac, eau
vík: baie

INDEX DE QUELQUES NOTIONS IMPORTANTES

La plupart des termes énumérés ci-dessous appellent des explications détaillées qui figurent en notes aux chapitres considérés.

ausa barn vatni : asperger d'eau un enfant qui vient de naître, lustration. H 314

berserkr: guerrier-fauve, en général sous l'action de pratiques magiques, mais sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'on ne sait quelles drogues bizarres ! Une fois devenu «furieux» (c'est-à-dire saisi de l'*óðr* qui est le trait caractéristique du dieu Óðinn, lequel doit son nom à cet état), il est dit atteint de *berserksgangr* S 180, 325, 364.

blót: l'ensemble des opérations de tous ordres qui constituent le «sacrifice» dans le culte nordique ancien. S 6, 85, 149, 180, 198, 203, 368, H 268

bóndi (pl. *bœndr)*: paysan-propriétaire-libre, fondement de la société nordique ancienne.

brúðkaup: mariage. S 107, 142, 376

eiginn máttr ok megin: part de chance et capacité de réussite ou de victoire que les Puissances (le Destin) ont déposée en chaque homme à sa naissance et qu'il lui appartient de manifester en actes : S 12, 57, 197, H 184

erfi : ensemble des opérations qui traduisent une cession et une reprise d'héritage. S 110, 106, 112

fara í hernað: expression conventionnelle pour les vikings, partir en expédition guerrière.

feigr: voué à la mort, état de celui qui est atteint de *feigð*. S 355

félag: type d'association pour affaires, typique de la société viking. S 7, 95, 124, 177

fjórðungr: nom de la principale division administrative de l'Islande indépendante, sens : quartier, quart. S 42

fóstbræðralag: rite magique par lequel deux ou plusieurs personnes se liaient de fraternité plus contraignante encore que les liens du sang. S 6, 130

fóstri : pratique qui consiste à faire élever ses enfants par quelqu'un d'autre que soi-même, a pour conséquence d'élargir l'aire du clan et de créer des liens durables. S 15, 142, 179, 217

framsýnn: doué de seconde vue, capable de lire l'avenir. S 4

frétt: consultation des augures, expression *ganga til frétta*, S 7, 198, 218

fylgja: esprit tutélaire attaché à un individu

galdr: type d'incantation magique.

goði (pl. *goðar*) : fonction à la fois temporelle et spirituelle que détient le «gardien du temple» (*hofgoði*) à l'époque païenne (féminin *gyðja* : sens religieux seulement). S 9, 41, 180, 316, H 268

goðorð: type original de division territoriale et administrative, le possesseur d'un *goðorð* est *goðorðsmadr* S 180

hamför: «voyage» dans l'espace et dans le temps que, par magie, le *hamr* ou «âme» d'un individu (en vérité, sa «forme interne») peut accomplir: il est dit alors *hamrammr* ou *rammaukinn*.Ce trait paraît bien d'origine chamaniste. S 29, 76, 93, 179, 196, 225, 259, 289, 337, 344, 347, 350, 378

hamingja: divinité tutélaire ou «chance» attachée à un clan donné.

heilagr, helgi (et *óheilagr, óhelgi*) : l'inviolabilité attachée à un individu ou à un lieu en fonction de sa participation au sacré. Le préfixe ó- indique le contraire, la désacralisation. A l'époque chrétienne, *heilagr* signifie saint. S 85, 297, 348

heitstrengning: serments sacrés et contraignants. S 6, 79, 152, H 268

hersir: titre nobiliaire norvégien, a pu s'appliquer initialement à un chef de guerre. S 10, 13, 21

hirð: la garde du corps, l'ensemble des personnes qui constituent la «maison» (mesnie) d'un chef. S 27, 348

högr: type de temple ou de tertre (monticule, tumulus: *kuml*) païen nordique. S 8, H 24, S 39, 40, 42, H 56, S 72, 75, 76, 81, 84, 93, 120, 152, 177, 323, 376, 378, H 346

hugr: l'une des figurations nordiques de l'«âme»

jötunn: géant primitif dans la mythologie nordique ancienne. S 61, 219, 225, 245

kolbitr (littéralement = mord-braise parce qu'il reste auprès de l'âtre): personnage de «demeuré» dans son enfance et sa jeunesse qui devient, tout soudain, à la faveur des circonstances, un héros. S 259

kviðr: le jury nordique. S 79

landvættir: esprits tutélaires attachés aux lieux, forces naturelles, version nordique du *genius locii*. S 97, 329, 330, 355, H 268

leiðarsteinn (*sólarsteinn* ?): sorte de cristal grâce auquel il est possible que les vikings se dirigeaient sur mer. S 5

lögsögumaðr: récitateur-des-lois, sorte de président de l'alþing chargé de réciter toute la loi, par tiers, en trois ans. S 9, 35, 88, 129, 282, 320, 344, 355, 365, 398, H 346

níð: poème à caractère magique destiné à frapper d'infamie sa victime. S 183

nykur: animal fabuleux du folklore nordique. S 83

ófreskir menn: personnes douées de seconde vue. S 255, 329, 350

öndvegissulur: montants du haut-siège du maître de maison, sculptés d'ordinaire à l'image d'un dieu. S 8, 9, 15, 29, 86, 123, 179, 180, 289, 307, 310, 373

reki: terme général pour désigner les épaves venues s'échouer sur le rivage. S'applique aussi bien à des objets qu'à des baleines ou autres cétacés. H 63

sejðr: ensemble d'opérations magiques destinées à prédire l'avenir ou à toute autre fonction; S 145

skógarmaðr: littéralement homme de la forêt. Proscrit par les lois. S 250

sumarauki: moyen d'aligner l'année islandaise sur l'année solaire. S 123, 134

troll, tröll: géant maléfique de la mythologie nordique. S 15, H 63, S 111

útburðr: exposition des enfants que le père ne reconnaissait pas légalement S 355

vestrviking et *austrviking*: expédition viking à l'ouest (*vestr-*) ou à l'est (*austr-*)

vig í véum: commettre un meurtre en un lieu sacré, sacrilège.S 72, 376, 323.

völva: magicienne et prophétesse exécutant, notamment, un *sejðr*. S 49, M 27, S 179, 355

þing, alþing: assemblée saisonnière de tous les hommes libres. Le *þing* général d'Islande s'appelle *alþing*. S 6, 9, 85, 307, 354, H 268

Table des chapitres

S 1 (H 1) : Premières mentions de l'Islande
S 2 (H 2) : Considérations de temps et de lieux
S 3 : Naddodr et le Pays de Neige
(H 4 : Précisions)
S 4 : Garðarr et son «îlot»
(H 3 : Justification du nom Húsavík)
S 5 (H 5) : De Flóki aux corbeaux
S 6 (H 6) : Des frères jurés
S 7 (H 7) : Consultation des augures
S 8 (H 8) : Etablissement des frères jurés en Islande, sort de Hjörleifr
S 9 (H 9) : La destinée d'Ingólfr
S 10 : De Björn búna et de ses descendants
(H 11 : montants de haut-siège retrouvés)
S 11 : De Þórðr skeggi
S 12 (H 12) : De Hallr le sans-dieu
S 13 (H 13) : De Ketill au nez plat dans les Hébrides
S 14 (H 14) : De Helgi bjóla
S 15 (H 15) : D'Ørlyggr fils de Hrappr
S 16 (H 16) : Prière chrétienne
S 17 (H 17) : De Valþjófr fils d'Ørlyggr et de l'évêque Eirikr qui partit pour le Vinland
S 18 (H 18) : De Hvamm-Þórir et d'une vache prolifique
S 19 : De Þorsteinn fils de Sölmundr et de Grimr kamban qui fut divinisé
S 20 (H 20) : Le bateau d'Ávangr l'Irlandais
S 21 : De Kolgrimr le vieux
(H 21 : Des fils de Bresi)
S 22 : De Þormóðr
S 23 : De Ketill frère de Þormóðr
(H 21 : de Jörundr le chrétien)
S 24 : D'Ásólfr alskik, le bon chrétien
(H 21 : Ásólfr l'ermite)
S 25 : De Beigan
(H 24 : D'un esclave menteur)
S 26 : De Finnr le riche
S 27 : De Hafnar-Ormr
S 28 : De Hróðgeirr et Oddgeirr
S 29 : D'Úlfr-du-Soir
S 30 : De Grimr le chauve
S 31 : De Þorbjörn le noir
S 32 : De Björn le porteur d'or
S 33 : De Þorgeirr meldún
S 34 : De Flóki
S 35 : D'Óleifr hjalti
S 36 : De Ketill blundr
S 37 : D'Önundr large-barbe et de Torfi le tueur
S 38 (H 26) : De Rauðr
S 39 (H 27) : De Grimr
S 40 (H 28) : De Þorkell kornamúli
S 41 : D'Úlfr fils de Grimr et d'une femme qui se suicide?
S 42 (H 30) : De Kalman, d'un miracle chrétien et de vengeances en chaîne
S 43 (H 31) : De Hrosskell
S 44 (H 32) : D'Ásbjörn le riche
S 45 (H 33) : D'Örnólfr
S 46 (H 34) : De Hróðmundr
S 47 (H 35) : D'Ísleifr et d'Ísröðr
S 48 (H 36) : D'Ásgeirr
S 49 (H 37) : De deux femmes, Arnbjörg et Þórunn
S 50 (H 38) : De Þorbjörn
S 51 (H 39) : De Þorbjörn la flambée
S 52 (H 40) : De Geirmundr
S 53 (H 41) : D'Örn le vieux
S 54 (H 42) : De Björn l'hématite
S 55 (H 43) : De Karl
S 56 (H 44) : De Griss et de Grimr
S 57 : De Bersi le sans dieu
S 58 : De Sigmundr
S 59 : De Björn l'hématite
S 60 : De Þorbjörn, et Þórr
S 61 : De Þórir le *purs* et de ses frère et sœur
S 62 : D'Án
S 63 : De Þorfinnr le fort
S 64 : D'Yngvarr
S 65 : De Steinólfr
S 66 : De Þórhaddr
S 67 : De Þorgils le bouton
S 68 : De Grimr, de la sirène, de la jument et de la barque de fer
S 69 : De Þormóðr et de Þórðr
S 70 : De Þormóðr le *goði*
S 71 : De Guðlaugr
S 72 : De Hlíf et de ses fils
(D'un bateau-tombe et d'un esclave)
S 73 : De Hrólfr le gros
S 74 : De Sölvi
S 75 : De Sigmundr
(H 63 : D'une baleine échouée)
S 76 (H 64) : De Grimkell
S 77 (H 65) : D'Álfarinn
S 78 (H 66) : D'Ólâfr sac-de-peau
S 79 : D'Ormr le mince
(H 67 : Strophes de Mávahlið)
S 80 : De Sigurðr tête-de-cochon
S 81 : De Vestarr
S 82 : De Kolr
S 83 : D'Auðunn le bègue
S 84 (H 72) : De Björn le Norvégien
S 85 (H 73) : De Þórólfr barbu de Mostr
S 86 (H 74) : De Geirröðr et de Geirríðr
S 87 (H 75) : De Þorbergr

S 88 (H 76) : De Steinn le grand navigateur
S 89 (H 77) : D'Eirîkr le rouge et de la découverte du Groenland
S 90 : Colonisation du Groenland
S 91 : De Herjòlfr
S 92 : Etablissement d'Eirîkr
S 93 : De þorkell farserkr
S 94 : D'Ingòlfr le fort
S 95 (H 82) : D'Auðr la sagace
S 96 (H 83) : De Dalla-Kolr
S 97 (H 84) : Auðr arrive en Islande
S 98 : De Ketill l'affranchi
S 99 : De Hörðr
S 100 : De Vifill l'affranchi
S 101 : De Hundi
S 102 : De Sökkòlfr
S 103 : D'Erpr fils de Meldûn
S 104 : de þorbjörn
S 105 : De Kollr des Dalir
S 106 : De Hrûtr
S 107 : D'Eysteinn pet-puant
S 108 : D'Ósk
S 109 : D'Òlâfr feilan
S 110 : De la mort d'Auðr
S 111 (H 85) : De Kjallakr et d'une ténébreuse affaire
S 112 (H 86) : De Geirmundr peau d'enfer
S 113 (H 86) : Etablissement de Geirmundr
S 114 (H 86) : De þrândr jambes grêles
S 115 : De Geirmundr peau d'enfer, le magnifique
S 116 (H 88) : De Steinòlfr le bas
S 117 (H 89) : De Sléttu-Björn
S 118 (H 90) : D'Òlâfr sac de peau
S 119 (H 91) : De Gils nez de *skeið*
S 120 (H 92) : De þórarinn le croc
S 121 (H 93) : De Ketill large-semelle
S 122 (H 94) : D'Ùlfr le bigleux et du Pays des Hommes Blancs
S 123 (H 95) : De Hallsteinn fils de þórólfr et de l'arbre immense
S 124 (H 96) : De þorbjörn loki
S 125 : De Ketill la vapeur et des mœurs des esclaves
S 126 : De Kolli fils de Hróaldr
S 127 : De Knjûkr fils de þórólfr
S 128 : De Geirsteinn kjâlki
S 129 : De Geirleifr
S 130 (H 102) : D'Arnmóðr le rouge
S 131 (H 103) : De þórólfr le moineau
S 132 (H 104) : De þorbjörn tâlkni
S 133 (H 105) : De Ketill large semelle
S 134 (H 106) : D'Örn
S 135 : D'Ânn au manteau rouge
S 136 : De Geirþjófr
S 137 (H 109) : D'Eirîkr
S 138 : De Vésteinn et de þorbjörn sûrr
S 139 : De Dŷri
S 140 : De þórðr fils de Vikingr
S 141 : D'Ingjaldr
S 142 : De Ljòtr le sage et de Gestr le voyant
S 143 (H 115) : D'Önundr
S 144 (H 114) : De Hallvarðr aux grandes manières
S 145 (H 116) : De þurîðr la magicienne
S 146 (H 117) : De Helgi fils de Hrólfr
S 147 (H 118) : De þórólfr
S 148 : D'Eyvindr le genou
S 149 : De Végeirr (H 120 : De l'habileté d'Atli)
S 150 : De Gunnsteinn et de Halldórr, comment naît une saga
S 151 : De Snæbjörn (H 122 : De Hólmsteinn le tueur)
S 152 : De Hallbjörn et des conséquences brutales d'un mariage malheureux
S 153 (H 123) : D'Òlâfr jafnakollr
S 154 (H 124) : De þórólfr rude poigne
S 155 (H 125) : D'Ørlyggr
S 156 (H 126) : De Hella-Björn et de son beau bateau
S 157 (H 127) : De Geirólfr
S 158 : De þorvaldr
S 159 (H 128) : D'Eyvindr et de ses frères
S 160 (H 129) : D'Eirîkr le lacs
S 161 (H 130) : D' Önundr jambe de bois
S 162 (H 131) : De Björn
S 163 (H 132) : De Steingrimr
S 164 (H 133) : De Kolli
S 165 (H 134) : De þorbjörn bitra
S 166 (H 135) : De Bâlki
S 167 (H 136) : D'Arndis la riche
S 168 (H 137) : De þröstr et de Grenjaðr et du combat dans la redoute
S 169 : Conclusions sur le quartier de l'ouest
S 170 : Les grands colonisateurs
S 171 : Le quartier du Nord
S 172 : D'Eysteinn pet-puant
S 173 : De þóroddr
S 174 : De Skûtaðar-Skeggi et d'un tertre violé
S 175 : De Haraldr l'anneau
S 176 (H 142) : De Sóti
S 177 (H 143) : D'Auðunn le timon
S 178 (H 144) : D'Ormr
S 179 (H 145) : D'Ingimundr le vieux et de son amulette
S 179 (H 146) : D'Ingimundr le vieux, suite
S 180 (H 147) : De Hrolleifr le malandrin et de sa mère, la sorcière Ljòt
S 181 (H 148) : D'Eyvindr auðkula
S 182 (H 150) : De þorbjörn kólka
S 183 (H 149) : D'Eyvindr sørkvir
S 184 (H 151) : D'Ævarr
S 185 (H 152) : De Holti
S 186 (H 153) : De Mâni le duelliste
S 187 (H 154) : D'Eilifr l'aigle
S 188 (H 155) : De Sæmundr des Hébrides

S 189 (H 156) : De Skefill le désinvolte de Gönguskarð
S 190 (H 157) : D'Ùlfljótr
S 191 (H 158) : De þorkell le pénis
S 192 (H 159) : D'Álfgeirr
S 193 (H 160) : De þorviðr
S 194 (H 161) : De Hrosskell
S 195 (H 163) : D'Eirikr fils de Hròaldr
S 196 (H 162) : De Vékell
S 197 (H 164) : De Hreiðarr la corneille
S 198 (H 166) : D'Önundr le sage
S 199 (H 167) : De Kâri
S 200 (H 168) : De þorbrandr ørrek le magnifique
S 201 (H 165) : De Hjâlmòlfr
S 202 (H 169) : De þòrir bec de colombe et d'une course de chevaux
S 203 (H 170) : De Kollsveinn le fort
S 204 (H 171) : De Gunnòlfr
S 205 (H 172) : De Björn la bagarre
S 206 (H 173) : De Kolbeinn
S 207 (H 174) : De Hjalti
S 208 : De þòrðr (H 175 : De Vinland le bon)
S 209 (H 176) : De Friðleifr
S 210 (H 177) : De Flòki
S 211 (H 178) : De þòrðr le bouton et de Helgi la vrille
S 212 (h 179) : De Bârðr des Hébrides
S 213 (H 180) : De Brùni le blanc
S 214 (H 181) : D'Ùlfr et d'Òlâfr
S 215 : De þormòðr le fort
S 216 (H 183) : De Gunnòlfr le vieux
S 217 : De Björn fils de Hròlfr et de son fils Eyvindr l'Oriental (H 184 : De Starkaðr et de Hlif)
S 218 : De Helgi le maigre (H 184 : Du verrat Sölvi et de la foi mêlée de Helgi))
S 219 (H 185) : De þorsteinn Svarfaðr et d'un coupeur de sacs
S 220 (H 186) De Karl
S 221 : D' Örn
S 222 (H 188) : De Galmr
S 223 (H 189) : De Geirleifr
S 224 (H 190) : De þòrðr l'arracheur
S 225 (H 191) : De þòrir crève-géants
S 226 (H 192) : D'Auðòlfr
S 227 (H 193) : D'Eysteinn
S 228 (H 194) : D'Eyvindr le coq
S 229 : De þrândr le grand navigateur (H 195 : D'une folie simulée)
S 230 (H 196) : De Hâmundr
S 231 (H 197) : De Gunnarr
S 232 (H 198) : D'Auðunn le pourri
S 233 (H 199) : De Hròlfr
S 234 : D'Ingjaldr
S 235 (H 200) : De þorgeirr
S 236 (H 201) : De Skagi fils de Skopti
S 237 : De þòrir le pan
S 238 (H 203) : De þengill le grand navigateur
S 239 (H 204) : De þormòðr
S 240 (H 205) : De þorgeirr
S 241 (H 206) : D'Eyvindr
S 242 (H 207) : De Bârðr
S 243 (H 208) : De þorfiðr Mâni
S 244 (H 208) : De þòrir fils de Grimr
S 245 (H 209) : De Heðinn et Höskuldr
S 246 (H 210) : De Vestmaðr et Ùlfr
S 247 : D'Eyvindr et Ketill
S 248 (H 212) : De Grenjaðr fils de Hrappr
S 249 (H 213) : De Böðòlfr
S 250 : De Skeggi fils de Böðòlfr, et d'un beau *knörr*
S 251 (H 215) : De Mâni
S 252 (H 216) : De Ljòtr le non-lavé
S 253 (H 217) : D'Önundr
S 254 (H 218) : De þorsteinn
S 255 (H 219) : De þorkell le haut
S 256 : De Geiri (H 220 : de la *drâpa* de Manteau Gris)
S 257 (H 221) : D'Einarr
S 258 (H 222) : De Reistr
S 259 : D'Arngeirr : manger de l'ours) (H 223 : D'un *kolbitr*)
S 260 (H 224) : De Sveinungr et de Kolli
S 261 (H 225) : De Ketill le chardon
S 262 : Conclusion sur le Quartier du Nord
S 263 (H 225) : Le quartier de l'Est
S 264 (H 226) : De Gunnòlfr le jabot
S 265 (H 227) : De Finni
S 266 (H 228) : De Hròðgeirr fils de Hrappr
S 267 (H 229) : D'Eyvindr l'arme
S 268 (H 230) : De Steinbjörn la charrette
S 269 (H 231) : De Hròaldr bjòla
S 270 : De þorsteinn le blanc (H 232 : De la descendance de Flòsi)
S 271 (H 233) : De Lýtingr
S 272 (H 234) : De þorfinnr
S 273 (H 235) : De þorsteinn torfi
S 274 (H 236) : De Hâkon : où placer le temple
S 275 (H 237) : De Skjöldòlfr
S 276 (H 238) : De þòrðr
S 277 (H 239) : D'Özurr caboche à bagarre
S 278 : De Ketill et de son bel amour (H 240 : Du trésor caché)
S 279 : D'Atli au gruau
S 280 (H 241) : Des fils de þorgeirr fils de Vestarr
S 281 (H 242) : D'Ævarr le vieux
S 282 (H 243) : D'Àsrøðr
S 283 (H 244) : De Hrafnkell fils de Hrafn et de son rêve
S 284 (H 245) : D'Uni le Danois et de difficiles amours
S 285 (H 246) : De þorkell le très sage

S 286 (H 247) : De Vetrliði
S 287 (H 248) : De þórir la ligne
S 288 (H 249) : De þorsteinn le taon
S 289 : De Loðmundr le vieux et d'un combat de sorciers
S 290 (H 251) : De Bjólfr
S 291 (H 252) : D'Eyvindr
S 292 (H 253) : D'Egill le rouge
S 293 (H 254) : De Freysteinn le beau
S 294 (H 255) : De þórir le haut et de Krumr
S 295 (H 256) : D'Ævarr et de Brynjolfr
S 296 (H 257) : De Vémundr
S 297 (H 258) : De þórhaddr le vieux
S 298 (H 259) : De Hjalti
S 299 (H 260) : De Herjólfr
S 300 (H 261) : De Herjólfr
S 301 (H 262) : De Skjöldólfr
S 302 (H 263) : De þjóðrekr
S 303 (H 264) : De Björn corne roussie
S 304 (H 265) : De þorsteinn os de trompette
S 305 : De Böðvarr le blanc (H 266 : D'une lignée de géants)
S 306 (H 267) : De Brand-Önundr
S 307 : De þórðr le barbu (H 268 : Des lois d'Úlfljótr)
S 308 (H 269) : De þorsteinn la jambe
S 309 (H 270) : Des fils du jarl Rögnvaldr le prophète
S 310 (H 270) : De Hrollaugr
S 311 (H 271) : De Ketill
S 312 (H 272) : D'Auðunn le rouge
S 313 (H 274) : De þorsteinn le bigleux
S 314 (H 273) : D'Úlfr de Vörs
S 315 (H 275) : De þórðr illugi
S 316 : De þorgerðr et de l'appropriation de terre quand on est femme (H 276 : Coloniser par la génisse)
S 317 : De Helgi
S 318 : De Bárðr
S 319 : D'Eyvindr le vantard (H 279 : Du débordement de l'Almannafljót)
S 320 : De Ketill l'idiot
S 321 (H 281) : De Böðmóðr
S 322 (H 282) : D'Eysteinn le gros
S 323 (H 283) : D'Eysteinn fils de Hrani et d'un sacrilège
S 324 : De Vilbaldr
S 325 : De Leiðólfr le champion et de mœurs curieuses
S 326 (H 287) : D'Ísólfr
S 327 (H 288) : De Hrafn clef-du-port
S 328 : Des fils de Hrólfr et d'un forgeron meurtrier
S 329 : De Molda-Gnúpr et d'un contrat occulte (H 284 : Des *landvættir*)
S 330 (H 289-290) : D'Eysteinn et de son fils Ölvir
S 331 (H 291) : De Sigmundr kleykir
S 332 (H 292) : De Björn de Reynir
S 333 : De Loðmundr le vieux
S 334 : Des descendants de Loðmundr
S 335 : Conclusion sur le Quartier de l'Est (þ et M : De la justification des généalogies H 294 : Comment prendre de la terre)
S 336 : Colonisation du Quartier du Sud
S 337 : De þrasi (H 295 : Du scalde Fleinn)
S 338 : De Hrafn l'imbécile
S 339 : D'Ásgeirr kneif et d'une sainte famille
S 340 (H 298) : De þorgeirr le Hörðalandais
S 341 (H 299) : D'Ásgerðr
S 342 (H 300) : De þórólfr
S 343 (H 301) : D'Ásbjörn et de Steinfiðr
S 344 (H 303) : De Ketill la truite
S 345 : De Sighvatr le rouge (H 304 : Sighvatr grand chef)
S 346 : De Jörundr le *goði*
S 347 (H 306) : De þorkell pied pansé
S 348 (H 307) : De Baugr et des gens du Fljótshlið
S 349 (H 308) : De Hildir, Hallgeirr et Ljót
S 350 (H 309) : De Dufþakr et d'un combat de sorciers
S 351 : D'Ormr l'asservi
S 352 (H 310) : D'Eilifr
S 353 (H 311) : De Björn
S 354 : De Kolli (H 312 : De la mort de Gunnarr de Hliðarendi)
S 355 (H 313) : De Hrólfr barberousse et d'une cascade sacrée
S 356 : De þorsteinn (H 314 : D'un enfant poète précoce)
S 357 : De þorgeirr
S 358 : De þorsteinn le planteur de tentes
S 359 : De Flósi (H 315 : Où offrir des sacrifices)
S 360 (H 316) : De Ketill le manchot
S 361 (H 317) : De Ketill la truite saumonnée
S 362 (H 318) : D'Ormr le riche
S 363 (H 319) : De þorsteinn lunan
S 364 (H 319) : De Gunnsteinn tueur de *berserkir*
S 365 (H 320) : De Ráðormr et de Jólgeirr
S 366 (H 321) : D'Áskell hnokkan
S 367 (H 322) : De þorkell bjálfi
S 368 : De Loptr fils d'Ormr (H 368 : D'une pieuse descendance)
S 369 (H 324) : De þorviðr
S 370 (H 325) : De þórarinn
S 371 (H 236) : De Hásteinn
S 372 (H 327) : De Hallsteinn
S 373 (H 328) : De þórir
S 374 (H 329) : De Hróðgeirr et Oddgeirr

S 375 (H 330) : D'Önundr bildr
S 376 (H 331) : D'Özurr le blanc
S 377 (H 332) : D'Ölâfr aux sourcils séparés
S 378 (H 333) : De þrândr le grand navigateur
S 379 (H 334) : Des fils d'Ölvir
S 380 (H 335) : De þorbjörn le saumonier
S 381 (H 336) : De þorbjörn champion des jarls
S 382 (H 335) : De Bröndólfr et Mâr
S 383 (H 337) : De þorbrandr et d'Âsbrandr
S 384 (H 339) : D'Eyfrøðr le vieux
S 385 (H 338) : De Ketilbjörn le vieux
S 386 (H 340) : D'Âsgeirr
S 387 (H 341) : D'Eilifr le riche
S 388 (H 342) : De Grimr
S 389 (H 343) : De Hallkell
S 390 : De þorgrimr bildr
H 346 : De Hrolleifr
S 391 : D'Ormr le vieux
(H 347 : D'un centaure meurtrier)
S 392 : D'Âlfr des Agðir
S 393 : De þórir crépuscule d'automne
S 394 : De Steinuðr la vieille
(H 349 : D'une coule mouchetée anglaise)
S 395 : D'Eyvindr
S 396 : D'Âsbjörn (H 352 : De la *Drápa* des Enormes vagues)
S 397 : Conclusion sur le Quartier des Gens du Sud
H 354 : Epilogue de Haukr Erlendsson
S 398 : Les chefs éminents
S 399 (H 356) : Colonisateurs chrétiens

TABLE DE CORRESPONDANCE ENTRE GRAPHIES ISLANDAISES ET FRANÇAISES

Prononciation des sons islandais

Signe	valeur ancienne (livre de la colonisation)	valeur actuelle
å	*â* comme *pâté*	*ao*
é	*é* comme *été*	*ié* (comme *pied)*
ò	*o* comme *pot*	*ou* comme anglais *know*
u	*ou* comme *toujours*	*u* comme *rue*
ú	*ou* comme *roue*	*ou* comme *roue*
y	*u* comme *lu*	*i* comme *lire*
ý	*u* comme *mûr*	*i* comme *vie*
æ	*è* comme *père*	*ail* comme *aïe*
œ	*eu* comme *beurre*	*ail* comme *aïe*
ö	*eu* comme *eux*	*eu* comme *eux*
ø	*eu* comme *creux*	*eu* comme *creux*

Les autres voyelles comme en français

ð	comme le *th* anglais de l'article *the*
þ	comme le *th* de l'anglais *thin, thick*
f	soit *f* à l'initiale ou avec un son sourd, soit *v* (ailleurs)
g	en principe comme dans *gare*, mais parfois (devant i et j) comme le *y* de *payer*
h	toujours fortement aspiré, il n'y a pas de *h* muet
j	toujours comme le *y* initial français devant une voyelle (*yoghourt*)
s	toujours comme deux *ss* français (*rosse*), jamais *z*

Repères bibliographiques

Remarque : il n'est pas question de proposer ici une bibliographie en règle concernant le *Landnámabók*. On voudra bien se reporter d'une part aux indications souvent fournies dans les notes, d'autre part aux mentions qui figurent parfois dans l'essai sur «Les enseignements du *Landnámabók*». On ne proposera ici que quelques ouvertures d'ordre général.

1 Le texte

- L'édition standard – et digne de tous les éloges – est celle de Jakob Benediktsson : *Íslendingabók. Landnámabók*. I-II, Hið íslenzka fornritafélag. Reykjavik. 1968-1969 (Íslenzk Fornrit 1). L'ouvrage propose une bibliographie des manuscrits et éditions pp. CXLIV-CLIV.

Retenons :

- L'édition procurée en 1688 à Skálholt par l'évêque Þórðr Þorlâksson et publiée par Einar Eyjólfsson : Saga Landnáma um fyrstu bygging Islands af Nordmönnum ;
- Celle que proposa en 1774, à Copenhague, le futur évêque Hannes Finnsson ;
- En 1829, toujours à Copenhague, Þorgeir Guðmundsson et Þorsteinn Helgason publièrent le *Landnámabók* dans le volume I de leurs *Íslendinga sögur* ;
- La première édition vraiment scientifique est celle procurée par Jón Sigurðsson, vol. I de ses *Íslendinga sögur*, Copenhague, 1843 ;
- A partir de là, diverses éditions scientifiques exploitant toutes les manuscrits existants auront été proposés par Finnur Jónsson (Copenhague, 1900, I-III), qui reviendra sur son texte à diverses reprises (1921, 1925) ; Guðbrandur Vigfûsson et F. York Powell (la version H seulement) dans ses *Origines Islandicae*, Oxford, avec traduction en anglais, 1905) ;
- Il faut mettre à part la traduction anglaise tout à fait remarquable de Hermann Pálsson et Paul Edwards : *The Book of Settlements. Landnámabók*, University of Manitoba Studies, Vol. 1, Winnipeg, 1972.

2. Quelques études d'ensemble

- l'étude du sujet a été complètement renouvelée par l'ouvrage, aujourd'hui indispensable, de Jón Jóhannesson : *Gerðir Landnámabókar*, Reykjavik, 1941. Le présent travail n'aurait pu voir le jour sans cet ouvrage aux conclusions duquel je me range;
- Jakob Benediktsson a rassemblé quelques-unes de ses vues dans un article publié dans le *Saga-Book of the Viking Society* (17, 1970) : « Landnámabók. Some remarks on its value as a historical source »;
- Une intéressante analyse de type historique est due à Sveinbjörn Rafnsson : *Studier i Landnámabók. Kritiska bidrag till den isländska fristatstidens historia,* Lund, 1974.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

LIVRE DE LA COLONISATION 29

COMMENTAIRE :
LES ENSEIGNEMENTS DU *LANDNÀMABÒK* 265

A. Histoire et géographie de l'Islande 267
B. Vikings et faits de guerre 275
C. Mœurs et coutumes 280
1. Organisation et rythme de la vie courante 281
2. Organisation de la vie courante : grandes dates de la vie, mœurs, législation et jurisprudence 286
D. Questions de religion 305
- Le paganisme nordique ancien 305
1. Les dieux et les mythes 306
2. Le culte a) public, b) privé 316
3. Sorcellerie et magie 334
4. Valeur de ce paganisme ? 342
- l'Islande chrétienne 346
E. Domaine de la vie intellectuelle 353
a. Littérature et «science» 353
b. Légendes et traditions populaires 358

INDEX 365

1. des colonisateurs 365
2. de quelques vocables qui figurent souvent parmi les toponymes 370
3. de quelques notions importantes 371

TABLE DES CHAPITRES 375

TABLE DE CORRESPONDANCE DES CARACTÈRES ISLANDAIS ... 380

BIBLIOGRAPHIE 381